This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNIVERSITY OF VIRGINIA LIBRARY
X030238094
Digitized by Google

University of Virginia
Libraries

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

25, Rue de C...
à SÉRIFONTAINE (...

COLLECTION
PALLAS

# Anthologie
## de la
# Littérature Japonaise

*des Origines au XX^e siècle*

PAR

**MICHEL REVON**

**Ancien professeur à la Faculté de droit de Tôkyô,
Ancien conseiller-légiste du Gouvernement japonais,
Chargé du cours d'histoire des civilisations d'Extrême-Orient
à la Faculté des lettres de Paris.**

PARIS
LIBRAIRIE DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

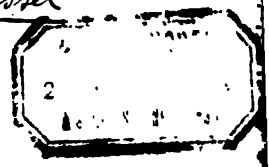
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

P. Roussel



# ANTHOLOGIE

DE LA

# LITTÉRATURE JAPONAISE

Digitized by Google

Digitized by Google

P.H-30

# ANTHOLOGIE
DE LA
# LITTÉRATURE JAPONAISE
## DES ORIGINES AU XX^e SIÈCLE

PAR

**MICHEL REVON**
**Ancien professeur à la Faculté de droit de Tôkyô,**
**Ancien conseiller-légiste du Gouvernement japonais,**
**Professeur à la Faculté des lettres de Paris.**

---

CINQUIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15
1923

Digitized by Google

ALD
PL
782
.F1
R4
1923

**Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.**

***Copyright by Ch. Delagrave, 1910.***

Digitized by Google

# ANTHOLOGIE
DE LA
# LITTÉRATURE JAPONAISE

## INTRODUCTION

Au lendemain des victoires qui révélèrent enfin leur puissance, les Japonais furent un peu surpris de voir cette fière Europe, qui avait méprisé leur évolution pacifique, admirer si fort leurs exploits guerriers. Ce que n'avaient pu faire ni l'antique beauté d'une civilisation deux fois millénaire, ni la sagesse d'une politique conciliante, quelques coups de canon l'accomplirent en un instant; les lointains insulaires, si longtemps méconnus, furent subitement jugés dignes d'entrer dans le concert des nations civilisées; et s'ils en conçurent une joie sincère, ils éprouvèrent aussi un certain étonnement. Mais, en dehors des gens dont l'enthousiasme naïf éveilla leur ironie, il y avait pourtant des hommes plus sérieux qui, à travers ces événements, devinaient un peuple doué d'une forte culture matérielle et morale, d'un génie original, d'un cœur profond; et ces observateurs réfléchis, ne pouvant guère trouver de lumières certaines en des ouvrages dont la masse toujours croissante multiplie surtout les contradictions, n'ont cessé de se demander ce que



Digitized by Google

valent, au juste, ces Japonais si diversement appréciés, quels sont les caractères intimes de leur esprit, comment ils sentent, comment ils pensent. Le seul moyen de le savoir, c'est d'étudier la littérature du Japon.

## I

Cette littérature, une des plus riches du monde, est malheureusement écrite dans la plus difficile de toutes les langues existantes, et même en une série de langues successives dont la compréhension a exigé les efforts de plusieurs générations de philologues indigènes. C'est dire qu'aucun Européen ne saurait l'embrasser en entier. Mais, dans cette forêt immense, on a tracé des chemins, exploré de vastes domaines, étudié de plus près certains points particuliers. L'honneur en revient surtout à la science anglaise. Grâce aux travaux consciencieux des Aston, des Chamberlain, des Dickins, des Satow et d'autres chercheurs, auxquels il convient d'ajouter aussi quelques érudits allemands, à commencer par Rudolf Lange, bien des textes déjà ont pu être élucidés. D'autre part, à côté de ces monographies, l'histoire littéraire a été l'objet de divers exposés critiques, soit au Japon, avec MM. Haga, Foujioka et autres, soit même en Europe, où M. Aston ouvrit la voie, en 1899, avec son originale *History of Japanese Literature*, en attendant que M. Florenz publiât, en 1906, sa *Geschichte der japanischen Litteratur*, plus complète. Mais, jusqu'à ce jour, on n'avait encore entrepris, dans aucune langue européenne, un recueil de morceaux choisis permettant de juger la littérature japonaise en elle-même, d'une manière directe, au moyen de textes assez nombreux et assez étendus pour laisser voir au lec-

Digitized by Google

teur, dans un déroulement général de cette longue série d'écrits, toute l'évolution esthétique de la pensée indigène. C'est l'objet du présent travail.

La littérature japonaise n'étant connue que d'un petit nombre de spécialistes, je ne pouvais m'en tenir, évidemment, à une simple collection d'extraits juxtaposés. Il fallait montrer le progrès du développement historique, l'enchaînement des divers genres littéraires, la place et l'influence des principaux écrivains. J'ai donc fait courir, au-dessus de cette rangée de textes, une sorte de frise où se succèdent, brièvement esquissées, les manifestations essentielles et les figures directrices du mouvement littéraire. De même que MM. Aston et Florenz, dans leurs histoires de la littérature japonaise, s'étaient vus obligés d'éclairer constamment leurs explications par des exemples, inversement, et pour le même motif, je ne pouvais donner mes textes sans des éclaircissements préalables. On trouvera donc, dans une série de notices placées en tête des morceaux cités, une sorte d'histoire littéraire en raccourci, que je me suis efforcé de rendre aussi concise et aussi claire que possible. Çà et là, j'ai insisté davantage, par des portraits plus étudiés ou par des extraits plus abondants, sur les écrivains les plus représentatifs de l'esprit national ou de quelque genre notable; et par contre, j'ai négligé bien des auteurs secondaires que je n'aurais pu que mentionner au passage, sans profit pour le lecteur. Quant au choix des morceaux, je me suis pareillement attaché à donner les plus typiques, c'est-à-dire non pas ceux qui, à première vue, me semblaient devoir plaire au goût européen, mais simplement ceux qui me paraissaient les plus conformes au génie indigène ; et, lorsque j'ai eu des doutes sur ce point, les sélections déjà faites par les Japonais eux-

Digitized by Google

mêmes, soit dans telle vieille anthologie poétique, soit dans tels recueils modernes comme ceux de MM. Souzouki et Otchiaï ou de MM. Mikami et Takatsou, m'ont aidé à suivre la bonne voie.

Pour la traduction même des textes, je n'ai visé qu'à une exactitude aussi complète que possible. Tâche ardue : car d'abord, d'une manière générale, la langue japonaise est extrêmement vague et donne souvent lieu, pour un même passage, à toutes sortes d'interprétations; puis, pendant les douze siècles qu'a traversés la littérature nationale, cette langue a subi de telles transformations que les ouvrages anciens, qui comprennent justement les livres sacrés fondamentaux, les poésies les plus originales et tous les chefs-d'œuvre de l'âge classique, ne peuvent être compris des Japonais modernes qu'au moyen de commentaires postérieurs; si bien que les philologues européens ne s'en tirent eux-mêmes, pratiquement, qu'avec le secours de lettrés indigènes particulièrement versés dans la langue de telle ou telle époque. Même avec cette aide des morts et des vivants, la pensée des vieux auteurs demeure souvent incertaine, commentateurs et interprètes aboutissant constamment à des résultats contradictoires, qui exigent de longues vérifications; et quand enfin on croit tenir le sens, on ne sait comment rendre en français les nuances de l'expression japonaise. Néanmoins, j'ai essayé de donner des versions précises et serrées; dans certains cas, j'ai pu arriver, pour ainsi dire, à photographier la pensée indigène; et par exemple, mes traductions de poésies japonaises correspondent souvent au texte original mot pour mot, toujours vers pour vers. Mais pour obtenir ce résultat, j'ai dû mettre de côté tout amour-propre d'écrivain et sacrifier sans cesse, de propos délibéré, l'élégance à l'exactitude. On ne

Digitized by Google

peut exprimer la pensée japonaise, avec ses modes particuliers, ses mouvements, ses images intimement liées aux conceptions mêmes, par un système d'équivalents qui, en faussant tout l'esprit natif, ne donnerait plus une traduction, mais un travestissement à la française. Or, je voulais montrer comment pensent les Japonais, et le seul moyen d'y parvenir était de suivre leurs développements avec une fidélité scrupuleuse.

Cette méthode un peu minutieuse devait fatalement exiger un certain nombre de notes explicatives. La plupart des orientalistes qui ont traduit des documents japonais ont évité cet inconvénient par deux procédés également commodes: analyser, sans le dire, les passages trop difficiles à rendre ou à commenter, et paraphraser, sans l'annoncer davantage, ceux que le lecteur ne comprendrait pas tout de suite; de telle sorte qu'entre ces transformations combinées, le texte disparaît. Quelques honorables exceptions ne font que mieux ressortir la généralité de ces pratiques détestables, qui, chose curieuse, sont encore plus répandues chez les traducteurs japonais. Ces derniers, en effet, n'hésitent guère à supprimer toute l'originalité des textes pour montrer leur propre connaissance des idiotismes étrangers, ou même à habiller leurs auteurs d'un complet européen, croyant ainsi les rendre plus présentables. Au risque d'ennuyer parfois le lecteur par des notes trop abondantes, j'ai voulu réagir; on ne trouvera ici que des traductions littérales, accompagnées des éclaircissements qu'il faut. D'ailleurs, des notes nombreuses étaient indispensables pour élucider les écrits d'une civilisation si différente de la nôtre. La nature même, qui tient tant de place dans les préoccupations des Japonais, offre un monde de plantes et d'animaux qu'il était

Digitized by Google

nécessaire de faire connaître à mesure qu'ils apparaissent dans leur poésie. La culture nationale, avec sa vie matérielle particulière, avec sa vie sociale pleine de coutumes étranges, avec sa vie morale surtout, qui comporte une philosophie, une éthique, une esthétique parfois singulières aux yeux des Occidentaux, demandait, elle aussi, à plus forte raison, des explications perpétuelles. D'autant qu'un des traits essentiels de la littérature japonaise, impressionniste comme tous les autres arts du pays, consiste justement à procéder plutôt par allusions que par affirmations nettes et à laisser sans cesse au lecteur le plaisir de deviner les perspectives lointaines d'une pensée inachevée. Cependant, pour diminuer autant que faire se pouvait la part des notes au profit du texte, je me suis attaché à donner des documents qui s'éclairent les uns par les autres : par exemple, dès le début, un livre presque entier du Kojiki répond d'avance à toutes les questions mythologiques, de même qu'un peu plus loin la Préface du Kokinnshou annonce l'esprit et le sens de quelques centaines de poésies.

Quant à la transcription des mots japonais, je n'ai pas cru devoir suivre la notation usuelle de la Romaji-kwaï, « Société (pour l'adoption) des lettres romaines » qui rend ces mots par des voyelles italiennes et des consonnes prononcées comme en anglais. Rien de plus commode que ce système, auquel sont habitués tous les japonistes, à la fois pour l'auteur, pour les spécialistes qui, comme lui, ont coutume de s'en servir, et pour les lecteurs de langue anglaise. Mais ne faudrait-il pas songer un peu, aussi, au lecteur français en général? Grâce à cette notation, reproduite aveuglément par la presse, la plupart des Français qui ont suivi, avec tant d'intérêt, les péripéties des dernières guerres ont appris

Digitized by Google

à prononcer de travers tous les noms d'hommes ou de lieux qu'elles illustraient. Dans un livre, il est vrai, on peut, tout en adoptant cette orthographe à l'anglaise, expliquer d'avance au lecteur comment il devra la retraduire en français. Mais à quoi bon lui imposer ce détour? C'est comme si, pour lui donner l'équivalence d'une mesure de longueur japonaise, on l'indiquait en yards, qu'il devrait changer en mètres. Mieux vaut aller droit au but. D'ailleurs, cette fameuse transcription, que tant d'érudits regardent comme intangible, n'est nullement exacte. Dans une consciencieuse *Etude phonétique de la langue japonaise,* préparée à Tôkyô et présentée, en 1903, comme thèse de doctorat à la Sorbonne, M. Ernest R. Edwards est arrivé à des résultats bien différents; et ses conclusions, fondées sur l'emploi du palais artificiel, du cylindre enregistreur, du phonographe, de tous les moyens dont dispose maintenant la phonétique expérimentale, ne peuvent qu'être admises, en dépit de l'ancienne orthodoxie. Par exemple, jusqu'à présent, un certain son japonais était rendu par le *j* anglais, prononcé *dji;* mais l'observation nous montre que ce son, en principe, correspond plutôt au *j* français; il est donc inutile de prendre ici l'intermédiaire trompeur de l'anglais pour enseigner aux Français un son que donne mieux leur propre langue. Pour ces raisons, tant pratiques que théoriques, j'ai adopté dans ce livre un système de transcription plus simple et plus scientifique tout ensemble. A l'exception de la diphtongue *ou,* pour laquelle j'ai gardé le *w* anglais qui aide à la distinguer des voyelles environnantes, c'est suivant l'usage de la langue française que doivent être prononcés tous les mots japonais des documents traduits ci-après.

Paul ROU
25, Rue
à SÉRIFON
Digitized by Google

## II

Reste à mettre en lumière l'ordre que j'ai suivi pour la classification de ces documents.

L'histoire du Japon est dominée par deux grands événements qui transformèrent, dans une large mesure, les pensées et les sentiments de l'élite, et qui par conséquent marquent deux moments essentiels de l'évolution littéraire : c'est d'abord, surtout à partir du VIe siècle de notre ère, l'introduction de la civilisation chinoise; ensuite, celle de la civilisation occidentale, au milieu du XIXe. D'où trois périodes maîtresses qui, dans la littérature, correspondent à trois états de civilisation bien distincts : en premier lieu, le Japon primitif, avec sa culture spontanée; en second lieu, l'ancien Japon, où la culture chinoise se superpose à la culture indigène; en troisième lieu enfin, le Japon moderne, où la culture occidentale vient compléter les deux autres. Il semble donc qu'on pourrait distribuer les œuvres de l'esprit japonais sous ces trois catégories. Mais, d'une part, entre les deux premières, la ligne de démarcation n'est pas toujours facile à tracer, les productions de l'époque archaïque n'apparaissant qu'en des écrits du VIIIe siècle, qui eux-mêmes se rattachent plutôt, par leur contenu, à cette période antérieure; et d'autre part, entre le Japon primitif, si vaguement délimité, et le Japon moderne, qui représente à peine un demi-siècle, l'ancien Japon, avec son immense étendue dans le temps et sa prodigieuse fécondité littéraire, offre toute une série de civilisations secondaires qu'il importe de distinguer. Le plus sage est de s'en tenir aux divisions traditionnelles que les Japonais eux-mêmes ont établies, et

Digitized by Google

de rattacher les diverses floraisons littéraires à sept grandes époques historiques, illustrées par autant de changements sociaux. Jetons un coup d'œil, à vol d'oiseau, sur cette histoire générale de la civilisation dans ses rapports avec la littérature, en attendant que chaque période successive nous amène à préciser davantage les détails de notre sujet.

I. — La première période est celle qui commence aux origines mêmes de l'empire et qui s'étend jusqu'au début du VIIIe siècle après Jésus-Christ. Le peuple japonais, formé sans doute d'un mélange d'immigrants continentaux et de conquérants malais, s'établit et s'organise peu à peu; quelques siècles avant notre ère, un chef puissant, Jimmou, fonde sa capitale dans le Yamato; d'autres empereurs lui succèdent, qui d'ailleurs changent sans cesse le siège du gouvernement; et dans ces conditions primitives, où la cour même est pour ainsi dire nomade, la civilisation ne se développe qu'avec peine, jusqu'au jour où Nara devient le centre solide d'un véritable progrès social. Cette époque archaïque est cependant marquée par deux faits d'une importance décisive au point de vue littéraire : l'introduction de l'écriture, qu'ignoraient les Japonais primitifs, qu'ils reçurent de la Chine, avec bien d'autres arts, par l'intermédiaire de la Corée et qui, répandue chez eux depuis le début du Ve siècle, entraîna par là même l'étude des classiques chinois ; puis, cent cinquante ans plus tard, l'importation du bouddhisme, qui, après n'avoir été tout d'abord, au milieu du VIe siècle, qu'une vague idolâtrie étrangère, obtint dès le VIIe siècle une influence plus sérieuse qui allait s'épanouir au grand siècle suivant. Les humanités chinoises devaient jouer au Japon le même rôle que, chez nous, la Grèce et Rome tout ensemble, et le bouddhisme était destiné à exercer sur le peuple japonais une

Digitized by Google

action encore plus profonde que celle du christianisme sur les nations d'Occident. Mais, en attendant, l'antique religion naturiste du pays, c'est-à-dire le shinntoïsme, conservait sa pureté primitive avec un soin d'autant plus jaloux qu'il lui fallait lutter contre un culte envahissant, et les classiques chinois n'avaient encore altéré en rien les caractères natifs de la race. Les seuls monuments littéraires que nous ait laissés cette période, à savoir des Chants primitifs et des Rituels sacrés, sont l'expression de ce génie national qui d'ailleurs, en s'assimilant avec art toutes les importations étrangères, devait conserver jusqu'à notre époque une puissante vitalité.

II. — La période suivante, qui répond au temps où Nara fut la capitale (710-784), et qui remplit en somme presque tout le VIIIe siècle, peut être appelée : le siècle de Nara. Lorsqu'on visite aujourd'hui, dans les montagnes du Yamato, les vestiges de cette illustre cité où, pour donner aux pompes de la nouvelle religion un cadre digne de leur splendeur, des artistes coréens enseignèrent à leurs confrères japonais tous les secrets de l'art bouddhique, depuis l'architecture des temples et des pagodes jusqu'aux moindres finesses de la statuaire en bois et de la peinture murale; lorsqu'on mesure la majesté de cette civilisation au colossal Bouddha de bronze qui en est resté comme la personnification grandiose; lorsqu'on s'imagine enfin le spectacle que devait dérouler, sous ses opulents costumes chinois, une cour éprise avant tout de somptueuses cérémonies, on comprend pourquoi, même au palais de Kyôto, les poètes ne cessèrent de soupirer en pensant à la gloire passée de leur ancienne capitale. Mais ce siècle, si brillant par ses arts, ne fut pas moins riche au point de vue littéraire Inauguré par la fondation d'une première Université, dont les quatre facultés d'his-

Digitized by Google

toire, de littérature classique, de droit et de mathématiques répandirent très vite la science chinoise, il devait être marqué par un renouvellement des esprits; et de fait, nous assistons alors à un réveil simultané de la curiosité historique et du lyrisme. La prose de l'époque, représentée par des Édits solennels, par l'ouvrage capital qu'est le Kojiki et par des Foudoki descriptifs des provinces, offre en général plus d'intérêt dans le fond que dans la forme; mais la poésie arrive d'emblée à une perfection qui ne sera plus égalée et les vers du Manyôshou témoignent que, dans ce domaine, l'ère de Nara fut vraiment l'âge d'or.

III. — Cette civilisation atteint son apogée à l'époque classique, c'est-à-dire à partir du moment où Kyôto devient la capitale définitive (794), sous le beau nom de Héian-jô, « la Cité de la Paix ». Durant le IXe siècle, le Xe et la première moitié du XIe, la prospérité matérielle, la culture sociale et les raffinements de l'esprit se développent de concert. Les empereurs ont depuis longtemps abandonné la direction politique à l'ambitieuse famille des Foujiwara, qui bientôt, à son tour, néglige l'administration pour ne songer comme eux qu'à de délicats plaisirs. La cour est un lieu de délices, où les mœurs sont plutôt libres, mais où le luxe inspire les arts et où une douce indolence permet les rêves légers de la poésie. Tous les hôtes du palais, courtisans et dames d'honneur, sont des lettrés et des esthètes; quand ils ne sont pas occupés aux intrigues ordinaires d'une cour, ils passent leur temps à admirer des fleurs ou à visiter des salons de peinture, à échanger des vers spirituels ou à se disputer le prix de quelque concours poétique. C'est ainsi que, dès le début du Xe siècle, le Kokinnshou reprend la longue série des anthologies officielles qui, peu à peu,

Digitized by Google

recueilleront pour les âges futurs les meilleures productions de chaque époque littéraire. En même temps, et par-dessus tout, on voit s'inaugurer tous les genres brillants où triomphe la prose japonaise : journaux privés, livres d'impressions, romans. Ce mouvement est favorisé, d'abord, par un rapide progrès de la langue nationale, désormais parvenue à son plein développement; puis, par l'invention de deux systèmes d'écriture, le katakana et le hiragana, qui, remplaçant l'absurde fatras de l'écriture antérieure, moitié idéographique et moitié phonétique, par deux syllabaires de quarante-sept signes abrégés ou cursifs, simplifient prodigieusement, pendant la période trop courte et dans le domaine trop restreint où ils tiennent lieu de caractères chinois, le travail des écrivains et l'effort des lecteurs eux-mêmes. Mais la principale cause de ce magnifique essor se trouve dans le milieu où il prit naissance. Aux alentours de l'an 1000, la cour d'Itchijô est le royaume des femmes d'esprit; la liberté d'allures que leur reconnaissait la vieille civilisation du pays s'accroît d'un rôle social d'autant plus important qu'elles le méritent par une finesse appuyée sur de solides connaissances; les érudits, péniblement occupés à de lourdes compositions chinoises, leur abandonnent le domaine proprement littéraire, où elles excellent tout de suite, et ce sont des femmes qui écrivent les plus grands chefs-d'œuvre nationaux. Par malheur, depuis le milieu du XIe siècle, l'empire est déchiré par des luttes guerrières que n'a su prévenir un gouvernement civil trop faible; les clans des Taïra et des Minamoto se dressent contre les Foujiwara, puis, à leur tour, combattent pour la suprématie; la féodalité s'organise et se partage le pays. Aussitôt, décadence de la littérature, qui ne produit plus que des récits historiques médiocres. En 1186,

Digitized by Google

Minatomo Yoritomo établit à l'autre extrémité de l'empire le siège de son pouvoir militaire; bientôt il devient shôgoun : et l'époque de Héian s'achève dans les ténèbres où s'ouvre celle de Kamakoura.

IV. — Si le siècle de Louis XIV avait été suivi brusquement d'un retour à la barbarie, on aurait quelque idée du sombre moyen-âge qui succéda à la brillante culture de Kyôto. Sous Yoritomo et ses premiers successeurs, puis sous les régents Hôjô, qui, dès le début du XIIIe siècle, prennent la place des shôgouns comme ces derniers, après les Foujiwara eux-mêmes, avaient usurpé celle des empereurs, la classe militaire exerce tout le pouvoir effectif. Or, il est clair qu'un groupe qui ne songe qu'à la guerre ou aux moyens de la préparer ne saurait guère avoir d'ambitions intellectuelles. De plus, cet esprit guerrier engendra des pirateries sur les côtes de Chine et de Corée; d'où une interruption fréquente des rapports avec ces derniers pays, et par suite, l'abandon de ces études chinoises qui avaient tant fait jusqu'alors pour le progrès de la pensée nationale. Cependant, l'esprit littéraire ne disparut pas tout à fait, grâce aux moines bouddhistes, qui furent à peu près les seuls gardiens de la science durant ces temps troublés. La période de Kamakoura mériterait à peine d'être mentionnée dans l'histoire littéraire si, à côté de ses éternels récits de batailles, elles ne nous avait laissé un petit chef-d'œuvre : le livre d'impressions d'un ermite dégoûté de ce triste monde féodal. Lorsque Kamakoura, en 1333, fut réduite en cendres par un défenseur des droits impériaux, cette orgueilleuse capitale qui, dit-on, avait compté un million d'âmes, devint un simple village de pêcheurs; et si vous y allez faire aujourd'hui une petite méditation historique, vous pourrez remarquer que, de son ancienne splendeur, il ne

Digitized by Google

reste plus que deux monuments, qui résument tout : sur une colline écartée, le temple du dieu de la Guerre, et sur l'emplacement désert des édifices disparus, un immense Bouddha qui semble regarder à ses pieds la poussière de la gloire humaine.

V. — La période qui suivit la chute de Kamakoura fut marquée par l'ascension au pouvoir, puis par la domination complète d'une nouvelle lignée de shôgouns, celle des Ashikaga. Takaouji, fondateur de cette famille, avait d'abord aidé l'empereur à renverser les Hôjô; mais ensuite, il voulut recueillir leur succession et se proclama shôgoun lui-même. Déclaré rebelle, il triompha cependant et, en 1336, remplaça le souverain régnant par un empereur à sa convenance. D'où une scission, qui dura plus d'un demi-siècle, entre la cour du Sud (nanntchô), dynastie légitime qui erra en divers endroits du Yamato, et la cour du Nord (hôkoutchô), dynastie illégitime soutenue par les shôgouns et installée à Kyôto. Lorsque enfin, en 1392, les deux dynasties furent réunies en la personne d'un partisan des Ashikaga par l'abdication de son rival, le pouvoir des shôgouns n'eut plus de limites et, désormais, le vrai centre de l'empire fut le palais qu'ils habitaient, à Kyôto, dans le quartier de Mouromatchi. Cette époque comprend donc elle-même deux périodes : au XIVe siècle, celle de Nammbokoutchô; au XVe siècle et durant la majeure partie du XVIe, celle de Mouromatchi, qui, troublée à son tour pendant tout le dernier tiers du XVIe siècle, devait s'achever, en 1603, par l'avènement d'une nouvelle famille de shôgouns. La période de Nammbokoutchô, essentiellement guerrière, ressemble étrangement par là même à celle de Kamakoura : d'une manière générale, progression de l'ignorance; et comme productions littéraires, encore des histoires de combats, rachetées

Digitized by Google

de nouveau par un curieux livre d'impressions que nous devons pareillement à un bonze. Sous la période de Mouromatchi, au contraire, la paix fait renaître bientôt une cour élégante et artiste. C'est le temps où triomphent, avec les cérémonies du thé, deux formes esthétiques, l'art des jardins et l'art des bouquets, qui resteront comme les créations les plus originales de l'art japonais en général. Mais, dans le champ de la littérature, qui demande une plus longue préparation, les heureux résultats de cette tranquillité ne pouvaient être aussi rapides; après trois cent cinquante ans de guerres continuelles, il fallait d'abord se remettre aux études; et c'est ainsi que la période de Mouromatchi, si brillante au point de vue artistique, ne fut guère illustrée, en ce qui touche les lettres, que par un seul genre nouveau, d'ailleurs tout à fait remarquable : celui des drames lyriques connus sous le nom de Nô.

VI. — Les Ashikaga s'étant laissés aller, comme avant eux les autres shôgouns et les empereurs eux-mêmes, à négliger les soins du gouvernement, la féodalité releva la tête et l'anarchie reprit de plus belle. En même temps, depuis la découverte du Japon en 1542, une nouvelle cause de troubles arrivait de l'extérieur avec les moines portugais et espagnols, dont les intrigues fournirent à certains seigneurs locaux l'occasion d'accroître encore le désordre. C'est alors qu'apparurent, dans la seconde moitié du XVIe siècle, trois hommes fameux qui reconstituèrent la centralisation politique : Nobounaga, un petit daïmyô qui réussit à soumettre la majeure partie du pays, déposa le shôgoun en 1573 et prit lui-même, à défaut de ce titre nominal, l'autorité effective; Hidéyoshi, un simple paysan qui, devenu le principal lieutenant de Nobounaga, compléta d'abord son œuvre par de nouvelles vic-

Digitized by Google

toires sur les seigneurs, mais ensuite, égaré par une folle ambition, alla faire la conquête de la Corée et mourut au moment où il rêvait celle de la Chine; Iéyaçou enfin, un politique de génie qui, après avoir servi Nobounaga et Hidéyoshi, puis triomphé, en l'an 1600, du fils incapable de ce dernier dans une bataille décisive, se trouva le maître suprême, joignit à l'esprit organisateur d'un Napoléon la modération d'un sage chinois, sut dompter la féodalité, unifier l'empire, imposer l'ordre à l'intérieur, la paix avec l'extérieur, et fonda ainsi sur des bases solides ce grand shôgounat des Tokougawa qui allait donner au Japon deux siècles et demi de tranquillité profonde. La période qui s'étend de son élévation au pouvoir, en 1603, à l'abdication du dernier de ses successeurs, en 1868, est une des plus belles époques de la civilisation japonaise. Avec la paix, la prospérité matérielle est revenue, et, dans ce milieu favorable, la pensée va pouvoir refleurir. La capitale des Tokougawa, Édo, devient un centre brillant qui, de nouveau, attire vers l'est presque toute l'activité artistique et intellectuelle. Le trait dominant de cette époque féconde en idées et en travaux, c'est que la littérature s'y démocratise. Tandis qu'autrefois les auteurs n'écrivaient que pour une élite restreinte, maintenant ils s'adressent de plus en plus à la multitude, qui, de son côté, exige qu'on s'occupe d'elle. C'est que, grâce à un gouvernement éclairé, l'instruction s'est répandue dans le peuple; que, par l'effet du progrès économique, les classes laborieuses ont désormais plus d'argent pour acheter des livres, avec plus de temps pour les goûter; et enfin que l'imprimerie, connue des Japonais dès le VIIIe siècle, mais développée surtout depuis la fin du XVIe, est venue donner à ce mouvement son élan définitif.

Digitized by Google

Un autre caractère de cette littérature consiste dans sa vulgarité ; car en passant d'une fine aristocratie à une classe commerçante encore mal éduquée, les œuvres d'imagination sont tombées brusquement d'une société souvent très libre, mais toujours décente dans l'expression des idées les plus hardies, à une foule brutale qui réclame surtout une pâture pornographique. Tel est, en effet, le goût nouveau qu'indique désormais le roman, et qui apparait aussi au théâtre. Mais, dans les classes élevées, qui ont gardé la délicate sévérité d'autrefois, auteurs et lecteurs maintiennent la dignité élégante des bonnes lettres, et, lorsqu'ils ne s'amusent pas à composer des épigrammes qui rappellent la Grèce antique, c'est dans les écrits de philosophes à la fois profonds et souriants qu'ils trouvent les plaisirs de l'esprit. La vie intellectuelle, d'ailleurs, devient alors plus intense qu'elle ne l'avait jamais été; si le rêve bouddhique est en décadence, la morale virile des sages chinois obtient chaque jour plus de crédit; et de cette influence chinoise, la littérature des Tokougawa tire une puissance toute nouvelle, jusqu'au jour où un groupe de penseurs nationalistes essaie, par une dernière réaction, de ressusciter le vieux shinntoïsme et prépare ainsi, avec la chute de l'ancien régime, la restauration du pouvoir impérial.

VII. — C'est alors le Japon moderne qui se révèle et qui, soudainement, grandit sous nos yeux, depuis la révolution de 1867 jusqu'à l'heure présente : c'est, sous la commotion du danger extérieur, l'organisation précipitée d'une centralisation plus ferme et plus efficace ; la décision si sage, prise par les hommes d'Etat du « Gouvernement éclairé », de renoncer à tout ce vieux Japon qu'ils aimaient pour faire face à des nécessités imprévues,



Digitized by Google

d'adopter sans retard les institutions de l'Occident pour se protéger contre l'Occident lui-même, et, puisqu'il le fallait, de s'armer à l'européenne, d'acquérir tous les secrets, toutes les ressources qui faisaient la force de l'étranger; enfin, c'est le mouvement spontané, l'élan de la nation qui, après quelques années de défiance et d'attente, s'intéresse comme ses chefs à la civilisation occidentale, la juge bienfaisante à certains égards, au moins dans le domaine matériel, et finit par prendre goût à ses idées elles-mêmes : le vieux Japon s'empare de ces choses européennes comme le Japon primitif s'était saisi des richesses chinoises, avec la même aisance et la même souplesse, et, pour la seconde fois, une culture étrangère s'incorpore à la civilisation nationale, qu'elle vient compléter sans l'abolir. Rien de plus curieux, assurément, que la littérature issue de cette évolution générale; car cette fois, c'est notre propre génie que nous voyons en contact avec l'esprit de la race; et dans les milliers d'essais philosophiques ou moraux, de romans, d'œuvres de critique ou de fantaisie qui chaque année sortent des presses, dans les polémiques habituelles des grandes revues et des journaux, dans les traductions mêmes qui, souvent, sont d'ingénieuses adaptations d'une conception anglaise, française ou allemande au goût indigène, nous pouvons suivre à loisir l'ardente mêlée de toutes les idées shinntoïstes, bouddhistes, confucianistes, chrétiennes, positivistes et autres qui, dans la morale comme dans la pensée pure, se disputent l'âme du pays. Mais ce renouvellement à l'européenne, comme la transformation à la chinoise qui avait marqué le temps des Tokougawa, n'est presque plus de la littérature japonaise; la beauté de la forme, qui, à l'époque classique, avait atteint du

Digitized by Google

premier coup une perfection souveraine, ne l'a plus retrouvée depuis; et si l'on veut chercher une page contemporaine qui rappelle encore le vrai génie d'autrefois, c'est bien plutôt dans quelque brève poésie, composée par un fidèle de l'ancienne langue, qu'on pourra découvrir ce dernier vestige d'une littérature finie depuis bientôt mille ans.

Quel sera l'avenir de l'art littéraire au Japon? La langue actuelle, alourdie par d'innombrables mots chinois, ne fait guère présager l'apparition future d'un beau style, à moins que les Japonais ne se décident, suivant le conseil de quelques-uns de leurs meilleurs savants, à rejeter leur absurde écriture pour adopter le système phonétique qui favoriserait un retour à la pure langue nationale. Mais ce qui est certain, d'une manière plus générale, c'est que leur fécondité littéraire dépendra surtout du point de savoir s'ils pourront désormais jouir d'une longue paix. Rien de plus évident, pour qui considère les choses en les jugeant d'après le passé. Si l'on trace, en effet, à travers les sept périodes qui viennent d'être esquissées, une sorte de courbe des valeurs, on peut observer que cette ligne, qui, des temps archaïques, s'élance presque verticalement à la poésie superbe de Nara, puis, plus haut encore, à la prose de « l'âge de la Paix », où elle se maintient au point culminant durant plus de deux siècles, tombe aussitôt après, par une série de chutes qu'interrompent à peine de légers relèvements, d'abord avec le succès de la caste militaire à Kamakoura, puis avec les discordes intestines de Nammbokoutchô, baisse encore, après un essor trop court à l'époque de Mouromatchi, pour atteindre son point le plus bas sous Hidéyoshi, qui fut un grand général, mais qui savait à peine écrire et qui ne pouvait même pas trouver autour de lui des gens capables de négo-

Digitized by Google

cier avec cette Corée qu'il avait conquise, tandis que, durant la longue paix instaurée par Iéyaçou, et en dépit de l'écrasement causé par la lourde érudition chinoise, une hausse remarquable se produit, bientôt suivie, sous l'ère troublée de Méiji, d'une vague ondulation déclinante et indécise. Une telle évolution contient un enseignement trop clair pour qu'il soit besoin d'y insister.

Mais, pour que le Japon puisse avoir cette paix qui seule peut lui promettre, avec la prospérité économique, un nouveau triomphe de ses arts, il faut que les nations d'Occident renoncent aux interventions lointaines qui, après avoir violé sa solitude séculaire et humilié son légitime orgueil, lui ont imposé ses armements et l'ont jeté dans deux terribles guerres. Or, chez nous, après avoir longtemps refusé de prendre les Japonais au sérieux, on s'est mis tout d'un coup à les considérer comme de dangereux conquérants; du genre chrysanthémateux, on est passé brusquement à un style mirlitonesque; et l'on oublie que, depuis Iéyaçou jusqu'aux premières menaces américaines, ce peuple fut fidèle à une politique fondée sur le plus profond amour de la paix. Il faut que nous le comprenions mieux, et c'est à ce point surtout que j'ai pensé en écrivant le présent ouvrage; car la littérature serait vraiment peu de chose si elle ne pouvait servir à des fins plus hautes. Qu'on parcoure ces pages où les Japonais se montrent eux-mêmes tels qu'ils sont, avec leur cœur généreux et sensible, leur esprit fin et enjoué, leur caractère ami de la nature, des élégances sociales, de l'érudition, des arts, de tout ce qui peut charmer une race très civilisée, et l'on estimera sans doute que, s'ils diffèrent de nous par mille détails secondaires, ils représentent pourtant la même humanité.

Digitized by Google

# I. — PÉRIODE ARCHAÏQUE

## I. — LA POÉSIE

### CHANTS PRIMITIFS

La poésie japonaise, à l'époque où le génie national était encore spontané ou à peine teinté d'idées chinoises, est représentée par des chants[1], depuis longtemps conservés par la tradition orale, mais qui ne semblent guère avoir été recueillis par l'écriture qu'au VIIIe siècle après Jésus-Christ. C'est, en effet, à l'ouverture de la période de Nara que, pour la première fois, nous les voyons apparaître, enchâssés dans les récits mythiques ou historiques du *Kojiki* (111 morceaux) et du *Nihonnghi* (132). Il serait inutile de traduire ici ces petits poèmes, d'une inspiration encore bien terre à terre, et qui, pour la plupart, exigent de longs éclaircissements. Je me contenterai d'en donner une idée au moyen de trois exemples : le premier, du type le plus primitif; le second, d'un type moyen; le dernier, du type le plus relevé.

Chant que les guerriers de Jimmou, le légendaire fondateur de la dynastie, auraient improvisé après un massacre, en 663 avant Jésus-Christ[2] :

1. *Outa.* Ce seul mot suffit à montrer que les Japonais ont toujours considéré la poésie comme devant être chantée. Au Japon, on ne dit pas : « réciter des vers »; on dit : « chanter un chant », *outa wo outa-ou.*

2. Précisons, dès le début, dans quelle mesure on doit ajouter foi à la chronologie japonaise. Cette chronologie, pour les premiers siècles, est une pure invention du *Nihonnghi.* En effet, les Japonais ne reçurent l'écriture, apportée de Chine par des lettrés coréens, que vers l'an 400 de notre ère, et le calendrier, chinois encore, qu'en l'année 553. Il est donc évident que des dates relatives au VIIe siècle avant J.-C. ne peuvent reposer ni sur des documents, ni sur des calculs sérieux. De

Digitized by Google

Ho! c'est le moment;
Ho! c'est le moment;
Ha! Ha! Psha!
Tout à l'heure,
Mes enfants!
Tout à l'heure,
Mes enfants!

(*Nihonnghi*, III, 21, qui nous apprend qu'au VIIIe siècle même les soldats de la garde impériale chantaient encore ces vers grossiers, en les faisant suivre toujours d'un énorme éclat de rire.)

Poésie du même empereur Jimmou, saluant l'entrée au palais de son épouse, I-souké-yori-himé, qu'il avait connue d'abord dans une humble chaumière, au bord de la Rivière des Lys :

Sur la plaine de roseaux,
Dans une hutte humide,
Ayant étendu plusieurs épaisseurs
De nattes de laîches,
Nous avons dormi tous deux!

(*Kojiki*, vol. II.)

Enfin, chant par lequel une impératrice, femme de l'empereur Youryakou (Ve siècle), ordonne à une dame d'honneur d'offrir au souverain la coupe de saké :

Présentez avec un profond respect
L'abondant et auguste saké
A l'auguste Enfant du soleil

fait, même après l'ère chrétienne, ces dates sont contredites par les annales chinoises et coréennes, fondées sur un calendrier; et il faut arriver à l'an 461 pour trouver une date du Nihonnghi confirmée par ces histoires continentales. C'est donc seulement à partir de l'an 500 environ qu'on peut avoir confiance dans la chronologie nationale, et les publications officielles qui, prenant comme point initial l'avènement de Jimmou en 660 avant J.-C., prétendent donner l'année 1910 de notre ère pour l'an 2570 de l'ère japonaise, s'appuient sur un fait certainement faux. Il n'en est pas moins vrai que le peuple japonais s'organisa plusieurs siècles avant l'ère chrétienne et que les tombeaux de ses premiers chefs, l'élaboration originale de sa langue, le caractère primitif de ses anciennes traditions suffisent à établir cette haute antiquité qu'on ne peut plus fonder sur une date puérile.

Digitized by Google

Rayonnant d'en haut[1],
Qui est ample
Comme les feuilles,
Qui est brillant
Comme les fleurs
Du véritable camélia à cinq cents branches,
Au vaste feuillage[2],
(Du camélia) qui se dresse et grandit
Auprès de la maison où l'on goûte les prémices[3],
Sur cette colline
Légèrement élevée
De la haute métropole
Du Yamato[4]!

(*Kojiki*, vol. III[5].)

1. On sait que la mythologie japonaise fait des empereurs les descendants de la déesse du Soleil (voir le Kojiki, sect. XIV, ci-dessous, p. 44).
2. Le camélia, au Japon, est un grand arbre; et on conçoit fort bien que ses larges branches, couvertes de fleurs d'un rouge éclatant, aient pu être prises comme image de la majesté impériale.
3. La salle sacrée où, chaque année, le souverain offrait aux dieux et goûtait lui-même les prémices de la moisson.
4. C'est-à-dire : de la capitale du Japon (v. p. 70 et 76). — Il serait difficile d'exprimer avec plus d'ampleur poétique cette simple idée : « Offrez une coupe à Sa Majesté. » — L'unique phrase dont se composent ces seize vers commence, en japonais, par *Yamato no*, « du Yamato », et se termine nécessairement par le verbe *taté-matsouracé*, « présentez »; donc, si on voulait penser cette poésie à la japonaise, il faudrait lire la traduction à rebours, de manière à faire tomber la phrase, suivant l'intention même du poète, sur l'impératif qui est la conclusion élégante de tout son développement.
5. On trouvera quelques autres chants primitifs, également tirés du *Kojiki*, ci-dessous, p. 69; p. 140, n. 1, 2 et 4.

Digitized by Google

# II. — LA PROSE

## RITUELS DU SHINNTÔ

Par un étrange contraste, à côté de la poésie primitive, si prosaïque, la prose primitive nous offre des morceaux de la plus haute poésie. On les trouve dans les *Norito*, « Paroles prononcées » aux principales fêtes du Shinntô, la « Voie des dieux » que suivirent d'abord les Japonais, adorateurs de la nature, jusqu'au moment où la « Voie du Bouddha[1] » offrit une bifurcation à leur pensée religieuse.

Ces rituels nous ont été conservés, au nombre de 27, dans le *Ennghishiki*, « Règles de l'ère Ennghi » dont la rédaction, entreprise sous cette ère (901-923)[2], ne fut achevée qu'en 927; mais, si le recueil ne date que du xe siècle, on peut supposer que, dès le viie, l'écriture avait déjà fixé quelques-uns des documents qu'il renferme; et en tout cas, nul doute qu'ils n'eussent été transmis, depuis de longues générations, par la fidèle tradition orale des Nakatomi, « ministres intermédiaires » qui les récitaient, de père en fils, comme représentants sacerdotaux du souverain[3].

1. *Boutsou-dô*. C'est seulement pour distinguer les deux religions, après l'introduction du bouddhisme, que le mot *Shinn-tô* fut créé; auparavant, la religion nationale n'avait pas de nom.

2. Les Japonais avaient emprunté à la Chine, en 645, cet usage des ères (*nenngô*, « noms d'années »), périodes plus ou moins longues qu'ils faisaient partir, soit de l'avènement d'un empereur, soit de quelque autre circonstance importante. Le système existe toujours; mais, sous le régime actuel, on a décidé que les ères de l'avenir seraient égales à la durée des règnes; et c'est ainsi que l'ère de Méiji, commencée en 1868, n'a été changée qu'en 1912, à la mort de Méiji Tennô, dont le successeur, Yoshihito, a inauguré l'ère de Taïshô (Grande Droiture). (Pour la correspondance des dates japonaises avec les nôtres, on peut se reporter aux tableaux de G. Appert, *Ancien Japon*; Tôkyô, 1888.)

3. L'origine de cette corporation héréditaire de prêtres se perd dans la légende. Ils prétendaient descendre du dieu Koyané qui, dans le mythe de l'éclipse (voir ci-dessous, p. 47), contribua à ramener la déesse du Soleil en récitant un « céleste norito ». On nous dit même que, si elle consentit à reparaître, ce fut séduite par l'harmonieuse beauté de ce rituel (Nihonnghi, I, 46).

Digitized by Google

Je crois avoir démontré[1] que les Norito ne sont pas des prières proprement dites, mais bien plutôt des formules magiques, des incantations solennelles, enveloppées de rites puissants, par lesquelles des prêtres magiciens domptant les dieux. Parmi les pièces les plus intéressantes de la collection, je citerai : le Rituel des semailles, qu'on prononçait pour obtenir une bonne moisson; le Rituel des dieux du Vent, pour écarter les intempéries; le Rituel porte-bonheur du Grand Palais, pour protéger la demeure impériale contre les mauvaises influences; le Rituel des Sublimes Portes[2], conçu dans le même esprit; le Rituel de la Grande Purification, pour effacer les péchés du peuple; le Rituel du Feu, pour éloigner l'incendie du Palais[3]; le Rituel des dieux des Routes, contre les épidémies; le Rituel de la fête des prémices célébrée lors des avènements; le Rituel pour apaiser l'âme de l'empereur, c'est-à-dire pour prolonger sa vie; le Rituel pour l'intronisation d'une princesse comme vestale au temple du Soleil; le Rituel pour exorciser les esprits qui envoient des fléaux; enfin, les Paroles de bon augure au moyen desquelles les chefs du pays d'Izoumo contribuaient à assurer la prospérité du souverain.

Comme exemple de ces formules, je donnerai le Rituel de la Grande Purification, qui peut apprendre, en quelques pages, bien des choses sur la religion et la morale des Japonais primitifs, en même temps qu'il laissera deviner, sinon l'ampleur sonore du texte, du moins le sens oratoire et le souffle poétique des prêtres anonymes auxquels nous le devons.

---

## RITUEL DE LA GRANDE PURIFICATION[4]

### Je dis[5] : Vous qui êtes ici assemblés, princes du sang,

1. *Les Anciens Rituels du Shinntô considérés comme formules magiques;* Oxford, 1908.

2. *Mi-kado.* C'est l'origine la plus probable du mot *mikado,* dans le sens d'empereur. Remarquons d'ailleurs que cette ancienne dénomination, conservée dans la langue poétique et passée enfin dans l'usage des Européens, n'est pas celle dont se servent les Japonais d'aujourd'hui pour désigner leur souverain : en pratique, ils lui donnent surtout le titre chinois de *Tennshi* (Fils du Ciel).

3. J'ai traduit et commenté ce Rituel dans le *T'oung Pao;* Leyde, 1908.

4. *Minazouki tsougomori no Oho-harahi,* « la Grande Purification du dernier jour de la lune humide », c'est-à-dire du sixième mois de l'année. Le Rituel est plus connu, dans l'usage, sous le nom d'*Oho-harahi no Kotoba,* « Paroles de la Grande Purification ».

5. Sous-entendu : Moi, le Grand-Nakatomi, parlant comme délégué de l'empereur.

Digitized by Google

autres princes, hauts dignitaires, hommes des cent fonctions[1], écoutez tous !

Je dis : Écoutez tous la Grande Purification[2] par laquelle, au dernier jour de la lune humide de cette année[3], je daigne purifier et daigne laver[4] les diverses offenses qui, par mégarde ou à dessein[5], ont pu être commises par ceux qui servent avec respect à la cour du céleste souverain, gens qui portent l'écharpe[6], gens qui portent le cordon appui-bras[7], gens qui ont au dos le carquois, gens qui sont ceints du sabre[8], par les quatre-vingts gens de ces gens[9], et jusqu'aux hommes qui servent avec respect dans toutes les autres fonctions[10].

Je dis : Écoutez tous[11] !

Les chers divin aïeul et divine aïeule du souverain[12], qui demeurent divinement dans la Plaine des hauts

1. C'est-à-dire : fonctionnaires de tout ordre.

2. La Purification générale du peuple, par opposition aux purifications locales ou individuelles qui étaient également pratiquées.

3. Le choix de cette date rappelle les anciennes lustrations du soir de la Saint-Jean, en Europe. De plus, la cérémonie était répétée le dernier jour du douzième mois, ce qui correspond aussi au besoin de renouvellement qu'on éprouve, chez tant de peuples, à cette fin de l'année.

4. Ainsi, c'est l'empereur qui, par cette formule magique, absout son peuple. Les divinités purificatrices, qu'on verra intervenir plus loin, n'agiront que sur son ordre.

5. En effet, le mot *tsouni* (offense) comprend à la fois des actions mauvaises (comme certaines atteintes à la propriété du voisin), des souillures (comme le contact d'un cadavre) et des calamités (comme la lèpre).

6. Les *ounémé*, servantes de l'empereur, parées d'une écharpe sur les épaules.

7. Les maîtres d'hôtel, qui avaient autour du cou un cordon dont les extrémités s'attachaient aux poignets, pour porter plus aisément de lourds plateaux.

8. Des gardes du palais.

9. C'est-à-dire : par les nombreuses gens de ces serviteurs impériaux eux-mêmes. Je reproduis fidèlement le texte, avec toutes ses répétitions de mots ; elles sont d'ailleurs plus heureuses en japonais, grâce à la sonorité de cette langue.

10. Dans tout le pays et en dehors même de la cour.

11. Jusqu'ici, le texte constituait un *semmyô*, un édit impérial. Maintenant, le rituel proprement dit va commencer.

12. Taka-mi-mouçoubi, « l'auguste Producteur d'en haut », et la déesse du Soleil, c'est-à-dire les deux grandes divinités directrices de la politique céleste.

Digitized by Google

cieux[1], par leur auguste parole daignèrent assembler en une divine assemblée les huit cents myriades de dieux, et daignèrent délibérer en une délibération divine[2], et respectueusement donnèrent mandat[3], en disant : « Que l'auguste souverain Petit-fils[4] gouverne paisiblement, comme un pays tranquille, le Pays des frais épis de la luxuriante plaine de roseaux[5]. » Ils daignèrent poursuivre, d'une poursuite divine, les divinités sauvages du pays ainsi conféré[6]; et ils daignèrent les expulser, d'une expulsion divine; et ils réduisirent au silence les rochers, les troncs des arbres et jusqu'aux moindres feuilles des herbes, qui avaient eu le don de la parole[7]; et, l'envoyant du céleste siège de rochers[8], frayant une route, d'un puissant écartement de route[9], à travers les célestes nuages huit fois repliés, respectueusement ils le firent descendre du ciel, et respectueusement ils lui conférèrent (ce pays). Comme centre des pays des quatre régions ainsi conférés, le pays du grand Yamato[10], où l'on voit en haut le soleil, comme un pays tranquille fut respectueusement désigné. Et, fondant solidement les piliers de l'auguste demeure à la racine des plus profonds rochers, érigeant les poutres entre-croisées du toit jusqu'à la Plaine des hauts cieux, respectueusement on construisit le frais et auguste séjour de l'auguste souverain Petit-fils, afin qu'il pût s'y abriter comme auguste ombre du ciel et comme auguste ombre

1. Un véritable pays, avec des montagnes, des rivières, des champs et la suite, que les Japonais primitifs situaient au-dessus des nuages.
2. Voir plus bas, au Kojiki, p. 58.
3. « Respectueusement », parce que ce mandat est donné à l'ancêtre des empereurs.
4. Le prince Ninighi, fils d'un autre dieu qui était lui-même fils adoptif de la déesse du Soleil. V. ci-dessous, au Kojiki, p. 44.
5. Noms poétiques du Japon primitif.
6. C'est-à-dire les aborigènes qui s'opposèrent à l'invasion de la tribu conquérante. Voir plus bas, au Kojiki, p. 59.
7. Croyance produite sans doute par le phénomène de l'écho dans les montagnes. Un autre Rituel (n° 27 du recueil) évoque le temps lointain où « les rochers, les arbres et l'écume des eaux bleues parlaient ».
8. Les dieux tenaient leurs assises sur les rochers de la « Tranquille rivière du ciel » (la Voie lactée), que nos Japonais s'imaginaient naturellement desséchée comme les torrents de leur pays.
9. Voir plus bas, au Kojiki, p. 60.
10. Voir p. 273, n. 1.

Digitized by Google

du soleil[1], et tranquillement gouverner le pays comme un pays pacifique.

Pour les diverses sortes d'offenses qui, pouvant être commises, par mégarde ou à dessein, par le céleste surcroît de population[2], pourront apparaître dans le pays, certaines sont déclarées offenses célestes[3] : renverser les séparations des rizières, combler les canaux d'irrigation, ouvrir les vannes[4], semer à nouveau[5], planter des baguettes[6], écorcher vif et écorcher à rebours[7], répandre des excréments[8], ce sont les offenses déclarées célestes. Quant aux offenses terrestres, certaines offenses apparaîtront : couper la peau vivante[9], couper la peau morte[10], les hommes blancs[11], les excroissances[12], l'inceste[13], la

1. Ces expressions obscures sont d'ordinaire entendues, tout simplement, en ce sens que le palais protège l'empereur contre le soleil et la pluie.

2. Le peuple japonais, toujours plus nombreux : en souvenir du mythe cité plus bas, p. 41.

3. Ce sont les crimes que Souça-no-wo commit au ciel : voir ci-dessous, p. 45.

4. Renverser les chemins qui, séparant les rizières, servent en même temps de digues pour maintenir l'eau, combler les canaux qui amènent cet élément indispensable de la culture indigène, ouvrir les étangs où on le conserve précieusement pour en user au moment opportun, voilà les attentats les plus exécrables pour une population d'agriculteurs; et c'est pourquoi ils mettent ces crimes en tête de leur liste.

5. Sur un champ déjà ensemencé, jeter de mauvaises graines qui perdront la récolte. Comp. la parabole de l'Evangile (*Matth.*, XIII, 24 et suiv.).

6. Dans les rizières : probablement avec des incantations, pour dresser ainsi des bornes magiques sur un champ dont on se prétend propriétaire; à moins qu'il ne s'agisse de baguettes pointues secrètement enfoncées dans la vase pour blesser les pieds nus du voisin, de même que, chez les Malais, un vaincu en déroute retardait par ce moyen la poursuite de ses adversaires.

7. C'est-à-dire, écorcher vif un animal, de la queue à la tête. Voir plus bas, p. 46.

8. Sous-entendu : à des endroits qui ne conviennent pas. Voir ci-dessous, p. 45.

9. Ce qui comprend le meurtre et les blessures. Toute effusion de sang entraîne d'ailleurs une souillure, même pour la victime.

10. Il est impur de toucher à un cadavre; à plus forte raison, de l'entailler.

11. C'est-à-dire, sans doute, certains lépreux, et aussi les albinos.

12. Allusion à quelque autre maladie répugnante, et d'ailleurs inconnue.

13. Je réunis sous ce mot quatre crimes qu'il serait difficile de pré-

Digitized by Google

calamité des vers rampants[1], la calamité des dieux d'en haut[2], la calamité des oiseaux d'en haut[3], tuer les animaux[4], faire des sortilèges[5].

Quand de telles choses apparaissent, que le Grand-Nakatomi, suivant les rites du palais céleste[6], coupant le bas et coupant l'extrémité de célestes jeunes arbres, en fasse un millier de tables[7] pour d'abondantes offrandes[8]; qu'il fauche et coupe au bas, qu'il fauche et coupe à l'extrémité de célestes teilles de laîches, et qu'il les fende de plus en plus fin avec l'aiguille[9]; et qu'il prononce alors les puissantes paroles rituelles du céleste rituel[10].

Ce faisant, les dieux célestes, poussant et ouvrant la céleste porte de rochers[11] et se frayant une route, d'un puissant écartement de route, à travers les célestes nuages huit fois repliés, prêteront l'oreille; les dieux du pays[12], montant au sommet des hautes montagnes et au

ciser ici, et j'en omets un cinquième. Le lecteur désireux d'avoir une liste complète pourra se reporter au Lévitique, chap. XVIII, où l'énumération japonaise que je supprime est représentée par les versets 7, 17, 15, 8 et 23.

1. Morsure des serpents, des myriapodes et autres bêtes venimeuses, d'autant plus à craindre que la hutte primitive n'avait point de plancher.

2. C'est-à-dire, surtout, la foudre.

3. Entrant par les trous qui, à chaque pignon, laissaient échapper la fumée du feu, ils pouvaient souiller les aliments. Le Rituel porte-bonheur du Grand Palais nous montre que, même chez le souverain, les vers d'en bas et les oiseaux d'en haut n'étaient pas moins redoutés.

4. Du voisin, peut-être au moyen de mauvais sorts.

5. Un passage du Kojiki nous fait voir que l'envoûtement était connu dans la plus ancienne magie japonaise.

6. Par un renversement de l'évolution réelle des choses, on suppose qu'une Purification pratiquée par la déesse du Soleil servit de modèle à la cérémonie terrestre, tandis qu'évidemment cette dernière donna l'idée du mythe auquel on prétend la rattacher.

7. On n'employait que la partie médiane du tronc, la meilleure, pour fabriquer ces tables.

8. Ces offrandes de la Purification (*harahi tsou mono*) consistaient en pièces d'étoffe, armes, gerbes de riz, etc.; on y voit figurer aussi des chevaux et des esclaves.

9. Apparemment pour en faire un balai avec lequel on chassait (*harahi*) les offenses.

10. C'est-à-dire, de notre rituel même, dont les mots ont une vertu magique.

11. La porte, faite de rochers, de leur palais. Comp. le Kojiki, ci-dessous, p. 46.

12. Les dieux de la terre, par opposition aux dieux du ciel.

Digitized by Google

sommet des montagnes basses, dispersant violemment la fumée[1] des hautes montagnes et la fumée des montagnes basses, prêteront l'oreille.

Par cette audience, toute offense qui s'appelle offense disparaîtra, à la cour de l'auguste souverain Petit-fils[2] et dans les pays des quatre régions sous le ciel. Comme le vent du dieu à la Longue-haleine[3] disperse en soufflant les célestes nuages huit fois repliés; comme le vent du matin et le vent du soir chassent l'épais brouillard du matin et l'épais brouillard du soir; comme, à la rive d'un grand port, déliant à la proue et déliant à la poupe un grand vaisseau, on le pousse dans la grande plaine de la mer; comme, avec la lame tranchante d'une faucille trempée au feu, on balaye les buissons de l'épais fourré là-bas : ainsi, il ne restera plus d'offenses[4].

Ces choses que je daigne purifier et que je daigne laver, la déesse appelée « Princesse de la descente du courant[5] », qui demeure dans les rapides du torrent qui tombe en écumant par les ravins, du sommet des hautes montagnes et du sommet des montagnes basses, les emportera à la grande plaine de la mer. Et lorsqu'elle les aura ainsi emportées, la déesse appelée « Femme de la rapide ouverture[6] », qui demeure dans les huit cents rencontres marines des huit chemins marins, des huit cents chemins

1. C'est-à-dire les nuages et les brouillards.
2. Ici, l'expression change de sens et désigne l'empereur actuel.
3. Shinato, dieu du Vent tranquille. Son souffle lent semble indéfiniment prolongé. La naissance mythique de ce dieu explique très bien le rôle qu'il joue ici. D'après le Nihonnghi (I, 15), le couple créateur venait d'engendrer les îles (voir plus bas, p. 38), quand Izanaghi s'aperçut que, sur tout l'archipel, il n'y avait que « les brouillards parfumés du matin »; il les dispersa donc de son souffle, qui devint aussitôt une divinité nouvelle : « et c'est le dieu du Vent. »
4. Cette belle phrase n'est pas, à mon avis, une simple série de métaphores, mais bien l'évocation d'assimilations diverses qui doivent produire un effet positif, en vertu du vieux principe de magie qui veut que le semblable attire le semblable.
5. Séori-tsou-himé. On l'identifie avec Ya-so-maga-tsou-bi no kami, « la Prodigieuse divinité des quatre-vingts maux », née des souillures dont Izanaghi se lava à son retour du monde souterrain (voir plus bas, p. 42).
6. Hayaaki-tsou-mé. Elle personnifie le grand tourbillon (voir note suivante) dont la bouche monstrueuse engloutit les eaux, avec toutes les impuretés qu'elles peuvent contenir.

Digitized by Google

marins de la mer en furie[1], les saisira, et les avalera avec un bruit de glouglou[2]. Et lorsqu'elle les aura ainsi avalées avec un bruit de glouglou, le dieu appelé « Seigneur du Lieu où souffle l'haleine[3] », qui demeure au Lieu où souffle l'haleine, les saisira et, de son haleine, les chassera entièrement dans le Pays-racine, le Pays du fond[4]. Et lorsqu'il les aura ainsi chassées, la déesse appelée « Princesse du rapide bannissement[5] », qui réside dans le Pays-racine, le Pays du fond, les saisira, et les bannira, et les expulsera tout à fait[6].

Ayant été ainsi expulsées, à partir de ce jour, il n'y aura plus d'offense qui s'appelle offense, chez les gens de toutes fonctions qui servent avec respect à la cour du céleste souverain, et dans les quatre régions sous le ciel[7].

Et, ayant amené et placé ici un cheval, — comme une chose qui écoute, les oreilles dressées vers la Plaine des hauts cieux[8], — au coucher du soleil vespéral du dernier

1. Les « huit cents rencontres marines » sont le gouffre, situé aux extrêmes confins du monde, où aboutissent les innombrables chemins de la mer et d'où ils se précipitent en tourbillonnant dans la région inférieure.

2. Les onomatopées sont si fréquentes dans la langue japonaise, on les y emploie pour exprimer tant de choses graves ou tristes, qu'elles n'enlèvent rien à la solennité d'un style relevé comme celui des rituels.

3. Ifoukido-noushi. Certains font de lui un dieu correcteur des influences qu'envoie la région infernale, et pareillement issu d'Izanaghi au moment de ses ablutions. Le « Lieu où souffle l'haleine » est l'endroit où ce dieu, suivant l'action instinctive de quiconque se trouve suffoqué par une odeur désagréable, exhale violemment son souffle et, par ce moyen, renvoie aux Enfers toute pollution.

4. Les Enfers, au sens latin du mot (V. le Kojiki, IX et XXIII, ci-dessous, p. 39 et 54).

5. Haya-saçoura-himé, plus connue sous le nom de Soucéri-himé, une fille de Souça-no-wo devenu roi des Enfers (voir p. 54).

6. Les quatre « divinités de la Purification » (*harahi no kamisama*), qui viennent de personnifier avec tant de puissance les diverses phases de l'opération magique, ne sont en somme que quatre rouages de la machine que l'empereur met en branle par la main du Grand-Nakatomi.

7. Cette phrase ne veut pas dire que les coupables ne pécheront plus, ni que leurs offenses sont d'avance absoutes pour l'avenir, mais que toutes les offenses passées vont disparaître, à l'instant, par l'action magique de la formule prononcée.

8. La vue de ce cheval doit inciter les dieux à écouter d'une manière attentive, de même que nous verrons plus loin, au mythe de l'éclipse, des coqs qu'on fait chanter ramener le soleil.

Digitized by Google

jour de la lune humide de cette année, je dis : Écoutez tous cette Grande Purification, par laquelle je daigne purifier et daigne laver.

Je dis : Et vous, Devins des quatre régions, partez et allez au grand chemin de la rivière[1], purifiez et enlevez[2].

1. Dans le sens où Pascal parlait des « chemins qui marchent » la rivière devant porter les offrandes expiatoires à la mer.

2. Les Ourabé, corporation héréditaire de devins, vont jeter à la rivière ces offrandes, parce qu'une sympathie mystérieuse y a uni les péchés eux-mêmes, qui disparaîtront avec l'objet auquel ils furent attachés.

Un règlement de la cérémonie, au IXe siècle, nous montre tout le monde officiel, à la Porte du Sud du palais de Kyôtô, devant laquelle passait un canal, attentif aux belles périodes du Nakatomi qui déclame notre rituel, et, chaque fois que revient le mot *Kikoshimécé* (Écoutez!) répondant *Oh* (Amen). La Grande Purification achevée, le prêtre prend l'*oho-nouça*, baguette sacrée d'où pendent des fibres de chanvre et des bandelettes de papier, et la brandit au-dessus de l'assemblée, d'abord à gauche, puis à droite, enfin une dernière fois à gauche. Après quoi, tous se retirent.

Digitized by Google

# II. — SIÈCLE DE NARA

## I. — LA PROSE

### A. ÉDITS IMPÉRIAUX

Ces Édits, connus sous le nom sino-japonais de *Semmyô* (Proclamation de l'Edit impérial) ou sous le nom japonais de *Mi-koto-nori* (Proclamation de l'Auguste parole), forment une transition naturelle entre les Rituels, dont ils reproduisent le style, et les ouvrages en chinois qu'ils annoncent déjà. Le *Shokou-Nihonnghi*, « Suite des Chroniques du Japon » publiée en 797, nous a conservé 62 de ces textes. Voici le premier :

ÉDIT POUR L'AVÈNEMENT DE L'EMPEREUR MOMMOU[1]

Je dis [2] : Vous tous qui êtes ici assemblés, princes du sang, princes, grands dignitaires, hommes des cent fonctions, et toi, impérial trésor, peuple de la région sous-céleste, écoutez tous le grand commandement que, par son auguste parole, proclame le souverain qui, comme un dieu présent[3], gouverne le grand Pays des Huit îles.

1. 8e jour du 9e mois de l'année 697. L'impératrice Jitô ayant abdiqué, l'empereur Mommou lui succède, et notre édit annonce cette transmission du pouvoir. — Mommou, monté sur le trône à 14 ans, mourut en 707, dans sa 25e année. Son règne fut illustré par la promulgation du *Taihô-ryô*, « Code de l'ère Taïhô », publié en 702 (2e année de cette ère), et dont les points essentiels devaient rester en vigueur jusqu'à nos jours.
2. Le ministre chargé de publier l'édit.
3. L'empereur était considéré comme un dieu vivant, visible, présent (*akitsou-kami*). D'autres Edits ajoutent à ce titre celui de *Ya-*



Digitized by Google

Je dis : Écoutez tous le grand commandement par lequel, suivant le grand, sublime, haut, vaste et puissant commandement à lui annoncé et donné comme tâche par l'auguste souveraine[1] dont le gouvernement, inauguré sur la Plaine des hauts cieux, puis, de l'âge illustre des premiers souverains aïeux jusqu'au temps présent, transmis de génération en génération aux illustres souverains Petits-fils, conduit enfin par elle comme illustre enfant de la divinité céleste[2] et comme divinité présente, l'auguste souverain[3] proclame qu'il se propose de tenir l'empire dans l'ordre et la paix, d'aimer et caresser le peuple.

Je dis : Vous tous, hommes des cent fonctions, et jusqu'à ceux auxquels est confié le gouvernement de toutes les provinces, écoutez tous ce commandement : que nul ne doit contrevenir, à dessein ou par mégarde, aux lois de ce pays, instituées par le souverain, mais que chacun doit s'efforcer, d'un cœur pur, clair et droit, de se vouer fidèlement et sans négligence au service public. Ainsi, qui obéit avec fidélité et conscience à ce qui vient d'être dit sera loué et élevé selon ses mérites. Je dis : Écoutez tous ce commandement de l'auguste souverain!

---

# B. LE KOJIKI

---

Le *Kojiki*, ou « Livre des choses anciennes[4] », est pour ainsi dire la Bible du Japon.

*mato-néko*, « Prince du Yamato », qu'on voit apparaître d'abord dans les noms propres des plus anciens empereurs, et qui semble être devenu par la suite une sorte de nom commun, comme Pharaon ou César (par exemple, l'Édit pour l'avènement de la fameuse impératrice Ghemmyô qui, en 708, succéda à Mommou lui-même).

1. L'impératrice Jitô.
2. La déesse du Soleil.
3. L'empereur Mommou.
4. *Ko*, ancien; *ji*, chose, affaire, matière; *ki*, notes, registre, histoire, annales, chronique. J'emploie à dessein le mot « Livre », le *Kojiki* n'étant ni un recueil d'annales (il n'a point de chronologie), ni

Digitized by Google

Si l'on met de côté un ouvrage analogue compilé dès l'an 620, mais dont l'authenticité est discutée[1], le *Kojiki*, paru en 712, s'offre à nous comme le plus vieux monument de la littérature japonaise; il en est aussi le plus important. Il contient l'exposé des traditions nationales, depuis la naissance du monde jusqu'à l'année 628 de notre ère, en passant par toute la série de nuances qu'on peut concevoir entre la mythologie pure et l'histoire réelle. La Préface nous apprend comment il fut composé. Sur l'ordre impérial, un certain Hiyéda no Aré, homme d'une merveilleuse mémoire, avait appris par cœur les « paroles des anciens âges »; le lettré Fouto no Yaçoumaro écrivit sous sa dictée, en caractères chinois qu'il employait tantôt dans leur sens idéographique normal, tantôt avec une valeur purement phonétique : car la première méthode ne pouvant exprimer les noms propres, les poésies indigènes, toutes les expressions qui n'avaient pas d'équivalent en chinois, tandis que la seconde eût exigé, pour chaque mot polysyllabique japonais, autant de mots chinois que de syllabes à rendre, il se résolut à combiner l'une et l'autre dans une écriture de fantaisie qui n'était, en somme, ni du japonais, ni du chinois[2]. C'est dire que le *Kojiki*, naïf quant au fond, est dénué de toute forme artistique; et c'est expliquer, du même coup, pourquoi le *Nihonnghi*, « Chroniques du Japon » parues dès l'an 720, mais écrites en chinois et ornées d'idées chinoises, éclipsèrent tout de suite le vieil écrit national. Mais, pour ces mêmes raisons, le lecteur européen qui veut comprendre l'âme japonaise doit préférer le vrai récit indigène[3], c'est-à-dire la source même des conceptions qui, parties de là, vont s'étendre à travers toute la littérature du pays.

un ouvrage d'histoire proprement dite, mais un récit sans art des vieilles traditions.

1. Le *Kyoujiki*, ou « Livre des choses du passé ».

2. D'où l'obscurité fréquente d'un ouvrage sur lequel Motoori, le grand philologue japonais du XVIII^e siècle, a pu écrire un commentaire en 44 volumes (V. ci-dessous, p. 344). — Le *Kojiki* a été traduit en anglais par B. H. Chamberlain, Tôkyô, 1882, avec une exactitude parfaite (sauf pour certains points, comme les noms des dieux, où ses interprétations peuvent être discutées).

3. Le *Nihonnghi*, qui supprime, abrège, interprète à sa manière ou habille à la chinoise les récits jugés trop enfantins, offre en revanche cet avantage de donner, pour les principales traditions, des variantes empruntées aux nombreux manuscrits que ses rédacteurs, le prince Tonéri et Yaçoumaro lui-même, avaient à leur disposition. Le récit est sans cesse coupé d'une petite phrase, (« *Kyou hon ihakou*, Un vieil écrit dit, *Arou hon ihakou*, Un certain écrit dit »), qui annonce toujours quelque extrait précieux par les comparaisons qu'il permet. En somme, le *Kojiki* est la base; le *Nihonnghi*, le complément. — Le *Nihonnghi* a été traduit en anglais par W. G. Aston, Londres, 1896, et en allemand par K. Florenz, Tôkyô, 1901-1903.

Digitized by Google

En effet, le *Kojiki* n'est pas seulement le fondement essentiel de la religion et de l'histoire nationales : il constitue aussi, grâce au riche trésor de mythes et de légendes, d'idées et d'émotions primitives qu'il renferme, le meilleur éclaircissement de toutes les allusions littéraires et de toutes les représentations artistiques qui se réfèrent à son objet, c'est-à-dire à l'épopée d'une race dont les fils aimèrent toujours à se souvenir de leurs origines. Je vais donc mettre en relief cet ouvrage capital, en donnant une analyse complète et de nombreux extraits du Livre Ier, qui, concernant « l'âge des dieux », renferme toute la mythologie proprement dite; une esquisse rapide et de rares passages du Livre II, où la légende domine encore, bien qu'on prétende nous raconter déjà « l'âge humain », mais dont les récits sont d'importance secondaire; et quelques notions sur le Livre III, qui aborde enfin l'histoire réelle, mais qui offre infiniment moins d'intérêt [1].

---

# LIVRE PREMIER

## I. — LE COMMENCEMENT DU CIEL ET DE LA TERRE

Au temps où commencèrent le Ciel et la Terre[2], des divinités se formèrent dans la Plaine des hauts cieux,

1. Dans les extraits ci-dessous, le texte est suivi d'aussi près que possible, avec ses commencements de phrase enfantins, ses perpétuelles répétitions d'idées et de mots, ses naïvetés de tout genre; mais je tenais à donner une impression nette du document original; et c'est pourquoi je n'ai même pas hésité à traduire parfois, sans les couper en phrases analytiques, les longues phrases synthétiques qui peuvent montrer au lecteur européen comment pensent les Japonais.

Pour ne pas développer les notes outre mesure, je n'ai mis au bas de ces pages que les explications indispensables, et je me permets de renvoyer, une fois pour toutes, à un ouvrage où j'ai essayé d'éclaircir cette mythologie japonaise : *Le Shinntoïsme*, Paris, 1907.

2. Le *Kojiki* est divisé en trois volumes, sans subdivisions par chapitres; mais pour aider le lecteur à s'y reconnaître, j'ai adopté, à l'exemple de M. Chamberlain, les titres traditionnels que les lettrés japonais avaient peu à peu donnés aux divers épisodes de « l'âge des dieux » et que Motoori a consacrés dans les Prolégomènes de son fameux Commentaire, le *Kojikidenn*.

3. Les primitifs expliquent la création du monde soit par une génération spontanée, soit par une génération humaine, soit par une fabrication divine. Nous allons trouver ces trois conceptions réunies dans la mythologie japonaise : les dieux primordiaux naissent d'eux-mêmes; puis apparaissent des couples dont le dernier engendre les îles; enfin, l'œuvre est parachevée par le dieu Maître du Grand Pays. On remarquera l'idée d'évolution qui domine toute cette genèse.

Digitized by Google

dont les noms étaient : le dieu Amé-no-mi-naka-noushi[1], puis le dieu Taka-mi-mouçoubi[2], puis le dieu Kami-mouçoubi[3]. Ces trois divinités[4], toutes divinités formées spontanément, cachèrent leurs personnes[5]. Ensuite, lorsque la terre, jeune et pareille à de l'huile flottante, se mouvait ainsi qu'une méduse, d'une chose qui surgit, telle une pousse de roseau[6], naquirent des divinités dont les noms étaient : le dieu Oumashi-ashi-kabi-hiko-ji[7], puis le dieu Amé-no-toko-tatchi[8]. Ces deux divinités, divinités encore formées spontanément, cachèrent leurs personnes.

Les cinq divinités ci-dessus sont des divinités célestes séparées.

## II. — LES SEPT GÉNÉRATIONS DIVINES

Les noms des divinités qui se formèrent ensuite furent : le dieu Kouni-no-toko-tatchi[9], puis le dieu Toyo-koumo-nou[10]. Ces deux divinités, aussi formées spontanément, cachèrent leurs personnes. Les noms des divinités qui se formèrent ensuite furent : le dieu Ou-hiji-ni[11], puis sa jeune sœur[12] la déesse Sou-hiji-ni[13]; puis le dieu Tsounou-gouhi[14], puis sa jeune sœur la déesse Ikou-gouhi[15]; puis le dieu Oh-to-no-ji[16], puis sa jeune sœur la déesse Oh-to-no-bé[17]; puis le dieu Omo-

1. Maître de l'auguste centre du Ciel.
2. Haut-auguste-Producteur.
3. Divin-Producteur.
4. M. à m. : « piliers de dieux ». En japonais, on compte les dieux par piliers (*hashira*), en souvenir sans doute du temps où l'on adorait des poteaux grossièrement taillés à l'image de l'homme.
5. Disparurent de la scène, on ne sait comment.
6. Comp. le mythe grec qui fait naître les hommes de certains végétaux.
7. Charmant-pousse de roseau-prince-ancien.
8. Le dieu qui se tient éternellement dans le Ciel.
9. Le dieu qui se tient éternellement sur la Terre.
10. Maître-intégrant (de *koumou*, compléter, parfaire, intégrer).
11. Seigneur du limon de la terre.
12. C'est-à-dire : épouse.
13. Dame du limon de la terre.
14. Le dieu qui intègre les Germes.
15. La déesse qui intègre la Vie.
16. L'Ancien de la Grande région.
17. L'Aïeule de la Grande région.

Digitized by Google

darou[1], puis sa jeune sœur la déesse Aya-kashiko-né[2]; puis le dieu Izana-ghi, puis sa jeune sœur la déesse Izana-mi[3].

Les divinités ci-dessus, depuis le dieu Kouni-no-tokotatchi jusqu'à la déesse Izana-mi, ensemble sont appelées les Sept générations divines[4].

### III. — L'ÎLE D'ONOGORO

Là-dessus, toutes les divinités célestes, parlant augustement aux deux divinités l'auguste Izanaghi et l'auguste Izanami, leur ordonnant de « faire, consolider et engendrer cette terre mouvante », et leur octroyant une céleste lance-joyau[5], daignèrent leur confier cette charge. Ainsi les deux divinités, se tenant sur le Pont flottant du ciel[6], abaissant cette lance-joyau et la remuant, remuant l'eau salée *koworo-koworo*[7], lorsqu'elles eurent retiré et redressé la lance, l'eau salée qui tomba de son extrémité, en s'entassant, devint une île. C'est l'île d'Onogoro[8].

### IV. — MARIAGE DES DIVINITÉS (IZANAGHI ET IZANAMI)

Izanaghi et Izanami descendent du ciel dans cette île, où ils célèbrent leur union. Mais ils donnent naissance à un enfant mal venu, qu'ils abandonnent dans un bateau de roseaux[9], et à l'île de l'Ecume, qu'ils ne veulent pas non plus reconnaître.

### V. — NAISSANCE DES HUIT-ÎLES

Ayant appris des dieux célestes, qui eux-mêmes ont recours à la Grande Divination[10], que si « ces enfants n'étaient pas bons »,

1. Le dieu Parfaitement beau.
2. La déesse « Ah! terrible! » (ou vénérable).
3. Le Mâle invitant, et la Femme invitante (*Izana*, racine du verbe *izanafou*, inviter, attirer).
4. En effet, ce groupe comprend d'abord deux dieux isolés, puis cinq couples, qui sont comptés chacun pour une génération.
5. Le mot « joyau » est employé pour qualifier toutes sortes d'objets précieux.
6. L'arc-en-ciel.
7. Onomatopée qui s'allie à une idée de coagulation.
8. C'est-à-dire : « spontanément coagulée ».
9. Comp. la légende accadienne de Sargon, celle de Moïse, etc.
10. Voir plus bas, p. 47, n. 8. — Ce détail implique l'existence

Digitized by Google

c'est « parce que la femme a parlé la première » dans la cérémonie du mariage, ils reprennent leur œuvre de création dans des conditions plus favorables, et engendrent d'abord l'île du Chemin d'écume, puis les autres îles de l'archipel.

### VI. — NAISSANCE DES DIVERSES DIVINITÉS

Ils mettent au monde, de la même façon, tout un peuple de dieux de la nature.

### VII. — RETRAITE[1] DE L'AUGUSTE IZANAMI

Par malheur, le dieu du Feu, dernier-né d'Izanami, brûle sa mère si grièvement qu'elle meurt après une fièvre terrible. Izanaghi, désespéré, se traîne en gémissant autour du cadavre, et de ses larmes naît encore un dieu. Il ensevelit son épouse sur le mont Hiba, aux confins de la terre d'Izoumo.

### VIII. — LE MASSACRE DU DIEU DU FEU

Ensuite, dans sa douleur furieuse, il met en pièces le matricide, dont le sang et les membres épars se changent aussi en des divinités nouvelles. Enfin, pour retrouver son épouse, il va descendre aux Enfers[2].

### IX. — LE PAYS DES TÉNÈBRES

Désirant revoir sa jeune sœur l'auguste Izanami, il la suivit au Pays des Ténèbres. Et lorsque, soulevant la porte du palais, elle sortit pour le rencontrer, l'auguste Izanaghi lui parla, disant : « O mon auguste jeune sœur charmante, les pays que nous faisions, moi et toi, ne sont pas encore achevés : reviens donc! » Alors l'auguste Izanami répondit : « Il est lamentable que tu ne sois pas venu plus tôt : j'ai mangé à l'intérieur des Enfers[3]! Néanmoins, ô mon auguste et charmant frère

d'une vague Puissance impersonnelle, pareille à la Moïra d'Homère, au temps où Zeus n'était pas encore le dieu qui dirige le Destin.

1. C'est-à-dire : mort.

2. *Yomi tsou Kouni*, le Pays des Ténèbres. Comp. le Schéol hébreu, l'Hadès grec.

3. Lorsqu'un vivant avait goûté aux aliments du monde souterrain, il ne pouvait plus revenir à la lumière. Comp. la grenade de Perséphonè ou de Proserpine.

Digitized by Google

aîné, touchée de l'honneur de ton entrée ici, je voudrais revenir; et je vais en conférer avec les divinités des Enfers. Ne me regarde pas[1]! » A ces mots, elle rentra dans le palais; et comme elle s'y attardait très longtemps, il ne put attendre davantage. Aussi, ayant pris et détaché une des dents terminales du peigne multiple et dense qui était fiché dans l'auguste nœud gauche de sa chevelure, et l'ayant allumé en une lumière unique[2], lorsqu'il entra et regarda, des vers fourmillaient, elle était en pourriture, et à sa tête était le Grand-tonnerre, en son sein le Tonnerre de feu, dans son ventre le Tonnerre-noir, au-dessous le Tonnerre-fendant, à sa main gauche le Jeune-tonnerre, à sa main droite le Tonnerre de la terre, à son pied gauche le Tonnerre-grondant, à son pied droit le Tonnerre-couchant, ensemble huit espèces de dieux du Tonnerre s'étaient formés et étaient là.

Alors, comme l'auguste Izanaghi, terrifié à cette vue, s'enfuyait en arrière, sa jeune sœur l'auguste Izanami : « Tu m'as remplie de honte! » Et ce disant, aussitôt elle lança à sa poursuite les Hideuses-Femelles des Enfers[3]. Aussi l'auguste Izanaghi, prenant sa noire guirlande de tête, comme il la jetait, à l'instant elle se changea en raisins[4]. Tandis qu'elles les ramassaient et les mangeaient, il s'enfuyait; et comme elles le poursuivaient encore, prenant et brisant le peigne multiple et dense du nœud droit de sa chevelure, comme il le jetait, à l'instant il se changea en pousses de bambou[5]. Tandis qu'elles les arrachaient et les mangeaient, il fuyait toujours. Ensuite, elle lança à sa poursuite les huit espèces de dieux du Tonnerre, avec mille cinq cents guerriers des Enfers. Mais, tirant le sabre de dix largeurs

1. Cette défense est aussi le nœud du mythe d'Orphée, qui doit remonter au jour sans se retourner, tandis qu'Eurydice marche derrière lui.
2. Une lumière unique était regardée comme néfaste.
3. Les Erinnyes du mythe japonais.
4. La *kazoura*, « guirlande de tête » du héros, se change logiquement en *yébi-kazoura* (Vitis Thunbergii), la vigne sauvage du Japon.
5. *Také no ko*, un des mets favoris des Japonais. Métamorphose non moins naturelle : car, dans les temps primitifs, ils portaient des peignes de bambou.

Digitized by Google

de main dont il était augustement ceint, et de sa main le brandissant derrière lui[1], il fuyait en avant; et comme ils le poursuivaient, lorsqu'il atteignit la base de la Pente unie des Enfers[2], il prit trois pêches qui avaient mûri à cette base, et attendant, et les frappant, tous s'enfuirent en arrière[3]. Alors l'auguste Izanaghi, solennellement, dit aux pêches : « De même que vous m'avez secouru, ainsi, tous les hommes visibles de ce Pays central des plaines de roseaux, lorsqu'ils tomberont dans le trouble et qu'ils seront harassés, secourez-les »; et ayant prononcé ces mots, il conféra le nom d'auguste Grand-fruit-divin.

Enfin, en dernier lieu, sa jeune sœur l'auguste Izanami vint elle-même le poursuivre. Alors, il souleva un rocher, que mille hommes n'auraient pu porter, pour bloquer la Pente unie des Enfers, et le plaça au milieu; et comme ils se tenaient en face l'un de l'autre, échangeant leurs adieux[4], l'auguste Izanami parla : « O mon auguste et charmant frère aîné, si tu agis ainsi, j'étranglerai et ferai mourir, en un seul jour, un millier d'hommes de ta terre »; elle dit. Alors l'auguste Izanaghi prononça : « O mon auguste jeune sœur charmante, si tu fais cela, je dresserai, en un seul jour, mille cinq cents maisons d'accouchement[5]. Ainsi, en un seul jour, sûrement mille hommes mourront : en un seul jour, sûrement mille cinq cents hommes naîtront[6]. » C'est pourquoi l'auguste Izanami est appelée la Grande-divinité-

1. Il a soin de ne pas se retourner. Comp. l'attitude des anciens Grecs sacrifiant aux dieux souterrains.
2. Passage qui reliait le monde inférieur au monde des vivants.
3. Le pêcher, aux fruits éclatants, est un arbre magique au Japon comme en Chine.
4. Allusion aux formules du divorce.
5. C'est-à-dire : Je rendrai mères quinze cents femmes. — L'accouchement étant regardé comme impur (comp. la loi hébraïque et, de nos jours encore, la cérémonie catholique des relevailles), la femme japonaise devait se retirer pour cela dans une hutte particulière.
6. C'est en se fondant sur ce mythe, destiné à expliquer pourquoi, malgré la mort, l'humanité se développe sans cesse, que les Japonais s'appellent eux-mêmes « le céleste surcroît de population. » Comp. ci-dessus, p. 28, n. 2.

Digitized by Google

des-Enfers[1]. Et parce qu'elle poursuivit et atteignit, on dit qu'elle s'appelle encore la Grande-divinité-atteignant-la-route. Et le rocher avec lequel il bloqua la Pente unie des Enfers est appelé la Grande-divinité-qui-fait-rebrousser-chemin ; et on l'appelle encore la Grande-divinité-qui-bloque-la-Porte-des-Enfers. Et ainsi, ce qu'on appelait la Pente unie des Enfers, maintenant s'appelle la Pente d'Ifouya, dans le pays d'Izoumo[2].

## X. — LA PURIFICATION DE L'AUGUSTE PERSONNE

Echappé aux horreurs de la région souterraine, Izanaghi a hâte de dépouiller les souillures qu'il y a contractées : il va se purifier par de longues ablutions[3] à l'embouchure d'une petite rivière près du village des Orangers, dans l'est de Kyoushou. Douze divinités naissent alors de son bâton, des diverses parties de son vêtement, de ses bracelets, à mesure qu'il les jette à terre; puis, quatorze autres, des diverses phases de son bain; et parmi ces dernières, trois divinités illustres, qui apparaissent en dernier lieu, lorsqu'il lave son œil gauche, puis son œil droit, enfin son nez, à savoir : Ama-téraçou-oho-mi-kami, « la Grande et auguste déesse qui brille dans les cieux »[4], Tsouki-yomi-no-kami, « le dieu de la Lune des nuits », et Také-haya-souça-no-wo-no-mikoto, « l'auguste Mâle impétueux, rapide et brave ». C'est à ces trois divinités, la déesse du Soleil, le dieu de la Lune et le dieu de l'Océan, bientôt devenu le dieu de la Tempête, qu'Izanaghi va donner l'investiture du gouvernement de l'univers.

## XI. — INVESTITURE DES TROIS DIVINITÉS, LES AUGUSTES ET ILLUSTRES ENFANTS

A ce moment, l'auguste Izanaghi se réjouit grandement, disant : « Moi, engendrant enfant après enfant, par une dernière génération j'ai obtenu trois enfants illustres »; et aussitôt, enlevant en le faisant tinter et

1. De même que Proserpine devient la reine des Enfers où elle a été retenue.
2. C'est en effet dans cette vieille province qu'on situait l'entrée du monde inférieur.
3. Comp. les purifications d'Alkestis sauvée de Thanatos, de Junon à son retour des Enfers, du Dante sortant du Purgatoire.
4. La conception du Soleil, œil du ciel, se retrouve dans nombre de mythologies.

Digitized by Google

secouant le cordon de joyaux qui formait son auguste collier, il le conféra à la Grande et auguste divinité qui brille dans les cieux, en disant : « Que ta personne auguste gouverne la Plaine des hauts cieux. » Avec cette charge, il le lui conféra. Et le nom de cet auguste collier était le Dieu-de-la-tablette-de-l'auguste-chambre-à-trésors. Puis il dit à l'auguste dieu de la Lune des nuits : « Que ta personne auguste gouverne le Royaume des nuits. » Ainsi il lui donna cette charge. Puis il dit à l'auguste Mâle impétueux, rapide et brave : « Que ta personne auguste gouverne la Plaine des mers. »

### XII. — LES CRIS ET GÉMISSEMENTS DE L'AUGUSTE MALE IMPÉTUEUX

Mais, tandis que la déesse du Soleil et le dieu de la Lune obéissent aux ordres paternels en prenant possession de leurs domaines respectifs, le terrible Mâle ne cesse de crier et de gémir; à Izanaghi, qui l'interroge, il répond qu'il veut aller au pays lointain où est sa mère; puis, quand le grand dieu le chasse de sa présence, il déclare qu'il va prendre congé de sa sœur, la déesse du Soleil, et il s'élance au ciel en bouleversant toute la nature.

### XIII. — L'AUGUSTE SERMENT

Alors la Grande et auguste divinité qui brille dans les cieux, alarmée de ce vacarme, dit : « La raison pour laquelle est monté ici mon auguste frère aîné ne vient sûrement pas d'un bon cœur. C'est seulement qu'il veut m'arracher mon territoire. » Et aussitôt, dénouant son auguste chevelure, elle la tordit en d'augustes nœuds; et à la fois dans les augustes nœuds gauche et droit, comme aussi dans son auguste coiffure et pareillement à ses augustes bras gauche et droit, elle enroula un auguste cordon complet de joyaux courbés[1] long de huit pieds, de cinq cents joyaux; et, suspendant à son dos un carquois d'un millier (de flèches), et y ajoutant un carquois de cinq cents, prenant et suspendant aussi à son côté un puissant et résonnant protège-coude, elle

1. *Maga-tama,* « joyaux courbés » en forme de virgule.

Digitized by Google

brandit et ficha tout droit son arc dont le sommet trembla; et, frappant du pied, elle enfonça le sol dur jusqu'à la hauteur de ses cuisses opposées, en le chassant comme de la neige; et elle se tint vaillamment, comme un homme puissant, et, attendant, elle demanda : « Pourquoi es-tu monté ici[1]? »

Ces préparatifs homériques semblent annoncer une formidable querelle; cependant le jeune dieu affirme qu'il n'a pas de mauvais desseins, et pour le prouver, il propose à la déesse un serment qui établira leur bonne foi mutuelle[2]. Les deux divinités, séparées par la Tranquille rivière du ciel[3], échangent les paroles qui les engagent; et de nouveaux êtres divins émanent du brouillard de leur haleine, pendant que le frère livre à la sœur son sabre, qu'elle brise en trois morceaux, et que la sœur abandonne au frère ses joyaux, qu'il brandit, fait tinter et disperse en soufflant.

## XIV. — L'AUGUSTE DÉCLARATION DE LA DIVISION DES AUGUSTES ENFANTS MALES ET DES AUGUSTES ENFANTS FÉMININS

Elle proclame alors quels sont ceux de ces dieux qui, suivant leur origine, devront être considérés comme enfants de l'un ou de l'autre[4]; et c'est ainsi que les empereurs japonais, descendants d'Oshi-ho-mimi[5] que produisit le souffle de Souça-no-wo, mais que la déesse du Soleil réclama comme sien parce que cette action magique s'était exercée sur une parure lui appartenant, pourront se regarder comme les petits-fils de l'astre. — Mais le terrible Mâle va se livrer aussitôt à mille violences, dont le résultat sera l'épisode central de notre mythologie.

1. Comp., dans le mythe égyptien, Horus affrontant les puissances des ténèbres.
2. Quel serment? Le texte n'en dit rien; mais plusieurs passages du Nihonnghi (I, 31 à 36) nous montrent qu'il s'agissait d'un pari : si Souça-no-wo produisait des enfants mâles, sa sœur devrait admettre la pureté de ses intentions.
3. La Voie lactée.
4. Pourquoi cette division? Le Kojiki laisse ce point obscur. Par le Nihonnghi (I, 34, 36), nous voyons que Souça-no-wo, ayant eu des enfants mâles, est par là même victorieux. Mais la déesse ne se tient pas pour battue : elle déclare que ces enfants, nés de ses joyaux, sont à elle, tandis que les enfants féminins, issus du sabre de Souça-no-wo, doivent être attribués à ce dernier.
5. J'abrège ce nom qui, complet, n'a pas moins de 23 syllabes.

Digitized by Google

## XV. — LES AUGUSTES RAVAGES DE L'AUGUSTE MALE IMPÉTUEUX

Alors l'auguste Mâle rapide et impétueux dit à la Grande et auguste divinité qui brille dans les cieux : « Grâce à la clarté de mon cœur[1], moi, engendrant des enfants, j'ai obtenu des êtres féminins délicats. A parler d'après cela, tout naturellement j'ai remporté la victoire[2]. » Et à ces mots, dans l'impétuosité de cette victoire, il renversa les séparations des rizières préparées par la Grande et auguste divinité qui brille dans les cieux, combla les fossés d'irrigation, et de plus répandit des excréments dans le palais où elle goûtait la Grande-nourriture[3]. Et, bien qu'il agît ainsi, la Grande et auguste divinité qui brille dans les cieux, sans lui faire de reproches, dit : « Ce qui ressemble à des excréments doit être quelque chose que mon auguste frère aîné aura vomi, étant ivre. De plus, pour le renversement des séparations de rizières et le comblement des fossés, c'est sans doute parce qu'il regrette la terre (que ces choses occupent)[4] que mon auguste frère agit de la sorte »; mais bien qu'elle l'excusât par ces paroles, il continuait encore ses mauvaises actions et devenait violent à l'extrême. Alors que la Grande et auguste divinité qui brille dans les cieux siégeait dans la sainte salle des vêtements, veillant au tissage des augustes vêtements

1. C'est-à-dire : grâce à la sincérité de mes intentions.
2. Phrase étrange : car ce sentiment est contraire, d'abord, à tout ce que nous savons des idées primitives sur l'importance relative des garçons et des filles ; puis, a la version du Nihonnghi, qui est conforme à ces idées, et qui justement nous a permis d'élucider la nature du serment intervenu ; enfin, à la psychologie la plus élémentaire : car comment Souça-no-wo pourrait-il se réjouir d'une attribution qui lui fait perdre un pari gagné ? Je crois donc que, tout au rebours, c'est le sophisme imaginé par sa sœur qui le fait entrer en furie. Le rédacteur n'aurait-il pas écrit tout simplement « êtres féminins » pour « êtres mâles » ? De deux choses en opposition, lorsqu'on conçoit l'une, on pense à l'autre ; et bien souvent, dans les textes japonais, des scribes ont mis « main » pour « pied » ou « ciel » pour « terre ».
3. Elle célébrait au Ciel la fête des prémices.
4. En d'autres termes, il pense que ces séparations, ces fossés enlèvent trop de terre à la culture.

Digitized by Google

des dieux, il fit un trou au sommet de cette salle des vêtements et y laissa tomber un céleste poulain pie qu'il avait écorché d'un écorchement à rebours : à la vue de quoi les femmes tisserandes des augustes vêtements, alarmées, s'étant blessées avec leurs navettes dans l'intimité de leur corps, moururent[1]. Alors la Grande et auguste divinité qui brille dans les cieux, terrifiée à cette vue, fermant la porte de la Céleste demeure de rochers[2], la fixa solidement et demeura enfermée.

### XVI. — LA PORTE DE LA CÉLESTE DEMEURE DE ROCHERS

Aussitôt, la Plaine des hauts cieux fut entièrement obscurcie, et le Pays central des plaines de roseaux fut pareillement obscurci. A cause de cela, régnait la nuit éternelle. Là-dessus, avec le bruit de dix mille dieux pullulant comme les mouches de la cinquième lune, dix mille calamités apparurent en même temps. C'est pourquoi les huit cents myriades de divinités, s'assemblant en une divine assemblée dans le lit desséché de la Tranquille rivière du ciel[3]; invitant à méditer le dieu Omohi-kané[4], enfant du dieu Taka-mi-mouçoubi; assemblant les oiseaux au long chant de la nuit éternelle, et les faisant chanter[5]; prenant de durs rochers célestes du lit desséché de la Tranquille rivière du ciel, et prenant du fer des célestes Montagnes de métal[6]; convoquant le for-

1. Pour tous ces crimes du Mâle impétueux, voir plus haut, p. 28, n. 3 et suivantes.
2. De la caverne qu'elle habitait sur la Plaine céleste.
3. Voir ci-dessus, p. 27, n. 8.
4. Le dieu « qui accumule les pensées », le dieu de la Ruse, si admiré de tous les primitifs. — Taka-mi-mouçoubi est le second des dieux nommés à la genèse du monde.
5. Ils réunissent des coqs, dont le chant, suivant les principes de la magie, devrait faire paraître le soleil; et de fait, les Japonais possédaient, dans leur culte primitif, des coqs annonciateurs de l'aurore, c'est-à-dire, au besoin, évocateurs du jour. C'est même aux perchoirs de ces animaux sacrés que la philologie indigène rattache l'origine du *tori-i*, « résidence d'oiseaux », bien que ce fameux portique des temples shinntoïstes semble plutôt d'importation continentale (Voir Goblet d'Alviella, *La Voie des dieux*, Bruxelles, 1906, p. 22).
6. Des mines de fer. C'est avec ce métal qu'on va fabriquer le

Digitized by Google

geron Ama-tsou-ma-ra[1]; chargeant l'auguste Ishi-kori-domé[2] de fabriquer un miroir, et chargeant l'auguste Tama-no-ya[3] de fabriquer un collier de joyaux, en auguste assemblage, de cinq cents joyaux courbés, (long) de huit pieds; et mandant l'auguste Amé-no-koyané[4] et l'auguste Fouto-tama[5], et leur faisant arracher, d'un arrachement complet, l'épaule d'un véritable daim du céleste mont Kagou[6], et prendre l'écorce d'arbres célestes[7] du céleste mont Kagou, et pratiquer une divination[8]; et déracinant, d'un déracinement complet, une véritable cléyère[9] de cinq cents (branches) du céleste mont Kagou; et prenant et mettant sur ses branches supérieures le collier de joyaux, en auguste assemblage, de cinq cents joyaux courbés, long de huit pieds, et prenant et attachant aux branches moyennes le miroir (large) de huit pieds, et prenant et suspendant aux branches inférieures de douces offrandes blanches et de douces offrandes bleues[10]; ces diverses choses; l'auguste

miroir solaire, pareillement destiné à rappeler l'astre dont il imite la forme et l'éclat.

1. Comme les Cyclopes, ce dieu Forgeron n'a qu'un œil.

2. Nom obscur qui peut vouloir dire « tailleur de pierre », et par là évoquer l'idée des moules de pierre où on coulait certains objets de métal. C'est l'ancêtre mythique des fabricants de miroirs.

3. « Ancêtre des joyaux », de qui prétendra descendre la corporation héréditaire des joailliers.

4. Ancêtre des Nakatomi (voir ci-dessus, p. 24, n. 3), et par suite d'une branche de ce clan, la grande famille des Foujiwara, que nous verrons intervenir sans cesse dans la littérature.

5. « Grand-joyau », ou plutôt « Grand-don ». Ancêtre des Imibé, prêtres « abstinents » qui étaient notamment chargés de préparer les offrandes.

6. Cette montagne du Ciel a son homonyme dans le Yamato.

7. Espèce douteuse. Ce bois est destiné à allumer le feu pour la divination qui va suivre.

8. La vieille divination japonaise consistait à observer, pour en tirer certains indices conventionnels, les craquelures qui apparaissent sur une omoplate de daim exposée au feu. Bientôt d'ailleurs, sous l'influence chinoise, on substitua à l'omoplate des temps primitifs une écaille de tortue.

9. *Sakaki*, Cleyera japonica, l'arbre sacré du Shinntô. Pour en donner une idée, j'indiquerai que la famille des ternstrœmiacées, à laquelle il appartient, comprend aussi le camélia et le thé.

10. Etoffes blanches, tissées avec des fibres d'écorce de mûrier, et étoffes bleues, de chanvre. Ces offrandes s'expliquent assez par le fait que les étoffes étaient la monnaie du Japon primitif.

Digitized by Google

Fouto-tama les prenant et tenant avec les grandes et augustes offrandes[1]; l'auguste Amé-no-koyané prononçant avec ardeur de puissantes paroles rituelles[2]; le dieu Amé-no-tajikara-wo[3] se tenant caché près de la porte; l'auguste Amé-no-Ouzoumé[4] se mettant comme appui-bras[5] le céleste lycopode[6] du céleste mont Kagou, et faisant du céleste évonyme[7] sa guirlande de tête, et liant des feuilles de bambou nain[8] du céleste mont Kagou comme bouquet pour ses mains, et posant une planche résonnante devant la porte de la Céleste demeure de rochers, et piétinant jusqu'à ce qu'elle la fît résonner, agissant comme possédée par un dieu[9], et tirant les mamelons de ses seins, elle repoussa le cordon de son vêtement jusqu'au-dessous de sa ceinture[10]. Alors, la Plaine des hauts cieux tremblant, les huit cents myriades de dieux rirent en même temps. Sur quoi, la Grande et auguste divinité qui brille dans les cieux, pensant cela étrange, ayant entr'ouvert la porte de la Céleste demeure de rochers, parla ainsi de l'intérieur : « Je pensais que,

1. Ces « augustes offrandes » (*mi-tégoura*), recevant ensuite la forme conventionnelle des *oho-nouça* (v. ci-dessus, p. 32, n. 2), deviendront enfin le *gohei* de papier qu'on voit aujourd'hui dans tous les temples.
2. C'est-à-dire : un *norito*. Comp. ci-dessus, p. 29, n. 10.
3. Main-force-mâle.
4. La « Femme terrible » du Ciel. Ancêtre des *Saroumé* (*Sarou*, Singe, *mé*, femmes), danseuses de la cour ainsi appelées en raison d'un mythe que nous trouverons plus loin (p. 60), et dont les pantomimes sacrées seront le prototype de la *kagoura* qu'on peut voir aujourd'hui même.
5. Voir ci-dessus, p. 26, n. 7.
6. *Hikaghé*, le lycopode commun ou herbe aux massues.
7. *Maçaki no kazoura*. V. plus bas, p. 151, n. 4.
8. *Saça*, nom générique de divers petits bambous.
9. Le passage correspondant du Nihonnghi parle d'une possession véritable; et de fait, l'hypnotisme joue un grand rôle dans le Shinntô (voir notamment plus bas, p. 75).
10. Cette longue phrase est un bon exemple de la manière synthétique, et par suite confuse, dont pensent les Japonais. Le dieu de la Ruse ayant combiné un plan d'ensemble, tous les détails de l'exécution viennent s'accrocher à cette idée générale : le sujet des verbes est souvent obscur, et même lorsqu'on nous dit que tel dieu a fait telle chose, il faut sous-entendre un sens causatif qui se rapporte à l'action déterminante du début. Mais dans ces quelques lignes, on trouve condensés tous les éléments essentiels du culte shinntoïste, en même temps que les procédés spéciaux de la magie japonaise en cas d'éclipse.

Digitized by Google

par ma retraite, la Plaine du ciel serait naturellement obscurcie, que le Pays central des plaines de roseaux serait pareillement obscurci : comment donc se fait-il que la céleste Ouzoumé se réjouisse, et que de plus les huit cents myriades de dieux rient tous? » Elle dit. Aussitôt, la céleste Ouzoumé : « Comme il y a une divinité illustre, qui surpasse ton auguste personne, nous sommes gais et nous nous réjouissons, » dit-elle. A l'instant même où elle parlait ainsi, l'auguste Amé-no-koyané et l'auguste Fouto-tama poussant en avant le miroir, comme ils le montraient respectueusement à la Grande et auguste divinité qui brille dans les cieux, la Grande et auguste divinité qui brille dans les cieux, pensant cela de plus en plus étrange, comme elle sortait peu à peu de la porte et le regardait, ce dieu Amé-no-tajikara-wo, qui se tenait caché, prenant son auguste main, la tira au dehors. Alors l'auguste Fouto-tama, tirant et étendant derrière son auguste dos une corde liée en bas[1] : « Tu ne dois pas reculer et entrer plus loin que ceci, » dit-il. Et ainsi, lorsque la Grande et auguste divinité qui brille dans les cieux fut sortie, et la Plaine des hauts cieux et le Pays central des plaines de roseaux, tout naturellement, furent illuminés de son éclat.

### XVII. — L'AUGUSTE EXPULSION DE L'AUGUSTE MALE IMPÉTUEUX

Là-dessus, les huit cents myriades de dieux, s'étant consultés ensemble, imposèrent à l'auguste Mâle impétueux, rapide et brave, une amende d'un millier de tables[2], et de plus lui coupèrent la barbe, et même lui firent arracher les ongles des doigts des mains et des pieds, et l'expulsèrent, d'une expulsion divine.

**Ainsi chassé, Souça-no-wo va demander à manger à la déesse de la Nourriture, qui tire de sa bouche et d'autres parties de son corps toutes sortes de choses exquises pour les lui offrir;**

1. Prototype des *shimé-naha*, cordes en paille de riz qu'on suspend toujours devant les temples ou, au nouvel an, devant les maisons, pour arrêter les mauvaises influences.
2. Voir p. 29, n. 8.



Digitized by Google

mais, indigné de ces apparences malpropres, il la tue aussitôt. Du cadavre de la déesse naissent alors, avec le ver à soie, les « cinq céréales[1] », que le Divin Producteur, déjà rencontré au début du livre, fait recueillir et semer pour le bien des hommes[2]. Le Mâle impétueux va d'ailleurs s'illustrer par un plus brillant exploit.

### XVIII. — LE SERPENT A HUIT FOURCHES[3]

Donc, ayant été expulsé, il descendit à un certain endroit, Tori-kami, aux sources de la rivière Hi, dans le pays d'Izoumo. A ce moment, une baguette à manger passa, flottant au cours de l'eau. Aussi l'auguste Mâle impétueux et rapide, pensant qu'il devait y avoir des gens à la source de la rivière, la remontait à leur recherche, lorsqu'il rencontra un vieillard et une vieille femme (ils étaient deux)[4], qui avaient placé une jeune fille entre eux, et qui pleuraient. Alors il daigna leur demander : « Qui êtes-vous ? » Ainsi le vieillard répondit, disant : « Ton serviteur est un dieu du pays, enfant du dieu Seigneur de la Grande montagne. On m'appelle du nom d'Ashi-nazou-tchi, et on appelle ma femme du nom de Té-nazou-tchi, et on appelle ma fille du nom de Princesse Koushi-nada[5]. » De nouveau, il demanda : « Quelle est la cause de vos lamentations ? » Il répondit, en disant : « Au commencement, j'avais pour filles huit jeunes filles ; mais le serpent à huit fourches de Koshi[6] est venu chaque année en dévorer, et comme c'est maintenant le temps où il va venir, à cause de cela nous pleurons. »

1. Voir p. 252, n. 3.
2. Le Kojiki attribue ainsi à Souça-nô-wo, le traître du drame sacré, un crime qui sûrement, suivant la version plus logique du Nihonnghi, doit être mis au compte du dieu de la Lune. Ce mythe, en effet, veut expliquer pourquoi les deux grands luminaires célestes ne brillent pas en même temps ; et la raison de cette loi physique, c'est que la déesse du Soleil, irritée du meurtre commis par son frère, a décidé de ne plus le revoir. — Quant à la mort de la déesse, elle semble se rattacher à l'antique meurtre rituel des divinités agraires.
3. Comp. la légende de Persée délivrant Andromède qu'un monstre des eaux allait dévorer.
4. Ces additions naïves sont fréquentes dans le Kojiki.
5. Le premier élément de ce nom (*koushi*, peigne) s'explique par l'histoire qui suit.
6. Région plus au nord, habitée par les Aïnous.

1) Cf. le minotaure.

Digitized by Google

Alors il lui demanda : « Quelle forme a-t-il ? » Il répondit, disant : « Ses yeux sont comme des coquerets[1], et il a un seul corps avec huit têtes et huit queues. En outre, sur son corps croissent des mousses, et pareillement des thuyas et des cryptomères[2]. Sa longueur s'étend sur plus de huit vallées et de huit collines, et si l'on regarde son ventre, il est toujours sanguin et enflammé[3]. » Alors l'auguste Mâle impétueux et rapide dit au vieillard : « Si c'est là ta fille, veux-tu me l'offrir ? » Il répondit, disant : « Je suis très honoré, mais je ne sais pas ton auguste nom. » Alors il répondit, disant : « Je suis le frère aîné de la Grande et auguste divinité qui brille dans les cieux ; et ainsi, je viens de descendre du ciel. » Alors les divinités Ashi-nazou-tchi et Té-nazou-tchi dirent : « S'il en est ainsi, nous serons très honorés de te l'offrir. » Ainsi l'auguste Mâle impétueux et rapide, tout de suite prenant la jeune fille et la changeant en un peigne multiple et dense qu'il planta dans l'auguste nœud de sa chevelure, dit aux divinités Ashi-nazou-tchi et Té-nazou-tchi : « Préparez du saké huit fois raffiné. De plus, faites une clôture circulaire ; à cette clôture, faites huit portes ; à ces portes, liez huit plates-formes ; sur chaque plate-forme, mettez une cuve à saké ; et dans chaque cuve, versez le saké huit fois raffiné, et attendez. » C'est pourquoi, ayant ainsi disposé toutes choses suivant ses ordres, comme ils attendaient, le serpent à huit fourches vint vraiment comme (le vieillard) avait dit, et à l'instant plongea une tête dans chaque cuve, et but le saké ; sur quoi, enivré par la boisson, tout entier il se coucha et dormit. Alors l'auguste Mâle rapide et impétueux, tirant le sabre de dix largeurs de main dont il était augustement ceint, tailla le serpent en pièces ; de sorte que la rivière Hi coula changée en une rivière de sang.

1. *Akakagatchi,* aujourd'hui *hohozouki,* le Physalis Francheti, alkékenge du Japon qu'on commence à cultiver en Europe.

2. *Hinoki,* une espèce de pin, le Thuya obtusa. — *Sughi,* un cèdre géant, Cryptomeria japonica.

3. Ce portrait du monstre est une description poétique du fleuve lui-même, avec son cours serpentin, ses affluents nombreux, ses rives boisées et ses eaux profondes, dont les dieux animaux étaient sans doute apaisés, à l'origine, par des sacrifices humains qui furent ensuite abolis.

Digitized by Google

Et lorsqu'il coupa la queue du milieu, le tranchant de son auguste sabre fut ébréché. Alors, pensant cela étrange, comme il plongeait et fendait avec la pointe de son auguste sabre, et qu'il regardait, il y avait un grand sabre! Donc, il prit ce grand sabre, et, pensant que cela était une chose étrange, respectueusement il l'offrit à la Grande et auguste divinité qui brille dans les cieux. C'est le grand sabre Dompteur des herbes[1].

### XIX. — LE PALAIS DE SOUGA

Souça-no-wo cherche alors, dans le même pays, un endroit où il pourrait bâtir un palais pour y vivre avec celle qu'il a sauvée; il le trouve à Souga; et à cette occasion, il improvise un chant fameux (voir p. 140, n. 2 et 4).

### XX. — LES AUGUSTES ANCÊTRES DU DIEU MAÎTRE DU GRAND PAYS

Énumération des descendants de Souça-no-wo, qui sont en même temps les ascendants du dieu Oh-kouni-noushi, issu de lui à la sixième génération. — Ce dieu, futur « Maître du Grand Pays[2] », c'est-à-dire d'Izoumo, est le héros de tout un nouveau cycle de légendes, dont la première, supprimée comme trop naïve par les auteurs du *Nihonnghi*, n'en a pas moins gardé jusqu'à l'heure présente son antique popularité.

### XXI. — LE LIÈVRE BLANC D'INABA[3]

Or, ce dieu Maître du Grand Pays avait quatre-vingts dieux pour frères; mais ils abandonnèrent tous le pays au dieu Maître du Grand Pays. La raison de leur abandon fut la suivante : chacun de ces quatre-vingts dieux avait le désir de courtiser la princesse Yakami, dans Inaba, et ils allèrent ensemble en Inaba, chargeant de

1. Voir plus bas, p. 72.
2. Il s'appelle encore : le dieu Possesseur d'un grand nom (à cause de sa gloire dans la légende), le Rude Mâle des Plaines de roseaux, le dieu aux Huit mille lances, et l'Esprit du Pays vivant (c'est-à-dire de la Terre des vivants, par opposition à Souça-no-wo devenu dieu des Enfers); ces cinq noms vont apparaître tour à tour dans les mythes suivants.
3. Province voisine de celle d'Izoumo.

Digitized by Google

leur sac le dieu Possesseur d'un grand nom, qu'ils prirent avec eux comme serviteur. Et lorsqu'ils arrivèrent au cap Kéta, un lièvre nu gisait. Alors les quatre-vingts dieux parlèrent au lièvre, disant : « Tu devrais te baigner ici dans l'eau de la mer, puis te coucher sur la pente d'une montagne quand souffle un grand vent. » Ainsi le lièvre suivit les conseils des quatre-vingts divinités, et se coucha. Alors, l'eau de mer séchant, la peau de son corps se fendit partout au souffle du vent, de sorte qu'il gisait, pleurant de douleur. Mais le dieu Possesseur d'un grand nom, qui vint le dernier de tous, vit le lièvre, et dit : « Pourquoi es-tu couché là, pleurant ? » Le lièvre répondit, disant : « J'étais dans l'île d'Oki[1], et je désirais traverser jusqu'à ce pays, mais je n'avais aucun moyen de traverser. Pour cette raison, je trompai les crocodiles de la mer[2], disant : « Vous et moi, nous allons comparer laquelle de nos tribus est plus nombreuse ou moins nombreuse. Ainsi, vous, allez quérir chacun des membres de votre tribu, et faites-les tous s'étendre en un rang, de cette île au cap Kéta. Alors, je marcherai sur eux, et je les compterai tout en courant. Par quoi nous saurons quelle est la tribu la plus nombreuse. » Lorsque j'eus ainsi parlé, ils furent trompés et s'étendirent en un rang, et je marchai sur eux et les comptai en traversant, et j'étais sur le point d'atteindre la terre, lorsque je dis : « Vous avez été trompés par moi. » A peine avais-je fini de parler que le crocodile étendu dernier de tous me saisit et arracha tout mon vêtement. Et tandis qu'à cause de cela je pleurais et me lamentais, les quatre-vingts dieux qui viennent de passer me commandèrent et m'exhortèrent, disant : « Baigne-toi dans l'eau salée, et couche-toi exposé au vent. » Et comme j'ai fait suivant leurs conseils, tout mon corps a été blessé. » Alors le dieu Possesseur d'un grand nom conseilla le lièvre, en disant : « Va bien vite maintenant à l'embouchure de la rivière, lave ton corps avec de l'eau douce, puis prends le pollen des laîches de l'embouchure, répands-le, et roule-toi dessus ; sur quoi ton corps recouvrera sûrement

1. Près du rivage d'Izumo et d'Inaba.
2. Voir plus bas, p. 67, n. 5.

Digitized by Google

sa peau originaire. » Il fit donc suivant ces conseils, et son corps devint comme auparavant. C'était le Lièvre blanc d'Inaba. On l'appelle maintenant le dieu Lièvre. Et le lièvre dit au dieu Possesseur d'un grand nom : « Ces quatre-vingts dieux n'auront sûrement pas la princesse Yakami. Bien que tu portes le sac, c'est ta personne auguste qui l'obtiendra[1]. »

### XXII. — LE MONT TÉMA

La princesse Yakami ayant en effet refusé les quatre-vingts méchants frères, ces derniers, furieux contre le rival qu'elle leur a préféré, essayent de le tuer par divers moyens; mais il échappe toujours à leurs entreprises. Enfin, le dieu Prince de la grande demeure, chez qui il s'est réfugié, lui recommande d'aller visiter, aux Enfers, son ancêtre Souça-no-wo.

### XXIII. — LE LOINTAIN PAYS INFÉRIEUR[2]

Il dit : « Tu dois partir pour le lointain Pays inférieur, où réside l'auguste Mâle impétueux. Ce grand dieu, sûrement, te conseillera[3]. » Ainsi, obéissant à ce commandement, comme il arrivait à l'auguste séjour de l'auguste Mâle impétueux, la fille de ce dernier, la princesse Soucéri[4], sortit et le vit; et ils échangèrent des regards, et furent mariés; et, rentrant, elle dit à son père : « Un dieu très beau est venu. » Alors le grand dieu sortit et regarda, et dit : « C'est le Rude Mâle des Plaines de ro-

1. Les légendes primitives font souvent intervenir des animaux secourables. Les Algonquins aussi ont un bon lièvre blanc, et nous allons rencontrer bientôt, dans une autre aventure du même Ohkouni-noushi, l'universelle souris bienfaisante.

2. *Né no kataçou Kouni*. Ces Enfers ne sont pas, comme ceux où Izanaghi est descendu, un cimetière dramatisé; d'un aspect infiniment moins lugubre, ils semblent indiquer que le séjour des morts fut l'objet, dans deux cycles légendaires distincts, de deux conceptions différentes.

3. Comp. la légende d'Ulysse évoquant sa mère. — D'une manière générale, les descentes aux Enfers peuvent se ramener à deux motifs principaux : désir de revoir un être aimé (Orphée, Izanaghi), ou désir de consulter un personnage fameux, de préférence un ancêtre (Ulysse, Oh-kouni-noushi).

4. Peut-être de *souçoumou*, « avancer », ce qui répondrait bien au caractère hardi que nous allons voir paraître. — Comp. le mythe de Jason ravissant à Eétès son trésor, avec le secours de Médée.

Digitized by Google

seaux »; et aussitôt, l'appelant à l'intérieur, il le fit coucher dans la chambre des serpents. Là-dessus, sa femme, l'auguste princesse Soucéri, donna à son époux une écharpe à serpents, en lui disant : « Quand les serpents seront sur le point de te mordre, chasse-les en agitant cette écharpe trois fois. » Et comme il fit selon ses instructions, les serpents se calmèrent; de sorte qu'il sortit après de doux sommeils. De nouveau, la nuit du jour suivant, il le mit dans la maison des mille-pattes et des guêpes; mais comme elle lui donna encore une écharpe à mille-pattes et à guêpes, et qu'elle l'instruisit comme auparavant, il sortit avec tranquillité. Ensuite, il lança une flèche résonnante[1] au milieu d'une vaste lande; puis, il l'envoya la chercher; et lorsqu'il fut entré dans la lande, il mit le feu à la lande tout autour. Or, tandis qu'il ne savait par où sortir, une souris vint et dit : « L'intérieur est *hora-hora;* le dehors est *soubou-soubou*[2]. » A cause de cette parole, il piétina le sol; sur quoi, il tomba dedans et se cacha; et pendant ce temps, le feu passa sur lui. Alors la souris apporta dans sa bouche et lui présenta la flèche résonnante. Les plumes de la flèche furent apportées dans leur bouche par tous les enfants de la souris. Sur ces entrefaites, sa femme la princesse Soucéri arriva, portant l'appareil des funérailles et se lamentant. Son père le grand dieu, croyant qu'il était déjà mort et que c'en était fait de lui, sortit et se tint sur la lande; mais (le dieu Possesseur d'un grand nom) apporta la flèche et la lui présenta. Sur quoi, le prenant avec lui dans sa demeure et l'introduisant dans une vaste salle large de huit pieds, il lui fit enlever les poux de sa tête; et en regardant la tête, il y avait beaucoup de mille-pattes. Et comme la jeune femme donnait à son époux des baies de l'arbre moukou[3] et de la terre rouge, il écrasa les baies en les mâchant, et il les cracha avec la terre rouge qu'il tenait dans sa bouche; si bien que le grand dieu crut qu'il mâchait et crachait les mille-

1. *Nari-kaboura,* flèche à tête percée de trous qui le faisaient résonner dans son vol.
2. Onomatopées qui peuvent se traduire par « creux, creux », et « étroit, étroit ».
3. Aphananthe aspera ou Celtis moukou.

Digitized by Google

pattes; et, sentant qu'il l'aimait bien dans son cœur, il s'endormit. Alors, saisissant la chevelure du grand dieu, il l'attacha solidement aux diverses poutres de la maison; puis, bloquant le plancher de la maison avec un roc qui n'aurait pu être soulevé que par cinq cents hommes, et prenant sa femme la princesse Soucéri sur son dos, il emporta le grand sabre de vie et l'arc et les flèches de vie du grand dieu, et aussi sa céleste harpe parlante[1], et il s'enfuit au dehors. Mais la céleste harpe parlante frôla un arbre, et la terre résonna. Ainsi le grand dieu, qui dormait, sursauta au bruit, et renversa la maison[2]. Mais tandis qu'il dégageait sa chevelure liée aux poutres, il était déjà loin. Alors, le poursuivant jusqu'à la Pente unie des Enfers, et le regardant de loin, il appela le dieu Possesseur d'un grand nom, disant : « Avec le grand sabre de vie et l'arc et les flèches de vie, poursuis tes demi-frères jusqu'à ce qu'ils se terrent contre les augustes pentes des collines, et poursuis-les jusqu'à ce qu'ils soient balayés dans toute l'étendue des rivières, et toi, misérable! deviens le dieu Maître du Grand Pays; et de plus, devenant le dieu Esprit du Pays vivant, et faisant de ma fille la princesse Soucéri ton épouse légitime, plante solidement les piliers de ton Palais, au pied du mont Ouka, jusqu'à la base des plus profonds rochers, érige les poutres entre-croisées de ton toit jusqu'à la Plaine des hauts cieux, et habite là, toi, misérable! » Et lorsque, portant le grand sabre et l'arc, il poursuivit et dispersa les quatre-vingts dieux, il les poursuivit jusqu'à ce qu'ils fussent couchés contre les augustes pentes de toutes les collines; il les poursuivit jusqu'à ce qu'ils fussent balayés dans toutes les rivières; et il commença de faire le pays[3].

1. Armes « de vie », sans doute parce qu'elles avaient la vertu magique de procurer la longévité à leur possesseur; harpe « parlante » (*nori-goto*), parce que c'était en jouant de la harpe qu'on recevait les oracles des dieux (voir ci-dessous, p. 75).
2. Comp. la légende de Samson.
3. Voir p. 36, n. 3.

Digitized by Google

### XXIV. — LE DIEU AUX HUIT MILLE LANCES FAIT SA COUR (A LA PRINCESSE DE NOUNA-KAHA)

Echange de quelques belles poésies.

### XXV. — L'ENGAGEMENT PAR LA COUPE

Autre échange de poésies. La princesse Souséri, épouse principale du héros, se montre jalouse de cette rivale. Le dieu menace de l'abandonner, lui prédisant que, lorsqu'il sera parti, « elle penchera la tête comme un souçouki[1] solitaire sur la montagne, et que ses pleurs s'élèveront comme le brouillard d'une averse matinale ». La princesse se résigne : « O toi, auguste dieu aux Huit mille lances, mon Maître du Grand Pays, en vérité, étant homme, tu as sans doute sur les divers caps des îles que tu vois, sur chaque promontoire des grèves que tu regardes, une femme pareille à l'herbe tendre[2]. Mais moi, hélas ! étant femme, je n'ai pas d'autre homme que toi, je n'ai pas d'autre époux que toi !... » Et comme gage de réconciliation, elle lui présente la coupe de saké. « Alors ils s'engagèrent par la coupe, (leurs mains) sur le cou (l'un de l'autre), et ils sont en paix jusqu'au temps présent. »

### XXVI. — LES DIVINS AUGUSTES DESCENDANTS DU DIEU MAÎTRE DU GRAND PAYS

Simple liste de dix-sept générations de dieux.

### XXVII. — LE DIEU SOUKOUNA-BIKO-NA

Le dieu Maître du Grand Pays, se trouvant au cap de Miho, voit arriver, « sur les épis des vagues », dans un bateau minuscule, un petit dieu, vêtu de peaux d'oiseaux, qui ne répond pas lorsqu'on lui demande son nom. Ce nain mystérieux, dont l'identité est révélée par le dieu des Epouvantails, auquel on s'est adressé sur le conseil du Crapaud, fraternise bientôt avec le Maître du Grand Pays, qu'il aide à « faire et consolider cette terre ». Mais, dans la suite, il passe au « Pays éternel[3] ».

1. Voir p. 80, n. 4.
2. Voir p. 97, n. 2.
3. *Toko-yo no Kouni*, un lointain pays situé à l'ouest, au delà de la mer, et qui parait bien être encore un séjour des morts.

Digitized by Google

### XXVIII. — L'AUGUSTE ET MERVEILLEUX ESPRIT DE BONNE FORTUNE

Le Maître du Grand Pays se lamentait de cet abandon, quand lui apparaît un dieu dont le rayonnement illumine la mer. Ce dieu lui promet son concours pour l'achèvement de l'œuvre entreprise, à condition qu'il le fasse reposer dans un temple sur le mont Mimoro[1].

### XXIX. — LES AUGUSTES ENFANTS DU GRAND DIEU DE LA MOISSON ET DU DIEU RAPIDE DES MONTAGNES

Simples généalogies, où l'on peut relever notamment les divinités de la Cuisine, « que tous révèrent ».

### XXX. — L'AUGUSTE DÉLIBÉRATION POUR PACIFIER LE PAYS

La déesse du Soleil décrète que l'archipel sera gouverné par Oshi-ho-mimi (voir plus haut, p. 44, n. 5), et lui ordonne de descendre sur la terre. Mais le jeune dieu s'arrête sur le Pont flottant du ciel, et remonte bientôt en annonçant que le pays est trop tumultueux. En conséquence, les huit cents myriades de divinités, convoquées par la déesse du Soleil et par le dieu Haut-intégrant[2], tiennent conseil dans le lit desséché de la Tranquille rivière céleste, et, sur l'avis du dieu Omohi-kané (p. 46, n. 4), décident d'envoyer d'abord un dieu qui soumettra les « violentes et sauvages divinités du Pays ». Mais Amé-no-Hohi, désigné pour cette mission, devient tout au contraire l'ami du dieu Maître du Grand Pays et ne donne plus signe de vie.

1. Par le récit correspondant du Nihonnghi, nous voyons que ce dieu était un des doubles d'Oh-kouni-noushi, son *saki-mi-tama* (auguste esprit de bonne fortune), séparé de lui à tel point qu'il ne l'avait pas reconnu de prime abord. C'est un des nombreux traits qui nous montrent, chez les Japonais primitifs, la croyance à la pluralité des âmes de l'homme. En dehors du *saki-mi-tama*, l'ancien Shinntô distingue surtout l'*ara-mi-tama* (esprit rude) et le *nighi-mi-tama* (esprit doux), qui, eux aussi, peuvent à l'occasion s'objectiver, se détacher même du corps pour devenir, par scissiparité, de nouveaux êtres. (Pour ces dissociations mentales, comp. Dr A. Marie, *Mysticisme et Folie*, Paris, 1907, p. 138 et suiv.)

2. Takaghi no kami, autre nom de Taka-mi-mouçoubi (voir p. 37). Pour ne pas compliquer le récit, je lui donne dès maintenant ce nom nouveau, que le texte introduit brusquement au milieu du chapitre suivant, et qu'il continue d'employer dans ce groupe de mythes.

Digitized by Google

### XXXI. — LE CÉLESTE JEUNE PRINCE

Nouvelle délibération, et envoi d'un second dieu, Amé-wakahiko, le « Céleste jeune Prince »; mais celui-ci épouse la fille du Maître du Grand Pays. Il faut donc expédier un troisième messager, qui, cette fois, sera le Faisan. Par malheur, le Céleste jeune Prince, interrogé par cet oiseau sur les motifs de sa conduite déloyale, lui décoche une flèche qui, après l'avoir transpercé, fait un trou dans la Plaine céleste et va tomber aux pieds mêmes des grands dieux. Le dieu Haut-intégrant, indigné, rejette la flèche, avec une malédiction; en sorte qu'elle retombe tout droit sur le Céleste jeune Prince, qui expire aussitôt. Des oiseaux procèdent à ses funérailles.

### XXXII. — ABDICATION DU DIEU MAÎTRE DU GRAND PAYS

Une quatrième ambassade est plus heureuse. Deux célestes envoyés, dont le principal est un dieu-sabre, parviennent enfin à obtenir la soumission du vieux chef d'Izoumo.

### XXXIII. — L'AUGUSTE DESCENTE DU CIEL DU TRÈS AUGUSTE PETIT-FILS

Oshi-ho-mimi ayant proposé aux autres dieux de confier le gouvernement terrestre, non pas à lui-même, mais à son fils Ninighi[1], c'est ce dernier qui va descendre sur l'archipel. Au moment du départ, on aperçoit, « sur la route à huit embranchements du ciel », un dieu « dont le resplendissement atteignait, en haut, la Plaine des hauts cieux, et en bas, le Pays central des plaines de roseaux ». Les grands dieux lui dépêchent l'audacieuse Ouzoumé : « Bien que tu ne sois qu'un être féminin délicat, tu es une divinité qui sait affronter et conquérir les dieux. » Interrogé par elle, le dieu inconnu répond qu'il est « un dieu du Pays, le divin prince Sarouta[2] », et qu'il est venu pour s'offrir comme guide. On donne aussitôt pour escorte au Fils des dieux les fameuses divinités de l'Eclipse. Enfin, on lui confère les trois trésors divins qui seront les insignes du pouvoir impérial : le miroir, le collier de joyaux et le sabre dompteur des herbes[3]. En lui remettant le miroir, la déesse du Soleil dit à son petit-fils : « Regarde ce miroir exactement comme mon auguste Esprit, et vénère-le comme tu me vénérerais moi-même. »

1. J'abrège aussi ce nom, qui, dans le texte, a 27 syllabes.
2. M. à m. : Champ du Singe.
3. V. p. 47 et p. 52.

Digitized by Google

### XXXIV. — L'AUGUSTE RÈGNE EN HIMOUKA DE L'AUGUSTE PRINCE NINIGHI

Alors (la Grande et auguste déesse qui brille dans les cieux et le dieu Haut-intégrant) commandèrent à l'auguste et céleste prince Ninighi; et lui, quittant son céleste siège de rocher, poussant et écartant les célestes nuages huit fois repliés, et se frayant une route, d'un puissant écartement de route[1], il partit, flottant enfermé dans le Pont flottant du ciel, et il descendit du ciel sur le pic de Koushifourou, qui est Takatchiho, dans Tsoukoushi[2].

C'est dans cette région[3] qu'il fait bâtir le palais où il va régner.

### XXXV. — LES PRINCESSES DE SAROU

La céleste Ouzoumé reçoit l'ordre d'accompagner à son tour le dieu Sarouta, et de porter désormais son nom en souvenir de ces événements. C'est l'origine de la corporation sacerdotale des « princesses de Sarou[4] ».

### XXXVI. — LE DIEU PRINCE SAROUTA A AZAKA

On nous raconte comment, étant à la pêche, il se noya en cet endroit. Puis, cette curieuse légende visant à expliquer la forme bizarre d'un animal :

Lorsque, ayant accompagné le dieu prince de Sarouta, (la céleste Ouzoumé) revint, elle réunit aussitôt toutes les choses larges de nageoires et les choses étroites de nageoires[5], et elle leur demanda : « Voulez-vous

1. Comp. p. 27 et p. 88.
2. L'abdication du grand dieu d'Izoumo ayant été enfin obtenue, il semble que le Fils des dieux devrait descendre en ce pays, dans la partie nord-ouest de l'île Principale. Or, contre toute logique, nous le voyons choisir un pic de l'île de Kyoushou, au sud-ouest de l'empire. Nous sommes donc en présence de cycles légendaires différents, que le récit sacré a réunis d'une manière factice.
3. Himouka (aujourd'hui Hyouga), région « en face du soleil », c'est-à-dire dans la partie orientale de Kyoushou.
4. Saroumé no kimi. Voir ci-dessus, p. 48, n. 4.
5. Les poissons de toute espèce.

Digitized by Google

respectueusement servir l'auguste Fils des divinités célestes? » A ces paroles, tous les poissons répondirent qu'ils le serviraient respectueusement. Seule, la bêche-de-mer[1] ne dit rien. Alors l'auguste et céleste Ouzoumé parla à la bêche-de-mer : « Ah! cette bouche est une bouche qui ne donne pas de réponse! » Et à ces mots, elle lui fendit la bouche avec son petit poignard à cordon. C'est pourquoi, aujourd'hui, la bêche-de-mer a une bouche fendue[2].

### XXXVII. — LA MALÉDICTION DU DIEU SEIGNEUR DE LA GRANDE MONTAGNE

L'auguste prince Ninighi rencontra une belle personne à l'auguste cap de Kaçaça, et lui demanda de qui elle était la fille. Elle répondit : « Je suis la fille du dieu Seigneur de la Grande montagne; mon nom est Kamou-Ata-tsou-himé (la divine princesse d'Ata); et un autre nom dont je suis appelée est Ko-no-hana-sakou-ya-himé (la Princesse fleurissant brillamment comme les fleurs des arbres)[3]. » Il demanda encore : « As-tu des sœurs? » Elle répondit : « Il y a ma sœur aînée, Iha-naga-himé (la Princesse longue, c.-à-d. durable, comme les rochers)[4]. » Alors, il lui dit : « Je voudrais m'unir à toi. Qu'en penses-tu? » Elle répondit : « Votre servante ne peut le dire : le père de votre servante, le dieu Seigneur de la Grande montagne, le dira. » Il envoya donc une

1. Ou holothurie; un échinoderme comestible.
2. Un mythe breton explique de même manière pourquoi la plie, qui manqua de respect à la sainte Vierge, a maintenant la bouche de travers. — Une autre légende populaire, que connaissent tous les enfants japonais et qui est sans doute fort ancienne, nous apprend pourquoi la méduse offre l'aspect d'une masse gélatineuse. Autrefois, la méduse avait une ossature régulière, des nageoires et une queue comme tous les poissons. Un jour, le roi des Mers l'envoya chercher sur terre un singe vivant, dont le foie devait guérir une maladie de la reine; mais la naïve bête, ayant avoué au singe lui-même le but secret de sa mission, dut revenir sans la victime attendue. Le roi des Mers, furieux de sa stupidité, la fit aussitôt rouer de coups jusqu'à ce qu'elle fût réduite en gelée; et c'est pourquoi, aujourd'hui même, les méduses n'ont point d'os pour soutenir leur substance informe.
3. C'est aujourd'hui la déesse du mont Fouji.
4. Elle sera plus tard adorée comme déesse de la longévité.

Digitized by Google

requête au père, le dieu Seigneur de la Grande montagne, qui, grandement réjoui, lui envoya respectueusement la jeune fille, en lui adjoignant sa sœur aînée la Princesse-longue-comme-les-rochers, et en faisant porter sur des tables des centaines de présents. Mais, comme la sœur aînée était très hideuse, (l'auguste prince Ninighi) fut alarmé à sa vue, et il la renvoya, ne gardant que la sœur cadette, la Princesse-fleurissant-brillamment-comme-les-fleurs-des-arbres, qu'il épousa pour une nuit. Alors le dieu Seigneur de la Grande montagne, couvert de honte par le renvoi de la Princesse-longue-comme-les-rochers, adressa (au prince) ce message : « Ma raison pour offrir respectueusement mes deux filles ensemble était, en envoyant la Princesse-longue-comme-les-rochers, que les augustes rejetons de la Céleste divinité, bien que la neige tombe et que le vent souffle, pussent vivre éternellement immuables comme les durables rochers, et de plus, en envoyant la Princesse-fleurissant-brillamment-comme-les-fleurs-des-arbres, qu'ils pussent vivre d'une manière florissante comme l'épanouissement des fleurs des arbres. C'est pour assurer tout cela que je les avais offertes. Mais puisque tu as ainsi renvoyé la Princesse-longue-comme-les-rochers, et que tu n'as gardé que la Princesse-fleurissant-brillamment-comme-les-fleurs-des-arbres, l'auguste postérité de la Céleste divinité sera aussi fragile que les fleurs des arbres. » C'est pourquoi, depuis lors et jusqu'au jour présent, les augustes vies des augustes souverains célestes ne sont pas longues[1].

### XXXVIII. — L'AUGUSTE GROSSESSE DE LA PRINCESSE FLEURISSANT-BRILLAMMENT-COMME-LES-FLEURS-DES-ARBRES.

La Princesse Florissante lui ayant annoncé un jour qu'elle était enceinte, le Fils des dieux a des doutes sur sa fidélité.

1. Cette dernière affirmation semble étrange, lorsqu'on songe que le Kojiki fait vivre 580 ans le fils même de Ninighi et qu'il accorde une vie moyenne de cent ans aux dix-sept premiers empereurs. — En tout cas, cette malédiction, qui semble ne s'adresser qu'à la lignée impériale, visait sûrement à expliquer, dans l'idée primitive, pourquoi tout homme est mortel. C'est ce que nous indique une variante

Digitized by Google

Elle s'enferme alors dans une chambre souterraine, qu'elle incendie au moment de sa délivrance, pour établir son innocence par l'épreuve du feu. Les trois enfants qu'elle met au monde, et dont les noms rappellent les phases de l'embrasement, sont : l'auguste Ho-déri (Feu-brillant), l'auguste Ho-soucéri (Feu-croissant) et l'auguste Ho-wori (Feu-baissant). L'aîné et le cadet de ces frères vont être les héros des dernières légendes de « l'âge des dieux ».

### XXXIX. — L'AUGUSTE ÉCHANGE DES FORTUNES[1]

L'auguste Feu-brillant était un prince qui trouvait sa fortune sur la mer, et qui prenait des choses aux larges nageoires et des choses aux nageoires étroites. L'auguste Feu-baissant était un prince qui trouvait sa fortune sur les montagnes, et qui prenait des choses au poil rude et des choses au poil doux. Or, l'auguste Feu-baissant dit à son frère aîné, l'auguste Feu-brillant : « Faisons un échange mutuel, et que chacun de nous emploie la fortune de l'autre. » Bien qu'il lui adressât par trois fois cette prière, (son frère aîné) ne voulait pas consentir[2]; enfin, avec difficulté, l'échange mutuel fut obtenu. Alors l'auguste Feu-baissant, entreprenant la fortune de la mer, jeta sa ligne pour avoir du poisson : mais il ne prit jamais un seul poisson; et de plus, il perdit l'hameçon dans la mer. Là-dessus, son frère aîné, l'auguste Feu-brillant, lui réclama l'hameçon, disant : « Une fortune des montagnes est une fortune particulière, et une fortune de la mer est une fortune particulière. Que chacun de nous rende sa fortune. » A quoi le frère cadet,

du Nihonnghi : « Iha-naga-himé, pleine de honte et de colère, cracha, pleura et dit : « La race des hommes visibles changera aussi « rapidement que les fleurs des arbres, dépérira et passera. » C'est la raison pour laquelle la vie de l'homme est si brève. »

1. Le mot *satchi*, qu'emploie le texte, veut dire à la fois chance, habileté particulière, instruments familiers et résultats qu'on obtient par eux. Il faut prendre « fortune » dans ces divers sens, au cours du récit qui va suivre.

2. Il s'agit d'échanger l'arc et les flèches de l'un contre l'hameçon de l'autre. Or, les instruments de travail du primitif sont pour lui des porte-bonheur auxquels il attache le plus grand prix. Chez les Indiens d'Amérique, on préfère l'hameçon unique avec lequel on a pris un gros poisson à une poignée d'hameçons qui n'ont pas encore servi.

Digitized by Google

l'auguste Feu-baissant, répondit, disant : « Pour ce qui est de ton hameçon, en pêchant avec lui je n'ai pas pris un seul poisson; et enfin, je l'ai perdu dans la mer. » Mais le frère aîné le lui réclamait avec instances. Aussi le frère cadet, brisant le sabre de dix largeurs de main dont il était augustement ceint, en fit cinq cents hameçons comme compensation; mais il ne voulait pas les prendre. De nouveau, il fit mille hameçons comme com[1] pensation; mais il ne voulait pas les recevoir, disant : « J'ai besoin du véritable hameçon originaire. »

### XL. — LE PALAIS DU SEIGNEUR DE L'OCÉAN

Là-dessus, comme le frère cadet pleurait et se lamentait sur le rivage, le Vénérable dieu des Eaux salées[1] vint et l'interrogea, disant : « Pour quelle cause (le prince) Haut-comme-le-soleil-du-ciel[2] pleure-t-il et se lamente-t-il ainsi ? » Il répondit, disant : « J'avais échangé un hameçon avec mon frère aîné, et j'ai perdu cet hameçon; et comme il me le réclamait, je lui ai donné de nombreux hameçons en compensation, mais il ne veut pas les recevoir, disant : « J'ai besoin de l'hameçon originaire. » C'est pour cela que je pleure et me lamente. » Alors le Vénérable dieu des Eaux salées dit : « Je vais donner un bon conseil à ton auguste personne; » et sur ces mots, construisant un solide petit bateau sans fissures, et l'y installant, il l'instruisit par ces paroles : « Quand j'aurai poussé le bateau, avance quelque temps. Il y aura une auguste route agréable; et si tu suis cette route dans le bateau, un palais apparaîtra, bâti comme d'écailles de poisson : c'est le palais du dieu Seigneur de l'Océan. Quand tu auras atteint l'auguste porte de ce dieu, il y aura, sur le puits à côté, un arbre katsoura[3]

1. Shiho-tsoutchi no kami. C'est le dieu protecteur de l'industrie du sel.

2. *Sora-tsou-hi-daka.* Un peu plus loin, son père sera appelé : *Ama-tsou-hi-daka. Sora* désignant plutôt le Vide, tandis qu'*Ama* éveille l'idée de la Plaine des hauts cieux, on voit que le premier titre, appliqué au prince, est inférieur à celui dont on décore le souverain.

3. Les critiques européens voient dans cet arbre un cassier, ce qui impliquerait ici une imitation des légendes chinoises. Mais ce que

Digitized by Google

multiple. Et si tu t'assieds à la cime de cet arbre, la fille du dieu des mers te verra et te conseillera. » Ainsi, suivant ces instructions, il avança un peu, et tout arriva comme il lui avait été dit; et aussitôt, grimpant sur l'arbre katsoura, il s'assit. Et lorsque les servantes de la fille du dieu des mers, Toyo-tama-himé (la Princesse aux riches joyaux), portant des vases-joyaux[1], furent sur le point de tirer de l'eau, une lumière était dans le puits[2]. Et en regardant en haut, il y avait un beau jeune homme; ce qu'elles pensèrent très étrange. Alors l'auguste Feu-baissant vit les servantes, et il les pria de lui donner un peu d'eau. Aussitôt les servantes tirèrent de l'eau, la mirent dans un vase-joyau, et respectueusement l'offrirent. Mais, au lieu de boire l'eau, il détacha le joyau de son auguste cou, le prit dans sa bouche, et le cracha dans le vase-joyau[3]. Sur quoi le joyau adhéra au vase; et les servantes n'en pouvaient séparer le joyau. Ainsi, elles le prirent avec le joyau y adhérant, et le présentèrent à l'auguste Princesse aux riches joyaux. En voyant le joyau, elle interrogea ses servantes, disant : « Peut-être y a-t-il quelqu'un en dehors de la porte? » Elles répondirent : « Quelqu'un est assis à la cime de l'arbre katsoura qui est au-dessus de notre puits. C'est un très beau jeune homme : il est plus éclatant même que notre roi. Et comme il demandait de l'eau, nous lui avons donné de l'eau, respectueusement; mais, au lieu de boire l'eau, il a craché ce joyau dedans; et comme nous ne pouvions les séparer, nous avons apporté le tout ensemble pour te le présenter. » Alors l'auguste Princesse aux riches joyaux, pensant cela étrange, sortit pour regarder, et aussitôt elle fut ravie à sa vue. Ils échangèrent des coups d'œil; après quoi elle parla à son père, disant : « Il y a quelqu'un de très beau à notre porte. »

les Japonais appellent *katsoura*, c'est un grand arbre indigène, le Cercidiphyllum japonicum.

1. Voir plus haut, p. 38, n. 5.

2. Les dieux du Shinntô sont resplendissants (voir ci-dessus, p. 58 et p. 59); de la personne du prince émane donc une clarté qui se reflète dans l'eau.

3. L'action de cracher intervient dans les rites purificatoires; ici, elle se rattache à un tour de magie.



Digitized by Google

Alors le dieu des mers lui-même étant sorti pour regarder : « C'est (le prince) Haut-comme-le-soleil-du-ciel, l'auguste enfant du (souverain) Haut-comme-le-soleil-des-cieux ! » Et ce disant, il le conduisit à l'intérieur; et étendant huit couches de tapis en peaux de phoques, et étendant au-dessus huit autres couches de tapis de soie, et le faisant asseoir au-dessus, il disposa sur des tables des centaines de choses, et prépara un auguste festin; et aussitôt, il lui donna en mariage sa fille, la Princesse aux riches joyaux. Ainsi, il demeura trois ans dans ce pays. Mais ensuite, pensant aux premières choses (qui lui étaient arrivées), l'auguste Feu-baissant poussa un profond soupir unique[1]. Aussi l'auguste Princesse aux riches joyaux, entendant ce soupir, en informa son père, disant : « Bien qu'il soit demeuré pendant trois ans, il n'a jamais soupiré; mais cette nuit, il a poussé un profond soupir. Quelle en peut être la cause? » Le grand dieu son père interrogea son gendre, en disant : « Ce matin, j'entends, ma fille parler, disant : « Bien qu'il soit « demeuré trois ans, il n'a jamais soupiré; mais, cette « nuit, il a poussé un profond soupir. » Quelle en peut être la cause? Et en outre, pour quelle raison es-tu venu ici? » Alors, il dit au grand dieu fidèlement comment son frère aîné l'avait pressé pour avoir l'hameçon perdu. Là-dessus, le dieu des mers convoqua ensemble tous les poissons de la mer, grands et petits, et les interrogea, disant : « Y a-t-il par hasard quelque poisson qui ait pris cet hameçon? » Et tous les poissons répondirent : « Récemment, le pagre[2] s'est plaint d'avoir dans le gosier une arête qui l'empêchait de manger; c'est sûrement lui qui l'a pris. » Sur ce, en examinant le gosier du pagre, l'hameçon y était. Aussitôt enlevé, il fut lavé et respectueusement présenté à l'auguste Feu-baissant, que le

1. Le texte ne dit pas « un soupir », mais « 1 soupir ». Pourquoi? Les commentateurs discutent.

2. *Tai*, genre de poissons de la même famille que les dorades. Le passage correspondant du Nihonnghi donnant au poisson de cette légende le nom d'*Aka-mé* (la Femme rouge), on en peut conclure qu'il s'agissait du Pagrus cardinalis. Le pagre est le poisson le plus recherché des Japonais, comme en témoigne leur fameux proverbe : *Kouçatté mo tai*, « Même pourri, c'est du pagre. »

Digitized by Google

dieu Grand-Seigneur de l'Océan instruisit, disant : « Quand tu daigneras accorder cet hameçon à ton frère aîné, voici ce que tu dois dire : « Cet hameçon est un gros hameçon, un hameçon impatient, un pauvre hameçon, un hameçon stupide[1]. » Cela dit, donne-le en tenant ta main derrière ton dos[2]. Et cela fait, si ton frère aîné prépare des champs élevés, que ta personne auguste prépare des champs bas; et si ton frère aîné prépare des champs bas, que ta personne auguste prépare des champs élevés[3]. Si tu fais ainsi, ton frère aîné sera sûrement ruiné dans l'espace de trois ans, grâce à ma manière de gouverner les eaux. Si ton frère aîné, irrité de ta façon d'agir, venait à t'attaquer, exhibe le Joyau qui fait monter les eaux, pour le noyer; et s'il exprime ses regrets, exhibe le Joyau qui fait refluer les eaux, pour le laisser vivre. C'est ainsi que tu dois le harasser. » Avec ces paroles, il lui donna le Joyau qui fait monter les eaux et le Joyau qui fait refluer les eaux, deux en tout[4]; et aussitôt, convoquant tous les crocodiles[5], il les interrogea, disant : « (Le prince) Haut-comme-le-soleil-du-ciel, auguste fils du (souverain) Haut-comme-le-soleil-des-cieux, est sur le point de se rendre au Pays supérieur. Qui veut, et en combien de jours, respectueusement l'accompagner, puis me rapporter de ses nouvelles? » Ainsi chacun, suivant la longueur de son corps en brasses, parla, fixant les jours, l'un d'entre eux, un crocodile d'une brasse, di-

1. De même qu'un bon hameçon fait la fortune de son possesseur, un mauvais hameçon, sur lequel on a jeté un sort, doit causer sa perte.

2. Voir p. 41, n. 1.

3. Deux manières de cultiver le riz : dans des champs élevés, où le sol est sec, et dans des champs bas, inondés d'eau, qui sont les rizières proprement dites.

4. *Shiho-mitsou-tama* et *shiho-hirou-tama*. Ce sont des talismans qui gouvernent les marées. Dans une variante du Nihonnghi, le dieu de l'Océan enseigne encore à Feu-baissant le moyen de faire souffler la tempête en sifflant sur le rivage, de l'apaiser ensuite en cessant de siffler.

5. Le crocodile étant inconnu au Japon, nous devons avoir ici un souvenir légendaire des îles du Sud d'où vint l'une des tribus conquérantes. À Batavia, on croit que les femmes enfantent souvent un petit crocodile, ce qui rappelle d'étrange manière l'histoire d'accouchement par laquelle s'achèvent les aventures de Feu-baissant (voir ci-dessous, p. 69).

Digitized by Google

sant : « Ton serviteur l'accompagnera et reviendra en un jour. » Alors, il dit au crocodile d'une brasse : « S'il en est ainsi, accompagne-le respectueusement; et en traversant le milieu de la mer, ne l'alarme pas. » Aussitôt, il l'installa sur la tête du crocodile, et le vit partir. Donc, en un jour, selon sa promesse, (le crocodile) l'accompagna respectueusement. Et quand le crocodile était sur le point de revenir, (l'auguste Feu-baissant) détacha le petit sabre à cordon dont il était augustement ceint, et, le plaçant sur le cou du crocodile, il le renvoya. C'est pourquoi le crocodile d'une brasse s'appelle maintenant le dieu Possesseur d'une lame.

### XLI. — SOUMISSION DE L'AUGUSTE FEU-BRILLANT

Là-dessus, il donna l'hameçon, exactement selon les paroles du dieu des mers. Et dès lors, (le frère aîné) devint de plus en plus pauvre, et, avec de nouvelles intentions sauvages, il vint l'attaquer. Mais quand il fut sur le point de l'attaquer, (l'auguste Feu-baissant) exhiba le Joyau qui fait monter les eaux, pour le noyer; et comme il exprimait ses regrets, il exhiba le Joyau qui fait refluer les eaux, pour le sauver. Quand il eut été ainsi harassé, il courba la tête, disant : « Désormais, ton serviteur sera pour ton auguste personne une garde de jour et de nuit, et il te servira respectueusement. » C'est pourquoi, jusqu'au jour présent, ses diverses attitudes pendant qu'il se noyait sont constamment représentées[1].

### XLII. — LA MAISON D'ACCOUCHEMENT EN PLUMES DE CORMORAN[2]

La Princesse aux riches joyaux, se trouvant enceinte, pense que « l'auguste enfant d'un dieu Céleste ne doit pas naître dans

1. Allusion à une pantomime que les descendants légendaires de Feu-brillant, c'est-à-dire les *Haya-bito*, « Hommes-faucons » qui étaient à la fois gardes impériaux et bouffons de la cour, exécutaient encore au VIIIe siècle. Le Nihonnghi nous montre le vaincu se barbouillant de terre rouge (comp. la lie des fêtes dionysiaques), puis exécutant une danse où il exprime par des gestes appropriés les diverses phases de sa noyade.
2. Voir ci-dessus, p. 41, n. 5

Digitized by Google

la Plaine des mers ». Elle monte au Pays supérieur et, sur la rive, « à la limite des vagues », érige une hutte d'accouchement couverte en plumes de cormoran. Mais, avant que ce « chaume » fût « joint », elle met au monde un enfant qui, en raison de ces circonstances, portera le nom d' « auguste Prince haut comme le soleil du ciel, limite des vagues, brave, chaume de cormorans incomplètement réuni »[1]. — Au moment de sa délivrance, elle avait prié le divin Prince de ne point la regarder; mais, cédant à la curiosité, il l'aperçoit sous sa forme native, qui était celle d'un énorme crocodile; et tandis qu'il s'enfuit, terrifié, elle, couverte de honte, abandonne son enfant, puis, « fermant la limite de la mer[2] », disparaît pour jamais sous les profondeurs. Cependant, du sein de l'Océan, elle lui envoie encore une poésie de regrets, à laquelle il répond par ce chant suprême :

« De toute ma vie
Je n'oublierai la jeune épouse
Que j'avais prise pour dormir
Sur l'île où se posent les canards sauvages,
Les oiseaux de la pleine mer! »

On nous dit enfin que Feu-baissant vécut 580 ans dans le palais de Takatchiho, et qu'il fut enseveli près de cette montagne fameuse.

## XLIII. — LES AUGUSTES ENFANTS DE L'AUGUSTE CHAUME-DE-CORMORANS-INCOMPLÈTEMENT-RÉUNI

Le fils de Feu-baissant et de la Princesse marine a été élevé par une sœur de cette dernière, Tama-yori-bimé, « la Bonne-Princesse-Joyau ». Il épouse cette tante maternelle, dont il a quatre enfants. Le dernier n'est autre que Kamou-Yamato-Iharé-biko-no-mikoto, « l'auguste Prince d'Iharé du divin Yamato[3] », c'est-à-dire l'illustre personnage qui sera connu plus tard sous le nom posthume[4] de Jimmou, « Divine

1. Ama-tsou-hi-daka-hiko-naghiça-také-ou-gaya-fouki-ahézou-no-mikoto. — Je donne, par exception, ce nom de 25 syllabes, parce qu'il sera un bon exemple de la manière dont furent baptisés les personnages de la mythologie japonaise.
2. La version du Nihonnghi nous laisse voir plus clairement le sens de ce mythe, qui tend à expliquer « pourquoi il n'y a nul passage entre la terre et la mer ».
3. Iharé est le nom d'un village de cette province.
4. Voir p. 274, n. 5.

Digitized by Google

Vaillance », et qui, ayant inauguré la dynastie de « l'âge humain », sera considéré comme le 123e prédécesseur de l'empereur actuel.

## LIVRE II

Jimmou et son frère aîné (les deux autres fils de Feu-baissant étant morts) quittent le palais de Takatchiho pour se diriger vers l'est, où ils veulent établir le siège du gouvernement. Mais, en chemin, le frère aîné est tué par un chef local, et Jimmou reste seul pour continuer le voyage. Le conquérant, aidé par un sabre divin, guidé par un corbeau géant que lui ont envoyé les dieux célestes[1], rencontre d'abord des dieux à queue bienveillants, puis deux adversaires, les frères Oukashi, bientôt victimes d'un piège qu'eux-mêmes avaient préparé pour lui, puis encore quatre-vingts indigènes à queue, qu'il fait massacrer dans leur caverne; enfin, après avoir tué le meurtrier de son frère et d'autres ennemis, « ayant ainsi soumis et pacifié les divinités sauvages », il fonde à Kashihabara (la Plaine des chênes), dans le Yamato, la première capitale de l'empire[2]. On nous raconte ensuite son mariage avec la princesse I-souké-yori, sa mort à 137 ans, et les troubles qui suivirent.

Les huit règnes suivants, qui représentent cinq cents ans de la chronologie officielle, ne sont relatés que par de sèches énumérations : généalogies des souverains, indication du nom de leur capitale, de l'âge qu'ils atteignirent, du lieu où ils furent ensevelis. Viennent ensuite deux empereurs plus intéressants : Soujinn, qui aurait vécu au premier siècle avant notre ère, et dont le règne est marqué, entre autres choses, par une épidémie qu'envoie le « Grand dieu de Miwa », une des âmes de l'ancien Maître du Grand Pays; puis, Souïninn, qui échappe à une conspiration dramatique, apaise encore les

1. Dans nombre de mythologies, les conquérants et les colonisateurs sont conduits par un animal quelconque, souvent par un oiseau : grues de Mégaros, colombe des Chalkidiens, pivert des Picentins, corbeau de Battos.

2. Le Japon devait avoir, en effet, une soixantaine de capitales successives. Dans les temps primitifs, en vertu de l'idée que tout contact avec la mort entraîne une souillure, la famille d'un défunt abandonnait sa maison pour bâtir ailleurs une demeure nouvelle; par suite, l'héritier d'un souverain mort se faisait construire un nouveau palais, autour duquel venaient se grouper ses fidèles. C'est seulement quand l'adoption du système bureaucratique chinois eut rendu ces déplacements trop difficiles que la résidence impériale devint stable, à Nara d'abord, pendant presque tout le VIIIe siècle, puis, après un bref intervalle, à Kyôtô jusqu'en 1868 et à Tôkyô jusqu'à l'heure présente.

Digitized by Google

mânes du chef d'Izoumo pour obtenir que son fils muet retrouve la parole[1], fait importer l'oranger du « Pays éternel », et institue une corporation de potiers qui remplaceront par des statuettes d'argile les victimes humaines qu'on enterrait vivantes au tombeau des grands[2]. Nous arrivons enfin, avec l'empereur Kéikô, à une légende fameuse : celle de Yamato-daké.

Ce héros, « le Brave du Japon », illustre par ses exploits le règne obscur de son père. Il commence d'ailleurs par assassiner son frère aîné, qui avait manqué de respect au souverain; puis, sur l'ordre de ce dernier, qu'inquiètent ses dispositions féroces, il va combattre tout d'abord les Koumaço rebelles de l'Ouest.

En arrivant à la maison des (deux) brigands Koumaço, l'auguste Wo-ouçou (un des premiers noms du prince) vit que, près de cette maison, il y avait une triple ceinture de guerriers qui s'étaient fait une caverne pour l'habiter. Et, tout en discutant avec bruit une fête pour l'auguste caverne, ils préparaient leur nourriture (ils allaient « pendre la crémaillère »). Donc, il se promena aux alentours, attendant le jour des réjouissances. Et quand vint le jour des réjouissances, ayant rabattu à la manière des jeunes filles son auguste chevelure nouée en haut (coiffure des garçons), puis ayant mis les augustes vêtements de sa tante (Yamato-himé, la grande-prêtresse d'Icé), il avait tout à fait l'aspect d'une jeune fille. Mêlé aux concubines, il entra dans la caverne. Alors les deux brigands Koumaço, frère aîné et frère cadet, charmés à la vue de cette vierge, la placèrent entre eux et manifestèrent leur joie de façon exubérante. Mais quand (la fête fut) à son plus haut point, tirant le sabre (qu'il avait caché) dans son sein, et saisissant le frère aîné par le collet de son vêtement, il lui enfonça l'arme dans la poitrine; sur quoi, alarmé à cette vue, le frère cadet s'enfuit au dehors. Mais, le poursuivant et l'atteignant aux derniers degrés

1. Ce prince est le héros d'une légende qui constitue une des versions japonaises du mythe de Psyché.

2. Le Kojiki ne fait que mentionner l'établissement de cette corporation héréditaire; mais le Nihonnghi nous raconte en détail la réforme, qu'il attribue à l'an 3 de notre ère. Comp., à Rome, l'abolition des sacrifices humains, pareillement remplacés par des offrandes de poupées.

Digitized by Google

de la caverne, et le saisissant par la peau du dos, il lui enfonça son sabre au bas des reins. Alors le brigand Koumaço parla, disant : « Ne remue pas le sabre : ton serviteur a quelque chose à dire. » Il lui laissa donc un moment de répit, en le maintenant abattu à terre. Et (le brigand) demanda : « Qui est ta personne auguste? » Il répondit : « Je suis l'auguste enfant d'Oh-tarashi-hiko-oshiro-waké (« le Seigneur gouvernant, prince parfait et grand », nom primitif de l'empereur Kéikô), le Céleste souverain qui, résidant au palais de Hishiro à Makimoukou, gouverne le Grand Pays des Huit-îles; et mon nom est : « le roi Yamato-wo-gouna (« le Jeune homme du Yamato », autre nom du prince). Apprenant que vous deux, misérables bandits Koumaço, vous étiez insoumis et irrespectueux, c'est lui (le souverain) qui m'a envoyé avec le commandement de vous saisir et de vous mettre à mort. » Alors le brigand Koumaço dit : « Cela doit être vrai. Personne dans l'Ouest n'était brave et fort comme nous deux. Mais dans le Pays du Grand Yamato, il y a un homme plus brave que nous deux. C'est pourquoi je veux t'offrir un auguste nom. Dorénavant, il est juste que tu sois loué comme l'auguste prince Yamato-daké. » A peine avait-il terminé que (l'auguste prince) le fendit comme un melon mûr, et l'acheva. Et désormais, il fut toujours loué sous l'auguste nom d'auguste Yamato-daké[1].

Après avoir vaincu encore un « brigand d'Izoumo », il rentre à la capitale. Mais bien vite, son père l'envoie batailler dans l'Est. Il repart donc; et pour le protéger contre les dangers qui l'attendent, sa tante la grande-prêtresse lui donne le Sabre dompteur des herbes, avec un « auguste sac ».

Lorsqu'il atteignit le pays de Sagamou, le chef du pays mentit, disant : « Au milieu de cette lande, il y a une grande lagune; et le dieu qui habite au milieu de la lagune est un dieu tout à fait violent. » Donc, pour voir ce dieu, il entra dans la lande. Alors le chef du pays mit le feu à la lande. Aussi, comprenant qu'il avait été trompé, il ouvrit la bouche du sac que sa tante, l'auguste Prin-

1. Comp. Zeus s'introduisant, déguisé, dans la demeure de Lycaon, puis le tuant, avec ses fils, au milieu du festin.

Digitized by Google

cesse du Yamato, lui avait confié, et il vit qu'au dedans il y avait un briquet. Sur quoi, il faucha d'abord les herbes avec l'auguste Sabre, puis il prit le briquet et en fit jaillir du feu, et, allumant un feu contraire, il brûla (les herbes) et repoussa (l'incendie); et, revenant sur ses pas, il tua et anéantit tous les chefs de ce pays; et aussitôt il leur mit le feu et les brûla.

Cette légende, si souvent représentée par les artistes japonais, est suivie d'un autre récit non moins célèbre :

Lorsque, pénétrant plus loin, il passa la mer de Hashirimizou (l'Eau courante), le dieu de ce passage souleva les vagues, secouant le vaisseau de telle manière qu'il ne pouvait pas avancer. Alors son impératrice, qui s'appelait l'auguste princesse Oto-tatchibana (m. à m. Cadette-orange), lui dit : « Ta concubine[1] entrera dans la mer à la place de l'auguste prince. L'auguste prince doit achever la mission pour laquelle il a été envoyé, et revenir faire son rapport. » Lorsqu'elle fut sur le point d'entrer dans la mer, elle répandit huit épaisseurs de tapis de laîches, huit épaisseurs de tapis de peaux et huit épaisseurs de tapis de soie au sommet des vagues, et elle s'assit au-dessus. Sur quoi, les vagues furieuses tombèrent soudain, et l'auguste vaisseau put avancer. Alors l'impératrice chanta, disant : « Ah! toi de qui je m'inquiétais, quand tu étais au milieu des flammes du feu brûlant sur la petite lande de Sagamou, d'où l'on voit la véritable cime[2]! » Sept jours après, l'auguste peigne de l'impératrice fut rejeté à la plage; et ce peigne, aussitôt recueilli, fut placé dans un auguste tombeau que l'on contruisit à cet effet[3].

1. Terme d'humilité : le texte vient de nous dire qu'elle était son « impératrice », c'est-à-dire son épouse principale. Yamato-daké lui-même, en raison de sa gloire légendaire, est traité comme un empereur, et notre texte emploie sans cesse à son égard les noms ou verbes honorifiques qui, d'ordinaire, sont réservés aux souverains.

2. Sans doute le mont Fouji.

3. Le peigne, qui touche de si près à la personne, est considéré comme imprégné en quelque manière de son esprit. D'où l'intervention constante de cet objet dans la magie primitive et, ici, sa substitution au corps disparu.

Digitized by Google

L'héroïque dévouement de son épouse va arracher au prince veuf une exclamation qui retentira dans toute la poésie japonaise, où le nom d'Azouma désigne encore le Japon oriental :

Lorsque, ayant pénétré plus loin et subjugué tous les sauvages Émishi[1], et pacifié également tous les dieux sauvages des montagnes et des cours d'eau, il remontait (vers la capitale), en atteignant la base du défilé d'Ashigara[2], comme il mangeait ses augustes provisions, le dieu du défilé, métamorphosé en un daim blanc, vint et se tint debout. Et aussitôt, comme il attendait et le frappait avec un brin d'ail sauvage[3], (le daim) fut blessé à l'œil et frappé à mort. Alors, montant au sommet du défilé, il soupira par trois fois, et il parla, disant : « Azouma ha ya! (Oh! ma femme!) » C'est pourquoi ce pays est appelé du nom d'Azouma.

Cependant Yamato-daké épouse bientôt une autre princesse, chez laquelle il laisse le Sabre sacré; puis il va attaquer, sans armes, le dieu du mont Ibouki[4], « un sanglier grand comme un taureau »; mais ce dieu l'égare dans la montagne et fait tomber sur lui une lourde pluie glacée, qui paralyse ses membres et qui va causer sa mort. En effet, après une longue marche douloureuse, entrecoupée de chants où il célèbre le Yamato, où il envie les jeunes gens qui, là-bas, dansent couronnés de feuilles de chêne, où il salue les nuages qui lui arrivent du pays natal et regrette le Sabre divin qui eût pu sauver sa vie, il finit par expirer sur le chemin du retour, sans avoir revu la capitale. Ses épouses et ses enfants viennent chercher son corps; mais il se transforme en un grand pluvier[5] blanc, qui prend son essor vers la mer. Tous les proches, « sanglotant des chants », suivent l'oiseau jusqu'à un endroit où il s'arrête

1. Les ancêtres des Aïnous, aujourd'hui parqués dans l'île d'Ézo, mais qui autrefois occupaient une grande partie de l'empire.
2. Qui conduit au mont Fouji.
3. L'ail, au violent parfum, est une herbe magique contre les mauvais esprits. Le Nihonnghi nous dit que les voyageurs qui passaient ce défilé avaient soin de mâcher de l'ail et d'en frotter hommes, bétail et chevaux, à titre de préservatif contre l'haleine du dieu de la montagne.
4. Cette montagne fameuse s'est écroulée en grande partie, lors du tremblement de terre du 14 août 1909.
5. *Tchidori*, nom collectif des pluviers et d'autres petits échassiers.

Digitized by Google

et où ils lui érigent un tombeau. « Et cependant, de là, l'oiseau s'élança encore au ciel, et s'envola au loin[1]. »

A l'empereur Kéikô succèdent l'empereur Séimou, dont le règne est vide, puis l'empereur Tchouaï, qui n'est fameux que par sa mort. C'est dans Kyoushou, siège d'une nouvelle capitale, que se passe cette scène, d'une grandeur antique, par où s'ouvre l'histoire de l'impératrice Jinngô et de son expédition en Corée :

En ce temps-là, l'impératrice, l'auguste princesse Okinaga-tarashi (ancien nom de Jinngô), était divinement possédée[2]. Et tandis que, dans son palais de Kashiki en Tsoukoushi, le Céleste souverain, sur le point de frapper le pays des Koumaço, jouait de son auguste harpe, le premier ministre, le noble Takéoutchi[3], se tenant dans la Cour pure, demandait les ordres divins. Alors l'impératrice, divinement possédée, lui donna cette instruction et ce conseil : « Il y a une terre du côté de l'Ouest, et, dans cette terre, abondance de trésors divers, étincelants aux yeux, à commencer par l'or et l'argent. Je veux te conférer maintenant cette terre. » Le Céleste souverain répondit, disant : « Si l'on monte sur les hauts lieux et qu'on regarde vers l'Ouest, on n'aperçoit aucune contrée : il n'y a que la vaste mer »; et ajoutant : « Ce sont des divinités menteuses, » il repoussa son auguste harpe, n'en joua plus, et s'assit en silence. Alors les divinités furent irritées, et dirent : « Quant à cet empire, ce n'est pas une terre que tu doives gouverner. Va sur la Route unique! » Sur quoi le premier ministre, le noble Také-

1. Ce n'est pas seulement l'âme du héros, mais son corps même qui disparaît. D'après la version du Nihonnghi, l'empereur fait ensevelir son fils dans un de ces tombeaux de rochers, surmontés d'un vaste tumulus, où l'on enterrait les grands; mais Yamato-daké, prenant la forme d'un oiseau blanc, s'envole vers le Yamato. « En conséquence, les ministres ouvrirent le cercueil; et en regardant à l'intérieur, il n'y avait que des vêtements vides, et plus de corps. » Ces résurrections semblaient d'ailleurs naturelles. Un autre passage du Nihonnghi relate l'histoire d'un prince du IVe siècle qui, appelé à trois reprises par son frère aîné, revint à la vie le troisième jour après sa mort.

2. Pour les phénomènes de possession dans le shintoïsme, voir Percival Lowell, *Occult Japan*, Boston, 1895.

3. Le Mathusalem japonais. Il aurait servi cinq empereurs et vécu à peu près trois siècles.

Digitized by Google

outchi, dit : « O mon Céleste souverain, (je suis rempli de) crainte ! Continue à jouer de ta grande harpe auguste. » Alors, lentement, il tira à lui son auguste harpe, et en joua d'une manière languissante. Mais presque aussitôt, le son de l'auguste harpe devint si faible qu'on ne pouvait plus l'entendre. Ils allumèrent une lumière et regardèrent : il était mort.

L'impératrice et le vieux conseiller, pleins d'horreur, recherchent tous les crimes rituels qui ont pu souiller le pays et procèdent à une purification générale[1] ; puis, nouvelle consultation des divinités qui ont foudroyé le souverain, et qui sont, outre la déesse du Soleil, trois des dieux qui naquirent lors du bain d'Izanaghi. Ces quatre divinités, après avoir révélé que l'impératrice est enceinte d'un fils, indiquent les pratiques religieuses qui permettront de traverser la mer. La flotte impériale vogue vers Shiraghi, un des royaumes coréens, qui est subjugué comme par miracle (en l'an 200 de notre ère, d'après la chronologie officielle). Au retour, la conquérante met au monde le fils promis par les dieux ; et peu après, nous la voyons se délasser de ses fatigues en pêchant à la ligne dans une rivière de Kyoushou. Mais bientôt, elle repart en guerre, cette fois contre les chefs du Yamato[2], qui sera désormais le siège permanent de l'empire[3]. Ses nouvelles victoires sont suivies de joyeuses chansons à boire en l'honneur du prince héritier, qui, lorsqu'elle meurt elle-même, à l'âge de cent ans, devient l'empereur Ohjinn.

Le règne de ce dernier est marqué surtout par l'importation de livres chinois et de divers arts utiles. Le merveilleux, d'ailleurs, n'en subsiste pas moins ; et c'est ainsi que le second livre se termine par une curieuse histoire d'envoûtement, où l'on voit notamment le costume, l'arc et les flèches d'un jeune dieu se changer en glycines fleuries.

1. Les crimes qu'énumère ici le Kojiki sont ceux que nous avons déjà rencontrés dans le Rituel de la Grande Purification (ci-dessus, p. 28) et dans le Kojiki lui-même (p. 45).

2. Au cours de cette campagne, elle emploie un stratagème qui rappelle à la fois le cheval de Troie et le cercueil d'Hastings : des flancs d'un « vaisseau de deuil » qui était censé porter le cadavre de son fils, elle fait surgir soudain toute une armée.

3. Et par suite le point central où les trois cycles légendaires d'Izoumo, de Tsoukoushi et du Yamato lui-même viendront se fondre et s'unifier en une seule épopée mythique, destinée à glorifier le souverain et les grandes familles qui l'entouraient.

Digitized by Google

# LIVRE III

**Avec le règne de Ninntokou, qui, d'après la tradition, remplirait presque en entier le IVe siècle de notre ère, l'élément légendaire n'a pas encore disparu. Cependant, à certains détails, on reconnaît déjà les progrès d'une civilisation plus raffinée. Témoin ce récit fameux :**

**Le Céleste souverain, étant monté sur une haute montagne, et contemplant le pays d'alentour, parla, disant : « De tout le pays, aucune fumée ne s'élève : tout le pays est frappé de pauvreté. Donc, je supprime tous les impôts (et corvées) du peuple pour trois ans. » En conséquence, le grand palais se dégrada, et la pluie y entrait de toutes parts ; mais aucune réparation n'était faite. On recueillait dans des baquets la pluie qui filtrait à l'intérieur, et on se retirait aux endroits où il n'y avait point de fissures. Et plus tard, quand il abaissa ses regards sur le pays, la fumée était partout abondante. Alors, voyant le peuple riche, il rétablit les corvées et les impôts. C'est pourquoi les paysans prospéraient, et ne souffraient pas des corvées. Et pour louer ce règne auguste, on l'appela le règne du Sage Empereur[1].**

1. Cette histoire, qui rappelle, en mieux, notre Henri IV et sa poule au pot, est racontée par le Nihonnghi en belles phrases chinoises, plus recherchées, mais qui n'en répondent pas moins aux sentiments exprimés dans le simple récit du Kojiki. Après la remise totale des impôts, le palais est en ruine, et la clarté des étoiles perce à travers les trous du toit. Mais le souverain se réjouit ; et quand enfin il voit s'élever la fumée du riz qu'on prépare dans les chaumières, il s'écrie : « Nous sommes prospères, maintenant ! » L'impératrice semble étonnée : « Qu'entendez-vous par prospérité ? » « L'empereur répondit : « Manifestement, c'est quand la fumée remplit la terre, et que le peuple monte librement à la richesse. » L'impératrice continua : « L'enceinte du palais s'écroule, et nous n'avons aucun moyen de la réparer ; les bâtiments sont dans un tel état que nos couvre-pieds mêmes sont exposés. Est-ce là ce qu'on peut appeler prospérité ? » L'empereur dit : « Lorsque le Ciel établit un prince, c'est pour le bien de son peuple. Le prince doit donc faire du peuple la base de tout. La pauvreté du peuple n'est autre que ma pauvreté ; la prospérité du peuple est ma prospérité. Que le peuple soit prospère et le prince pauvre, c'est une chose qui n'existe pas. » (*Nihonnghi*, XI, 10, qui place le fait en l'an 319 de notre ère.)

Ces sentiments généreux se retrouvent d'ailleurs chez plus d'un

Paul Pelliot
25, Rue de
Digitized by Google

L'empereur Ritchou, qui lui succède, inaugure le v^e siècle; il ouvre la série des empereurs historiques, qui, tout à coup, règnent moins longtemps et meurent à un âge plus raisonnable. Ce changement soudain coïncide avec le fait, signalé par le *Nihonnghi*, que, sous Ritchou justement, « des rapporteurs furent nommés dans les provinces pour noter les paroles et les événements »; sans nul doute, ces archivistes naïfs recueillirent souvent des fables; mais leur existence même, jointe à celle des historiographes de la cour, nous permet d'attribuer à la suite du récit une certaine exactitude générale. Les règnes d'Innghyô, d'Ankô, de Youryakou, de Séinei sont d'ailleurs pleins de détails aussi vraisemblables que précieux sur les mœurs du v^e siècle. Par malheur, pour les onze empereurs suivants, le Kojiki revient à son système de sèches généalogies, et il s'achève brusquement à la mort de l'impératrice Souiko, en 628. C'est donc au Nihonnghi qu'on doit recourir pour étudier, soit la grande révolution que produisit l'introduction du bouddhisme au milieu du vi^e siècle, soit la période comprise entre l'an 628 et l'an 701, où cette chronique s'arrête à son tour.

---

# C. LES FOUDOKI

---

Les *Foudoki*, « Descriptions du caractère d'un pays », sont des « Topographies » des diverses provinces. L'impératrice Ghemmyô, qui avait déjà ordonné la compilation du Kojiki,

souverain japonais : par exemple, au vii^e siècle, chez l'empereur Tenntchi, dont une poésie célèbre a perpétué jusqu'à nous la réputation d'humanité. Tenntchi se place en imagination dans une de ces huttes grossières que les paysans se construisent pour le temps de la moisson, mais qui, ensuite, ne peuvent les protéger contre les pluies et les brouillards de l'automne; il exprime alors sa sympathie par ces vers, où l'idée de « rosée » laisse assez deviner qu'il a pleuré sur son peuple :

A cause de la minceur [du chaume]
De la hutte, de la hutte temporaire
Des rizières de l'automne,
Mes manches
Deviennent humides de rosée!

(Poésie du *Gocennshou*, VI, Automne, 2, rendue fameuse par sa reproduction comme n° 1 du *Hyakouninn-isshou* : v. p. 111 et p. 233.)

Digitized by Google

prescrivit dès l'an 713, un an après l'apparition de ce grand ouvrage, la rédaction de ces rapports locaux. Ils devaient exposer, pour chaque province et pour ses districts, la nature du sol, les produits minéraux, végétaux et animaux, l'origine des noms géographiques, les vieilles traditions du pays. La plupart des provinces répondirent à cet appel durant la première moitié du VIII^e siècle; mais les rédacteurs, qui en général nous sont restés inconnus, étaient de vagues lettrés, aussi dénués de goût que de sens critique; si bien qu'ils ne livrèrent que de sèches descriptions, où des détails sans intérêt, comme la mesure minutieuse des distances, sont toujours accompagnés d'étymologies absurdes et trop peu souvent relevés par quelque renseignement sérieux ou par quelque page littéraire.

---

## IZOUMO FOUDOKI

*L'Izoumo Foudoki*, « Topographie d'Izoumo » achevée dès l'an 733, est le seul de ces vieux recueils qui nous soit parvenu complet; les autres ne nous sont connus que par des fragments insérés dans divers ouvrages. Il serait inutile de s'attarder longtemps à un écrit d'un caractère si local. Voici cependant une légende assez curieuse, soit quant au fond, parce qu'elle va nous montrer, en action, cette naïve conception de la fabrication du pays que l'histoire du divin chef d'Izoumo nous avait déjà fait connaître[1], soit quant à la forme, parce que l'ambition littéraire du rédacteur s'y révèle par une série d'ornements verbaux que nous retrouverons dans la poésie[2].

### KOUNI-BIKI (LE TIRAGE DU PAYS)[3]

En ce qui touche le sol, voici pourquoi on appelle (cette partie de terre) O-ou :

L'auguste Ya-tsouka-mizou-omi-tsounou déclara : « Le pays d'Izoumo, où huit nuages s'élèvent[4], est vraiment un jeune pays, d'étoffe étroite[5]. Le pays originaire est encore petit. Donc, je vais y coudre une nouvelle partie

1. Kojiki, XXIII, XXVII, XXVIII, ci-dessus, p. 56-58.
2. Voir p. 83.
3. C'est-à-dire : du district d'O-ou, dans la province d'Izoumo.
4. Mot-oreiller d'Izoumo. Voir en effet p. 140, n. 2.
5. Épithète appliquée à l'adjectif « jeune », et qui veut exprimer une idée de gentillesse.

Digitized by Google

de terre. » Il dit; et, comme il regardait vers le cap de Shiraghi, (blanc comme une) couverture d'étoffe de mûrier[1], cherchant s'il n'y aurait pas de ce côté un superflu de pays, il se dit : « Il y a un superflu de pays »; et enlevant, avec une bêche, comme l'espace entre les seins d'une jeune fille[2]; et séparant avec des coups, comme on frappe les ouïes d'un grand poisson[3]; et divisant en coupant, han! hampe de souçouki[4]; et attachant une grosse corde trois fois tressée, il tira en balançant, comme par des tsouzoura noircies par la gelée[5], et ainsi doucement, comme un bateau de rivière[6], en disant : « Viens, Pays! Viens, Pays! » Le pays ainsi cousu se trouve entre l'extrême fin de Kozou et le promontoire de Kizouki, huit fois construit[7]. Le poteau arrangé de cette manière[8] est

1. « Couverture (de lit) de mûrier », c'est-à-dire faite avec les fibres de l'écorce intérieure du mûrier à papier, est le mot-oreiller de l'adjectif *shira* « blanc ». Or, *shira* est dans *Shiraghi* (nom japonisé d'un royaume coréen, v. p. 76). On attribue donc le mot-oreiller au cap de Shiraghi, bien que ce promontoire ne soit pas plus blanc qu'un autre. C'est comme si nous disions, à propos de tel cap méditerranéen : « Le cap Blanc-linge. »

2. Encore un pur jeu de mots. *Souki* veut dire « bêche » et « intervalle ». D'où le texte : *mouna-souki-torou*, « enlever; bêche-intervalle; seins ».

3. Ici, l'épithète a un sens; car, pour tuer un grand poisson, on le frappe aux ouïes. — Comp., dans la mythologie néo-zelandaise, les frères du héros solaire Maoui, tailladant avec leurs couteaux un gros poisson qui sera une île du pays, pour y établir les monts et les vallées.

4. Le *souçouki* (Miscanthus sinensis) est une graminée dont les fleurs en panache peuvent être comparées à un drapeau. D'où le mot-oreiller *hata-souçouki* (souçouki-drapeau), qui s'applique à toutes sortes de choses « florissantes », mais aussi à des mots dont quelque élément éveille par hasard la même idée. Ici, le verbe *hofouri-wakou*, « diviser en coupant », commence par *ho*, qui, comme substantif, veut dire « épi », et par suite amène l'image de la tige fleurie. J'ai essayé de rendre à peu près ce jeu de mots, qui d'ailleurs est purement phonétique.

5. La *tsouzoura* du japonais archaïque, appelée ensuite *kouzou-kasoura*, est la puéraire de Thunberg, qui « noircit », c'est-à-dire mûrit, au moment des premières gelées, et dont les vrilles, à la fois souples et résistantes, peuvent être prises alors comme symbole de l'effort indiqué ici.

6. Autre métaphore significative. Nous la retrouverons plus d'une fois.

7. Epithète de Kizouki (ou Kitsouki), parce que *tsoukou* a le sens de construire. C'est un des verbes employés dans le Kojiki pour désigner la « fabrication » du pays. (Ci-dessus, p. 38, 39, etc.)

8. Sans doute un poteau pour amarrer les barques.

Digitized by Google

la montagne Sahimé, sur la frontière entre le pays d'Ihami et le pays d'Izoumo. De plus, la corde avec laquelle il tira est le long rivage de Sono[1].

Lorsqu'il regarda vers le pays de Saki, aux portes du Nord[2], s'il n'y aurait pas de ce côté un superflu de pays, il se dit : « Il y a un superflu de pays. » [Comme ci-dessus, jusqu'à : « Viens, Pays. »] Le pays ainsi tiré et cousu est le pays de Sada, qui s'étend de l'extrême fin de Takou jusqu'ici. Lorsqu'il regarda vers le pays de Sounami, aux portes du Nord, s'il n'y aurait pas de ce côté un superflu de pays, il se dit : « Il y a un superflu de pays. » [Encore la même phrase, se terminant par : « Viens, Pays. »] Le pays ainsi tiré et cousu est le pays de Kourami, qui s'étend de l'extrême fin de Tagouhi jusqu'ici. Lorsqu'il regarda vers le cap Tsoutsou, de Koshi, s'il n'y aurait pas de ce côté un superflu de pays, il se dit : « Il y a un superflu de pays. » [Toujours la même phrase.] Le pays ainsi tiré et cousu est le cap Miho. La corde avec laquelle il tira est l'île Yomi[3]. Le poteau arrangé de cette manière est le mont Oho-kami[4], dans Hahaki.

« Maintenant, c'est fini de tirer le pays, » dit-il. Et comme, dans le bois d'O-ou, il posait en le fichant son auguste bâton, il s'écria : « O-wé[5] ! » D'où le nom d'O-ou[6].

(*Izoumo Foudoki*, éd. Ohhira, p. 4-6.)

1. Il serait sans intérêt d'expliquer tous les noms locaux de ce chapitre. Les uns se retrouvent, plus ou moins transformés; d'autres sont inconnus.

2. C'est-à-dire : au nord.

3. Un des noms de lieux qui se rattachent à l'entrée des Enfers, située en Izoumo (voir ci-dessus, p. 39, n. 2, p. 41, n. 2, et p 42, n. 2).

4. Aujourd'hui appelé Daïcenn ou Oh-yama. C'est le pic le plus élevé de cette région (près de 2.000 mètres), le mont sacré de la côte occidentale.

5. Exclamation pour dire l'allégement qu'on éprouve après un long travail, comme, chez nous, « Ouf ! »

6. Cette étymologie par à peu près est évidemment fantaisiste, comme toutes les autres explications du même genre dont fourmillent le Kojiki et les autres documents primitifs. On peut dire que, dans ces écrits, la géographie du pays est entièrement représentée par une nomenclature legendaire. Le sens primordial des noms de lieux, oublié ou jugé trop simple, a été sans cesse remplacé par un sens nouveau, tiré des aventures héroïques; car même dans les cas où la signification originaire semble évidente a quiconque connait un peu les choses du Japon, le raconteur préférait inventer une étymologie



Digitized by Google

# II. — LA POÉSIE

Dégagée des premiers essais qui ont marqué sa période archaïque, la poésie s'élève tout de suite au plus haut degré de l'art. Cette poésie japonaise diffère profondément de la nôtre. Pas de longs développements, épiques, dramatiques ou autres, mais de brèves effusions lyriques. Le poète japonais éprouve une impression : tout comme l'artiste de son pays, il la note bien vite en quelques touches vigoureuses ou délicates; puis il s'arrête, n'éprouvant pas le besoin de mettre en vers ce qu'il ne penserait plus qu'en prose. Un poème didactique serait pour lui le comble de l'absurdité; le seul genre qu'il conçoive, c'est l'expression rapide de quelque intime émotion, née de son cœur ou éveillée par les enchantements de la nature. Chez les prosateurs, en présence d'un beau paysage ou à l'apparition d'un sentiment passionné, l'auteur se hausse brusquement à la composition poétique, mais pour retomber à la prose dès que son enthousiasme s'abat. Le poète japonais n'écrit jamais sans savoir pourquoi; il n'ignore pas quelles sont les limites normales de l'inspiration : il s'y tient.

On s'explique ainsi la brièveté des poésies japonaises. Le type habituel est la « brève poésie » (*mijika-outa* ou *tannka*), qui consiste en cinq vers de 5, 7, 5, 7 et 7 syllabes, soit 31 syllabes en tout. Les « longs poèmes » (*naga-outa* ou *tchôka*), pareillement écrits en vers alternés de 5 et 7 syllabes, avec un vers additionnel de 7 syllabes pour finir, ne dépassent guère une ou deux pages. Pourtant, nous les voyons bientôt abandonnés en faveur des « courtes poésies »; en attendant que, plus tard, on aboutisse à de petites pièces composées de 17 syllabes en trois vers[1]. Mais, dans cette concision voulue de la tannka, que de jolies choses! A défaut de la rime ou de la quantité, la langue nationale apporte à la versification ses harmonies coutumières, d'autant plus pures qu'ici tout mot chinois est exclu. Cette langue, le poète la manie avec amour, multi-

bizarre qui lui permit de rattacher constamment la topographie à la mythologie ou aux contes locaux. Dans cette philologie enfantine, tout comme dans la poésie, c'est au jeu de mots ingénieux que nos vieux Japonais visent toujours.

1. Voir plus bas, p. 381.

Digitized by Google

pliant les jeux de mots ingénieux qui sont l'essence même de son art. Entre ces ornements verbaux, trois surtout doivent être mis en lumière : d'abord, le « mot-oreiller » (*makoura-kotoba*), sorte d'épithète homérique qui, à elle seule, peut remplir tout le premier vers et qui, dès le début, évoque le souvenir d'une lointaine impression, antique et consacrée[1]; puis, l'« introduction » (*jo*), procédé par lequel les trois vers qui constituent la première partie (*kami no kou*) d'une tanka n'ont avec les deux derniers (*shimo no kou*) d'autre lien qu'un calembour poétique, de sorte que tout le commencement du morceau devient comme un mot-oreiller plus ample, une préface imagée, un prélude musical[2]; et en dernier lieu, le « mot à deux fins » (*kennyôghenn*), mot ou fragment de mot employé dans deux sens, dont l'un se rapporte à ce qui le précède, l'autre à ce qui le suit, de telle manière que les conceptions poétiques s'accumulent et se déroulent avec une intensité qu'ignore la phrase ordinaire[3]. Tout cela semble étrange. Mais ne nous hâtons pas de condamner cette rhétorique si particulière : au premier abord, un Japonais regarde toujours nos rimes comme un artifice plutôt bizarre; un Français aussi a besoin d'une certaine éducation pour comprendre et goûter les jeux de mots orientaux. Une fois pénétré, l'art poétique japonais offre un véritable charme. C'est l'union admirable de tout ce que peuvent donner l'élan lyrique et la science esthétique; ce sont, pour ainsi dire, des impressions ciselées; et en somme, tout ce qu'on peut reprocher aux artisans de tant d'exquises merveilles, c'est un trop grand souci de cette perfection laborieuse qui finit par éteindre la vie même de l'idée sous l'éclat extérieur de l'art.

1. Nombreux exemples dans les poésies qui vont suivre (p. 87, n. 4; p. 89, n. 1; p. 90, n. 5; p. 97, n. 1, 2, 3, 4, etc.), et même dans la prose (voir notamment l'extrait de l'*Izoumo Foudoki* et la *Préface* du *Kokinnshou*). Ces épithètes avaient, à l'origine, un sens clair (beaucoup correspondent exactement à celles d'Homère); mais, dans bien des cas, ce sens ayant été oublié, elles ne furent plus qu'une sorte d'appui, sonore et mystérieux, sur lequel « reposait » le reste de la poésie; et c'est ainsi qu'elles reçurent le nom de « mots-oreillers ».

2. Exemples : p. 87, n. 2; p. 110, n. 1 et 2; p. 115, n. 3; p. 116, n. 3, etc.

3. Pour bien comprendre ce système, il faut se rappeler le genre de plaisanterie qui, chez nous, consiste à enchaîner une série de calembours : « Je te crois de bois de campêche à la ligne de fond de train des équipages de la reine, etc. » Supposez que cette phrase, absurde et vulgaire, ait au contraire un sens et qu'elle soit composée de jeux de mots délicats : vous avez le *kennyôghenn*. C'est ce que M. Chamberlain appelle, très justement, des mots « pivots ». Exemple typique : ci-dessous, p. 307, n. 2. Voir aussi p. 120, n. 3; p. 124, n. 1; p. 134, n. 1; p. 136, n. 2, etc.

Digitized by Google

Des pièces aussi courtes ne pouvant former, pour chaque poète, qu'un assez mince bagage, il était naturel qu'on unît en des recueils les œuvres de plusieurs auteurs. D'autre part, les Japonais considéraient volontiers la poésie comme le produit d'une époque, plutôt que comme celui d'un individu; en quoi ils n'avaient pas tort, étant donné surtout le caractère d'impersonnalité qui distingue l'âme indigène[1]. Le gouvernement fit donc rassembler, à certaines époques, les meilleures œuvres de la période précédente, pour en former une anthologie, et ainsi parut peu à peu toute la série de recueils poétiques que la littérature japonaise nous a laissés.

---

# LE MANYÔSHOU

---

La poésie du siècle de Nara est représentée par le *Manyôshou*, ou « Recueil d'une myriade de feuilles[2] ».

Cette anthologie ne semble avoir été achevée qu'au début du IXe siècle; mais les poèmes qu'elle renferme appartiennent surtout à la fin du VIIe siècle et à la première moitié du VIIIe. Des 4,496 pièces dont se composent les 20 livres de la collection, 4,173 sont de « brèves poésies »; 262, de « longs poèmes », d'autant plus précieux pour nous qu'ils deviendront plus rares dans la suite[3]. Tous ces vers japonais sont écrits en caractères

1. Ce caractère, commun à tout l'Extrême-Orient, a été finement étudié par M. Percival Lowell : *The Soul of the Far East*, Boston, 1888.

2. Titre obscur. *Yô* ou *yo* veut dire « feuille » (de végétal) ou « âge »; de sorte qu'on peut entendre à volonté : « Recueil de feuilles innombrables », comme celles d'un grand arbre par exemple, ou « Recueil de toutes les époques », de tous les règnes. Le caractère chinois signifie « feuille », ce qui ne prouve pas grand'chose, étant donné que les scribes employaient souvent des signes quelconques pour rendre le son d'un mot parlé. Je crois cependant que l'interprétation la plus probable est bien « Recueil d'une myriade de feuilles », mais dans le sens très particulier de « feuilles de parole » (comp. la première phrase de la *Préface* du *Kokinnshou*, ci-dessous, p. 139, n. 3).

3. Je néglige un troisième type de poésies, secondaire : les *sédôka*, ou poésies à première partie répétée, qui se composent de six vers coupés en deux groupes égaux de 5, 7 et 7 syllabes, et qui, à l'origine, étaient improvisées par deux personnes différentes. Ce genre, représenté par 61 morceaux dans le *Manyôshou*, disparaît très vite : dans le *Kokinnshou*, on n'en compte plus que 4.

Digitized by Google

chinois dont l'usage est tantôt idéographique, tantôt phonétique, souvent fantaisiste au plus haut point[1]; mais des générations de commentateurs indigènes[2] ont travaillé à déchiffrer ces textes, et, derrière le voile étranger, on peut admirer aujourd'hui le plus riche tableau psychologique de l'ancienne civilisation nationale. En même temps, dans ce recueil d'une époque où la littérature n'avait pas encore tué la poésie, on goûte le charme d'un lyrisme aussi puissant que délicat, plein de vie, de fraîcheur, d'émotion spontanée. C'est dire qu'entre toutes les anthologies de l'empire, le Manyôshou tient le premier rang.

Dans la foule des poètes qui s'y pressent, il faut choisir. Mais parmi eux, les Japonais distinguent justement cinq noms illustres : les « cinq grands hommes du Manyô », *Manyô no gotaïka*. Ce sont d'abord Hitomaro (fin du VII^e siècle[3]) et Akahito

1. Par exemple, pour rendre tout simplement les deux syllabes *koukou*, qu'on trouve dans divers mots japonais, le scribe emploie trois caractères chinois qui, réunis, signifient 81 ; en effet, *kou* veut dire 9, *kou-kou*, 9 fois 9, et 9 fois 9 font 81. C'est comme si, en français, pour rendre les deux premières syllabes du mot « scissiparité », on écrivait les chiffres 3 et 6 ; en lisant « trente-six-parité », on n'aurait plus qu'à deviner que ce mot veut dire scissiparité, attendu que 6 fois 6 font 36.

2. Un des plus anciens, Minamoto no Shitagô, s'y acharna longtemps avec ses collègues de la « Chambre des Poiriers » (v. p. 111, n. 3). Un jour qu'aucun d'entre eux ne pouvait arriver à découvrir le sens d'un groupe de deux caractères, Shitagô, de guerre lasse, partit en pèlerinage au temple d'Ishiyama (p. 178), pour aller demander à la déesse Kwannonn (p. 261) une inspiration suprême ; après sept jours et sept nuits de vaines prières, il revenait, désespéré, à la capitale, quand un mot entendu par fortune, près d'une auberge, fut pour lui un trait de lumière : ce qu'il avait si longtemps cherché à dégager du rébus chinois n'était qu'un des adverbes les plus communs de la langue. Le dernier de ces commentateurs enthousiastes fut Kamotchi Maçazoumi (1791-1858), qui consacra sa vie entière à l'étude du Manyôshou. C'était un pur savant : on raconte qu'une fois, le chaume de son toit ayant été tout à coup défoncé par une averse, il se contenta de changer de place, sans interrompre son travail. Son *Manyôshou Koghi*, « Signification ancienne du Manyôshou », en 124 volumes, fut enfin édité par le gouvernement impérial en 1879. — F. V. Dickins a traduit en anglais, d'après ce grand commentaire, de nombreuses naga-outa du Manyôshou (*Primitive and Mediæval Japanese Texts*, Oxford, 1906).

3. Kakinomoto no Hitomaro est un personnage aussi célèbre que peu connu : pour lui trouver une biographie, il a fallu imaginer des légendes. Un guerrier, apercevant au pied d'un plaqueminier (Diospyros *kaki*) un enfant d'une beauté surhumaine, aurait reçu de lui la révélation que, « né sans père ni mère, il commandait à la lune et aux vents, prenant son plaisir dans la poésie » ; et cet enfant céleste, adopté par lui, aurait reçu le nom de l'arbre sous lequel il

Digitized by Google

(première moitié du VIII[e] [1]); puis Okoura, qui, comme les deux précédents, est surtout fameux pour ses « longs poèmes [2] »; enfin Tabibito, plus habile aux « poésies brèves [3] », et Yakamotchi, qui, malgré son talent réel en ce dernier genre, doit plutôt l'honneur de figurer dans ce groupe au rôle actif qu'il joua dans la compilation même du recueil [4].

avait été découvert. Il est plus vraisemblable que le nom même du poète (Kakinomoto, « sous le plaqueminier ») fut l'origine de ce récit. Tout ce que nous savons, c'est que Hitomaro, dont la famille s'attribuait une ascendance impériale, occupa des emplois, d'ailleurs mal définis, sous l'impératrice Jitô (690-696) et sous l'empereur Mommou (697-707); qu'avec le prince Nihitabé, fils de l'empereur Temmou (673-686), il voyagea dans plusieurs provinces, composant des tannka sur tous les paysages qu'il lui était donné d'admirer; et qu'il mourut enfin dans Iwami, son pays natal, bien qu'on prétende nous montrer sa tombe dans un village du Yamato.

1. Yamabé no Akahito partage d'ordinaire avec Hitomaro le beau titre de « Sage de la poésie » (*outa no hijiri*) que Tsourayouki donna tout d'abord à ce dernier seulement, sans doute en sa qualité de précurseur (voir plus bas, p. 147). Yamabé était le nom d'une « corporation héréditaire (de gardes) des forêts ». Quand les anciens Japonais voulurent forger une expression concise et commode pour désigner les deux princes des poètes, ils les appelèrent *Yama-Kaki*. Comme Hitomaro, Akahito parcourut diverses provinces : vers 725, nous le voyons accompagner l'empereur Shômou dans un de ses déplacements; et plus tard, on le rencontre dans l'Est, où il composa, devant le mont Fouji, la poésie qu'on pourra lire ci-après.

2. Yamanoé no Okoura n'a laissé que peu de souvenirs précis : on ne sait exactement ni quand il naquit, ni quand il mourut. En 701, il part pour la Chine, comme secrétaire d'ambassade; en 721, il obtient une fonction à la cour. Par bonheur, ses poèmes, d'une inspiration très personnelle, nous renseignent assez sur son esprit pour que nous n'ayons pas trop à regretter l'indigence de sa biographie.

3. Ohtomo no Tabibito vécut sous les règnes des impératrices Ghemmyô (708-714) et Ghennshô (715-723) et de l'empereur Shômou (724-748). On dit que, fort intelligent, mais d'un caractère difficile, il se brouilla avec les Foujiwara, qui l'envoyèrent en disgrâce dans l'île de Kyoushou. Serait-ce pour oublier ces ennuis qu'il but tant de saké (voir plus bas ses poésies)? Son exil fut d'ailleurs honorable, car, lorsqu'il mourut, il avait le titre de premier sous-secrétaire d'Etat.

4. Ohtomo no Yakamotchi apparaît dans l'histoire littéraire en 736, date des premières tannka qu'il nous ait laissées; peu après, on le voit débuter à la cour comme page, et on peut dès lors suivre toute sa carrière par les nombreux titres successifs qui en marquent les étapes; finalement, il devient second sous-secrétaire d'Etat et meurt en 785.

Digitized by Google

## I. — HITOMARO[1]

### ÉLÉGIE SUR LE PRINCE HINAMI[2]

Au temps où commencèrent
Le Ciel et la Terre,
Dans la Rivière du Ciel[3]
Eternel[4],
Les huit cents myriades,
Les mille myriades de dieux
S'étant assemblés
En une divine assemblée,
Lorsqu'ils délibérèrent
D'une délibération divine[5],
A l'auguste déesse du Soleil
Qui brille dans les cieux,
Ils firent gouverner
Le Ciel;
Le Pays des frais épis
De la Plaine de roseaux,

1. Je donne de préférence une naga-outa de chacun de ces poètes, puisque c'est ce genre qui précisément caractérise le *Manyôshou*; on trouvera plus loin assez de tannka tirées du *Kokinn-shou* et des recueils postérieurs. Voici cependant, par exception, une tannka fameuse de Hitomaro :

Durant cette nuit longue, longue
Comme la queue tombante
Du faisan doré
Qui traîne ses pas,
Dois-je dormir solitaire?

(*Shouïshou*, XIII, Amour, 3. — *Hyakouninn-isshou*, n° 3.)

(Le *yamadori*, « oiseau des montagnes », qu'indique le texte, est le faisan doré, Phasianus Sœmmeringi.)

2. Ce prince mourut en 689, à 22 ans, avant que l'impératrice Jitô, qui exerçait une sorte de régence depuis la mort récente de l'empereur Temmou, eût pu lui remettre le pouvoir. On s'explique ainsi la division tripartite du poème, qui, après avoir rappelé d'abord l'investiture de Ninighi, ancêtre de la dynastie, nous montre ensuite le prince quittant l'empire où règne sa mère pour s'élever au ciel, et déplore enfin, avec tout le peuple, son trépas et la solitude de sa tombe.

3. La Voie lactée. V. plus haut, p. 46, n. 3.

4. *Hiçâkata*, « durable et solide », mot-oreiller de « Ciel ». C'est l'idée du « firmament ».

5. Voir ci-dessus, *Kojiki*, chap. XXX, XXXIII, XXXIV.

Digitized by Google

Ils le firent gouverner,
Jusqu'à ce que se réunissent
Le Ciel et la Terre[1],
Par l'auguste dieu qui,
Fendant l'octuple haie[2]
Des nuages du Ciel,
Daigna venir,
Descendant comme un dieu.

L'auguste Enfant du Soleil[3]
Brillant dans les hauteurs,
Dans le palais de Kiyomi
D'Açouka[4]
Siégeant puissamment
D'une manière divine[5],
Au Pays du pouvoir
Souverain,
De la Plaine du Ciel
Ouvrant la Porte de roc,

1. A la fin du monde, de même que leur séparation en fut l'origine.
2. Voir *Kojiki*, chap. XXXIV; et comp. plus bas, p. 140, n. 2 et 4, l'antique poésie à laquelle Hitomaro pensait sans doute lorsqu'il composa ce vers.
3. L'impératrice Jitô. — Cette souveraine fut elle-même poète. Voici une de ses tannka :

Le printemps étant passé,
L'été, sans doute, va venir :
Car, sur le céleste mont Kagou,
On sèche des vêtements
D'une blancheur éclatante.

(*Manyôshou*, livre I, 1re partie.)

Cette poésie est plus connue sous la forme que crut devoir lui donner l'auteur du *Hyakouninn-isshou* (n° 2), qui remplaça le second vers par « L'été semble venu », et le quatrième par « Sèchent, dit-on, des vêtements » ; mais il faut évidemment préférer le texte original du *Manyôshou*, qui exprime une impression plus vivante. Dans le *Manyôshou*, l'impératrice voit les vêtements : dans le *Hyakouninn-issnou*, elle en entend parler; et de fait, les poètes de la première époque se contentaient de peindre ce qu'ils avaient sous les yeux, tandis que ceux de la seconde, lorsqu'ils chantaient la nature et ses beautés, les décrivaient surtout par ouï-dire.
4. Dans le Yamato (v. p. 70, n. 2).
5. Voir p. 33, n. 3.

Digitized by Google

Il s'éleva[1]
D'une ascension divine.

Si notre grand Seigneur,
Le très auguste Prince,
Avait daigné gouverner
La région sous-céleste,
Il eût été excellent
Comme les fleurs du printemps,
Il eût été parfait
Comme la pleine lune;
Les hommes des quatre côtés
De la région sous-céleste
Ayant confiance en lui
Comme en un grand vaisseau[2],
Levant les yeux comme dans l'attente
De l'eau du ciel[3].
Comment
A-t-il pensé[4]?
Sur la colline de Mayoumi
Solitaire,
Fondant puissamment
Les piliers de son palais,
Ayant érigé
Son auguste demeure[5],
Au matin
Son auguste parole ne se fait plus entendre.
De mois et de jours
Beaucoup se sont écoulés.
Et c'est pourquoi
Les serviteurs du palais de l'auguste Prince[6]
Ne savent plus où aller!

1. Le prince Hinami.
2. Mot-oreiller de « se confier », comme le marin à un bon navire.
3. De la pluie bienfaisante, espérée pendant la sécheresse.
4. Le poète suppose que, si le prince est mort, c'est qu'il a bien voulu abandonner la terre pour le ciel.
5. Le tombeau du prince est représenté comme un palais qu'il s'est lui-même choisi.
6. Les gardiens du tombeau, dont les fonctions cessaient au bout d'un certain temps.

Digitized by Google

*Hannka*[1].

1

La Sublime Porte[2] de l'auguste Prince,
Vers laquelle nous levions les yeux
Comme on contemple le Ciel
Eternel,
Tombe en ruines. Quelle pitié!

2

Bien que brille le Soleil
Couleur de garance[3],
La Lune[4] qui traverse la nuit
Noire comme les vrais joyaux de la lande[5]
A disparu. Quelle pitié!

(*Manyôshou*, livre II, 2e partie.)

## *II. — AKAHITO*

### DEVANT LE MONT FOUJI

Depuis le temps où furent séparés
Le Ciel et la Terre,
Altier et vénérable
Dans son isolement divin,
Le haut mont Fouji
Du pays de Sourouga,
Quand je le contemple
Sur la Plaine du Ciel,
Du soleil dans sa course
La lumière même se cache;
De la lune brillante

1. Les *naga-outa* sont suivies, en principe, d'une ou plusieurs *hannka* (ou *kaéshi-outa*), « poésies répétées », sortes d'« envois » écrits sous forme de *tannka*, mais dont la fonction particulière est de résumer l'idée du poème principal.
2. *Mi-kado*, c'est-à-dire le palais. Comp. p. 25, n. 2.
3. *Akanéçaçou*. L'*akané* est la garance à feuilles cordiformes dont on se servait pour teindre les vêtements.
4. C'est-à-dire le Prince, la Souveraine étant comparée au Soleil.
5. *Nouhatama*, probablement les baies d'une iridée, le *karaçou-ohghi* ou pardanthe de Chine : mot-oreiller de la nuit et de toutes les choses noires ou sombres en général.

Digitized by Google

L'éclat ne se voit plus[1];
Même les blancs nuages
N'osent passer;
Et perpétuellement,
La neige tombe.
Je voudrais raconter à jamais,
Célébrer à jamais
Ce haut mont Fouji!

*Hannka.*

Sorti de chez moi, quand je regarde
De la plage de Tagó,
La neige tombe
Sur la haute cime du Fouji,
Toute blanche[2]!

(*Manyôshou*, livre III, 1re partie.)

## III. — OKOURA

### LA MISÈRE[3]

Dans cette nuit où tombe la pluie
Mêlée au vent,
Dans cette nuit où tombe la neige
Mêlée à la pluie,
Que devenir?
Et il fait si froid!
Je me mets à mordiller, à petites bouchées,
Du sel dur[4];
Je me mets à buvotter, à petits coups,
Des résidus de saké[5];

1. La montagne est si haute qu'elle paraît se dresser comme un gigantesque écran devant ces astres.
2. Hannka reproduite dans le *Hyakounin-isshou*, n° 4, sauf de légères retouches, d'ailleurs malheureuses.
3. Dans ce poème, un pauvre « claquedent » se lamente; il rencontre bientôt un autre miséreux, qu'il interroge sur sa propre existence : ce dernier à son tour fait connaître ses malheurs. Par ce procédé, qui d'ailleurs ne constitue pas un véritable dialogue, l'auteur a trouvé le moyen de nous exposer d'abord les souffrances d'un gueux non marié, puis la détresse, plus profonde encore, de l'indigent chargé de famille.
4. Sans doute quelque méchant morceau de poisson salé.
5. Mauvais saké tiré des résidus d'une fabrication antérieure.

Digitized by Google

Je tousse,
Je suis tout enchifrené.
Cependant, caressant ma barbe,
Qui n'est pas épaisse :
« Moi ôté,
Quel personnage reste-t-il ? »
Mais, bien que je m'enorgueillisse de la sorte,
Comme il fait si froid,
Je m'enveloppe la tête
De ma couverture de chanvre ;
De manteaux sans manches, en étoffe de chanvre,
Tout ce que j'en ai,
Je le mets, l'un sur l'autre.
Et pourtant, par une nuit si froide,
Il y a des hommes plus misérables
Que moi-même :
Leur père et leur mère
Ont faim et froid ;
Leur femme et leurs enfants
Pleurent en suppliant[1].

— En de tels temps,
Comment passes-tu ta vie ?

— Le Ciel et la Terre,
Bien qu'ils soient vastes,
Pour moi
Se sont faits étroits ;
Le soleil et la lune,
Bien qu'ils soient brillants,
Pour moi
Ne daignent pas rayonner ;
Est-ce que tous les hommes
Sont ainsi, ou moi seul ?
Etant un être humain
Par fortune,
Etant bâti
Comme tout le monde,
Ce sont des manteaux sans manches, en étoffe de chanvre,

1. Qu'on leur donne à manger.

Digitized by Google

Et où n'entre point d'ouate,
Des haillons qui pendent
Comme des algues,
Des guenilles seulement
Que je porte sur mes épaules;
Dans une hutte qui penche,
Dans une hutte croulante,
Sur le sol nu,
J'éparpille de la paille;
Père et mère
A mon chevet,
Femme et enfants
A mes pieds
M'entourent,
Confondus et gémissants;
Du foyer,
Aucune fumée ne s'élève;
Dans la marmite,
Des toiles d'araignée sont tendues;
On oublie même le soin
De faire bouillir le riz;
Et comme l'oiseau *nouyé*[1],
On est en lamentations.
Pour comble,
(Et, comme on dit,
Pour couper le bout
D'une chose déjà trop courte),
Avec sa verge
Voici le chef du village, dont la voix
Arrive jusqu'à l'endroit où l'on dort :
Il vient, debout, et crie[2].
Ainsi
Est sans issue
La voie de ce monde!

1. Le *nouyé*, peut-être un hibou, devenu en tout cas un oiseau légendaire, dont le cri éveillait l'idée de lamentations; d'où l'emploi de son nom, ici, comme mot-oreiller d'un verbe qui exprime cette idée.
2. Pour réclamer des taxes ou des prestations

Digitized by Google

*Hannka.*

Bien qu'on pense
Que ce monde
Est mauvais et détestable,
On ne peut s'envoler,
N'étant pas oiseau, hélas[1]!

(*Manyôshou*, livre V, 2e partie.)

## IV. — TABIBITO

### ÉLOGE DU SAKÉ[2]

1

Plutôt que de penser à des choses
Sans importance,
Mieux vaut boire
Une coupe
De saké, même trouble.

2

Du grand sage
De l'antiquité
Qui, pour nom au saké,
Donna celui de « Sage »,
Combien la parole fut excellente!

3

La chose que désiraient
Les sept sages

1. Ce morceau réaliste nous montre chez son auteur, au début du VIIIe siècle, un souci des malheurs du peuple qu'on chercherait vainement chez les autres poètes de la cour. Okoura était d'ailleurs un original. Je n'en veux pour preuve que cette tannka, improvisée, sans nulle modestie, pour s'excuser de partir avant la fin d'un dîner :

Moi, Okoura,
Maintenant je m'en vais.
Mes enfants doivent pleurer,
Et la mère de ces enfants
Doit m'attendre!

(Du *Manyôshou*, livre III, 3e partie.)

2. Sur ce thème, assez peu fréquent dans la poésie japonaise, l'auteur a composé une suite de treize variations qui permettront d'entrevoir la souplesse de son talent littéraire.

Digitized by Google

Hommes
De l'antiquité,
C'était sans doute le saké!

4

Plutôt que de parler
D'un air sérieux,
Combien il me semble préférable
D'être ivre et de crier
En buvant du saké!

5

Comment dire?
Comment faire [pour le montrer]? Je ne sais.
Mais la chose précieuse
Extrêmement,
C'est bien le saké!

6

Plutôt que
D'être un homme,
Je voudrais devenir
Une jarre à saké :
Alors j'en serais imbibé!

7

Qu'il est laid,
Celui qui ne boit pas de saké,
Affectant l'air d'un sage!
Un tel homme, quand je le regarde de près,
Me semble vraiment un singe.

8

Même un trésor
Inestimable,
Comparé à une coupe
De saké trouble,
En quoi lui serait-il supérieur?

9

Même un joyau
Qui étincelle la nuit,
Pourquoi vaudrait-il mieux

Digitized by Google

Que de se charmer le cœur
En buvant du saké?

10

Si vous n'êtes pas satisfait
Des voies d'amusement
En ce monde,
Vous pouvez, ce me semble,
Vous enivrer et crier!

11

Pourvu que je sois gai
En cette vie,
Que m'importe de devenir,
Dans la vie future,
Un insecte ou un oiseau?

12

Puisque c'est un fait
Que tous les hommes vivants
Finissent par mourir,
Mieux vaut être gai
Pendant qu'on est de ce monde.

13

Rester silencieux
Et faire semblant d'être un sage,
C'est vraiment inférieur :
Mieux vaut être ivre et crier
En buvant du saké.

(*Manyôshou*, livre III, 1re partie.)

## V. — *YAKAMOTCHI*

### LAMENTATIONS D'UN GUERRIER ENVOYÉ A LA FRONTIÈRE[1]

Révérant l'ordre auguste
De notre grand Empereur,

1. Ce poème, daté de l'an 755, exprime les sentiments d'un *saki-mori*, c'est-à-dire d'un guerrier appelé à faire partie de la garnison

Digitized by Google

Je me sépare de ma femme;
Bien qu'il soit attristé,
Courageux est le cœur
Du véritable guerrier.
Je me fais beau;
Et comme je sors de la porte,
Celle qui m'a donné son lait[1],
Ma mère, me caresse;
Douce comme l'herbe tendre[2],
Ma femme m'étreint :
« Que tu sois sain et sauf,
C'est ce que je souhaite;
Heureux et prospère,
Reviens vite! »
De sa belle manche,
Elle essuie ses pleurs;
Et en sanglotant,
Elle dit ces paroles.
Comme les oiseaux en bande[3]
Partir, s'envoler, c'est dur;
J'hésite,
Et je regarde en arrière.
Mais, de plus en plus loin,
Je m'éloigne du pays natal;
De plus en plus haut,
Je franchis les montagnes;
Jusqu'à ce que j'atteigne Naniha,
Parsemée de roseaux[4].

de Dazaïfou, dans l'île de Tsoukoushi, à l'extrême occident de l'empire. La franchise de ses regrets, l'aveu de sa tendresse conjugale, le spectacle de ses larmes, autant de traits sincères qu'on ne retrouvera plus quand les héros des grandes guerres civiles, nourris au confucianisme et endurcis par une morale inflexible, regarderont désormais comme une honte de laisser voir en eux quelque chose d'humain.

1. Mot-oreiller de « mère ».
2. Mot-oreiller d'« épouse ». (Comp. au Kojiki, XXV, ci-dessus, p. 57.)
3. Mot-oreiller de diverses expressions, notamment de « partir », comme fait une troupe d'oiseaux qui prend son vol.
4. Mot-oreiller de Naniha (Naniwa), la future ville d'Ohçaka, et en particulier de l'embouchure de la rivière Yodo, qui la traverse avant de se jeter dans la mer.



Digitized by Google

A la marée du soir,
On fait flotter le bateau;
Au calme du matin,
On tourne la proue, on rame;
On attend.
Tandis que je suis là,
Le brouillard du printemps
S'élève autour des îles;
Le cri des grues[1]
Tristement gémit;
Je pense à ma maison
Si lointaine;
Et je sanglote, hélas!
A ce point que frémissent[2],
Sur mon dos, les flèches de guerre[3].

*Hanka.*

1

Sur la plaine de la mer
Où le brouillard s'élève,
Que le cri des grues
Est triste, le soir!
Et je pense au pays natal.

2

Tandis que je ne puis dormir,
Pensant à ma maison,
Les grues crient;

1. Le mot *tazu*, qu'on retrouve encore dans les deux hanka de ce poème, et que tous les dictionnaires traduisent par grue, pourrait bien désigner plutôt un héron, au cri lugubre, qui est très commun dans les rizières et les marais du Japon.

2. *Sogo*, bruissement de feuilles qui tremblent.

3. Le *Manyôshû* contient (vol. XX, 4e et 2e parties) plusieurs autres poèmes conçus dans le même esprit, soit par Yakamotchi encore, soit par d'autres fonctionnaires qui, comme lui, appartenaient au Ministère de la guerre. En revanche, et à l'exception des âges les plus primitifs, on ne trouve presque jamais un chant belliqueux dans l'ancienne littérature du pays. Pour les hommes de ce temps, la guerre n'était pas un sujet digne d'être traité en vers. Cette délicatesse de goût, qui marque déjà une si haute civilisation, est manifestement un des traits les plus curieux de la poésie lyrique japonaise.

Digitized by Google

Et je ne vois même pas les roseaux de la plage,
Que cache le brouillard du printemps[1]!

(*Manyôshou*, livre XX, 2e partie.)

1. Sous-entendu : à plus forte raison ne puis-je voir ma maison lointaine !

Pour finir, une tanka célèbre du même Yakamotchi. — Elle a trait à la légende du « Septième soir » (voir plus bas, p. 204, n. 2), où la Tisserande et le Bouvier peuvent se rencontrer grâce à un pont que de célestes pies, entre-croisant leurs ailes, forment sur la Rivière du ciel. En souvenir de cette légende même, on avait donné le nom de « Pont des Pies » à un passage du palais impérial. Yakamotchi évoque tout cela en cinq vers :

Quand je vois toute blanche
La gelée qui se trouve
Sur le Pont jeté
Par les Pies,
C'est que la nuit est bien avancée!

(*Shinn-Kokinnshou*, VI, Hiver. — *Hyakouninn-isshou*, no 6.)

Digitized by Google

# III. — ÉPOQUE DE HÉIAN

## I. — LA POÉSIE

### A. LE KOKINNSHOU

Le *Kokinnshou,* ou « Recueil de poésies anciennes et modernes », est, en date comme en importance, le premier des recueils de vers qui parurent durant l'époque de Héian.

Sa Préface, qu'on trouvera plus loin, nous raconte comment il fut rédigé, d'ordre impérial, par Ki no Tsourayouki[1] et trois autres poètes[2]. Depuis le Manyôshou, et pendant presque un siècle après l'établissement de la capitale à Kyôto, la poésie japonaise avait été négligée pour les vers chinois; mais, à la fin du IXe siècle et au commencement du Xe, on vit se produire une belle renaissance : c'est de cette nouvelle floraison surtout que fut tirée, vers 922, la gerbe du Kokinnshou.

Comme le Manyôshou, le Kokinnshou est divisé en 20 livres; mais il ne comprend que 1,100 morceaux. En revanche, ces poésies sont groupées suivant une classification rationnelle : Printemps, Eté, Automne, Hiver, Congratulations, Séparations, Voyages, Amour, et la suite. Presque toutes sont de « brèves poésies », les « longs poèmes » étant depuis longtemps délaissés. Partant, plus de larges envolées, comme dans le Manyôshou; mais, dans le cadre étroit que le goût japonais s'était choisi, de légères esquisses, fines et ingénieuses, d'autant plus

1. Ki no Tsourayouki naquit probablement en 883. Sa généalogie le rattachait à la famille impériale. Il fut un noble de cour très recherché pour son talent littéraire. A part cela, sa vie n'est guère connue que par la liste des fonctions qu'il exerça à Kyôtô et en province (voir le *Toça Nikki,* ci-dessous, p. 152). Il mourut en 946.

2. Ki no Tomonori (dates incertaines), neveu de Tsourayouki; Ohshikôtchi no Mitsouné (854?-903); et Mibou no Tadaminé (866-965). Pour leurs titres, voir *Préface* du Kokinnshou, ci-dessous, p. 149.

Digitized by Google

parfaites que, souvent, elles sortaient de quelque concours où elles avaient subi l'épreuve d'une critique sévère. Le Manyôshou, c'était la grande poésie, celle que des cœurs neufs savent trouver en présence de la nature ou dans l'observation sincère de l'humanité; le Kokinnshou, c'est la poésie sentimentale que fait naître la vie de cour, c'est-à-dire un art plus raffiné quant au fond et plus factice dans la forme. Cependant, on y remarque encore une certaine franchise, une vivacité d'impressions qu'on ne retrouvera guère dans les recueils ultérieurs.

Pour donner une idée de cette anthologie, je ne saurais mieux faire que de traduire les morceaux déjà choisis par un bon lettré du XIIIe siècle, qui en préleva 24 pour sa fameuse collection de « Cent poésies par cent poètes[1] ». Il est vrai que ses sélections ne répondent pas toujours au goût européen, ni même au goût japonais moderne; elles n'en sont pas moins intéressantes, d'abord parce qu'elles furent faites par un Japonais, puis parce que, là-bas, ce petit recueil est devenu si populaire que tout le monde le sait par cœur[2].

Voici d'abord une poésie de chacun des Rokkacenn, les « Six génies » de l'époque[3]; ensuite, de chacun des quatre rédacteurs du recueil; enfin, de divers poètes secondaires.

---

# LES ROKKACENN

---

## I. — L'ÉVÊQUE HENNJÔ[4]

O Vent du ciel,
Souffles, fermez
Les chemins des nuages!

1. Le *Hyakouninn-isshou*. Voir plus bas, p. 233.
2. Voir, en effet, p. 234, n. 1.
3. On trouvera plus bas (p. 148), dans la *Préface* du Kokinnshou, les jugements de Tsourayouki sur chacun de ces six poètes, avec des allusions transparentes aux pièces mêmes que je vais citer.
4. Dans les recueils japonais, les poètes sont désignés tantôt par leurs noms, tantôt par leurs titres, tantôt par diverses combinaisons des uns et des autres, tantôt même par des surnoms de pure fantaisie. J'ai conservé ces appellations traditionnelles toutes les fois qu'elles pouvaient se traduire sans de trop longues explications.

Un des titres les plus fréquents est celui de *nagon* (conseiller d'Etat), subdivisé lui-même en trois rangs : *dainagon*, « grand-conseiller », *tchounagon*, « conseiller moyen », et *shônagon*, « petit-conseiller ». Ces conseillers étant, en réalité, de hauts dignitaires,

Digitized by Google

Ces formes virginales,
Je voudrais les retenir un instant[1] !

(*Kokinnshou*, XVII, Divers, 1. — *Hyakounin-isshou*, n° 12.)

## II. — NARIHIRA

On n'a pas entendu parler, même à l'âge des dieux
Puissants et rapides,
De ces eaux qui passent
A travers une sombre pourpre
Dans la rivière Tatsouta[2] !

(V, Automne, 2. — *H.-i.*, n° 17.)

## III. — YAÇOUHIDÉ

Puisque c'est par son souffle
Que les herbes et les arbres de l'automne
Sont flétris,
Il est juste que ce vent des montagnes
Soit appelé la Tourmente[3].

(V, Automne, 2. — *H.-i.*, n° 22.)

peu nombreux, et parmi lesquels on choisissait les ministres, je leur ai donné ici le nom de « sous-secrétaires d'Etat », qui répond mieux à leur vraie situation.

1. Yoshiminé no Monnèçada, de naissance princière, était un favori de l'empereur Nimmyô ; à la mort de ce dernier, en 850, il se fit bonze, sous le nom de Hennjô, et devint plus tard évêque. Un jour, à l'occasion de la fête des Prémices, il assistait à une danse de jeunes filles nobles ; elles le charmèrent à tel point qu'il les comparait en lui-même à des êtres célestes ; et comme ces derniers, lorsqu'ils descendent sur la terre, ne peuvent retrouver le chemin de leur séjour habituel qu'à travers un ciel sans nuages, on comprend l'invocation du poète au Vent du ciel qui doit les amonceler. L'expression « Vent du ciel » désignant en même temps la parole impériale, il en résulte que l'évêque, dans ces vers ingénieux, adressait en réalité sa requête au souverain pour qu'il daignât ordonner une prolongation de la danse.

2. Ariwara no Narihira (825-880), poète fameux pour ses aventures galantes (de trop fréquentes visites à l'impératrice le firent désigner comme inspecteur des provinces de l'Est) ; c'est le héros légendaire du *Ické Monogatari* (voir plus bas, p. 169). Dans ces vers, il célèbre un paysage d'automne des environs de Nara : la rivière Tatsouta, dont les flots bleus s'écoulent, chargés de feuilles d'érable, tout en reflétant dans leur cours l'éclat pourpré des arbres eux-mêmes. — « Puissants et rapides », mot-oreiller de « dieux ».

3. Bounnya no Yaçouhidé, jardinier au palais impérial. — Toute

Digitized by Google

## IV. — LE BONZE KICENN

**Ma hutte**
**Est au sud-est de la capitale :**
**Ainsi je demeure.**
**Et les hommes disent**
**Que le monde est une Montagne de mélancolie[1] !**

**(XVIII, Divers, 2. — *H.-i.*, n° 8.)**

## V. — ONO NO KOMATCHI

**La couleur de la fleur**
**S'est évanouie,**
**Tandis que je contemplais**
**Vainement**
**Le passage de ma personne en ce monde[2].**

**(II, Printemps, 2. — *H.-i.*, n° 9.)**

cette poésie repose sur un jeu de mots qui s'adresse à l'oreille d'abord, mais aussi, je crois, à l'imagination visuelle. En effet, *arashi*, « tempête », évoque l'idée d'*araki*, « sauvage ». « Tourmente » est le seul mot français qui puisse rendre un peu cette impression. D'autre part, *arashi* s'écrit avec un caractère chinois qui se compose des deux clefs « montagne » et « vent » ; ce qui exprime bien la nature de ce « Vent de la montagne ».

1. Ces vers justifient à merveille la réputation d'obscurité que Tsourayouki a faite à Kicenn (voir plus bas, *Préface* du Kokinnshou, p. 148 et p. 149, n. 1). On peut les entendre, en effet, de deux façons entièrement opposées. Le fondement de la poésie est une allusion à la Montagne d'*Ouji*, dont le nom évoque, si l'on veut, l'idée de tristesse, de dégoût du monde, de mélancolie (*oushi*). Mais, ceci posé, le poète a pu vouloir dire deux choses. Ou bien, dans un sens optimiste : « Je me suis installé sur la Montagne d'Ouji : là, je vis tranquille et heureux ; pourquoi s'obstiner à soutenir que ce monde est une Vallée de larmes ? » ou bien, dans un sens pessimiste : « Je me suis retiré sur la Montagne d'Ouji : c'est là que j'ai cherché un refuge pour oublier le monde, avec ses douleurs ; et le nom même de ce lieu me les rappelle ! » La première interprétation me semble d'ailleurs préférable, « ainsi je demeure » étant une expression que les Japonais ont coutume de prendre en bonne part.

2. Ono no Komatchi (834-880), femme aussi célèbre par sa beauté que par son talent poétique. Sa tanka justement exprime avec un art admirable les regrets que lui cause la perte de cette beauté, rendue inutile par son orgueil. D'un bout à l'autre, une métaphore se poursuit, où la destinée de la fleur est associée à celle de la poétesse ; et cette métaphore éclate, aux deux derniers vers, en des jeux de

Digitized by Google

### *VI. — KOURONOUSHI*

**Du printemps la pluie**
**Tombe : sont-ce des larmes?**
**Car il n'y a personne**
**Qui ne regrette que se détachent**
**Les fleurs de cerisier[1] !**

**(*Kokinnshou,* II, Printemps, 2.)**

---

## TSOURAYOUKI ET SES COLLABORATEURS

---

### *TSOURAYOUKI*

**De l'homme, non !**
**Le cœur ne saurait être connu :**
**Mais, dans mon village natal,**
**Les fleurs, de jadis**
**Exhalent toujours le parfum[2].**

**(I, Printemps, 1. — *H.-i.*, n° 35.)**

mots aussi charmants qu'intraduisibles : de même que la couleur de la fleur se perd sous la « tombée » (*fourou*) d'une « longue pluie » (*naga-amé*), ainsi la beauté de la femme s'est évanouie tandis qu'elle « passait » (*fourou*) à travers la vie, dans une trop « longue contemplation » (*nagamé*) d'elle-même.

1. Ohtomo no Kouronoushi est le seul des Rokkacenn qui ne soit pas représenté dans le *Hyakouninn-isshou.* Je donne ici une poésie de lui pour compléter le groupe des « Six génies ».

Ce poète est resté fameux pour son vilain caractère, dont témoigne une anecdote souvent illustrée par l'art japonais, et qui devait faire aussi l'objet d'un drame lyrique. Ono no Komatchi ayant préparé une belle tannka pour un concours de poésie, Kouronoushi, qui avait écouté à la porte, imagina d'insérer les vers de sa rivale dans un manuscrit du *Manyôshou;* puis, le grand jour venu, au moment où l'empereur et sa cour applaudissaient la tannka de Komatchi, il déroula sous leurs yeux la page falsifiée; mais la poétesse, avec un peu d'eau, eut vite fait de laver l'encre fraîche, qui disparut du texte authentique, et le confrère jaloux fut couvert de confusion.

2. Tsourayouki, rentrant après une longue absence, va rendre visite à un ami, qui s'étonne qu'il ait retrouvé si aisément le chemin de sa demeure; le poète, avisant près de la porte un prunier en fleurs, en cueille une branche qu'il lui offre, avec ces vers improvisés.

Digitized by Google

## *TOMONORI*

Aux jours du printemps,
Où est si beau l'éclat
[Du ciel] éternel,
D'un cœur inquiet
Pourquoi les fleurs se détachent-elles[1]?

(II, Printemps, 2. — *H.-i.*, n° 33.)

## *MITSOUNÉ*

Si je voulais la cueillir, je la cueillerais
A tâtons,
La fleur du chrysanthème blanc
Placée sous l'illusion
De la première gelée blanche[2]!

(V, Automne, 2. — *H.-i.*, n° 29.)

## *TADAMINÉ*

Depuis que j'ai quitté
Celle qui paraissait glaciale
Comme l'aube qu'éclaire encore la lune,

1. C'est-à-dire : « Quand nous sommes si heureux, en pleine lumière du printemps, pourquoi les fleurs de cerisier veulent-elles nous quitter, au lieu de participer tranquillement, comme nous, à cette fête de la nature? »

2. Cette poésie peut recevoir plusieurs interprétations. D'après tel commentateur, elle veut dire : « Entre des chrysanthèmes de couleurs variées, quel est le blanc? Sous la gelée blanche qui les couvre tous, impossible de le discerner! » Mais dans ces vers, que le Kokinnshou d'ailleurs intitule « La fleur du chrysanthème blanc », il n'est pas question d'autres nuances. Pour quelques-uns, le sens serait : « Ces chrysanthèmes blancs, unis à la gelée blanche, forment une harmonie si charmante! Comment se décider à la détruire? C'est d'une main tremblante que je cueillerais la fleur. » Il y a un peu de cela dans l'admiration que le poète éprouve pour le spectacle qu'il a sous les yeux; cependant, je crois préférable d'adopter l'explication suivante, plus simple et plus conforme au texte : « Dans toute cette blancheur qui m'éblouit, si je voulais cueillir la fleur, ce n'est que par fortune que je pourrais la distinguer de la gelée blanche elle-même! » En somme, ce vague impressionnisme a pour curieux résultat d'éveiller souvent une suite d'interprétations qui sont, pour ainsi dire, autant de poésies nouvelles.

Digitized by Google

Il n'y a pas pour moi de chose plus triste
Que le point du jour[1]!

(XIII, Amour, 3. — *H.-i.*, n° 30.)

---

## POÈTES DIVERS

---

### *L'EMPEREUR KÔKÔ*

C'est pour toi
Que j'entre dans les champs du printemps
Pour cueillir les jeunes plantes,
Cependant que la neige tombe
Sur les manches de mes vêtements[2].

(I, Printemps, 1. — *H.-i.*, n° 15.)

### *KIYOWARA NO FOUKAYABOU*

Dans la nuit d'été,
Tandis que le soir semble encore là,
Voici l'aurore :
En quel coin des nuages
La lune a-t-elle trouvé son lieu de repos[3]?

(III, Été. — *H.-i.*, n° 36.)

### *SAROUMAROU*

FONCTIONNAIRE SHINNTOÏSTE

Combien triste est l'automne
Quand j'entends la voix

1. La douleur du poète ne l'empêcha pas de voir se lever bien des aurores : il mourut, en effet, dans la 99e année de son âge.
2. Cet empereur, monté sur le trône à 54 ans (en 885), mourut trois ans plus tard; il n'en a pas moins laissé le souvenir d'un sage. On dit que ces vers avaient pour but d'exprimer sa tendresse pour sa grand'mère; et de fait, ils rappellent assez clairement les anecdotes chinoises sur la piété filiale.
3. Foukayabou, arrière-grand-père de Sei Shônagon (voir p. 195). — Le poète se demande ce qu'a bien pu devenir la lune; dans cette brève nuit d'été, elle n'a pu traverser tout le ciel : elle se sera donc couchée dans un nuage?

Digitized by Google

Du cerf qui brame,
En foulant et dispersant les feuilles des érables
Dans les profondeurs de la montagne[1] !

(IV, Automne, 1. — *H.-i.*, n° 5.)

## OÉ NO TCHIÇATO

Quand je contemple la lune,
De mille manières, vraiment, les choses
Sont tristes :
Et pourtant l'automne n'est pas
Pour moi seul[2].

(IV, Automne, 1. — *H.-i.*, n° 23.)

## HAROUMITCHI NO TSOURAKI

Dans le torrent de la montagne,
Bâties par le vent,
Des palissades qui protègent les rives :
Ce sont les feuilles d'érable
Qui ne peuvent suivre le flot[3].

(V, Automne, 2. — *H.-i.*, n° 32.)

## MINAMOTO NO MOUNÉYOUKI

Dans un village des montagnes,
La solitude de l'hiver
S'augmente encore,
Si l'on songe qu'ont disparu
Même les regards humains, même les herbes[4].

(VI, Hiver. — *H.-i*, n° 28.)

1. Saroumaroû (VIII^e siècle) était un de ces fonctionnaires (*tayou*) qui, sans être prêtres, ont la charge d'un temple. Comp. le *Hôjôki*, ci-dessous, p. 201. — Le cri plaintif du cerf s'associe toujours, dans l'imagination japonaise, aux mélancolies de l'automne.

2. Poésie d'autant plus belle qu'elle exprime, au IX^e siècle, une sympathie assez rare chez des hommes de cour.

3. Tsourakí, début du X^e siècle. — Il s'agit des rangées de pieux entrelacés de bambous qu'on emploie pour maintenir les bords d'une rivière ; les feuilles d'érable sont en telle abondance qu'elles imitent magnifiquement ces ouvrages de l'homme.

4. Mounéyouki, première moitié du X^e siècle. — En évoquant la mélancolie de ces villégiatures d'été qui, la saison passée, ne sont

Digitized by Google

## *SAKANO-OUÉ NO KORÉNORI*

Au point du jour,
Paraissant aux yeux presque
Comme la lune de l'aube,
La neige blanche tombe
Sur le village de Yoshino[1].

(VI, Hiver. — *H.-i*, n° 31.)

## *YOUKIHIRA*

SECOND SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT

Une fois séparés,
Si j'entends le [bruissement du] pin
Qui croît sur la cime
De la montagne d'Inaba,
Je reviendrai aussitôt[2].

(VIII, Séparations. — *H.-i.*, n° 16.)

## *ABÉ NO NAKAMARO*

Tandis que je regarde au loin
La Plaine du ciel,

pas seulement désertées des hommes, mais semblent encore délaissées par la nature, le poète veut sans doute exprimer l'abandon où il se trouve lui-même.

1. Korénori (IXe siècle) aurait improvisé cette tanuka au cours d'un voyage dans le Yamato. Yoshino est un village des montagnes dont les poètes chantent surtout les cerisiers; en nous le montrant enveloppé dans un brouillard lumineux de neige tombante, Korénori nous donne une note plus originale; c'est une impression fugitive très délicatement fixée.

2. Youkihira (?-893) était demi-frère de Narihira, l'un des Rokkacenn. Nommé gouverneur d'Inaba, il doit quitter son amante; mais il l'assure que s'il apprend un jour qu'elle désire vivement le revoir, il reviendra bien vite. Pour exprimer cette simple idée d'une manière ingénieuse, il emploie deux jeux de mots : l'un porte sur *Inaba*, nom de lieu qui peut vouloir dire également « si je vais »; l'autre sur *matsou*, « un pin » et « attendre ». Ce dernier calembour, qu'il serait facile de rendre en anglais (« a pine » et « to pine »), est malheureusement essentiel à la valeur de cette poésie, dont tout le charme consiste dans la discrétion avec laquelle le poète suppose, sans le dire autrement que par une image détournée, que son amie pourra quelque jour languir pour lui.

Digitized by Google

Ah! c'est cette même lune qui surgissait
De la montagne de Mikaça
Dans Kaçougha[1]!

(IX, Voyages. — *H.-i.*, n° 7.)

## *TAKAMOURA*

CONSEILLER PRIVÉ

Sur la Plaine de l'océan,
Vers les quatre-vingts îles,
Je m'avance en ramant :
Annoncez-le aux hommes,
Bateaux des pêcheurs[2]!

(IX, Voyages. — *H.-i.*, n° 11.)

## *SOUGAWARA NO MITCHIZANÉ*

Cette fois-ci,
Je n'ai même pas pris de bandelettes...
O « Mont des Offrandes »,
Des brocarts de feuilles d'érable
Au bon plaisir du dieu[3]!

(IX, Voyages. — *H.-i.*, n° 24.)

1. Nakamaro (milieu du VIII^e s.) assiste, en Chine, à un dîner d'adieux que lui offrent ses amis au moment où il va rentrer au Japon; on se trouve au bord de la mer : la lune se lève; et le poète pense aux montages de Nara : il chante avec bonheur le pays natal q u'il va revoir.

2. Ono no Takamoura (801-852), aussi connu comme savant que comme poète, fut exilé aux îles Oki pour avoir, dit-on, manqué de respect à l'empereur. Dans cette poésie, il adresse à ses amis de Kyôto le dernier adieu.

3. Sougawara no Mitchizané, qu'on appelle aussi parfois Kan-Ké, « la Maison de Kan », en prononçant son nom de famille à la chinoise, fut un des plus fameux hommes d'État du IX^e siècle, en même temps qu'un grand lettré. Né en 844, il devint ministre sous l'empereur Ouda; après l'abdication de ce dernier, des intrigues de cour le firent envoyer en disgrâce dans l'île de Kyoushou, où il mourut en 903. Plus tard, il devait être déifié sous le nom de Tennjinn Sama et adoré notamment comme dieu de la calligraphie. C'est le lointain ancêtre des Maéda, seigneurs de Kaga, qui, lors de la Révolution japonaise, donnèrent à l'État leur magnifique résidence d'Edo (le *Kaga-yashiki*) pour y fonder l'Université de Tôkyô actuelle. — Un jour, Mitchizané accompagnait son souverain au mont Tamouké, près de Nara; et en

Digitized by Google

## FOUJIWARA NO TOSHIYOUKI

Les vagues s'assemblent sur la côte
De la baie de Souminoé :
Même la nuit,
Dans les chemins du rêve,
Je devrai fuir les yeux des hommes[1].

(XII, Amour, 2. — *H.-i.*, n° 18.)

## LE MINISTRE DE KAWARA

Comme l'étoffe à feuilles de spiranthe de Shinobou,
Dans Mitchinokou,
Pour qui
Ai-je commencé d'être troublé,
Moi qui ne l'étais pas[2]?

(XIV, Amour, 4. — *H.-i.*, n° 14.)

pareil cas, un simple sujet ne pouvait faire d'offrande personnelle au dieu local. Mais, par bonheur, *tamouké* veut justement dire « offrande ». Il s'excusa donc en improvisant ces vers, où il priait le « mont des Offrandes » de faire agréer au dieu, à défaut des *nouça* coutumières, le riche brocart de ses feuillages pourprés. (Pour ces offrandes, voir ci-dessous, p. 161, n. 1.)

1. Toshiyouki, officier de la garde impériale, mort à 27 ans, en 907. — Les deux premiers vers de cette poésie ne sont qu'une introduction aux trois derniers; entre ces deux parties, nul autre lien que le fil ténu d'un jeu de mots sur *yorou*, qui apparaît dans l'une et l'autre, d'abord avec le sens de « s'assembler », ensuite avec le sens de « nuit ». Le petit paysage esquissé au début doit donc être considéré comme un ornement tout à fait distinct, quant au fond des choses, de l'idée essentielle que le poète exprime enfin, à savoir que, dans son désir de tenir caché un amour secret, il devra éviter les regards du monde même lorsqu'il visitera en rêve son amie.

2. Minamoto no Tôrou (?-949), surnommé le « ministre de Kawara » parce que sa résidence était dans ce quartier de Kyôto. — Mitchinokou était la partie la plus reculée de l'immense province de Moutsou, qui comprenait tout le nord-est de l'île principale; du district de Shinobou, dans Mitchinokou, arrivaient des étoffes bien connues, qu'on envoyait à la capitale comme impôt et dont le dessin représentait les feuilles d'une orchidée (*motchizouri*, Spiranthes australis); ces étoffes avaient d'ailleurs la réputation de se déchirer assez facilement. Le poète veut faire une déclaration à une femme qui a troublé la paix de son cœur : en deux vers, il éveille d'abord l'idée de ce tissu inconsistant; ces vers eux-mêmes servent d'introduction à l'évocation de son âme troublée, déchirée, effilochée; et l'emploi d'un

Digitized by Google

### *LE BONZE SOGEI*

Seulement parce qu'elle m'avait dit :
« Je reviens tout de suite »,
Je l'ai attendue, hélas! jusqu'à l'apparition
De la lune de l'aube
Du mois aux longues nuits[1]!

(XIV, Amour, 4. — *H.-i.*, n° 21.)

### *FOUJIWARA NO OKIKAZÉ*

Qui donc
Aurai-je pour amis,
Quand de Takaçago
Les pins mêmes, de mon vieux temps
Ne sont pas les compagnons[2]?

(XVII, Divers, 1. — *H.-i.*, n° 24.)

---

# B. AUTRES ANTHOLOGIES

Le *Kokinshou* fut suivi d'autres anthologies officielles, dont les meilleures sont celles qui se rattachent aussi à l'époque de Héian. D'abord, le *Gocennshou*, « Recueil choisi postérieur[3] »,

mot choisi avec soin dans le même ordre de pensées (*somérou*, « commencer », mais aussi « teindre »), vient renforcer encore cette impression générale.

1. Yoshiminé no Hironobou, peut-être fils de l'évêque Hennjô, un des *Rokkaçenn*, qui avait été marié avant de se faire bonze. — Le mois aux longues nuits (*nagatsouki*) était le neuvième de l'ancien calendrier.

2. Pour le pin ou les pins de Takaçago (car, suivant les versions, il est question tantôt de deux pins à Takaçago, tantôt d'un pin à Takaçago et d'un autre à Souminoé), voir *Préface* du Kokinshou, ci-dessous, p. 144, n. 1. Okikazé (début du x^e s.) veut exprimer l'isolement de sa vieillesse : tous ses amis sont morts ; il y a bien les pins de Takaçago ; mais, avec eux, comment parler du passé ?

3. En 951. — 1,426 poésies. — Compilateurs : les « Cinq hommes

Digitized by Google

et le *Shouïshou*, « Recueil de restes assemblés[1] », qui, avec le Kokinnshou lui-même, constituent le *Sanndaïshou*, ou « Recueil des trois règnes[2]. » Puis, le *Goshouïshou*, « Recueil postérieur de restes assemblés[3] », le *Kinnyôshou*, « Recueil de feuilles d'or[4] », le *Shikwashou*, « Recueil de fleurs des mots[5] », et le *Sennzaïshou*, « Recueil de mille années[6] », dont la date coïncide justement avec la fin de cette époque. Le *Shinn-Kokinnshou*, « Nouveau Kokinnshou », qui parut au cours de la période suivante, mais qui n'est, dans une large mesure, qu'une réédition des recueils postérieurs au Kokinnshou, vient compléter cette riche série. Tous ces recueils, y compris le *Kokinnshou* et le *Shinn-Kokinnshou* lui-même, forment à leur tour un ensemble appelé *Hatchidaï-shou*, ou « Recueil des huit règnes ».

Pour ces anthologies, comme pour le Kokinnshou, je vais donner ici la sélection déjà faite par l'auteur du *Hyakouninn-*

de la Chambre des Poiriers » (*Nashitsoubo no Goninn*), du nom d'une salle du Palais où ils travaillèrent. Ce sont : Sakano-oué no Motchiki, Ki no Tokiboumi, Minamoto no Shitagô, Ohnakatomi no Yoshinobou et Kiyowara no Motoçouké. On trouvera des poésies de deux d'entre eux au *Hyakouninn-isshou*, nos 42 et 49 (ci-dessous, p. 117 et p. 119).

1. Vers 995. — 1,351 poésies. — Compilateur : Foujiwara no Kinntô (voir *Hyakouninn-isshou*, n° 55, ci-dessous, p. 121). C'est au même Kinntô qu'on attribue la fameuse liste de « Trente-six génies » (*Sann-jou-rokkacenn*), qui devait fournir à de nombreux peintres l'occasion de grouper, en une galerie populaire, les plus illustres figures de l'ancienne poésie, et dont les noms correspondent d'ailleurs, pour deux tiers environ, à ceux que nous trouvons dans le *Hyakouninn-isshou*.

2. C'est-à-dire des règnes de Daigo, Mourakami et Kwazan, sous lesquels ils furent rédigés.

3. En 1086. — 1,220 poésies. — Compilateur : le sous-secrétaire d'Etat Foujiwara no Mitchitoshi. Voici une jolie tannka où, s'adressent à un ami qui va faire un voyage dans l'Est, il le prie de ne pas oublier celui qu'il laisse, à l'ouest, dans la capitale :

A l'ascension
Du soleil matinal, à vous
Je penserai :
Au coucher de la lune,
Ne m'oubliez pas !

(*Kinnyôshou*, VI, Voyages.)

4. En 1127. — 716 poésies. — Compilateur : Minamoto no Toshiyori. Voir *Hyakouninn-isshou*, n° 74 (ci-dessous, p. 129).

5. Vers 1151. — 411 poésies. — Compilateur : Foujiwara no Akiçouké. Voir *Hyakouninn-isshou*, n° 79 (ci-dessous, p. 131).

6. 1187. — 1,285 poésies. — Compilateur : Foujiwara no Toshinari, plus connu sous son nom sino-japonais de Shounzei. Voir *Hyakouninn-isshou*, n° 83 (ci-dessous, p. 132). Toshinari fut le père de Sadaié, le compilateur du *Shinn-Kokinnshou* et du *Hyakouninn-isshou*.

Digitized by Google

*isshou*[1], qui, justement, suit à peu près l'ordre chronologique[2] : on verra ainsi se dérouler le mouvement poétique de l'époque, depuis le temps du Kokinnshou jusqu'au moment où ce beau courant classique, si fécond à ses origines, s'épuise et va se perdre dans le désert littéraire de la période de Kamakoura.

---

## *SÉMIMAROU*

Ceci, en vérité, c'est [le lieu où],
Allant ou revenant,
On se sépare,
Se connaissant ou ne se connaissant pas,
On se rencontre : c'est la Barrière d'Ohçaka[3].

(*Gocennshou*, XV, Divers, 1. — *Hyakouninn-isshou*, n° 10.)

## *EX-EMPEREUR YÔZEI*

Comme la rivière Minano
Tombant de la cime
Du mont Tsoukouba,
Mon amour, en s'accumulant,
Est devenu une eau profonde[4].

(*Gocennshou*, XI, Amour, 3. — *H.-i.*, n° 13.)

1. Voir plus haut, p. 101.
2. A la différence des recueils officiels, disposés par ordre de matières.
3. Sémimarou (fin du IXe s.), plus connu encore comme musicien que comme poète (voir plus bas, p. 192). Ces vers sont pourtant fameux, parce qu'ils chantent, sous une forme élégante, la Barrière d'Ohçaka, célèbre dans l'histoire japonaise. Cette barrière, qu'il ne faut pas confondre avec la ville d'Ôhçaka (la « Grande montée »), se trouvait près d'Ohtsou, sur la longue route de la Mer orientale, au sommet d'un défilé traversant la chaîne de montagnes qui séparait Kyôto des provinces de l'Est; tous les voyageurs devaient passer par cet endroit, où était un poste de gardes impériaux; et c'était bien ainsi la « Montée des rencontres » (*Aouçaka*, prononcé ensuite Ohçaka, mais écrit avec un caractère chinois qui veut dire « se rencontrer »). Comp. les nos 25 (p. 114) et 62 (p. 125).
4. Yôzei régna de 877 à 884. Sa poésie exprime par une image puissante cette idée que l'amour, avec de petits commencements, finit par devenir profond comme une grande rivière. Pour le mont Tsoukouba, comp. ci-dessous, p. 143, n. 3.



Digitized by Google

## ICÉ

« Même pendant l'espace d'un nœud
De court roseau
Du marais de Naniwa,
Sans nous rencontrer, dans cette vie
Passez! » Est-ce bien ce que vous dites[1]?

(*Shinn-Kokinnshou*, XII, Amour, 1. — *H.-i.*, n° 19.)

## PRINCE MOTOYOSHI

Dans ma détresse,
Maintenant tout m'est égal.
Même quand je devrais { détruire mon corps,
(poteaux
De Naniwa),
Je veux te revoir[2]!

(*Shouïshou*, XII, Amour, 2.— *H.-i.*, n° 20.)

## LE MINISTRE DE LA TROISIÈME AVENUE

Si le kazoura sarmenteux
De la Montagne des Rencontres

1. Auteur : la fille de Foujiwara no Tsougoukaghé, gouverneur d'Icé (comp. ci-dessous, p. 176, n. 1); cette dame d'honneur, aussi aimable que lettrée, fut une favorite de l'empereur Ouda (888-897). On peut comprendre sa poésie, soit comme un reproche à un courtisan qui aurait repoussé ses avances, soit comme une objurgation adressée à un amant qui ne voulait plus la revoir. Le jeu de mots, ici, porte sur *foushi no ma*, qui signifie soit « l'intervalle entre deux nœuds » de roseau, soit « un instant »; donc, « espace », dans le double sens d'espace comme dimension et d'espace de temps. C'est une métaphore fréquente chez les poètes japonais (comp., par exemple, ci-dessous, n° 88, p. 133). Pour Naniwa, voir plus haut, p. 97, n. 4.

2. Ce prince était fils de l'empereur Yôzei, l'auteur de la poésie n° 13 (ci-dessus, p. 113). Une de ses intrigues amoureuses, qui aurait dû rester secrète, est ébruitée; dans ces conditions, il ne lui reste plus qu'à prendre une résolution désespérée : il reverra son amante, même si cette aventure devait lui coûter la vie. Comme *mi wo tsoukoushi* suggère à la fois l'idée de « détruire son corps » et celle des « poteaux » qui, dans la baie de Naniwa, indiquaient les hauts-fonds dangereux pour les navires, le poète en profite pour construire toute sa tanka sur ce jeu de mots, assez banal d'ailleurs (comp. le n° 88, ci-dessous, p. 133).

Digitized by Google

S'accorde vraiment avec son nom,
Sans que les hommes le sachent
Ne peux-tu donc venir[1]?

(*Gocennshou*, XI, Amour, 3. — *H.-i.*, n° 25.)

## *LE SEIGNEUR TÉISHINN*

Les feuilles d'érable de la cime
Du mont Ogoura,
Si elles ont un cœur,
Une fois de plus
Voudront attendre une auguste visite[2].

(*Shouïshou*, XVII, Divers, 2. — *H.-i.*, n° 26.)

## *KANÉÇOUKÉ*

SECOND SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT

Sur la plaine de Mika,
Jaillissant et courant,
Le torrent d'Izoumi.
« Quand l'ai-je vue? me dis-je. Et pourquoi
Pensé-je si tendrement à elle[3]? »

(*Shinn-Kokinnshou*, XII, Amour, 1. — *H.-i.*, n° 27.)

1. Foujiwara no Sadakata (?-932) fut un des ministres de l'empereur Daïgo; il habitait la « Troisième avenue » (*sannjô*) de la capitale; d'où son surnom. — Kazoura est le nom générique de diverses plantes radicantes ou sarmenteuses. Le *sané-kazoura* dont parle notre poète est le Kazoura japonica, un arbrisseau sarmenteux de la famille des schizandracées, parente elle-même des magnoliacées. Comp. p. 40, n. 4; p. 80, n. 5; p. 151, n. 4. — Pour la Montagne des Rencontres, voir plus haut le n° 10 (p. 113). — Le poète veut dire: « S'il est vrai que le kazoura, qui rampe sur le sol, appartient à la Montagne des Rencontres, ne peux-tu, comme lui, te glisser secrètement jusqu'à moi? »

2. Téishinn Kô, nom littéraire de Foujiwara no Tadahira, un très puissant ministre (?-vers 936). L'ex-empereur Ouda, charmé d'une excursion au mont Ogoura dans la splendeur de l'automne, désirait que son fils, l'empereur Daïgo, eût à son tour le même plaisir délicat; et comme il lui fit transmettre cette recommandation par le poète, l'invitation prit tout naturellement la forme d'une tannka aussi élégante que respectueuse.

3. Kanéçouké (?-933). — Les noms de lieux de la première partie du poème ne sont que le point d'appui verbal de la seconde, grâce à une série de mots à double entente dont le principal est le nom même

Digitized by Google

## *BOUNNYA NO AÇAYAÇOU*

Par le puissant souffle du vent
Sur la blanche rosée,
Dans les champs de l'automne,
Comme sont dispersés les joyaux
Que ne retient aucun cordon[1]!

(*Gocennshou*, VI, Automne, 2. — *H.-i.*, n° 37.)

## *LA DAME D'HONNEUR OUKON*

Oubliée,
Je ne me soucie pas de moi-même.
Mais pour la vie de l'homme
Qui avait fait un serment,
Hélas! que c'est pitoyable[2]!

(*Shouïshou*, XIV, Amour, 4. — *H.-i.*, n° 38.)

## *HITOSHI*

CONSEILLER PRIVÉ

Oh! la plaine des bambous nains, du champ
Couvert de roseaux!
Bien que je prenne patience,
Pourquoi à un tel point
Cette personne m'est-elle chère[3]?

(*Gocennshou*, IX, Amour, 1. — *H.-i.*, n° 39.)

de la rivière d'*Izoumi*, qui signifie en même temps une « source » et « quand l'ai-je vue? »

1. Açayaçou (fin du IXe s.), fils de Yaçoubidé, l'un des Rokkacenn.

2. Dans un bel élan d'amour désintéressé, la femme abandonnée oublie sa propre souffrance : elle tremble seulement pour celui qui a violé la foi jurée et que la justice des dieux pourrait punir.

3. Hitoshi (xe s.) se demande pourquoi sa volonté ne peut dompter l'amour qui le domine; il exprime cette idée dans une tanka dont la partie descriptive sert d'introduction à la partie psychologique, avec un pont artificiel que constitue le mot *shino*, « bambou nain », reparaissant dans *shinobou*, « prendre patience, supporter, dissimuler ».

Digitized by Google

## TAÏRA NO KANÉMORI

Bien que je prenne patience,
A la couleur [de mon visage] s'est révélé
Mon amour;
Si bien qu'on me demande :
« Pensez-vous à quelque chose de triste[1] ? »

(*Shouïshou*, XI, Amour, 1. — *H.-i.*, n° 40.)

## MIBOU NO TADAMI

On dit que j'aime,
Et mon nom, de bonne heure,
S'est répandu au loin.
Nul ne savait,
Pourtant, quand j'ai commencé d'aimer[2].

(*Shouïshou*, XI, Amour, 1. — *H.-i.*, n° 41.)

## KIYOWARA NO MOTOÇOUKÉ

En tordant
Nos manches, ensemble
Nous avons fait le serment
Que sur la Montagne des Pins de Soué
Les vagues ne passeraient jamais[3].

(*Goshouïshou*, XIV, Divers, 1. — *H.-i.*, n° 42.)

## ATSOUTADA

SECOND SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT

Si je compare
A mon cœur après

1. Kanémori, milieu du x<sup>e</sup> siècle.
2. Tadami (x<sup>e</sup> s.), fils de Tadaminé, un des collaborateurs de Tsourayouki.
3. Motoçouké (?-989), un des compilateurs du *Gocennshou ;* père de Sei Shônagon (voir p. 195). — Dans cette poésie, il se contente d'exprimer ses sentiments par une allusion discrète à une tannka du *Kokinnshou*, plus ancienne et plus célèbre, qu'on trouvera ci-dessous, p. 146, n. 1 ; il y ajoute seulement l'image, si fréquente chez les poètes japonais, des manches dont on s'est tant de fois couvert le visage pour pleurer qu'elles sont toutes trempées de larmes.

Digitized by Google

L'avoir rencontrée,
Autrefois, cette chose,
Je ne l'avais pas comprise[1]!

(*Shouïshou*, XII, Amour, 2. — *H.-i.*, n° 43.)

## *AÇATADA*

SECOND SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT

Si je n'avais jamais eu
D'entrevue avec elle,
Cela eût mieux valu :
Ni quant à cette personne, ni quant à moi
Je n'aurais à me plaindre[2].

(*Shouïshou*, XI, Amour, 1. — *H.-i.*, n° 44.)

## *LE SEIGNEUR KENNTOKOU*

Celle qui devrait dire :
« Quelle pitié! »
Ne pensant plus à moi,
Pour moi, un rien
Je deviendrai, hélas[3]!

(*Shouïshou*, XV, Amour, 5. — *H.-i.*, n° 45.)

## *SONÉ NO YOSHITADA*

Comme un marin qui traverse
Le détroit de Youra,
Son gouvernail perdu,

1. Atsoutada (?-943) veut dire que lorsqu'il compare l'état de son cœur avant et après la rencontre décisive, il se rend compte que jusqu'alors il n'avait pas compris l'amour.

2. Açatada (?-961) était, dit-on, fils du « ministre de la Troisième avenue », l'auteur de la tannka n° 25 (p. 114). — S'il n'avait pas connu l'amante qui l'a délaissé, il n'aurait ni à se plaindre d'elle, ni à se plaindre lui-même.

3. Kenntokou Kô, nom littéraire de Foujiwara no Korétada (?-97 — Abandonné par une inhumaine, il se contente d'un ten[illegible] che : il deviendra un être inutile, il souffrira en vain, et c'est tout.

Digitized by Google

Hélas! sur le chemin de l'amour
Je ne sais où je pourrai aboutir[1]...

(*Shinn-Kokinnshou*, XII, Amour, 1. — *H.-i.*, n° 46.)

## *LE BONZE ÉIKEI*

A la solitude
De la maison couverte
De gaillets,
Bien qu'on ne voie personne,
L'automne est venu[2].

(*Shouishou*, III, Automne. — *H.-i.*, n° 47)

## *MINAMOTO NO SHIGHÉYOUKI*

Comme les vagues qui frappent un rocher
Par la violence du vent,
Moi seul,
Brisé, à des choses tristes
Je pense maintenant, hélas[3]!

(*Shikwashou*, VII, Amour, 1. — *H.-i.*, n° 48.)

## *OHNAKATOMI NO YOSHINOBOU*

Comme le feu allumé par la garde
Qui protège le Palais impérial,
Brûlant la nuit,

1 Yoshitada (x° s.). — Le détroit de Youra, entre l'île d'Awaji et l'île Principale, se trouve à la jonction de la Mer Intérieure et du Pacifique, et présente pour le navigateur des écueils qui justifient suffisamment la métaphore du poète.

2. Ce bonze du x° siècle s'est réfugié dans une solitude où l'on ne voit nul être humain; seul, l'automne est venu lui faire visite. — La plante dont il est question ici (*yaé-mougoura*, « houblon octuple »), n'est autre que le gaillet (Galium aparine) ou grateron, cette herbe grimpante, à feuilles verticillées (d'où le mot *yaé*), qu'on rencontre si souvent dans nos haies et dont les fruits hérissés s'attachent aux vêtements. On comprend donc que le poète l'ait choisie pour évoquer l'image d'une hutte enfouie sous la végétation sauvage.

3. Shighéyouki (?-963). — Le poète, poussé par sa passion, vient se briser sans cesse contre un cœur de pierre, comme les vagues contre un rocher; et « lui seul » est désespéré, puisque celle qu'il aime ne partage en rien sa peine.

Digitized by Google

Eteint le jour,
Je pense, inquiet[1].

(*Shikwashou*, VII, Amour, 1. — *H.-i.*, n° 49.)

## *FOUJIWARA NO YOSHITAKÉ*

A cause de toi
La vie même
Ne m'était pas chère :
Oh! qu'elle dure longtemps! Voilà
Ce que, maintenant, j'ai pensé[2].

(*Goshouïshou*, XII, Amour, 2. — *H.-i.*, n° 50.)

## *FOUJIWARA NO SANÉKATA*

Qu'il en est ainsi,
{Comment le lui dire?
{Du mont Ibouki
Au moxa
Egales, ne peuvent être connues
Mes pensées ardentes[3]!

(*Goshouïshou*, XI, Amour, 1. — *H.-i.*, n° 51.)

## *FOUJIWARA NO MITCHINOBOU*

Bien que je sache
Qu'après l'aurore

1. Yoshinobou (fin du x° s.), un des compilateurs du *Gocennshou*.
2. Yoshitaké (?-974).
3. Sanékata, fin du x° s. — *Ibouki* est le mot-pivot sur lequel tourne cette poésie. Tout en achevant la première partie, où il tient lieu d'*iou-béki*, « comment pourrais-je dire », il commence la seconde, cette fois avec son sens géographique. Or le mont Ibouki, bien connu dans la mythologie nationale (voy. *Kojiki*, ci-dessus, p. 74), était fameux pour son armoise (*moé-kouça*, « l'herbe brûlante », contracté en *mogouça*, qui se retrouve dans le nom botanique *artemisia moqusa*, et qui a fini par devenir *moxa*); et comme les petits cônes de feuilles d'armoise que les Japonais allument sur la peau, en guise de pointes de feu, pour guérir toutes sortes de maladies, sont justement la chose qui peut le plus vite s'offrir à leur esprit s'ils veulent évoquer l'idée d'un feu qui dévore, le poète en arrive tout naturellement, par ces diverses associations d'idées, à employer enfin cette métaphore énergique pour exprimer son ardeur.

Digitized by Google

La nuit aussi reviendra,
Cependant, combien détestable
Est le point du jour, hélas[1]!

(*Goshouïshou*, XII, Amour, 2, — *H.-i.*, n° 52.)

## *LA MÈRE DE MITCHITSOUNA*

COMMANDANT DE LA GARDE IMPÉRIALE

De la nuit où je repose solitaire,
En sanglotant,
Jusqu'au lever du jour
Combien le temps est long,
Le sais-tu[2]?

(*Shouïshou*, XIV, Amour, 4. — *H.-i.*, n° 53.)

## *LA MÈRE DE KORÉTCHIKA*

S'il devait lui être trop difficile
Dans l'avenir lointain
De ne pas m'oublier,
Oh! qu'aujourd'hui soit la fin
De ma vie[3]!

(*Shinn-Kokinnshou*, XIII, Amour, 3. — *H.-i.*, n° 54.)

## *KINNTÔ*

PREMIER SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT

Bien que,
Depuis longtemps, ait cessé

1. Mitchinobou (xe s.). — Même sentiment, déjà, dans une très vieille poésie du *Kojiki*, où un Roméo japonais maudit les faisans, les coqs, tous les oiseaux annonciateurs de l'aurore.

2. Voilà enfin une poésie plus touchante, au point de vue européen, parce qu'elle est toute simple et sans rhétorique. La mère de Mitchitsouna (fin du xe s.) était femme du régent (*sesshô*) Kanéié. Une nuit, rentrant très tard, il lui reprocha d'avoir été trop lente à lui ouvrir la porte; notre tannka exprime la réponse qu'elle lui fit. C'est, avec plus d'élégance, la riposte que pourrait s'attirer, aujourd'hui même, un ouvrier qui revient, hargneux, chez sa bourgeoise après une nuit passée au dehors.

3. Foujiwara no Korétchika (xie s.) fut un haut fonctionnaire de la cour. Sa mère, Taka, était la femme du régent Foujiwara no Mitchitaka.

Digitized by Google

Le bruit de la cascade,
Son nom a coulé si loin
Qu'on l'entend encore[1].

(*Shouïshou*, VIII, Divers, 2; *Sennzaïshou*, XVI, Divers, 1. — *H.-i.*, n° 55.)

## *IZOUMI SHIKIBOU*

Bientôt je ne serai plus...
Pour souvenir
Dans l'au delà de ce monde,
Oh! une entrevue,
Une fois encore[2]!

(*Goshouïshou*, XIII, Amour, 3. — *H.-i.*, n° 56.)

## *MOURAÇAKI SHIKIBOU*

Rencontrée par bonheur,
L'ai-je vue? Si c'était bien elle
Tandis que je ne pouvais décider,
Dans un nuage elle s'est cachée,
Hélas! la lune de la mi-nuit[3]!

(*Shinn-Kokinnshou*, XVI, Divers, 1. — *H.-i.*, n° 57.)

1. Foujiwara Kinntô (966-1041) fut le rédacteur du *Shouïshou* et le plus fameux des « Quatre sous-secrétaires d'État » (*Shi nagon*) qui brillèrent comme poètes aux environs de l'an 1000, c'est-à-dire au plus beau moment de la littérature classique. Les trois autres sont : Minamoto Tsounénobou (ci-dessous, n° 71), Minamoto Toshikata (959-1027) et Foujiwara Youkinari (voir n° 62). — Dans cette poésie, Kinntô fait allusion à une cascade qui n'existait plus de son temps, mais qui avait été fameuse deux siècles auparavant, sous l'empereur Saga pour qui on l'avait construite.

2. Ici commence une charmante suite de tannka composées par les femmes d'esprit qui illustrèrent la cour de l'an 1000. — Izoumi Shikibou était la femme de Tatchibana no Mitchiçada, gouverneur d'Izoum (comp. ci-dessous, p. 176, n. 1 et 2). On lui doit, en prose, un « Journal » très admiré, l'*Izoumi Shikibou Nikki*.

3. Mouraçaki Shikibou, l'auteur du *Ghennji* (voir ci-dessous, p. 176), avait perdu son époux peu après son mariage. Dans cette belle poésie, elle exprime ses regrets, discrètement, par une allusion détournée à l'astre brillant que son regard a cru « rencontrer » dans les chemins du ciel, mais qui, soudainement, s'est « caché dans les nuages » (expression pour désigner la mort : voir au *Ghennji* même, ci-dessous, p. 180, n. 1).

Digitized by Google

## *DAÏNI NO SAMMI*

Du mont Arima,
Sur la plaine des petits bambous d'Ina
Si le vent souffle,
En vérité, cet homme,
Comment pourrais-je l'oublier[1]?

(*Goshouïshou*, XII, Amour, 2. — *H.-i.*, n° 58.)

## *AKAZOMÉ ÉMON*

Sans l'attendre
J'aurais mieux fait de dormir.
La nuit s'avançant,
Hélas! j'ai vu la lune
Jusqu'à son déclin[2].

(*Goshouïshou*, XII, Amour, 2. — *H.-i.*, n° 59.)

## *LA DAME D'HONNEUR KOSHIKIBOU*

Par le mont Oé
La route d'Ikouno
Etant si lointaine,
Je n'ai encore { ni foulé ni vu
(vu aucune lettre)

1. Daïni no Sammi, fille de Mouraçaki Shikibou, fut ainsi surnommée parce que son mari était *daïni*, c'est-à-dire sous-gouverneur de Kyoushou, et qu'elle-même avait reçu le « troisième rang » (*sammi*) à la cour. Voir ci-dessous, p. 177, n. 2. — Dans cette poésie, elle répond à un amant qui lui reprochait la rareté de ses lettres. Elle veut lui dire que, puisqu'il pense à elle, elle ne l'oublie pas de son côté. Pour exprimer un peu finement cette idée, elle compare son ami au mont Arima, elle-même à la plaine d'Ina, qui s'étend à sa base, et le vent de la montagne, qui fait frissonner les bambous de la plaine, à la lettre qui appelle une réponse. Tout cela est suggéré par l'expression *idé-soyo* (« eh bien, comment? ») qui unit les deux parties de la tannka, et qui, fatalement, fait entendre en imagination au lecteur l'onomatopée *soyo-soyo*, toujours employée pour décrire le bruissement des feuilles.

2. Akazomé Émon, fille adoptive d'*Akazomé* Tokimotchi, qui était Ou-*émon* no jô, « lieutenant de la *Garde impériale* de droite ». — On dit qu'elle composa ces vers pour une favorite du maire du palais Mitchinaga (p. 225), qui avait oublié un rendez-vous promis à cette dernière.

Digitized by Google

{L'Echelle du Ciel.
{(D'Ama-no-hashidaté[1].)

(*Kinnyôshou*, IX, Divers, 1. — *H.-i.*, n° 60.)

## *ICÉ NO OHÇOUKÉ*

Les octuples cerisiers
De Nara, la capitale
Des anciens jours,
Aujourd'hui dans la nonuple [enceinte]
Exhalent leur parfum[2]!

(*Shikwashou*. — *H.-i.*, n° 61.)

1. Koshikibou, « la Petite Shikibou », parce qu'elle était fille d'Izoumi Shikibou (ci-dessus, n° 66). — Dès son enfance, elle se montra habile dans l'art des vers; mais on la soupçonnait de se laisser aider par sa mère. Un jour, cette dernière étant partie en voyage dans la province de Tango et un concours de poésie allant s'ouvrir au Palais, le sous-secrétaire d'Etat Sadayori (n° 64) rencontre la jeune fille : « Avez-vous reçu de bonnes nouvelles de Madame votre mère? Vous devez être bien impatiente d'en avoir... » La Petite Shikibou le saisit par la manche, et lui répond par cette improvisation, vraiment prodigieuse s'il faut en croire les historiens japonais qui prétendent qu'à ce moment-là elle n'avait pas atteint sa dixième année. Pour apprécier sa tannka, il faut savoir que, pour aller de Kyôto en Tango, on pouvait prendre une route qui traversait Ikouno (« la plaine d'Ikou ») par le mont Oé; qu'en arrivant au terme de ce voyage, c'est-à-dire à Miyazou, un des « trois paysages » (*sannkei*) les plus fameux du Japon, on apercevait une longue bande de sable appelée Ama-no-hashidaté, « l'Echelle du Ciel », c'est-à-dire, d'après une vieille tradition locale, les ruines du Pont du Ciel écroulé (comp. le *Kojiki*, ci-dessus, p. 38, n. 6); enfin, qu'Ikouno, nom géographique, contient le verbe *ikou*, « aller », et surtout que *foumi* veut dire, à volonté, « fouler » ou « une lettre ». Ceci indiqué, on comprend toute l'ingéniosité de cette poésie, parfaite dans sa concision.

2. Icé no Ohçouké ou Icé Tayou, qu'il ne faut pas confondre avec Icé (n° 19), fut ainsi surnommée parce que son père était gardien en chef d'un temple d'Icé et qu'elle-même était *tayou* (titre de vice-ministre, étendu à la surveillante d'une chambre de dames d'honneur) auprès de l'impératrice douairière Joto. — On raconte qu'un courtisan, revenant d'un voyage à l'ancienne capitale, aurait rapporté une branche de cerisier à fleurs doubles à l'empereur Itchijô, qui, charmé de ce présent, aurait chargé la poétesse de le commémorer par des vers. Autre explication possible : Icé no Ohçouké, recevant elle-même ces fleurs d'un beau seigneur venu de Nara, l'aurait ainsi remercié par un compliment adressé à sa personne.

Digitized by Google

## *SEI SHÔNAGON*

**Tard dans la nuit,**
**Par le cri imité du coq,**
**On peut être trompé :**
**Mais en ce monde, de la Montée des Rencontres**
**La Barrière ne le permet pas[1].**

(*Goshouïshou*, XVI, Divers, 3. — *H.-i.*, n° 62.)

## *MITCHIMAÇA*

MAIRE DE KYÔTO

**Que maintenant**
**Je vais cesser de mourir en pensant à toi,**
**Cela seulement,**
**Sans intermédiaire,**
**N'y a-t-il pas moyen de te le dire[2] ?**

(*Shouïshou*, XIV, Amour, 4. — *H.-i.*, n° 63.)

1. Sei Shônagon, l'auteur du *Makoura no Sôshi* (ci-dessous, p. 195), est restée fameuse pour l'à-propos de ses répliques spirituelles. Ici, nous la voyons aux prises avec Youkinari (971-1027), un des *Shi-nagon* (n° 55). Une nuit, ce dernier lui fit une visite trop écourtée ; et le lendemain, pour s'excuser, il lui écrivit que le chant d'un coq lui avait fait croire l'aurore toute proche. Sei Shônagon lui répondit aussitôt par cette tannka, qui fait allusion à une anecdote chinoise : le prince Môshôkou, retenu captif en pays ennemi, parvint cependant à s'échapper avec ses compagnons ; mais, dans leur course nocturne, ils se trouvèrent arrêtés devant la barrière de Kankokoukwan, qu'on n'ouvrait qu'au point du jour ; alors Kéimei, un des fidèles du prince, imita le chant du coq, et si bien que, tous les coqs du voisinage ayant suivi son exemple, les gardiens trompés ouvrirent eux-mêmes la porte aux fugitifs. Sei Shônagon, dans sa réponse ironique, fait comprendre à Youkinari que la Barrière d'Ohçaka (ci-dessus, n° 10), qu'elle garde elle-même, ne se laisse pas décevoir ainsi. Ce souvenir classique, si finement rappelé, causera toujours aux Japonais le plus vif plaisir littéraire.

2. Mitchimaça, au début du XI^e siècle, était maire d'une des deux grandes divisions administratives de la capitale. Il eut une liaison avec la princesse Maçako, vestale d'Icé, que l'empereur fit aussitôt surveiller de près. Le maire-poète se résigna, mais en adressant à la jeune prêtresse ces vers aimables, où il lui exprimait son désir de pouvoir au moins lui dire adieu autrement que par la bouche d'un messager.

Digitized by Google

## SADAYORI

ASSISTANT DU SECOND SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT

Au point du jour,
Le brouillard de la rivière d'Ouji
[S'élevant] peu à peu,
Les montants des claies des bas-fonds
S'étendent, dévoilés[1]!

(*Sennzaïshou*, VI, Hiver. — *H.-i.*, n° 64.)

## SAGAMI

Alors qu'en fait
Ma manche n'est pas encore sèche
A cause de ma haine désolée,
Quelle pitié que mon nom
Soit souillé par cet amour[2]!

(*Goshouïshou*, XIV, Divers, 1. — *H.-i.*, n° 65.)

## L'EX-ARCHEVÊQUE GHYÔÇON

L'un à l'autre
Pensons avec pitié,
O cerisier de la montagne!
En dehors de tes fleurs,
Il n'y a point d'ami[3].

(*Kinnyôshou*, IX, Divers, 1. — *H.-i.*, n° 66.)

1. Sadayori était fils de Kinntô (n° 55). — Les eaux de la rivière passent à travers des claies (*ajiro*), sortes de nasses disposées pour prendre le poisson. Peu à peu, les rangées de pieux qui maintiennent ces claies apparaissent aux yeux charmés du poète; et il regarde le brouillard fuir, au loin, comme un rideau de théâtre derrière lequel s'ouvrent les perspectives du plus magnifique décor.

2. Sagami (XI^e s.), fille d'Ôé no Kinnçouké, qui était gouverneur de la province de Sagami; d'où le surnom de cette poétesse. — Ses vers expriment l'indignation d'une femme à laquelle on attribue une intrigue avec un homme qu'elle hait, au contraire, comme étant la cause de ses ennuis. — Pour l'image du début, comp. le n° 42.

3. Ghyôçon (1054-1135) aurait, dit-on, improvisé cette tannka en présence d'un cerisier solitaire, sur le pic sacré d'Ohminé, près de Yoshino. Le vieil archevêque (il mourut à plus de quatre-vingts ans) trouve dans cette sympathie avec un cerisier sauvage, sans amis comme lui-même, la consolation qu'Okikazé (n° 34) n'avait pas su découvrir dans les pins de Takaçago.

Digitized by Google

## SOUWO

DAME D'HONNEUR

Pour un bras en guise d'oreiller
Seulement pendant le rêve
D'une nuit de printemps,
Quelle pitié si mon nom
Devait être vainement répandu[1]!

(*Sennzaïshou.* — *H.-i.*, n° 67.)

## EX-EMPEREUR SANNJÔ

Si je dois longtemps vivre
En ce monde changeant, contre
Mon cœur,
Combien je devrai languir,
Hélas! après cette lune de la mi-nuit[2]!

(*Goshouïshou*, IV, Automne, 1. — *H.-i.*, n° 68.)

## LE BONZE NÔINN

Au souffle de la tourmente,
Du mont Mimouro
Les feuilles d'érable,
En vérité, sont devenues le brocart
De la rivière Tatsouta[3]!

(*Goshouïshou*, V, Automne, 2. — *H.-i.*, n° 69.)

1. Souwo, fille de Taïra no Tsougounaka, gouverneur de Souwo. Elle fut dame d'honneur à la cour de Go-Réizei (1046-1068). Une nuit, veillant avec ses compagnes, elle eut sommeil et exprima le regret de n'avoir pas un oreiller pour dormir; aussitôt un fonctionnaire du palais, qui se trouvait dans la chambre voisine, passa son bras sous le store qui les séparait, en priant la jeune femme d'accepter ce bras pour oreiller. Notre tannka est sa réponse à cette offre trop galante.
2. Sannjô devint empereur (1012) et cessa de l'être (1016), au bon plaisir du puissant maire du palais, Foujiwara no Mitchinaga (comp. n° 59). Dans cette tannka, songeant à l'abdication qui va lui être imposée, il pense combien il regrettera, plus tard, cette lune brillante qui, en ce moment, éclaire encore son bonheur.
3. Tatchibana no Nagayaçou, fils d'un gouverneur de province, devint bonze sous le nom de Nôïnn. — Le mont Mimoro ou Mimouro

Digitized by Google

## *LE BONZE RYÔZENN*

Dans ma solitude,
Sortant de ma maison
Quand j'ai regardé alentour,
Partout aussi le même
Crépuscule d'automne[1] !

(*Goshouïshou,* IV, Automne, 1. — *H.-i.,* n° 70.)

## *TSOUNÉNOBOU*

PREMIER SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT

Le soir venu,
Du champ près de ma porte les feuilles de riz
Ayant frappé,
Dans la hutte ronde, faite de roseaux,
Vient souffler le vent d'automne[2].

(*Kinnyôshou,* III, Automne. — *H.-i.,* n° 71.)

## *KII*

DAME D'HONNEUR DE LA PRINCESSE YOUSHI

Je sais la réputation
Des vagues légères
Du rivage de Takashi.

(voir au Kojiki, XXVIII, ci-dessus, p. 58) étant fort éloigné de la rivière Tatsouta (ci-dessus, n° 17, p. 102), certains en ont conclu, soit que ces noms se rapportaient à des homonymes géographiques inconnus, soit même que le poète avait élaboré une composition de cabinet, sans avoir jamais vu ni étudié la topographie du Yamato dont il parle. Les érudits sont trop enclins parfois à regarder comme des imbéciles les écrivains qu'ils n'ont pas compris. En réalité, je crois que Nôïnn se servit à dessein de deux noms de lieux célèbres, séparés par une grande distance, pour exprimer par une hyperbole hardie la prodigieuse puissance de l'ouragan.

1. Le poète se sent triste ; il sort de chez lui pour chercher quelque distraction au dehors : mais la nature aussi est désolée ! — La tristesse du « soir d'automne » est un thème classique dans la littérature japonaise. — Comp. le n° 23, ci-dessus, p. 107.

2. Tsounénobou (1015-1097), un des *Shi-nagon* (n° 55).

Digitized by Google

Je n'en approcherai pas : mes manches
En seraient mouillées[1] !

(*Kinnyôshou*, VIII, Amour, 2. — *H.-i.*, n° 72.)

## *MAÇAFOUÇA*

ASSISTANT DU SECOND SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT

Ils se sont épanouis,
Les cerisiers des pentes de ce pic
Aux sables accumulés !
Oh ! que le brouillard des collines plus proches
Ne s'élève pas[2] !

(*Goshouïshou*, I, Printemps, 1. — *H.-i.*, n° 73.)

## *MINAMOTO NO TOSHIYORI*

Je n'avais pas prié
Pour qu'elle devînt farouche
Comme les orages de la montagne
De Hatsoucé, celle
Qui est inhumaine[3] !

(*Sennzaïshou*, XII, Amour, 2. — *H.-i.*, n° 74.)

## *FOUJIWARA NO MOTOTOSHI*

Vous m'aviez fait une grande promesse,
Et, comme la rosée sur l'armoise,
C'était ma vie.
Hélas ! de cette année
L'automne encore va passer[4] !

(*Sennzaïshou*. — *H.-i*, n° 75.)

1. Kii vécut à la cour de l'empereur Horikawa (1087-1109). — Dans cette charmante poésie, elle écarte un soupirant dangereux en lui rappelant sa légèreté bien connue : si elle l'écoutait, elle risquerait trop d'avoir à le déplorer plus tard (comp., en effet, ci-dessus, p. 117, n. 3).

2. Maçafouça (1040-1111). — « Aux sables accumulés » (*takaçago*) est ici le mot-oreiller de « pic ».

3. Toshiyori (fin du XIe et commencement du XIIe s.), le compilateur du *Kinnyôshou;* fils de Tsounénobou (n° 71). — Le poète a prié en vain la divinité de Hatsoucé (près de Nara) : son amour n'a pas été exaucé.

4. Mototoshi (première moitié du XIIe s.) adresse ces vers au maire



Digitized by Google

## *LE BONZE DU TEMPLE HÔSHÔJI*

ANCIEN PREMIER MINISTRE, ANCIEN MAIRE DU PALAIS[1]

Sur la Plaine de l'océan
Sorti en ramant, lorsque je regarde,
Pour l'éternel
Séjour des nuages je prends
Les blanches vagues du large[2].

(*Shikwashou*, — *H.-i.*, n° 76.)

## *EX-EMPEREUR SOUTOKOU*

Un torrent à cataractes,
Obstrué par un rocher
Dans son cours rapide,
Bien que divisé, enfin
Doit se réunir : voilà ma pensée[3].

(*Shikwashou*, VII, Amour, 1. — *H.-i.*, n° 77.)

## *MINAMOTO NO KANÉMAÇA*

Aux cris
Des pluviers qui passent
A l'île d'Awaji,
Combien de fois t'es-tu réveillé,
Garde de la Barrière de Souma[4] ?

(*Kinnyôshou*, IV, Hiver. — *H.-i.*, n° 78.)

du palais Tadamitchi (n° 76), qui ne se pressait pas d'accorder à son fils un avancement dès longtemps promis; et à ce propos, il fait allusion à une poésie plus ancienne, qui parle de la rosée du ciel ranimant l'armoise desséchée. (Comp. n° 51.)

1. *Kwammbakou*, sorte de grand-chancelier ayant, en fait, le rôle d'un maire du palais plus puissant que l'empereur. Cette fonction, créée pour les Foujiwara en 886, fut conservée par eux pendant des siècles (voir p. 225).

2. Foujiwara no Tadamitchi (1096-1164).

3. Soutokou (1124-1141). Après son abdication forcée, il tenta de reprendre le pouvoir contre Go-Shirakawa, que soutenait Tadamitchi (n° 76) : ce fut la guerre (1156) de l'ère Hôghenn (1154-1158). — Dans cette poésie, il exprime la confiance d'un amour qu'aucune séparation ne peut vaincre.

4. Kanémaça (?-1112). — La Barrière de Souma se trouvait juste

Digitized by Google

## AKIÇOUKÉ

MAIRE DE KYÔTO

Combien brillante est la lumière
De la lune, jaillissant
D'entre les fentes
Des nuages que traîne
Le vent d'automne[1]!

(*Shinn-Kokinnshou*, V, Automne, 1. — *H.-i.*, n° 79.)

## HORIKAWA

DAME D'HONNEUR DE L'IMPÉRATRICE DOUAIRIÈRE TAÏKENN

Si ce pouvait être pour longtemps!
Mais je ne connais pas son cœur...
Et je pense anxieusement
Ce matin, en désordre
Comme ma noire chevelure[2]!

(*Sennzaïshou*, XIII, Amour, 3. — *H.-i.*, n° 80.)

## LE MINISTRE DU GO-TOKOUDAÏJI

Quand je regarde
Du côté où a chanté
Le coucou,
Il n'y a plus que la lune
De l'aube[3]!

(*Sennzaïshou*, III, Été. — *H.-i.*, n° 81.)

en face de l'île d'Awaji (le « Chemin d'écume »), et les poètes japonais aiment toujours à évoquer cette île fameuse (voy. *Kojiki*, V, ci-dessus, p. 39), en même temps que le cri des pluviers (p. 74, n. 5), qui, pour eux, jette dans ce paysage une tendre mélancolie.

1. Akiçouké (1089-1155), le compilateur du *Shikwashou*. Pour son titre, comp. le n° 63.

2. Le mot *midaré*, employé dans cette poésie, s'applique aussi souvent à une pensée tumultueuse qu'à une chevelure en désordre.

3. Feujiwara no Sanéçada, petit-fils du fondateur du Go-Tokoudaïji (ce nom de temple devint un nom de famille). Sanéçada se fit bonze en 1198. — Le *hototoghicou*, qu'il faut bien appeler « coucou », puisque tel est son nom (Cuculus poliocephalus), n'en est pas moins un oiseau très différent du coucou européen. Son chant triste, en particulier, lui a valu une place à part dans la poésie japonaise. Voir notamment ci-dessous, p. 259 n. 3, et p. 436, n. 2.

Digitized by Google

## *LE BONZE DÔINN*

Tristement, je pense :
Bien que ma vie
Soit une chose qui existe encore,
En vérité, mes larmes
N'ont pu supporter ma douleur[1].

(*Sennzaïshou*, XIII, Amour, 3, — *H.-i.*, n° 82.)

## *TOSHINARI*

CHAMBELLAN DE L'IMPÉRATRICE DOUAIRIÈRE

En ce monde,
Aucune issue.
Plongé dans cette pensée,
Même dans les profondeurs de la montagne
[J'entends] bramer les cerfs[2].

(*Sennzaïshou*. — *H.-i.*, n° 83.)

## *FOUJIWARA NO KIYOÇOUKÉ*

Si je vis encore longtemps,
En vérité ce temps-ci
Me semblera désirable :
L'âge qui m'avait paru douloureux
Maintenant m'est devenu cher[3].

(*Shinn-Kokinnshou*, XVIII, Divers, 2. — *H.-i.*, n° 84.)

## *LE BONZE SHOUNYÉ*

Durant toute la nuit,
Tandis que, soucieux, je pense,

1. Dôïnn, encore un Foujiwara ; poète médiocre, mais fameux pour son zèle. — Il veut dire tout simplement qu'il a pleuré.
2. Toshinari, ou Shounzei (1113-1204), le compilateur du *Sennzaïshou*. — Comparez la poésie de Saroumarou (n° 5, ci-dessus, p. 107.)
3. Kiyoçouké (fin du XII° s.), fils d'Akiçouké (n° 79). — Expression poétique d'une réflexion très juste : nous embellissons toujours le passé, et de la sorte, quand le présent sera devenu le passé à son tour, nous l'aimerons mieux que nous ne faisons maintenant.

Digitized by Google

Le jour ne paraissant pas,
Même les fentes de ma chambre à coucher,
En vérité, sont sans pitié pour moi[1]!

(*Sennzaïshou*, XII, Amour, 2. — *H.-i.*, n° 85.)

## *LE BONZE SAÏGHYÔ*

Tandis que je pense
A des choses tristes, est-ce la lune
Qui m'a dit : « Pleure! »
Sur mon visage inquiet,
Hélas! mes larmes[2]!

(*Sennzaïshou*, XV, Amour, 5. — *H.-i.*, n° 86.)

## *LE BONZE JAKOURENN*

Avant que soit séchée la rosée
Des ondées,
Sur les feuilles des podocarpes,
S'élève le brouillard
Du soir d'automne[3]!

(*Shinn-Kokinnshou*, V, Automne, 2. — *H.-i.*, n° 87.)

## *LA SURINTENDANTE DE LA MAISON DE L'IMPÉRATRICE DOUAIRIÈRE KWOKA*

Pour une seule nuit
De sommeil court comme un roseau

1. Shounyé, fils de Minamoto no Toshiyori (n° 74). — Les fentes de sa chambre sont cruelles de ne pas lui laisser voir plus vite la lumière du jour, qui l'aidera à oublier cette nuit douloureuse.

2. Satô Yoshikiyo, bien plus connu sous son nom religieux de Saïghyô (1118-1190). — Le clair de lune, considéré comme éveillant les vieux souvenirs, s'associe par là même aux émotions tristes.

3. Jakourenn, un Foujiwara de la fin du XIIe siècle. — Le *maki* (Podocarpus macrophylla) est un conifère qui rappelle notre sapin. Ses « feuilles » sont donc des « aiguilles » ; mais voir plus bas, p. 151, n. 2. — Peut-être n'avons-nous ici qu'un paysage, admirablement esquissé d'ailleurs ; mais je serais plutôt tenté de croire, étant donné, d'une part, le caractère religieux, donc pessimiste, de l'auteur, d'autre part le sens mélancolique attaché à la « rosée » comme au « soir d'automne » par tous les poètes japonais, que cette description matérielle recèle une idée morale : avant même qu'une douleur se soit évaporée, d'autres surgissent et viennent nous envelopper.

Digitized by Google

De la baie de Naniwa,
Dois-je passer ma vie à languir
En consumant mon être[1]?

(*Sennzaïshou*, XIII, Amour, 3. — *H.-i.*, n° 88.)

## PRINCESSE SHOKOUSHI

O cordon de joyaux!
S'il faut que tu te brises, brise-toi!
Si je devais vivre encore longtemps,
Ma patience
Pourrait faiblir[2]!

(*Shinn-Kokinnshou*, XII, Amour, 1. — *H.-i.*, n° 89.)

## IMMPOU MON-INN NO TAYOU

Oh! s'il pouvait voir!
Même les manches
Des pêcheuses d'Ojima,
Mouillées et mouillées encore,
Ne changent pas [ainsi] de couleur[3]!

(*Sennzaïshou*, XIV, Amour, 4. — *H.-i.*, n° 90.)

1. Cette surintendante était fille de Foujiwara no Toshitaka (XII^e s.). — Poésie entièrement construite avec des mots à double entente : *Naniwa*, sans doute l'endroit où les amants se sont rencontrés, mais aussi la baie fameuse dont les roseaux vont fatalement apparaître; *kariné*, « court sommeil », mais aussi « tronçon » de roseau; *hito-yo*, « une nuit », mais aussi « un nœud » de roseau; et *mi wo tsoukoushi*, « détruire son être », mais aussi « poteaux » de la baie; sans parler enfin du verbe *watarou*, « passer la vie » ou « traverser l'eau », qui vient couronner l'édifice. (Comp. les n^os 19 et 20.)

2. Shokoushi, ou Shikiko, était fille de Go-Shirakawa (1156-1159), le rival de Soutokou (n° 77). — La princesse avoue un amour qu'elle a pu taire jusqu'à présent, mais qu'elle ne saurait celer davantage. Elle va se déclarer : plutôt mourir! C'est dans cette pensée qu'elle apostrophe son âme : « O cordon de joyaux! » (*tama-no-o*, qui, nécessairement, suggère l'idée de *tamashii*, esprit; *tama*, d'abord un don, puis une chose précieuse, comme un joyau, et, par extension, une âme; « mine eternal jewel », dans Shakespeare, *Macbeth*, acte III, scène 1). Pour bien comprendre cette apostrophe, qui intervient souvent comme mot-oreiller, il faut se rappeler notamment que les anciens Japonais croyaient à la pluralité des âmes chez un seul homme : par la mort, qui brise le fil de la vie, elles se séparaient, s'égrenaient comme les perles d'un collier rompu. (Comp. au *Kojiki*, ci-dessus, p. 58, n. 1.)

3. Immpou mon-inn no Tayou, ainsi appelée à cause des fone-

Digitized by Google

## *L'ANCIEN PREMIER MINISTRE ET RÉGENT DE GO-KYÔGOKOU*

Sur une froide natte,
Dans cette nuit de gelée blanche, où chante
Le grillon,
Sous mes vêtements étendus d'un seul côté
Dois-je dormir solitaire[1] ?

(*Shinn-Kokinnshou*, V, Automne, 2. — *H.-i.*, n° 91.)

## *SANOUKI*

DAME D'HONNEUR DE L'EX-EMPEREUR NIJÔ

Comme un rocher du large,
Invisible même à marée basse,
Ma manche,
Inconnue des hommes,
N'est jamais sèche un instant[2].

(*Sennzaïshou*, XII, Amour, 2. — *H.-i.*, n° 92.)

## *MAÇATSOUNÉ*

CONSEILLER PRIVÉ

Du grand Yoshino
Sur la montagne, le vent d'automne;

tions qu'elle remplissait (voir n° 61) auprès de l'impératrice douairière Immpou, à la fin du XII° siècle. — La poétesse a tant pleuré que ses manches en ont perdu une teinture que même l'eau de mer ne détruit pas à ce point : si l'infidèle pouvait les voir! (Comp. n°s 42, 65, 72.)

1. Un Foujiwara de la fin du XII° siècle. Go-Kyôgokou, nom d'un quartier de Kyôto, devenu nom de famille. — Les vêtements « étendus d'un seul côté » sur la couche expriment le fait de dormir seul.

2. Sanouki était une Minamoto; c'est justement sous le règne de Nijô (1159-1165) que les Minamoto, déjà vaincus par Kiyomori (guerre de Hôghenn, voir n° 77), furent massacrés par lui (guerre de Héiji, 1159) d'une manière presque complète, à l'exception pourtant de Yoritomo qui, simplement exilé, devait à son tour prendre le pouvoir en 1186. — Cette poésie, fort admirée à la cour, fit donner à Sanouki le surnom d'*Oki-no-ishi no Naïshi*, « la Dame du Roches du large ». (Comp. n° 90.)

Digitized by Google

La nuit est très avancée.
Au vieux village, il fait froid,
Et on bat les étoffes[1].

(*Shinn-Kokinnshou*, V, Automne, 2. — *H.-i.*, n° 94.)

### *L'EX-ARCHEVÊQUE JIENN*

Quelque indigne que je sois,
Sur le peuple de ce misérable monde
J'étends, hélas!
Moi qui sur cette montagne de Tatsou-soma
Demeure,
Ma manche teinte d'un noir d'encre[2]!

(*Sennzaïshou*, XVII, Divers. 3. — *H.-i.*, n° 95.)

---

## C. LA POÉSIE POPULAIRE

---

En dehors des formes classiques où se complaisent les lettrés, l'époque de Héian, dès ses débuts, s'enrichit d'un nouveau genre poétique : les *Imayô-outa*, « Chants à la mode du jour ». Ces poésies nouvelles se distinguent des anciennes, au point de vue métrique, en ce qu'elles se composent d'une strophe de quatre lignes, dont chacune contient deux demi-vers, de 7 et de 5 syllabes, et en ce que le vers de 7 syllabes passe avant

1. Foujiwara no Maçatsouné, fils de Toshinari (n° 83). — Pour le mont Yoshino, comp. n° 31, ci-dessus, p. 108, n. 1 — Le poète écoute le bruit lointain des maillets de bois dont on frappe les étoffes pour leur donner, par ce foulage, plus de fermeté et d'éclat.

2. Jienn, fils de Foujiwara no Tadamitchi (n° 76), occupa le plus haut rang de la hiérarchie bouddhique, dans un des grands temples (Ennryakou-ji) du mont Hiéi (ou Tatsou-soma), près de Kyôto. Cette poésie nous le montre étendant sa manche sacerdotale, d'un geste de protection, sur le peuple confié à sa garde, avec un sentiment profond de sa responsabilité. Le dernier vers repose sur un mot à deux fins (*soumi*, « demeurer » et « encre »), qui se rattache à la fois au vers précédent et au trait final.

Digitized by Google

**celui de 5; au point de vue de la langue, en ce qu'elles admettent le vocabulaire chinois que repoussait la haute poésie; au point de vue de l'idée, enfin, en ce qu'elles sont surtout d'origine bouddhique. On les retrouvera bientôt, sous une forme plus libre, dans les passages versifiés des romans en prose du moyen-âge, et, plus tard, on les verra inspirer les déclamations rythmées du théâtre.**

---

## L'IROHA

**La plus ancienne, et aussi la plus fameuse, des poésies composées dans ce style est l'*Iroha-outa*. On l'attribue au bonze Kôbô Daïshi (774-834), qui, d'après la tradition populaire, aurait inventé l'un des deux syllabaires indigènes[1]. Voici ces vers célèbres, où se déroulent, sans répétition, les 47 sons fondamentaux de la langue et que tous les enfants japonais, depuis le IXe siècle, n'ont cessé d'apprendre par cœur[2].**

| | |
|---|---|
| Iro wa nïoédo | Bien que la beauté brille, |
| Tchirinourou wo | Elle tombe. Ainsi, |
| Waga yo taré zo | En ce monde où nous sommes, qui donc |
| Tsouné naran | Pourrait être à jamais? |
| Ouï no okou-yama | Traversant aujourd'hui [manence, |
| Kyô koeté | Les profondes montagnes de l'imper- |
| Açaki youmé miji | Je ne verrai plus de rêves frivoles |
| Eï mo sézou. | Et je ne serai plus enivré[3]. |

1. Les *kana*, « noms empruntés », pour l'usage phonétique, à l'idéographie chinoise. Le *katakana*, ou « kana de côté », composé de fragments de caractères chinois, aurait été imaginé par le lettré Kibi no Mabi; et Kôbô Daïshi aurait complété son œuvre en créant le *hiragana*, « kana faciles », une forme cursive de ces caractères.

2. Je donnerai donc le texte avec sa prononciation moderne.

3. *Iro*, la « couleur », la beauté en général, personnifiée ici par les fleurs qui « tombent » (comp. ci-dessus, p. 103, n. 2); *nioi*, « sentir bon », mais aussi « briller ». — En d'autres termes : « De même qu'après avoir brillé, la beauté de la fleur disparaît, ainsi nul d'entre nous ne demeure longtemps en cette vie. Dégageons-nous donc des maintenant des vains désirs qui nous embarrassent, et, délivres de toute illusion, nous aurons la paix du Nirvâna. » — Cette poésie, fondée sur un soutra bouddhique, est une imayô-outa régulière, bien que le troisième vers, par une licence d'ailleurs assez fréquente, n'ait que 6 syllabes au lieu de 7.

---

Digitized by Google

# II. — PROSE

## A. LA CRITIQUE LITTÉRAIRE

### PRÉFACE DU KOKINNSHOU

Ki no Tsourayouki avait plus de finesse que d'inspiration. Il fut un bon poète, un compilateur meilleur encore et un critique excellent. On peut rendre justice à l'ingéniosité de ses vers; mais on doit apprécier bien davantage le goût dont il fit preuve dans la sélection des « Poésies anciennes et modernes »; et ce qu'il faut admirer surtout, c'est l'exquise Préface où il condensa en tête de ce recueil, les impressions mêmes qui avaient dicté ses choix.

La Préface du *Kokinnshou* est la première œuvre en prose qui s'offre à nous comme ayant une valeur proprement littéraire. Depuis le *Kojiki*, dont on connaît le caractère primitif, et sans parler des *Fondoki* plus naïfs encore, deux siècles avaient passé pendant lesquels la prose japonaise n'avait été représentée que par le style tout particulier des rituels et des édits impériaux, lorsque parut, vers 922, cette fameuse Préface où se révélèrent tout à coup les ressources de la langue nationale enfin maniée par un écrivain, et qui, après avoir servi de modèle à d'innombrables pages analogues, devait être considérée jusqu'à nos jours comme le plus merveilleux exemplaire du genre. Cette élégance de forme, si accomplie qu'elle transparaît même dans une traduction, n'était que l'expression naturelle d'un esprit clair, servi par une érudition très riche et par la sûreté d'un jugement délicat. Tsourayouki discute la nature même de la poésie; il appuie sa pensée d'une quantité d'allusions aux écrits qui peuvent la mettre en lumière, depuis les poèmes de l'antiquité jusqu'aux œuvres des auteurs plus récents; mais ce travailleur consciencieux, ennemi de tout pédantisme, ne veut pas laisser voir la peine qu'il s'est donnée, et ce qu'il médita pendant des années, il l'écrit comme en se jouant. Rien de plus délicieux que cette critique toute parfumée de poésie, cette philosophie solide qui se cache sous les fleurs

Digitized by Google

légères d'un style toujours discret. C'est un poème en prose, où tout jugement se fait image, où chaque mot éveille un monde de souvenirs et d'impressions. Je donnerai donc cette Préface entière, en l'accompagnant des petits chefs-d'œuvre auxquels chaque phrase paraît se référer, et ainsi le lecteur qui voudra bien prêter quelque attention à ces pages connaîtra dans sa quintessence l'antique poésie du Japon.

---

## KOKINNSHOU NO JO[1]

La poésie du Yamato[2] a pour semence le cœur humain, d'où elle se développe en une myriade de feuilles de parole[3]. En cette vie, bien des choses occupent les hommes : ils expriment alors les pensées de leur cœur au moyen des objets qu'ils voient ou qu'ils entendent. A écouter la voix du rossignol[4] qui gémit parmi les fleurs ou celle de la grenouille[5] qui habite les eaux, quel est l'être vivant qui ne chante une poésie? Sans effort, la poésie émeut le ciel et la terre, touche de pitié les dieux et les démons invisibles[6]; elle sait rapprocher l'homme de la femme, et elle apaise le cœur des farouches guer-

1. *Jo*, préface ou introduction. Au Japon, les livres regardés comme sérieux (philosophie, histoire, etc.) ont d'ordinaire une préface. On en trouve une en tête de la moitié environ des grandes anthologies poétiques; mais nulle ne peut rivaliser avec celle du *Kokinnshou*. — Ces préfaces de l'auteur sont souvent précédées, comme chez nous, d'une préface écrite par un personnage connu, et parfois aussi d'une post-face (*batsou*) donnée par quelque autre ami de l'écrivain; ces dernières, ou paraît toujours l'art calligraphique cher aux Japonais, sont reproduites avec soin en fac-similé.

2. C'est-à-dire la poésie japonaise (*outa*), par opposition à la poésie chinoise (*shi*).

3. *Yorozou no koto no ha*. Cette métaphore étrange repose sur un jeu de mots, *kotoba*, « parole », pouvant se décomposer en *koto*, « parole » aussi, et *ha*, « feuille » (*ba* par euphonie). Détail important : voir en effet, ci-dessus, p. 84, n. 2.

4. Le rossignol japonais (*ougouiçou*, Cettia cantans) n'a pas le chant riche de l'oiseau européen, mais il donne une note très douce. On l'associe toujours à la fleur de prunier, et on symbolise ainsi l'entretien de deux amants.

5. *Kawazou*, synonyme poétique de *kaérou*, la variété japonaise de notre Rana esculenta.

6. Hyperboles qui se trouvent déjà dans le *Shi-king*, le « Livre de la Poésie » chinoise.

Digitized by Google

riers. Cette poésie existe depuis l'ouverture du ciel et de la terre. Mais celle que nous possédons fut inaugurée, dans le ciel éternel, par Shita-térou-himé[1], et sur la terre féconde en métaux, par l'auguste Souça-no-wo[2]. Au temps des dieux puissants et rapides[3], la mesure des mots n'était pas encore fixée; la forme était sans recherche, et le sens difficile à pénétrer. C'est à l'âge humain que l'auguste Souça-no-wo commença de composer la poésie en trente et une syllabes[4]. Ainsi la poé-

1. Shita-térou-himé, « la Princesse rayonnante d'en dessous », ainsi nommée, dit-on, parce que l'éclat de son corps étincelait à travers ses vêtements, salue en ces termes (*Kojiki,* XXXI) la beauté de son frère, le dieu Aji-shiki-taka-hiko-né :

Oh! le dieu
Aji-shiki
-Taka-hiko-né,
Traversant deux augustes vallées,
Avec le resplendissement des augustes joyaux assemblés,
Des augustes joyaux assemblés
Que porte autour de son cou
La Vierge tisseuse
Dans le ciel!

Cette poésie, fort obscure, demanderait de longues explications (v. notamment *Le Shinntoïsme,* p. 89); je n'en donne ici la traduction, d'ailleurs incertaine, que pour montrer l'irrégularité métrique à laquelle notre auteur va faire allusion.

2. Souça-no-wo, banni du ciel, est descendu sur la terre; après avoir vaincu le monstre de Koshi (voir p. 50), il se bâtit un palais dans le pays d'Izoumo; à ce moment, des nuages s'élèvent de tous côtés, et le dieu s'écrie :

Huit nuages montent :
L'octuple haie d'Izoumo
Autour des époux
Compose une octuple haie.
Oh! cette octuple barrière!

C'est ainsi, du moins, que j'entends cette poésie archaïque, qui a soulevé bien des discussions, mais dont le sens général exprime sûrement la joie du dieu à la vue des beaux nuages qui enveloppent sa demeure nuptiale et la protègent comme une haie aux multiples épaisseurs.

3. Le ciel « éternel », la terre « féconde en métaux », les dieux « puissants et rapides », autant de mots-oreillers qui marquent assez le style poétique de cette prose. (Comp. ci-dessus, p. 87, n. 4; p. 102, n. 2.)

4. *Miço-moji amari hitotsou,* « trente syllabes plus une », qu'on abrège plutôt en *miço-hito-moji.* — Voici, en effet, cette première *tanka :*

Ya-koumo tatsou
Izoumo ya-hé-gaki
Tsouma-gomi ni

Digitized by Google

sie se développa, assemblant les paroles pour exprimer les idées, tantôt lorsqu'on admirait la fleur ou qu'on enviait l'oiseau, tantôt lorsqu'on était ému à la vue du brouillard ou attristé par la rosée. Pour voyager au loin, on part de l'endroit où l'on s'est dressé et on continue pendant des mois et des années; la haute montagne, trouvant son origine dans la poussière de sa base, s'élève jusqu'aux nuages qui flottent dans le ciel : ainsi a grandi la poésie.

Le poème de *Naniwazou* est le premier qu'ait composé un mikado[1]; la feuille de parole d'*Açaka-yama* sortit du badinage d'une ounémé[2]. Ces deux poèmes furent considérés comme les père et mère de la poésie japonaise[3], et c'est ainsi qu'on en fit usage pour enseigner

Ya-hé-gaki tsoukourou
Sono ya-hé-gaki wo.

J'ai traduit ci-dessus le texte mot pour mot, en vers blancs, mais en conservant le mètre japonais.

1. Cette fleur éclose
A Naniwazou,
Cachée pendant l'hiver,
Maintenant que commence le printemps
Doit s'épanouir encore.

Vers composés, dit-on, par le Coréen Wani, pour presser Ninntokou d'accepter le trône; on les aurait ensuite attribués à cet empereur lui-même. Il s'agit, bien entendu, de la fleur de prunier, qui, apparaissant sous les dernières neiges de l'hiver, est par excellence la fleur du printemps.

2. Les *ounémé* étaient des filles de gouverneurs d'arrondissement, qui devenaient servantes de l'empereur (comp. ci-dessus, p. 26, n. 6). Le prince Katsouraghi, en tournée d'inspection dans le nord, est descendu chez le gouverneur d'Açaka, qui ne lui a pas fait bon accueil, et il est très fâché contre lui; la fille de ce dernier l'apaise par ces vers :

Sur la montagne d'Açaka
Il y a un puits de montagne
Dont on voit le fond :
Mais moi, je n'ai pas
Le cœur peu profond.
(*Manyôshou*, XVI.)

(La poésie est jolie dans le texte, où le mot *Açaka* prépare le mot *açaki*, « peu profond ».)

3. Dans le *Ghennji Monogatari* (chap. V), Ghennji envoie une lettre d'amour à Mouraçaki no Oué, âgée de douze ans, qu'il avait aperçue quelques jours auparavant (voir ci-dessous, p. 188). La religieuse qui protégeait cette jeune fille explique au prince qu'elle ne peut répondre à ses sentiments : elle n'a pas encore étudié *Naniwazou!* A ce refus poli, Ghennji répond aussitôt par une allusion dis-

Digitized by Google

l'écriture aux commençants[1]. Si on veut classer les poèmes, on en peut trouver six catégories, comme dans la poésie chinoise[2] : premièrement, la poésie à sens caché; deuxièmement, la poésie à sens clair; troisièmement, la poésie où l'on se compare à un objet; quatrièmement, la poésie où l'on se compare à un phénomène de la nature; cinquièmement, la poésie fondée sur une hypothèse; sixièmement, la poésie de félicitations[3]. Dans le monde présent, le cœur des hommes s'attachant à l'amour, on admire la fleur de beauté et on s'occupe plutôt de compositions frivoles. Chez ceux qui sont ainsi adonnés à l'amour, la poésie est comme un arbre enterré, qu'ignorent les hommes[4]; tandis que, dans les endroits sérieux, elle ne pousse pas comme la fleur de souçouki[5]. Lorsqu'on pense à ses origines, il n'en devrait pas être ainsi. Sous les règnes passés, le mikado assemblait ses courtisans, un matin de fleurs de printemps ou une nuit de lune d'automne, et leur commandait de lui offrir des vers appropriés. L'un se représentait cherchant la fleur en des lieux éloignés[6]; un autre, errant dans l'obscurité,

crète à la fille d'*Açaka* qui, comme lui, aimait d'un amour sincère. C'est ainsi qu'il obtient de voir Mouraçaki no Oué.

1. Comme modèles d'écriture.

2. Le « Livre de la Poésie » admet trois genres (ballades, louanges, hommages) et trois styles (poésie à allusions, à métaphores, à descriptions). C'est sans doute de ces six divisions qu'a voulu s'inspirer Tsourayouki pour établir sa classification, un peu lourde, et sur le sens de laquelle, au reste, les commentateurs ne sont guère d'accord.

3. 1° *Soé-outa* (exemple : *Naniwazou*). — 2° *Kazoé-outa* (la poésie où l'idée s'exprime sans détours). — 3° *Nazouraé-outa* (par exemple : « Si j'étais votre vêtement, je serais toujours près de vous. ») — 4° *Tatoé-outa* (« Mon amour est comme un oiseau pris au filet : plus il fait d'efforts pour se dégager, moins il y arrive. ») — 5° *Tadagoto-outa* (« Si ce monde ignorait le mensonge, comme vos paroles m'enchanteraient! ») — 6° *Iwaï-outa* (congratulations diverses).

4. Métaphore amenée par ce fait qu'*oumoréghi*, « arbre enterré », est le mot-oreiller de *shirérou*, « être caché ».

5. Ce qui veut dire simplement que, chez les gens graves, la poésie ne se montre guère. Mais comme *hana-souçouki*, « fleur de souçouki » (une délicate graminée), est le mot-oreiller de *dérou*, « pousser, sortir, apparaître », l'auteur ajoute tout naturellement, à l'idée de croissance, l'image de la fleur. (Comp. ci-dessus, p. 80, n. 4.)

6. Dans ce village
Je passerai la nuit,

Digitized by Google

sans compagnons, en quête de la lune[1]. L'empereur alors, examinant ces poésies, décidait que telle pourrait sembler ingénieuse, telle autre médiocre. Ou bien, quand, comparant la faveur de leur maître aux sazaré-ishi[2] ou au mont Tsoukouba[3], ils lui souhaitaient le bonheur; quand leur cœur était rempli de plaisir et que leur joie débordait; quand leur amour était pareil aux flammes du mont Fouji[4]; quand ils se souvenaient de leur ami en entendant le chant des insectes[5]; quand ils considé-

Par les fleurs de cerisier
Qui tombent enchanté,
Oubliant le chemin de ma demeure.

1. Par la nuit de lune
J'attends qui ne vient pas.
Du ciel couvert
La pluie tombera :
Et seul, je dormirai.

2. Poésie célèbre (du *Kokinshou*, VII, 1), qui a été prise comme texte de l'hymne national japonais :

Kimi ga yo wa
Tchi yo ni yatchi yo ni
Sazaré-ishi no
Iwao to narité
Koké no mouçou madé.

Que le règne de notre souverain (dure)
Mille générations et huit mille générations,
Jusqu'à ce que les graviers (de la rivière)
Soient devenus des rochers,
Et que (ces rochers eux mêmes) soient couverts de mousse.

Le premier vers de la tanka primitive était : *Waga kimi wa*, « Que mon souverain (vive)... » ; *Kimi ga yo wa* est une variante qu'on a finalement admise, comme étant mieux appropriée à l'usage actuel de cette antique poésie.

3. Autre poésie inspirée du même esprit loyaliste :

Du mont Tsoukouba,
De côté et d'autre
L'ombre s'étend ;
Mais à l'ombre auguste de notre souverain,
Il n'y a point d'ombre comparable.

(Le mont Tsoukouba a deux pics. — Dans la seconde partie de la tanka, le mot « ombre » est pris dans le sens de « protection ».)

4. Je brûle
De cette flamme irréalisable
Du mont Fouji,
Que les dieux mêmes ne peuvent éteindre.
En vain, ô ma fumée !

5. Combien m'attriste le chant
Des grillons des pins
De mon lieu natal,

Digitized by Google

raient les deux pins de Takaçago et de Souminoé comme vieillissant ensemble[1]; quand ils se rappelaient l'ancienne histoire du mont Otoko[2]; quand ils admiraient le moment de la valériane[3]; en toutes ces occasions, c'est dans la poésie qu'ils cherchaient un réconfort. Quand ils regardaient les fleurs dispersées, un matin de printemps[4]; quand ils écoutaient tomber les feuilles des ar-

Dominé par les herbes
De fougère,
Quand je pense à vous.

Le *matsou-moushi,* « insecte du pin » est une espèce de grillon, qui a un chant tout particulier. — Jeu de mots intraduisible sur *sbinobou,* « endurer », ou « penser en secret », et *sbinobou-gouça,* la fougère connue en botanique sous le nom de Davallia bullata.

1. Le pin de Takaçago (sur la côte, à l'ouest de Kôbé) et celui de Souminoé (près d'Ohçaka) symbolisent la vieillesse heureuse de deux époux (comp. Philémon et Baucis). Voici, sur le pin de Takaçago, une antique poésie qu'on chante encore aux mariages, comme souhait de longévité et de bonheur :

Bien que je ne sois pas le pin
Debout sur la colline
De Takaçago,
De même façon
Je voudrais passer cette vie.

Sur le pin de Souminoé :

Quand je le regarde
Devenu si vieux,
Le pin superbe de la plage
De Souminoé,
Combien de générations a-t-il passées ?

2. Maintenant je suis vieux :
Et je regrette
Le temps prospère
Du mont Otoko,
Où j'étais jeune homme,
Moi, il y a longtemps !

(Jeu de mots sur la colline d'*Otoko,* dans le Yamashiro, et le mot *otoko,* « jeune homme ».)

3. Dans les champs de l'automne
Coquettement se tient
La valériane.
Une jeune femme.
Oh ! qu'elle est recherchée,
La fleur !... pour un moment...

Le poète compare une femme trop fière à cette fleur, que chacun veut cueillir pour l'emporter chez soi, mais dont la splendeur ne dure qu'un instant. Dans *ominaéshi* (valériane), il y a *omina* (forme plus rare du mot *onna,* femme), et le caractère chinois qui veut dire « femme » intervient aussi dans l'écriture du nom de la plante ; de là un double jeu de mots, pour l'oreille et pour les yeux.)

4. O fleurs de cerisier,
Comme vous ressemblez à la vie,

Digitized by Google

bres, un soir d'automne[1]; quand ils déploraient la neige et les vagues que, chaque année, ils trouvaient dans leur miroir[2]; quand ils s'étonnaient d'eux-mêmes en contemplant la rosée sur l'herbe[3] ou l'écume sur l'eau[4]; quand, hier dans la splendeur, ils perdaient la fortune[5]; quand une personne chère autrefois devenait plus négligente[6];

Vide comme la peau dont s'est dépouillée la cigale !
A l'instant où je vous voyais vous épanouir,
Vous avez disparu.

(Le mot *yo*, vie, est précisé ici, comme souvent ailleurs, par le mot-oreiller *outsoucémi*, qui signifie la peau abandonnée par la nymphe de cigale quand elle prend son essor comme insecte parfait, et qui, dans le bouddhisme, désigne le corps actuel de l'homme, l'existence présente. Comp. notre métaphore de la chrysalide d'où s'envole le papillon.)

1. Au vent d'automne
Ne pouvant résister, se dispersent
Les feuilles d'érable.
Où vont-elles? On ne sait.
Et moi, je suis attristé.

(Le poète se demande en quel endroit il trouvera son tombeau.)

2. Mes cheveux noirs
Comme les vrais joyaux de la lande
Vont-ils donc changer?
Au reflet du miroir
Est tombée la neige blanche.

(Pour l'expression « vrais joyaux de la lande », voir plus haut, p. 90, n. 5.)

3. Comment ai-je pu penser
Que la rosée
Était chose éphémère,
Quand moi-même sur l'herbe
Je resterai si peu de temps?

4. En flottant (sur la rivière)
Disparaît l'écume.
Ainsi deviendrai-je,
Par l'écoulement perpétuel,
Ne m'arrêtant pas, moi-même.

5. En cette vie
Que restera t-il d'éternel,
Quand, dans la rivière d'Açouka,
Le gouffre d'hier
Est aujourd'hui un mince filet d'eau?

(D'une manière générale, les rivières du Japon passent très vite de l'état d'un torrent profond à celui d'un ravin desséché; et en particulier, la rivière d'Açouka, dans le Yamato, avait la réputation de changer souvent de lit.)

6. Le nuage du ciel
S'en va | Devient
Ailleurs. | Indifférent.



Digitized by Google

quand ils identifiaient leur amour aux vagues de la Montagne des Pins[1] ou à l'eau de la Plaine[2]; quand, en automne, ils observaient les feuilles de haghi[3]; ou quand ils comptaient les cris des bécassines à l'aurore[4]; quand ils disaient à quelqu'un la tristesse qu'éveille un nœud de bambou chinois[5], ou quand ils se plaignaient de la

Et cependant, aux yeux,
Il apparaît encore.

(Double sens : « Le nuage s'en va ailleurs », ou bien « Une personne devient indifférente », s'éloigne de vous peu à peu; mais le nuage, on le suit clairement des yeux, tandis que la personne change de cœur sans qu'on s'en aperçoive; mieux vaut l'allure franche du nuage.)

1. Quand j'aurai
Le cœur infidèle
En vous abandonnant,
Les vagues passeront
Sur la Montagne des Pins de Soué.

(Comp. ci-dessus, p. 117, n. 3.)

2. Une jeune fille présente à un visiteur, qu'elle aime, une tasse d'eau qu'elle s'excuse de ne pouvoir lui offrir plus fraîche :

Bien que soit tiède
L'eau pure de la plaine
Ancienne,
Il en prendra, celui qui connaît
Mon cœur d'autrefois.

3. Déjà rougissent les feuilles d'en bas
Du haghi de l'automne :
Dès ce moment
C'est avec peine
Que s'endort l'homme seul.

(Le *haghi*, Lespedeza bicolor, une légumineuse parente de notre sainfoin, prend en automne une teinte rouge, qui commence par les feuilles inférieures; à cette époque où les nuits deviennent plus longues, il n'est pas bon que l'homme soit seul.)

4. Une jeune femme, inquiète de ne pas voir venir son ami, écrit des lettres aussi nombreuses que les envolées des bécassines à l'aurore :

Quand vous ne venez pas, la nuit,
J'écris des lettres répétées
Comme les bruits d'ailes des bécassines
Au point du jour,
Cent fois { bruissant des ailes.
écrivant.

(Jeu de mots qui pourrait se faire pareillement en français, avec le double sens du mot « plume », mais qui serait alors contraire à la couleur locale, puisque les Japonais écrivent avec un pinceau.)

5. Tandis que je suis au monde,
Beaucoup de feuilles de parole,
(Nombreuses comme les feuilles) du bambou
Où tristement, a chaque nœud,
Le rossignol chante.

(Le rossignol, parcourant un bambou, s'arrête à chaque nœud

Digitized by Google

vie en évoquant la rivière de Yoshino[1]; ou quand ils entendaient dire que la fumée ne s'élevait plus du mont Fouji[2], ou que le pont de Nagara avait été détruit et réparé[3], en toutes ces circonstances, c'est dans la poésie qu'ils trouvaient leur consolation.

Depuis l'antiquité, au cours de cette tradition, c'est surtout à partir de l'auguste temps de Nara que la poésie se répandit. C'est en cet âge auguste qu'on semble avoir compris le cœur de la Poésie. En cet auguste temps, un fidèle de notre Grand Seigneur[4], du nom de Kakinomoto no Hitomaro, fut le Sage de la poésie japonaise. Il faut dire combien le prince et le sujet étaient faits pour se rencontrer. Par un soir d'automne, le mikado daignait augustement regarder comme du brocart les feuilles d'érable rougies qui coulaient sur la rivière Tatsouta; par un matin de printemps, les cerisiers du mont Yoshino apparaissaient comme des nuages au cœur de Hitomaro[5]. Un autre poète encore, appelé Yamabé no Akahito, était étrangement fort dans la poésie. Il est difficile de mettre Hitomaro au-dessus d'Akahito, diffi-

pour gémir; ainsi, dit le poète, je pleure en toute occasion, à cause des faux bruits qui courent sur moi.)

1. Même si une autre personne,
— Rivière de Yoshinó —,
M'était infidèle,
Je n'oublierais pas la chose
Promise autrefois.

(*Yoshino-gawa,* « la rivière de Yoshino », n'est que le mot-oreiller, dénué de sens, de l'expression *yoshi-ya,* « même si »).

2. Impossible de retrouver la poésie ancienne à laquelle notre auteur a voulu faire allusion.

3. Le vieux pont de Nagara, solidement construit, semblait devoir être éternel; d'autant plus que, dans *Nagara,* il y a *naga,* « long » ou « durable »: pourtant, il fut détruit, et par suite réparé. Un vieillard, assistant à ce travail, songe que, si ce pont a cédé aux injures du temps, lui aussi est promis à la mort:

Dans la province de Tsou
Le pont de Nagara
Est reconstruit.
Et maintenant, mon corps,
A quoi le comparerai-je?

4. Ou bien, « un fonctionnaire du troisième rang »: nul moyen de décider, avec les caractères phonétiques; mais il est peu vraisemblable que Hitamaro ait obtenu un titre à peine accessible aux membres des plus puissantes familles.

5. Comp. ci-dessus, p. 127, n. 3, et p. 108, n. 1.

Digitized by Google

cile de mettre Akahito au-dessous de Hitomaro[1]. Outre ces hommes, il y en eut d'autres, éminents, au cours des divers âges (de bambou chinois), et dont on entend parler sans fin (comme la torsion d'une corde solide)[2]. Réunissant ces poésies à celles qui les avaient précédées, on appela ce recueil le *Manyôshou*.

A partir de ce temps auguste, comme années, plus de cent années, comme âges, plus de dix règnes ont passé. Aujourd'hui, de gens qui connaissent le cœur de la Poésie pour les choses de l'antiquité, il n'y en a guère : on peut les compter par un ou deux[3]. Cependant, en chaque poète, on peut distinguer des mérites et des défauts. Pour discuter maintenant ce point, je ne me permettrai pas de citer les gens en place ou d'un rang élevé. En dehors d'eux, à une époque récente, parmi les hommes dont on parle, Sôjô Hennjô[4] excelle dans la forme; mais quant au fond, la vérité fait défaut : c'est comme quand nous avons un battement de cœur à la vue d'une femme en peinture. Ariwara Narihira veut dire beaucoup de choses, mais les mots lui manquent : telle une fleur fanée qui garde son parfum en perdant sa couleur. Bounnya no Yaçouhidé emploie de jolies paroles, mais qui ne correspondent pas à la matière : c'est comme si un marchand s'habillait de vêtements trop beaux pour lui. Kicenn, le bonze d'Oujiyama, ne développe pas suffisamment sa pensée; on n'en voit ni le commencement ni la fin : ainsi, quand nous contemplons la lune d'automne, elle s'obscurcit derrière les nuées de l'aube. Comme je n'ai guère entendu de poésies faites par ce bonze, je ne le puis juger par des comparaisons entre

1. Pour ces deux grands poètes et pour les poètes mineurs du même temps, voir plus haut, le *Manyôshou*, p. 85 et suiv.

2. « De bambou chinois », mot-oreiller de « nœud, âge, époque ». « De corde solide », mot-oreiller pour l'action de « tordre une corde », d'un mouvement constant comme la gloire perpétuelle de ces poètes.

3. C'est-à-dire : il y en a fort peu. — Ceci pourrait sembler contraire à l'humilité; mais Tsourayouki, dans cette Préface non signée, parle au nom de tous les rédacteurs et se trouve d'ailleurs couvert par l'ordre impérial qui l'a chargé de cette tâche.

4. Pour les « Six génies » (*Rokkacenn*) qui représentent la Pléiade japonaise de l'époque, et que notre auteur va critiquer maintenant, voir plus haut, le *Kokinnshou*, p. 101 et suiv.

Digitized by Google

tel et tel morceau[1]. Ono no Komatchi ressemble à la princesse Soto-ori, de l'antiquité. Sa poésie n'est pas puissante, mais elle nous fait sentir la pitié : telle une belle femme, souffrante. Le défaut de vigueur est d'ailleurs naturel à une poésie féminine. Le style d'Ohtomo no Kouronoushi est pauvre : un bûcheron, chargé de bois, qui se repose à l'ombre des fleurs.

Quant aux autres poètes dont le nom est connu, nombreux comme les feuilles d'un arbre épais dans la forêt, répandus comme le kazoura qui croît dans la plaine[2], il semble que, pensant faire des poésies, ils ignorent cet art. Cependant, aujourd'hui, sous le règne sous-céleste de notre souverain, neuf fois sont revenues les quatre saisons. Les vagues de son auguste bienveillance universelle se sont écoulées au delà des Huit-îles; l'ombre de son auguste faveur généreuse est plus dense que celle qui environne le mont Tsoukouba. Tout en écoutant les dix mille affaires du gouvernement, dans ses loisirs il daigne ne pas négliger toutes sortes de soins; et pour que l'antiquité ne fût pas oubliée, pour que les choses du passé fussent réveillées, pour que, dès maintenant, elles fussent conservées aux âges futurs, le dix-huitième jour du quatrième mois de la cinquième année de l'ère Ennghi[3], il a daigné ordonner au secrétaire général du Palais Ki no Tomonori, au bibliothécaire en chef Ki no Tsourayouki, à l'ancien gouverneur de la province de Kaï, Oshikôtchi no Mitsouné, à l'officier de la garde impériale Mibou no Tadaminé et autres[4], de lui présenter respectueusement les vieilles poésies qui n'étaient pas entrées dans le Manyôshou, en y joignant leurs propres essais[5].

1. De fait, on ne connaît de Kicenn que la poésie donnée ci-dessus, au *Kokinnshou;* si bien que certains critiques indigènes commencent à croire que cet auteur fameux n'a jamais existé. Il semble bien, en tout cas, qu'un grand poète aurait laissé des œuvres moins rares.

2. Voir ci-dessus, p. 115, n. 1.

3. 25 mai 905. Mais c'est seulement vers 922 que l'œuvre devait être achevée.

4. Voir plus haut, p. 100 et p. 104.

5. Nos quatre compilateurs obéirent bien volontiers à ce dernier article du décret. En effet, nous pouvons compter dans le *Kokinn-*

Digitized by Google

Dans ce recueil, — à commencer par le moment où l'on met dans ses cheveux la fleur de prunier, jusqu'à ceux où l'on entend le coucou, où l'on cueille des branches d'érable, où l'on admire la neige —, ou bien, évoquant la grue et la tortue, on pense au prince et l'on souhaite longue vie à quelqu'un[1]; en voyant le haghi de l'automne ou les herbes de l'été, on aime sa femme[2]; en allant à la montagne d'Ohçaka, on fait des prières et des offrandes[3]; ou encore, en dehors du printemps, de l'été, de l'automne et de l'hiver, des poésies de toute espèce[4] : voilà le choix que nous présentons avec respect. En tout, un millier de poésies, en vingt volumes, que nous appelons le *Kokinn-waka-shou*[5]. Ainsi, cette fois, ayant fait une collection choisie, ayant accumulé les poésies comme l'eau qui ne cesse de tomber de la montagne ou comme les sables sans nombre de la plage, maintenant nous n'entendrons plus cette tristesse que la rivière d'Açouka est devenue un mince filet d'eau[6], mais nous aurons la joie de penser aux petits cailloux qui deviennent comme un rocher[7].

Notre style étant faible comme le parfum des fleurs au printemps, nous déplorons que nos noms inutiles doivent avoir une durée longue comme une nuit d'automne[8] : d'un côté, nous craignons les oreilles des hommes, et, d'autre part, nous sommes pleins de honte devant le cœur de la Poésie[9]. Cependant, dans la situation

*shou* 95 poésies de Tsourayouki, 55 de Mitsouné, 45 de Tomonori et 30 de Tadaminé, soit en tout 225 poésies, qui représentent presque le quart du recueil.

1. On sait que la grue et la tortue, si souvent représentées dans l'art japonais, sont des symboles de longévité.
2. Comp. ci-dessus, p. 97, n. 2, et p. 146, n. 3.
3. En vue d'un bon voyage. (Comp. ci-dessus, p. 133, n. 3.)
4. Tsourayouki nous donne ainsi, sous une forme poétique, la classification générale des morceaux admis dans cette anthologie : Quatre saisons, Félicitations, Séparations, Voyages, et la suite.
5. Dans l'usage, on abrège ce titre en supprimant le mot *waka* (poésie).
6. Voir plus haut, p. 143, n. 5.
7. Comp. ci-dessus, p. 143, n. 2.
8. *Aki no yo*, « nuit d'automne », est un mot-oreiller de « long »; l'auteur amène ainsi une opposition élégante entre l'automne et le printemps qu'il vient d'évoquer.
9. La modestie japonaise les oblige à ne considérer qu'en trem-

Digitized by Google

du nuage qui s'étend en longue traînée, dans la posture droite ou couchée du cerf qui brame[1], Tsourayouki et les autres, étant nés en cet âge, se réjouissent de s'être rencontrés avec le temps de ce dessein.

Hitomaro a disparu : mais la Poésie demeure. Que les temps passent et que les choses se transforment, que le plaisir et la tristesse aillent et viennent, l'écriture de cette poésie restera. Sans fin comme les rameaux effilés du saule pleureur[2]; ne disparaissant et ne tombant pas plus que les feuilles du pin[3]; longue comme l'évonyme radicant[4]; durable comme les traces des oiseaux[5], la Poésie se maintiendra pour jamais : et les hommes qui comprennent sa forme, qui savent apprécier son cœur, tout en vénérant l'antiquité comme on contemple la lune du vaste ciel[6], aimeront aussi l'époque présente[7].

blant la grandeur d'une tâche où ils doivent s'ériger en juges des meilleurs poètes. — On répète souvent que la personnification n'existe pas en japonais : « le cœur de la Poésie », invoqué ici, est une preuve du contraire.

1. Toute la fin de cette Préface est un pêle-mêle de métaphores qui interviennent bien moins pour compléter le sens que pour produire un effet décoratif. Ici, l'intention des rédacteurs est de suggérer, d'une manière d'ailleurs fort vague, leur émotion mouvementée en présence du grand dessein qu'ils sont chargés d'accomplir. Tsourayouki tire le bouquet de son feu d'artifice.

2. *Aoyaghi,* « saule vert », mot-oreiller d'*ito,* « fil » et, par extension, des longs « rameaux » pendants de l'arbre. Les Japonais, pour désigner ces « branches », les appellent des « fils », de même que nous nommons « aiguilles » de pin ce qu'eux-mêmes appellent des « feuilles ».

3. *Matsou no ha,* mot-oreiller de *taézou,* « sans cesse ».

4. *Maçaki no kazowa,* l'Evonymus radicans, une des espèces japonaises de la tribu des evonymées dont notre fusain est le type. Comp. ci-dessus, p. 115, n. 1. — *Maçaki no kazowa* est un mot-oreiller de « long ».

5. Rappel ingénieux de la légende qui veut que le savant chinois Sôkitsou ait inventé les caractères en regardant des traces d'oiseaux.

6. La lune, mesure du temps, se rattache tout naturellement au souvenir des anciens âges.

7. La fin de cette Préface tombe très bien : Tsourayouki termine à dessein par une évocation du passé et du présent, qui rappelle au lecteur l'idée du *Kokinnshou,* recueil de poésies « anciennes et modernes ».

Digitized by Google

# B. LES JOURNAUX PRIVÉS

## TOÇA NIKKI

Des deux genres d'écrits intimes qui tiennent tant de place dans la littérature japonaise et qui en sont peut-être le plus grand charme, à savoir le *nikki* (journal) et le *sôshi* (livre d'impressions), le premier fut, dès le début, porté à sa perfection par Tsourayouki, en attendant que le second fût inauguré, avec Sei Shônagon, par un chef-d'œuvre inimitable. A quoi, rien d'étonnant; car lorsqu'un esprit original s'exprime par une nouvelle forme d'art, il y a bien des chances pour que ses successeurs n'en reproduisent que l'apparence extérieure; en sorte que, dans le domaine littéraire, l'évolution s'opère souvent à rebours[1].

Le *Toça Nikki*, « Journal de Toça », fut rédigé en 935. Tsourayouki venait d'exercer, pendant cinq ans environ, les fonctions de préfet de la province de Toça, dans l'île de Shikokou, cet opuscule nous raconte, en toute simplicité, mais dans un style exquis, son voyage de retour à la capitale. Nous avions vu déjà chez Tsourayouki le poète, puis le critique : les pages qui suivent vont nous montrer l'un et l'autre, harmonieusement confondus dans la personne d'un préfet spirituel qui sait tourner toutes choses en élégant badinage.

1. Il me suffira donc de mentionner ici les autres *nikki* de l'époque de Héian. Ce sont : le *Kaghéro Nikki*, « Journal d'une éphémère », composé vers la fin du xe siècle par une Foujiwara dont le nom personnel nous est resté inconnu (elle-même nous explique qu'elle choisit ce titre parce que, « lorsqu'elle considérait l'impermanence des choses, elle se sentait comme une éphémère suspendue entre l'être et le néant » ; le *Mouraçaki Shikibou Nikki* (voir plus bas, p. 177) ; l'*Izoumi Shikibou Nikki* (voir plus haut, p. 122) ; le *Sarashina Nikki*, « Journal de Sarashina », publié, vers le milieu du xie siècle, par la fille d'un descendant de Sougawara no Mitchizané (l'auteur nous raconte notamment un voyage à Sarashina, dans la province de Shinano); enfin, le *Sanouki no Naïshi no Souké no Nikki*, « Journal de la dame d'honneur Sanouki » (xiie s.).

Digitized by Google

# TOÇA NIKKI

Le journal qu'écrivent d'ordinaire les hommes, une femme veut l'imiter[1].

Un jour après le 20 du 12e mois de l'année dont il s'agit, je quittai ma porte vers l'heure du Chien[2]. Je note ici les faits.

Un certain préfet, qui avait accompli ses quatre ou cinq ans de service en province, après avoir rempli les formalités d'usage et rendu ses comptes, sortit du palais où il avait résidé pour se rendre à l'endroit où il devait s'embarquer. Une foule de personnes, connues ou inconnues, l'accompagnèrent. Certains, qui l'avaient servi depuis des années, ne se séparaient de lui qu'à grand regret; et tandis qu'ils s'agitaient bruyamment autour de lui, la nuit avançait.

Le 22, on fit des prières pour obtenir un heureux voyage jusqu'à la province d'Izoumi[3]. Foujiwara no Tokiçané apporta des cadeaux d'adieu (ce qu'on appelle « tourner le museau du cheval[4] »), bien qu'il fût question ici de cheminer en bateau. Gens de haute, de moyenne et de basse classe, tous buvaient et, complètement ivres, plaisantaient devant la mer salée.

1. Il résulte de là, d'une part, que des journaux privés avaient été déjà écrits par des hommes, mais en chinois, comme toute la littérature sérieuse; d'autre part, que les femmes, qui devaient ensuite s'emparer de ce genre, ne s'y étaient pas encore exercées. Tsourayouki, composant un opuscule auquel il n'attache guère d'importance, décide de l'écrire en *hiragana,* c'est-à-dire avec les caractères phonétiques que les femmes employaient pour leurs lettres ou leurs notes intimes. C'est sous ce déguisement féminin que notre préfet se présente au lecteur, comme si son voyage n'était pas raconté par lui, mais par quelque femme de sa suite.

3. Le 21, entre 7 et 9 heures du soir. — Nous connaissons par ailleurs l'année (935).

3. C'est-à-dire jusqu'au moment où, après avoir côtoyé l'île de Shikokou et traversé le détroit de Kii, ils devaient aborder à l'île Principale.

4. *Hanamouké,* « cadeau d'adieu », est une expression formée de *hana,* « nez », et *moukérou,* « tourner vers »; précédée de *ouma no,* « de cheval » (idée d'un cheval qu'on dirige vers la maison du partant), elle forme ici un jeu de mots par opposition avec ce voyage maritime.

Digitized by Google

Le 23, il y avait là un homme qui s'appelait Yaghi no Yaçounori. Cet homme, qui n'était pas au service du préfet, vint offrir, de manière fort civile, un cadeau d'adieu. C'est sans doute à cause de la personnalité du préfet que les gens du peuple changent leurs bons usages, en pensant qu'ils n'auront plus affaire à lui; mais cet homme de cœur vint sans honte. Si je fais son éloge, ce n'est pourtant pas en raison de ses présents.

Le 24, le bonze prédicateur vint apporter son cadeau d'adieu. Gens d'en haut et d'en bas, jusqu'aux petits garçons, tous s'enivraient; et ceux mêmes qui ne savaient pas écrire le chiffre 1 traçaient maintenant le chiffre 10 avec leurs jambes[1].

Le 25, du palais du nouveau préfet, on apporta une lettre d'invitation. Nous nous y rendîmes; et avec les amusements de jour et de nuit, l'aurore parut.

Le 26, nous sommes encore chez le nouveau préfet: réception magnifique; les serviteurs mêmes eurent des cadeaux. On chanta des poésies chinoises à haute voix; le maître de maison et ses invités improvisèrent aussi des poésies japonaises. Je n'écris pas ici les poésies chinoises; mais voici une poésie japonaise du maître de maison :

Quittant la capitale,
Pour vous rencontrer
Bien que je sois venu,
Sans résultat de cette venue
Il faut nous séparer!

A quoi l'ex-préfet répondit :

Allant et venant,
Au loin, sur le chemin des vagues
Blanches comme linge,
Qui donc sera celui
Qui me ressemblera[2]?

1. Le caractère pour 1 est un simple trait horizontal (—); pour 10, une croix (+). Tsourayouki indique bien par là les mouvements obliques de ces jambes qui s'entre-croisent pour retrouver l'équilibre.

2. Sous-entendu : « C'est vous-même. » — « Blanc comme linge », mot-oreiller pour les choses d'une blancheur éclatante.

Digitized by Google

D'autres personnes encore composèrent des poésies; mais je ne voudrais mesurer la valeur d'aucune d'entre elles. Enfin, après toutes sortes de discours, l'ancien et le nouveau préfet descendirent ensemble l'escalier, se serrant les mains, échangeant de joyeuses plaisanteries, et l'on sortit.

Le 27, nous partîmes d'Ohtsou[1], nous dirigeant vers Ourato. Nous pensions alors à une petite fille, née à Kyôto, qui était morte subitement[2]; et après l'agitation hâtive du départ, maintenant, attristés, nous ne prononcions plus une parole. Sur le chemin du retour à Kyôto, chacun déplorait la perte de cette enfant. Les assistants ne pouvaient supporter leur douleur, et quelqu'un[3] composa la poésie suivante :

Vers la capitale
Pensant au retour,
Nous sommes tristes,
Parce qu'il en est
Une qui ne revient pas.

Et de nouveau, à un certain moment

Par oubli, croyant
Qu'elle existe encore,
Demander où est
Celle qui n'est plus,
Quelle tristesse!

Tout en disant cela, nous arrivâmes à l'endroit qu on appelle le cap de Kago. Mais là, un frère du nouveau préfet, ainsi que d'autres personnes, accouraient avec du saké. Nous descendîmes sur la plage pour recevoir leurs adieux. Et nous nous disions entre nous que ceux des

1. Un port de la province de Toça. La jonque va caboter tout le long de la côte, en s'arrêtant à chaque petit port. Si bien que ce voyage, qui, à l'heure présente, demanderait deux jours à peine, n'exigera pas moins de 55 jours : plus qu'il n'en faut maintenant pour faire le tour du monde.
2. L'auteur fait allusion à la perte de sa propre fille, morte à l'âge de neuf ans.
3. Tsourayouki lui-même.

Digitized by Google

hommes du palais du gouverneur qui étaient venus ainsi paraissaient être des gens de cœur. Tandis qu'ils exprimaient leurs regrets de cette séparation, ces hommes, comme on porte sur les épaules, en s'y mettant à plusieurs, un filet de poissons, sur la plage parvinrent à sortir cette poésie[1] :

Pour retenir l'homme
Que nous estimons précieux,
Comme les canards de roseaux
Nous assemblant en troupe,
Nous sommes venus.

Celui qui partait, les ayant félicités, répondit :

En vérité, je trouve en vous
Un cœur aussi profond
Que le grand Océan,
Dont le fond ignore
La perche qu'on pousse.

Pendant que nous parlions ainsi, le patron de la jonque, ne comprenant pas la mélancolie des choses[2] et ayant assez bu de saké, s'écria qu'il fallait partir de suite, parce que la marée montait et que le vent commençait à souffler. Nous nous disposâmes donc à nous embarquer. A ce moment, les assistants chantèrent des poésies appropriées à l'occasion, en choisissant parmi les poésies chinoises. Quelqu'un chanta des poésies de Kaï[3], bien que nous fussions dans l'Ouest. A ces chants, les poussières qui étaient sur le bateau commencèrent à se disperser

1. J'ai essayé de rendre aussi fidèlement que possible ce passage métaphorique, où les mots « sur la plage » relient l'image du lourd filet que traînent péniblement les pêcheurs à l'idée du gros effort collectif que durent faire les poètes locaux pour arriver à produire cinq méchants vers.

2. *Mono no awaré,* expression très fréquente dans la littérature japonaise. Comprendre la mélancolie des choses, c'est avoir un cœur enclin à la « sympathie » qui doit unir tous les êtres, à la « compassion » qui fait qu'on partage, avec un attendrissement ému, les souffrances d'autrui et les tristesses de la nature elle-même : c'est être « l'homme sensible » de notre XVIIIe siècle.

3. Un des pays de l'Est.

Digitized by Google

et les nuages qui passaient au ciel demeurèrent en suspens. Ce soir-là, nous couchâmes à Ourato[1]. Foujiwara no Tokiçané, Tatchibana no Souéhira et autres vinrent nous y relancer.

Le 28, nous quittâmes Ourato, pour nous diriger vers Ominato. A ce moment, le fils du préfet d'autrefois[2], Yamagoutchi no Tchiminé, nous apporta au bateau du saké et des friandises. On mangea et but tout en voguant.

Le 29, nous étions à Ominato. Un médecin vint nous offrir, tout ensemble, du saké doux, du saké blanc et du saké ordinaire. Il me parut que cet homme avait du cœur.

Le 1er jour du 1er mois[3], nous étions encore au même endroit. A la nuit, quelqu'un ayant mis sur le toit du bateau le saké blanc, la bouteille fut emportée par le vent et tomba dans la mer, de sorte qu'il n'y eut pas moyen d'y goûter...

Tsourayouki note encore d'autres malheurs : point de patates, d'algues brunes, de gâteaux sucrés, rien de ce qu'il eût fallu pour célébrer comme il convient la nouvelle année! — Nos voyageurs restent à Ominato, dans l'attente d'un vent favorable, jusqu'au 9, où ils reprennent la mer

Le 9. —... Nous passâmes devant la Plaine des pins d'Outa. On n'eût pu compter le nombre de ces pins; on n'eût pu compter leurs milliers d'années. Contre tous leurs troncs, les vagues déferlaient; de toutes leurs branches, les grues s'envolaient. Ravi de contempler ce charmant paysage, quelqu'un du bateau chanta :

Si je regarde au loin,
A la cime de chaque pin
Une grue habite,
Qui sans doute pense
Qu'il est son compagnon de mille ans[4]!

1. Car, avec leur petite jonque, ils ne naviguaient pas de nuit.
2. Du prédécesseur de Tsourayouki.
3. Le lendemain du 29, qui, suivant l'ancien calendrier, avait été dernier jour de l'année.
4. Comp. ci-dessus, p. 144, n. 1, et p. 150, n. 1.

Digitized by Google

Cette poésie n'était certes pas supérieure au paysage. Comme nous avancions à la rame en le regardant, les montagnes et la mer s'assombrirent; et dans la nuit tombante, on ne voyait plus ni l'ouest ni l'est. Alors nous laissâmes tout souci du temps au cœur du patron. Même parmi les hommes, ceux qui n'étaient pas accoutumés au voyage en mer étaient inquiets; et plus encore les femmes, qui, appuyant leur tête contre le fond du bateau, ne cessaient de sangloter. Cependant, le patron et ses marins, sans y faire attention, chantaient joyeusement une chanson de bateau[1] :

Dans la plaine du printemps
Je chante à haute voix.
Moi, avec les souçouki[2],
Je me coupe et coupe les mains.
Les légumes que je cueille,
Le père les mangera joyeusement,
La belle-mère les mangera.
Retournons! D'hier soir
Les légumes, en m'engeignant,
En m'escroquant,
Il ne m'en apporte pas l'argent,
Et il ne s'amène pas lui-même!

Il y avait bien d'autres chansons, que je n'écris pas. A écouter ces gens rire de la sorte, si la mer était encore agitée, nos cœurs furent un peu tranquillisés. Ainsi, poursuivant notre route jusqu'à la nuit, nous atteignîmes le port [de Nawa]. Un vieillard et une vieille femme, pris du mal de mer, refusèrent de manger et se couchèrent.

Le 11, on navigue vers Mourotsou[3], où l'on arrive le 12.

Le 13, au point du jour, il tombait une petite pluie, qui cessa bientôt. Hommes et femmes descendirent, tout

1. Un des plus vieux exemples de la poésie populaire.
2. Voir p. 80, n. 4; p. 142, n. 5, etc.
3. L'île de Shikokou projette deux pointes vers le sud; Mourotsou était un port situé au côté ouest de la pointe orientale.

Digitized by Google

près, à un endroit commode pour se baigner. En regardant la mer :

Tous les nuages
Paraissent des vagues :
Je veux voir un pêcheur
Pour lui demander et savoir
Où est la mer!

Ainsi fut-il chanté[1]. Comme on avait dépassé le 10e jour, la lune était charmante. Depuis le jour où nous nous étions embarqués, on n'avait porté sur le bateau ni vêtements de pourpre sombre, ni belles soies : car on craignait les dieux de la mer[2]...

Les jours suivants, encore la pluie : on reste à Mourotsou.

Le 17, les nuages qui couvraient le ciel disparurent. La nuit, à l'approche de l'aube, était délicieuse. On poussa le bateau et on se mit à ramer. Le ciel et le fond de la mer semblaient alors presque pareils. C'était justement ce que disait un homme d'autrefois : que la rame perce la lune sur la vague et que le bateau marche dans le ciel de la mer[3]. Se souvenant de cela, quelqu'un chanta :

Ce qui arrête la rame
Du bateau en marche
Sur la lune
Du fond de la mer,
C'est sans doute le katsoura[4]?...

Mais bientôt, des nuages noirs s'élèvent : il faut revenir au port et y rester encore trois longs jours. Le 21, nouveau départ :

1. Bien que la phrase n'ait pas de sujet, ces vers sont évidemment de Tsourayouki lui-même. De lui aussi, bien entendu, l'exquise poésie qui va suivre, sur « la lune de la mer ».
2. C'est le sentiment des anciens Grecs redoutant la jalousie des dieux.
3. Vieille poésie chinoise.
4. Il s'agit ici de « l'arbre de la lune », que les Chinois identifièrent avec le cassier (Olea fragrans), et qui passa ensuite dans la légende japonaise, où il devint un katsoura. (Comp. ci-dessus, p. 64 n. 3.)

Digitized by Google

par malheur, l'ancien préfet doit maintenant s'attendre à rencontrer des pirates[1], qui, cinq jours plus tard, le serrent d'assez près[2]; on échappe pourtant à leur poursuite et, après d'autres péripéties dues au mauvais temps, après maintes prières et offrandes « aux kami et aux hotoké[3] », on peut enfin quitter l'île de Shikokou. Le 30, la jonque traverse l'entrée de la passe de Narouto, atteint le détroit d'Izoumi : voilà nos voyageurs en vue du Gokinaï, les « Cinq provinces » voisines de la capitale, donc en sécurité. Les premiers jours du second mois, ils n'avancent guère, contrariés par le vent et la pluie. Le 5, ils se trouvent devant Soumiyoshi[4].

Le 5... Ici, la mère[5] de l'enfant morte, ne l'oubliant ni un seul jour, ni une seule heure, composa [ces vers] :

A la baie de Souminoé
Arrêtant le bateau,
Je veux aller cueillir,
Si elle peut être efficace,
L'herbe de l'oubli[6]!

Ce n'était pas pour oublier cette enfant, mais au contraire pour arrêter des regrets passionnés et se donner la force d'y résister.

Ainsi, regardant partout, nous avancions. Soudain, le vent se mit à souffler. Bien qu'on ramât plus fort, le bateau reculait sans cesse et menaçait de couler. Le patron dit : « Le brillant dieu de Soumiyoshi est un dieu redoutable. Il désire sans doute quelque chose. Offrez-

1. Il avait eu, semble-t-il, l'occasion de sévir contre eux pendant son gouvernement.
2. Tsourayouki s'en montrant fort effrayé, les commentateurs de l'époque où le stoïcisme avait prévalu prennent soin de l'excuser en rappelant qu'il écrivait un « journal de femme ».
3. C'est-à-dire, tout ensemble, aux dieux du shinntoïsme et aux saints du bouddhisme, suivant le système éclectique des Japonais.
4. Ou Souminoé. (Voir plus haut, p. 110, p. 144, n. 1, etc.)
5. En réalité, le père.
6 *Waçouré-gouça,* l'hémérocalle fauve ; plus tard, les Japonais appliquèrent ce nom poétique au tabac. — La veille, Tsourayouki avait déjà composé une poésie analogue sur la « coquille de l'oubli » (*waçouré-gaï*). Ces jeux d'esprit d'un père sur la mort de sa fille paraîtront sans doute de mauvais goût : mais qu'on relise d'abord les « Contemplations » ; ce n'est guère chez les poètes qu'il faut s'attendre à trouver la pudeur des sentiments intimes.

Digitized by Google

lui des bandelettes[1]. » Obéissant à ce qu'il disait, nous offrîmes des bandelettes : mais le vent, au lieu de cesser, soufflait avec plus de violence. Comme les vagues agitées devenaient dangereuses, le patron dit à nouveau : « C'est parce que les bandelettes ne suffisent pas à apaiser l'auguste cœur du dieu que le bateau n'avance pas. Offrez-lui quelque chose qui lui agrée davantage. » Suivant ce qu'il disait, je songeai un instant à ce qu'il conviendrait de faire, et je pensai : « J'ai deux yeux, et je n'ai qu'un seul miroir : j'offre ce miroir. » Et l'ayant jeté dans la mer, tout de suite la mer devint aussi calme qu'un miroir[2]. » Alors, quelqu'un chanta :

En jetant un miroir
Dans la mer agitée,
En vérité, j'ai vu
Le cœur du dieu
Puissant et rapide[3]!

**Le 6, nos voyageurs ont enfin la joie d'entrer dans la rivière d'Ohçaka. Ils la remontent péniblement et, le 12, ils arrivent à Yamazaki, d'où ils envoient chercher à Kyôto une voiture à bœufs pour faire le reste du voyage. Le 16, ils se mettent en route pour la capitale.**

Le 16. Vers le soir de ce jour, nous partîmes pour Kyôto. Au village de Yamazaki, même les peintures des petits coffrets, même la forme des trompes marines en spirale n'avaient pas changé[4]; mais on ignorait le cœur

1. Des *nouça*. Il ne s'agit pas ici des « grandes offrandes » (*oho-nouça*) que nous avons déjà rencontrées dans le culte (p. 32, n. 2; p. 47, n. 10, et p. 48, n. 1), mais de « petites offrandes » (*ko-nouça*), ou « offrandes coupées » (*kiri-nouça*), que les voyageurs emportaient avec eux soit sur terre (p. 109, n. 3; p. 270; p. 347, n. 1), soit surtout en mer, comme dans le cas présent, et qui étaient une simplification des précédentes.
2. Cet acte du rusé préfet pourrait bien se rapporter aussi à quelque ancien procédé magique.
3. Comp. ci-dessus, p. 102, n. 2; p. 140, n. 2.
4. Sans doute de petites boites à jouets, et des gâteaux imitant la coquille du « triton émaillé » ; mais on ne peut guère savoir au juste ce que pouvaient contenir, il y a près de mille ans, les boutiques de ce village.



Digitized by Google

de ceux qui les vendaient. Continuant ainsi vers Kyôto, à Shimazaka, quelqu'un nous offrit un festin; manière d'agir peu commune. En revenant, nous trouvions beaucoup plus de monde que quand nous étions partis[1]. Nous fîmes nos remerciements aux uns et aux autres.

Désirant qu'il fût nuit quand nous arriverions à la capitale, nous ne nous pressâmes pas. La lune se leva; et c'est au clair de lune que nous traversâmes la rivière Katsoura. Nous nous disions: « Comme cette rivière n'est pas la rivière Açouka[2], bas-fonds ni hauts-fonds n'ont changé. » Quelqu'un chanta :

O rivière { Katsoura,
du katsoura[3]
Qui croît dans la lune
(Du ciel) éternel[4]!
Même ton reflet sur le fond
N'a pas changé!

A un autre moment, quelqu'un dit :

O rivière Katsoura
Qui étais lointaine
Comme les nuages du ciel[5]!
Nous t'avons traversée
En mouillant nos manches!

Quelqu'un chanta encore :

La rivière Katsoura,
Même si elle ne correspond pas
A mon cœur,
Me paraît s'écouler
En profondeur égale!

Comme on éprouvait beaucoup de joie en rentrant à la capitale, il y eut beaucoup de poésies.

1. Notre préfet veut dire qu'on se montre d'ordinaire plus aimable envers un fonctionnaire qui se rapproche du soleil qu'envers celui qui s'en éloigne.
2. Voir p. 145, n. 5.
3. Pour le second sens de ce mot à deux fins, voir p. 159, n. 4.
4. Voir plus haut, p. 87, n. 4.
5. Mot-oreiller de diverses expressions qui impliquent d'ordinaire une idée de mouvement.

Digitized by Google

La nuit étant avancée, nous ne pûmes voir les divers endroits. Arrivés à la capitale, nous étions tout heureux.

Lorsque je parvins à ma maison et que j'en passai la porte, comme la lune brillait, je pouvais tout voir. Je la trouvai dévastée et ruinée, plus encore qu'on ne me l'avait dit; le cœur de l'homme à qui j'en avais laissé la garde ne devait pas être moins délabré! Bien qu'il y eût une haie, comme ma maison semblait ne faire qu'une avec la sienne, il avait voulu s'en faire le gardien; et c'est pourquoi, par tous les courriers, je lui envoyais sans cesse diverses choses. Cependant, je ne dis rien à haute voix; et je décidai de le remercier. A un certain endroit, un semblant de bassin, avec un peu d'eau. A côté, il y avait un pin : dans l'espace de cinq ou six ans, il avait passé mille années; une branche avait disparu. Il s'y mêlait de jeunes pins qui venaient de pousser. Tout était en ruines; et chacun disait que c'était vraiment pitoyable. Pas une pensée d'autrefois qui ne revint à mon cœur; surtout celle de l'enfant qui, née dans cette maison, ne rentrait pas avec nous. J'étais bien triste. Nos compagnons de bateau, embrassant leurs enfants, parlaient à voix haute. Pendant ce temps, ne pouvant supporter sa douleur, à qui connaissait son cœur quelqu'un dit :

Bien que ne revienne pas
Celle qui y était née,
Dans ma maison
Croissent les jeunes pins ;
Que c'est triste à voir!

Cette poésie ne le satisfaisant pas, il dit encore :

Si l'on compare
Aux mille ans du pin
Celle qu'on voyait jadis,
Ah! il n'y aurait pas eu cette séparation
Triste et lointaine[1]!

Je n'ose écrire tant de choses tristes, qui sont difficiles à oublier. Je vais plutôt déchirer ceci[2].

1. C'est-à-dire : celle qui vivait sous mes yeux est morte, là-bas, et le pin millénaire existe toujours; que n'a-t-elle pu, elle aussi, remplir sa destinée!

2. Ce papier; soit que Tsourayouki voulût anéantir son journal,

Digitized by Google

# C. LES MONOGATARI

## *a.* — LES ANCIENS CONTES

### TAKÉTORI MONOGATARI, ICÉ MONOGATARI, YAMATO MONOGATARI

Sous le nom générique de *monogatari,* mot à mot « récit de choses », ou, plus simplement, « récit », les Japonais désignent toute une littérature dont le domaine s'étend de la fiction pure à l'histoire réelle, avec prédominance du premier élément. Je traduirai donc ce mot, suivant le contenu des ouvrages, soit par « conte » ou par « roman », soit par « récit » quand il s'agira des narrations qui prétendent être de l' « histoire », mais qui méritent rarement ce titre.

Ce genre littéraire s'inaugure, au xᵉ siècle, par une série de contes dont les plus importants sont le « Conte du Cueilleur de bambous », les « Contes d'Icé » et les « Contes du Yamato[1] ».

Pour aucun de ces trois écrits, on ne saurait préciser sérieusement un nom d'auteur ou une date : tout ce qu'on peut dire de positif, c'est que les deux premiers parurent vers le commencement du xᵉ siècle, le dernier vers l'an 950.

soit plutôt qu'il voulût seulement indiquer, dans un sens secondaire de l'expression japonaise, son intention découragée de le terminer ici.

1. Contes secondaires de la même époque : le *Tsoutsoumi Tchounagon Monogatari,* « Contes du sous-secrétaire d'Etat de la Digue » (ainsi intitulés parce que l'auteur supposé de cet ouvrage, Foujiwara no Kanéçouké, résidait près de la digue de la rivière Kamo); le *Otchikoubo Monogatari,* « Conte du Creux souterrain » (où une marâtre a séquestré l'héroïne, que viendra sauver un beau chevalier); le *Soumiyoshi Monogatari,* « Contes de Soumiyoshi » (voir p. 160, n. 4; encore l'histoire d'une belle-mère méchante et finalement confondue); le *Torikaébaya Monogatari,* « Conte d'Ah-si-je-pouvais-faire-l'échange ! » (exclamation favorite d'un père désolé d'avoir un garçon trop timide et une fille trop garçonnière) ; le *Outsoubo Monogatari,* « Contes du Creux » (parce que, dans le premier et le plus fameux des divers récits dont se compose l'ouvrage, le héros, Toshikaghé, a un fils pieux auquel des ours sen-

Digitized by Google

# TAKÉTORI MONOGATARI

La figure maîtresse de ce conte n'est pas celle du vieux vannier qui lui a donné son nom : c'est celle d'une vierge de la Lune, Kagouyahimé, la « Princesse Splendide », que quelque légère pensée d'amour a fait exiler sur la terre, mais qui, par sa résistance à de nouvelles tentations, méritera de remonter à sa céleste patrie. Un jour, dans la forêt, en fendant un bambou d'où émanait une lueur mystérieuse, le vieillard y trouve une exquise petite fille, haute comme la main, qu'il emporte chez lui pour l'élever. L'enfant se développe, devient très vite une femme dont la beauté merveilleuse attire de nombreux soupirants. Cinq d'entre eux, qui sont des personnages de la cour, se sont distingués par leur patience fidèle; à chacun, la princesse impose l'épreuve de lui apporter un rare trésor : le bol de pierre dont le Bouddha se servait pour demander l'aumône, une branche de joyaux du mont Hôraï, une robe incombustible en fourrure de « rat du feu », le joyau à cinq couleurs de la tête du dragon, enfin le coquillage, favorable aux enfantements, que l'hirondelle apporte à travers les mers; mais, pour des motifs variés, tous échouent dans leurs tentatives. L'empereur à son tour devient amoureux de la jeune femme, qui, tout en lui marquant une amicale déférence, résiste avec courage à ses tendres efforts. Cependant l'heure approche où, ayant conquis son pardon par sa vertu, elle devra quitter son lieu d'exil; et au milieu du désespoir de tous ceux qui l'ont aimée, en dépit des regrets qu'elle-même éprouve d'abandonner le vannier et l'empereur, par une nuit brillante, l'armée céleste vient la chercher et l'emmène au séjour lunaire.

Ce dernier épisode est particulièrement touchant; mais nous verrons plus loin (p. 305) une ascension analogue. Je donnerai donc ici, de préférence, un passage où apparaît, d'assez plaisante manière, l'esprit ingénieux de l'auteur.

### LA BRANCHE DE JOYAUX DU MONT HÔRAÏ

La tâche assignée au prince Kouramotchi était d'aller querir « un rameau de l'arbre aux racines d'argent, au tronc d'or, aux fruits de joyaux, qui croît dans l'île de Hôraï, au milieu de la Mer de l'Est[1] ». Trois ans plus tard, son retour est annoncé :

sibles ont abandonné l'arbre creux qu'ils habitaient pour qu'il pût y loger sa mère); etc.

1. Le mont Hôraï était, dans la légende chinoise, une des trois îles paradisiaques où demeuraient les génies. De ses flancs escarpés

Digitized by Google

il vient se présenter, le rameau à la main, au vieillard profondément étonné et à la princesse consternée.

Le Vieillard parla au Prince : « En quel endroit, dit-il, se trouvait cet arbre? C'est une chose étrangement et joliment précieuse! » Le Prince, répondant, dit : « Vers le 10 du second mois de l'avant-dernière année, nous embarquant au port de Naniwa[1], nous partîmes en pleine mer et nous ne savions où aller. Mais, pensais-je, si je ne puis atteindre mon désir, à quoi bon rester en ce monde? Nous nous livrâmes donc au vent capricieux. Si nous périssions, tant pis; mais tant que nous étions en vie, nous avancerions jusqu'à ce que nous pussions rencontrer cette montagne qu'on appelle Hôraï; et dans cette pensée, nous ramions sur la mer, jusqu'à ce que nous eussions laissé bien loin en arrière les rivages de notre pays. Comme nous errions ainsi, tantôt, les vagues faisant rage, nous plongions au fond de la mer; tantôt, chassés par le vent, nous arrivions dans un pays inconnu où des êtres comme des démons[2] surgissaient et tentaient de nous tuer; tantôt, ne sachant plus le passé ni l'avenir, nous étions presque perdus au sein de la mer; tantôt, n'ayant plus de nourriture, nous mangions les racines des herbes; tantôt des êtres horribles paraissaient, qui essayaient de nous dévorer; et tantôt c'est en ramassant les coquillages de la mer que nous soutenions notre vie[3]. Sous le ciel du voyage, en des endroits où il n'y avait personne pour nous porter secours, nous étions en proie à toutes sortes de maladies; et nous confiant à la marche du bateau, puisque nous ignorions la voie à suivre, nous

tombait le torrent de vie qui leur versait l'immortalité, tandis qu'autour de ses rivages nageaient les tortues millénaires et que, sur ses pins toujours verts, les grues faisaient leurs nids. La légende japonaise conserve le souvenir d'une mission chinoise envoyée, au IIIe siècle avant notre ère, à la recherche de l'île fabuleuse et qui aurait fondé une colonie au Japon. Aujourd'hui même, dans la salle des repas de noces, un *Hôraï-san* en miniature symbolise la longévité et le bonheur qu'on souhaite aux jeunes époux.

1. Voir ci-dessus, p. 97, n. 4.

2. De la légende indo-chinoise, à laquelle notre auteur emprunte tout son « merveilleux ».

3. Récit vague et embrouillé à dessein : on verra pourquoi tout à l'heure.

Digitized by Google

errions sur la mer. Enfin, après cinq cents jours, vers l'heure du Dragon[1], une montagne apparut vaguement en pleine mer. Tout le monde, sur le bateau, la regardait. C'était une grande montagne qui, sur la mer, flottait[2]. L'aspect en était élevé et beau. Pensant que ce devait être la montagne que nous cherchions, nous étions remplis de crainte. Nous naviguions autour de cette montagne depuis deux ou trois jours, quand une femme vêtue comme un être du ciel, sortant du sein de la montagne, vint puiser de l'eau dans un vase d'argent. A sa vue, quittant le bateau, nous lui demandâmes quel pouvait bien être le nom de cette montagne. La femme répondit : « Ceci est le mont Hôraï. » Ce qu'entendant, notre joie fut sans bornes. Nous demandâmes à cette femme : « Qui êtes-vous, vous qui parlez ainsi ? — Je suis Ḥôkannrouri[3], » dit-elle; et soudain, elle rentra au sein de la montagne. A regarder cette montagne, il ne semblait y avoir aucun moyen de la gravir. En tournant autour des pentes de cette montagne, c'étaient des arbres à fleurs inconnues en ce monde; et il en sortait des eaux couleur d'or, d'argent et d'œil-de-chat, que traversaient des ponts en toute espèce de joyaux. Dans leur voisinage se dressaient des arbres étincelants, entre lesquels le moins beau était celui dont j'ai emporté une branche; mais, comme elle répondait à ce que vous m'aviez dit, je cueillis ces fleurs et je partis. Bien que tout cela fût infiniment agréable et sans comparaison en ce monde, lorsque j'eus la branche, de nouveau mon cœur étant inquiet, je m'embarquai; et grâce à un bon vent, après plus de quatre cents jours, nous arrivâmes. Poussé par mon grand désir, dès hier je partis de Naniwa pour la capitale; et sans même changer mes vêtements trempés d'eau de mer, je me suis hâté de venir. » Il dit; et l'ayant entendu, le Vieillard, pleurant, improvisa :

### Sur la plaine et sur la montagne

1. De 7 à 9 heures du matin.
2. L'auteur de ce « conte de fées » répète sans cesse les mêmes mots (mer, montagne, etc.), sans nul souci littéraire; j'ai tenu à respecter la naïveté de l'original.
3. Un nom bouddhique (*Hôkan*, couronne précieuse; *rouri*, lapis lazuli ou, plus probablement, œil-de-chat.

Digitized by Google

J'ai passé ma vie à couper des nœuds
De bambou chinois :
Mais je n'ai jamais vu de conjoncture
Lamentable à ce point[1]!

Ce qu'entendant, « Maintenant, dit le Prince, mes anxiétés sont passées, mon cœur est apaisé. » Et il repartit :

Ma manche
Maintenant étant séchée,
Je pourrai oublier
Le nombre de mille sortes
D'ennuis.

A ce moment, un groupe de six hommes entra dans la cour. L'un d'eux, qui portait une lettre au bout d'un porte-lettres[2], dit : « Ayabé no Outchimaro, artiste en chef du Bâtiment des travaux d'orfèvrerie[3], dit ceci : « Pour vous servir respectueusement en fabriquant l'arbre de joyaux, nous avons brisé nos cœurs[4] et travaillé de toutes nos forces pendant plus de mille jours ; mais jusqu'à présent, nous n'avons pas eu notre salaire. Je voudrais bien le recevoir, pour le partager. » Et cela dit, il présenta sa lettre avec respect.

Le vieux Cueilleur de bambous se demandait ce que pouvaient signifier les paroles de cet artiste. Le Prince, mal à son aise, croyait sentir son cœur disparaître. Ayant entendu cela, la Princesse : « Prenez, dit-elle, cette lettre qu'on vous présente. » Et à la lire, la lettre était ainsi conçue :

« Notre seigneur le Prince, pendant plus de mille jours ayant daigné se cacher dans le même bâtiment que de

1. Jeux de mots, d'abord, sur *yo*, « nœud » ou « âge », dont les deux sens commandent l'un et l'autre le mot-oreiller « de bambou chinois » ; puis, sur *foushi*, « nœud » ou « moment », que je traduis donc par « conjoncture », ce mot renfermant aussi l'idée de « joint ». Comp. ci-dessus, p. 114, n. 1, et p. 148, n. 2.

2. Un bambou fendu à son extrémité ; car un inférieur n'eût pu sans impolitesse tendre la lettre de la main à la main. Même entre égaux, on offrait souvent une poésie attachée à une branche en fleurs.

3. Au palais impérial. — Il s'agit de l'orateur lui-même.

4. L'expression japonaise pour dire : s'exténuer.

Digitized by Google

vulgaires artistes, ayant daigné faire fabriquer la belle branche de joyaux, daigna promettre de leur faire octroyer des situations officielles. Comme nous réfléchissions à tout cela, ayant appris que cette branche était destinée à la princesse Kagouya, nous avons pensé que, dans ce palais, nous recevrions notre récompense. »

Entendant ces paroles, la princesse Kagouya, dont les sentiments avaient paru s'assombrir d'angoisse, s'épanouit en un sourire; et appelant à elle le Vieillard, elle lui dit : « En vérité, j'avais cru que c'était l'arbre du mont Hôraï; mais puisque ce n'est qu'une misérable contrefaçon, rendez-la bien vite. » A quoi le Vieillard répondit : « Puisque nous venons d'entendre que c'est une chose fabriquée, il est bien facile de la restituer »; et il baissa la tête en signe d'assentiment.

Alors la Princesse Kagouya, d'un cœur maintenant léger, improvisa :

Tandis qu'écoutant, j'examinais :
« Est-ce vrai? »
Il n'y avait sur la branche
Ornée de joyaux
Que des feuilles de parole[1] !

Et ce disant, elle rendit la branche de joyaux.

## ICÉ MONOGATARI

Le gens d'Icé, comme les Crétois de l'antiquité occidentale, passaient pour des menteurs. On peut donc supposer que l'auteur inconnu qui choisit pour son ouvrage le titre de « Récits d'Icé » voulait prévenir ainsi ses lecteurs du vrai caractère de ces « Contes ».

De fait, bien que la tradition identifie le héros des « Contes d'Icé » avec le fameux Narihira[2], auquel on attribue, sinon la paternité même de l'ouvrage, du moins celle d'un journal intime dont quelque autre écrivain se serait inspiré, il est manifeste que les tableaux élégants dont se compose cette collection ne furent guère que le jeu d'une délicate fantaisie.

1. Pour le sens de cette métaphore si heureusement employée ici, voir p. 139, n. 3.
2. Voir ci-dessus, p. 102, n. 2.

Digitized by Google

L'auteur nous expose les aventures amoureuses d'un jeune noble de la cour en 125 récits, parfois plaisants, mais plus souvent de nature sentimentale. Voici un exemple de ces derniers.

### VOYAGE DANS L'EST

Il était une fois un homme[1]. Cet homme, ne sachant que faire de son corps, voulut quitter la capitale pour se chercher une demeure dans la direction de l'Est, et il partit. Un ou deux de ses amis l'accompagnaient. Comme aucun d'entre eux ne connaissait le chemin, ils s'égarèrent.

Ils arrivèrent à un endroit qui se nomme Yatsou-hashi, dans le pays de Mikawa[2]. La raison pour laquelle ce lieu s'appelle Yatsou-hashi, c'est que plusieurs cours d'eau s'y rejoignent et qu'on y a construit huit ponts; d'où ce nom de « Huit-Ponts ». S'étant assis à l'ombre des arbres près du marais, ils mangèrent leur repas. Dans ce marais, des iris s'épanouissaient, d'une manière charmante. A leur vue, quelqu'un dit : « Chantez donc le cœur du voyage[3], en mettant le nom de l'iris au commencement des vers[4]. » Alors quelqu'un[5] composa :

*Ka*ragoromo
***Ki***tsoutsou naré nishi
*Tsou*ma shi aréba
*Ha*roubarou kinourou
*Ta*bi shi zo omo-ou.

Mon vêtement chinois

1. *Moukashi otoko ari kéri,* « Autrefois, il y avait un homme », est une phrase que l'auteur met en tête de chacun de ses chapitres, et qui répond très bien au « Il était une fois » de nos contes de fées.
2. « Trois Rivières », un des pays du Tôkaidô.
3. Les sentiments qu'inspire le voyage.
4. C'est-à-dire en composant un acrostiche sur le mot *kakitsouhata,* nom de l'iris des prés. Les Japonais n'ayant point d'alphabet, mais seulement des syllabaires, le mot n'est pas reconstitué, comme chez nous, avec les lettres, mais avec les syllabes initiales des vers. Naturellement, une tanka ayant toujours cinq vers, il faut un mot de cinq syllabes pour faire un acrostiche en japonais. (*Ha,* au lieu de *ba,* qui, dans le nom de la plante, remplace *ha* par adoucissement.)
5. Le héros du récit.

Digitized by Google

Quand je mettais, si familière était
La femme que je possède!
De combien loin l'aller
De ce voyage! Voilà ma pensée[1].

A cette composition, tous laissèrent tomber leurs larmes sur le repas et se lamentèrent[2].

Ils allaient, ils allaient, et ils parvinrent au pays de Sourouga[3]. Arrivés au mont Outsou, le chemin qu'ils voulurent prendre était sombre et étroit; cisses et kazoura y étaient denses[4]; leurs cœurs devinrent minces, et ils voyaient déjà quelque aventure redoutable. Sur ces entrefaites, ils rencontrèrent un pèlerin, qui leur demanda : « Pourquoi êtes-vous venus sur ce chemin? » Et à le regarder, c'était un homme qu'il avait connu! Alors il écrivit cette lettre, pour une personne de la capitale :

Auprès du mont Outsou
Dans Sourouga,
Eveillé
Ou en songe, personne
A rencontrer[5]!

Quand il contempla le mont Fouji au dernier jour de la lune des pousses hâtives[6], la neige tombait, toute blanche :

Celle qui ne connaît pas le temps,
C'est la cime du mont Fouji!
Quand donc,

1. « Vêtement de *Kara* » (nom générique pour la Chine ou la Corée), est un mot-oreiller du verbe « mettre ».
2. Ces larmes sembleraient ridicules si on ne se rappelait que, dans la poésie japonaise, les jeux de mots ont un caractère aussi sérieux que les rimes riches dans la nôtre.
3. Le pays du Tôkaidô dont Shizouoka est la capitale.
4. *Tsouta* (Cissus Thunbergii), une ampélidée analogue à notre vigne vierge. — *Kazoura :* voir ci-dessus, p. 115, n. 1.
5. Jeu de mots sur *Outsou*, nom géographique, et la « réalité », par opposition au « songe ». — La rencontre fortuite d'un homme qu'il avait connu attire justement l'attention du voyageur sur ce fait que, jusqu'à présent, il n'a rencontré aucun ami.
6. Voir p. 286, n. 5.

Digitized by Google

Tachetant [cette cime] comme la peau du cerf,
La neige tombera-t-elle[1]?

Cette montagne semble vingt fois plus grande que le mont Hiéi[2]; la forme en est pareille à un tas de sel[3].

Ils allaient toujours. Entre les pays de Mouçashi et de Shimoça, il y a une grande rivière : on l'appelle la rivière Soumida[4]. S'étant assis au bord de cette rivière, ils pensaient : « Comme nous sommes venus loin! » Le passeur leur dit : « Embarquez-vous promptement : le soleil va se coucher. » Ils s'embarquèrent donc pour traverser. Tous étaient tristes, ayant laissé quelque personne à la capitale. Un grand oiseau blanc, au bec et aux pattes rouges, se jouant à la surface de l'eau, mangeait des poissons. Cet oiseau étant inconnu dans la capitale, nul ne savait ce que c'était. Ils le demandèrent au passeur; et apprenant qu'il s'appelait « l'oiseau de la capitale[5] », on composa :

Puisque tu en portes le nom,
Allons! je vais te demander une chose,
Oiseau de la capitale!
La personne à qui je pense
Existe-t-elle ou n'est-elle plus?

Et à cette composition, tous ceux qui étaient dans le bateau pleurèrent[6].

1. Devant cette chute de neige sans fin, le poète se demande si jamais les pentes de la fameuse montagne seront seulement tachetées de points blancs, comme la peau des jeunes cerfs.
2. Voir ci-dessus, p. 136, n. 2.
3. C'est-à-dire à un cône dont la base est très large. Tout le monde connaît la silhouette du Fouji.
4. C'est la Seine de Tôkyô. Nos voyageurs sont sur l'emplacement, alors désert, de la capitale actuelle.
5. *Miyakodori*, oiseau du genre hématope, représenté chez nous par l'huîtrier-pie de mer. — Aujourd'hui même, les bonnes gens qui vont admirer, au bord de la rivière, les cerisiers fleuris du faubourg de Moukojima, achètent pour un centime de petites effigies en porcelaine de cet « oiseau de la capitale » ancienne.
6. Ce petit chapitre montre bien le caractère général de l'ouvrage : le récit n'est pour ainsi dire qu'un fil léger auquel l'auteur attache, de province en province et de paysage en paysage, les poésies de son héros.

Digitized by Google

# YAMATO MONOGATARI

**Les « Contes du Yamato », c'est-à-dire de la province qui fut pour ainsi dire le cœur même du Japon et dont le nom s'étendit ensuite à tout l'empire, peuvent avoir reçu ce titre, soit dans un sens local comme les « Contes d'Icé », soit plutôt dans le sens général de « Contes du Japon », par opposition aux histoires indo-chinoises qui remplissaient tant d'autres ouvrages. Ils ne sont d'ailleurs qu'une imitation des « Contes d'Icé »; mais ils s'en distinguent, quant à la forme, par un style à la fois plus moderne et plus confus, et quant au fond, par le fait qu'ils ne se trouvent pas groupés autour d'un même personnage, mais qu'ils constituent autant de récits distincts. Voici l'un des plus populaires[1].**

## LE TOMBEAU DE LA JEUNE FILLE D'OUNAÏ[2]

Il était autrefois une jeune fille qui demeurait dans le pays de Tsou. Cette jeune fille était recherchée par deux jeunes gens. L'un, habitant du même pays, s'appelait Oubara; l'autre, habitant du pays d'Izoumi, s'appelait Tchinou. Ces deux hommes étaient pareils comme âge, comme figure, comme extérieur et comme manières. Elle pensait bien à agréer celui qui aurait eu le plus d'amour; mais leur amour aussi était semblable. Quand la nuit tombait, ils venaient tous deux; quand ils lui faisaient des cadeaux, ces cadeaux étaient de même nature. On n'eût pu dire que l'un d'eux surpassait l'autre; et la jeune fille était dans une grande détresse de cœur. Si l'ardeur de ces jeunes gens n'avait pas été intense, la jeune fille n'aurait accepté les vœux ni de l'un, ni de l'autre; mais comme, après des jours et des mois, l'un et l'autre venaient toujours devant sa porte, et qu'ils manifestaient leur amour de toutes façons, elle ne savait que devenir. Bien qu'elle ne voulût pas accepter leurs présents, ils en

1. Le récit qui va suivre n'est, en effet, que le développement en prose d'un très vieux thème déjà illustré par trois poèmes du *Manyôshou* (les deux premiers au vol. IX, part. 2, le dernier au vol. XIX, part. 2).

2. Nom d'un district de la province de Settsou, dont Ohçaka est la ville principale. Dans ce district était le village d'Ashinoya, où aurait vécu l'héroïne de la légende.

Digitized by Google

apportaient sans cesse. Elle avait ses parents, qui lui disaient : « C'est pitié que les mois et les années se passent ainsi, sans penser aux lamentations des autres. Si tu en épousais un, l'amour de l'autre s'éteindrait. » La jeune fille : « Moi aussi, je le pense; mais, leur amour étant pareil, je suis bien désemparée! »

Or, en ce temps-là, il y avait des plates-formes avancées sur la rivière Ikouta[1]. Les parents firent venir les deux prétendants, et leur dirent : « Votre amour pour notre fille étant pareil, elle se trouve dans un pénible embarras. Mais nous voulons décider cette question, aujourd'hui, par n'importe quel moyen. L'un de vous est venu d'un pays lointain; l'autre est un habitant d'ici, mais il a montré un amour incommensurable. Vous nous inspirez tous deux une grande pitié. » Ils étaient pleins de joie. Les parents continuèrent : « Tirez de vos arcs contre l'oiseau aquatique qui flotte sur cette rivière. Nous offrirons notre fille a celui qui l'aura atteint. » Tous les deux dirent : « Excellente idée! » Et ils tirèrent leurs flèches. Mais l'une perça la tête, l'autre la queue; de sorte qu'on ne pouvait décider de la victoire. Alors la jeune fille, désemparée :

Lasse de vivre,
Je veux jeter mon corps!
Du pays de Tsou
La rivière Ikouta
N'est qu'un nom[2]!

Et à ces mots, de la plate-forme avançant sur la rivière, elle se précipita, *tsoubouri*[3]! dans cette rivière. Tandis que les parents, effrayés, poussaient des cris, les deux amoureux plongèrent au même endroit; l'un la saisit par le pied, l'autre par la main; et tous deux moururent avec elle.

Les parents se lamentèrent violemment; ils recueilli-

1. Sans doute des cabanes dont la partie antérieure était bâtie sur pilotis. Mais le cours d'eau qui porte aujourd'hui ce nom, près de Kôbé, n'est qu'un petit torrent à moitié desséché.
2. *Ikouta* signifie « champ vivant ».
3. Bruit d'un corps qui tombe dans l'eau. En japonais, ces onomatopées n'ont rien de vulgaire.

Digitized by Google

rent son corps et l'ensevelirent, avec des larmes. Les parents des jeunes hommes vinrent aussi. Mais quand ils voulurent les enterrer aux côtés du tombeau de la jeune fille, les parents du jeune homme du pays de Tsou dirent : « Il est naturel que l'homme du même pays soit enterré au même endroit; mais l'homme d'un pays étranger ne devrait pas reposer dans cette terre. » Alors les parents du jeune homme d'Izoumi apportèrent dans un bateau de la terre du pays d'Izoumi, et ils purent enfin l'ensevelir. C'est ainsi qu'existent encore les deux tombeaux des jeunes gens, à gauche et à droite du « Tombeau de la jeune fille[1] ».

---

## *b.* — LE ROMAN DE COUR

## GHENNJI MONOGATARI

---

Après les anciens contes, où le genre narratif s'était déjà distingué par une originalité si riche en promesses, le roman paraît enfin, dans toute son ampleur, avec le *Ghennji Monogatari* de Mouraçaki Shikibou.

### *MOURAÇAKI SHIKIBOU*

Mouraçaki Shikibou est une des plus touchantes figures de l'histoire japonaise, en même temps que la plus illustre entre les femmes d'esprit qui brillèrent à la cour de l'an 1000. Pourtant, chose curieuse pour une époque qu'elle-même nous a fait connaître jusqu'en ses moindres détails, nous ne savons ni quel était son vrai nom, ni quand elle naquit ou quand elle mourut, ni même en quelle année parut le grand roman qui devait la rendre immortelle et qui, étant resté comme le plus fameux produit, non seulement de la littérature féminine, mais aussi de toute la littérature classique, peut donc être considéré, pour qui se place au point de vue indigène, comme le chef-d'œuvre de la littérature japonaise en général.

1 *Otomé-zouka*. On montre encore ce tombeau, non loin de Kôbé.

Digitized by Google

Le nom de Mouraçaki Shikibou, sous lequel on connaît cette femme célèbre, est le surnom élégant qu'elle reçut à la cour[1]. Si le mot *Shikibou,* qui exprime l'idée de « cérémonies[2] », fut appliqué à la jeune femme, c'est sans doute en raison de fonctions que son père aurait remplies à cet égard. Comme d'autres dames d'honneur se trouvaient sûrement dans des conditions analogues, on précisa davantage en ajoutant le mot *Mouraçaki,* qui veut dire « violet[3] ». Mais pourquoi ce dernier nom? D'après les uns, parce que telle est la couleur de la glycine, *fouji,* premier élément du nom de la grande famille de Foujiwara, « champ de glycines », à laquelle elle appartenait; et de fait, on l'appelle aussi Tô Shikibou, *tô* étant la prononciation chinoise du caractère qui se lit *fouji* en japonais. D'autres pensent que ce nom lui fut plutôt donné par une comparaison flatteuse avec une exquise figure, Mouraçaki no Oué[4], qui, dans son roman, personnifie la modestie, la douceur et toutes les vertus féminines. Je ne serais pas éloigné de croire que les deux explications sont vraies en même temps, les Japonais ayant toujours aimé à trouver dans un seul mot des symboles multiples. En somme, on pourrait traduire ce nom de Mouraçaki Shikibou par : « la Violette du Protocole ».

C'est à une branche cadette des Foujiwara que se rattachait sa lignée, du côté paternel comme du côté maternel. Son père Tamétoki, érudit de quelque réputation, était petit-fils du poète Kanéçouké, qui lui-même avait pour arrière-grand-père un auteur connu, Fouyoutsougou[5]; et si l'hérédité n'est pas un vain mot, peut-être est-il permis de penser que cette ascendance ne fut étrangère ni aux instincts d'érudition, ni aux dons de poésie qui devaient s'unir chez Mouraçaki. Cette fille de savants et de lettrés, douée par surcroît d'une étonnante mémoire, reçut l'éducation solide qui était d'usage dans son milieu. Toute jeune

1. Les noms de femmes illustres de la littérature japonaise ne sont pas des noms de famille ou des prénoms, mais des pseudonymes comme les nôtres (*gô*), ou des surnoms de fantaisie (*yobi-na*) qu'elles reçurent de leur entourage, parfois même de l'empereur, et qui très souvent se rapportaient, soit au titre ou à la fonction de leur père, soit à ceux de leur mari, un peu comme chez nous, en ce dernier cas, « la Ministresse » ou « la Presidente ». Je me contente de faire ici une observation d'ensemble sur ce point, dont nous avons déjà rencontré et dont nous verrons encore maints exemples.

2. *Shikibou-shô,* ministère des cérémonies; *shikibou-kyô,* ministre des cérémonies, etc.

3 Couleur tirée de la racine d'une espèce de lithosperme.

4. *Oué,* mot qui implique l'idée de « supériorité », était employé comme titre honorifique; on pourrrait le traduire, à peu près, par « Madame ».

5. Principal rédacteur du *Bounkwa-shourei-shou,* « Recueil des plus exquises fleurs de la littérature » (818).

Digitized by Google

encore, quand l'aîné de ses trois frères, Nobounori, étudiait dans le *Shiki* l'histoire chinoise, assise auprès de lui, elle écoutait sa lecture et retenait pour toujours ce qu'il avait déjà oublié. Le père soupirait : que n était-elle un garçon! Bientôt les classiques chinois n'eurent plus de secrets pour elle, non plus que les annales japonaises; au point que, plus tard, l'empereur lui-même devait lui donner un troisième nom : *Nihonnghi* no Tsouboné, « la Camériste des *Chroniques du Japon* ». Quand elle eut fait ainsi ses « humanités », elle étudia les meilleurs écrivains japonais du xe siècle. De ce mélange allait sortir un style dont les critiques européens ne peuvent sentir tout le charme, mais que les Japonais ne se lassent pas d'admirer[1]. Son éducation achevée, elle épousa un Foujiwara, Noboutaka, de qui elle eut deux filles, Daïni no Sammi et Benn no Tsouboné; la première devait se faire connaître à son tour, comme auteur probable du *Sagoromo Monogatari*[2]. Par malheur, Mouraçaki perdit bientôt son époux; elle se retira alors dans la solitude, pour se consacrer au travail et à la méditation[3]. Cependant, après de longues années de retraite, elle se laissa ramener à la cour comme dame d'honneur de l'impératrice Akiko, plus connue sous le nom posthume bouddhique de Jôtô Moninn, laquelle était aussi une Foujiwara et une femme curieuse des choses de l'esprit. Le *Mouraçaki Shikibou Nikki*[4] date de cette dernière période. Mouraçaki repose à Kyôto, la vieille capitale où elle avait vécu tant d'heures de gloire ou de deuil, et où se passent les principales scènes de son chef-d'œuvre.

1. C'est sans doute pour ce motif qu'un ouvrage si goûté au Japon est si maltraité en Europe. M. Georges Bousquet appelle Mouraçaki : « cette ennuyeuse Scudéry japonaise ». Le mot a fait fortune : M. Chamberlain déclare qu'elle « mérite abondamment » cette définition (*Things Japanese*, p. 265). M. Aston (p. 97) et M. Florenz (p. 211) se sont montrés moins sévères pour elle. En réalité, je crois qu'il serait difficile de trouver dans les littératures occidentales, jusqu'à une époque assez récente, des pages de psychologie aussi fines que celles dont le *Ghennji* est pour ainsi dire semé.

2. « Le Roman de Sagoromo », ainsi intitulé parce que le héros, un brillant jeune homme imaginé suivant le type de Ghennji, s'appelle Sagoromo no Taïshô. L'ouvrage n'est d'ailleurs qu'une imitation constante du *Ghennji* lui-même. Pour Daïni no Sammi, voir ci-dessus, p. 123, n. 1.

3. Voir ci-dessus, p. 122, n. 3.

4. Dans ce « Journal », Mouraçaki Shikibou fait surtout le tableau de la cour lors de la naissance de deux fils de sa maîtresse, les futurs empereurs Go-Itchijô (en 1008) et Go-Shoujakou (en 1009).



Digitized by Google

## LE GHENNJI MONOGATARI

C'est pendant sa retraite de veuve qu'elle avait commencé le *Roman de Ghennji*, publié aux environs de l'an 1000. Une poétique légende nous la représente, un soir d'été, sur une terrasse du temple d'Ishiyama, accoudée à sa table devant le lac Biwa dont la nappe argentée réfléchit la lune étincelante : la poétesse contemple ce paysage divin et, la sérénité des choses entrant dans son cœur, elle écrit, d'un pinceau tranquille et inspiré, un des plus beaux chapitres de son ouvrage. Qui n'a vu ce tableau exquis sur quelque encrier laqué d'or ? Par malheur, le terrible Motoori a prouvé que cette légende n'était pas de l'histoire. On en peut dire autant des pieuses traditions qui veulent entourer ce roman d'une atmosphère religieuse. Pour les uns, c'est sur la demande de la grande-vestale d'Icé, désireuse de voir paraître un monogatari moins grossier que ceux qu'on avait lus jusqu'alors, que l'impératrice aurait prié sa suivante de composer une œuvre plus délicate ; et c'est par une contemplation fervente que cette dernière s'y serait préparée, au temple d'Ishiyama. D'autres prétendent que la poétesse, fidèle de la secte Tenndaï[1], aurait voulu montrer à ses contemporains la vanité des choses humaines ; en sorte que ses libres peintures n'auraient été étalées que pour dégoûter les lecteurs. Enfin, si vous visitez, au monastère d'Ishiyama, la « chambre du Ghennji » (*Ghennji no ma*), le bonze vous montrera, outre l'encrier même de Mouraçaki, un manuscrit de son propre pinceau : au moment où l'inspiration l'avait saisie, elle aurait noté en hâte ses pensées au dos d'un rouleau bouddhique, traduction chinoise d'un sutra, et plus tard, en expiation de ce sacrilège, elle aurait voulu recopier elle-même le texte ainsi profané ; ce qui peut sembler bien scrupuleux, si son intention première avait été de faire de son roman un sermon. Ces histoires édifiantes, inventées tantôt par de pieux bouddhistes, tantôt par des pédagogues qui se désolent de ne pouvoir donner en exemple à la jeunesse un ouvrage si bien écrit, ne sauraient nous voiler le caractère essentiel de ce livre de bonne foi, écrit par une femme honnête, mais dénuée de toute pruderie : je veux dire le réalisme parfait d'un récit qui n'a de fictif que la composition générale, dont les scènes, infiniment variées, ne visent tout au contraire qu'à livrer fidèlement au lecteur un véritable

1. Secte importée de Chine au commencement du IXe siècle. (Pour tout ce qui concerne le bouddhisme japonais, voir surtout les diverses études de M. A. Lloyd, professeur à l'Université de Tôkyô, dans les *Transactions* de l'*Asiatic Society of Japan*.)

Digitized by Google

trésor d'observations sur les mœurs du temps, et dont les moindres détails, toujours précis, vivants, saisissants, évoquent cette vieille société de Kyôto, à l'aube du XIe siècle, avec une sincérité telle qu'un Français, ayant étudié le Ghennji, porte désormais en son cerveau une image aussi nette de la cour d'Itchijô que de celle de Louis XIV.

Le *Ghennji Monogatari* comprend 54 chapitres, qui, dans l'édition Koghétsoushô, représentent 4234 pages. Cette édition consacre 80 pages à la seule énumération généalogique des personnages, empereurs, princes, hauts fonctionnaires et la suite, qui s'entremêlent dans le récit. L'ouvrage se compose de deux parties, d'importance et de longueur inégales. La première (chapitres 1 à 44) nous conte toute la vie du prince Ghennji, c'est-à-dire la série de ses aventures amoureuses. La seconde (chapitres 45 à 54) concerne un fils putatif de Ghennji, le prince Kaorou; c'est ce qu'on appelle « les dix chapitres d'Ouji », la scène se passant alors, non loin de Kyôto d'ailleurs, dans le village de ce nom. Il faudrait un volume pour analyser cette œuvre complexe où, sur un fond d'exquises descriptions empruntées à tout ce que la nature, la vie sociale et l'existence de la cour pouvaient offrir de plus charmant à une romancière poète, nous voyons se détacher en pleine lumière, autour de la physionomie centrale d'un don Juan peu moral, mais plein de tendres délicatesses, un groupe très varié de figures féminines dont la psychologie se révèle à travers mille incidents. Voici seulement, à grands traits, la ligne directrice qui permettra au lecteur de se retrouver dans les extraits qui vont suivre.

Ghennji est le fils d'un empereur et d'une favorite, Kiri-tsoubo no Koï, « la Concubine de la Chambre des paulownias ». Cette dernière, qui est fille d'un premier vice-ministre, mais qui n'appartient pas au clan des Foujiwara, est bientôt persécutée de mille façons, malgré son extrême douceur, par la jalousie de ses compagnes. Ces coups d'épingle finissent par la tuer : elle tombe malade et meurt, alors que son enfant était âgé de trois ans à peine. Le jeune prince, que l'empereur désolé a pris sous sa protection, au Palais même, grandit en beauté et en distinction; si bien que son entourage l'appelle Hikarou Ghennji no Kimi, « le Brillant prince Ghennji ». Lorsqu'il atteint douze ans, l'empereur fait célébrer son *ghemmboukou*[1] avec une magnificence particulière et, à cette occasion, le marie avec Aoï no Oué, la fille d'un de ses ministres. Mais Ghennji n'aimait pas cette femme, un peu plus âgée que lui et qu'il n'avait pas choisie, tandis que, depuis quelque temps déjà, il avait tourné

1. Cérémonie consistant à raser les cheveux de devant d'un jeune garçon, pour indiquer qu'il passait à l'âge adulte. D'ordinaire, elle avait lieu à quinze ans.

Digitized by Google

ses regards vers Fouji-tsoubo (« Chambre des Glycines »), une nouvelle concubine que l'empereur avait prise parce qu'elle lui rappelait la pauvre Kiri-tsoubo. Incapable de maîtriser sa passion, Ghennji finit par avoir avec elle des rapports d'où naît un fils, que l'empereur croit légitime, et qu'il désigne comme prince héritier lorsqu'il abdique en faveur d'un demi-frère aîné de Ghennji. Cependant, Aoï no Oué étant morte, Ghennji se remarie avec une nièce de Fouji-tsoubo, l'idéale Mouraçaki no Oué. Mais, la perfection même ne pouvant le fixer, il fait bientôt la cour à Oboro-zoukiyo, une concubine du jeune empereur, ce qui entraîne sa disgrâce; il s'exile alors à Souma, village situé au bord de la mer, à trente lieues de la capitale, puis, sur la même côte, à Akashi, où un prêtre, ancien gouverneur de la province, lui offre sa fille, Akashi no Oué; enfin, on l'autorise à rentrer à la cour. Là-dessus son fils naturel devient à son tour empereur. Instruit de sa naissance, il nomme Ghennji premier ministre et le comble d'autres honneurs. Mais, par un juste retour des choses, un certain Kashiwaghi séduit la princesse Nyoçan, sa concubine préférée, laquelle met au monde un fils, le prince Kaorou, qui passe pour le fils de Ghennji. Sur ces entrefaites, Mouraçaki no Oué, que son époux volage n'a pourtant jamais cessé d'aimer, meurt après une longue maladie. Ghennji, désespéré, se retire loin du monde, et succombe à son tour, dans sa cinquante et unième année. Le chapitre XLI, qui eût dû raconter sa mort, ne se compose que du titre : *Koumogakouré*, « la Disparition dans les nuages[1] ». — Le prince Kaorou et le prince Nïo-ou, petit-fils de Ghennji par Akashi no Oué, sont les héros de la dernière partie du roman. Kaorou, moins heureux que son père putatif, ne peut faire la cour à une femme sans que Nïo-ou la lui enlève. Pourtant, il arrive à supplanter son rival auprès d'une certaine Oukifouné; mais Nïo-ou se glisse de nuit chez cette dernière, qui le prend pour Kaorou, et qui, s'apercevant trop tard de son erreur, veut d'abord se noyer, en est empêchée par un bonze, et entre enfin dans un monastère où Kaorou, qu'elle aime cependant toujours, se heurte à sa ferme volonté de ne plus revoir le monde des vivants[2]. — On pourra trouver que ce récit dépeint une société peu morale. Nul doute sur ce point; mais il ne faudrait pas

1. Expression employée pour désigner la mort d'un empereur ou de quelque autre grand personnage.

2. Cette simple analyse suffit à montrer que la dernière partie du roman ne se lie guère à la précédente. Ghennji mort, le récit ne présente plus d'intérêt. Il est donc fort possible que ce supplément final ne soit pas de Mouraçaki, mais de quelque fidèle admiratrice de son style. Dans sa fameuse imitation du Ghennji (ci-dessous, p. 358), Tanéhiko passera sous silence toutes ces aventures de Kaorou.

Digitized by Google

juger l'ouvrage sur quelques faits brièvement rapportés. Mouraçaki Shikibou, fille, épouse et mère sans tache, a voulu, dans le domaine littéraire, nous faire un tableau exact de son temps; elle n'a donc pas caché le caractère général des mœurs qu'elle voyait autour d'elle. Il n'en est pas moins vrai que, par la finesse de son esprit comme par la décence de son style, elle a su décrire les plus étranges situations avec une délicatesse toute féminine; si bien que dans ses pages, comme le dit fort justement M. Aston[1], « on trouverait malaisément une phrase destinée à amener une rougeur sur la joue d'une jeune fille ».

## KIRI-TSOUBO[2]

Je ne me rappelle plus en quel temps, parmi les nombreuses nyôgo et kôï[3] du Palais, il y en avait une qui, bien que n'étant pas née d'une famille noble, était aimée du mikado plus que toute autre. Les diverses femmes qui s'étaient présentées (à la cour) dans la pensée qu'elles seraient préférées s'accordaient toutes à la jalouser. Celles d'entre les kôï qui lui étaient inférieures ne se montraient pas plus satisfaites; et, profitant de chaque occasion pendant leur service du matin et du soir, elles disaient sans cesse des choses destinées à émouvoir contre elle le cœur des hommes. Peut-être par l'effet de ces jalousies accumulées, elle tomba malade, et son état empira; de sorte qu'elle était souvent obligée de passer les jours chez elle, le cœur épuisé... L'empereur, cepen-

1. *Hist. of Jap. Lit.*, p. 98.

2. La page qui suit est le début du roman. — Suivant un usage déjà inauguré dans l'*Outsoubo Monogatari* (ci-dessus, p. 164, n. 1), tous les chapitre du Ghennji ont un titre particulier, souvent assez pittoresque, et emprunté d'ordinaire soit au nom d'un personnage du roman ou d'un lieu où se passe la scène, soit à quelque événement de la vie de cour, soit à une des poésies enchâssées dans le texte. Par exemple, le chap. Ier est intitulé *Kiri-tsoubo* (nom de la favorite impériale), et le chap. V, *Waka-Mouraçaki* (« la Jeune Violette », Mouraçaki no Oué); le chap. XII, *Souma*, et le chap. XIII, *Akashi* (endroits où Ghennji fut exilé); le chap. VIII, *Hana no Enn* (« le Festin [à l'occasion] des fleurs »), et le chap XVII, *E-awacé* (« le Concours de peintures », un des salons annuels de l'époque); le chap. II, *Hahaki-ghi* (« l'Arbre-balai », cet arbre intervenant dans une poésie à la fin du chapitre), etc.

3. Les *kôï*, dont Kiri-soubo faisait partie, étaient des concubines impériales naturellement très honorées, mais néanmoins d'un rang inférieur à celui des *nyôgo*.

Digitized by Google

dant, depuis qu'elle était malade, n'en avait que plus de pitié pour elle; et sans prêter l'oreille aux calomnies des autres, il l'aimait d'un amour qu'on eût pu donner en exemple à la postérité.

Même les kanndatchimé et les ouéhito[1] n'osaient la regarder en face; et elle était respectée de tous les autres En Chine, pour une cause analogue, il y avait eu des troubles terribles dans le monde; c'est pourquoi elle devenait, sous le ciel, un sujet d'inquiétudes pour bien des gens, qui comparaient son cas à celui de Yô Kihi[2]. Mais quoiqu'elle fût ainsi mal accueillie de son entourage, s'appuyant sur la rare faveur du souverain, elle se montrait toujours aimable avec les autres femmes.

(Chap. Ier, *Kiri-tsoubo.*)

### MORT DE KIRI-TSOUBO[3]

Dans l'été de cette année-là[4], Madame la *miyaçoudokoro*[5] fut atteinte d'une maladie qui semblait légère. Elle voulut se retirer de la cour. L'empereur refusait, disant qu'elle était un peu faible, à son ordinaire, mais qu'elle devait rester encore, essayer des médicaments. Cependant, quelques jours après, son état devint plus grave. Sa mère demanda, avec des larmes, et obtint enfin

1. Les premiers étaient les courtisans du 3e rang (le plus élevé auquel on pût arriver dans la pratique); les seconds, ceux des 4e et 5e rangs. Ils se distinguaient des courtisans de rangs inférieurs en ce qu'ils avaient le droit de monter au Palais.

2. Célèbre favorite d'un empereur chinois du VIIIe siècle qui, après vingt années de sage gouvernement, devint sur son déclin un nouveau Salomon, se fit amener de force cette jeune princesse, puis oublia pour elle tous les soins de l'administration, opprima le peuple, dispensa honneurs et châtiments contre toute justice, et finalement, après une rébellion formidable, se vit contraint de la faire décapiter pour conserver son empire.

3. Ce passage est connu des lettrés japonais sous le titre de *Kiri-tsoubo kôï no Sokkyo*, « Le trépas (*sokkyô* n'étant employé que dans un sens noble) de la concubine impériale Kiri-tsoubo ».

4. Celle où, le petit prince Ghennji ayant atteint sa troisième année, on avait célébré en grande pompe son *hakamaghi*, la « prise de pantalons » qui marquait le passage de la première à la seconde enfance. Cette cérémonie avait lieu, d'ordinaire, quand l'enfant avait cinq ans; à la cour, elle était avancée.

5. Titre assez honorifique pour qu'on puisse l'appliquer, de nos jours, à l'épouse d'un prince du sang.

Digitized by Google

qu'elle fût autorisée à partir. Alors, pour laisser son souvenir, la jeune femme ne prit pas avec elle l'enfant impérial. Elle quittait le palais, regardant en arrière. L'empereur était désespéré; mais il ne pouvait la retenir davantage. Il se demandait ce qu'elle allait devenir après son départ. Il regrettait de la voir, naguère si belle, maintenant maigre et pâle. Pour elle, s'efforçant de cacher sa douleur, elle causait encore avec lui comme si elle n'avait éprouvé aucune souffrance. Lui, pensait au présent et à l'avenir. Il lui parlait avec tendresse : « Le chemin de ma vie, comme le vôtre, est limité; je n'aurais pas voulu que vous y avanciez sans moi; partirez-vous donc ainsi? » Elle répondit :

« Il est triste
Que ce chemin nous sépare :
C'est la destinée!
Je voudrais pourtant vivre
Cette vie (avec vous)! »

Elle improvisa ces vers avec courage; mais sa respiration était entrecoupée : elle paraissait souffrir beaucoup. L'empereur ordonna à des prêtres éminents de commencer le jour même un exorcisme[1]. Cela fait, il prit congé d'elle et rentra dans ses appartements. Etendu sur sa couche, il se sentait la poitrine lourde et n'arrivait pas à s'endormir. A plusieurs reprises, il envoya aux nouvelles. Un peu après minuit, un messager arrive en pleurant : « Madame vient d'expirer. » L'empereur demeura dans sa chambre. Il ne savait que faire. L'enfant, ne comprenant pas ce qui se passait, voulait sortir pour embrasser sa mère. Toute la suite impériale, touchée de ce spectacle, versait des pleurs. Mais on ne pouvait se laisser aller à des larmes sans fin. Alors, on la mit au cercueil, suivant la règle bouddhique. Toute séparation est lamentable, et celle-ci l'était singulièrement.

La mère suivit les funérailles. Elle aurait voulu disparaître avec sa fille, dans une même fumée[2]. Une voi-

1. Comp. p. 188, 202, 210, 213, etc.
2. La crémation avait été introduite, à la suite du bouddhisme, vers l'an 700. On mettait simplement le cercueil sur un bûcher.

Digitized by Google

ture[1], où elle se trouvait avec d'autres dames, les conduisit jusqu'au cimetière d'Atago; et en cette circonstance où tout le monde était triste, on peut s'imaginer leur douleur. Tant que le corps exista, on put croire que la jeune femme était encore de ce monde; mais lorsqu'il fut réduit en cendres, on comprit qu'elle était allée dans l'autre vie. La mère essayait de se montrer vaillante; pourtant, écrasée par le chagrin, elle serait tombée de voiture si d'autres dames ne l'avaient retenue. Au cours de la cérémonie, un envoyé impérial lut un décret élevant Kiritsoubo au rang de *sammi*[2]: regrettant de n'avoir pas donné, de son vivant, le titre de nyôgo à cette femme distinguée, il voulait au moins lui conférer aujourd'hui ce rang d'honneur; et en entendant ce décret, on se lamenta encore davantage...

Après les funérailles, bien des jours passèrent. Les divers services mortuaires furent célébrés avec grand soin. Lorsque le vent d'automne se mettait à souffler et qu'on sentait le froid du soir, les souvenirs de l'empereur devenaient plus vifs que de coutume. Il envoya (chez la mère de Kiri-tsoubo) une dame d'honneur, Youghéi, qui partit au moment où la lune brillait d'un vif éclat. L'empereur s'assit, en contemplation devant l'astre resplendissant. A pareille heure, quand il avait un festin, son amie jouait de la harpe[3] d'une manière merveilleuse,

1. Les voitures étaient toujours traînées par des bœufs. Comp. p. 161, 208, 209, 214, 216, 217, 251, etc.

2. Troisième rang à la cour. — Cet usage de conférer des rangs posthumes s'explique très bien si l'on considère que le pouvoir de l'empereur, dieu vivant, était regardé comme se prolongeant jusque dans le monde des esprits. Le Fils du Soleil accordait aux dieux eux-mêmes des promotions de ce genre; par exemple, au IXe siècle, Souça-no-wo et Oh-kouni-noushi (ci-dessus, p. 42 et p. 52) furent élevés au troisième rang de la hiérarchie officielle. A plus forte raison était-il naturel d'octroyer ces honneurs à des êtres humains. Aujourd'hui même, une curieuse coutume est celle qui consiste à retarder, par une fiction bienveillante, la mort d'un personnage qui a bien mérité de l'Etat: on le suppose en vie pendant quelques jours encore, on lui donne l'avancement qui accroîtra le renom et la pension de sa famille, et c'est seulement lorsque toutes les formalités sont remplies qu'on le déclare mort, officiellement.

3. Du *koto*, la longue harpe horizontale qu'on voit apparaître dès les origines mythiques (ci-dessus, p. 56, 75), et qui, après avoir reçu divers perfectionnements, est demeurée le plus noble instrument

Digitized by Google

mieux que toute autre; même ses moindres paroles étaient plus distinguées que celles de ses compagnes. Il se rappelait toutes ces choses qui ajoutaient à sa beauté; et dans l'obscurité, il croyait voir encore son visage.

La dame d'honneur, en arrivant chez la mère, était déjà saisie de tristesse au moment d'ouvrir la porte. La vieille dame vivait solitaire; elle n'avait qu'une servante; mais cet intérieur de femme était bien tenu. Elle s'était déjà couchée, à cause de son grand âge. Dans le jardin, des mauvaises herbes, ravagées par le vent d'automne, et qu'éclairait la lumière de la lune, seule visiteuse de cette demeure éloignée. La mère, regardant la figure de la dame d'honneur sous la lueur lunaire, ne put d'abord prononcer une parole. « Je suis toute confuse, dit-elle enfin, qu'une messagère de l'empereur soit venue ici, à travers la rosée de ce jardin abandonné. » Et elle éclata en sanglots.

(Chap. Ier.)

### LA CONVERSATION D'UNE NUIT DE PLUIE[1]

C'était un soir de la saison des pluies[2]. Comme la pluie tombait toujours, le palais était presque désert, et même les appartements de Ghennji étaient plus calmes qu'à l'ordinaire. Lui, s'occupait à lire sous la lampe. A un certain moment, il prit dans un meuble toutes sortes de papiers et de lettres. Le Tô no Tchoujô[3] marqua un vif désir d'y

de la musique japonaise. Le koto, qui n'avait d'abord que six cordes, en a treize aujourd'hui. A l'époque du *Ghennji*, d'ailleurs, on connaissait déjà ce dernier genre de harpe.

1. *Ama yo no monogatari.* — Ce fameux chapitre est connu aussi sous le nom de *Shinaçadamé*, « la Critique » des femmes. Ghennji et ses amis y discutent, en effet, les divers caractères féminins; et comme l'auteur a justement voulu peindre, à travers les mille aventures de son roman, toute une galerie de portraits de femmes, les commentateurs japonais voient, non sans raison, dans cette analyse générale des types les plus essentiels, une sorte de clef qui, d'avance, livre au lecteur la psychologie de l'ouvrage.

2. Mai et surtout juin. Il y en a d'ailleurs une seconde, en septembre et octobre.

3. Beau-frère de Ghennji, dont il avait épousé la sœur. Il venait de recevoir, à seize ans, le titre de Tô no Tchoujô, « général de la garde impériale, chef des chambellans ». Ghennji lui-même était alors Tchoujô, « général de la garde ». Les deux amis, bien que

Digitized by Google

jeter un coup d'œil. « Tu peux en lire quelques-unes, dit Ghennji; mais il en est d'autres que je ne puis te montrer. — Ce sont justement celles-ci que je voudrais voir! Les lettres banales ne m'intéressent pas. Celles qui valent la peine d'être lues, ce sont celles qui, par exemple, expriment une ardente jalousie ou les langueurs passionnées de l'heure du crépuscule. » Cédant à ses instances, Ghennji lui permit de les parcourir. Sans doute n'étaient-ce pas, au demeurant, des lettres particulièrement secrètes, puisqu'il les avait laissées dans un meuble ordinaire; les autres, on les cache avec grand soin, et celles-ci n'étaient donc apparemment que d'une importance relative. « Quelle variété! » dit le Tô no Tchoujô; et il voulut deviner par qui elles avaient été écrites[1]. « Celle-ci est sans doute d'une telle? Celle-là, de telle autre?... » Parfois il tombait juste; d'autres fois, il essayait des conjectures. Ghennji souriait, mais parlait peu, s'en tenant à des réponses évasives. « Mais toi, dit Ghennji, tu dois aussi en avoir une collection. Ne veux-tu pas m'en laisser voir quelques-unes? Ma petite armoire pourrait alors s'ouvrir plus volontiers. — Je crois, répondit le Tô no Tchoujô, que les miennes n'offriraient guère d'intérêt pour toi. J'ai enfin découvert combien il est difficile de trouver en ce monde une femme dont on puisse dire : « Celle-ci est la bonne : voilà la perfection! » Il en est beaucoup, d'une sensibilité médiocre, qui sont promptes à écrire et, à l'occasion, habiles à la riposte[2]; mais combien peu seraient admissibles en ce qui touche la sincérité! On regrette de les voir, profitant de leurs talents supérieurs, provoquer sans cesse les autres personnes[3]. Il en est d'autres dont les parents sont trop fiers

mariés, avaient des aventures dont ils se faisaient volontiers la confidence.

1. Les lettres d'amour étaient toujours anonymes ou signées d'un nom de fantaisie.

2. Allusion aux échanges de poésies qui, à ce moment, tenaient tant de place dans la vie mondaine.

3. Cette petite phrase de Mouraçaki Shikibou me paraît bien être une pierre lancée, en passant, dans le jardin de Sei Shônagon (voir, par exemple, ci-dessous, p. 202, et comp. p. 197, n. 1). Mais notre auteur, si modeste en toutes choses, avait quelque droit de se montrer sévère pour les orgueilleuses. Dans son « Journal », elle ne mentionne même pas l'amour qu'eut pour elle le tout-puissant Mit-

Digitized by Google

et qu'ils gardent toujours sous leur surveillance. Tant qu'elles restent derrière le store qui borne leur existence, elles peuvent faire impression sur le cœur des hommes qui ne les connaissent guère que par ouï-dire. Elles seront souvent jeunes, aimables, modestes ; et souvent aussi elles seront devenues habiles aux arts d'agrément. Mais leurs amis dissimuleront leurs défauts, tandis qu'ils mettront leurs qualités en lumière. Comment les juger sans aucun indice, se dire que ces louanges ne sont pas la vérité? Or, si nous y croyons, nous ne manquerons pas d'avoir ensuite une désillusion. » Cela dit, le Tô no Tchoujô s'arrêta, comme honteux d'avoir parlé trop vite. Ghennji sourit, pensant à quelque observation personnelle analogue. « Mais, dit-il, elles ont bien chacune leurs bons côtés? — Sans doute, reprit le Tô no Tchoujô; car autrement, qui se laisserait séduire? Il y a aussi peu de femmes assez disgraciées pour ne mériter aucune attention que de femmes assez supérieures pour entraîner une admiration sans réserves. Celles qui sont nées dans une grande famille sont entourées d'amis qui cachent leurs points faibles, de sorte qu'elles peuvent sembler parfaites en apparence. C'est chez celles de la classe moyenne, plus libres de montrer leur originalité, que nous pouvons le mieux la distinguer. Quant à celles de la basse classe, inutile de s'en préoccuper. »

Ghennji, qu'amuse l'expérience précoce de l'orateur, est en train de lui demander dans quelle catégorie de sa classification il rangera les femmes qui tombent d'un rang élevé ou les parvenues qui y arrivent, lorsque surviennent deux autres joyeux amis, un chef de bureau des Ecuries impériales et un secrétaire du Protocole, qui se mêlent à la discussion; et cette conversation psychologique, illustrée de souvenirs personnels, se poursuit pendant des heures entre les quatre jeunes gens, qui, constatant enfin que, pour avoir la femme idéale, il faudrait épouser une déesse[1], concluent par un éclat de rire général.

(Chap. II, *Hahaki-ghi.*)

chinaga (v. p. 225), et qu'elle repoussa d'ailleurs; combien de femmes, écrivant leurs Mémoires, auraient passé sous silence une recherche aussi flatteuse?

1. Kitchijô, une belle déesse hindoue qui sortit de l'écume des mers et dont le nom, au Japon tout au moins, éveille surtout l'idée de bonheur.

Digitized by Google

### GHENNJI VOIT POUR LA PREMIÈRE FOIS MOURAÇAKI NO OUÉ[1]

En cette saison, les jours étaient fort longs. Comme il s'ennuyait, Ghennji sortit du monastère; et sous le brouillard du soir, il alla vers un bâtiment qu'une petite haie entourait. De toute sa suite, il n'avait conservé avec lui que Korémitsou[2]. Ils regardèrent à travers la haie. Au côté ouest du bâtiment, il y avait une religieuse qui faisait ses dévotions devant une statue du Bouddha. Elle souleva le store et offrit des fleurs. Puis, elle se plaça près du pilier central, et, posant un kyô[3] sur un support, elle se mit à le lire d'une voix triste. Cette religieuse semblait avoir dépassé la quarantaine. Elle avait quelque chose de distingué. Elle était plutôt maigre, avec une peau trop blanche. Sa chevelure, pour avoir été coupée[4], n'avait rien perdu de sa beauté. Deux suivantes, de visage aimable, la servaient. Plusieurs enfants jouaient, entrant dans la salle ou en sortant.

Parmi eux, une petite fille, d'une dizaine d'années ou un peu plus. Elle portait un vêtement de soie blanche, avec des dessins couleur de kerrie[5]. Elle ne ressemblait ni aux suivantes, ni aux autres enfants, mais se distinguait par sa beauté admirable. Sa chevelure ondulait en vagues, étalée comme un éventail[6]. Mais elle avait les yeux rouges. La religieuse, relevant la tête, lui demanda : « Qu'y a-t-il? Tu t'es disputée avec les enfants? » En voyant le visage de la religieuse, Ghennji pensa qu'elle était sans doute sa fille[7]. « Inouki, répondit celle-ci d'un ton plaintif, a lâché le petit moineau que j'avais mis dans un panier[8]. » Une des suivantes :

1. Dans un monastère du mont Higashi, où il s'était rendu pour se faire exorciser d'une fièvre intermittente.
2. Son fidèle compagnon.
3. Un soutra bouddhique.
4. Les religieuses, à la différence des bonzes, ne se faisaient pas raser la tête, mais seulement couper les cheveux assez courts.
5. De la couleur jaune d'or des fleurs du *yamabouki* (kerrie ou corète du Japon, Kerria japonica).
6. Il s'agit probablement d'un genre de coiffure particulier.
7. La nonne était en réalité la grand'mère de l'enfant.
8. *Zarou*, ou *séigo*, panier à couvercle au-dessous duquel on

Digitized by Google

« Ce méchant garçon n'en fait jamais d'autres et il ennuie tout le monde! Où est allé le moineau, maintenant? Lui qui grandissait si bien, ces derniers jours! Je crains qu'un corbeau ne l'aperçoive. » Et ce disant, elle sortit. Cette femme avait une longue chevelure flottante. Elle était de mine fort agréable. Les autres l'appelaient « Nourrice Shônagon[1] », et elle semblait chargée de surveiller la petite fille.

La religieuse dit à l'enfant : « Tu es bien jeune et tu fais trop de sottises. Sans songer que ma vie même peut disparaître aujourd'hui ou demain, tu ne penses qu'à ton moineau et tu commets un péché en le gardant captif[2]. Ce n'est pas bien. Allons, viens! » La petite fille s'avança, d'un air tout triste, les sourcils comme voilés d'un nuage. Son front était charmant; sa coiffure d'enfant, pleine de grâce. Les yeux de Ghennji étaient attirés vers elle, et il pensait combien elle serait jolie plus tard. Elle ressemblait fort à une personne[3] à qui, naguère, il avait donné son cœur, et dont le souvenir lui fit verser des larmes. La religieuse, caressant la chevelure de la petite fille, lui dit : « Tu n'aimes pas qu'on te coiffe; et pourtant ta chevelure est bien belle! Je suis triste quand je pense que tu es encore si enfant. A ton âge, certaines petites filles sont tout autres. Quand ta feue mère avait douze ans, elle était infiniment plus raisonnable. Mais si je devais te quitter maintenant, que deviendrais-tu? »

brûlait des substances odoriférantes pour parfumer les vêtements placés à l'intérieur.

1. Titre décoratif (comp. ci-dessous, p. 195).

2. Un pur bouddhiste devait respecter, non seulement la vie, mais la liberté même des animaux. Aujourd'hui encore, aux enterrements bouddhiques, on lâche des oiseaux captifs, en particulier des pigeons et des moineaux. Cette charmante coutume, dont j'ai été témoin plus d'une fois il y a une quinzaine d'années, tend cependant à disparaître. On rattrapait trop souvent les pigeons libérés pour les faire servir à d'autres obsèques! Si bien que maintenant une clause à la mode, comme dernières volontés, est de ne demander « ni fleurs ni oiseaux », mais des envois d'argent que la famille transmettra à quelque œuvre de bienfaisance et dont elle fera tenir ensuite les reçus aux donateurs, avec ses remerciements. En cet ordre de choses, il y a trois étapes : faire des dépenses inutiles, supprimer ces dépenses inutiles, inaugurer des dépenses utiles; nous en sommes au second degré, les Japonais au dernier.

3. La concubine impériale Fouji-tsoubo.

Digitized by Google

Elle se mit à sangloter; et à cette vue, Ghennji fut ému de sympathie. La petite fille, toute jeune qu'elle fût, la regarda, puis, baissant les yeux, pencha la tête; en sorte que sa chevelure, étalée, apparut dans toute sa splendeur[1].

La religieuse reprit :

Il ne faut pas que disparaisse
La rosée[2] qui nourrit
La jeune herbe,
Qui ne sait où sera la demeure
Où elle croîtra!

« C'est bien vrai, » dit l'autre suivante[3]; et avec des larmes, elle répondit :

Tant qu'elle ignore
Quelle sera la fin de la croissance
De la jeune pousse d'herbe,
Comment la rosée
Pourrait-elle disparaître?

A ce moment arriva l'évêque[4] : « Vous êtes exposées aux regards de tout le monde. En cet endroit, vous êtes vraiment trop en vue. Je viens d'apprendre que Ghennji, le général de la garde, s'est rendu chez le sage d'à côté[5] pour subir un exorcisme. Comme il est venu incognito, je ne savais pas qu'il fût si près, et je ne suis pas encore allé le saluer. — En effet, dit la religieuse, il serait honteux qu'on nous vît en cet état négligé! » Et elle baissa le store. « Je vais donc, dit l'évêque, voir ce brillant prince Ghennji, dont on parle tant. Même pour un bonze qui a renoncé au monde, c'est une de ces choses qui font oublier les tristesses de la vie et qui rajeunissent. » Il se leva. En entendant le bruit de ses pas, Ghennji revint au monastère[6].

(Chap. V, *Waka-Mouraçaki.*)

1. Ce que les Japonais admiraient le plus chez la femme, c'était la beauté de la chevelure. A défaut d'autres indices, qui d'ailleurs sont innombrables, le présent récit suffirait à l'établir.
2. Ici, la religieuse.
3. Par opposition à la nourrice.
4. *Sôzou*, le second rang dans la hiérarchie bouddhique.
5. Un ascète qui était le frère aîné de l'évêque.
6. Pour la suite de cette aventure, voir ci-dessus, p. 141, n. 3.

Digitized by Google

## c. — CONTES POPULAIRES

### LE KONNJAKOU MONOGATARI

Les anciens contes du xe siècle avaient été, avant tout, des récits pour les délicats : le *Takétori Monogatari*, malgré le caractère étranger de son merveilleux, se passait à Kyôto, entre gens de la cour; le *Icé Monogatari* n'était guère qu'un tissu de poésies élégantes; le *Yamato Monogatari* lui-même, avec ses vieilles légendes du pays, était destiné à des lettrés. Ce genre aristocratique avait atteint son point culminant, sur la limite du xe et du xie siècle, avec le *Ghennji Monogatari*. Le *Konnjakou Monogatari*, paru en plein xie siècle, nous offre maintenant des contes populaires, à un double titre : car, d'une part, ils font une place à la vie des bourgeois et du peuple, et d'autre part, ils sont écrits, sans aucune recherche, dans la langue vulgaire qu'on parlait alors.

Le *Konnjakou Monogatari* est un recueil de « Contes d'il y a longtemps[1] », composé par Minamoto no Takakouni (1004-1077)[2], qu'on connaît aussi sous le nom d'Ouji Daïnagon, le « premier sous-secrétaire d'Etat d'Ouji », parce qu'il possédait une villa en cet endroit[3]. Très corpulent, il s'y réfugiait toujours avec bonheur pour fuir les chaleurs de l'été; et là, dit-on[4], caché dans une auberge voisine, derrière un paravent, il s'amusait à noter toutes les histoires que racontaient les passants. Son recueil n'en contient pas moins nombre de récits livresques : sur une trentaine de volumes, un tiers sont consacrés pour moitié à des fables hindoues, où interviennent notamment des

1. Nous avons vu que tous les chapitres du *Icé Monogatari* commençaient par le mot *Moukashi*, « Il était autrefois ». Les contes du *Konnjakou Monogatari* débutent par l'expression *Ima wa moukashi*, « Maintenant, c'est du passé », c'est-à-dire : « Il y a bien longtemps ». *Kon* et *jakou* étant les équivalents chinois d'*ima* (maintenant) et de *moukashi* (autrefois), on s'explique ainsi le titre de l'ouvrage.
2. Fils de Toshikata, l'un des *Shi-nagon* (ci-dessus, p. 122, n. 1).
3. Non loin de Kyôto, sur la route de Nara.
4. C'est ce que relate la Préface du *Ouji Shouï Monogatari*, « Contes faisant suite (au recueil) d'Ouji », ouvrage publié au commencement du xiiie siècle et dont l'auteur anonyme se contente d'ailleurs souvent de répéter sous une forme nouvelle les histoires de Takakouni.

Digitized by Google

animaux, pour une autre moitié à des légendes chinoises. Mais le reste de l'ouvrage, où revivent les classes inférieures du pays, renferme maints détails précieux pour l'histoire, surtout en ce qui touche les superstitions du temps.

Le récit suivant va nous narrer une anecdote bien connue, souvent illustrée par l'art japonais[1].

### HIROMAÇA VISITE SÉMIMAROU

Il y a bien longtemps, vivait un homme du nom de Minamoto no Hiromaça Açon[2], qui était fils du ministre de la guerre, prince Yoshi-akira, lui-même fils de l'empereur de l'ère Enngi[3]. Il était versé en toutes sortes de choses, surtout dans la musique; il jouait fort bien du luth[4], fort bien de la flûte. Il fut un des dignitaires admis au Palais[5] sous l'empereur Mourakami[6]. A la même époque, près de la Barrière d'Ohçaka, dans une hutte qu'il s'était bâtie, demeurait un aveugle du nom de Sémimarou[7]. Il était au service du ministre des cérémonies, prince Atsoutané. Ce prince, fils de l'ex-empereur devenu bonze[8], Ouda, était extrêmement habile à l'art musical; en sorte que Sémimarou, en l'écoutant souvent jouer du luth, parvint lui-même à y exceller.

Hiromaça, qui désirait se perfectionner dans cet art, apprenant qu'il y avait à la Barrière d'Ohçaka un aveu-

1. D'après E.-H. Parker, ce récit serait une légende d'origine chinoise; mais il est fort possible aussi que les mêmes circonstances réelles ou les mêmes inventions littéraires se soient produites dans les deux pays, étant donné que tous les arts, au Japon, depuis la poésie jusqu'aux industries manuelles, faisaient l'objet d'un enseignement ésotérique, d'une « tradition secrète » (*hidenn*) dont on ne révélait pas aisément les « mystères intimes » (*okoughi*).

2. *Açon*, titre honorifique très fréquent à la cour. — Ce personnage est connu aussi sous le nom de Hakougha no Sammi, « le fonctionnaire du troisième rang Hakougha » (Hakougha, équivalent sino-japonais de Hiromaça).

3. L'empereur Daïgo, dont le règne (898-930) fut particulièrement brillant sous l'ère Ennghi (901-923).

4. *Biwa*, luth tétracorde.

5. Un des *dennjô-bito*. Comp. ci-dessus, p. 182, n. 1.

6. 947-967.

7. Voir ci-dessus, p. 113, où la Barrière d'Ohçaka est chantée justement par Sémimarou.

8. L'expression plus concise de *Hô-ô*, « empereur-bonze », désignait les empereurs qui, après avoir abdiqué, se rasaient la tête et entraient en religion.

Digitized by Google

gle très fort au luth, aurait voulu l'entendre; mais comme ce dernier avait une demeure si extraordinaire, il lui envoya dire par un messager : « Pourquoi restez-vous en cet endroit? Venez demeurer à la capitale! » L'aveugle, en entendant cela, ne donna point de réponse, mais dit :

En ce monde,
De n'importe quelle façon
On peut passer la vie,
Puisqu'au palais comme à la chaumière,
Il n'y a pas de fin[1]!

Le messager lui ayant rapporté la chose, Hiromaça, en l'apprenant, se sentit de l'estime pour cet aveugle, et il pensa dans son cœur : « Comme j'aime beaucoup cet art, j'aurais été bien heureux de le voir. Mais je ne sais s'il vivra encore longtemps, et ma vie aussi est incertaine. Dans la musique pour le luth, il y a deux airs, la « Fontaine qui coule » et les « Coups contre l'arbre[2] », qui doivent disparaître de ce monde, car, seul, cet aveugle les connaît. Je voudrais bien l'entendre jouer ces airs. » Pensant ainsi, il alla un soir à la Barrière d'Ohçaka; mais Sémimarou ne joua pas ces airs Ensuite, pendant l'espace de trois ans, chaque nuit, il se rendait auprès de la hutte de l'aveugle d'Ohçaka; et il écoutait debout, secrètement, dans l'attente de ces airs; mais l'aveugle ne les jouait pas.

Dans la nuit du quinzième jour du huitième mois de la troisième année, la lune était un peu obscurcie par les nuages et le vent soufflait doucement. Hiromaça se dit : « Ah! qu'il fait beau, ce soir! C'est sûrement cette nuit que l'aveugle d'Ohçaka jouera les airs de la « Fontaine qui coule » et des « Coups contre l'arbre »! Il partit pour Ohçaka, et il écouta. L'aveugle, en pinçant son luth, semblait rêver à la mélancolie des choses. Hiromaça, heureux, l'écoutait. Alors l'aveugle, plein d'enthousiasme, se mit à chanter :

1. A nos désirs. — *Waraya*, « hutte de paille », donc chaumière.
2. *Ryoucenn* et *Takoubokou*. (Le pivert s'appelle *takoubokoutchô*.)



Digitized by Google

Malgré la violence
De la tempête à la Barrière
D'Ohçaka,
Je me suis résigné à y demeurer
Pour passer ma vie!

Et il commença de jouer du luth. Hiromaça, en l'écoutant, versait des larmes, et il était ému de pitié. L'aveugle dit : « Comme il fait beau, ce soir!... Que je voudrais avoir, cette nuit, un ami ayant le même cœur que moi, pour m'entretenir avec lui! » Entendant cela, Hiromaça s'adressa à lui, en disant : « Un homme de la capitale, du nom de Hiromaça, est venu ici » L'aveugle lui demanda : « Qui êtes-vous, vous qui parlez ainsi? » Hiromaça répondit : « Je suis tel et tel Comme j'aime beaucoup cet art, je suis venu pendant trois ans auprès de votre hutte, et je suis bien heureux de vous voir cette nuit. » Hiromaça entra alors dans la hutte et s'entretint avec l'aveugle. Il le pria de lui faire entendre les airs de la « Fontaine qui coule » et des « Coups contre l'arbre ». L'aveugle lui dit : « Le prince qui n'est plus aimait à les jouer »; et il les lui enseigna. Hiromaça, n'ayant pas de luth, les apprit seulement par la parole. Il remercia à maintes reprises, et, au matin, il rentra chez lui[1].

---

# D. LES LIVRES D'IMPRESSIONS

## LE MAKOURA NO SÔSHI

---

A la différence des *nikki*, journaux intimes où l'auteur procède par ordre chronologique, les ouvrages connus sous le nom de *sôshi* ou de *zouïhitsou*, c'est-à-dire de « notes » écrites « au

1. A ce récit, l'auteur ajoute de vagues considérations sur le peu de zèle des hommes de son temps, comparé à l'ardeur studieuse qui posséda cet humble aveugle et qui lui valut l'immortalité.

Digitized by Google

courant du pinceau », ne suivent aucun ordre quelconque. Ce sont des livres d'impressions qui ne relèvent que de la fantaisie personnelle, des mélanges qui tiennent à la fois de nos « Essais », de nos « Pensées », de nos « Caractères », de nos « Mémoires », et où triomphe, comme on pouvait s'y attendre, l'art délicat des Japonais. On en va juger tout de suite par le *Makoura no Sôshi* de Sei Shônagon.

## SEI SHÔNAGON

Sei Shônagon mérite une étude particulière, d'abord parce qu'elle fut un type de femme très intéressant, ensuite parce que le genre qu'elle inaugura atteignit du premier coup, avec son livre d'esquisses, une excellence que ne devait égaler aucun des impressionnistes postérieurs.

La date de sa naissance peut se placer vers l'an 968[1]. On suppose, sans preuves décisives, que son nom véritable était Takoushi ou Akiko. Son surnom s'explique, comme celui de Mouraçaki Shikibou, par la combinaison d'un nom de famille avec un titre décoratif, *Shônagon* désignant un troisième sous-secrétaire d'Etat, et *Sei* étant la prononciation chinoise du caractère qui forme le premier élément du mot *Kiyo*wara (« Champ *pur* »), nom de la famille à laquelle elle appartenait. En effet, son père n'était autre que le poète Kiyowara no Motoçouké, un des rédacteurs du *Gocénnshou*[2], qui descendait lui-même du prince Tonéri, le compilateur du *Nihonnghi*. D'après une autre version, elle serait née d'un certain Akitada, gouverneur de Shimôça, et Motoçouké l'aurait seulement adoptée, en lui donnant par suite le nom de famille qui apparaît dans son surnom. Peu importe d'ailleurs : à défaut d'une hérédité certaine, nous savons tout au moins qu'elle grandit dans une famille dont ses propres écrits allaient refléter bientôt la culture historique et le talent littéraire; car, si elle fut moins docte que Mouraçaki Shikibou, si elle eut en revanche plus de verve spontanée, elle devait ressembler à son émule par le même heureux mélange de l'érudition et du goût. La situation de son père, adoptif ou non, lui permit de devenir dame d'honneur de Sadako, l'épouse préférée de l'empereur Itchijô. Entrée à la cour, vers 990, comme une jeune fille modeste et timide[3], Sei Shônagon s'y fit

1. En effet, elle devait avoir sept ou huit ans de plus que son impératrice, Sadako, qui mourut à 24 ans en l'an 1000.
2. Voir plus haut, p. 111, n. 3, et p. 117, n. 3. — L'arrière-grand-père, Kiyowara no Foukayabou, fut aussi un bon poète (v. p. 106).
3. D'après ce qu'elle-même nous raconte (*Makoura no Sôshi*, livre IX, chap. XCVI).

Digitized by Google

bientôt remarquer par un esprit trop vif pour n'être pas quelquefois mordant; on raconte que les courtisans, qui redoutaient ses plaisanteries, pâlissaient à sa seule approche. Ces qualités d'enfant terrible ne la firent que mieux aimer de la douce impératrice qui l'avait prise sous sa protection. Mais, peu d'années après, l'ambitieux Mitchinaga[1], voulant imposer sa fille, Jôtô Mon-inn, à l'empereur, parvint à faire écarter Sadako. Sei Shônagon, dont le cœur valait peut-être l'esprit, resta fidèle à l'abandonnée et consola ses derniers moments. A sa mort, en l'an 1000, elle se fit religieuse, ne vivant plus que d'aumônes, errant tantôt dans l'île de Shikokou, tantôt aux alentours de la capitale, où elle s'éteignit enfin et où se trouve son tombeau.

Les Japonais, avec leur délicat symbolisme, comparent volontiers Mouraçaki Shikibou à une fleur de prunier, chaste, immaculée, Sei Shônagon à une fleur de cerisier, plus jolie, mais moins belle et d'une teinte rosée moins pure. Si nous traduisons ces poétiques images par des faits, nous constatons, à la vérité, que Mouraçaki Shikibou eut une conduite irréprochable, tandis que Sei Shônagon, d'allures plus libres, paraît bien avoir connu l'amour sans s'être jamais mariée. Nous observons aussi, chez Mouraçaki, une élévation d'idées et de sentiments, une douceur de caractère, une indulgence surtout qu'ignorèrent toujours les victimes de Sei Shônagon, moqueuse, provocante, inexorable à toute sottise qui passait, vaniteuse à l'excès de cette merveilleuse présence d'esprit qui étonnait son entourage, mais dont elle tirait trop souvent des traits blessants pour les plus estimables dignitaires de la cour. Il est toujours bon de faire de l'esprit, excepté sur le dos des autres; or Sei Shônagon trouvait un certain plaisir à ennuyer son prochain. Rien d'étonnant si ceux qui jalousaient son talent profitèrent de ces imprudences pour ne pas le lui pardonner, et pour répandre sur elle des bruits injurieux qu'il ne faut accueillir qu'avec une extrême prudence. Je ne crois pas, pour ma part, que Sei Shônagon ait été la femme lourde au physique et méprisable au moral que nous dépeignent certains de ses biographes[2]. Si elle n'avait pas été distinguée de sa personne, elle n'aurait pas raillé comme elle fait les types vulgaires qui excitaient son dégoût; et si elle n'avait pas eu quelques dons du cœur, elle n'aurait pas gagné la profonde affection que lui voua son impératrice. Je ne crois pas non plus qu'elle ait jamais été l'espèce d'ivrognesse qu'on nous décrit : en ce cas, elle n'aurait pas représenté les buveurs comme des êtres détestables[3].

1. Voir p. 225.
2. C'est notamment le portrait peu flatteur que semble adopter M. Florenz (p. 221-222).
3. Voir plus bas, *Makoura no Sôshi*, chap. XVII, § 5.

Digitized by Google

Je ne crois pas enfin que ces vices qu'on suppose l'aient fait chasser honteusement de la cour : autrement, on l'aurait su, et Mouraçaki Shikibou, qui n'aimait pas cette rivale de mœurs trop libres et d'une fantaisie trop singulière, qui a même tracé d'elle[1] une esquisse peu flatteuse où elle va jusqu'à l'accuser de ne pas savoir écrire correctement, ne nous aurait certes pas laissé ignorer un événement d'une telle importance[2]. A ces caricatures, opposez le portrait d'une de ces Françaises de l'ancien régime, hardies, garçonnières et spirituelles, qui scandalisèrent parfois la cour et la ville, mais qui n'en furent pas moins, au fond, des femmes plus sérieuses qu'on ne croirait, et vous vous ferez une plus juste idée de ce que fut jadis, au palais de Kyôto, leur lointaine sœur japonaise.

## MAKOURA NO SÔSHI[3]

Le *Makoura no Sôshi*, écrit par Sei Shônagon alors qu'elle était dame d'honneur, dut paraître sans doute dans les toutes premières années du XIe siècle[4], à peu près en même temps que le Ghennji Monogatari. On peut traduire ce titre par « Notes de l'oreiller », l'auteur désignant par là, comme il ressort de son Epilogue[5], une liasse de papier blanc où elle jetait ses pensées intimes comme elle les eût confiées à son oreiller, un cahier où

1. « Mme Sei Shônagon a un caractère orgueilleux. Elle est forte en littérature. Pour déployer partout ses connaissances, elle se sert toujours de caractères chinois; mais, quand on examine de près ce qu'elle a écrit, il y a bien des choses qui laissent à désirer... » (*Mouraçaki Shikibou Nikki.*)

2. C'est aussi l'opinion de M. Foujioka Sakoutarô, professeur à l'Université de Tôkyô, dans son récent ouvrage sur la période de Héian : *Kokouboungakou Zennshi, Héian-tchô-henn*, Tôkyô, 2e éd., 1906, p. 417.

3. *Makoura no Sôshi*, et non *Makoura Zôshi*, comme on l'écrit quelquefois; car cette dernière prononciation éveille chez les Japonais l'idée d'un livre pornographique. En 1901, une décision ministérielle suspendit une revue qui portait ce titre.

4. Vers le commencement de l'ouvrage, il est fait allusion à la retraite de l'empereur Kwazan (voir plus bas, p. 226), qui se produisit en 986; vers la fin, il est question du général Toshikata et du ministre Maçamitsou, qui exercèrent leurs fonctions vers l'an 1002; par où nous voyons, tout au moins, que le *Makoura no Sôshi* ne fut achevé qu'après cette dernière date.

5. Voir ci-dessous, p. 223. Il n'est d'ailleurs pas certain que Sei Shônagon ait donné elle-même ce titre à son ouvrage, que les plus anciens documents appellent tout simplement *Sei Shônagon no Ki*, « le Livre de Sei Shônagon », et qui n'apparaît sous le nom de *Makoura no Sôshi* que chez les écrivains postérieurs; mais, dans tous les cas, c'est l'Epilogue indiqué qui explique cette dénomination pittoresque.

Digitized by Google

elle consignait ses impressions, aux heures de loisir, dans le secret de sa chambre, peut-être bien le soir, près de cet oreiller même, bref, une sorte de carnet de chevet. L'ouvrage est donc un recueil d'observations, d'anecdotes, de réflexions inscrites l'une après l'autre, au hasard des rencontres quotidiennes et sans aucun plan concerté. Si, à ce caractère général des zouïhitsou, on ajoute cette circonstance particulière que le manuscrit de Sei Shônagon, en raison surtout de ses critiques contre maints personnages vivants, était destiné d'abord à rester secret ou à ne circuler qu'en cachette, on comprendra que le Makoura no Sôshi représente fatalement un pêle-mêle d'une confusion merveilleuse, et que le lecteur fatigué des procédés habituels de l'art littéraire soit heureux d'entrer dans cette forêt vierge pour en explorer le délicieux fouillis.

Pour mettre en relief le caractère de l'ouvrage, il me suffira de rapprocher, après les personnes mêmes de Mouraçaki Shikibou et de Sei Shônagon, les deux chefs-d'œuvre qu'elles produisirent. Le *Ghennji Monogatari* était l'expression d'une intelligence noble et passionnée, d'une imagination tout à la fois réaliste et romanesque, d'un esprit viril par sa force en même temps que porté d'instinct aux plus touchantes analyses des faiblesses, des souffrances et des attendrissements du cœur humain. C'était, en second lieu, un roman d'une composition savante et raffinée, le travail d'un auteur qui sait choisir et ordonner avec art les diverses scènes d'un long récit. C'était enfin l'œuvre d'un pinceau savant, habile à manier les phrases et à combiner les mots en vue d'une perpétuelle élégance littéraire. Le *Makoura no Sôshi*, étranger à toute idée de gravité et de pompe, est l'invention légère d'une âme gaie et sémillante qui s'amuse de toutes les choses curieuses qu'elle perçoit, qui tantôt exprime de fines impressions devant les aspects changeants de la nature, tantôt contemple avec un sens esthétique non moins profond les belles cérémonies de la cour, tantôt se souvient avec bonheur de quelque histoire où un chambellan, un prédicateur, un amant, un fanfaron, un fâcheux a joué un rôle ridicule, tantôt se rappelle un trait railleur qu'elle a décoché avec art dans une circonstance chère à son amour-propre, et raconte tout cela, sentiments, anecdotes, réflexions sur les mœurs, remarques de toute espèce, avec un parfait abandon. De composition, point : du moins pour qui considère le plan désordonné des chapitres, ou même l'incohérence fréquente de leur contenu; mais çà et là, au milieu d'une longue série de menus propos isolés les uns des autres, ou même de simples énumérations (j'en ai compté jusqu'à quatre-vingts) où se trouvent cataloguées et classées les impressions les plus fugitives[1], un

1. On peut supposer, étant données les vastes connaissances de

Digitized by Google

morceau plus étendu apparaît, où l'art se montre et qui fait voir que l'auteur de ces esquisses peut, à l'occasion, peindre un tableau brillant, un portrait achevé, ou mener à bonne fin une anecdote soutenue. Quant au style, tantôt d'une concision voulue et tantôt d'un cours facile, presque négligé, il sait prendre le ton des sujets les plus divers avec une admirable souplesse. Même contraste enfin pour les vers qui, çà et là, étincellent dans la prose de Mouraçaki ou de Sei. Ceux du Ghennji sont si parfaits que les critiques indigènes déclarent n'en trouver aucun qui soit inférieur aux autres; ceux du Makoura no Sôshi, tout en faisant apparaître en pleine lumière la solide érudition de l'auteur, reposent cependant plus volontiers sur quelque improvisation ou quelque adaptation ingénieuse que sur une réelle inspiration, et si les lettrés japonais aiment à rapprocher les essais de Sei Shônagon des poésies chinoises qui en furent les modèles, ils ne songent guère à comparer ces jeux d'esprit aux nobles vers de la grande poétesse[1]. Où les deux chefs-d'œuvre se rencontrent, pourtant, c'est d'abord dans le réalisme, si précieux, qui nous permet de voir à travers leurs pages toute la civilisation japonaise du Xe siècle; et c'est aussi dans l'expression qu'ils nous donnent des sentiments humains les plus généraux. A cet égard, le Makoura no Sôshi vaut le Ghennji et parfois même le surpasse. En lisant telles maximes concises où Sei Shônagon, femme du monde hardie qui pousse la franchise jusqu'au cynisme, marque d'un trait mordant quelque vice hypocrite, on songe à La Rochefoucauld; et quand on voit surtout tant de pages profondes où la terrible rieuse, si prompte à saisir tous les ridicules de la ville et de la cour, a mis en se jouant une pensée que signerait le meilleur des moralistes ou un portrait qui dresse devant nous l'image d'un caractère éternel, on ne peut s'empêcher de penser que le vieux Japon a eu aussi son La Bruyère.

Le *Makoura no Sôshi* comprend 157 chapitres, distribués en 12 livres[2]. Pour donner une idée aussi complète que possible de ce petit chef-d'œuvre japonais, je vais mettre ici, en traductions ou en analyses, les quatre premiers livres, c'est-à-dire le tiers de l'ouvrage entier[3].

Sei Shônagon, qu'elle emprunta l'idée première de ses fameuses listes de « choses désolantes », « choses détestables », et la suite, à un ouvrage chinois, le *Tsa-tsoan*, ou « Collection mélangée », de Li Nghishan (dynastie des Thang).

1. Pour saisir la différence, voir ci-dessus, p. 122 (n° 57 du *Hyakouninn-isshou*) et p. 125 (n° 62).

2. Ou volumes (*maki*).

3. M. Florenz constate avec raison (p. 223) que le *Makoura no Sôshi* est difficile à comprendre, même pour les Japonais lettrés, à cause des nombreuses allusions qui en obscurcissent le texte. Mais

Digitized by Google

## LIVRE PREMIER

### I. — L'AURORE DU PRINTEMPS[1]

Ce qui me charme, au printemps, c'est l'aurore. Sur les monts, tandis que tout s'éclaire peu à peu, de fins nuages violacés flottent en bandes allongées. — En été, c'est la nuit. Naturellement, le clair de lune! Mais aussi la nuit obscure, où les lucioles s'entre-croisent çà et là. Et même quand la pluie tombe, cette nuit me semble belle. — En automne, c'est le soir. Le soleil couchant, lançant ses brillants rayons, s'approche de la crête des montagnes. Les corbeaux, qui se hâtent vers leurs nids, volent par trois, par quatre, par deux : c'est d'une tristesse ravissante. Et surtout, quand les longues files d'oies sauvages apparaissent toutes petites, quoi de plus joli? Puis, quand le soleil a disparu, le bruit du vent, le chant des insectes, tout cela encore est d'une mélancolie délicieuse. — En hiver, de bonne heure, il vu de soi que la chute de neige est charmante. Et l'extrême candeur de la gelée blanche! Mais, plus simplement, un très grand froid : vivement, on allume le feu, et on

de là à prétendre (p. 229) que ce serait peine perdue de traduire ou même d'analyser un ouvrage qui veut qu'on écoute parler l'auteur lui-même, il y a une certaine distance. Assurément, il n'est pas plus commode de rendre en français le style de Sei Shônagon qu'il ne serait de faire passer en japonais les phrases savantes de La Bruyère. Je crois cependant qu'on peut y arriver en suivant de très près la pensée de Sei, en sacrifiant au besoin, comme j'ai fait, l'élégance de la traduction à une fidélité scrupuleuse, et en éclaircissant le texte, non par des paraphrases qui le gâteraient, mais tout simplement par des notes.

1. Les commentateurs japonais intitulent ainsi ce chapitre, d'après les premiers mots par lesquels s'ouvre l'ouvrage. Divers autres titres, également ajoutés après coup, ne répondent souvent qu'en partie au contenu du chapitre qu'ils ont pour objet de distinguer.

Un commentaire bien connu est celui de Kitamoura Kighinn : le *Makoura no Sôshi Harou no akébono-shô*, « Choix (de commentaires) de l'aurore du printemps ». Ce titre ingénieux veut sans doute évoquer, d'une part le début fameux de l'ouvrage lui-même, d'autre part l'idée que, tout comme l'aurore du printemps décrite par Sei Shônagon, le commentaire va illuminer peu à peu le texte. La réimpression que je possède, publiée en 1893, était arrivée à sa 8e édition en 1899, ce qui montre bien l'éternelle jeunesse de ce vieux livre classique.

Digitized by Google

apporte le charbon de bois incandescent; c'est ce qui convient à la saison. Cependant, à l'approche de midi, le froid se relâche; et si le feu des brasiers se transforme alors en cendres blanches, voilà ce qui est mauvais!

### II. — LES ÉPOQUES

Comme époques, le premier mois, le troisième mois, les quatrième et cinquième mois, le septième mois, les huitième et neuvième mois, le dixième mois et le douzième mois, tous ont leur charme dans l'année[1].

### III. — LE NOUVEL AN

C'est au premier de l'an surtout que l'aspect du ciel est vraiment serein et neuf. Une légère brume blanche. Tous les hommes, renouvelant leur costume, leur visage et leur cœur, font leurs souhaits au Prince, comme aussi à eux-mêmes. C'est bien amusant.

Suit une évocation de diverses fêtes et occupations du premier mois, de l'éveil du printemps, etc.

### IV. — CHOSES PARTICULIÈRES

Langage de bonze. — Langage d'homme et langage de femme[2]. — Langage des gens de la basse classe : leurs mots ont toujours une syllabe de trop.

Faire un bonze de l'enfant qu'on aime, c'est bien dommage. La chose est féconde en espérances[3]; mais qu'on en fasse aussi peu de cas que d'un simple bout de bois, voilà ce qui est regrettable. Après un méchant repas d'abstinence, on trouve mal que le bonze veuille dor-

1. Cette simple énumération tend à éveiller dans l'imagination du lecteur l'idée des fêtes qui, à la cour, marquaient ces époques préférées.

2. Différence légère chez nous, mais profonde au Japon, où elle se manifeste, non seulement dans la langue parlée, mais même dans la langue écrite. Une femme qui compose une lettre emploie un plus grand nombre de mots d'origine proprement japonaise et de caractères syllabiques; elle fait usage de certains idiotismes particuliers, etc.

3. Car on croyait que la vocation d'un bonze ouvrait le paradis à neuf familles de sa parenté.

Digitized by Google

mir. Si le jeune prêtre éprouve quelque curiosité (et comment ne regarderait-il pas, sans en avoir l'air, du côté où sont des femmes?), on l'accuse encore. Et la vie de l'exorciste[1], combien n'est-elle pas plus dure! Tandis qu'il voyage à Mitaké, à Koumano, à toutes les saintes montagnes, il doit subir de terribles ennuis. Si sa réputation commence à se répandre, on l'appelle de toutes parts, et, plus il réussit dans ses cures, moins il a de tranquillité. Auprès d'un malade gravement atteint, comme il ne lui est pas facile de dompter le mauvais esprit, il tombe de fatigue et de sommeil; alors, on dit de lui : « Il ne fait que dormir! » Quelle situation embarrassante! — Mais tout cela, c'était le vieux temps. Les habitudes d'aujourd'hui semblent plus faciles[2].

L'Impératrice étant allée visiter le daïjinn Narimaça[3], sa voiture entra par la porte de l'Est, si large entre ses quatre piliers; mais nous[4] préférâmes tourner par la porte du Nord, où il n'y a point de gardes. Certaines, dont la coiffure était en désordre, se disaient, dédaigneuses : « Comme nous serons conduites jusqu'à la porte intérieure, inutile de prendre tant de soins! » Par malheur, la voiture, couverte de palmes[5], ne put entrer, prise dans l'étroit portail. On disposa donc un chemin de nattes, et on nous pria de descendre, à notre grand dépit. Il n'y avait pas moyen de faire autrement; mais nous n'en étions pas moins ennuyées de nous voir dévisagées, en passant devant la salle de garde, par les courtisans et les domestiques. Arrivées devant Sa Majesté, comme nous lui racontions la chose, elle rit : « Mais, ici pareillement, il y a des gens qui vous regardent! Pourquoi avez-vous été si négligentes? — Sans

1. Le *ghennja,* ou *yamaboushi* (celui qui « se couche sur la montagne »). Ces exorcistes, à la différence des autres bonzes, n'étaient astreints ni à la tonsure, ni au célibat.

2. Par ce trait final, Sei Shônagon insinue avec malice que les bonzes, dégénérés, ne font plus leur métier en conscience.

3. Il ne s'agit pas ici d'un ministre d'État, mais d'un *tchougou no souké daïjinn,* c'est-à-dire d'un intendant au service de l'impératrice.

4. Les dames d'honneur.

5. *Biroghé no kourouma,* voiture de cérémonie couverte de feuilles de *biro.*

Digitized by Google

doute, répondis-je; mais comme chacun ici est habitué à nous voir, on s'étonnerait si nous paraissions trop soigneuses de notre extérieur. Comment un tel palais peut-il avoir une porte si étroite qu'une voiture n'y peut passer! Je vais bien me moquer du daïjinn, quand je le verrai. » Un instant après, il entra, portant un encrier et ce qu'il faut pour écrire. « Voilà, lui dis-je, qui est bien mal. Pourquoi donc votre habitation a-t-elle une porte si petite? — Ma maison, répondit-il avec un sourire, est appropriée à ma condition. — Et pourtant, j'ai entendu parler de quelqu'un qui avait une porte très haute. — C'est effrayant! s'écria-t-il, étonné. Vous voulez parler de Ou Téikokou[1]. Mais il n'y a que les vieux savants qui soient au courant de ces choses-là! Par fortune, comme je me suis hasardé dans cette voie d'études, je puis comprendre votre allusion. — Votre voie n'est vraiment pas fameuse! Votre chemin de nattes a fait tomber tout le monde, et c'était un beau désordre! — Comme il pleuvait, le chemin ne devait pas être bon Mais allez-vous encore m'embarrasser?... » Et il s'en alla. « Quelle affaire! dit l'Impératrice. Narimaça était tout intimidé! — Oh! ce n'est rien! Je lui disais seulement comment notre voiture n'avait pu entrer. » Sur ce, je me retirai.

Viennent ensuite d'autres anecdotes, un peu lestes, où le pauvre Narimaça est pareillement raillé par la terrible dame d'honneur. Puis, elle nous raconte avec esprit l'histoire du chien Okinamaro, qui, pour avoir attaqué Miyobou no Omoto, l'auguste chatte d'honneur dont Sa Majesté avait fait une dignitaire du cinquième rang, fut l'objet d'un décret de bannissement à l'île des Chiens, mais revint un jour au Palais et obtint sa grâce par des larmes de repentir auxquelles, plus tard, Sei Shônagon ne pensait jamais sans avoir envie de pleurer elle-même. Après quoi, elle reprend le cours de ses impressions, en se demandant soudain quel est l'état du temps qui convient aux « cinq fêtes[2] » :

1. Personnage chinois qui avait fait faire l'entrée de sa demeure plus grande qu'il ne fallait pour ses besoins personnels, en prévision du jour où ses descendants auraient une situation moins modeste que la sienne.

2. *Go-sekkou*. Ce sont les vieilles fêtes populaires, que les nouvelles fêtes officielles n'ont pas encore supplantées entièrement.

Digitized by Google

Au nouvel an, et le troisième jour du troisième mois, il faut un très beau temps. Le cinquième jour du cinquième mois, un temps sombre. Le septième jour du septième mois, un ciel d'abord nuageux, puis serein vers le soir : un beau clair de lune, et beaucoup d'étoiles. Le neuvième jour du neuvième mois, que, dès l'aurore, il tombe un peu de pluie; que les chrysanthèmes soient couverts de cette rosée, et que la ouate qui protège les fleurs[1], trempée d'eau, soit imbibée de leur parfum : alors, on va voir ces fleurs de grand matin, sous le ciel noir qui menace, et c'est délicieux[2].

### V. — MONTAGNES

Liste d'une trentaine de montagnes dont le nom lui semble poétique, ou rappelle quelque ancienne histoire, etc.

### VI. — PICS

Encore une simple liste.

### VII. — PLAINES

*Id.*

### VIII. — VILLES

*Id.*

1. Contre la gelée.

2. Le 7e jour du 1er mois, on allait cueillir dans les champs les « jeunes légumes » (*waka-na*) émergeant de la neige. — Le 3e jour du 3e mois, fête des jeunes filles — Le 5e jour du 5e mois, fête des garçons. — Le 7e jour du 7e mois, fête de *Tanabata*, « le Septième soir », inspirée par une jolie légende d'origine chinoise. Une jeune Tisserande (l'étoile Véga) était si attentive à faire les vêtements des divinités qu'elle en oubliait sa toilette. L'Empereur du Ciel, pris de pitié, la donna en mariage au Bouvier (une étoile de la constellation de l'Aigle), qui habitait de l'autre côté de la Rivière céleste (la Voie lactée). Mais alors elle se mit à négliger son travail. L'Empereur du Ciel, irrité, la fit revenir sur l'autre rive, et condamna son époux à ne plus la visiter qu'une fois par an, le 7e soir du 7e mois. On comprend donc pourquoi notre auteur veut, cette nuit-là, un ciel brillant, tout illuminé d'étoiles. — Le 9e jour du 9e mois, fête des chrysanthèmes. — Il serait plus simple, mais moins exact, de dire : le 7 janvier, le 3 mars, le 5 mai, le 7 juillet et le 9 septembre. En effet, les mois du calendrier grégorien, en vigueur au Japon depuis 1873 seulement, ne correspondent pas à ceux du calendrier lunaire, qui faisait commencer l'année environ un mois plus tard. D'où la nécessité de conserver l'ancienne computation du temps pour des fêtes qui doivent s'harmoniser avec les saisons.

Digitized by Google

### IX. — GOUFFRES

*Id.*

### X. — MERS

**Surtout des noms de baies fameuses.**

### XI. — BACS

### XII. — TOMBES IMPÉRIALES

**Trois noms seulement, qui l'ont séduite : le Tombeau du rossignol, le Tombeau de la Plaine des chênes, le Tombeau céleste[1].**

### XIII. — PALAIS

**Quelques jolis noms de palais; et bien vite, elle revient au palais impérial, dont les scènes familières s'animent sous son fin pinceau :**

Sur le papier des portes à glissières du côté nord, à un coin du Seiryôdenn[2], sont peints les êtres monstrueux qui vivent dans l'Océan agité, avec leurs longs bras ou leurs longues jambes[3]. Quand l'antichambre [de l'impératrice] est ouverte, comme nous pouvons alors voir ces panneaux, nous avons coutume de nous en amuser. Un jour, nous étions ainsi occupées, près de grands vases à fleurs, de porcelaine verte, d'où de longues branches de cerisiers débordaient jusqu'à la balustrade de la véranda. Vers midi, Son Excellence le daînagon[4] arriva. Il portait un vêtement souple, couleur de fleur de cerisier, et de larges pantalons d'un violet sombre; sur ses blancs vêtements de dessous, un dessin cramoisi foncé. Comme l'Empereur se trouvait là [avec l'impératrice], Son Excellence vint lui parler à l'entrée de la porte. A l'intérieur du store étaient les dames d'honneur, avec leurs amples costumes couleur de fleur

1. Pour le plus fameux de ces tombeaux, celui de la Plaine des chênes, voir p. 70 et p. 275.
2. « Palais pur et frais, palais de rafraîchissement. »
3. *Té-naga, ashi-naga,* monstres chers à l'art japonais.
4. Il s'agit ici du premier sous-secrétaire d'État Korétada, frère aîné de l'impératrice.

Digitized by Google

de cerisier, de glycine, de kerrie[1], de toutes les nuances aimées. On servit le dîner dans les appartements impériaux. Nous entendions le pas des domestiques et la voix d'un chambellan qui disait : « Moins de bruit! » L'aspect serein du ciel était merveilleux. Quand tous les plats eurent été apportés, un chambellan vint annoncer le repas[2]. L'Empereur s'avança par la porte du milieu, accompagné de Son Excellence le daïnagon, qui revint ensuite auprès des fleurs. L'Impératrice alors écarta son paravent et, venant au-devant de l'Empereur, l'accueillit sur le seuil. Elle était d'une beauté exquise dans sa démarche, et tous ceux qui se trouvaient là en furent frappés. [Le daïnagon], voyant cette splendeur, chanta :

Les mois et les jours
S'écoulent sans cesse :
Le mont Mimoro
Demeure à jamais[3]!

Je trouvai cela très à propos, et vraiment je souhaitais que cet état de choses durât mille années.

Avant même que les dames qui servaient eussent appelé les gens[4], l'Empereur arriva dans les appartements de l'Impératrice. Il dit : « Préparez de l'encre dans l'écritoire. » Je ne pensais qu'à le contempler, et j'en oubliais l'Impératrice. Il plia du papier blanc, et ajouta : « Ecrivez là-dessus quelques choses anciennes, ce qui se présentera à votre esprit, sur-le-champ. —

1. Voir ci-dessus, p. 188, n. 5.
2. On sert d'abord; après quoi, chaque convive vient s'asseoir devant sa table basse.
3. Vieille poésie, recueillie plus tard dans le *Shinn-tchokoucenn-shou* (voir p. 233) :

Tsouki mo hi mo
Kawari-youké domo
Hiça ni fourou
Mimoro no yama no
Toko miya-dokoro.

(« Le palais éternel », dont parle le dernier vers, est omis dans la citation de notre auteur) — Le mont Mimoro, dans la partie orientale du Yamato, était un lieu sacré du Shinntô primitif (voir p. 58). En poésie, son nom évoque l'idée de l'éternité promise au pouvoir impérial.
4. Pour emporter les petites tables, le dîner étant achevé.

Digitized by Google

Comment faire? demandai-je au daïnagon. - Ecrivez vite et offrez. Pas de paroles inutiles. » Et descendant l'écritoire[1], il ajouta : « Vite, vite, sans réfléchir! Même Naniwazou[2], ou n'importe quoi! » Il nous pressait. « Oh! pensaient les dames d'honneur. Pourquoi nous commande-t-on cela? » Elles étaient toutes troublées et rougissantes. Néanmoins elles écrivaient des poésies sur le printemps, sur l'âme des fleurs, et la suite; enfin, elles me présentèrent le papier : « Voici, c'est votre tour. » J'écrivis :

Les années passant,
Mon âge a vieilli.
Et cependant,
Si je regarde le Prince,
Je n'ai plus de soucis[3].

Ayant jeté les yeux sur ces vers, Sa Majesté daigna me dire : « J'apprécie votre bonne intention[4]. »

Après nous avoir conté une autre histoire analogue, où le père du daïnagon avait pareillement montré sa présence d'esprit[5],

1. Car l'empereur avait un siège plus élevé.
2. Début d'une tanuka du *Kokinnshou*, très connue (voir ci-dessus, p. 141, n. 1).
3. Il s'agit encore d'une poésie du *Kokinnshou*, dont le texte était :

Toshi fourêba
Yowaï wa oïnou
Shika arêdo
Hana wo shi mirêba
Mono-omoï mo nashi.

Seï Shônagon remplace tout simplement, à l'avant-dernier vers, *hana* (fleur) par *kimi* (prince), et donne ainsi, sur des vers antiques, une pensée nouvelle qui exprime à merveille son impression du moment.

4. Comp. Mme de Sévigné transportée de joie parce que le roi l'a fait danser ou parce que la reine a daigné lui adresser la parole.
5. Un trait du même genre, que les artistes japonais ont maintes fois illustré, et qui fonda la réputation de notre auteur au palais, nous est raconté par elle-même au chapitre CXLVI de l'ouvrage. Un jour qu'il avait beaucoup neigé, l'empereur était dans sa chambre, causant avec son entourage, lorsqu'il demanda tout à coup : « Seï Shô, comment est la neige de la montagne de Kôro? » Aussitôt, la jeune femme releva le store de la fenêtre; et l'empereur « daigna sourire ». C'est qu'une poésie de Hakou Rakoutenn (Pé Lo-tienn, fameux poète chinois du IXe siècle) disait :

Me soulevant de l'oreiller, j'entends
La cloche du temple d'Iaï;

Digitized by Google

Sei Shônagon fait observer que, pour écrire ainsi un impromptu à la cour, le meilleur poète a besoin de savoir beaucoup de poésies anciennes; et à ce propos, elle mentionne un fait intéressant, en ce qui touche l'éducation que recevaient alors les jeunes Japonaises. Le ministre Morotada disait à sa fille : « Efforce-toi, d'abord, d'avoir une bonne écriture; puis, de jouer de la harpe mieux que personne; et apprends par cœur, entièrement, les vingt volumes du *Kokinnshou*. » Un jour, arrivant chez elle à l'improviste, il l'examine sur cette anthologie : elle était bien troublée, mais elle savait tout. Plus tard, quand elle devint nyôgo[1] à la cour, l'empereur Mourakami l'interrogea, lui aussi, et fut charmé de ses connaissances. Conclusion : le public a tort de traiter à la légère les dames du Palais.

## LIVRE II

### XIV. — CHOSES DÉSOLANTES

Un chien qui aboie pendant le jour.
Une nasse à poissons au printemps[2].
Un vêtement kôbaï, au troisième ou au quatrième mois[3].
Une chambre d'accouchement où le bébé est mort.
Un brasier sans feu[4].
Un conducteur qui hait son bœuf.
Un savant à qui naissent continuellement des filles[5].
Une maison où l'on reçoit mal un visiteur venu par

Relevant mon store de bambou, je vois
La neige du pic de Kôro.

(Kôro-hô, le sommet du mont « Brûle-parfums », en Chine). L'empereur, désirant que le store fût relevé, avait posé à la dame d'honneur cette petite question de littérature chinoise; et l'érudition classique de Sei Shônagon lui avait permis d'y répondre tout de suite en découvrant, d'un geste silencieux, le paysage d'hiver qui s'étendait au dehors.

1. Voir p. 181, n. 3. — Mourakami, 947-967.

2. On mettait ces nasses de bambou dans les rivières, à Ouji par exemple (v. p. 126, n. 1), pendant les basses eaux de l'hiver; au printemps, plus d'utilité, puisque l'eau remonte; donc, les voir au moment ou commence la belle saison, c'est éprouver une impression de froid retrospective.

3. Un vêtement rouge, doublé de violet, qu'on ne portait qu'en hiver. (Le *kôbaï* est un prunier à fleurs rouges.)

4. Comme serait, chez nous, un foyer éteint, sans devant de cheminée. Comp. la fin du chapitre Ier.

5. Il n'aura point de fils pour lui succéder, alors que cet état de savant, réservé à une élite, était regardé comme devant être à peu près héréditaire.

Digitized by Google

un long détour. — Combien plus désolant, si c'est au moment du setchiboun[1]!

Dans une lettre du pays, il n'y a rien! On devrait penser de même façon pour une lettre de la capitale; pourtant, comme elle contient toujours quelque chose d'agréable et comme on sait par ailleurs ce qui se passe dans le monde, tout va bien.

On fait porter chez quelqu'un une lettre bien proprement arrangée, et on attend la réponse qui devrait venir; on se dit : « Quel retard étrange! » Mais cette lettre qu'on avait si gentiment nouée revient, salie, froissée par la main du messager, le trait même qui la cachetait tout effacé[2] : « Il n'y avait personne! » Ou bien, on l'a retournée en expliquant qu'on ne pouvait la recevoir, « pour cause de deuil, et cætera. » Voilà qui est tout à fait triste et désolant!

Autre chose. Tandis qu'on attend quelqu'un qui devait sûrement venir, et à qui on a envoyé une voiture, on entend celle-ci qui rentre. Tout le monde sort pour voir, en se disant : « Le voilà! » Mais la voiture pénètre dans la remise : bruit de brancards qui tombent brusquement. « Qu'y a-t-il? » — Le conducteur répond « qu'aujourd'hui on n'était pas là, qu'on ne vient pas »; et il s'en va, n'ayant fait sortir de la voiture que le bœuf!...

Autre chose encore. Le gendre qui fut adopté avec grand remue-ménage, un beau jour, ne vient plus : c'est un désastre! On l'a laissé aller chez une certaine personne au service du Palais; on attend son retour : mais sans espoir[3].

1. Un passage du *Ghennji Monogatari* nous montre que, pour accomplir telles actions à telles époques, on devait éviter certaines orientations. Le visiteur qui a fait un long détour pour échapper à une direction néfaste méritait un meilleur accueil. — Le *setchiboun* ou *setsouboun* est aujourd'hui la période de transition où l'hiver devient le printemps; autrefois, c'était le passage du printemps à l'été, et un moment de fête. Imaginons l'impression d'un homme qui, apportant ses vœux de nouvel an, serait reçu d'une manière glaciale.

2. Autrefois, on fermait les lettres en nouant le papier lui-même. — Maintenant encore, un léger trait jeté sur l'enveloppe, à l'endroit où ses deux parties se rejoignent, est le moyen très simple qu'emploient les Japonais pour assurer le secret de leurs correspondances.

3. Il s'agit du *mouko*, le jeune homme qu'on prenait à la fois



Digitized by Google

La nourrice s'en va, disant : « C'est pour un instant. » Comme le bébé la réclame, on essaye de le consoler en attendant son retour, et on envoie dire : « Venez vite! » Réponse : « Je ne pourrai pas rentrer ce soir. » Ceci n'est pas seulement triste : c'est haïssable! — Combien plus désolé, en pareil cas, l'homme qui avait demandé à son amie de venir!

Une personne qui attend quelqu'un, très tard, entend frapper discrètement à la porte. Le cœur plein de trouble, elle fait demander : « Qui est là? » Mais, hélas! c'est un autre, abolument étranger. Chose désolante entre toutes.

Pour subjuguer le mauvais esprit, d'une manière grandement imposante faisant apporter ses masses et ses sonnettes, l'exorciste s'est mis à pousser une voix de cigale. Par malheur, aucun signe que le démon veuille partir. La famille assemblée, qui était en prières, hommes et femmes, tous commencent à avoir des doutes. Pour lui, il se fatigue à prier; mais toujours point de signe. Alors, il déclare qu'on peut se relever et reprend ses sonnettes, avouant l'inutilité temporaire de ses efforts. Il se passe la main dans les cheveux, se gratte la tête. Enfin, avec des bâillements, il s'étend, épuisé[1].

A la maison de l'administrateur, qui n'a pas encore obtenu sa nomination au gouvernement d'une province, mais qui, dit-on, l'aura sûrement cette année-ci[2], arrivent tous ceux de ses clients qui habitent un peu loin ou à la campagne. Les allées et venues des voitures se multiplient. Tout le monde accourt pour la visite aux temples[3]. On mange, on boit, on fait du vacarme. Cependant, jusqu'à l'aurore même du dernier jour des promotions, aucun bruit ne vient frapper à la porte[4]. Mais on dresse l'oreille : on a entendu les cris des avant-coureurs du

comme fils adoptif et comme gendre. — Le mari n'habitait pas avec sa femme, mais venait la voir chez ses parents.

1. Comp. chap. IV, § 2, et chap. XVII, § 3.

2 Au nouvel an, pendant trois jours, la cour délibérait sur ces promotions.

3. Que faisaient les nouveaux gouverneurs.

4. C'est-à-dire ; personne ne vient apporter la nouvelle d'une nomination.

Digitized by Google

cortège[1]; les dignitaires de la cour[2] sortent du Palais. Les domestiques, qui étaient allés s'informer des décisions prises la veille, et qui depuis longtemps attendaient, tremblants de froid, reviennent enfin, avec une démarche languissante. Les gens qui étaient restés à la maison n'osent même pas leur demander la nouvelle. Seuls, les provinciaux les questionnent sur ce qu'est devenu leur seigneur. Réponse ironique des serviteurs : « Il est *ex-gouverneur* de telle ou telle province. » Ceux qui, réellement, avaient compté sur la chose pensent que c'est bien triste. Le lendemain matin, tous les clients qui encombraient la maison s'en vont, l'un après l'autre. Les vieillards, qui ne peuvent abandonner leur maître, se promènent en comptant sur leurs doigts les provinces qui seront vacantes l'année prochaine. C'est vraiment désolant!

On envoie chez quelqu'un une poésie qu'on croyait bien faite : pas de réponse! — Si c'était un billet doux, que faire? — En ce dernier cas, ne pas répondre pour dire au moins que « la saison est belle, et cætera », je pense que ce n'est pas bien.

A qui vit dans une maison bruyante et active, un homme un peu démodé, qui veut se distraire et qui a du temps à perdre, adresse une poésie quelconque, en vieux style.

Attachant une grande importance aux éventails pour une fête, on a donné sa commande à un marchand qui, croyait-on, ferait mieux que personne. Mais, le jour arrivé, on reçoit un éventail dont le dessin est d'une laideur qui dépasse tout ce à quoi on pouvait s'attendre.

Au messager qui apporte un cadeau à l'occasion d'une naissance ou d'un départ, on ne donne aucun pourboire! — Même aux gens qui arrivent porteurs d'un kouçoudama ou d'un ouzoutchi dérisoires[3], il faut toujours laisser quelque chose. Un cadeau qu'on n'attendait pas est

1. Ces avant-coureurs crient pour avertir les passants d'avoir à se ranger.
2. Ceux qui ont arrêté la liste.
3. *Kouçoudama*, boule de fleurs artificielles parfumée, d'où retombent des cordons de cinq couleurs, et qu'on suspendait dans les maisons pour se préserver des maladies. *Ouzoutchi*, espèce de marteau de bois, destiné pareillement à chasser les mauvaises influences.

Digitized by Google

toujours plus réjouissant. — Par contre, un domestique arrive, le cœur battant, se croyant chargé d'une chose de conséquence. En fait, on ne reçoit rien; et on ne donne rien. Désolation!

Une maison où, après avoir choisi un gendre, pendant des cinq et six ans, on n'a pas à s'occuper de préparer la chambre d'accouchement : voilà bien une chose désolante!...

Un bain pris au réveil : chose irritante!

Une longue pluie, au dernier jour de l'année[1].

Dans un jeûne prolongé, on a négligé un jour[2]!

Un costume blanc, au huitième mois[3]!

Une nourrice qui commence à manquer de lait.

### XV. — CHOSES FATIGANTES

Les cérémonies d'un jour d'abstinence.

Les affaires qui durent plusieurs jours.

Une longue retraite au temple.

### XVI. — CHOSES QU'ON MÉPRISE

Une maison qui regarde le nord.

Un homme réputé comme trop bon.

Un vieillard trop âgé.

Une femme frivole.

Un mur de terre écroulé.

### XVII. — CHOSES DÉTESTABLES

Un visiteur qui cause longtemps au moment où vous êtes pressé. Si c'est un familier, vous pouvez le congédier, en lui disant : « Plus tard! » Mais s'il s'agit d'un homme avec qui l'on doit se gêner, c'est extrêmement détestable.

Tandis que vous frottez sur la pierre de l'écritoire le bâton d'encre chinoise, vous rencontrez un cheveu. Ou encore, dans ce bâton d'encre, il se trouve un petit caillou qui se met à grincer, *ghishi-ghishi!*

1. C'est-à-dire au moment où on consulte le ciel pour la fête du lendemain.
2. Tout le reste est nul.
3. Toilette de printemps, qui ne convient pas à l'été.

Digitized by Google

Un homme tombe malade, soudainement. On va chercher l'exorciste. Il n'est pas à son endroit habituel, mais quelque part ailleurs : il faut le chercher partout. Enfin, après une attente pleine d'impatience, il arrive. Avec joie, on l'invite à faire ses prières et ses rites. Serait-il fatigué de dompter les mauvais esprits? A peine a-t-il pris place que, déjà, il marmonne d'une voix endormie. C'est vraiment détestable!

Un homme banal, qui parle beaucoup, comme quelqu'un qui saurait toutes choses.

Quelqu'un qui, se chauffant au brasier, se tend la peau des mains. Un homme jeune faisait ainsi : c'était bien désagréable. D'ennuyeux vieillards, à la bonne heure : ils peuvent même élever le pied contre le brasier et se l'y frotter tout en causant. — Les hommes qui ont de telles manières seront capables, arrivant en visite, de balayer d'abord avec leur éventail la poussière de la place où ils vont s'asseoir; puis, ils se mettront à leur aise, largement répandus; et ils disposeront leur vêtement de travers sur leurs genoux. On pourrait croire que ces mœurs ne se rencontrent que chez des gens négligeables; mais des personnages comme un Shikibou no Tayou et un ancien gouverneur de Sourouga se comportaient de la sorte. — Pareillement, les hommes qui, buvant du saké, appellent à haute voix, s'essuient la bouche, se frottent la barbe, s'ils en ont une, puis offrent leur coupe à d'autres; ou qui, branlant la tête et faisant la moue, chantent des choses vulgaires. Tout cela, je l'ai vu chez des gens très bien, et je pense qu'on n'y prête pas assez d'attention.

Envier tout le monde; geindre sur sa condition; critiquer les autres : tout cela est parfaitement détestable.

Un bébé qui crie juste au moment où l'on veut écouter quelque chose.

Des corbeaux qui s'assemblent et croassent en s'entrecroisant dans leur vol.

Un chien qui aboie contre l'homme qui vient discrètement vous voir. On voudrait tuer ce chien!

Un homme qu'on a fait se cacher dans un endroit inusité pour le sommeil, et qui ronfle!

Un ami, qui vous visite en secret, est entré avec un

Digitized by Google

long éboshi[1]; en sortant, dans sa hâte et sa crainte d'être vu, il accroche quelque objet bruyamment, *soyoro!* C'est tout à fait détestable. — Et aussi quand, touchant de sa tête le store suspendu, il le fait vibrer, *sara-sara!* — Surtout s'il fait tomber à terre la partie supérieure du store! On peut pourtant bien entrer et sortir en l'élevant tout doucement et sans bruit!

Quelqu'un qui ouvre très brusquement le yarido[2]. Qu'on soulève un peu cette porte : elle ne fera aucun bruit. Mais si on ne sait pas s'y prendre, le shôji[3] même joue et résonne.

On se couche, ayant bien sommeil. Le moustique vient voler tout près de la figure, en se nommant d'une voix très fine[4]. Le bruit de ses ailes est plutôt grand pour son corps. Chose très détestable!

Les gens qui vont dans une voiture grinçante. Sans doute leurs oreilles n'entendent-elles rien? Si je monte moi-même dans une telle voiture, c'est son propriétaire qui est détestable!

Lorsqu'on raconte une histoire, quelqu'un qui se met en avant, tout seul, pour montrer sa propre intelligence! D'une manière générale, se mettre en avant, enfants ou grandes personnes, c'est toujours détestable.

Vous racontez quelque histoire de l'ancien temps. Quelqu'un, pour un détail qu'il connaît, interrompt tout à coup, et vous rabaisse en démentant ce que vous venez de dire. C'est vraiment détestable.

1. Espèce de bonnet phrygien laqué en noir, porté au sommet de la tête et retenu sous le menton par un cordon de soie violette. C'était la coiffure ordinaire des nobles. Leur coiffure de cérémonie était le *Kammouri*, composé d'une petite calotte ronde d'où s'élançait le long ruban noir, rigide et recourbé en arrière, que connaissent bien tous ceux qui ont feuilleté de vieilles estampes japonaises; les prêtres shintoïstes le portent encore aujourd'hui. Le chapitre des chapeaux est d'ailleurs fort compliqué : au VII^e siècle, on pouvait compter 48 variétés de kammouri, suivant les rangs à la cour. (Comp. p. 293, n. 2, et p. 297, n. 4.)

2. Porte treillissée tournant sur des gonds fixés à la partie supérieure du chambranle.

3. Les *shôji* sont ces cadres de bois, recouverts de papier et glissant sur des rainures, qui tiennent lieu à la fois de portes et de fenêtres dans la maison japonaise.

4. Il « dit son nom » (*nâ nori*) comme faisait un guerrier sur le point d'attaquer son adversaire (v. ci-dessous, p. 242).

Digitized by Google

Une souris qui court partout! Très détestable.

Des enfants qui sont venus par hasard, qu'on a caressés, auxquels on a donné des choses pour s'amuser, et qui ensuite prennent l'habitude d'entrer, et dispersent tous les objets. Détestable!

Soit chez soi, soit à la cour, où on se trouve de service, une personne se présente, qu'on souhaite ne pas voir. On fait semblant de dormir. Alors les gens de la maison accourent pour vous réveiller, et vous secouent, vous tirent, en ayant l'air de penser que vous êtes trop gourmand de sommeil. Très détestable!

Un nouveau venu, dépassant les plus anciens, parle en pédagogue, comme s'il savait toutes choses, et d'un air protecteur. Très détestable!

Un homme avec qui l'on est en relations se met à louer une femme qu'il a connue; Bien que ce soit une affaire du passé, c'est fort détestable. Combien plus, s'il s'agit d'une intrigue qui dure encore; alors, on peut s'imaginer!... Et cependant, même en ce cas, la chose n'est pas toujours si détestable[1]...

L'homme qui, ayant éternué, marmotte une prière. En général, excepté le maître de la maison, ceux qui éternuent très fort sont détestables.

Les puces aussi sont détestables, lorsqu'elles dansent partout sous les vêtements, comme si elles les soulevaient.

Des chiens qui aboient longuement, sur un ton montant. C'est lugubre et détestable.

Surtout, le mari de nourrice! Si l'enfant est une fille, passé encore, car il ne s'en occupe guère. Mais si c'est un garçon, il le considère comme sa chose et le garde avec l'autorité d'un tuteur; il calomnie les gens qui sembleraient contrarier, si peu soit-il, les augustes volontés de cet enfant; il se montre fier envers tout le monde. Et malgré ses crimes, comme personne n'ose l'accuser, d'un air dominateur, il dirige les affaires!

. . . . . .

1. Sei Shônagon, en bonne Japonaise, aurait honte de se montrer trop jalouse.

Digitized by Google

### XVIII. — CHOSES QUI FONT BATTRE LE CŒUR

Des moineaux qui nourrissent leurs petits.

Passer près de l'endroit où l'on amuse des petits enfants.

Se coucher seule dans une chambre où brûle un encens exquis.

Voir son miroir chinois un peu terni.

Un bel homme, arrêtant sa voiture, dit quelques mots pour annoncer sa visite.

Se laver les cheveux, faire sa toilette, mettre ses vêtements tout embaumés d'encens. Même quand personne ne nous voit, au fond du cœur, c'est encore émouvant.

Une nuit où l on attend quelqu'un, l'averse, le remuement des choses qu'ébranle le souffle du vent, tout cela émeut.

### XIX. — CHOSES QUI FONT NAÎTRE UN DOUX SOUVENIR DU PASSÉ

Les aoï desséchés[1].

Les objets employés à la fête des poupées[2].

Un jour de loisir, où il pleut, on trouve les lettres d'un homme jadis aimé[3].

Un éventail chauve-souris de l'an passé[4].

Une nuit où la lune est claire[5].

### XX. — CHOSES QUI ÉGAYENT LE CŒUR

Au retour de la promenade, dans des voitures pleines à déborder, avec des hommes très nombreux, les conducteurs guident bien les bœufs et font courir les voitures.

1. Ces roses trémières font penser à la dernière fête de Kamo, où, suivant l'usage, on les avait portées dans ses cheveux.
2. Le 3e jour du 3e mois ; comp. chap. IV, p. 204, n. 2. — Ces objets rappellent à une femme sa première jeunesse.
3. Comp. ci-dessus, p. 185.
4. Eventails d'été, imitant une chauve-souris. — Ils éveillent le souvenir des fêtes où ils parurent.
5. L'idée poétique de la lune évocatrice du passé est une conception d'origine chinoise (voir p. 151, n. 6).

Digitized by Google

Une lettre écrite sur du papier de Mitchinokou, blanc et propre, avec un pinceau si fin qu'il semblerait ne pouvoir tracer un trait.

L'aspect de la descente d'un bateau de rivière.

Des dents bien noircies[1].

Plusieurs coups heureux au jeu de dés[2].

Une purification contre les mauvais sorts récitée au bord de la rivière par un devin qui parle bien[3].

Lorsqu'on se réveille pendant la nuit, boire un peu d'eau.

A un moment d'oisiveté, où l'on s'ennuie, arrive un visiteur qui n'est ni trop intime, ni trop étranger. Il cause de toutes les choses actuelles qui se passent dans le monde, choses plaisantes, choses détestables, choses étranges, touchant ceci, touchant cela, affaires publiques et affaires privées, juste au degré qu'il est agréable d'entendre. Cela vous charme le cœur.

Une voiture de cérémonie, couverte de palmes, qui avance avec une sereine lenteur. Celle qui se presse n'est pas imposante. C'est la voiture légère, treillissée de bambou[4], qu'on doit faire courir. — Cette voiture sort d'un portail. A peine l'a-t-on aperçue, elle est déjà passée; on ne voit plus que les valets qui la suivent. Il est charmant de se demander : « Qui était-ce ? » Mais si elle marche lentement et longtemps, c'est très mauvais.

Le conducteur d'une voiture à bœufs doit être grand,

1. On sait que les anciens Japonais se noircissaient les dents avec soin. Cette coutume bizarre, qu'on trouve mentionnée pour la première fois au début du xe siècle, et qu'on explique tantôt par un goût esthétique singulier, tantôt par l'idée contraire de renoncer à toute coquetterie, n'a reçu jusqu'ici aucun éclaircissement positif. Interdite aux hommes en 1870, abandonnée par l'impératrice actuelle et dès lors par les femmes en général, elle devient de plus en plus rare. La recette de la préparation employée, une espèce d'encre noire, peut être donnée sans danger aux lectrices européennes : elle a été notée par A. B. Mitford (lord Redesdale) dans ses *Tales of old Japan*, Londres, 1888, p. 374.

2. *Tchôbami*.

3. Il ne s'agit pas ici de l'*Oho-harahi* générale (ci-dessus, p. 25), mais d'une purification de sorcellerie (*tsouço no harahi*) prononcée par un de ces devins qui disent la bonne aventure (*on-yôshi*).

4. *Ajiro-gourouma*, voiture entourée d'un treillis de bambou, de roseau ou de thuya. — La voiture couverte de palmes est celle que nous avons rencontrée au chap. IV, § 3.

Digitized by Google

avec des cheveux gris, une face rubiconde, un maintien robuste. Les valets de pied, sveltes : un beau garçon, tant qu'il est jeune, doit toujours paraître tel; l'homme très gras semble endormi. Les pages, petits, avec de beaux cheveux doux, et une jolie voix : lorsqu'ils parlent en se prosternant, c'est vraiment bien.

Pour les chats, le dessus du dos étant noir, que tout le reste soit blanc.

Quant au prédicateur, il doit être beau. Lorsqu'on tient les yeux fixés sur son visage, on sent mieux la sainteté de son discours. Mais comme, lorsqu'on regarde ailleurs, on oublie d'écouter, si le prédicateur est laid, on craint toujours d'être en faute. Je cesse de traiter ce point. Plus jeune, on pourrait écrire sur un pareil péché; mais maintenant, j'ai trop peur d'être coupable.

Après cette énumération, quelques anecdotes; et le chapitre s'achève par des descriptions de paysages, des réflexions sur le clair de lune, des considérations sur les vêtements, etc.

## LIVRE III

### XXI. — FLEURS DES ARBRES

Jolis développements sur les principales fleurs japonaises, celles des arbres étant les plus estimées.

### XXII. — ÉTANGS

Surtout des noms propres, comme plus haut.

### XXIII. — FÊTES

Un peu spécial pour le lecteur européen.

### XXIV. — ARBRES

Les arbres employés à diverses fêtes, etc.

### XXV. — L'OISEAU

Pêle-mêle sur le perroquet, le coucou, le râle d'eau, la bécassine, le faisan, la cigogne, etc., etc.

### XXVI. — CHOSES ÉLÉGANTES

Chez une fillette, un vêtement blanc sur un vêtement rose.

Digitized by Google

Les petits de canard sauvage.

Dans un bol de métal neuf, de la glace pilée, avec du sirop[1].

Un rosaire de cristal[2].

Des fleurs de glycine et de prunier, couvertes de neige.

Un très joli bébé qui mange des fraises.

### XXVII. — L'INSECTE

Une énumération d'insectes japonais; puis, des légendes et des remarques plaisantes sur certains d'entre eux. A propos des mouches, l'auteur s'indigne : « Les mouches n'ont aucune grâce; elles vont se poser sur tous les objets, et marchent sur nos figures, avec leurs pattes mouillées. On devrait plutôt les classer parmi les Choses détestables. »

### XXVIII. — CHOSES QUI NE S'ACCORDENT PAS

Je n'en cite que quelques-unes, certaines de ces oppositions ayant un caractère national trop particulier.

Une personne qui, ayant de mauvais cheveux, s'est mis un vêtement en damas de soie blanche.

Des cheveux crépus ornés de feuilles d'aoï[3].

Une femme qui n'a même plus de dents, mangeant des prunes sures, fait la grimace.

L'officier de la garde impériale, faisant sonner au dehors son titre de chambellan de sixième classe, se croit un personnage brillant. Les campagnards et les gens du peuple le considèrent comme un être surnaturel, et tremblent en échangeant des regards. Cependant, à la cour, cet officier pénètre discrètement dans un couloir étroit et se couche. C'est bien mal approprié !

Un homme à barbe noire, l'air désagréable, âgé, joue avec l'enfant de la personne qui lui cause.

Un bel homme a une femme hideuse.

### XXIX. — CASCADES

Enumération.

1. On rabotait de la glace, qu'on mettait dans un bol plein d'*amazoura* (*amaï*, doux; *kazoura*, une liane qui, bouillie, donnait une substance sucrée).
2. *Zouzou*, le rosaire bouddhique.
3. Comp. chap. XIX, § 1.

Digitized by Google

### XXX. — RIVIÈRES

*Id.*

### XXXI. — PONTS

*Id.*

### XXXII. — VILLAGES

Ici, la liste coutumière se termine par un petit problème que Sei Shônagon pose aux chercheurs d'étymologies, à propos du village de Tsoumatori (dont le nom peut signifier : prendre-femme) : « La femme d'un homme a-t-elle été prise par quelqu'un? Ou bien a-t-il pris la femme d'un autre? »

### XXXIII. — HERBES

Une liste encore, avec quelques brèves réflexions.

### XXXIV. — RECUEILS DE POÉSIES

Simple rappel des noms de trois anthologies : le *Manyôshou*, le *Kokinnshou* et le *Gocennshou*[1].

### XXXV. — SUJETS DE POÉSIES

Elle en indique 17, qui méritent d'être cités comme étant, au point de vue japonais, des thèmes plutôt singuliers et d'un développement peu facile.

*Miyako* (la capitale). — *Kouzou* (voir ci-dessous, n. 2). — *Mikouri* (une châtaigne d'eau). — *Koma* (le poulain). — *Araré* (la grêle). — *Saça* (voir p. 48, n. 8). — *Tsoubomiré* (une espèce de violette). — *Hikaghé* (voir p. 48, n. 6). — *Komo* (un roseau dont on faisait des nattes). — *Takacé* (le bateau de rivière). — *Oshi* (le canard mandarin). — *Açaji* (encore une espèce de roseau). — *Shiba* (le gazon). — *Aotsouzoura* (une plante grimpante). — *Nashi* (le poirier). — *Natsoumé* (le jujubier). — *Açagao* (voir note 2).

### XXXVI. — FLEURS DES HERBES

C'est-à-dire, des plantes herbacées, par opposition aux Fleurs des arbres du chapitre XXI. — Impressions sur l'œillet sauvage, la campanule à grandes fleurs, le chrysanthème (« Des fleurs de chrysanthème, çà et là, fanées »), la gentiane, la spirée du Japon, etc., etc.[2].

1. Voir ci-dessus, p. 84, p. 100 et p. 111.
2. Parmi toutes les plantes que notre auteur énumère dans ce chapitre et dans le précédent, on peut relever les « Sept fleurs de

Digitized by Google

### XXXVII. — CHOSES PEU RASSURANTES

La mère d'un bonze qui est allé s'enfermer dans la montagne pour douze ans[1].

Tandis qu'on ne connaît pas encore le cœur d'un domestique nouveau, on l'a envoyé chez quelqu'un, avec des choses de valeur.

Un bébé qui ne parle pas encore crie sans se laisser prendre dans les bras, en se renversant.

Manger des fraises dans l'obscurité.

### XXXVIII. — CHOSES INCONCILIABLES

L'été et l'hiver. — La nuit et le jour. — La pluie et le beau temps. — Jeunesse et vieillesse. — Rire et colère. — Le noir et le blanc. — Aimer et haïr. — Teinture bleue et teinture jaune[2]. — Pluie et brouillard.

Une édition ajoute encore à cette liste : « Le feu et l'eau.

l'automne », si souvent chantées par les poètes japonais. Quelques-unes nous sont apparues déjà ; d'autres se montreront dans la suite ; nous pouvons maintenant les réunir ici, sous la forme concise d'une petite liste en vers. Cette liste, qui diffère un peu de celles qu'on donne le plus souvent aujourd'hui, a du moins le mérite de l'authenticité, puisqu'elle est d'Ôkoura, le grand poète du VIIIe siècle (voir p. 86). En même temps, elle nous offrira un nouveau type de poésie ; car elle appartient à un genre qui, comprenant six vers, ressemble aux *sédôka* (p. 84, n. 3), mais s'en distingue pourtant en ce que ces vers sont composés de 5, 7, 5, 7, 7 et 7 syllabes.

*Haghi* ga hana,
*Obana, kousou*-hana,
*Nadéshiko* no
Hana, *ominaéshi*,
Mata *foujibakama*,
*Açagao* no hana.

Pour le *haghi*, voir p. 146, n. 3 ; pour l'*obana*, p. 80, n. 4 (car ce nom désignait le *souçouki* en fleur) ; pour le *kousou*, p. 80, n. 5 ; pour l'*ominaéshi*, p. 144, n. 3. Le *nadéshiko* est un œillet (Dianthus superbus) ; le *foujibakama*, une petite composée à fleurs blanches et roses (Eupatorium chinense). Quant à l'*açagao*, c'est maintenant le liseron ; mais, comme ce dernier paraît avoir été importé, on identifie plutôt l'*açagao* des temps anciens avec le *hatchiçou* de la langue moderne, c'est-à-dire la guimauve en arbre ou ketmie de Syrie (Hibiscus syriacus).

1. L'homme qui se faisait bonze devait y rester douze ans, sans en descendre, pour obtenir l'entraînement nécessaire à sa vocation.

2. Littéralement : *Aï to kihada to*, « Polygonum tinctorium et Evodia glauca ».

Digitized by Google

— Une personne grasse et une personne maigre. — Une personne qui a les cheveux longs et une personne qui a les cheveux courts. » — Enfin, le chapitre se termine par des réflexions plutôt risquées, qui n'ont d'ailleurs aucun rapport avec son titre.

## LIVRE IV

### XXXIX. — CHOSES RARES

Un gendre loué par son beau-père.

Une bru aimée par sa belle-mère.

Une pince à épiler, en argent, qui arrache bien.

Un serviteur qui ne se plaint jamais.

Une personne sans aucune manie, aucune infirmité, supérieure au physique comme au moral, et qui n'a en somme aucun défaut.

Des personnes qui, habitant ensemble, gardent une réserve mutuelle sans relâche, des égards constants, c'est ce qu'on ne voit guère.

Ne pas tacher d'encre le livre où l'on copie des romans, des recueils de poésies, et la suite.

### XL. — CHOSES QU'IL NE VALAIT PAS LA PEINE DE FAIRE

Une femme s'est présentée, avec décision, pour le service de la cour. Mais bientôt, elle manifeste son ennui de ces fonctions, qu'elle trouve fastidieuses, s'en va en répétant sans cesse qu'elle doit partir « parce que les autres lui ont dit ceci ou cela, parce qu'il y a trop de choses difficiles à faire ». Après quoi, elle annonce qu'elle veut revenir, attendu qu'elle n'est pas bien avec ses parents.

Un gendre adoptif qui fait mauvais visage à ses beaux-parents.

Après avoir choisi un gendre qui n'était pas très enclin à le devenir, se lamenter en disant : « Ce n'est pas ce que je pensais ! »

### XLI. — CHOSES DONT ON N'A AUCUN REGRET

Une poésie de votre composition que vous avez donnée à un autre, et qui est applaudie[1].

1. La poétesse, insouciante, ne s'intéresse plus à ces vers et se console aisément de n'en pas avoir l'honneur.

Digitized by Google

Une personne, en partance pour un lointain voyage, vous a demandé des lettres de recommandation auprès de vos connaissances. Vous avez écrit ces lettres, d'une manière un peu négligente. Alors, elle se fâche, en disant que vous ne l'avez guère soignée; et sans même vous envoyer ses remerciements, elle déclare à tous qu'elle ne vous doit rien[1].

### XLII. — CHOSES QUI PARAISSENT AGRÉABLES

Surtout des impressions de fêtes un peu spéciales.

Les lotus de l'étang arrosés par l'averse.

### XLIII. — CHOSES QUI CAUSENT DE L'EMPRESSEMENT

Par exemple : les promotions du nouvel an. Puis, une série d'anecdotes.

### XLIV. — CHOSES QUI SEMBLENT ÉVEILLER LA MÉLANCOLIE

On se mouche : puis, la voix qui parle[2]!
On s'arrache les sourcils.
Manger de la moutarde.

---

Ces quatre premiers livres auront permis au lecteur de se faire une opinion personnelle sur le Makoura no Sôshi. Les livres suivants ne sont pas moins riches en impressions spontanées, en réflexions piquantes, en observations, en tableaux et en anecdotes de toute espèce. Je n'ajouterai plus qu'une page qui, venant après le 157e et dernier chapitre, constitue une sorte d'Epilogue.

« L'obscurité arrivant, je ne puis plus écrire les caractères, et mon pinceau est usé. Je vais donc mettre fin à ces notes. Elles sont la relation de ce que j'ai vu de mes yeux, pensé dans mon cœur, et que j'ai recueilli en secret

1. Ayant écrit des recommandations banales, Sei Shônagon reste indifférente à ces remerciements négatifs.
2. Dans le *Ghennji Monogatari*, l'idée de « pleurer » est souvent exprimée par le verbe « se moucher ». Ici, même assimilation, mais sur le mode ironique.

Digitized by Google

pendant les heures de loisir où je m'ennuyais dans ma chambre. Comme elles contiennent certains passages d'une critique un peu vive à l'égard d'autres personnes, j'avais jugé convenable de les cacher. Mais tout est révélé! Et maintenant, je ne puis retenir mes larmes.

Un jour, l'Impératrice, ayant reçu du naïdaïjinn[1] une grande quantité de papier, me demanda : « Que faudrait-il écrire là-dessus? » L'Empereur trouvait qu'on aurait pu y faire copier un livre d'histoire (*Shiki*). Mais comme je disais que je voudrais en faire un oreiller[2], l'Impératrice me répondit : « Eh bien, prenez-les! »; et elle me les donna. Comme je désirais employer cette énorme provision de papier à noter toutes sortes de remarques, il me vint à l'esprit bien des choses étranges. J'ai écrit ce que j'ai trouvé d'amusant dans le monde ou d'admirable dans la conduite des hommes, et j'ai parlé même de la poésie, des arbres, des herbes, des oiseaux, des insectes. On me critiquera : « C'est encore pire que tout ce à quoi on pouvait s'attendre! Comme la médiocrité de son talent saute aux yeux! » Ayant noté, pour m'amuser, ce que je pensais dans mon cœur, je ne voyais là qu'un ouvrage très ordinaire, en comparaison des autres. Cependant, on déclara que c'était vraiment fort bien. J'en étais étonnée. Mais on a sans doute raison : ce qui déplaît aux autres, je le trouve bon, et ce qu'ils admirent, je le déclare mauvais; on peut donc lire dans mon cœur. Je regrette seulement que ces notes aient vu le jour.

1. Garde du sceau impérial et président du Conseil privé.
2. C'est-à-dire quelque chose comme un carnet de chevet. Voir ci-dessus, p. 197.

Digitized by Google

# E. LES RÉCITS HISTORIQUES

## EIGWA MONOGATARI, OH-KAGAMI

**Pendant l'époque la plus brillante de la période de Héian, les ouvrages dits sérieux avaient été écrits en chinois, le japonais étant laissé aux ouvrages considérés comme frivoles. Au déclin de cet âge classique, la langue nationale commença d'être appliquée à l'histoire. D'où une nouvelle série d'écrits, d'ailleurs plus prétentieux que profonds et où domine encore l'esprit romanesque. Le premier en date est le *Eigwa Monogatari*.**

## EIGWA MONOGATARI[1]

**Ce titre signifie « Récit de splendeur[2] »; et en effet, bien que les quarante livres de l'ouvrage s'étendent sur une période d'environ deux cents ans (xe et xie siècles), c'est surtout la domination glorieuse de Foujiwara no Mitchinaga[3], le puissant maire du palais[4], qu'ils tendent à illustrer. D'après la tradition la plus répandue, ce long récit serait l'œuvre de la fameuse poétesse Akazomé Émon[5]. Le fait qu'on y trouve des événements survenus après sa mort n'est pas une preuve décisive en sens contraire; il est fort possible qu'un écrivain postérieur ait opéré des remaniements. En tout cas, la date à laquelle**

1. Prononcer *Eiga*. En effet, le monosyllabe chinois qu'on est convenu de rendre par l'orthographe *kwa* (ou *gwa*) se prononce bien *koua* (ou *goua*) à Kyôto, mais *ka* (ou *ga*) à Tôkyô; et s'il est utile de conserver dans l'écriture la prononciation de l'ancienne capitale, pour éviter ici de nombreuses confusions de mots, on ne saurait l'employer oralement, à l'heure présente, sans donner l'impression d'un langage « provincial ».
2. *Eigwa* s'écrit avec deux caractères chinois qui veulent dire « fleur en épanouissement »; d'où, « splendeur ».
3. 965-1027. Comp. ci-dessus, p. 127, n. 2; p. 196, etc.
4. Sous trois empereurs : Itchijô (987-1011), Sannjô (1012-1016) et Go-Itchijô (1017-1036). Après quoi, le pouvoir passa à ses deux fils, Yorimitchi et Norimitchi, dont la fin de l'ouvrage relate aussi l'histoire.
5. Voir ci-dessus, p. 123, n. 2.



Digitized by Google

s'arrête cet exposé historique (1092) montre assez qu'il fut rédigé à la fin du XIe siècle.

Le *Eigwa Monogatari* n'est pas un récit fictif, mais il est écrit comme un roman. Les épisodes poétiques, les réflexions sentimentales, les poésies même y tiennent la plus large place. L'ensemble est de l'histoire : les détails sont de l'ornement.

### DISPARITION DE L'EMPEREUR KWAZAN[1]

Depuis le commencement de la seconde année de l'ère Kwanwa[2], l'esprit du peuple était déprimé, et il y eut maints avertissements étranges. L'empereur aussi se tenait complètement enfermé dans son palais. A un certain moment, le bruit courut que les gens de ce monde devenaient pieux à un point extraordinaire et que tous se faisaient moines ou religieuses[3]. Quand l'empereur apprit cela, il eut pitié de la misère de ce monde transitoire. Sans doute pensait-il : « Hélas! combien durent être profonds les péchés de Kokidenn! Sûrement, sa faute fut grande[4]. Ah! si je pouvais l'en délivrer! » Ainsi s'égarait son auguste cœur. Il était souvent en des dispositions étrangement sublimes et paraissait inquiet. Le premier ministre le remarquait avec douleur, et son oncle le tchounagon[5] en était secrètement désolé. Le prêtre Gonkyou, surveillant des bonzes de Kwazan[6], était constamment appelé pour expliquer les saintes écritures. L'auguste cœur de l'empereur se donna tout entier à la religion. Il répétait sans cesse le dicton « ni femme et enfant, ni trésors précieux, ni dignité impériale[7] », ce qui remplissait de chagrin le cœur du secrétaire Korénari, son serviteur aimé; et celui-ci, avec le

1. Le prince Moroçada, dont Kwazan est le nom posthume. Devenu empereur à l'âge de 17 ans (985), il perdit bientôt Kokidenn, sa concubine favorite, et son esprit faible ne put supporter ce coup.
2. 986.
3. Curieuse coïncidence avec l'état d'esprit en Occident, aux approches de l'an 1000.
4. Dans une existence antérieure, suivant la doctrine bouddhique de l'expiation. Autrement, elle ne serait pas morte si jeune.
5. Yoshikané. (Pour son titre, voir p. 101, n. 4.)
6. Ici, Kwazan est pris dans un autre sens : il s'agit du temple Ghennkei-ji, à Kwazan. Ce nom de lieu fut appliqué plus tard à l'empereur, par suite de l'événement qu'on va lire.
7. Sous-entendu : « ne peuvent être emportés à la mort ».

Digitized by Google

tchounagon, pensait : « Cette piété impériale est affligeante ; il faudrait pouvoir la dissiper. Quitter sa famille et se faire bonze, ce n'est pas chose rare ; mais que se manifestent si souvent ces dispositions étranges chez l'empereur, c'est ce qui ne peut provenir que d'une influence mauvaise émanant de l'ex-empereur Réizei[1]. » Ainsi tous deux se lamentaient. Comme l'empereur continuait d'être dans un état bizarre et maladif, l'esprit pour ainsi dire absent, ils restaient presque toujours au palais, même de nuit, auprès de leur maître. Mais, dans la nuit du 22e jour du 6e mois de l'année, on apprit qu'il avait soudainement disparu. Tous les hommes de la cour, depuis les kanndatchimé[2] jusqu'aux derniers gardes et serviteurs, sans exception, allumèrent des lumières et cherchèrent dans les moindres endroits ; mais, du mikado, aucune trace visible. Le premier ministre, les autres ministres et les nobles de la cour s'assemblèrent. Les chambres, une à une, furent visitées : on ne le trouva nulle part. Tous étaient dans la plus profonde consternation, et se lamentaient, tandis qu'on fermait les portes. Le tchounagon, se prosternant devant le saint autel des divinités protectrices du palais[3], gémissait en versant des larmes : « Mon souverain, mon joyau, où peut-il être ? » Des troupes furent envoyées à sa recherche dans tous les monastères ; en vain. Pendant ce temps, ses femmes sanglotaient ; et tandis qu'on se disait : « Hélas ! quelle terrible chose ! » la nuit d'été déjà faisait place au point du jour. Le tchounagon et le secrétaire Korénari allèrent à Kwazan. Et voici qu'il était là, accroupi, petit moine aux yeux attentifs. « Hélas ! quelle tristesse ! quelle pitié ! » Ce disant, ils se prosternèrent devant lui ; et le tchounagon aussi se fit moine. Le secrétaire Korénari le devint pareillement. Voilà bien ce qu'on pouvait appeler une chose lamentable, pitoyable et déplorable ! Son dic-

1. Observation très juste : Réizei, qui était fou, avait dû transmettre à son fils des germes de démence. De plus, monté sur le trône, lui aussi, à 17 ans (en 968), il avait été forcé d'abdiquer l'année suivante ; et on sait l'importance de l'imitation dans le développement des maladies mentales.
2. Voir plus haut, p. 182, n. 1.
3. De très vieilles divinités shinntoïstes, malgré l'esprit bouddhique qui domine tout ce récit.

Digitized by Google

ton favori, « ni femme et enfants, ni trésors précieux, ni dignité impériale », s'expliquait sans doute par cette décision. Assurément, il était bon pour lui qu'il fût entré en religion. Mais lorsqu'on pense comment il sut trouver le chemin de Kwazan, on ne peut retenir une grande pitié.

## OH-KAGAMI

Au Japon, comme en Chine, les livres d'histoire sont volontiers comparés à un miroir. Le *Oh-Kagami,* ou « Grand Miroir » (première moitié du XIIe siècle), est le prototype d'une série qui, comprenant encore le *Mizou-Kagami,* ou « Miroir d'eau », le *Ima-Kagami,* ou « Miroir du présent », parus l'un et l'autre aux extrêmes limites de l'époque de Héian, et le *Maçou-Kagami,* ou « Miroir très clair », qui appartient à la période de Nammbokoutchô, constitue l'ensemble qu'on appelle *Shi-Kyô,* « les Quatre Miroirs[1] ». Une expression d'ailleurs beaucoup plus commune est celle qui réunit seulement le « Grand Miroir », le « Miroir d'eau » et le « Miroir très clair » sous le nom de *San-Kyô,* « les Trois Miroirs[2] ».

Le « Grand Miroir », bien qu'illustre entre tous, reflète médiocrement ce que promettait son titre. C'est une compilation anonyme[3] en huit volumes, dont le premier indique seulement quelques dates concernant la vie de treize empereurs (de 850 à 1025 environ); les suivants, des biographies enjolivées des principaux hommes d'Etat qui les servirent; et le dernier, une dissertation sur l'origine de certaines fêtes religieuses. La Préface, cependant, laissait espérer mieux.

### PRÉFACE DU « GRAND-MIROIR »

Un jour que j'étais allé au Ourinn-inn[4] pour la réunion des fervents bouddhistes[5], j'y trouvai un groupe composé de deux vieillards et d'une vieille femme, âgés et

1. Un autre ouvrage connu est l'*Azouma-Kagami,* « Miroir (de la région) de l'Est », qui donne, en 52 volumes, l'histoire du shôgounat de Kamakoura de 1180 à 1266; mais cette chronique anonyme, écrite en mauvais chinois, ne rentre pas dans la littérature japonaise.
2. C'est la prononciation à la chinoise. A la japonaise : *Yotsou-Kagami* et *Mitsou-Kagami.*
3. On l'attribue, sans preuves, à Foujiwara no Taménari, qui brilla à la cour de l'empereur Soutokou (ci-dessus, p. 130, n. 3), puis se fit ermite sur le mont Ohhara, non loin de Kyôto.
4. Un monastère près de Kyôto.
5. Ce début suffit à montrer que l'auteur était un croyant.

Digitized by Google

courbés à l'extrême. « Hélas! comme ces gens sont pareils! » pensais-je, en les voyant sourire et se regarder entre eux. « C'était mon ardent désir, disait l'un des vieillards, de pouvoir causer avec un homme d'autrefois de ce que j'ai vu et entendu en ce monde, de pouvoir m'entretenir de la splendeur du seigneur entré en religion[1]; et je suis bien heureux de vous avoir rencontré. Maintenant, je puis partir en paix pour l'autre vie. Il est vraiment bien ennuyeux de ne pouvoir communiquer ses pensées. C'est pour cela que tel homme de jadis, éprouvant ce besoin de parler, creusait un trou, dit-on, pour y verser ses paroles. Encore une fois, je suis bien heureux de vous avoir rencontré. Quel âge avez-vous? — Je ne sais pas exactement mon âge, répondit l'autre vieillard; mais, sous le nom d'Oh-inou-marou, je fus un page du seigneur Téishinn[2], chambellan et général de brigade, le père du feu premier ministre. Vous, à ce moment-là, vous étiez bien connu, sous le nom d'Oh-yaké no Yotsoughi[3], comme un homme au service de la maison de l'impératrice[4]. Votre âge doit donc être bien plus avancé que le mien : quand je n'étais encore qu'un adolescent, vous étiez déjà un jeune homme de vingt-cinq ou six ans. — C'est tout à fait vrai, dit Yotsoughi; mais quel est votre honorable nom? — Quand on fit mon ghemmboukou[5] chez le premier ministre, on me demanda mon nom; et quand j'eus répondu que mon nom de famille était Natsouyama, on me donna le prénom de Shighéki[6]. » Et tous les assistants étaient étonnés.

Les plus curieux, voulant voir ces vieillards, se rassemblaient autour d'eux. Un samouraï d'une vingtaine d'années s'approcha plus que les autres, et dit : « Voilà des vieillards qui disent des choses intéressantes, mais

1. Foujiwara no Mitchinaga (voir ci-dessus, p. 225, n. 3 et 4).
2. Foujiwara no Tadahira (voir ci-dessus, p. 115, n. 2).
3. Nom significatif, *Yo-tsoughi* voulant dire « succession de générations ». Le *Eigwa Monogatari*, qui raconte pareillement un certain nombre de règnes, avait reçu aussi, comme titre additionnel, celui de *Yotsoughi Monogatari*.
4. Femme de l'empereur Ouda et mère de l'empereur Daïgo.
5. Voir ci-dessus, p. 179, n. 1.
6. Natsouyama, « Montagne de l'été »; Shighéki, « (végétation) luxuriante ».

Digitized by Google

incroyables. » Les deux vieux se regardèrent en riant. Le jeune homme, se tournant vers celui qui s'appelait Shighéki : « Vous, vous ne savez plus combien d'années vous avez ? Et ce vieillard-ci, est-ce qu'il s'en souvient ? — Bien sûr, dit Yotsoughi : je viens d'atteindre ma cent cinquantième année. Shighéki doit donc avoir cent quarante ans. Je suis né le quinzième jour de la première lune de l'année où l'empereur du Mizouno[1] descendit du trône[2]. J'ai vécu sous treize règnes. Point de doute sur mon âge. On ne pourrait pas croire que c'est la vérité ; et pourtant, mon père, simple domestique aux environs de la capitale, mais qui avait étudié et qui savait lire, écrivit et laissa sur mon vêtement de bébé (la chose existe encore) l'année du « Singe, frère aîné du Feu[3] ». Il semblait avoir raison. Alors le jeune homme, s'adressant à l'autre vieillard : « Je voudrais bien connaître aussi votre âge. Si vous savez en quelle année vous êtes né, il me serait facile de le calculer d'après cela. — Je n'ai pas été élevé, répondit le vieillard, par mes propres parents ; nourri chez un autre homme jusqu'à douze ou treize ans, je ne puis préciser mon âge. Mon père adoptif me disait : « Je n'avais pas d'enfant. Un jour que j'étais allé à la ville pour les commissions de mon maître, et que j'avais sur moi dix cordons de monnaie[4], je rencontrai une femme qui portait un gentil bébé dans ses bras. Elle dit : « Je veux laisser « celui-ci à un autre. J'ai mis au monde dix enfants : ce « garçon est le dixième. Et comme il est né au cinquième « mois, il sera difficile de l'élever[5]. » Alors, je l'échangeai contre ma monnaie. — Et quel est votre nom ? — Je m'appelle Natsouyama. » Ainsi parla mon père. Quand

1. Nom du palais de l'empereur Séiwa.
2. Donc, en 876.
3. D'après le système qui consistait à calculer les années des cycles sexagénaires en combinant les douze signes du zodiaque (Rat, Taureau, Tigre, Lièvre, Dragon, Serpent, Cheval, Chèvre, Singe, Oiseau, Chien, Sanglier) avec les noms des cinq éléments (Bois, Feu, Terre, Métal et Eau), subdivisés chacun en deux catégories (Frère aîné et Frère cadet). — *Hi no É Sarou*, « Singe, Frère aîné du Feu », est la 33e des 60 combinaisons ainsi obtenues.
4. De sous percés.
5. On croyait que l'enfant né dans ce mois ne grandirait pas.

Digitized by Google

j'eus treize ans, j'entrai au grand palais[1]. — En vérité, reprit l'autre vieillard, je suis content de vous rencontrer. C'est une grâce du Bouddha. Depuis plusieurs années, je n'étais pas allé au prêche des divers temples; par hasard, aujourd'hui, je suis venu y assister : j'en suis bien heureux. Et celle qui est à vos côtés, c'est sans doute une personne de ce temps-là? — Non, répondit Shighéki : ma première femme étant morte très jeune, celle-ci est la seconde. Mais, et votre femme? — Ma femme, dit Yotsoughi, est celle d'autrefois[2]. Nous comptions venir ensemble; mais comme c'est le jour des frissons de sa fièvre intermittente, elle a eu le regret de ne pouvoir m'accompagner. » Et en se disant ces choses mélancoliques, ils versaient quelques larmes.

Ainsi, tandis qu'on attendait le prédicateur, comme tous s'ennuyaient, moi et les autres, nous écoutions parler ces vieillards. L'un d'eux dit : « Nous sommes tristes; causons donc des choses anciennes pour les personnes qui sont ici, et faisons-leur connaître ce qu'était la vie d'autrefois. — Oui, reprit l'autre, ce sera intéressant. Cherchez dans votre mémoire : de temps en temps Shighéki vous donnera quelques indications[3]. » Ils semblaient vouloir commencer le récit, et tous les écoutaient avec attention. Beaucoup de gens étaient là, qui tendaient l'oreille; mais, plus que tous les autres, le samouraï s'approcha pour mieux entendre. « La vie, dit Yotsoughi, est pleine de choses captivantes. Les vieillards gardent le souvenir du passé. Autrefois, de sages empereurs faisaient rechercher dans tout le pays les vieilles gens pour leur demander l'état de la vie ancienne; et c'est en tenant compte de leurs dires qu'ils gouvernaient le peuple. Les vieillards sont donc des êtres vénérables. Ne vous moquez pas, jeunes gens! » Et il se mit à rire, en cachant son visage derrière son éventail de papier jaune à neuf nervures[4] noires.

1. Sans doute celui de Tadahira.
2. Autrement dit : c'est ma première femme.
3. Yotsoughi va raconter la gloire des Foujiwara, et Shighéki se charge de lui donner la réplique, en complétant ou corrigeant au besoin ses souvenirs.
4. Littéralement, à neuf « os », les Japonais désignant ainsi les nervures qui forment, pour ainsi dire, le squelette de l'éventail.

Digitized by Google

# IV. — PÉRIODE DE KAMAKOURA

## I. — LA POÉSIE

### A. RECUEILS OFFICIELS

Bien que la poésie, après l'époque de Héian[1], fût tombée dans une profonde décadence, les anthologies officielles n'en continuèrent pas moins de paraître, et même à intervalles de plus en plus rapprochés. D'abord, le *Shinn-Kokinnshou* (1205), qui est le meilleur de ces recueils, justement parce que les poésies qu'il contient le rattachent surtout à l'époque précédente[2]; puis, 8 autres recueils, moins importants, sous la même période de Kamakoura; en attendant 4 recueils encore pour la période de Nammbokoutchô, et un dernier (en 1438) pour la période de Mouromatchi : le tout devant compléter la longue série qui, commencée par le Kokinnshou lui-même, finit par constituer ce qu'on appelle le *Nijouïtchidaï-shou*, ou « Recueil des vingt et un régnes ».

Inutile de s'attarder aux poésies d'une période où, de plus en plus, l'inspiration est remplacée par le calembour. Voici cependant une tannka de Sanétomo, le « ministre de Kamakoura[3] », qui a laissé la réputation d'un vrai poète.

1. On peut donner comme point de départ à la période de Kamakoura soit l'année 1192, où Yoritomo devint shôgoun, soit plutôt l'année 1186, où il commença d'exercer, avec le titre de *sôtsouï-hôshi*, une « surintendance de la police » qui, en fait, lui assurait déjà la haute direction des fiefs.

2. Voir ci-dessus, p. 114, 115, 119, 121, 122, 131, 132, 133, 134, 135, 136.

3. *Kamakoura no oudaïjinn*. Ce shôgoun poète, qui était fils de Yoritomo, devint en 1203 son troisième successeur, mais à titre honorifique; ne pouvant exercer aucun pouvoir réel, il s'adonna aux lettres; en 1219, tandis qu'il adorait à Kamakoura le dieu Hatchiman, patron des Minamoto, il fut assassiné par son neveu, le prêtre Koughyô, et ce fut la fin de cette grande famille.

Digitized by Google

### *SANÉTOMO*

En ce monde,
Puisse-t-il en être toujours ainsi!
Que c'est touchant! Avec un câble de halage,
Le petit bateau que les pêcheuses
Font avancer en ramant le long du bord!

(Du *Shinn-tchokoucennshou*, « Nouveau recueil choisi par ordre impérial », la première anthologie publiée après le Shinn-Kokinshou. — *H.-i.*, n° 93.)

---

# B. RECUEILS PRIVÉS

## LE HYAKOUNINN-ISSHOU

En dehors des anthologies rédigées par ordre impérial, il en est d'autres que nous devons à l'initiative privée[1]. Le plus fameux de ces recueils est le *Hyakouninn-isshou*[2].

On dit que l'ouvrage fut composé, vers 1235, par le rédacteur même du *Shinn-Kokinnshou*, Foujiwara no Sadaïé[3], qui aurait d'abord calligraphié ces cent morceaux sur des papiers de couleur pour en décorer les cloisons mobiles d'une maison de campagne. Peu importe d'ailleurs : ce qu'il est utile de constater, c'est que le *Hyakouninn-isshou* finit par devenir peu à peu le recueil familier de chaque maison japonaise. Dès la fin du XVII^e siècle, en effet, nous le voyons employé comme livre classique pour l'éducation des jeunes filles, en même temps que comme jeu de cartes pour l'amusement de la famille en géné-

1. Je ne parle pas des *Ka-shou*, ou « recueils de maison », qui ne sont pas des anthologies proprement dites, mais de petits livres ne contenant que les poésies d'un auteur ou d'une famille.
2. Mot à mot : « De cent hommes, une poésie »; c'est-à-dire : « Cent poésies par cent poètes. »
3. 1161-1241. Connu aussi sous les noms de Téika (prononciation sino-japonaise de Sadaïé), ou Téika Kyô, ou Kyôgokou Kômon, « la Porte jaune (métaphore chinoise pour : le sous-secrétaire d'Etat) de Kyôgokou (nom de son quartier) ».

Digitized by Google

ral[1]; si bien que, de nos jours même, ces cent poésies chantent dans la mémoire de tout Japonais cultivé.

C'est pour ce motif que j'ai traduit le *Hyakouninn-isshou* en entier, distribuant les poésies antérieures à la période de Kamakoura, c'est-à-dire les plus nombreuses de beaucoup, suivant leurs époques respectives, et ne réservant pour cette période elle-même que les quelques morceaux qui lui appartiennent en propre. Voici donc les dernières pages du recueil[2]

## LE BONZE

### ANCIEN PREMIER MINISTRE

Ce n'est pas seulement la neige
Du jardin, où la tempête

1. Chaque poésie se composant de deux parties qui s'enchaînent (voir p. 83), les « parties supérieures » sont écrites sur cent cartes, les « inférieures » sur cent autres. Les joueurs, divisés en deux groupes, se distribuent les cent parties inférieures, qu'ils étalent devant eux. Un arbitre, qui a garde et mélangé les cent parties supérieures, se met à en chantonner une : c'est à qui aura le plus vite trouvé, soit dans le jeu de son groupe, soit dans celui du groupe opposé, la partie inférieure complémentaire, pour la réciter aussitôt. Le but de chaque groupe est de se débarrasser des cartes qu'il détient. Dès lors, si un membre du premier groupe aperçoit la carte dans le domaine de ce groupe, elle est mise hors du jeu ; s'il la saisit dans le domaine du second groupe avant que les adversaires l'aient aperçue, elle est exclue aussi, mais remplacée par une autre carte, tirée du premier groupe, et qui vient augmenter la charge du second ; enfin, s'il se trompe, c'est à son groupe de subir pareillement l'addition d'une carte empruntée au second groupe. Tout ce jeu est mené avec une rapidité telle que, dans une famille de gens exercés, les cent poésies du Hyakouninn-isshou peuvent défiler en trois ou quatre minutes. Il existe d'ailleurs, à Tôkyô, une quinzaine de petits cercles réservés à ce divertissement : le club des Pies, en souvenir de la poésie n° 6 (voir p. 99, n. 1), le club d'Izoumi (poésie n° 27, p. 115), le club des Brables (n°s 5, 24, 32, p. 106, 109, 107), etc. Avant de regarder les Jaunes comme des inférieurs, nous ferions bien d'imaginer un jeu de cartes aussi délicat, où jeunes et vieux répéteraient les cent plus jolis quatrains de la poésie française.

2. Pour reconstituer l'ensemble du *Hyakouninn-isshou*, il suffira de se reporter aux pages suivantes : poésie n° 1, p. 77, n. 1 ; n° 2, p. 88, n. 3 ; n° 3, p. 87, n. 1 ; n° 4, p. 91, n. 2 ; n° 5, p. 106 ; n° 6, p. 99, n. 1 ; n° 7, p. 102 ; n°s 8 et 9, p. 103 ; n° 10, p. 112 ; n° 11, p. 109 ; n° 12, p. 101 ; n° 13, p. 112 ; n° 14, p. 110 ; n° 15, p. 106 ; n° 16, p. 108 ; n° 17, p. 102 ; n° 18, p. 110 ; n°s 19 et 20, p. 114 ; n° 21, p. 111 ; n° 22, p. 102 ; n° 23, p. 107 ; n° 24, p. 109 ; n° 25, p. 114 ; n°s 26 et 27, p. 115 ; n° 28, p. 107 ; n°s 29 et 30, p. 105 ; n° 31, p. 108 ; n° 32, p. 107 ; n° 33, p. 105 ; n° 34, p. 111 ; n° 35, p. 104 ; n° 36, p. 106 ; n°s *37 à 92, p. 116 à 135* ; n° 93, p. 233 ; n° 94, p. 135 ; n° 95, p. 136 ; n°s 96 à 100, p. 234 à 236.

Digitized by Google

Entraîne les fleurs :
Ce qui tombe et passe,
C'est moi-même[1].

(*Hyakouninn-isshou*, n° 96.)

## SADAÏÉ

ASSISTANT DU SECOND SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT

Pour celle qui ne vient pas,
Comme l'algue marine qui brûle
Dans le calme du soir
Sur { la côte de Matsouo,
le rivage de l'Attente,
Moi aussi, je me consume[2].

(*H.-i.*, n° 97.)

## KARYOU

Par cette soirée
Où, sur la rivière de Nara,
La brise souffle doucement,
On fait les lustrations : de l'été
C'est le signe[3].

(*H.-i.*, 98.)

1. Kinatsouné (1169-1244) se fit bonze après avoir joué un rôle actif au début du XIIIe siècle. C'est l'ancêtre de la famille Saïonnji, dont le chef actuel, après avoir puisé à Paris (1860-1880) les principes d'une politique nouvelle, devait succéder au prince Itô comme directeur du « parti constitutionnel » et devenir enfin président du Conseil (1906-1908, 1911-1912), puis premier délégué du Japon à la Conférence de la Paix (1919). — Cette poésie repose, comme de coutume, sur un jeu de mots : *fourou*, avec le double sens de « tomber », comme la neige, et de « passer », comme la vie humaine. (Comp. la tanka d'Ono no Komatchi, p. 103.)

2. Poésie du compilateur lui-même. — Les pêcheurs font brûler des algues pour en employer la cendre comme engrais. — Jeu de mots sur *Matsouo*, la Plage des « Pins », qui contient le verbe « attendre ». (Comp. le n° 16, ci-dessus, p. 108.)

3. Foujiwara no Iétaka; Karyou, à la chinoise. — Les prêtres shinntoïstes faisaient des lustrations (*micoghi*) dans la rivière, avant la Purification du sixième mois (voir le *Rituel*, p. 25); origine mythique de cette coutume : le bain d'Izanaghi, *Kojiki*, X, ci-dessus, p. 42.

Digitized by Google

## *EX-EMPEREUR GO-TOBA*

Il y a des hommes que je plains,
Il y a des hommes qui me sont odieux,
Parce que je pense la vie
Sans intérêt,
A cause de mes soucis[1].

(*H.-i.*, 99.)

## *EX-EMPEREUR JOUNTOKOU*

O Palais aux cent pierres!
Plus encore que
Des poutres antiques
La davallie même,
Je pense avec amour
Au vieux temps[2]!

(*H.-i.*, 100.)

1. Go-Toba (1184-1198) tenta de reprendre le pouvoir à la mort de Sanétomo (n° 93, ci-dessus, p. 233); mais il fut battu et banni aux îles Oki, ou il mourut en 1239. Cette fois, nous avons une poésie qui s'accorde avec le rôle historique de son auteur : en cinq vers, il nous dit sa sympathie pour ses partisans vaincus, sa haine pour ses ennemis vainqueurs et sa propre lassitude de la vie.

2. Jountokou (1211-1221) était l'empereur régnant lorsque son père, l'ex-empereur Go-Toba (n° 99) perdit sa puissance; lui-même fut exilé dans l'île de Sado, où il composa ces vers. — « Palais aux cent pierres » est une très vieille expression qui, d'après les commentateurs indigènes, doit signifier : palais dans la construction duquel on a fait entrer des pierres si nombreuses qu'elles auraient suffi à fortifier cent remparts de terre. La davallie (*shinobou*) est une espèce de fougère; mais ce mot a aussi le sens de « penser avec amour ». (Comp. ci-dessus, p. 143, n. 5.) L'empereur veut dire par là qu'il soupire après le temps de sa splendeur perdue, comme la davallie s'attache aux poutres du toit du vieux palais. — Il est bien possible que Téika, qui n'aimait guère le style de son époque, ait voulu, en choisissant cette tannka pour clore sa série des « Cent poètes », conseiller finement à ses contemporains l'étude de ces génies classiques auxquels, lui aussi, « pensait avec amour ».

Digitized by Google

# II. — LA PROSE

## A. RÉCITS HISTORIQUES

### HÉIKÉ MONOGATARI, GHEMMPEI SÉIÇOUÏKI

L'époque de Kamakoura ne pouvait guère produire que des récits militaires; et telle est bien la spécialité, pour ainsi dire, de la littérature du temps.

Ce genre inférieur est représenté par quatre ouvrages : d'abord, le *Hôghenn Monogatari* et le *Héiji Monogatari*, qui nous racontent, l'un la guerre de l'ère Hôghenn (1156), l'autre celle de l'ère Héiji (1159), c'est-à-dire les deux grandes luttes qui furent menées à Kyôto, pour la succession au trône, au déclin de l'âge de Héian[1]; puis, le *Héiké Monogatari*, « Histoire de la famille des Hei », et le *Ghemmpéi Séiçouïki*, « Histoire de la grandeur et de la décadence des Ghenn et des Hei », qui nous retracent tous deux le duel épique qui s'ensuivit entre les Minamoto et les Taïra[2] et dont l'issue, c'est-à-dire la victoire navale des Minamoto à Dan-no-oura (1185), marqua la fin de cette époque.

De ces quatre récits, dont les auteurs sont restés inconnus et dont les dates demeurent incertaines[3], les plus importants sont les deux derniers. L'un et l'autre parurent, à peu près en même temps[4], dans la première moitié de la nouvelle période; l'un et l'autre aussi nous exposent la même série d'événements; l'un et l'autre enfin traitent leur sujet dans un esprit romanesque.

1. Voir ci-dessus, p. 130, n. 3, et p. 135, n. 2.
2. *Minamoto*, à la japonaise : *Ghenn*, à la chinoise. *Taïra*, à la japonaise : *Hei*, à la chinoise. (*Ghemm* et *pei*, par euphonie, dans le titre du second ouvrage). — *Ké*, famille (le caractère chinois représente un cochon sous un toit!).
3. Selon toutes probabilités, le *Hôghenn* et le *Héiji* peuvent être attribués au premier quart du XIIIe siècle; le *Héiké*, au second quart; le *Ghemmpei Séiçouïki*, au milieu.
4. Le *Ghemmpei Séiçouïki*, un peu après le *Héiké*, à en juger par le caractère déjà plus moderne de la langue.

Digitized by Google

Seulement, tandis que le *Héiké Monogatari* se place au point de vue des Taïra, c'est avec le cœur d'un Minamoto que l'auteur du *Ghemmpei Séiçouïki* juge l'histoire.

---

## HÉIKÉ MONOGATARI

Le trait caractéristique de cet ouvrage, c'est qu'il est écrit dans une prose poétique, où l'on observe parfois l'alternance familière des vers de cinq et sept syllabes, mais qui, dans tous les cas, offre un rythme suffisant pour se prêter à une récitation cadencée. Nous savons en effet qu'il fut longtemps chanté par des aveugles à tête rasée qu'on appelait *biwa-hôshi*, « bonzes au luth[1] » : usage qui nous explique la popularité dont il devait jouir jusqu'à l'heure présente. D'ailleurs, en dehors même de cet emploi du récit comme « chanson de geste », l'ambition poétique du narrateur saute aux yeux.

### MORT DE L'EMPEREUR ANNTOKOU[2]

La grande bataille navale de Dan-no-oura s'achève : les Taïra sont les vaincus d'une lutte suprême ; il ne leur reste plus qu'à disparaître devant les Minamoto, que cette victoire rend maîtres de l'empire.

Peu à peu, les guerriers des Ghenn envahissent les navires des Hei ; par la flèche ou par le sabre, ils tuent les marins et ceux qui tenaient le gouvernail ; plus que des morts sur les vaisseaux. Alors, Tomomori, le nouveau tchounagon, s'embarque dans un petit bateau et se rend au vaisseau où se trouvaient le jeune empereur et sa suite : « C'en est fait de notre fortune ! Jetez à la mer les choses indignes d'être conservées, et nettoyez votre

1. Voir p. 192, n. 4.
2. Le 81e empereur de la chronologie traditionnelle. Elevé à la dignité impériale, à l'âge de trois ans, par son grand-père Taïra Kiyomori (1181), puis chassé de Kyôto (1183) par les Minamoto et remplacé (1184) par son frère Go-Toba, il périt bientôt après à Dan-no-oura (1185), dans les conditions qu'on va nous décrire. Il n'avait alors que sept ans (huit ans, à la japonaise, l'usage étant de regarder l'année où la naissance s'est produite comme une première année complète et de dire, par exemple, au 1er janvier 1910, qu'un enfant né le 1er décembre 1909 se trouve, à un mois, dans la deuxième année de son âge).

Digitized by Google

navire[1]. » Ce disant, il se met lui-même à déblayer, balayer, à débarrasser la jonque de tous les objets futiles. Les dames d'honneur lui demandaient : « Monsieur le sous-secrétaire d'Etat, où en est notre bataille? — Vous allez voir, Mesdames, les hommes de l'Est; » et il fit. « Quelle plaisanterie en un tel moment! » s'écrièrent les dames d'honneur, qui commencèrent à sangloter.

Niidono[2], qui s'attendait à cette fin, revêtit deux manteaux de couleur sombre[3]; puis, retroussant sa longue robe de cour[4], se ceignant du glaive sacré, mettant le joyau[5] sous un de ses bras, et, de l'autre, prenant le petit empereur : « Je ne suis, dit-elle, qu'une femme, mais je ne mourrai pas de la main de l'ennemi. Je vais accompagner Sa Majesté : que ceux qui veulent l'escorter me suivent! » A ces mots, elle s'avança lentement, marchant vers le bord du vaisseau.

L'empereur n'avait que huit ans. Il était cependant plutôt fort pour son âge. De sa personne pleine de grâce rayonnait comme une lumière. Ses longs cheveux noirs descendaient jusqu'au milieu de son dos. « Madame, où allez-vous m'emmener? » demanda-t-il avec surprise. Niidono, regardant son jeune souverain, pleurait *harahara*[6] : « Sire, vous ne pouvez comprendre encore : par

1. Les Taïra tiennent à mourir dans une attitude guerrière. S'ils avaient laissé sur le vaisseau impérial des instruments de musique, par exemple, les vainqueurs n'auraient pas manqué de dire qu'ils étaient efféminés.

2. « Madame la *ni-i* », ce dernier terme désignant le second rang à la cour. C'était la mère de l'impératrice et la grand'mère du petit empereur.

3. On mettait souvent, l'un sur l'autre, plusieurs de ces manteaux légers.

4. Le *hakama* de soie, d'un rouge clair, qu'on voit sur les anciennes estampes.

5. Elle emporte ainsi avec elle deux des insignes de l'empire (v. p. 59). Le miroir, qui constituait le troisième de ces « trésors sacrés », avait été, dit-on, confié à une dame d'honneur qui fut arrêtée au moment où elle allait se jeter à la mer; et comme il était enfermé dans une boîte de bois, il surnagea. Les historiens japonais prétendent d'ailleurs que le joyau fut retrouvé, et que le sabre perdu à ce moment n'était qu'une copie de l'arme originaire. Aujourd'hui, le miroir est toujours à Icé; le sabre, au temple d'Atsouta, près de Nagoya; et le joyau, au palais de Tôkyô.

6. Onomatopée exprimant le bruit des larmes qui tombent.

Digitized by Google

une longue observance des dix commandements[1] dans une existence antérieure, vous étiez né maître de dix mille chars de guerre; et pourtant, attirée par un mauvais destin, votre fortune touche maintenant à son terme. Tournez-vous vers l'orient pour dire adieu aux temples d'Icé; puis, vers l'occident, pour prier le Bouddha qu'il vous envoie de ses demeures la troupe des messagers qui vont vous recevoir. Ce pays-ci est triste : c'est un méprisable Pays de misère[2]; mais je veux vous conduire à une terre agréable, à la belle Terre de la parfaite béatitude[3]. » Elle disait ainsi, en pleurant. Le petit empereur, avec ses vêtements bleus comme la colombe des montagnes[4], avec sa coiffure à la binnzoura[5], tout noyé de larmes, joignant ses jolies mains, fit ses adieux aux divinités d'Icé, tourné vers l'est; puis, se tournant vers l'ouest, il dit sa prière au Bouddha. Alors Niidono, le serrant dans ses bras, et lui disant : « Sous ces flots, il y a une belle capitale... », plongea dans la mer et s'enfonça avec lui jusqu'à une profondeur de dix mille brasses.

Quelle pitié! Le vent du printemps dispersant soudain cet aspect de fleur, les vagues féroces avalant ce corps de pierre précieuse! On avait appelé son palais Tchôcei[6], afin qu'il y vécût longtemps; on avait donné à sa porte le nom de Fourô[7], afin qu'il ne vieillît jamais. Et maintenant, pas même âgé de dix ans, il était devenu une épave au fond des eaux. Le sort de celui qui avait pratiqué les dix vertus était vraiment déplorable. Le dragon d'au-dessus des nues était tombé : il n'était plus qu'un

1. Ou « dix vertus » (*jou-zenn*) du bouddhisme; à savoir, les trois « vertus corporelles » : ne pas tuer (d'être vivant quelconque), ne pas voler, ne pas commettre d'adultère; les quatre « vertus de la langue » : ne pas mentir, ne pas exagérer, ne pas médire, n'être pas double en paroles; et les trois « vertus mentales » : ne pas convoiter, ne pas s'emporter, n'être pas hérétique ou sceptique. — Pour les « cinq vertus » du confucianisme, voir ci-dessous, p. 404.

2. *Riçan henndo. Riçan,* « disperser », d'ou « rejeter », comme un objet de rebut; *henndo,* région écartée, misérable.

3. *Gokourakou-jôdo* (« parfaite béatitude — pur ou beau pays »), le Paradis bouddhique, qu'on situait du côté de l'Occident.

4. *Yamabato-iro,* pour désigner un bleu foncé.

5. Sorte de chignon d'une forme spéciale, réservé aux princes.

6. « Longue vie » (forme chinoise de l'expression japonaise *nagatki*).

7. « Qui ne vieillit pas », toujours jeune.

Digitized by Google

poisson des profondeurs. Sur le palais à la haute tour, dans le château de la splendeur, il avait commandé aux hommes; et aujourd'hui, il perdait la vie, en un instant, enseveli dans les flots.

## GHEMMPEI SÉIÇOUÏKI

Plus considérable que le *Héiké Monogatari* (400 chapitres en 48 volumes contre 170 chapitres en 12 volumes), le *Ghemmpei Séiçouïki* est aussi un ouvrage de plus hautes visées littéraires. Le style en est orné. L'auteur emploie sans discrétion les procédés du genre historique qui aime à mettre un songe avant chaque événement, un discours de général avant chaque bataille. Dès lors, les gestes dominent les faits; les actions singulières tiennent une place prépondérante. Exemple : le récit suivant.

### POURQUOI SANÉMORI SE TEIGNAIT LES CHEVEUX

Un samouraï au service des Héiké, habitant du pays de Mouçashi et qui s'appelait Nagaï no Saïto Bettô Sanémori[1], pensa : « J'ai plus de soixante-dix ans; maintenant, plus de gloire à espérer. Je ne puis échapper à la mort; peu importe donc le pays où je mourrai : ce sera toujours la même chose. » Aussi, mettant sur son vêtement de soie rouge, brodé, son armure à ficelles noires[2], et emportant sur son épaule dix-huit flèches empennées de queue de faucon, il s'avança tout seul, et combattit en bravant la mort. Dans l'armée de Kiço[3], il y avait un homme, habitant du pays de Shinano, qui se nommait Tézouka no Tarô Mitsoumori[4]. Fixant les yeux sur Sanémori, il se dirigea de son côté. Sanémori aussi, fixant les

1. Nagaï, nom de lieu; Saïto, nom de famille; Bettô, titre honorifique; Sanémori, prénom.
2. Ficelles servant à réunir les petites plaques de métal dont se composait l'ancienne armure japonaise.
3. Surnom de Minamoto no Yoshinaka (1154-1184), qui, en 1180, leva une armée, puis partit de la rivière Kiço pour marcher sur la capitale, d'où les Taïra durent finalement s'enfuir avec le petit empereur Anntokou (p. 238, n. 2).
4. Tézouka, nom de famille; Tarô, « fils aîné », nom d'enfance; Kanazashi (qui va apparaître un peu plus loin), nom de lieu; Mitsoumori, prénom.



Digitized by Google

yeux sur Tézouka, marcha vers lui. Tézouka, s'approchant, lui dit : « Qui êtes-vous, vous qui combattez seul? Etes-vous un général ou un simple samouraï? Vous m'ennuyez. Dites votre nom! Moi, je m'appelle Tézouka no Tarô Kanazashi no Mitsoumori, habitant du village de Souwa, dans le pays de Shinano. Je suis un bon adversaire. Dites votre nom, et commençons! » Ils rapprochèrent leurs chevaux. « J'ai entendu parler de vous, dit Sanémori. Je ne me nommerai pas, pour certaines raisons. Je n'ai point de haine contre vous. Coupez-moi la tête, tout simplement, et montrez-la aux Ghennji : vous aurez une belle récompense. Ne jetez pas cette tête à la rivière : le seigneur Kiço doit me connaître. Si je combats tout seul, c'est parce que j'ai renoncé à la vie. Quel que soit l'ennemi, il est agréable de lutter. Venez, Tézouka! » Ce disant, il jeta son arc, et s'avança sur Tézouka. Un samouraï de Tézouka, pour l'empêcher de saisir son maître, se mit entre les deux. Sanémori le saisit lui-même : « Tu es un serviteur de Tézouka : je ne puis t'épargner! » Et le prenant par son épaulière, tandis que, de la main gauche, il tenait la bride, il l'arracha de son cheval et l'entraîna de telle sorte que les pieds de ce serviteur étaient d'un shakou[1] au-dessus du sol. A cette vue, Tézouka, pour sauver son serviteur de la mort, saisit par l'épaulière l'armure de son ennemi. En poussant un « éi![2] », il descendait lui-même de cheval. Sanémori aurait voulu combattre ses deux adversaires; mais tous les trois, ensemble, tombèrent de leurs chevaux. Sanémori, s'emparant du samouraï de Tézouka, tira son sabre et lui trancha la tête. En même temps, Tézouka, écartant l'épaulière droite de Sanémori, le transperça en enfonçant son arme au delà de la garde[3]; puis, il lui trancha la tête à son tour.

Tézouka, emportant la tête de son ennemi, vint devant le seigneur Kiço et dit : « Mitsoumori a gagné la tête d'un vaillant guerrier! Quand je l'ai invité à me dire

1. Mesure de longueur équivalant à 0m,30 environ.
2. Onomatopée exprimant un effort.
3. Hyperbole d'écrivain militaire accoutumé à raconter des exploits miraculeux

Digitized by Google

son nom, il m'a répondu : « J'ai des raisons pour le taire. Le seigneur Kiço doit me connaître. » Et il n'a pas dit son nom. Quand je me demandais si c'était un samouraï, il portait un vêtement de soie brodée[1]! Quand je me demandais si c'était un général, il n'avait point de soldats! Quand je me demandais si c'était un homme de l'Ouest, il avait l'accent du Banndô[2]. Quand je me demandais si c'était un homme jeune, les rides de son visage attestaient plus de soixante-dix ans. Quand je me demandais si c'était un vieillard, ses cheveux et sa barbe noirs indiquaient un homme robuste. A qui donc peut bien appartenir cette tête? » Kiço, ayant réfléchi : « Hélas! ce doit être Saïto Bettô de Mouçashi[3]. Cependant, comme j'étais tout jeune encore quand je l'ai connu, il devrait être aujourd'hui couvert de cheveux blancs. Comment s'expliquer que ses cheveux et sa barbe soient noirs? Et pourtant, il me semble bien que c'est la physionomie de son visage. C'est bien curieux! Higoutchi est son ancien camarade : il doit pouvoir le reconnaître. » Et ce disant, il le fit venir. Higoutchi, prenant la tête, y jeta un coup d'œil, et aussitôt se mit à pleurer *hara-hara*[4] : « Hélas! quelle pitié! C'est Sanémori! — Mais pourquoi cette barbe et ces cheveux noirs? — Oui, dit Higoutchi, je me souviens. Sanémori disait toujours : « Ceux qui, étant vieux, prennent l'arc et les flèches pour « marcher au combat doivent se teindre les cheveux avec « de l'encre noire. Voici pourquoi. Même en temps de paix, « les jeunes se moquent des cheveux blancs; à plus forte « raison, sur le champ de bataille : si un vieux veut avan- « cer, ils disent qu'il n'a plus de discernement; s'il recule, « ils l'insultent comme n'ayant plus de courage; et on n'ose « pas rivaliser avec ces jeunes gens. Quant aux ennemis, « ils méprisent les vieux comme des propres à rien. Les « cheveux blancs de la vieillesse sont la chose la plus « triste. C'est ce que dit une poésie du seigneur Shounzei[5] :

1. C'est-à-dire, un costume de chef.
2. Ancien nom des provinces du Tôkaïdô situées à l'est d'Ohçaka.
3. Cette reconnaissance subite s'explique par le fait que Sanémori avait été un guerrier des Minamoto, avant de passer au service des Taïra.
4. Voir p. 239, n. 6.
5. Shounzei Kyô. Voir p. 132, n. 2.

Digitized by Google

N'étant pas les jeunes légumes
Qui poussent dans la vallée,
En vain
Accumulant les ans,
Mes manches sont mouillées[1]!

« Les hommes doivent laisser quelques paroles pour « qu'on se souvienne d'eux dans l'avenir[2]. » C'est ainsi qu'il teignit d'encre noire ses cheveux. » Cela dit, comme ils avaient été amis intimes pendant des années, Higoutchi Jirô Kanémitsou[3] demanda de l'eau et lava lui-même la tête, qui devint celle d'un vieillard couvert de cheveux blancs. Sans aucun doute, c'était Sanémori lui-même! Kiôyou, de Chine, en se purifiant les oreilles dans l'eau de la rivière Éicenn, avait laissé son nom à la postérité[4] : Sanémori, du Japon, en se teignant les cheveux d'encre noire au champ de bataille, a emporté l'admiration de tous[5].

1. Les deux premiers vers préparent les trois suivants. On ne peut cueillir les « jeunes légumes » (p. 204, n. 2) sans mouiller un peu ses manches; mais du moins, on obtient un résultat utile; tandis que c'est en vain que le vieillard accumule les années et qu'il pleure sur sa déchéance. Opposition entre les « jeunes » légumes et les « années » de la vieillesse, avec jeu de mots sur *tsoumou*, « cueillir » et « accumuler ».

2. Si Sanemori n'avait pas expliqué ses intentions, on n'aurait pas compris son motif chevaleresque.

3. Higoutchi, nom de famille; Jirô, « second fils », nom d'enfance; Kanemitsou, prénom.

4. Kiôyou, un Diogène chinois que la légende fait vivre plus de 3000 ans avant Jésus-Christ. Un jour, l'empereur Yao, ayant entendu parler de sa sagesse, lui fit demander de prendre à sa place la direction du gouvernement; Kiôyou s'empressa de laver ses oreilles souillées par l'offre de cette suprême dignité mondaine; et son ami Sôfou, qui amenait boire son bœuf, éloigna bien vite l'animal de ces eaux moralement contaminées.

5. Rapprochement assez bizarre : l'un, qui méprise l'empire, se lave les oreilles; l'autre, qui brave la mort, se teint les cheveux; et tous deux, par ces actes qu'unit un bien vague rapport, méritent l'admiration des hommes.

Digitized by Google

# B. ECRITS INTIMES

## LE HÔJÔKI

Au milieu des guerres civiles, et à côté des bruyants récits destinés à les glorifier, on vit paraître quelques écrits d'une littérature plus délicate : des « journaux » surtout[1], notamment des journaux de voyage[2], sans grande originalité d'ailleurs; mais aussi, un délicieux petit livre qui est l'oasis de ce désert et qui mérite qu'on s'y arrête davantage. C'est le *Hôjôki*, de Kamo Tchômei.

Kamo Tchômei naquit, en 1154, au village de Shimo-Kamo, près de Kyôto. Son père Nagatsouna, suivant un usage héréditaire, était principal desservant du temple de Kamo : d'où le nom de Kamo donné à la famille. Notre auteur lui-même, dans son enfance, était appelé Kikoudayou (« le jeune Chrysanthème ») : c'est seulement un peu plus tard, sans doute vers sa quinzième année, qu'il reçut le prénom plus sérieux de Tchômei. De très bonne heure, son intelligence précoce le fit admettre comme page de l'empereur Go-Toba[3]; son zèle pour les lettres et pour la musique lui valut même bientôt les fonctions de secrétaire du Bureau de la poésie. Mais, vers sa trente-cinquième année, s'étant vu refuser sans motifs la succession sacerdotale de son père, il abandonna le palais. Les malheurs de l'époque l'avaient d'ailleurs dégoûté du monde; il se jeta dans le bouddhisme et, devenu bonze, vécut tout à fait à l'écart de la capitale. Enfin, la cinquantaine passée, il se fit ermite dans les montagnes de Hino. Pourtant, sur l'invitation du shôgoun Sanétomo, son confrère en poésie[4], il alla passer quelque temps à Kamakoura; mais il revint bien vite à sa chère solitude, où

1. Comme le *Benn no Natshi Nikki*, « Journal de la dame d'honneur Benn », qui nota les événements survenus pendant six années aux alentours de l'an 1250.

2. Le plus connu est l'*Izayoï Nikki*, « Journal du seizième jour de la lune », ainsi intitulé parce que c'est le 16 du 10e mois de l'année 1277 que son auteur, Aboutsou-ni (la religieuse Aboutsou), partit pour le voyage à Kamakoura qu'elle nous raconte.

3. Voir p. 236, n. 1.

4. Voir p. 232, n. 3. — La valeur de Tchômei comme poète ressort assez de ce simple fait que les rédacteurs du *Shinn-Kokinnshou* n'acceptèrent pas moins de douze pièces signées de lui.

Digitized by Google

il composa son Hôjôki, en 1212, et où il mourut peu après, en 1216, dans sa soixante-dixième année.

Le *Hôjôki*, ou « Livre d'une hutte de dix pieds de côté[1] », est un petit essai où notre ermite exprime, avec autant de profondeur délicate que de simplicité littéraire, les sentiments intimes de son cœur. Après le Makoura no Sôshi, et en attendant le Tsouré-zouré-gouça[2], il constitue le second des trois meilleurs livres d'impressions que nous ait laissés la littérature japonaise. Mais, à la différence de Sei Shônagon et de Kennkô, Kamo Tchômei ne se contente pas de noter, à la fortune du pinceau, des observations ou des pensées disparates : il veut philosopher, écrire d'une manière suivie des réflexions qui se tiennent, et son charmant écrit, si dénué de toute prétention, n'en devient pas moins un exposé magistral de la sagesse pessimiste. L'ouvrage, au demeurant, parlera par lui-même, car je vais le donner en entier[3].

---

## HÔJÔKI

Le courant d'une rivière s'écoule sans s'arrêter, mais l'eau n'est pas la même; l'écume qui flotte dans les remous tantôt disparaît, tantôt renaît, mais ne dure jamais longtemps[4]. Tels sont, en cette vie, les hommes et leurs demeures.

Dans la capitale pavée de joyaux[5], les maisons des grands et des humbles, joignant les charpentes de leurs toits et rivalisant de leurs tuiles, semblent se maintenir de génération en génération; mais quand on examine

1. *Hô*, carré; *jô*, mesure de longueur équivalant à 10 *shakou* (pieds de 0m,303); *ki*, notes, relation, livre. *Hôjô*, « carré de dix pieds de côté », l'espace réglementaire que la tradition bouddhique (ci-dessous, p. 265, n. 4) imposait à une cellule de bonze, et par extension, la cellule même.

2. Voir plus bas, p. 275.

3. D'autant plus qu'en dehors même de son intérêt psychologique individuel, il nous dépeint à merveille l'état d'âme bouddhique en général et qu'il nous donnera, par surcroît, une série d'excellents tableaux des calamités qui sont un des côtés caractéristiques de la vie japonaise (l'incendie, le typhon, le tremblement de terre, etc.).

4. Ces comparaisons, qui rappellent la philosophie d'Héraclite, se retrouvent aussi dans le *Ronngo* (Analectes de Confucius) et dans l'ancienne poésie japonaise (voir ci-dessus, p. 145, n. 4).

5. *Tama-shiki no*, un mot-oreiller hyperbolique de *miyako*, « capitale ».

Digitized by Google

s'il en est bien ainsi, rares sont les maisons anciennes. Telles, détruites l'an dernier, ont été rebâties cette année; d'autres, qui furent de grandes maisons, sont tombées en ruines et ont été remplacées par de petites. Il en est de même pour leurs habitants. Dans un endroit quelconque, il y a toujours beaucoup de monde; mais sur vingt ou trente personnes que vous y aviez connues, deux ou trois survivent. On naît le matin, on meurt le soir. Telle est la vie : une écume sur l'eau.

Ces hommes qui naissent ou qui meurent, qui sait d'où ils viennent et où ils vont? En cette demeure passagère, savent-ils pour qui ils peinent, ou avec quoi ils charment leurs yeux? Du maître ou de l'habitation, on ne peut dire quel est le plus changeant. Tous deux sont comme la rosée sur le visage-du-matin[1]. Tantôt la rosée tombe et la fleur reste : mais la fleur se flétrit au soleil matinal. Tantôt la fleur se fane et la rosée demeure : mais la rosée disparaît avant le soir.

* * *[2]

Pendant les quarante printemps et automnes qui ont passé depuis que j'ai compris le cœur des choses[3], j'ai vu maints événements étranges.

Le 28e jour du 4e mois de la 3e année de l'ère Anghenn[4], tandis qu'un vent violent troublait la nuit, vers l'heure du Chien[5], un incendie éclata du côté Serpent-Dragon[6] de la capitale et, s'étendant du côté Chien-Sanglier, gagna la Porte de l'Oiseau écarlate, la grande Salle d'audience, les bâtiments de l'Université et le ministère de l'Intérieur[7];

1. *Açagao*. Voir p. 220, et comp. p. 338.
2. Le texte du Hôjôki forme un bloc compact qui pourrait sembler confus si l'on ne mettait en relief, par quelques subdivisions, les parties distinctes qui le composent; c'est ce que je fais, pour plus de clarté, sans cependant y introduire un numérotage de chapitres proprement dits.
3. Le fond des choses humaines.
4. 1177.
5. De 7 à 9 h. du soir.
6. Sud-est. — Chien-Sanglier, le nord-ouest.
7. Shoujakou-mon, porte située au milieu du côté sud du palais (voir p. 32, n. 2). — Taïkyokoudenn, un de ses principaux bâti-

Digitized by Google

si bien qu'en une seule nuit, le tout fut réduit en cendres On dit que le feu eut son origine dans une maison, employée comme hôpital provisoire, de la ruelle Higout-chitomi. Grâce au vent qui soufflait en divers sens, comme si on eût ouvert un éventail, les branches de feu se déployèrent. Les maisons éloignées étaient étouffées par la fumée; les endroits plus proches, couverts par les flammes. Les cendres, montées au ciel, reflétaient l'éclat du feu et s'empourpraient; et les flammes, détachées par la violence du vent, s'envolaient vers d'autres maisons en franchissant un ou deux tchô[1]. Et ceux qui habitaient au milieu de tout cela, comment auraient-ils gardé leur calme? Il y en avait qui tombaient, suffoqués par la fumée; d'autres mouraient soudain, dévorés par les flammes Certains sauvaient leur corps, à grand'peine, sans rien emporter de leurs biens Les sept trésors[2] et les dix mille richesses se changeaient en cendres. Combien grandes furent les pertes! Seize palais de hauts dignitaires[3] furent consumés; et d'autres maisons, sans nombre. Un tiers de la capitale fut anéanti. Des milliers d'hommes et de femmes périrent; on ne saurait compter les chevaux et les bœufs. Tous les desseins de l'homme ne sont que sottise; mais quelle chose ridicule surtout que de gaspiller ses richesses et d'épuiser ses forces pour bâtir des maisons dans une capitale exposée à tant de périls!

***

De nouveau, le 29e jour de la lune des deutzies[4] de la

ments. — Daïgakou, la « Grande Science », l'Université. — Mimmbou-shô, un des huit Ministères.

1. Un *tchô* équivaut à 110 mètres environ.

2. *Shippô* (d'après les Sapta Ratna du bouddhisme). La liste de ces choses précieuses, qui varie d'ailleurs, comprend d'ordinaire : l'or, l'argent, le cristal de roche, l'agate, l'œil-de-chat (v. p. 167, n. 3), la perle et le corail.

3. *Koughyô*, les plus hauts fonctionnaires de la cour.

4. Le 4e mois, anciennement appelé *ouzouki* (*ou-tsouki*). D'après le caractère chinois (4e signe du zodiaque), il faudrait traduire « le mois du lièvre » (*ou*, abréviation de *ouçaghi*); mais, à en juger par l'ensemble de ces vieilles dénominations, qui, lorsqu'elles ne rappellent pas quelque coutume populaire, se rattachent toujours à un phénomène de la nature, il me semble bien préférable de voir dans

Digitized by Google

4e année de l'ère Jishô[1], il y eut un grand typhon, qui se produisit dans le quartier de Nakanomikado Kyôgokou[2], et qui souffla avec violence jusqu'à la Sixième avenue[3]. Sur un espace de trois ou quatre tchô[4], pas une maison, grande ou petite, qui ne fût détruite par ce tourbillon. Quelques-unes furent aplaties sur le sol; d'autres ne conservèrent que les piliers et la charpente du toit; parfois, les dessus des portes furent arrachés et transportés à une distance de quatre ou cinq tchô; et, les clôtures ayant été emportées, les propriétés voisines se trouvèrent réunies[5]. Il va sans dire que les objets sans nombre que contenaient les maisons furent enlevés au ciel, tandis que les bardeaux et autres planchettes des toits étaient dispersés comme les feuilles d'hiver au vent. La poussière étant soulevée comme de la fumée, les yeux ne voyaient rien; le bruit étant intense, on n'entendait pas la voix de qui parlait; et l'on pensait que même le Tourbillon de l'Enfer[6] ne pourrait être plus terrible. Non seulement les maisons furent détruites, mais quantité de gens furent blessés, ou devinrent perclus pendant qu'on réparait leurs habitations. Ce vent s'éloigna enfin dans la direction Chèvre-Singe[7], et y fit encore le malheur de beaucoup d'hommes. Certes, le typhon est chose assez fréquente, mais il ne souffle pas d'aussi étrange façon; et on se demanda si

l'expression japonaise cachée sous cette écriture étrangère le sens de « lune des deutzies » (mois où fleurit la plante *ou*, Deutzia scabra, un arbrisseau de la famille des philadelphées dont notre seringa est le type).

1. 1180.
2. Dans la partie nord de Kyôto.
3. Rokoujô. Dans la partie sud.
4. Ici, sans doute, dans le sens de « quartiers »; car un tchô, comme superficie, ne représente qu'un hectare. Le mot *tchô* est employé, avec le même caractère chinois, tantôt comme mesure de longueur, tantôt comme mesure de surface, tantôt dans le sens vague de petite ville, de quartier, de rue, et le contexte ne suffit pas toujours à préciser la pensée de l'auteur.
5. Tous ces détails sont pris sur le vif. A la suite d'un typhon, à Tôkyô, une des choses qui me frappèrent fut justement de voir les propriétaires de jardins contigus occupés à rétablir leurs limites. — D'une manière générale, on peut regarder ces descriptions de Tchômei comme ne contenant aucune exagération.
6. *Jigokou no gôfou.*
7. Sud-ouest.

Digitized by Google

celui-ci n'était pas un avertissement de calamités non moins extraordinaires.

*
* *

Dans la lune humide[1] de la même année, un transfert de la capitale eut lieu subitement, contre toute attente[2]. Si l'on pense à ses origines, plusieurs centaines d'années s'étaient écoulées depuis que la capitale avait été fixée, sous l'empereur Saga[3]. Comme il n'y avait pas de raisons sérieuses pour ce transfert, tout le monde le jugeait inopportun et le déplorait. Néanmoins, malgré toutes ces plaintes, l'empereur, avec ses ministres, les seigneurs et la cour entière, se transporta à Naniwa, dans Settsou[4]. Parmi les gens qui veulent servir le monde, qui eût osé rester seul dans l'ancienne capitale? Ceux qui aspiraient à une fonction ou qui s'appuyaient sur la faveur d'un maître déménagèrent à qui mieux mieux, s'efforçant de dépasser, ne fût-ce que d'un jour, leurs semblables. Ceux qui avaient perdu leur fortune ou qui étaient abandonnés du monde demeurèrent, en se lamentant; car nul avenir devant eux. Les demeures dont les toits rivalisaient naguère étaient désertées de jour en jour; les maisons, démolies, flottaient sur la rivière Yodo[5]; les propriétés se métamorphosaient en des champs. Le cœur même des hommes se transformait; ils ne voulaient aller qu'à che-

1. *Mi-na-zouki,* le 6e mois. On traduit d'ordinaire cette appellation par « le mois sans eau » (*mi,* eau; *na,* racine de *naki,* non-être; *tsouki,* lune). Les philologues, voyant le son japonais *na* exprimé par un caractère chinois qui veut dire « néant », n'ont pas réfléchi que le 6e mois de l'ancien calendrier correspondait justement à un des mois humides de l'année (à peu près un jour de pluie sur deux, d'après les statistiques de l'Observatoire central de Tôkyô). En réalité, dans cette très vieille expression, *na* ne peut être qu'une des formes archaïques du génitif.

2. Par la volonté de Taïra no Kiyomori.

3. Après de nombreux déplacements (voir p. 70, n. 2), la capitale avait été établie, en 794, à Kyôto par l'empereur Kwammou; mais son successeur, Héizei, la transporta de nouveau à Nara (en 806); c'est seulement à partir de Saga que Kyôto devint (en 810) la capitale définitive.

4. Voir p. 97, n. 4.

5. La rivière d'Ôhçaka. On avait démonté les maisons de bois pour les transporter, sur des radeaux, à la nouvelle capitale où elles devaient être reconstruites.

Digitized by Google

val, et non plus en voiture à bœufs[1]. On ne recherchait de terres que dans le sud-ouest, et non plus dans le nord-est.

A ce moment, une affaire m'amena à la nouvelle capitale. Quand je vis la configuration de l'endroit, il était trop étroit pour qu'on y pût établir des rues. Au nord, les pentes élevées d'une montagne; au sud, un terrain bas vers la mer toute proche. Le bruit des vagues vous fatiguait sans cesse; et sans relâche soufflait le vent de la mer. Le palais impérial, là-bas dans les montagnes, ressemblait un peu au Palais rond d'arbres bruts[2], bien qu'il ne manquât pas de grâce. Les maisons qu'on envoyait chaque jour, démolies, par voie d'eau, où les reconstruisait-on? Car il y avait beaucoup de terrains à bâtir, et peu de maisons achevées.

Tandis que l'ancienne capitale était déjà désertée, la nouvelle n'était pas encore terminée. Les hommes se sentaient flotter comme sur un nuage. Ceux qui habitaient là depuis longtemps se plaignaient d'avoir perdu leurs propriétés; et ceux qui venaient d'y arriver regrettaient d'avoir à subir l'ennui des travaux. A regarder la route, on voyait à cheval les gens qui auraient dû aller en voiture; et ceux qui auraient dû porter des vêtements seigneuriaux avaient des tuniques de soldats. Les élégances de l'ancienne capitale avaient disparu; tous étaient devenus des guerriers campagnards[3]. C'étaient de ces signes malheureux qui annoncent les désastres publics; tout le monde était inquiet, et bien des jours se passèrent avant que l'esprit des hommes retrouvât son équilibre. Mais cet émoi du peuple ne fut pas sans résultat; et dans l'hiver de la même année, on revint à l'ancienne capitale.

Cependant, qu'advint-il des maisons qui avaient été démolies? On ne put restaurer l'état antérieur. On dit que pendant les sages règnes de l'antiquité, les souverains

1. Les voitures de cour, traînées par des bœufs, devenaient inutiles.

2. *Ki no marou-dono,* un palais que l'empereur Tenntchi (p. 77, n. 1), en deuil de sa mère l'impératrice Saïmei (661), avait fait construire ainsi, à Açakoura, par esprit de simplicité, et que célébrait une vieille poésie du *Manyôshou,* attribuée à Tenntchi lui-même.

3. Le gouvernement militaire de Kiyomori ramenait les hommes à la barbarie.

Digitized by Google

gouvernaient le pays avec compassion. Leurs palais n'avaient qu'un toit de chaume, avec des poutres grossièrement ajustées. Si la fumée ne s'élevait pas des foyers, les impôts étaient remis[1]. On peut comprendre ce qu'est la société d'aujourd'hui en la comparant à celle de jadis.

***

Vers l'ère de Yôwa[2] (je ne me rappelle pas bien, il y a si longtemps!), pendant deux ans, on fut dans un état misérable à cause de la famine. Ou bien il y eut de la sécheresse au printemps et en été, ou bien des tempêtes et des inondations en automne et en hiver. Les malheurs se succédèrent, et on ne put récolter les cinq espèces de grain[3]. C'est en vain qu'on laboura au printemps et qu'on repiqua en été[4] : on n'eut pas le plaisir de récolter à l'automne, ni celui de conserver en hiver. Aussi, les gens des provinces quittèrent leurs terres et passèrent leurs frontières, ou bien oublièrent leurs maisons et allèrent vivre dans les montagnes. On commença toutes sortes de prières; on pratiqua des exorcismes extraordinaires : mais sans résultat. La vie urbaine dépend de la campagne pour toutes sortes de choses; mais comme la campagne n'apportait rien à la capitale, comment celle-ci eût-elle pu garder sa dignité? Avec des supplications, on offrait de vendre tous ses trésors; mais personne n'en voulait. Parfois, on trouvait acheteur; mais l'or pesait moins que les céréales. Les mendiants étaient nombreux sur les routes, emplissant nos oreilles de leurs cris déchirants. Et dans cette misère s'acheva la première année.

Alors qu'on attendait, avec l'année suivante, un état de choses meilleur, la peste éclata, et ce fut encore bien pire. Tout le monde mourait de faim et, de jour en jour, nous

1. Allusion à Ninntokou (voir le *Kojiki*, ci-dessus, p. 77).
2. Une seule année : 1181.
3. C'est-à-dire : le millet, le panic, le riz, les blés (froment et orge) et les haricots (de deux sortes). Comp. le *Kojiki*, XVII, ci-dessus, p. 50.
4. Au Japon, où l'agriculture est plutôt une horticulture minutieuse, on sème le riz fin avril et, au commencement de juin, on repique le plant. La moisson se fait en octobre.

Digitized by Google

devenions comme les poissons de la petite flaque d'eau[1]. Même les gens bien vêtus qui portaient des chapeaux et qui avaient les pieds chaussés allaient mendier de maison en maison. Parfois, tandis qu'on se demandait comment ils pouvaient tenir debout, on les voyait tomber de faiblesse. On n'eût pu dénombrer ceux qui mouraient de faim contre les murs et au bord des routes; comme on n'enlevait pas leurs cadavres, la ville était remplie de mauvaises odeurs; et on ne pouvait fixer les yeux sur ces spectacles de corruption. Aux bords de la rivière[2], il n'y avait même pas assez de place pour laisser passer les chevaux et les voitures. Les pauvres bûcherons n'avaient plus la force de porter le bois, qui devint rare; en sorte que les gens qui n'avaient pas d'autres ressources se mirent à démolir leurs maisons et à les vendre au marché; mais le prix de la charge d'un homme était à peine suffisant pour soutenir sa vie pendant un jour.

Une chose étrange était de voir, parmi ce bois à brûler, des fragments peints en vermillon ou ornés de feuilles d'argent et d'or. Si l'on s'informait, on apprenait que des gens qui ne savaient plus que faire allaient dans les anciens temples pour voler les statues du Bouddha, briser les objets du culte et les débiter en menus morceaux. Ces choses désolantes, je les ai vues, parce que j'étais né dans un monde impur et mauvais.

C'était encore une chose bien pitoyable que, quand un homme et une femme étaient fort attachés l'un à l'autre, celui qui aimait le plus mourait toujours le premier, parce que, s'oubliant lui-même, il voulait donner à l'être aimé tout ce qu'il avait pu se procurer. Entre parents et enfants, c'étaient les parents qui mouraient d'abord. On put même voir des bébés au sein de leur mère, qu'ils ne savaient pas morte.

Au Ninnwaji[3], il y avait un bonze qu'on appelait Ryoughiô Hôinn[4]. Emu de pitié en voyant mourir un nombre

1. Qui doivent tous mourir à mesure qu'elle se dessèche. Comparaison passée en proverbe.
2. La Kamo-gawa, dont le lit, à sec sur les bords, était encombré de cadavres.
3. Temple construit sous l'ère Ninnwa (885-888).
4. Le Révérend Ryoughiô.

Digitized by Google

de gens aussi incalculable, il s'entendit avec d'autres saints personnages pour écrire sur le front de tous les morts qu'ils trouveraient le caractère A, comme signe d'union[1]. Quand on eut compté ces morts pendant les 4e et 5e mois seulement, on obtint, pour l'espace de la capitale situé au sud de la Première avenue, au nord de la Neuvième avenue, à l'ouest de Kyôgokou et à l'est de Shoujakou[2], plus de 42.300 corps. Il faut y ajouter encore ceux qui moururent dans les quartiers voisins, et aussi dans les faubourgs de Kawara, de Shirakawa, de Nishi-no-kyo, en nombre incalculable; et dans les diverses provinces, dans les Sept régions[3]! J'ai appris que pareil événement s'était produit sous le règne de l'empereur Soutokou, pendant l'ère Tchôjô[4] : j'en ignore les détails; mais le spectacle que je viens de décrire est bien le plus étrange et le plus lamentable que j'aie vu de mes yeux[5].

* * *

Dans la 2e année de l'ère Ghennréki[6], il y eut un grand tremblement de terre. Il fut exceptionnel. Les montagnes étaient fracassées et venaient combler les rivières; la mer se soulevait et envahissait la terre; la terre se crevassait et l'eau en sortait; les rochers brisés roulaient dans les vallées; les bateaux qui côtoyaient les rivages y étaient portés par les vagues; les chevaux sur les routes ne savaient où poser le pied. Dans la capitale, de tous côtés, les temples, les pagodes, les monastères, les chapelles mortuaires, rien n'était épargné : les uns étaient lézardés, d'autres renversés; et de ces débris, cendres et poussières

1. Le caractère chinois qui représente la première syllabe du nom d'Amida (Amitâbha, le plus populaire des Bouddhas, au Japon comme en Chine).

2. C'est-à-dire : dans l'espace borné au nord par la Première avenue, au sud par la Neuvième, etc.

3 *Shitchi-dô,* les sept grandes divisions (Tôkaïdô, Tôçandô, etc.) entre lesquelles se partageaient toutes les provinces de l'empire.

4. 1132-1134. — Pour Soutokou, voir p. 130, n. 3.

5. Comparer les descriptions des grandes famines de notre Moyen-âge, et plus récemment, au Japon même, de celles du temps des Tokougawa.

6. 1185.

Digitized by Google

s'élevaient comme de la fumée. Le grondement de la terre tremblante et le fracas des bâtiments croulants étaient comme le tonnerre. Si l'on restait dans sa maison, on avait peur qu'elle ne s'abattit; si l'on s'en échappait, la terre s'ouvrait sous les pas : et point d'ailes pour s'enfuir au ciel, nul moyen de monter, comme le dragon, parmi les nuages! Certes, entre toutes les choses terribles, le tremblement de terre vient en premier lieu.

Le fils unique d'un samouraï, un enfant de six ou sept ans, s'amusait à construire une petite maison contre un mur, quand ce mur s'écroula soudain sur lui et l'aplatit complètement; si bien que ses deux yeux sortirent d'un pouce hors de son visage. Le père et la mère, en l'embrassant, gémissaient et poussaient des cris de douleur; que j'étais ému de pitié! Le plus brave, frappé de désespoir devant le malheur de son enfant, oublie toute honte[1]; et c'est bien naturel.

Les grandes secousses ne durèrent pas longtemps; mais les petites se succédèrent sans relâche : chaque jour, vingt ou trente de celles qu'on trouve fortes ordinairement. Après dix ou vingt jours, elles devinrent moins fréquentes : quatre ou cinq fois par jour, puis deux ou trois fois par jour, puis une tous les deux jours, puis tous les trois ou quatre jours; mais le tremblement de terre ne disparut tout à fait qu'après trois mois environ. Et pourtant, des quatre éléments[2], l'eau, le feu et le vent nous causent toujours quelque dommage; pas la terre. Autrefois, pendant l'ère de Saïkô[3], il y eut un grand tremblement de terre : il fut terrible, et l'auguste tête du Bouddha du Tôdaïji[4] tomba; pourtant, ce fut bien moins fort que cette fois-ci.

Alors tous les hommes semblèrent convaincus de l'incertitude de la vie. Je croyais qu'ils deviendraient plus pieux. Mais les jours et les mois passèrent; et maintenant, après quelques années, on n'en parle plus.

1. Voir p. 96, n. 1.
2. *Shidaï*, dans le bouddhisme : la terre, l'eau, le feu et l'air.
3. 854-856.
4. Le temple de Nara où se trouve la colossale statue de bronze, haute de seize mètres, qui fut fondue en l'an 749, et qui représente Roshana (Vairôtchana, le Bouddha dans l'état de Nirvâna, identifié au Soleil et adoré comme dieu illuminateur).

Digitized by Google

*
* *

La vanité de la vie, notre instabilité et celle de nos demeures ressortent bien des faits que je viens d'indiquer. Mais encore, suivant le milieu où nous nous trouvons, suivant la situation que nous occupons, bien des choses viennent nous inquiéter.

Le malheureux qui est sous la protection d'un grand peut avoir des moments de délices, mais non pas un solide bonheur. Il ne peut pas pleurer, crier lorsqu'il souffre. Ses mouvements ne sont pas toujours faciles; assis ou debout, il a peur. Tel un moineau proche d'un nid de faucon. Si un pauvre homme se trouve auprès d'une riche maison, qu'il sorte de chez lui ou qu'il y entre, matin et soir il se sent humilié et honteux de son aspect misérable. Sa femme, ses enfants, ses serviteurs envient cette famille dont l'air orgueilleux trouble son esprit. Si l'on demeure en un endroit resserré, on ne peut échapper à l'incendie voisin; si l'on habite un lieu éloigné de la capitale, on a l'ennui d'y aller et d'en revenir, et parfois on subit la visite des voleurs. Si l'on est puissant, on devient avare; si l'on est solitaire, on est méprisé des autres. Si l'on est riche, on est toujours soucieux; si l'on est pauvre, on manque toujours de quelque chose. Si l'on dépend d'un autre, on est son esclave; si l'on protège quelqu'un, on se voit obligé de l'aimer toujours[1]. Vouloir plaire au monde, c'est se fatiguer soi-même; contrarier l'opinion, c'est passer pour fou.

Pour tenir notre corps en paix dans ce monde pendant quelques courts moments, quel lieu choisir et à quoi nous occuper?

*
* *

Longtemps, j'ai vécu dans une maison que j'avais reçue en héritage de ma grand'mère paternelle. Cependant, ayant perdu ma famille et mon corps étant affaibli[2],

1. Même s'il est ingrat, on ne peut se résoudre à ne plus s'intéresser à lui.
2. Tchômei emploie ici un détour pour ne pas rappeler l'injustice

Digitized by Google

je ne pouvais y rester davantage; et, un peu après trente ans, je me bâtis une petite maison à ma convenance.

Comparée à mon habitation précédente, celle-ci n'en était que le dixième. Elle ne comprenait qu'une chambre; ce n'était guère une maison. Il y avait une sorte de mur d'enceinte; mais, faute de moyens, point de porte d'entrée. Les piliers étaient de simple bambou : une construction pareille à un abri pour voitures. Quand la neige tombait, ou que le vent soufflait, il y avait toujours quelque risque. La rivière étant toute proche, j'étais exposé aux inondations et aux « vagues blanches[1] ». Ainsi, supportant une vie fastidieuse, je passai là trente années, dans l'abattement.

Pendant ce temps, par tout ce que je pus voir autour de moi, je compris la brièveté de ma fortune. A mon cinquantième printemps, je quittai ma maison et le monde. N'ayant ni femme ni enfants, rien ne me retenait. Je n'avais point de fonctions, point de traitement; quel intérêt m'eût attaché au monde?

Je passai, inutilement, quelques printemps et automnes dans les nuages du mont Ohhara. Et maintenant, alors que la rosée de soixante ans ne s'évapore pas aisément[2], je me suis bâti une nouvelle demeure, telle une dernière feuille, comme un voyageur se fait un abri pour la nuit ou comme un vieux ver à soie se tisse un cocon. En comparaison de ma maison d'autrefois, celle-ci est cent fois plus petite. A mesure que ma vie décline, ma demeure se rétrécit.

*
* *

Ce n'est pas une maison ordinaire[3]. Elle mesure dix pieds de côté et à peine sept pieds de haut. Comme je ne

qui commença à le dégoûter des hommes. Des esprits vulgaires n'auraient pas manqué d'attribuer uniquement à cette déception d'amour-propre l'évolution qui se produisit dans sa pensée.

1. *Shira-nami*, les voleurs; du nom d'un endroit, en Chine, qui en était infesté.

2. C'est-à-dire : à cet âge où la tristesse n'est pas facile à dissiper.

3. Après nous avoir expliqué, par le tableau des malheurs du temps, sa résolution de quitter le monde, Tchômei va maintenant nous faire faire avec lui son « Voyage autour de ma chambre ».



Digitized by Google

voulais pas d'emplacement fixe, je n'ai pas bien consolidé le terrain. J'ai préparé une base; puis, érigeant un toit de chaume, j'ai attaché les planches avec des crampons, pour que le tout fût aisément transportable ailleurs si l'endroit cessait de me plaire. Quelle serait la peine d'une reconstruction? Deux charrettes suffiraient, et pas d'autre dépense que ce louage.

Depuis que j'ai caché mes traces dans les profondeurs des montagnes de Hino, j'ai mis, au côté sud, une espèce de store, et, au-dessous, une natte de bambou. A l'ouest, l'autel domestique[1], avec une peinture d'Amida placée de telle sorte que, recevant les rayons du couchant, elle en laisse passer l'éclat entre ses sourcils[2]. Aux deux battants de l'armoire sacrée, j'ai suspendu les images de Foughenn et de Foudô[3]. Au-dessus des portes à glissières du côté nord, une tablette, sur laquelle se trouvent trois ou quatre boîtes de cuir noir contenant des poésies japonaises, de la musique, le Ohjôyôshou[4] et d'autres livres. A côté, une harpe et un luth, ce qu'on appelle une « harpe coupée » et un « luth joint[5] ». Contre le côté est, j'ai répandu une couche de fougère impériale[6], et des bottes de paille me servent de lit[7]. Devant la fenêtre à glissières de l'est, ma table à écrire. Puis, près de l'oreiller, un brasier pour brûler des fagots. Au nord de la hutte, un petit terrain dont j'ai fait mon jardin, entouré d'une haie basse et peu dense. J'y cultive des plantes médicinales. Telle est ma hutte temporaire.

1. *Akadana,* la tablette qui supporte, d'ordinaire, une petite statue du Bouddha. (*Aka,* du sanscrit, « eau »; *tana,* mot japonais, « étagère »; parce qu'on y offre notamment de l'eau).

2. Elle lui envoie, à travers son front, la lumière de la patrie religieuse. (Comp. le cristal qui symbolise, au front des statues du Bouddha, l'illumination spirituelle.)

3. Deux divinités bouddhiques (Samantabhadra et Atchalâ).

4. Livre de piété contenant des extraits des soutras choisis par le bonze Ghennshinn.

5. *Ori-goto* et *tsoughi-tsiwa,* instruments démontables en deux morceaux, pour la commodité du transport.

6. *Warabi.*

7. Il devait s'étendre le long du côté est, mais la tête au nord suivant l'orientation traditionnelle adoptée pour le sommeil.

Digitized by Google

***

Pour décrire maintenant ses alentours, au sud est un tuyau de bambou pour conduire l'eau, avec un réservoir fait de pierres entassées. Une forêt toute proche me donne le bois à brûler. Cet endroit s'appelle Toyama. Les évonymes rampants[1] y cachent les traces de l'homme. La vallée est très boisée; mais elle s'ouvre vers l'Ouest, ce qui favorise mes méditations[2].

Au printemps, je vois les vagues de glycines qui exhalent leur parfum vers l'Ouest, pareilles à des nuages violacés. En été, j'entends le coucou, dont les cris m'invitent à prendre le chemin de la montagne Shidé[3]. En automne, le chant de la cigale du soir[4] m'emplit les oreilles, comme une lamentation sur cette vie aussi vide que la peau dont elle s'est dépouillée[5]. En hiver, j'aime la neige qui s'accumule, puis disparaît, comme les péchés des hommes.

Quand je ne suis pas disposé à faire la prière ou à lire les saintes écritures, je me repose à ma fantaisie; personne pour m'en empêcher, et point d'ami devant qui je puisse éprouver de la honte. Sans avoir fait vœu de silence, je me tais, étant seul. Sans règle définie, les cir-

1. Voir p. 151, n. 4.

2. Voici une poésie, de Tchômei lui-même, où s'expriment très bien, tout à la fois, son respect pour l'Ouest, pays natal du Bouddha où se trouve le Paradis, et son amour pour la nature :

Certes, je pense
A ne pas tourner le dos à l'Ouest
Le matin ou au crépuscule :
Mais quand j'attends la lune,
Non, ce n'est pas vers l'Ouest que je puis regarder !

3. Montagne de l'autre monde que les morts doivent franchir, et où une vieille femme reçoit leurs vêtements désormais inutiles, — Le coucou japonais (ci-dessus, p. 131, n, 3) est souvent appelé *taoça*, « chef des rizières » (chef de village), parce qu'il apparaît au moment où le paysan doit repiquer le riz; mais on lui donne aussi le surnom de *Shidé no taoça*, « le chef de Shidé », dans le sens triste qu'évoque Tchômei; et ainsi, cet oiseau est regardé tout ensemble comme un ami qui donne le signal des travaux agricoles et comme l'annonciateur de la mort.

4. *Higourashi*, une cigale verte qui chante surtout au coucher du soleil (*higouré*).

5. Voir ci-dessus, p. 144, n. 4.

Digitized by Google

constances m'empêchent de violer les commandements. Le matin, si je vais regarder les blanches vagues, j'imite les pensées du novice Mannsei contemplant les bateaux d'Okanoya[1]. Le soir, lorsque le vent agite les feuilles des katsoura[2], je pense aux eaux de Jinyô[3] et j'imite le style de Ghenntotokou[4]. Quand je me sens en train, je joue l'air du « Vent d'automne[5] » de concert avec le bruit des pins, ou l'air de la « Fontaine qui coule[6] » uni au murmure de l'eau qui passe. Je n'ai point de talent, mais je ne m'efforce pas de charmer les oreilles des autres : je joue pour moi-même, je chante pour moi-même, et je console mon cœur.

Au bas de la montagne se trouve une hutte de broussailles où demeure le forestier. Il a un jeune fils, qui vient quelquefois me voir. Quand je m'ennuie, je vais me promener avec lui. Lui a seize ans, et moi, soixante; mais, malgré cette grande différence d'âges, nous goûtons ensemble les mêmes plaisirs. Tantôt nous recueillons des pousses d'impérate[7] ou des poires de rocher[8], des rhizomes d'igname[9] ou des feuilles de persil sauvage[10]; tantôt nous allons aux rizières qui s'étendent au bas de la montagne et nous glanons les tiges tombées pour en tresser

1. Sur la rivière d'Ouji, Mannsei, ou Mannshami, nom religieux de Kaço no Açon Maro, poète du VIIIe siècle. Voici les vers auxquels Tchômei fait allusion :

L'état de cette vie
A quoi le comparerai-je?
Aux blanches vagues du sillage
Du bateau qui passe à la rame
A l'aube!

2. Voir p. 64, n. 3.
3. Lieu d'exil du poète Hakou Rakoutenn (v. p. 207, n. 5). Il y composa notamment quelques beaux vers en écoutant une joueuse de luth dont la musique lui rappelait sa vie brillante d'autrefois.
4. Nom à la chinoise de Minamoto no Tsounénobou (ci-dessus, p. 128), fondateur de l'école musicale de Katsoura, et qui fut aussi exilé
5. *Shoufou,* un vieil air de harpe (inventé vers la fin du VIIIe siècle).
6. *Ryoucenn,* air pour le luth, importé de Chine. (Comp. ci-dessus, p. 193.)
7. *Tsoubana,* nom de la *tchigaya* (Imperata arundinacea) en fleur; les pousses de cette graminée sont comestibles.
8. *Iwanashi,* Epigea asiatica.
9. *Kako,* la dioscorée du Japon.
10. *Séri,* œnanthe stolonifère.

Digitized by Google

des faisceaux d'épis[1]. Quand le temps est beau, nous faisons l'ascension du pic de la montagne et je regarde au loin le ciel de mon pays natal; nous voyons le mont Kobata, le village de Foushimi, Toba, Hatsoukashi. Les beaux paysages n'ont point de maître : rien ne peut m'empêcher d'en réjouir mes yeux. Sans la fatigue d'une marche à pied, quand ma pensée va plus loin, je suis la ligne des montagnes, je traverse Soumiyama, je franchis Kaçatori, et je fais mes dévotions au temple d'Iwama[2] ou j'adore à Ishiyama[3]; ou bien, je pousse mon chemin à travers la plaine d'Awazou et j'honore les traces de Sémimarou[4]; je passe la rivière de Tagami et je cherche la tombe de Saroumarou Dayou[5]. Au retour, suivant la saison, nous coupons des branches de cerisier ou nous emportons de rouges rameaux d'érable; nous cueillons des frondes de fougères ou nous ramassons les fruits des arbres. J'offre au Bouddha sa part et nous conservons le reste.

Par les nuits tranquilles, quand je regarde la lune qui brille à ma fenêtre, je pense aux hommes de jadis[6]; et quand j'entends les cris des singes, je mouille mes manches de larmes[7]. Les lucioles dans les buissons me représentent les feux de l'île de Maki, au loin[8]; la pluie, à l'aube, résonne pour moi comme le bruit du vent qui agite les feuilles. Quand j'écoute le faisan doré qui pousse son cri, *horo-horo*, je me demande si c'est mon père ou ma mère[9]; et quand les cerfs de la montagne viennent

1. On les suspendait, comme offrandes aux dieux, devant la porte des maisons.
2. Consacré à Kwannonn, la déesse de la Pitié.
3. Temple fameux : comp. p. 178.
4. Voir plus haut, p. 192.
5. Voir p. 107, n. 1.
6. Comp. ci-dessus, p. 151, n. 6, et p. 216, n. 5.
7. Le singe est trop humain pour ne pas éveiller la sympathie; au VIIIe siècle déjà, ses cris dans la solitude nocturne viennent attrister les rêves des poètes.
8. Les feux des bateaux de pêche de Makijima.
9. Allusion à une poésie du saint bonze Ghyôki (début du VIIIe siècle) :

Du faisan doré
Quand j'entends la voix
Qui crie « horo-horo »,

Digitized by Google

familièrement jusqu'à moi, je sens combien je suis éloigné du monde. Parfois, en remuant les cendres, le feu m'apparaît comme un vieil ami[1]. La montagne où je vis n'est pas un lieu terrible; mais les cris des hiboux éveillent en moi la mélancolie. Ces beautés de la montagne n'ont point de fin, et les hommes qui pensent profondément en trouveraient encore bien d'autres.

*
* *

Quand j'établis d'abord ma demeure en cet endroit, je croyais que c'était à titre provisoire; mais cinq ans déjà ont passé. Ma hutte temporaire est devenue une vieille hutte, dont le toit est chargé de feuilles mortes et dont la terre battue est couverte de mousses. Quand, par hasard, j'entends des nouvelles de la capitale, j'apprends que maints personnages sont morts; les disparus de condition inférieure doivent être innombrables. J'entends dire aussi que bien des maisons ont été détruites par l'incendie; mais ma hutte temporaire demeure sûre et tranquille. Quelque étroite qu'elle puisse être, elle a un lit pour dormir la nuit, une natte pour s'asseoir le jour; elle suffit à me loger. Le bernard-l'ermite[2] aime sa petite coquille, parce qu'il se connaît lui-même; l'orfraie[3] habite

Je pense : « Est-ce le père? »
Je pense : « Est-ce la mère? »

Dans ces vers, le poète ne se demande pas si c'est le père faisan ou la mère faisane qui a crié (ce qui serait trop plat), mais bien si ce n'est pas un de ses parents morts qui l'appelle (idée très naturelle pour qui admet la transmigration). Cet oiseau est, en effet, au Japon, un symbole d'amour paternel. « Le faisan dans la plaine brûlée », dit un proverbe fondé sur le dévouement de la mere faisane qui, lorsqu'on incendie la lande, ne songe pas à s'envoler, mais à couvrir ses petits de ses ailes pour mourir en les protégeant. Notre vieil ermite, écoutant le « horo-horo » lointain, envie le bonheur de ces faisandeaux qui peuvent recevoir le tendre appel de leur père ou de leur mère et pense avec douleur aux parents morts qui l'ont tant aimé.

1. Sentiment déjà exprimé par le poète Kouninobou (1e siècle) :

Ah! je réveille
Le feu couvert, qui pourtant n'a
Rien à dire...
Car je n'ai point d'ami
Intime, en cet hiver.

2. Le *gôna* (pagurus), ce petit crabe qui se loge dans la coquille d'un mollusque.

3. Le *miçago*.

Digitized by Google

les rivages déserts, parce qu'elle craint l'homme. Il en est de même pour moi. Je me connais moi-même, et je connais le monde; mon seul désir est de vivre tranquille, sans relations avec les autres; c'est mon plaisir de n'être pas ennuyé. Les hommes qui sont dans le monde construisent des maisons, mais non pas pour eux-mêmes : c'est pour leur femme, leurs enfants, leur famille, pour leurs parents et leurs amis, pour leur seigneur ou leur professeur, pour leurs trésors, pour leurs chevaux et leurs bœufs. J'ai bâti cependant ma hutte pour moi-même, et non pour d'autres hommes. C'est que, dans l'état présent du monde, je ne trouve nul compagnon, pas même un serviteur en qui je puisse avoir confiance. Si je faisais ma hutte plus grande, qui pourrais-je y loger? Les amis, en principe, sont des gens qui respectent les riches et qui estiment surtout ceux qui aiment à donner; ils ne recherchent pas les hommes justes et bienveillants. Mieux vaut avoir pour amis la harpe et les flûtes, la lune et les fleurs[1]. Les serviteurs ne songent qu'aux récompenses et aux punitions, ne désirent que des largesses; ils ne se soucient pas d'avoir la paix auprès de maîtres compatissants. Je préfère donc être mon propre domestique. S'il y a quelque chose à faire, je me sers de mon corps. C'est parfois ennuyeux; mais c'est plus facile que de faire obéir les autres. Si j'ai besoin de marcher, je marche; cela me donne une certaine peine, moindre pourtant que le souci de chevaux et de selles, de bœufs et de voitures. Je divise mon corps en deux : les mains, comme domestique; les pieds, comme véhicule; et ils sont dociles à souhait. Mon cœur, sachant ce que peut supporter mon corps, le met au repos lorsqu'il est fatigué et l'emploie lorsqu'il est dispos. Même quand il use de lui, il n'en abuse pas; et il ne le laisse pas non plus s'appesantir. D'ailleurs, il est sain de marcher et de se mouvoir; pourquoi rester dans une paresse inutile? C'est un péché de tourmenter et d'opprimer les autres hommes; pourquoi emprunter la force d'autrui?

1. Expressions poétiques pour dire, tout simplement : la musique et la nature.

Digitized by Google

*
* *

De même pour la nourriture et le vêtement. Un tissu de glycine et une couverture de chanvre[1] suffisent à cacher ma peau; les impérates de la lande, les fruits de la montagne suffisent à soutenir mon corps. Comme je ne vis pas dans le monde, je n'ai point à me préoccuper de mon extérieur; et comme je n'ai pas trop de nourriture, ces simples aliments ont leur saveur pour moi. Je ne dis pas cela pour les gens riches : je compare seulement mon passé et mon présent. Depuis que j'ai renoncé au monde et que j'en suis sorti, j'ignore l'envie et la peur. Je remets ma vie au jugement du Ciel, sans m'en soucier davantage. Je considère mon être comme un nuage flottant; je ne compte pas sur lui, et je ne le dédaigne pas. Toute la joie de ma vie repose sur l'oreiller où je goûte un sommeil léger; tout l'espoir de ma vie réside dans les beautés des saisons.

C'est du cœur seulement que dépendent les Trois mondes[2]. Si le cœur n'est pas à l'aise, à quoi peuvent bien servir les bœufs et les chevaux et les sept choses rares? Les palais, les châteaux, les tours ne saturent point nos désirs. A présent, je suis heureux dans ce lieu solitaire, dans cette hutte d'une chambre. Quand par hasard je vais à la capitale, j'ai quelque honte d'être devenu un gueux; mais quand je suis ici, j'ai pitié de ceux qui s'attachent follement à de misérables poussières[3]. Si on doutait de ce que je dis, qu'on regarde l'état des poissons et des oiseaux. Les poissons ne se fatiguent pas des eaux; mais pour comprendre leur cœur, il faudrait être poisson soi-même. Les oiseaux aiment leurs forêts; mais pour comprendre leur cœur, il faudrait être oiseau soi-même. Il en est ainsi du plaisir de la solitude : qui pourrait le comprendre sans y avoir vécu[4]?

1. C'est-à-dire des matières textiles regardées comme les plus pauvres.
2. *Sannkaï*, à savoir : *yokou-kaï*, *shiki-kaï* et *moushiki-kaï*. Plusieurs interprétations; d'après la plus probable, ce sont les trois catégories de la convoitise (avarice, ambition), de la volupté et enfin de la vertu (absence de passions).
3. Les richesses.
4. Tchômei aurait pu prendre pour devise cette exclamation ins-

Digitized by Google

***

L'ombre de la lune de ma vie approche de son terme et va disparaître derrière la montagne. A quoi bon m'inquiéter de soins terrestres, quand je dois bientôt partir pour les ténèbres des Trois chemins[1] ?

Le Bouddha a enseigné aux hommes de ne s'attacher en rien aux choses de ce monde. Aimer ma hutte d'herbes[2], cela même doit être compté comme un péché[3]; et même mon repos tranquille doit être un obstacle à l'illumination spirituelle. Comment puis-je perdre un temps précieux à me réjouir de plaisirs inutiles? Dans la paix du matin, j'ai longuement réfléchi, et je me suis demandé dans mon cœur : « Tu as renoncé au monde, tu as pris pour amis intimes les montagnes et les forêts afin d'apaiser ton âme, afin de suivre la voie du Bouddha. Mais si ton apparence extérieure est celle d'un saint, ton âme demeure trempée dans l'impureté. Si ta hutte souille l'exemple du saint Jômyô[4], ton observance est bien en arrière de la conduite même du vulgaire Hanndokou[5]. Est-ce l'effet de la pauvreté qui t'afflige ou du cœur

crite sur une cellule de la Grande-Chartreuse : « O beata solitudo, sola beatitudo ! »

1. *Sannzou :* le chemin de feu, le chemin hérissé d'épées et le chemin de sang, entre lesquels le pécheur a le choix pour se rendre en Enfer Tchômei, dans son humilité, ne suppose naturellement pas qu'il puisse prendre tout droit la route du Paradis; il se confond plutôt avec la foule des morts qui suivent la route de l'Enfer, et qui arrivent alors au sombre carrefour où s'ouvrent ces trois chemins secondaires.

2. *Kouça no yori,* suivant une expression consacrée, bien que notre ermite eût construit la sienne en planches.

3. Comp. saint Augustin s'accusant d'avoir pris trop de plaisir à écouter la musique sacrée.

4. Jômyô-koji, ou Youïma, le légendaire Vimalakirtti, un prêtre hindou, contemporain du Bouddha, qui fit le miracle de réunir des milliers de personnes dans une chambre de dix pieds de côté. D'où la dimension traditionnelle que Tchômei, à son tour, avait adoptée pour sa hutte et qu'il rappelle ici, modestement, en laissant entendre que la cellule ne fait pas le saint.

5. Shouri-Hanndokou, un homme du vulgaire et le plus sot des disciples du Bouddha. On raconte que, complétement dénué de mémoire, il portait toujours, suspendue à son cou, une tablette où était inscrit son nom.

Digitized by Google

obscur qui te trouble ? » Mon cœur n'a rien répondu. Ma langue a seulement répété d'elle-même, deux ou trois fois, l'invocation au Bouddha[1]. Et c'est tout.

Écrit le dernier jour de la lune de germinal[2] de la deuxième année de l'ère Kennryakou[3], dans sa hutte de Toyama, par le bonze Renninn[4].

---

L'ombre de la lune
Disparaît derrière la montagne :
Que c'est triste !
Ah ! que je voudrais voir
La lumière éternelle[5] !

---

1. Le *nemmboutsou*, prière consistant à répéter les mots *Namou Amida Boutsou*, « Je t'adore, ô éternel Bouddha ! »
2. *Yayoï*, ancien nom du troisième mois. Ce mot, écrit avec deux caractères chinois qui signifient « pousser de plus en plus », répond tout à fait au « germinal » du calendrier révolutionnaire.
3. 1212.
4. *Sômon*, bonze, *Renn-inn*, « Postérité du Lotus », nom que Tchômei avait pris lors de son entrée en religion.
5. Poésie ajoutée par un pieux éditeur. Elle est de Minamoto no Souéhiro, qui fut gouverneur de Shimotsouké au temps de Tchômei, et se trouve dans le *Shinn-tchokoucennshou* (1232 ; voir ci-dessus, p. 203).

Digitized by Google

# V. — PÉRIODES DE NAMMBOKOUTCHÔ ET DE MOUROMATCHI

## I. — LA PROSE

### A. OUVRAGES D'HISTOIRE

A cette époque, l'histoire est représentée par deux genres distincts : les récits de guerre continuent ; mais en même temps, on voit s'inaugurer l'histoire philosophique.

#### *a.* — RÉCITS HISTORIQUES

##### LE TAÏHÉIKI

Après les troubles civils de Hôghenn et de Héiji, racontés dans les deux écrits qui portent le nom de ces êres, après la formidable lutte des Taïra et des Minamoto, illustrée par le *Héiké Monogatari* et le *Ghemmpei Séisouiki*, la longue rivalité des cours du Sud et du Nord devait être à son tour l'objet d'un important ouvrage : le *Taïhéiki*, « Histoire de la grande Paix », qui constitue ainsi le cinquième et dernier des grands récits de guerre du moyen-âge japonais[1].

En dépit de son titre, l'« Histoire de la grande Paix » ne contient guère que des tableaux de violences : ses 41 volumes représentent un demi-siècle de conspirations, de batailles, d'intrigues accompagnées de sentences capitales ou de bannissements perpétuels[2]. La tradition lui donnait comme auteur,

1. Je ne rappelle que pour mémoire le *Maçou-Kagami* (ci-dessus, p. 228), écrit par un partisan de la dynastie du Sud, probablement vers 1360.

2 L'ouvrage avait porté successivement trois autres titres, avant

Digitized by Google

d'après un commentaire de l'an 1470, un lecteur de l'empereur Go-Daïgo (1319-1338), le bonze Ghenné, dont l'œuvre, continuée par une série d'autres bonzes, aurait été achevée en 1382; mais un journal intime bien plus ancien l'attribue à un autre religieux du mont Hiéi, Kojima, dont il note la mort en 1374; et comme les récits du Taïhéiki s'arrêtent en 1367, on peut donc en conclure qu'il dut être rédigé aux environs de l'an 1370. Composé par un bonze, comme en témoigne d'ailleurs le fatras bouddhiste qui s'y trouve étalé en cent endroits où la théologie n'a que faire, et par un érudit, comme le montrent assez mille expressions ou allusions chinoises également déplacées, le Taïhéiki est cependant écrit dans une prose poétique, qui se change souvent en vers, et qui annonce déjà le style harmonieux et orné qu'on retrouvera dans les drames lyriques.

### LE PRINCE OHTÔ S'ENFUIT A KOUMANO[1]

Annçatsou Hôghenn Kôcenn[2], ayant appris on ne sait comment [où se trouvait le prince], arriva à l'aurore au Hannya-ji[3], à la tête de cinq cents cavaliers. A ce moment, le prince était seul : personne auprès de lui qui pût, par une défense d'un instant, favoriser sa fuite. De nombreux soldats étant déjà entrés dans l'enceinte du temple, il ne pouvait davantage s'échapper sous un déguisement. Donc, pour se suicider[4], il commençait déjà à ôter ses vêtements; « mais, pensa-t-il, quand tout sera perdu, j'aurai toujours le temps de me couper le ventre. » Il regarda vers l'autel. Au devant se trouvaient trois coffres contenant des livres du *Daïhannya*[5], qu'on était en train de lire. Pour deux de ces coffres, le couvercle n'était pas encore ouvert; d'un autre, le couvercle était

de recevoir celui sous lequel il est connu aujourd'hui. Ces titres antérieurs ne répondaient pas mieux à son véritable caractère.

1. Dans la province de Kii. — Ohtô no miya, surnom du prince Morinaga, fils de l'empereur Go-Daïgo. Nommé shôgoun en 1333, il fut vaincu dans sa lutte contre Ashikaga Takaouji, enfermé dans une cave à Kamakoura, et finalement assassiné en 1335. L'histoire qu'on va lire nous fait assister à un curieux épisode de sa carrière.

2. Nom d'un bonze guerrier, adversaire du prince. *Hôghenn* est un titre ecclésiastique.

3. Le « Temple de la Sagesse », où Morinaga s'était réfugié.

4. Pour faire le *harakiri*.

5. « La Grande Sagesse », livre sacré bouddhique, en six cents volumes.

Digitized by Google

ôté, et la moitié des livres sacrés avaient été sortis. Dans ce dernier coffre, il mit son auguste corps et il se coucha au fond; et, plaçant sur lui beaucoup de livres sacrés, il resta là, récitant en son cœur une formule magique[1] pour que son corps disparût. Il avait dégainé son sabre, pareil à de la glace, et le tenait appliqué contre son auguste ventre, prêt à l'y plonger s'il était découvert. Il entendit les paroles d'un soldat : « Le prince est ici! » Et ce qui se passa dans son auguste cœur, il n'est pas difficile de se l'imaginer.

Les soldats envahirent le temple et cherchèrent sous l'autel, sur le plancher, partout, sans négliger un seul endroit; mais en vain. « Ces choses-là sont suspectes : ouvrons ces coffres de Daïhannya et voyons. » Ce disant, ils ouvrirent les deux coffres fermés, enlevèrent les livres sacrés, cherchèrent en retournant les coffres; mais il n'y était pas. Donc, laissant de côté le coffre qui était déjà ouvert, les soldats quittèrent tous le temple.

Le prince, dont la vie était ainsi sauvée par miracle, se croyait en rêve et demeurait immobile dans son coffre. « Mais si les soldats revenaient et s'ils cherchaient avec plus de soin? » Dans cette auguste pensée, il se transporta en un des coffres que les soldats avaient fouillés. Suivant son auguste attente, les soldats reparurent de nouveau. « Il faut nous méfier du coffre que nous n'avons pas encore examiné! » Ce disant, ils cherchèrent, en sortant tous les livres sacrés, puis ils se mirent à rire : « Quand nous avons bien cherché dans le coffre de Daïhannya, le prince Ohtô n'y était pas, mais il y avait Ghennzo Sannzô, de la grande Tô[2]! » A cette plaisan-

1. *Majinaï*. Ce mot, qui veut dire « mélange », s'explique sans doute par l'idée que l'action magique mêle le subjectif à l'objectif, en donnant à la pensée une influence directe et physique sur les phénomènes extérieurs.

2. Calembour sur *Oh-tô*, « Grande tour », nom du prince, et *Oh-Tô*, « Grande (dynastie des) Tô ». En effet, Ghennzo Sannzô était un fameux bonze chinois du VII^e siècle (époque où commença de régner la dynastie des Thang, dont le nom se prononce *Tô* en sino-japonais); il passa dix-sept ans dans l'Inde pour recueillir des écritures sacrées qu'il traduisit du sanscrit en chinois; et par conséquent, les soldats s'amusent à la pensée que, cherchant le prince, ils n'ont trouvé que l'œuvre de Sannzô.

Digitized by Google

terie, tous les soldats éclatèrent de rire et sortirent en passant la porte. « Ceci, pensa le prince, est uniquement dû à ma dévotion envers Marishitenn[1] et à la protection des seize bons dieux[2]. » Et des larmes de joie mouillèrent sa manche.

Ainsi, son asile près de la Cité du Sud[3] n'étant plus sûr, il quitta le Hannyaji et se dirigea vers Koumano. De sa suite étaient... [Énumération de neuf hommes de guerre, qui portent chacun deux ou trois noms.] Le prince et les siens, mettant des vêtements couleur de kaki[4], emportant des boîtes de voyage, enfonçant leur chapeau jusqu'aux sourcils, et choisissant le plus âgé d'entre eux comme conducteur de pèlerinage, feignirent donc d'aller visiter le temple de Koumano.

Ce prince, élevé dans le palais du dragon, dans le palais du phénix[5], n'était guère sorti de son toit de fleurs ni de sa voiture parfumée. Le long chemin à pied allait sans doute bien le fatiguer! Les gens de sa suite étaient inquiets. Mais, contre leur attente, comme qui connaît toutes ces choses-là, ayant mis de misérables guêtres et des sandales de paille, sans paraître las le moins du monde, il ne négligeait jamais d'offrir les bandelettes[6] ni de faire ses dévotions aux divers temples. Si bien que les pèlerins qu'ils rencontrèrent en route et même les bonzes des montagnes[7] versés en ces matières ne purent rien découvrir[8].

1. Maritchi Déva, une déesse de la Lumière, devenue au Japon un dieu défenseur.
2. *Jou-rokou zennshinn;* sans doute les Seize Rakan (premiers disciples du Bouddha).
3. *Nannto,* c'est-à-dire Nara, située au sud de Kyôto.
4. Couleur jaune sombre du fruit du plaqueminier (Diospyros *haki*).
5. Expressions chinoises pour désigner le palais impérial. La suite de la phrase montre encore mieux à quel point l'auteur aime ce style.
6. Voir plus haut, p. 161, n. 1.
7. Voir p. 202, n. 1.
8. Ici, nous passons, sans transition, de la prose à la poésie, c'est-à-dire à un morceau qu'aucun signe extérieur ne distingue de la prose, mais qui n'en est pas moins de la poésie par son rythme alterné comme par son essor lyrique. C'est une des pages les plus estimées du Taihéiki.

Digitized by Google

Comme ils regardent au loin
Le port de Youra[1],
Au large passent à la rame les bateaux
Dont on manie le gouvernail.
Comme les hamayou de la plage,
Combien de fois repliées
On ne sait, sur les chemins des vagues
Chantent les pluviers[2].
Les montagnes lointaines du chemin de Kii
Sont à peine distinctes;
Les vagues de la grève
Viennent battre les pins
De Foujishiro.
Tandis qu'on voit ailleurs
Waka et Fouki-aghé,
L'Ile-Joyau[3]
Est polie par la Lune,
Et maintenant son éclat
Se renouvelle. Cependant,
Le chemin du voyage
Sur les bords contournés du long rivage
Brise le cœur[4]
Comme de coutume.
Les arbres du village désert,
Pleins de pluie,
La cloche du temple éloigné,
Qui envoie le soir,
Font naître la mélancolie.
Juste à ce moment,
A Kirimé no Ohji
Ils daignèrent parvenir.

Ce soir-là, ils passèrent la nuit dans la rosée d'un petit

1. Dans l'île d'Awaji (ci-dessus, p. 130, n. 4), en face du fameux paysage de Waka, sur le rivage de Kii.
2. Les *tchidori* (voir *ibid.*). Aux yeux du poète, les vagues sont repliées comme les feuilles de la plante *hamayou*, espèce d'*omoto* (Rhodea japonica), une liliacée qu'on trouve en abondance au bord de la mer.
3. *Tama-tsou-shima.*
4. Voir p. 168, n. 4.

Digitized by Google

temple. A l'aurore, ayant offert des bandelettes de remerciements, ils demandèrent le chemin de la rivière Totsou, et ils repartirent.

---

## *b.* — HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

### LE JINNÔ-SHÔTÔKI

Le *Jinnô-Shôtôki*, « Histoire de la succession légitime des divins empereurs », fut une œuvre importante surtout par la nouveauté de ses tendances. L'auteur, Minamoto no Tchikafouça (1293-1354), est appelé plus souvent Kitabataké Tchikafouça, du nom de la grande famille des Kitabataké, seigneurs d'Icé, à laquelle il appartenait. Il joua un rôle actif, en faveur de l'empereur Go-Daïgo, dans les troubles politiques qui marquèrent la première moitié du XIVe siècle. Son ouvrage, publié sans doute entre 1340 et 1345, avait naturellement pour but de soutenir les droits de la dynastie du Sud. Des six volumes dont il se compose, le premier remonte à la création du monde pour établir que Jimmou Tennô descendait bien de la déesse du Soleil; les quatre suivants, dans le même esprit, résument l'histoire du Japon jusque vers la fin du XIIIe siècle; le dernier enfin nous raconte, jusqu'en 1339, les faits caractéristiques de l'époque où vivait l'auteur. Dans cet ouvrage, pensé à la chinoise par un véritable homme d'Etat, on trouve maintes considérations excellentes sur les principes d'un bon gouvernement, en particulier sur les rapports du pouvoir central avec les fonctionnaires, que Tchikafouça voudrait protéger contre tout favoritisme en matière d'avancement; ailleurs, il condamne les sinécures, les biens de mainmorte, tous les abus qu'il note dans l'administration de son temps. Mais le principal intérêt du Jinnô-Shôtôki réside, évidemment, dans la thèse générale qui en est la pensée maîtresse et qui constitue le premier essai, bien timide encore, d'une philosophie de l'histoire au Japon.

Pour donner une idée de l'esprit et du style de l'auteur, il me suffira de traduire fidèlement la première page de son livre.

Digitized by Google

### LE PAYS DES DIEUX

Le Grand Japon[1] est le Pays des dieux[2]. L'ancêtre céleste[3], aux origines, en fonda le principe, et la déesse du Soleil daigna le transmettre à sa longue lignée[4]. Notre pays, seul, est semblable chose. Il n'y a rien de pareil dans les pays étrangers[5]. C'est pourquoi on l'appelle le Pays des dieux.

Dans l'âge des dieux, on l'appelait « le Pays des frais épis de mille et cinq cents automnes, de la luxuriante plaine de roseaux[6] ». Depuis l'origine de l'ouverture du Ciel et de la Terre, ce nom existait. L'ancêtre céleste, l'Auguste dieu qui se tient éternellement sur la Terre, lorsqu'il daigna donner mandat à la divinité mâle et à la divinité femelle[7], dans son auguste parole[8] employa déjà

1. *Oh-Yamato,* à la japonaise; *Daï-Nihon,* à la chinoise. *Yamato* est le nom de province (ci-dessus, p. 70, 76) qui fut appliqué à tout l'empire durant les premiers siècles et dont l'usage se maintint ensuite dans la littérature. *Nihon* ou *Nippon,* qui n'apparaît dans les documents officiels que vers la fin du VIIe siècle, est, comme « Japon », une corruption de *Jih-pên,* prononciation chinoise de deux caractères qui signifient « origine du soleil », et que les Chinois employèrent pour désigner l'archipel situé à l'est de leur pays.

2. *Kami no Kouni,* ou *Shinn-Kokou.*

3. Kouni no toko-tatchi. Voir au Kojiki, II, ci-dessus, p. 37.

4. Kojiki, XXX (ci-dessus, p. 58).

5. On retrouvera cette affirmation, éternellement répétée jusqu'à l'heure présente même, à la première page de presque tous les livres écrits sur le Japon par des Japonais. Par exemple, dans une *Histoire du Japon* récemment publiée : « L'Empire japonais a une origine différente de celle des autres Etats; etc. » Cet orgueil national est un peu naïf; mais il faut cependant reconnaître que, par l'effet combiné de la polygamie, de l'adoption et d'un loyalisme ennemi des révolutions trop complètes, l'empereur actuel du Japon est bien, en fait, le représentant de la plus vieille maison régnante du monde.

6. Voir plus haut, p. 27, n. 5.

7. Izanaghi et Izanami (Kojiki, III, ci-dessus, p. 38).

8. *Mi-koto* (comp. ci-dessus, p. 33). Tchikafouça embellit le rôle de ce dieu, qui n'est guère que mentionné dans la mythologie authentique, mais que les théologiens tendirent à faire passer, peu à peu, pour un Etre suprême à la chinoise et qui manqua même de supplanter, au XIVe siècle, l'antique déesse de la Nourriture dans un des deux grands temples d'Icé. Notre auteur n'avait d'ailleurs aucun respect de la vérité, historique ou légendaire, dès qu'il croyait pouvoir la faire servir à quelque fin politique. C'est à lui qu'on doit les étonnantes généalogies d'après lesquelles les Minamoto descen-



Digitized by Google

ce nom. Et comme ce nom fut aussi prononcé quand la Grande et auguste déesse qui brille dans les cieux daigna faire la cession à son auguste Petit-Fils céleste[1], il faut savoir que telle est bien la dénomination primordiale[2].

## LE PREMIER PÈRE DU PEUPLE[3]

Il s'appelait l'auguste souverain Prince d'Iharé du divin Yamato[4]. Ensuite, le nom de Jimmou lui fut respectueusement donné[5]. Il était le quatrième auguste enfant du dieu terrestre l'Auguste Chaume-de-çormorans-incomplètement-réuni[6]; son auguste mère était la Bonne-Princesse-Joyau, la seconde fille du Seigneur de l'Océan, dieu des mers[7]. Il daigna être le céleste Petit-Fils de l'auguste Izanaghi à la sixième génération, de l'auguste Grande déesse du soleil, à la cinquième. Ce nom de Prince d'Iharé du divin Yamato est de la langue du Yamato, à l'âge des dieux. Jimmou est l'auguste nom, tiré de la langue de la Chine, qui fut respectueusement fixé au moyen-âge[8]. En outre, depuis cet auguste règne, comme on changea de place à chaque règne le siège de l'auguste palais[9], on fit un auguste nom en donnant le nom de ce

daient de Yamato-daké (ci-dessus, p. 71); les Taïra, de l'empereur Tchouaï (p. 75); les Takashina, de l'empereur Ninntokou (p. 77); les Ohoyé, de la déesse du Soleil elle-même.

1. Ninighi. Voir le Kojiki, XIV, XXX et XXXIII, ci-dessus, p. 44, 58 et 59.

2. Autre inexactitude; car comment supposer que les Japonais primitifs aient jamais employé, autrement que comme une périphrase poétique, un nom qui, dans ce texte, compte 18 syllabes et, dans le Kojiki, XXX, où il apparaît sous sa forme la plus complète, 24 syllabes, soit la longueur de deux alexandrins?

3. *Hito no oya,* « père (ou chef) des hommes », empereur.

4. Voir au Kojiki, XLIII, ci-dessus, p. 69.

5. Par Ohmi no Mifouné, qui, sous le règne du 50e empereur, Kwammou (782-805), choisit des noms posthumes (*okourina*) pour tous les souverains précédents. Jimmou reçut ainsi le nom fameux sous lequel il est connu aujourd'hui, plus de quatorze siècles après la date traditionnelle de sa mort.

6. Kojiki, XLII (ci-dessus, p. 69).

7. Kojiki, XL et XLIII (ci-dessus, p. 64 et 69).

8. *Tchouko,* « antiquité du milieu », qui, pour les Japonais, est la période antérieure à l'usurpation des shôgouns (du VIIIe siècle à la fin du XIIe)

9. Voir p. 70, n. 2.

Digitized by Google

lieu. C'est ainsi que cet auguste souverain est appelé aussi le Prince de la Plaine des chênes[1].

# B. SÔSHI

## LE TSOURÉ-ZOURÉ-GOUÇA

Des deux périodes les plus stériles qu'ait connues la littérature japonaise, celle de Kamakoura et celle de Nammbokoutchô, la première nous avait offert pourtant, avec Kamo Tchômei, une figure intéressante : la seconde nous présente aussi, en la personne du bonze Kennkô, un écrivain original, dont le *Tsouré-zouré-gouça* vient par bonheur compenser l'ennui des éternels récits de guerre de l'époque et nous apporter, après le Makoura no Sôshi et le Hôjôki, un troisième zouïhitsou, digne de ses devanciers.

Kennkô naquit en 1283, de la vieille famille des Ourabé[2], qui prétendait se rattacher, par le prince Foujiwara no Kamatari[3], au dieu Koyané lui-même[4]. Son père, Ourabé Kanéaki, était desservant du temple shintoïste de Yoshida, près de Kyôto. Appelé d'abord Kanéyoshi, notre auteur prit plus tard le nom de Kennkô, lorsqu'il passa au bouddhisme. D'où ses divers noms de Yoshida Kanéyoshi ou Yoshida Kennkô, en raison de son bourg natal; de Kennkô Hôshi, « le bonze Kennkô » ; et enfin, de Kennkô, tout court. Dans sa jeunesse, le futur religieux nous apparaît comme un esprit curieux d'études variées, épris des doctrines de Lao-Tseu aussi bien que de la poésie japonaise, mais plutôt mondain, heureux de faire son chemin à la cour et de devenir, sous les auspices de l'ex-empereur Go-Ouda[5], un brillant officier de la garde. Mais, à la mort de son protecteur, changement subit : à quarante-deux ans, la tonsure,

1. Voir p. 70. — Tchikafouça analyse ensuite, avec la même sécheresse, les règnes suivants, en se plaçant toujours au point de vue généalogique qui doit lui permettre d'établir la légitimité de la dynastie méridionale.
2. Voir p. 32, n. 2.
3. Nakatomi no Kamatari (614-669), qui, le premier, reçut de l'empereur Tenntchi le nom de Foujiwara.
4. Voir au Kojiki, XVI, ci-dessus, p. 47.
5. 1275-1287; mort en 1324.

Digitized by Google

et désormais, série de voyages ou de séjours en des lieux éloignés, sauf quelques brefs retours à la capitale. Etait-ce dégoût du monde devant la perte d'un maître qui était à la fois un ami et un soutien, ou désir d'échapper, sous le vêtement religieux, aux represailles possibles du parti qui arrivait aux affaires? La psychologie fuyante de notre auteur ne permet guère de décider ce point Sa situation était d'ailleurs difficile, entre la cour du Sud, qui avait gardé ses préférences, et la cour du Nord[1], qui l'appelait à Kyôto pour des réunions littéraires auxquelles le premier des « Quatre rois célestes[2] » pouvait malaisément se dispenser de venir. Il eut du moins le mérite, à l'heure de sa mort (1350), de refuser les suprêmes présents de la dynastie qu'il regardait comme illégitime, et qui lui fit d'ailleurs les funérailles solennelles que méritait un homme de sa valeur[3].

Pourtant, Kennkô reste un mystère. Fut-il un bonze sérieux ou un terrible sceptique? Sur ce point essentiel, les critiques indigènes n'ont jamais pu se mettre d'accord. Les uns le tiennent pour un saint homme, d'une piété tout à fait sincère. Pour d'autres, à commencer par Mourô Kyouçô[4], il fut un mauvais prêtre; et à l'appui, on invoque surtout, d'abord, une vieille histoire du Taïhéiki[5], où Kennkô est accusé d'avoir servi un adultère en écrivant les lettres d'amour que Kô no Moronao adressait à la femme d'Enya Takaçada[6]; puis, un passage du

1. Représentée par l'empereur Kômyô, celui qui, en 1336, fut proclamé empereur par Takaouji et qui, l'année suivante, donna le titre de shôgoun à ce premier des Ashikaga.

2. *Shi-Tennô*, expression empruntée à la mythologie hindoue (où le monde est protégé contre les démons par quatre dieux dont chacun garde un des points cardinaux), et appliquée notamment aux quatre rois du pauvre royaume qu'était la poésie du temps de Kennkô, à savoir Kennkô lui-même et trois autres bonzes : Ton-a, Jôbenn et Kéioun.

Comme exemple des poésies de Kennkô, en voici une, tirée de son recueil personnel (v. p. 233, n. 1), qui pourra servir du même coup à montrer la souplesse de son caractère :

Je dois me consoler,
Pensant avec résignation, hélas!
Que c'est l'ordinaire (du monde),
Puisque ce monde n'est pas
Pour moi seul.

3. Il reçut le titre posthume de *gon-sôzou*, vice-évêque. Comp. p. 184, n. 2.

4. Voir ci-dessous, p. 336.

5. Voir plus haut, p. 267.

6. Histoire rendue fameuse par le mélange qu'en firent, avec celle des Quarante-sept fidèles, Tchikamatsou Monnzaémon et Takéda Izoumo (ci-dessous, p. 414, n. 3).

Digitized by Google

Enntaïréki[1], d'après lequel Kennkô sexagénaire aurait séduit, sous couleur de lui donner des leçons de poésie, la fille de Tatchibana no Naritada, gouverneur d'Iga. Mais le Taïhéiki, toujours si romanesque, n'est pas une autorité; les suppositions du Enntaïréki semblent détruites par ce fait que le gouverneur lui-même voulut avoir Kennkô pour l'assister à son lit de mort; et quant à Mourô Kyouçô, il haïssait trop les bonzes pour vérifier ces racontars. A défaut d'indications extérieures, il faut consulter l'ouvrage lui-même.

*Tsouré-zouré-gouça* peut se traduire par : « Variétés des moments d'ennui. » C'est un fouillis de réflexions, d'anecdotes et de maximes jetées pêle-mêle sur le papier, durant cinq ou six années, aux alentours de 1335. Kennkô ne semble pas avoir songé à les publier; c'est seulement après sa mort que son ancien disciple, Myôshô Marou, apporta les précieuses feuilles au fin lettré Imagawa Ryôshoun, qui s'empressa de les faire paraître, en donnant pour titre à ces essais les premiers mots de leur début[2] et en les divisant en 243 chapitres. Dans un tel écrit, il serait bien inutile de chercher, comme ont fait certains commentateurs, quelque exposé sectaire du bouddhisme ou du taoïsme[3]; mais on y peut trouver, avec les résultats d'une large expérience humaine, d'utiles renseignements sur le caractère moral de l'auteur. Or, à parcourir cette œuvre riche d'impressions et de confessions sincères, on rencontrera des passages que les critiques ont interprétés dans le sens le plus défavorable à Kennkô. On l'a traité d'ivrogne pour avoir parlé du saké en des termes qui ne sont pas ceux d'un pur abstinent[4]; mais où est, chez nous, l'honnête curé dont le cœur ne soit réjoui à la vue d'une vieille bouteille? On l'a traité de débauché pour avoir parlé de la femme et de ses dangers avec des expressions trop lyriques[5]; mais, devenu chaste, il avait bien le droit de se souvenir qu'il ne l'avait pas toujours été, et ce n'est d'ailleurs pas avec de la pruderie qu'on peut se faire écouter de la jeunesse. On l'a traité d'être déplaisant pour avoir trop franchement avoué son mépris du mariage et son peu de goût pour les enfants[6]; mais quoi de plus logique chez qui a fait profession

1. La « Grande chronique » du daïjinn Nakazono (*sono=enn*) Kimikata (1279-1349).
2. Tsouré-zouré narou mama ni..., « Comme j'ai des moments d'ennui... ». Voir plus bas, p. 278.
3. Le système de Lao-tseu, fondé sur l'idée du *Tao* (Loi de l'univers).
4. Voir ci-dessous le chap. Ier, dernière phrase (qui d'ailleurs a son correctif au chap. CXVII, n° 4), et surtout la fin du chap. CLXXV.
5. Chap. III, VIII, IX; et comp. le chap. CVII.
6. Chap. VI, LXXII, CXLII, CXC.

Digitized by Google

de célibat? En tout cela, l'homme et le moine se combinent pour former un type de vieux garçon assez sympathique, et qui le devient plus encore lorsqu'on médite à loisir les pensées et les conseils, d'une si intime sagesse, qui remplissent la majeure partie de son écrit[1]. En somme, pour qui rapproche sa vie et son livre, Kennkô ne fut ni un Tchômei, ni un monstre : il fut un homme du monde qui, même dans la vertu, conserva un certain cynisme. Le plus grave reproche qu'on puisse lui faire, c'est d'avoir été trop souple, trop habile à louvoyer entre plusieurs politiques, trop porté à ne jamais contrarier les sentiments ou les idées d'autrui et à ménager toutes choses[2]. A tous ces points de vue, son nom même est un symbole : lorsqu'il voulut prendre un nom bouddhique, il garda les deux caractères chinois qui composaient son nom laïque, se contentant d'en changer la prononciation antérieure[3] : de sorte qu'en Kennkô, Kanéyoshi subsista toujours.

Le Tsouré-zouré-gouça est un de ces écrits originaux, si rares dans toutes les littératures, qui méritent une étude plus attentive que maints gros ouvrages prétentieux. Je vais donner, d'abord, une traduction suivie des premiers chapitres, puis quelques passages choisis, çà et là, parmi les plus caractéristiques, dans les chapitres ultérieurs.

---

## TSOURÉ-ZOURÉ-GOUÇA

### LIVRE PREMIER[4]

Comme j'ai des moments d'ennui, toute la journée, en face de mon écritoire, je note, sans raison particulière, les bagatelles qui me passent par l'esprit : ce qui est, en vérité, une chose étrangement amusante.

1. Plus de 150 chapitres, dans un ouvrage qui en compte moins de 250.

2. C'est l'opinion de M. T. Ishikawa, professeur à l'Ecole supérieure de Tôkyô, dans son *Étude sur la littérature impressionniste au Japon*, thèse de doctorat présentée à l'Université de Paris, 1909 (voir p. 69 et suivantes).

3. Ces caractères, prononcés à la chinoise, ne devenaient pas un vrai nom bouddhique, mais ils en avaient l'air.

4. L'ouvrage se compose de deux volumes (chap. 1 à 113 et 114 à 243).

Digitized by Google

I

Les hommes, naissant en ce monde, envient bien des choses. L'auguste trône du mikado est vraiment respectable; et même la dernière feuille du Jardin de Bambous n'est pas de semence humaine[1]. L'aspect du premier ministre, sans contredit, et celui même des fonctionnaires autorisés à avoir des gardes, sont imposants; leurs enfants et petits-enfants, fussent-ils dans la misère, conservent leur élégance. Les gens de la classe vulgaire, profitant de la fortune, rencontrent une bonne chance et paraissent contents; mais ils n'en sont pas plus estimables[2].

Nul n'est plus malheureux qu'un bonze. Parmi les autres hommes, « on en fait aussi peu de cas que d'un simple bout de bois », écrit Sei Shônagon[3]; et avec raison. Cette condamnation énergique n'est cependant point parfaite. Les hommes qui ont entièrement renoncé au monde peuvent être plus heureux qu'on ne croit.

Les hommes désirent avoir un bel extérieur. Si quelqu'un dit des choses agréables à entendre, avec grâce et sans trop parler, on aime à rester en sa présence; mais les gens qui, avec une jolie apparence, ont un caractère inférieur, sont vraiment déplorables. La grâce et l'aspect extérieur sont deux choses qu'on tient de naissance; mais pourquoi ne pourrait-on pas rendre le cœur de plus en plus sage? Cependant, les hommes qui ont bon cœur, s'ils n'ont pas d'esprit, semblent perdre leurs qualités et sont méprisés même du vulgaire. Ce qu'on doit rechercher, c'est le chemin de la véritable science, des classiques chinois, de la poésie japonaise, de la musique, des anciennes coutumes, des affaires publiques; dans toutes ces connaissances, devenir le miroir des hommes[4], tel doit être notre désir. Au demeurant, avoir une écriture

1. L'expression « Jardin de Bambous » désigne, en souvenir d'un empereur chinois qui fit construire un palais dans un jardin ainsi planté, la famille impériale, dont les moindres princes apparaissent comme des êtres surhumains.
2. Le culte des Japonais pour les vieilles familles leur a toujours fait mépriser les parvenus.
3. Voir plus haut, p. 201.
4. Servir d'exemple aux autres.

Digitized by Google

élégante et rapide, une belle voix, savoir bien chanter, et n'être pas un abstentionniste[1], voilà ce qui convient à l'homme.

II

Oubliant les leçons des anciens sages et les malheurs du peuple, oubliant la décadence du pays, ne songer qu'à briller en toutes sortes de choses et à en tirer vanité, c'est vraiment regrettable. « Comme vêtements, comme chapeau, comme voiture, employez ce que vous avez : ne recherchez pas les choses d'apparat; » ainsi s'exprime le testament du seigneur Koujô[2]. Et dans le livre où il décrivit les choses du Palais, l'ex-empereur Jountokou[3] dit : « Pour le mikado, les choses les plus simples sont les meilleures. »

III

Bien que fort distingué à d'autres égards, un homme qui n'aime pas les femmes est insipide : telle une coupe à saké de pierre précieuse, sans fond. Mais, sous les atteintes de la rosée et de la gelée, errer à l'aventure, avoir le cœur sans cesse préoccupé d'échapper aux conseils des parents et aux reproches du monde, être toujours inquiet et souvent, seul, ne pouvoir dormir, voilà qui est amusant[4]! Avoir l'estime d'une femme sans être follement épris d'elle, tel est le juste milieu qu'il faut désirer.

IV

Ne pas oublier les choses de la vie future, suivre la voie des Hotoké[5], c'est à quoi nous devons tendre[6].

1. *Ghéko,* « porte inférieure », par opposition à *jôko,* buveur, « porte supérieure », en souvenir, dit-on, d'une maison de plaisance, en Chine, où l'on mettait en haut, c'est-à-dire à l'étage le plus frais, les gens qui aimaient à boire, et en bas, à l'étage le plus chaud, les hommes sobres.

2. Koujô Moroçouké, d'une branche cadette des Foujiwara, premier ministre sous Mourakami (947-967). C'est l'ancêtre de la princesse Sadako, qui, ayant épousé en 1900 le prince héritier Yoshihito, est devenue en 1912 impératrice du Japon.

3. Voir p. 236, n. 2. L'ouvrage cité est le *Kimmpi-Shô,* « Abrégé des choses cachées (coutumes intimes) du Palais ».

4. Kennkô se moque des jeunes gens, avec une certaine indulgence.

5. C'est-à-dire, surtout, du Bouddha lui-même.

6. On voit que les chapitres du Tsouré-zouré-gouça sont de lon-

Digitized by Google

V

Sans être de ceux qui, plongés dans le malheur et la tristesse, se décident tout à coup à quitter le monde et se rasent la tête, fermer tranquillement sa porte et passer ses jours sans rien attendre, quoi de plus agréable! Comme disait le tchounagon Akimoto[1], il faut « voir la lune des montagnes, sans être exilé »; je suis de cet avis.

VI

Sachant bien que je ne suis nullement extraordinaire, à plus forte raison ne voudrais-je pas avoir d'enfants. Le premier ministre Koujô[2], le ministre de la gauche de Hanazono[3] ne désiraient de postérité ni l'un ni l'autre. Le ministre de Somédono[4] disait : « Mieux vaut n'avoir pas d'enfants : il est trop pénible d'avoir des enfants peu intelligents. » Ceci se trouve dans le récit du vieillard Yotsoughi[5]. Le grand prince Shôtokou[6], quand il fit bâtir son propre tombeau, coupa tous les chemins qui y conduisaient, afin que ses descendants n'y apportassent point d'offrandes.

VII

Sans disparaître comme la rosée de la plaine d'Adashino[7], sans se dissiper comme la fumée de la montagne Toribé[8], si on pouvait rester en ce monde éternellement, comment comprendrait-on la tristesse des choses? La vie nous est chère parce qu'elle est incertaine. Pourtant, si

gueur fort inégale : tantôt plusieurs pages, tantôt, comme ici, une ou deux lignes.

1. Qui, après la mort de son maître, l'empereur Go-Itchijô (1036), se fit bonze et prit sa retraite sur le mont Ôh-hara.
2. Koujô Korémitchi, des Foujiwara, premier ministre sous Go-Shirakawa (1156-1158).
3. Minamoto no Arihito, ministre sous l'empereur Toba (1108-1123), ainsi appelé du nom du palais qu'il habitait.
4. Surnom analogue de Foujiwara Yoshifouça, ministre sous l'empereur Séiwa (859-876).
5. C'est-à-dire dans le Ôh-Kagami (voir p. 229).
6. Shôtokou Taïshi, le fameux promoteur du bouddhisme (572-621).
7. Un cimetière près de Kyôto.
8. Où on pratiquait la crémation, à l'est de la capitale.

Digitized by Google

nous considérons les êtres vivants, nul ne dure plus longtemps que l'homme. L'éphémère n'atteint pas le soir; la cigale de l'été ne connaît ni le printemps ni l'automne. Il est agréable et aisé de passer une année sans rien faire. Si l'on s'attache beaucoup à la vie, mille ans s'écouleront comme le songe d'une nuit. Mais dans ce monde passager, à quoi bon laisser notre vilaine figure? Quand on vit longtemps, on n'en a que plus de honte. Il serait bon de trouver la mort avant quarante ans, tout au plus. Après cet âge, on n'a plus le cœur d'être honteux de sa vilaine figure. On se met en avant dans toutes les réunions, on se vante de ses enfants et de ses petits-enfants, on désire la longévité pour assister aux succès qui leur sont promis; on devient avare en toutes circonstances, sans penser à la tristesse des choses : c'est méprisable.

VIII

Rien n'égare le cœur des hommes de ce monde autant que la passion charnelle. Le cœur de l'homme en est ridicule. Bien qu'on sache que le parfum n'est qu'une chose empruntée, un encens dont on a imprégné les vêtements pour un temps très court, cependant le cœur bat plus fort lorsqu'on sent l'odeur exquise. L'ermite de Koumé[1], voyant la jambe blanche d'une femme qui faisait la lessive, en perdit son pouvoir surnaturel; et cela se conçoit : car l'apparence élégante et potelée des bras, des jambes et de la peau n'est pas une qualité étrangère.

IX

C'est la belle chevelure d'une femme qui attire les yeux des hommes[2]. L'aspect de la personne, son caractère peuvent être connus rien qu'en l'entendant parler à travers quelque chose intermédiaire[3]. En toute occasion, par son état même[4], elle fascine le cœur des hommes. Quand

1. Nom d'un village, en Izoumi, où était né ce *seminin*. D'après la légende à laquelle notre auteur fait allusion, l'ermite de Koumé, grand magicien, était installé sur un nuage, quand la distraction qu'il se permit le fit choir lourdement sur le sol.
2. Comp. ci-dessus, p. 190, n. 1.
3. Par exemple, à travers une cloison; en tout cas, sans la voir.
4. Sans qu'elle fasse rien pour cela, sans le vouloir.

Digitized by Google

une femme s'est montrée aimable, on ne dort plus, on ne pense plus à soi-même, on supporte patiemment les choses les plus insupportables; c'est le résultat de la concupiscence. Cette passion a des racines profondes, des sources lointaines. Nombreuses sont les voluptés des Six poussières[1] : on peut cependant s'en délivrer; seule, la concupiscence ne peut être écartée. Vieux et jeunes, sages et sots, y sont également pris. C'est pourquoi l'on dit[2] qu'avec des cordes tressées en cheveux de femme, l'énorme éléphant peut être aisément lié, et qu'avec un sifflet taillé dans un sabot de femme, le cerf de l'automne est fatalement attiré. Il faut donc redouter cette fascination et s'en garder, (en luttant) contre soi-même.

x

La convenance de l'habitation est fort appréciable, bien qu'il ne s'agisse pour nous que d'un séjour temporaire. Dans la demeure d'un honnête homme, qui a une habitation paisible, la couleur de la lune semble entrer avec plus de perfection que dans les autres maisons. Pas trop neuve ni trop brillante, avec l'ombrage de vieux arbres touffus, les plantes du jardin sans trop d'artifice, les nattes du seuil et la haie de bambous s'harmonisant bien, les meubles à l'intérieur ayant comme un goût d'antiquité, cette maison inspire le respect pour celui qui l'habite.

Des meubles polis par de nombreux artisans qui s'y sont brisé le cœur, des meubles rares et précieux de Chine et du Japon, disposés en grand nombre, les arbres du jardin travaillés d'une manière forcée, tout cela dégoûte les yeux qui le regardent; c'est méprisable. Et pourtant, ceux qui habitent là pourront-ils y rester longtemps? Eux aussi doivent se dissiper comme la fumée, dans un instant! Au premier coup d'œil, voilà ce que je pense.

En général, d'après l'habitation, on peut deviner bien des choses. Le ministre du Go-Tokoudaïji[3] faisait met-

1. *Rokoujinn;* à savoir, la couleur, la voix, le parfum, la saveur, le toucher et l'intelligence.
2. Dans le *Daï-itokou-kyô* (Livre de la Grande Puissance).
3. Foujiwara no Sanéçada (p. 131).

Digitized by Google

tre des cordes sur le toit de son palais, pour écarter les milans. Ce que voyant, Saïghyô[1] : « Qu'importe si des milans viennent se poser sur un toit? Le cœur de ce seigneur est visible! » Et désormais, il n'alla plus chez lui. L'autre jour, sur le toit du palais d'Ohçaka, où réside le prince d'Aya no Koji[2], on avait mis des cordes, et je me rappelais cette histoire. Mais, en réalité, le prince avait eu pitié des grenouilles de l'étang, qu'attaquaient les corbeaux en s'assemblant sur le toit : c'est ce qu'on m'expliqua; et je trouvai qu'il avait raison. Peut-être le ministre du Go-Tokoudaïji avait-il eu un motif semblable.

XI

Au mois sans dieux[3], passant par l'endroit qu'on appelle la Plaine de Kourouçou, j'entrai dans un certain village. En cheminant par un sentier couvert de mousses, je trouvai une chaumière tranquille. Personne n'y venait faire visite, sinon l'eau qui tombait goutte à goutte d'une conduite ensevelie sous les feuilles des arbres. Sur l'autel domestique[4], on avait offert des chrysanthèmes et des rameaux d'érable. « Quelqu'un demeure donc ici : quel bonheur d'y vivre! » Tandis que, pensant ainsi, je continuais à regarder, j'aperçus dans le jardin, d'un autre côté, un grand oranger dont les branches ployaient. L'arbre était rigoureusement entouré de clôtures. Alors la chose perdit sa valeur pour moi[5], et j'aurais bien voulu que cet arbre n'existât pas!

1. Voir p. 133, n. 2.
2. Le prince Jôé, treizième fils de l'empereur Kaméyama (1260-1274).
3. *Kami-na-zouki*, le 10e mois, ainsi appelé, suivant l'interprétation traditionnelle, parce qu'à ce moment tous les dieux du pays se rendaient en Izoumo, au Grand-Temple de Kizouki (centre du culte d'Oh-Kouni-noushi : voir au Kojiki, ci-dessus, p. 52 et suivantes). Il est d'ailleurs possible que *kami-na-zouki* soit simplement une forme abrégée de *kami-namé-zouki*, et qu'il signifie « le mois de la divine gustation » (ci-dessus, p. 23, n. 3).
4. L'*akadana* (voir p. 258, n. 1).
5. Cette clôture lui ayant rappelé tout à coup qu'aucun endroit n'échappe à l'esprit de convoitise.

Digitized by Google

XII

Avec un homme ayant le même cœur que moi, tranquillement causer de choses amusantes ou des tristesses de la vie, et parler en toute franchise, voilà ce qui serait agréable. Mais comme un tel homme n'existe pas, si quelqu'un est devant moi, qui ne veut pas me contredire, il me semble que je suis seul. En échangeant des pensées sincères, on peut passer les moments d'ennui à converser en discutant des questions diverses. Mais si l'interlocuteur ne parle que de choses frivoles, il n'y a guère de profit à en tirer.

XIII

Sous la lueur de la lampe, seul, ouvrant les écrits, avoir comme amis les hommes de la vie passée, voilà l'occupation qui me console le plus. Pour la poésie, les livres mélancoliques du Monnzenn[1], le recueil des poèmes de Hakou Rakoutenn[2]; puis, les paroles de Rôshi[3], les volumes de Nannka[4]; et les divers écrits laissés par les savants de ce pays[5] : dans tous ces livres anciens, que de choses précieuses!

Les chapitres XIV à XVIII nous donnent ensuite les réflexions de Kennkô sur la musique et sur quelques autres sujets.

XIX[6]

Les transitions et changements des saisons, en toutes sortes de choses, sont intéressants. Pour la mélancolie des choses, l'automne est supérieur : c'est l'avis de tout le monde[7]. Mais ce qui renouvelle et réjouit le cœur,

1. Très vieux recueil de poésies chinoises, en treize volumes.
2. Voir p. 207, n. 5.
3. De Lao-Tseu.
4. Les 33 volumes que le philosophe chinois Sôshi avait composés sur la montagne de Nannka.
5. C'est-à-dire : du Japon.
6. Comparer ce chapitre sur les quatre saisons aux morceaux correspondants du Makoura no Sôshi (ci-dessus, p. 200) et du Hôjôki (p. 259).
7. Notamment de Mouraçaki Shikibou, dans le Ghennji (chap. XXIX).

Digitized by Google

c'est le printemps. La voix des oiseaux, en particulier, avec sa nature printanière; tandis que, grâce au bon soleil, les herbes des haies commencent à pousser. Vers cette époque, le printemps devient profond : le brouillard s'élève, et peu à peu les fleurs se mettent à s'épanouir. Alors la pluie et le vent se succèdent : alarmant nos cœurs, les fleurs se dispersent, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des feuilles vertes; et, de dix mille manières, nos cœurs sont affligés. La fleur de l'oranger a pour elle sa renommée[1]; mais le parfum du prunier nous rappelle les choses anciennes et éveille nos regrets[2]. La fraîcheur des kerries, l'incertitude des glycines, il est bien difficile d'en détacher nos cœurs.

A l'époque du Kwamboutsou[3] et au temps de la Fête[4], le feuillage frais des jeunes pousses s'épaissit. La mélancolie du monde et le besoin de sympathie chez l'homme augmentent; c'est l'opinion générale, et rien de plus certain. Dans la lune des pousses hâtives[5], alors qu'on met les iris sur les toits[6] et qu'on repique le riz[7], à la voix du râle d'eau, nos cœurs s'amincissent[8]. Avec la lune humide[9], les visages-du-soir[10] des pauvres demeures

1 Quand je sens le parfum
De la fleur d'oranger
Qui attend le mois des pousses hâtives,
C'est comme le parfum de la manche
D'une personne d'autrefois !

(Poésie de Narihira, ci-dessus, p. 102, n. 2, dans le *Kokinnshou*. — Pour le mois des pousses hâtives, voir plus bas, n. 5.)

2. Si je demande le passé
Au parfum du prunier,
La lumière sans réponse
De la lune du printemps
Demeure sur ma manche !

(C'est-à-dire : se réfléchit, silencieuse et glacée, sur ma manche trempée de larmes. — Poésie de Foujiwara no Iétaka, ci-dessus, p. 235, n. 3, dans le *Shinn-Kokinnshou*.)

3. Fête en l'honneur de la naissance du Bouddha (8e jour du 4e mois).

4. La Fête du temple de Kamo (fin du 5e mois).

5. Sens le plus probable de *satsouki*, l'ancien nom du 5e mois.

6. Aujourd'hui même, dans les villages japonais, l'arête du toit des chaumières est souvent fleurie d'iris.

7. Voir ci-dessus, p. 252, n. 4.

8. Se serrent.

9. Le 6e mois (voir p. 230, n. 1).

10. *Yougao*, gourde à fleurs blanches (Lagenaria vulgaris).

Digitized by Google

apparaissent dans leur blancheur; on fait de la fumée pour chasser les moustiques; notre sensibilité s'éveille. La Purification, dans la lune humide, n'est pas moins intéressante[1].

Quand on célèbre le Septième soir[2], c'est charmant. Peu à peu les nuits fraîchissent; tandis que les oies sauvages arrivent en criant, les feuilles inférieures des haghi commencent à prendre couleur[3]; on récolte et on fait sécher le riz hâtif. Les choses qui s'accumulent en même temps[4] sont plus nombreuses en automne. Puis, les lendemains de tempête sont intéressants[5]. Si je continuais, je répéterais toutes les choses anciennes du Ghennji Monogatari, du Makoura no Sôshi et la suite; mais on peut les redire encore, car, ne pas exprimer ce qu'on pense, c'est avoir le ventre enflé[6]; c'est pourquoi je décris au courant du pinceau, pour combattre l'ennui. Aussi bien ces choses doivent-elles être enlevées et jetées, et non pas montrées aux hommes.

Les tristes paysages de l'hiver ne sont pas inférieurs à ceux de l'automne. Aux herbes des bords de l'étang artificiel, les feuilles rougies en s'éparpillant s'arrêtent[7]; la gelée, toute blanche, apparaît le matin; et de l'étang, une vapeur s'élève : c'est délicieux. A la fin de l'année, tout le monde s'agite en hâte : ce qui m'inspire de la pitié; car rien de plus déplaisant. La lune, qu'on ne regarde plus, reste froide au ciel, après le 20e jour; et nos cœurs s'amincissent. Lors du Miboutsoumyô[8], et lorsqu'on fait partir les messagers de nozaki[9], c'est splendide. Les

1. Ci-dessus, p. 25.
2. Voir p. 204, n. 2.
3. Voir p. 146, n. 3.
4. Les travaux de toute sorte.
5. Parce qu'on a l'occasion de faire des réflexions poétiques sur les herbes ravagées pendant la nuit (chap. XXIX du Ghennji).
6. Souffrir d'une ascite (*harafoukouré*) : expression énergique pour indiquer quelque chose de très désagréable.
7. De sorte que ces herbes semblent avoir fleuri tout à coup.
8. Cérémonie bouddhique célébrée au palais, du 19 au 21 du 12e mois. Pendant ce triduum, on récitait d'un bout à l'autre quantité de livres sacrés.
9. Offrandes aux ancêtres impériaux, à la fin de l'année. On envoyait alors des messagers, d'un rang élevé, aux tombeaux de dix souverains (dont trois impératrices) et de huit princes du sang.

Digitized by Google

affaires publiques se succèdent, on se prépare en hâte pour le printemps[1], et quantité de choses sont exécutées. Depuis la Tsouïna[2] jusqu'à la Shihôhaï[3], cette continuation est amusante : la nuit du dernier jour, quand il fait très sombre, on allume le pin[4] jusqu'à la mi-nuit passée ; on frappe à la porte des gens[5]; on court en criant très fort toutes sortes de choses, on court les pieds en l'air, on erre partout; mais, dès l'aube, le bruit cesse : la fin de l'année amincit nos cœurs. C'est la nuit où reviennent les hommes qui ne sont plus; la Fête des esprits[6], à cette époque, n'est plus célébrée à la capitale : dans l'Est, elle existe encore, et c'est touchant. Ainsi s'ouvre l'aspect du ciel, sans différence avec celui de la veille; mais nos sentiments sont renouvelés; et à voir les grandes avenues, avec leurs pins superbement érigés partout, on est à la fois joyeux et triste.

XX

Un homme qui avait quitté le monde disait : « A moi que rien ne rattache à cette vie, l'aspect du ciel seul est cher. » Vraiment, je pense ainsi[7].

XXIX

Quand je pense en paix, je ne puis m'empêcher de regretter le passé, de dix mille manières. Alors que tout le monde est tranquille, pour me distraire pendant la longue nuit, n'importe comment, j'arrange mes objets familiers. Tout en jetant les papiers inutiles que je ne veux pas conserver, je trouve l'écriture d'un homme qui n'est plus, un dessin tracé par lui, et j'ai le sentiment de ce moment-là. Même les lettres de quelqu'un qui vit

1. Qui approchait, avec l'ancien calendrier.
2. L'expulsion des démons, le dernier jour de l'année.
3. « Révérence aux quatre points cardinaux », faite par l'empereur le jour du nouvel an.
4. Des torches pour s'éclairer en chemin.
5. Pour leur réclamer l'argent qu'ils peuvent devoir, toutes les dettes devant être liquidées avant l'aube du nouvel an.
6. *Tama-matsouri.*
7. Allusion fort claire à Tchômei, bien que Kennkô ne cite pas exactement la phrase du Hôjôki ou se trouve cette idée (ci-dessus, p. 264).

Digitized by Google

encore, longtemps après, penser en quelle occasion, en quelle année, etc., elles furent écrites, c'est bien triste. Les choses qu'ils avaient coutume de manier demeurent longtemps sans changer, étant sans cœur; et c'est affligeant.

XXXVIII

Un esclave de la gloire et du gain, sans un moment de répit, tourmente sa vie entière : c'est ridicule. Si l'on a beaucoup de trésors, il devient difficile de prendre soin de soi-même ; on achète le malheur et on invite les difficultés. Si on laisse après soi un monceau d'or qui soutiendrait la Grande Ourse, on sème la graine des disputes entre ses héritiers. Les plaisirs qui charment les yeux des hommes ne sont pas véritables. Les belles voitures, les grands chevaux, les ornements d'or et de joyaux sont ridicules aux yeux des hommes d'esprit. Rejetez donc votre or à la montagne et vos joyaux au gouffre. Ceux qui se perdent dans le gain sont particulièrement sots. Ce qu'il faut désirer, c'est de laisser à la postérité un nom impérissable...

XXXIX

Quelqu'un demanda au vertueux bonze Hôzenn[1] : « Au moment de faire l'invocation au Bouddha[2], envahi par le sommeil, je néglige souvent d'être pieux; comment me débarrasser de cet obstacle ? — Invoquez le nom du Bouddha quand vous serez réveillé, » répondit-il. Admirable.

Et aussi : « Le salut est chose certaine, si on le croit chose certaine ; c'est chose incertaine, si on le croit chose incertaine. » Admirable.

Et encore : « Si vous invoquez le nom du Bouddha, même en état de doute, vous renaîtrez au Paradis. » Admirable.

XLI

Le 5e jour du 5e mois, j'allai voir les courses de Kamo. Beaucoup de monde se tenant debout devant notre voiture, on ne pouvait rien distinguer. Nous descendîmes

1. Hôzenn Shôninn.
2. Le *nemmboutsou* (voir ci-dessus, p. 266, n. 1).



Digitized by Google

donc et nous nous approchâmes des barrières; mais comme il y avait foule, impossible de pénétrer. A ce moment, sur un mélia[1] en face, il y avait un bonze qui était monté là, dans une fourche de l'arbre, pour mieux voir. Il y sommeillait, et, à plusieurs reprises, il s'éveilla comme il allait tomber. Ceux qui le regardaient se moquaient de lui, disant : « Quel idiot! Dormir ainsi d'un cœur tranquille, en péril sur un arbre! » Dans mon cœur, une pensée était venue, et je dis : « Notre mort peut arriver à l'instant; oublieux de cela, nous passons la journée à ce spectacle; nous sommes encore plus idiots! » Alors, ceux qui étaient devant nous : « En vérité, c'est bien cela : nous sommes des idiots. » Ce disant, ils se tournaient vers moi : « Venez par ici »; ils nous cédèrent la place et nous permirent d'entrer. Un raisonnement aussi simple, qui ne pourrait le faire? Cependant cette pensée, imprévue en l'occurrence, frappa leur sein. Les hommes n'étant ni de bois ni de pierre, au moment favorable ils peuvent être émus.

XLV

Un évêque du nom de Ryôgakou était fort méchant. Comme il y avait un grand orme[2] à côté de son temple, on l'appelait « l'évêque de l'orme ». Ce nom n'étant pas celui qu'il eût voulu avoir, il fit couper l'arbre. Mais la racine subsistait; alors on le surnomma « l'évêque décapité ». De plus en plus furieux, il fit enlever la racine en creusant tout autour. Il en résulta un grand bassin; et on l'appela « l'évêque au bassin creusé[3] ».

XLIX

N'attendez pas la vieillesse pour pratiquer la Voie; parmi les tombes anciennes, les plus nombreuses sont celles de jeunes gens. Lorsque arrive la maladie imprévue, au moment de quitter la vie soudainement, on comprend

1. *Ohtchi*, le Mélia azédarach, qu'on appelle aussi « lilas du Japon » à cause de la nuance de ses grappes florales, mais qui est un assez grand arbre.
2. *Enoki*, le micocoulier de Chine (Celtis sinensis), arbre de la famille de l'orme.
3. *Enoki no sôjô; Kiri-koubi no sôjô; Hori-iké no sôjô.*

Digitized by Google

pour la première fois l'erreur de son passé. Cette erreur est d'avoir différé les choses qu'on devait faire plus tôt, Mais à quoi bon se repentir alors? Ces choses s'en sont allées. Les hommes doivent penser que la mort peut les assaillir à tout moment, et ne jamais oublier cela; car ainsi, qui n'aura le cœur d'être fidèle à la Voie du Bouddha?

LIII

Les bonzes du temple de Ninnaji[1], pour fêter quelqu'un qui venait d'être reçu bonze, avaient un festin. L'un d'eux, dans l'extrémité de l'ivresse, prenant une marmite à trois pieds[2] qui se trouvait à côté de lui, y fit entrer sa tête, malgré la difficulté, en poussant son nez et ses oreilles, parvint enfin à y cacher entièrement sa figure, et se mit à danser. Tout le monde s'amusait infiniment. Le moment d'après, quand il voulut retirer sa tête, impossible! Le festin était terminé, et chacun se demandait comment faire. Peu à peu, autour de son cou, le sang coulait; sa respiration devenait difficile. On essaya de briser la marmite; mais ce n'était pas commode; et les coups bruyants du marteau lui étaient insupportables. A bout de moyens, on mit une étoffe de chanvre sur les cornes que formaient les trois pieds, on l'entraîna par la main, et, se guidant avec un bâton, il alla ainsi chez un médecin de Kyôto. En chemin, les gens s'étonnaient et regardaient longuement. Entrés chez le médecin, il fut surpris de cette étrangeté : « Cette chose-là n'est pas dans les livres; je n'ai reçu aucun enseignement sur ce point! » Il fallut revenir au Ninnaji. Sa vieille mère, ses parents, entouraient son oreiller, se lamentaient et pleuraient; mais il ne paraissait rien entendre. A ce moment, quelqu'un dit : « Il y perdra son nez et ses oreilles, mais il gardera la vie : tirons seulement, de toutes nos forces. » Et quand on eut tiré, d'un effort si puissant qu'on risquait de lui arracher la tête, son nez et ses oreilles étant tout mutilés, la mar-

1. Monastère fondé, tout près de Kyôto, vers la fin du IXe siècle, et dont les abbés, jusqu'à l'époque contemporaine, furent des princes impériaux.

2. *Kanaé*. Ces marmites anciennes sont encore employées pour la cérémonie du thé.

Digitized by Google

mite se détacha. Ainsi, malaisément, il eut la vie sauve; et il souffrit longtemps.

LXXI

A entendre le nom de quelqu'un, tout de suite on s'imagine son aspect; et quand on le voit ensuite, rarement on trouve ce même aspect...

LXXII

Choses vulgaires :
Dans une maison, trop de meubles.
Dans une écritoire, trop de pinceaux.
Sur l'autel domestique, trop de bouddhas.
Dans un jardin, trop de rochers, d'arbres et de plantes.
Dans une famille, trop d'enfants et de petits-enfants.
Quand on se rencontre, trop de paroles.
Quand on prie, trop de bonnes choses (de soi).

Choses qui ne sont pas vulgaires :
Dans une bibliothèque, beaucoup de livres.
Sur un tas d'ordures, beaucoup d'ordures.

LXXXVIII

Un homme avait le « Recueil des plus beaux chants du Japon et de la Chine[1] », calligraphié par Ono no Tôfou[2]. Quelqu'un lui dit : « Votre livre est sans doute précieux; cependant, qu'une chose rédigée par le daïnagon de la Quatrième avenue[3] ait été calligraphiée par Tôfou, vu la différence d'époques, cela ne m'inspire guère de confiance[4]. — C'est justement parce qu'il en est ainsi que

1. Le *Wakan-Rôei-Shou,* compilé par Foujiwara Kinntô (voir ci-dessus, p. 122, n. 1). Les *rô-ei,* « plus beaux chants », furent d'abord des poésies chinoises chantées en traduction sino-japonaise; on appliqua ensuite cette expression aux poésies japonaises modulées de la même manière.

2. Ce personnage, né pauvre, avait appris la persévérance en observant une grenouille verte qui, après des sauts répétés, parvint à saisir une branche de saule pendante sur l'eau d'un bassin. Tôfou arriva, par son travail, aux plus hautes dignités et fut ministre sous deux empereurs, au milieu du xe siècle. C'est d'ailleurs surtout comme calligraphe qu'il est resté fameux.

3 Surnom de Kinntô.

4. En effet, Kinntô naquit l'année même où Tôfou mourut (966).

Digitized by Google

ce livre ne doit pas avoir son pareil au monde! » Et ce disant, de plus belle, il le cacha avec soin.

XCII

Un samouraï, en train d'apprendre à tirer de l'arc, se mit devant le but avec deux flèches dans la main gauche. Son instructeur lui dit : « Les commençants ne doivent pas avoir ainsi deux flèches; comptant sur la seconde, ils négligent la première. Chaque fois, pensez que vous n'avez qu'une seule flèche. »

Ce conseil s'étend à dix mille choses. Ceux qui étudient comptent, la veille, sur le lendemain, le matin sur le soir; ils remettent la chose qu'ils doivent apprendre; mais, pendant ce moment, leur négligence existe. Lorsqu'on a une idée, il faut l'exécuter sur-le-champ.

CVII

... Si ce monde était un monde sans femmes, les vêtements, les armoiries[1], les chapeaux[2], on les laisserait tels qu'ils sont; personne ne voudrait les soigner ni les faire briller. Mais ces femmes, pour lesquelles les hommes ont tant de déférence, examinons un peu à quel point elles sont des êtres mirifiques. Le caractère de la femme est toujours tortueux. Egoïste de cœur et avare à l'extrême, elle ne comprend pas la raison des choses. Dans le sens de l'illusion, son cœur se laisse aller volontiers. Elle a toujours de douces paroles; quand on l'interroge sur une chose insignifiante, elle ne répond pas; et comme on se demande si ce serait profondeur d'âme, elle se met à parler, sans qu'on l'ait questionnée, sur les choses les plus graves. Ses machinations dépassent parfois la sagesse même des hommes; mais ce sont choses qui se dévoilent peu après. Décevante et fragile, il sera difficile qu'elle pense du bien de vous si vous obéissez à son cœur. Comment donc pouvons-nous être embarrassés devant les femmes? Si une femme est intelligente, elle sera déplaisante. C'est seulement lorsqu'on est esclave de la passion qu'une femme devient une chose douce et agréable.

1. *Mon :* figurées sur le vêtement lui-même.
2. *Kammouri* (voir p. 214, n. 1).

Digitized by Google

CVIII

L'homme gaspille le temps. Connaît-il la valeur du temps, ou bien est-il imbécile? Pour les gens paresseux, un sou est léger; mais quand les sous sont accumulés, ils constituent la richesse. C'est pourquoi les marchands estiment un sou. Si un de nos instants ne s'aperçoit pas, quand ils passent en grand nombre, le moment où la vie finit arrive bientôt. Ceux qui étudient la Voie doivent apprécier les mois et les jours, et en être économes.

CXIII

D'une manière générale, sont choses difficiles à entendre et difficiles à voir[1] :

Les hommes de plus de quarante ans qui aiment l'œuvre de chair.

Les vieillards qui veulent se mêler aux jeunes gens.

Parler familièrement à un supérieur, lorsqu'on est un être qui ne compte pas.

Dans une famille pauvre, aimer à donner des festins.

## LIVRE II

CXVII

Sept genres de personnes ne valent rien pour s'en faire des amis :

1° Un homme de rang supérieur.

2° Un homme trop jeune.

3° Un homme au corps vigoureux et qui n'a jamais été malade.

4° Un homme qui aime trop le saké.

5° Un guerrier hardi et agressif.

6° Un homme qui dit des mensonges.

7° Un homme avare.

Il y a trois bons amis :

1° Un homme qui fait des cadeaux.

2° Le médecin.

3° Un homme intelligent.

1. C'est-à-dire : choses insupportables.

Digitized by Google

CXX

Les choses de Chine, à l'exception des médicaments, on ne souffre pas de n'en point avoir. Les livres chinois se trouvant déjà très répandus dans ce pays, on n'a qu'à les copier. Par le difficile chemin du voyage, les bateaux apportent de Chine quantité de choses inutiles; c'est ridicule. « N'aimez pas les trésors qui viennent de loin et n'estimez pas les choses rares; » ainsi s'exprime un écrit[1].

CXXI

De tout ce qu'on attache, des chevaux, des bœufs, j'ai toujours pitié; mais comme ils sont indispensables, il faut bien agir ainsi. Le chien garde la maison mieux que les hommes; mais, dans chaque demeure, il y en a un: nul besoin de s'en procurer davantage. Les autres animaux, oiseaux ou quadrupèdes, sont tous inutiles. Les animaux courants sont enfermés dans des endroits clos, et enchaînés; les oiseaux volants, l'aile coupée, sont retenus dans des cages. Ceux-ci regrettent les nuages; ceux-là songent à la plaine et à la montagne. Leur tristesse n'a pas de fin. Cette pensée, si on la rapporte à soi-même[2], est insupportable; qui donc pourrait trouver plaisir à les regarder, s'il avait du cœur?...

CXXIII

Ce qui est nécessaire au corps humain, c'est: 1° la nourriture; 2° le vêtement; 3° l'habitation. Comme choses importantes pour l'homme, c'est tout. Si l'on n'a pas faim, si l'on n'a pas froid, si l'on n'est pas exposé au vent et à la pluie, et qu'on puisse vivre en paix, on est heureux. Cependant, tout le monde est sujet à la maladie; et quand elle nous envahit, la douleur est souvent insupportable; on ne doit donc pas oublier les médicaments. Y compris les médicaments, ces quatre choses, quand on ne les a pas, on est pauvre; quand on les a, on est riche; vouloir davantage, c'est le luxe. Mais si nous avons ces

1. De Rôshi (Lao-Tseu).
2. C'est-à-dire: si on se met à leur place.

Digitized by Google

quatre choses, qui pourrait nous regarder comme pauvres?

CXXXIV

Un bonze du temple Hokkédô de l'ex-empereur Takakoura[1], à un certain moment, prenant un miroir, regarda sa figure. L'ayant trouvée fort laide, il fut très ennuyé dans son cœur; il n'aima plus le miroir, et désormais, pendant longtemps, le craignit et n'y toucha plus; et il ne se mêla plus aux hommes, s'enfermant dans l'auguste temple, où il se contenta d'accomplir ses devoirs. Je crois que c'est un rare exemple. Même des hommes qui semblent intelligents critiquent les autres et ne se connaissent pas; mais il n'y a aucune raison pour qu'on comprenne les autres, si l'on ne se connaît pas soi-même...

CXLII

Même les gens qui paraissent n'avoir point de cœur peuvent dire parfois une bonne chose. Un sauvage[2], d'aspect farouche, rencontrant son voisin, lui demanda : « Avez-vous des enfants? — Pas un seul, répondit l'autre. — Alors, vous ne pouvez comprendre la mélancolie des choses[3]; vous devez agir comme si vous étiez impitoyable : ce qui est terrible. C'est par les enfants qu'on est conduit à concevoir la tristesse des dix mille choses. » Cet homme avait raison. Sans le chemin de l'amour paternel, ces gens-là n'ont point de pitié au cœur. Ceux qui n'avaient pas le sentiment de l'amour filial, lorsqu'ils ont des enfants eux-mêmes, en arrivent à penser et comprennent le cœur des parents.

CXLVI

Le bonze Méioun, rencontrant un devin, lui demanda s'il aurait le malheur des armes. Le devin répondit : « En effet, vous en avez l'air. — Quel air? demanda l'autre. — Vous qui ne devriez pas avoir à craindre de

1. Temple dédié à Foughenn (ci-dessus, p. 258, n. 3) par Takakoura (1169-1180).
2. *Ebiçou*, un « Barbare », c'est-à-dire, ici, un rustre.
3. Voir p. 156, n. 2.

Digitized by Google

blessure, vous m'interrogez ainsi : c'est pourquoi je dis que vous avez l'apparence de qui sera blessé. » Et de fait, il fut tué par une flèche.

CLXXV

En ce monde, il y a bien des choses que je ne comprends pas. A tout propos, on fait boire aux autres du saké, et on y trouve plaisir; je n'en saisis pas la raison. Celui qui boit fait la grimace; il fronce le sourcil; il observe les yeux des autres pour jeter le saké, ou bien tente de s'échapper : mais l'hôte le rattrape, le retient et le force à boire. Alors les hommes intelligents deviennent soudainement des fous et font des sottises; les hommes sains, sous nos yeux, tombent sérieusement malades et, inconscients[1], se couchent. Pour une fête, quelle absurdité! Le lendemain, ils ont mal à la tête, ne mangent rien, poussent des soupirs douloureux; ils ne se souviennent pas plus des choses de la veille que s'ils étaient dans une autre vie; ils négligent les plus grandes affaires, publiques ou privées, et deviennent malades[2]. Faire voir[3] de telles choses aux gens, ce n'est pas bienveillant et c'est contraire aux bienséances. Celui qui aura vu des choses aussi amères, comment n'y penserait-il pas avec ennui et irritation? Si nous entendions dire qu'une pareille coutume existe, non pas ici, mais dans quelque pays étranger, nous la trouverions sans doute bizarre et extraordinaire.

Même en observant cela sur d'autres personnes, le cœur est choqué. Des hommes réfléchis, et qui imposaient, sans prudence maintenant rient tout haut et bavardent. Leur chapeau[4] s'incline; les cordons se dénouent; ils retroussent leurs vêtements sur leurs jambes; ils ont l'air si étourdis qu'on ne les reconnaît plus. Les femmes repoussent leur coiffure en découvrant leur front, perdent toute honte, rient en renversant la tête en arrière,

1. Litt., « sans savoir (distinguer) devant et derrière », ou « avant et après », le mot *zenngo* ayant les deux sens.
2. Ou « désordonnés » (encore une expression indécise).
3. Faire subir.
4. L'*éboshi* (voir p. 214, n. 1).

Digitized by Google

et saisissent la main de celui qui leur tend sa coupe[1]. Un mal élevé, prenant un morceau de poisson, le porte à la bouche d'un autre, puis en mange aussi : chose pas belle à voir. Chacun chante jusqu'aux extrêmes limites de sa voix, et danse. Un vieux moine, prié de danser, découvre une épaule de son corps noirâtre, et exécute une danse bizarre, qui n'est pas à regarder. Les gens qui contemplent cela et qui s'en amusent sont pour moi répugnants et détestables. Ensuite, tantôt on se vante de ses prouesses et de ses qualités, ce que les autres trouvent insupportable, tantôt on crie dans l'ivresse. Des hommes du vulgaire se querellent et se disputent : chose affreuse et effrayante. Les enivrés se conduisent de vilaine manière, s'emparant des choses qu'on ne veut pas leur laisser. Ils tombent de la véranda, ou bien tombent de cheval, ou de voiture, et se blessent. Ceux qui ne peuvent employer de véhicule titubent dans la rue, s'appuient contre les murs de terre ou contre les portails, et commettent d'inénarrables sottises. Un vieux moine, avec l'écharpe sacerdotale, arrête un jeune garçon et lui raconte des bêtises : c'est pitoyable. Si encore, pour cette vie ou pour la vie à venir, la chose présentait quelque intérêt !

En ce monde, le saké entraîne bien des erreurs : on perd son argent et sa santé. Quoiqu'on l'appelle « le chef des cent remèdes[2] », dix mille maladies viennent de lui. Bien qu'on dise qu'il fait oublier la tristesse, les gens ivres se souviennent des misères passées et se lamentent. Quant à la vie future, il détruit la sagesse des hommes, brûle comme du feu les racines du bien, augmente les fautes, amène à violer les dix mille commandements[3] et à tomber en enfer. « Celui qui, prenant la coupe, fait boire les autres, renaîtra sans mains pendant cinq cents vies » : c'est ce qu'a dit le Bouddha.

Bien qu'ainsi le saké soit une chose détestable, il est des occasions où on ne peut guère le repousser. Par une

1. Pour qu'on la remplisse. Au Japon, ce sont les femmes qui versent à boire aux hommes.
2. De tous les remèdes. *Hyakou yakou no tchô.*
3. C'est-à-dire, simplement, « tous les commandements ».

Digitized by Google

nuit de clair de lune, par un matin de neige, ou sous les fleurs[1], quand on cause d'un cœur tranquille, si on présente la coupe, cela augmente les dix mille plaisirs. Un jour d'ennui, à l'improviste, vient un ami; l'accueillir avec du saké, cela console le cœur. En un endroit non familier[2], de derrière l'auguste store se voir offrir gentiment l'auguste saké, avec des gâteaux et autres choses, c'est fort agréable. Dans une petite chambre, l'hiver, en cuisinant soi-même quelque chose, boire avec des amis intimes, c'est agréable aussi. Dans une hutte temporaire de voyage, ou dans un endroit sauvage, il est agréable encore de boire sur l'herbe, en se demandant ce qu'on va pouvoir manger avec le saké[3]. Il est bon qu'un homme qui n'aime guère à boire en prenne parfois un peu. En particulier, si un supérieur nous dit : « Encore une[4], » cela nous rend contents. Il est agréable enfin qu'un homme avec qui nous désirions nous lier aime le saké et, en buvant, nous devienne plus intime. Dans tous les cas, nous sommes toujours étrangement indulgents pour les fautes de celui qui boit avec nous.

### CLXXXVIII

Un homme, voulant faire de son fils un bonze, lui dit d'étudier, d'approfondir la raison des causes et des effets et d'apprendre les sermons pour passer ainsi sa vie. Afin de devenir prédicateur suivant ce conseil, il commença par apprendre à monter à cheval, parce que, n'ayant ni voiture ni palanquin, quand on l'appellerait chez quelqu'un en lui envoyant un cheval, s'il tombait, ce serait désagréable. Ensuite, après les cérémonies bouddhiques, quand on lui offrirait du saké, s'il était un bonze dépourvu de tout talent (de société), ce serait ennuyeux pour le maître de maison; donc, il apprit des chansonnettes populaires. Lorsqu'il fut habile à ces deux arts, il était trop âgé pour avoir le temps d'apprendre les sermons.

1. Sous les cerisiers épanouis.
2. Par exemple, au palais.
3. Litt. : « en disant : quel est le *sakana?* » (mot générique pour désigner toute nourriture qui se prend avec cette boisson).
4. Une petite coupe.

Digitized by Google

Ce n'est pas seulement pour ce bonze, mais en général pour les hommes de ce monde, qu'il en est ainsi. Quand on est jeune, on a dans son cœur l'intention d'étudier pour suivre le grand chemin et pour s'établir; mais on croit la vie facile; on est paresseux, on ne s'occupe que des choses qu'on a devant les yeux, on passe les jours et les mois à ne rien faire; et le corps vieillit. Enfin, sans qu'on devienne habile dans aucun art, sans qu'on puisse s'établir ainsi qu'on le désirait, l'âge descend comme un cercle sur une pente.

CLXXXIX

On avait l'intention de faire telle chose ce jour-ci; mais, par une cause imprévue, il passe. L'homme qu'on attendait ne vient pas; celui qu'on n'attendait pas vient au contraire. La chose qui semblait certaine se modifie; celle qu'on n'imaginait pas se présente. Une chose difficile va toute seule; une chose facile devient un tourment pour le cœur. Ainsi se suivent les affaires quotidiennes, sans jamais ressembler à ce qu'on avait prévu. Une année s'écoule ainsi, de même qu'un jour. Mais lorsqu'on pense que tout ce qu'on attend doit changer, il y a des choses qui répondent exactement à cette attente. Il faut donc croire à l'instabilité : c'est la seule chose qui soit certaine et qui ne trompe pas.

CXC

L'homme ne doit pas avoir de femme qui le gêne. « Toujours seul » : quand j'entends dire cela, je suis content. « Je suis devenu le gendre de quelqu'un », ou bien, « J'habite avec une femme que j'ai épousée » : alors, je n'ai que du dédain. S'il s'agit d'une femme sans distinction, on sera jugé sans goût pour l'avoir trouvée jolie; s'il s'agit d'une belle femme, on sera censé la regarder comme son Bouddha : telles seront les idées des autres ..

CCXXXIII

Si vous ne voulez pas avoir dix mille difficultés, soyez sincère en toutes choses, respectueux sans distinction de personnes et sobre de paroles. Homme ou femme, vieux

Digitized by Google

ou jeune, quiconque se conduit ainsi est supérieur aux autres. En particulier, un jeune homme ayant belle figure, qui agit de la sorte, s'attire l'estime et n'est pas oublié.

CCXXXVIII

... Un jour, avec nombre d'amis, j'étais allé faire mes dévotions aux Trois temples[1]; et dans le Ryôka-inn, de Yokokawa, il y avait une vieille inscription[2]. « Est-elle de Sari ou de Kozei[3]? C'est un point douteux, qu'on n'a pas encore décidé, » me dirent les bonzes. « Si elle est de Kozei, il doit y avoir quelque chose d'écrit au dos; si elle est de Sari, cette écriture ne saurait exister[4]. » Le dos, couvert de poussière et de nids d'insectes, était tout sale. Quand on l'eut bien essuyé, chacun regarda : la signature de Kozei, avec son titre et la date, apparaissait, très nette. Et tous furent contents.

CCXLIII

Quand j'eus huit ans, je demandai à mon père : « Qu'est-ce que c'est qu'un Bouddha? » Mon père répondit : « C'est un homme qui est devenu un Bouddha. » Je demandai encore : « Comment cet homme est-il devenu un Bouddha? — C'est par l'enseignement d'un Bouddha. — Mais qui a instruit le Bouddha qui a instruit cet homme? — C'est l'enseignement d'un Bouddha qui vivait avant lui. — Mais qui était le premier Bouddha qui commença l'enseignement? — Peut-être était-il descendu du ciel, ou sorti de terre! » Et il rit. Poussé à bout par mes questions, il n'avait pu répondre. Dans la suite, il raconta la chose à bien des gens, et il en était heureux[5].

1. *San-tô*, les « Trois pagodes », c'est-à-dire les trois principaux temples du mont Hiéi, près de Kyôto (temple de l'Est, temple de l'Ouest et temple de Yokokawa).
2. Sur une planchette.
3. Fameux calligraphes du xe siècle.
4. Sari n'ayant pas l'habitude de signer ses œuvres. — La remarque est de Kennkô lui-même, qui, dans ce chapitre, raconte sans modestie plusieurs autres faits à son honneur.
5. C'est par cette anecdote que se termine, brusquement, l'ouvrage; et là-dessus, les commentateurs discutent, se demandant si elle ne renfermerait pas quelque conclusion secrète. Controverse

Digitized by Google

# II. — LA POÉSIE

Pendant les périodes de Nammbokoutchô et de Mouromatchi, on continua d'écrire des tanka et d'en faire des recueils [1]; mais la vraie poésie de cette époque n'est pas là : elle apparaît dans un genre nouveau qui, au temps de Mouromatchi, vint illustrer la domination des Ashikaga, je veux dire dans le drame lyrique.

## LE DRAME LYRIQUE : LES NÔ

Aux origines de l'art japonais, on trouve une danse sacrée (*kagoura*) que la mythologie rattache à la mimique d'Ouzoumé devant la caverne de la déesse du Soleil [2]; et l'on observe encore une autre pantomime, exécutée à la cour en souvenir du dieu Ho-déri noyé par son frère [3]. La littérature du VIII^e siècle nous signale aussi l'apparition [4] d'une « danse des rizières » (*tamaï*), pratiquée au moment des moissons, et qui, plus connue sous le nom sino-japonais de *denngakou* [5] à partir du XI^e siècle, atteint au XIII^e siècle son plein développement. Nous la voyons alors dansée par des personnages religieux (*denngakou-hôshi* [6]), qui peu à peu lui donnent une extension nouvelle en représentant des sujets historiques; si bien qu'on aboutit, vers le début du XIV^e siècle, au *Denngakou no Nô*, ou « Denngakou d'art [7] ». D'autre part, dès le IX^e siècle, la « danse des

d'autant plus vaine que nous ne savons même pas si ce chapitre était le dernier dans le manuscrit de l'auteur.

1. Voir plus haut, p. 232 et p. 276, n. 2.
2. Kojiki, XVI : ci-dessus, p. 48, n. 4.
3. Kojiki, XLI : ci-dessus, p. 68, n. 1.
4. En 671, d'après le Nihonnghi.
5. *Denn*, rizière; *gakou*, musique, d'où « pièce avec musique ».
6. Comp. les *biwa-hôshi*, ci-dessus, p. 238.
7. *Nô*, mot chinois, « talent, art »; donc, ici, « représentation artistique ».

Digitized by Google

rizières » s'adjoint un élément comique : la « pièce en désordre » (*sarougakou*[1]), qui bientôt se transforme, aborde à son tour les grands sujets de la mythologie et de l'histoire, finit par devenir le *Sarougakou no Nô* et par éclipser le Denngakou. La principale cause de ce progrès fut sans doute l'introduction, dans l'ancienne pantomime accompagnée de musique, du dialogue dramatique emprunté à la Chine. C'est, en effet, au XIII^e siècle surtout que le théâtre chinois brilla d'un vif éclat; or, la première moitié de ce siècle est marquée par de fréquents voyages des bonzes japonais en Chine, et sa seconde moitié, par l'épanouissement du Sarougakou no Nô en divers endroits qui, comme Nara, étaient des centres religieux. Cette évolution, qui d'ailleurs est restée obscure sur bien des points, s'achève enfin quand le *Sarougakou no Nô* devient le *Nô-gakou*, puis le *Nô* tout court. Vers la fin du XIV^e siècle, sous le grand shôgoun Yoshimitsou, plusieurs familles de nobles acteurs paraissent, celle des Youzaki surtout, représentée d'abord par Kiyotsougou et par son fils Motokiyo, puis par toute une lignée de descendants. Au milieu du XV^e siècle, Yoshimaça les patronne à son tour : c'est la grande époque des Nô. Après les Ashikaga, le mouvement de composition s'arrête; mais les Tokougawa continuent de s'intéresser vivement à ces représentations, qui feront jusqu'à nos jours les délices de l'aristocratie lettrée.

Cette histoire des Nô explique d'avance la nature de ce genre littéraire tout particulier. Les Nô ne sont pas de véritables drames : ce sont de petits opéras, où l'action, très simple, ne sert qu'à augmenter l'intérêt de l'œuvre lyrique; la beauté de la poésie, la noblesse du chant, l'élégance grave de la pantomime, tels sont les traits essentiels de cet art issu des antiques danses sacrées. En même temps, ses origines religieuses se retrouvent dans le fond même des sujets traités. Écrits par des bonzes anonymes, plus soucieux d'édification morale que de succès littéraires, les Nô sont une mythologie, une histoire, une légende vivantes. Si, par le sens de l'art, ils nous rappellent surtout le théâtre grec, par leur inspiration pratique, c'est plutôt à nos Mystères qu'ils font penser. Le sentiment de la nature, l'amour de la terre natale, l'orgueil guerrier y tiennent une large place; mais l'idée dominante se rattache toujours, soit au vieux shinntoïsme, soit, plus souvent, au bouddhisme. Un prêtre ou un bonze entre en scène; on se trouve en quelque endroit fameux; un dieu apparaît, qui expose au saint person-

1. A en juger par l'écriture, ce serait la « danse du singe »; et telle est bien en effet l'interprétation traditionnelle. Mais le mot japonais *sarou*, rendu phonétiquement par le caractère qui veut dire « singe », n'est ici qu'une corruption du mot chinois *san*, « dispersé ».

Digitized by Google

nage la légende locale et révèle son nom : tel est un des thèmes favoris, presque toujours orné de pieuses considérations sur la vanité des choses humaines. Mais si le fond est d'ordinaire banal, la forme est souvent merveilleuse. Un style évocateur fait défiler les images brillantes, les épithètes antiques, les « mots-oreillers » qui ouvrent sans cesse à la pensée quelque lointaine perspective, les « mots à deux fins[1] » surtout qui, au mépris de toute logique grammaticale, enchaînent et fondent les phrases en un seul développement, sans commencement ni terme, en un déroulement de suggestions indécises qui transmuent la pensée lucide en une sorte de rêve fugitif et qui font courir le flot verbal, à l'infini, comme le déroulement d'une vague à la surface de la mer illimitée[2].

Cet art, impressionniste comme tout l'art japonais, sait charmer son public sans faire appel à aucune illusion grossière. Comme scène, une étroite plate-forme ouverte de trois côtés, fermée seulement, au fond, par une cloison de planches où, pour tout décor, se dresse l'image d'un pin. Les acteurs, revêtus de costumes somptueux, masqués comme dans l'antiquité grecque, ne sont guère qu'au nombre de deux ou trois : un protagoniste (*shité*, le « faisant », le personnage principal) et un deutéragoniste (*waki*, celui qui est à « côté » de ce dernier), puis, s'il y a lieu, deux « compagnons » accessoires (le *shité-tsouré* et le *waki-tsouré*), et un « personnage enfant » (le *kokata*), pour les rôles de jeunes empereurs, de nobles de cour et d'autres figures douces ou touchantes. A gauche de la plate-forme, le chœur, dont les huit chanteurs modulent les récitatifs, célèbrent le paysage imaginaire, expriment les sentiments du peuple ou même dialoguent avec les acteurs. A droite, l'orchestre, composé d'une flûte directrice, d'un grand et d'un petit tambourin et d'un tambour. Sur les trois côtés ouverts, les spectateurs, graves et recueillis, parfois le livret en mains pour mieux suivre et pénétrer les obscures beautés de l'œuvre : un auditoire d'aristocrates et de fins lettrés, dédaigneux des amusements où se plaît le vulgaire et ne trouvant leur plaisir que dans ces rêveries délicates qui furent composées pour eux seuls.

Le texte de ces drames lyriques s'appelle *outaï*, « ce qu'on chante », ou, à la chinoise, *yôkyokou*, « pièce de chant ». Deux cents ans de production continue (de la fin du XIVe à la fin du XVIe siècle) nous ont laissé un répertoire de 264 morceaux[3].

1. Voir plus haut, p. 83.
2. Exemple : ci-dessous, p. 307, n. 2.
3. Il existe d'ailleurs bien d'autres *nô*, en dehors de cette collection classique ; mais, sur environ 500 morceaux qui nous sont restés, la

Digitized by Google

Par malheur, le charme particulier du style dans lequel ils sont écrits est trop souvent bien difficile à rendre.

---

## HAGOROMO

### (LA ROBE DE PLUMES)

Ce *nô* est peut-être le plus beau de la collection. — Protagoniste . une *Tenninn*, c'est-à-dire un de ces anges-femmes du bouddhisme, qui, grâce a leur brillante robe de plumes, peuvent voler entre le ciel et la terre, tout en jouant de divers instruments. — Deutéragoniste . un Pêcheur de la plage de Miho, dans la province de Sourouga, non loin de la base du mont Fouji.

LE PÊCHEUR.

Sous le vent rapide[1],
La plage de Miho[2] sur les bateaux en mouvement,
De nombreux hommes de mer parmi les chemins des va-
[gues. Ah! que c'est beau!
Moi, à la plaine des pins de Miho,
Je suis un pêcheur, qu'on nomme Hakouriô.

LE CHŒUR.

Sur la montagne haute de dix mille lieues, les nuages tout
[à coup ont surgi.
Mais, par la lune brillante, la pluie est enfin chassée .
Le temps est vraiment splendide.
Sous le brouillard du matin, les vagues agitées viennent
A la plaine des pins, au paysage de printemps.
Dans la plaine du ciel, la lune demeure.

moitié ne se jouent plus aujourd'hui. Pendant l'ère de Méiji, les deux guerres contre la Chine et la Russie ont fait surgir quelques pièces nouvelles.

1 D'une manière générale, après un vers de 5 syllabes isolé, comme celui-ci, le texte est en vers de 7 et 5 syllabes, liés par groupes de 12 syllabes qui forment une chaine (*kouçari*); mais nombre de ces vers-hémistiches ont une syllabe de moins, que l'acteur harmonise en élargissant ou en resserrant le rythme.

2. *Kaza haya no*, « au vent rapide », violent, mot-oreiller de Miho.



Digitized by Google

Ce paysage, qui ravit l'âme,
Est sous les yeux du pauvre pêcheur.

Encore quelques vers du Chœur, qui achèvent d'évoquer la beauté de ce spectacle, mais dont le charme est trop intimement lié à des jeux de mots, et aussitôt l'action commence.

LE PÊCHEUR.

De la plaine des pins de Miho,
Je contemple la plage :
Des fleurs descendent en voltigeant du ciel, de la musique
Un parfum divin se répand partout. [se fait entendre;
Et comme je suis surpris de ces choses merveilleuses,
Voici qu'à une branche de ce pin pend une robe ravis-
Je m'approche pour l'examiner : [sante!
Par sa couleur, par son céleste parfum, ce n'est pas une
[robe ordinaire.
Je vais l'emporter pour la montrer aux vieilles gens
Et j'en ferai le précieux trésor de ma famille.

LA FÉE[1] (apparaissant).

Ecoute, [pêcheur] : ce vêtement est à moi.
Pourquoi voudrais-tu le prendre?

LE PÊCHEUR.

C'est un vêtement que j'ai trouvé :
Je vais l'emporter chez moi.

LA FÉE.

C'est la robe de plumes d'une Fille du ciel[2] ;
On ne peut la donner aux hommes.
Remets-la où elle était.

LE PÊCHEUR.

Ainsi, ce vêtement appartient à une Fille du ciel?
Je le conserverai pour le bonheur de mes descendants :
Ils en feront un trésor de cet empire.
Certes, je ne te le rendrai jamais.

1. Pour désigner la *Tenninn*, je conserve cette expression déjà consacrée par l'usage : *Fairy*, dans la très belle paraphrase en vers de M. Chamberlain, *The Robe of Feathers* (*Classical Poetry of the Japanese*, Londres, 1880, p. 137-146).
2. Litt., « Personne du ciel ».

Digitized by Google

LA FÉE.

Sans ma robe de plumes, je ne puis voler :
Je ne pourrai pas revenir au ciel!
Rends-la moi, je t'en prie!

LE PÊCHEUR.

Plus il entend de telles paroles,
Plus Hakouriô devient déterminé[1].
Par son origine, c'est un homme sauvage :
La robe de plumes du ciel, il va la prendre pour la cacher.
Tant pis! Ainsi, il va se retirer.

LA FÉE.

Maintenant, même la Fille du ciel
Est comme un oiseau sans ailes :
Plus de vêtement pour s'envoler!

LE PÊCHEUR.

Sur la terre à présent, tu es de ce bas monde.

LA FÉE.

Que faire? J'ai beau chercher...

LE PÊCHEUR.

Puisque Hakouriô ne rend pas le vêtement...

LA FÉE.

Je ne puis rien.

LE PÊCHEUR.

Le moyen...

LE CHŒUR.

(Il n'y en a pas.) La rosée des larmes[2]!... De sa coiffure
[de pierres précieuses,

1. Le Pêcheur parle de lui-même à la troisième personne. De même la Fée, plus loin.

2. Ici, un jeu de mots aussi joli qu'intraduisible. Le Pêcheur dit : « *Sennkata mo*... »; le Chœur reprend : « *Namida no tsouyou*... ». L'expression « sennkata mo (*nai*) », « (*il n'y a pas*) de moyen », appelle ainsi, par la simple hypothèse d'une assonance que devine l'oreille japonaise, le commencement de phrase « *namida* no tsouyou », « des *larmes* la rosée », qui montre soudainement la Fée en pleurs, et qui d'ailleurs évoque aussitôt l'idée de « pierres précieuses » (v. p. 116, n° 37), laquelle à son tour, étant donné que « *tamakazoura* », « coiffure de pierres précieuses », est le mot-oreiller de « *kazashi no hana* », « fleurs mises à la coiffure », éveille l'image de

Digitized by Google

Les fleurs se fanent.
Voici venir les « cinq faiblesses » des Filles du ciel[1].
Chose pitoyable à voir!

LA FÉE.

Tandis que je regarde la plaine du ciel, le brouillard s'élève
Et je ne sais où le chemin des nuages va s'égarer.

LE CHŒUR.

Vers ce ciel où elle avait l'habitude de vivre, peu à peu [les nuages s'en vont,
Et à cette vue, elle leur porte envie.
C'est à peine si elle perçoit la voix affaiblie
De cet oiseau du Paradis[2] qu'elle avait coutume d'écouter.
Combien elle jalouse, les entendant sur le chemin du ciel,
Les oies sauvages qui y retournent!
Pluviers et mouettes, comme des vagues au loin[3],
Vont et viennent; le vent du printemps
Souffle vers le ciel : quels regrets!

LE PÊCHEUR.

Un seul mot : la douleur de ton visage m'a touché;
Je te rendrai ta robe de plumes.

LA FÉE.

O bonheur! Donne-la-moi!

LE PÊCHEUR.

Un instant.
Je te rendrai ton vêtement

ces fleurs dont le dépérissement annonce, dans le bouddhisme, la déchéance des êtres célestes. Par ce seul exemple, on peut juger des associations d'idées poétiques, prolongées à l'infini, qui font le charme des nô, mais aussi le désespoir du traducteur.

1. *Go-souï*. Ces cinq marques du déclin des Tenninn sont : le dépérissement des fleurs de leur coiffure, le fait que la poussière souille leur céleste vêtement, une sueur mortelle, une sensation d'ébloussement et de cécité, enfin la perte de toute joie.

2. *Karyôbinnga* (corruption de *kalavinngka*), un oiseau immortel, à visage de femme, et doué d'une voix exquise.

3. Ces oiseaux blancs sont comparés aux vagues, avec lesquelles ils semblent se confondre. L'art japonais représente parfois les *tchidori* (voir p. 74, n. 5) comme une transformation des gouttes d'eau qui jaillissent de l'écume.

Digitized by Google

Si tu exécutes maintenant, ici,
Cette danse des Filles du ciel dont j'ai entendu parler si [souvent.

LA FÉE.

Que je suis heureuse! Maintenant j'ai le moyen de revoir [le ciel!
A cause de cette joie,
Je laisserai une danse qui charmera les hommes.
Il est une musique qui fait tourner le Palais de la Lune;
En la jouant ici,
Je la léguerai aux misérables hommes de ce monde.
Mais je ne puis danser sans mon vêtement de plumes
Donne-le-moi, je te prie.

LE PÊCHEUR.

Non : si je te rends ce vêtement,
Sans danse ni musique
Tu remonteras au ciel.

LA FÉE.

Le soupçon est humain.
Au ciel, pas de mensonge[1].

LE PÊCHEUR.

Tu me fais honte. Eh bien,
Voici ta robe de plumes.

LA FÉE.

La jeune vierge, mettant son vêtement,
Joue la musique de « la brillante robe de plumes ».

LE PÊCHEUR.

Le céleste vêtement de plumes se mêle au vent.

LA FÉE.

Les manches sont des fleurs mouillées de pluie.

LE PÊCHEUR.

En jouant sa musique...

LA FÉE.

Elle se met à danser.

1. Ce sont deux vers célèbres.

Digitized by Google

LE CHŒUR.

C'est le moment où s'inaugure
La danse de Sourouga, la joie de l'Est[1] !

Pendant cette danse, le Chœur nous donne d'abord, chose curieuse, une petite explication philologique : l'étymologie du mot-oreiller *hiçakata* (v. plus haut, p. 87, n. 4); puis il nous décrit, en quatre vers qui demanderaient un long commentaire, l'organisation du Palais de la lune, où la vierge céleste est de service; après un ingénieux rappel[2] de la 12e tanka du *Hyakouninn-isshou* (ci-dessus, p. 101), il exprime tour à tour, tantôt l'admiration de la fille du ciel pour le beau paysage de Miho, tantôt le ravissement des hommes et des êtres divins eux-mêmes en présence de la danse exquise qui se déroule sous leurs yeux; enfin la Fée, qui de temps en temps avait fait écho au Chœur, pour célébrer notamment l'éternité de la dynastie japonaise, s'arrête un instant pour lancer une strophe solennelle à la gloire des dieux qu'elle sert, puis reprend cette danse, qui va s'achever par son ascension finale.

LE CHŒUR.

Ainsi, elle danse le divertissement de l'Est.

LA FÉE.

Tantôt son vêtement d'un vert bleu est comme la couleur [du ciel...

LE CHŒUR.

Tantôt il est pareil aux blanches vapeurs du printemps.

LA FÉE.

La robe de la vierge est d'une nuance rare, d'un parfum [exquis.

LE CHŒUR.

Tantôt à droite, tantôt à gauche,
Sous sa coiffure de fleurs,

1. La *Sourouga mai*, danse de la province de Sourouga, qui se répandit dans les provinces orientales (*Azouma*) du Japon. L'auteur du nô suppose que la Fée révèle pour la première fois aux hommes cette danse céleste.

2. Procédé souvent employé par les auteurs de nô, que M. Florenz, pour cette raison, traite de plagiaires (p. 375). En réalité, il s'agit d'emprunts ouvertement faits par des hommes de goût, qui aimaient à sertir parfois un joyau ancien dans leur propre texte, et qui redoublaient de la sorte, dans l'esprit des spectateurs avertis, l'effet poétique de leur art.

Digitized by Google

Elle fait flotter les manches du céleste vêtement :
Elle meut en avant, puis en arrière,
Les manches animées.
Variant les styles de sa danse,
La belle vierge de la lune,
Au ciel où la lune est en son plein,
Devient l'image de la Sagesse[1].
Les vœux exaucés, le pays tranquille,
Versant en abondance les sept trésors[2],
Elle daigne les répandre sur la terre.
Mais voici que,
Comme le temps passe, la céleste robe de plumes
Etend sa traîne, au vent de la plage.
La voilà au-dessus de la plaine des pins de Miho, puis [sur les nuages d'Oukishima ;
Elle passe le mont Ashitaka et la cime du Fouji lui-même[3] ;
Elle devient indistincte
Et, mêlée aux brouillards
Des augustes espaces du ciel,
Elle disparaît à notre vue.

---

# LA FARCE : LES KYÔGHENN

---

La représentation d'un Nô ne durait guère qu'une heure ; mais on en jouait volontiers cinq ou six le même jour. Pour détendre un peu l'esprit des auditeurs dans l'intervalle de ces pièces classiques sévères, on imagina des intermèdes comiques analogues au drame satirique que les Grecs aimaient à écouter après une trilogie. Déjà, dans l'antique *kagoura*, à côté de « danses chinoises » (*tôgakou*) d'un caractère élevé, on exécutait des « danses coréennes » (*komagakou*) plus vulgaires. Pareillement, dans la pompe des Nô, on fit place aux *Kyôghenn*,

1. *Mangwan-shinnyo*, l'état parfait de l'homme délivré de toute illusion.
2. Voir plus haut, p. 248, n. 2.
3. Oukishima, nom d'une partie de la plaine de Miho, au bas du Fouji-yama ; Ashitaka-yama, l'éminence secondaire qu'on voit sur une des pentes de la fameuse montagne.

Digitized by Google

ou « paroles folles ». Ces farces étaient laissées à des acteurs spéciaux, que leurs chaussons jaunes distinguaient des acteurs de Nô, en chaussons blancs; ils ne portaient point de masque; leurs danses ne constituaient qu'une vague imitation de la pantomime solennelle; le chœur se taisait. Les Kyôghenn étaient d'ailleurs des bouffonneries sans importance, qui ne méritent guère une place dans la littérature que comme annexes des Nô. Dans les deux cent soixante pièces qui nous sont parvenues, on chercherait en vain une vraie comédie. Ce sont de brèves fantaisies, composées dans une prose vulgaire et dans un esprit presque enfantin. Les unes ridiculisent, assez lourdement, la noblesse ou le clergé; d'autres mettent en scène des discussions conjugales; d'autres encore racontent des histoires de voleurs; d'autres enfin, des aventures grotesques arrivées à des infirmes quelconques, à des aveugles[1], à des estropiés. Voici une de ces dernières.

## SANNINN-GATAWA

### (LES TROIS ESTROPIATS[2])

Personnages : un Maître de maison, un Aveugle, un Cul-de-jatte et un Muet.

LE MAÎTRE[3]. — Je suis un homme de cet endroit. Pour des raisons quelconques, je veux avoir chez moi beaucoup d'estropiés[4]. Mettons d'abord un écriteau. Ça y est.

***

UN AVEUGLE. — Je suis un joueur qui demeure en cet endroit. Depuis quelques jours, ayant mauvaise fortune, j'ai dû vendre tous mes meubles, sans parler de l'or ni de l'argent. Quand je pensais que je ne pourrais même plus passer ce jour, là-bas, au delà de la montagne, il y a un écriteau demandant beaucoup d'estropiés! Je ne suis pas infirme, de nature; on a coutume de dire que j'ai les

1. Comp. ci-dessous, p. 369, n. 2.
2. C'est le mot qui me parait le mieux rendre l'expression générique *katawa* (litt., « anormaux »).
3. *Arouji*, maître, seigneur, propriétaire. C'est un personnage d'homme riche, d'une certaine importance sociale, qui figure souvent dans ces sortes de pièces.
4. Ayant pitié de ces malheureux, il veut les prendre à son service.

Digitized by Google

yeux vifs. Cette fois, au contraire, je veux faire semblant d'être aveugle. (Il parle en marchant.) J'aurais mieux fait de m'arrêter quand tout le monde me le conseillait; mais, espérant rattraper ce que j'avais perdu, j'en suis venu à cet état misérable. Me voici arrivé. Je vais m'annoncer, en contrefaisant un aveugle. S'il vous plaît!

LE MAÎTRE. — Il y a quelqu'un au dehors. Qui êtes-vous?

L'AVEUGLE. — Un aveugle est venu, à cause de l'écriteau.

LE MAÎTRE. — Ah! vous êtes un aveugle? Eh bien! vous serez mon serviteur. Venez par ici.

L'AVEUGLE. — Je vous remercie. Je m'assieds.

***

UN CUL-DE-JATTE. — Je suis un joueur bien connu de cet endroit. Ayant joué avec des jeunes gens, j'ai dû vendre ma maison et mes meubles, sans parler de l'or ni de l'argent. Je ne pouvais plus passer ce jour. Mais, au delà de cette montagne, il y a un homme qui désire avoir des estropiés. Je ne suis pas estropié de nature; ayant des jambes extrêmement solides, cette fois, en revanche, je vais imiter un cul-de-jatte. (Il parle en marchant.) Oui, j'ai fait des bêtises, et me voilà réduit à cet état misérable. Mon repentir, à présent, est inutile. Me voici arrivé : feignons d'être un cul-de-jatte. S'il vous plaît!

LE MAÎTRE. — Il y a quelqu'un au dehors. Qui êtes-vous?

LE CUL-DE-JATTE. — C'est moi. Je suis un cul-de-jatte venu à cause de votre écriteau.

LE MAÎTRE. — Bon : vous êtes cul-de-jatte! J'ai pitié de vous, si jeune encore! Vous serez mon serviteur. Venez par ici.

LE CUL-DE-JATTE. — Je vous remercie. Je m'assieds.

LE MAÎTRE. — Mettez-vous à votre aise.

LE CUL-DE-JATTE. — Je vous suis bien reconnaissant.

***

UN MUET. — Je suis un joueur, non obscur, de cet endroit. M'étant rencontré dernièrement avec d'autres

Digitized by Google

joueurs, j'ai joué, et, par suite de ma mauvaise fortune, sans parler de l'or ni de l'argent, j'ai dû vendre jusqu'aux vêtements de ma femme. Alors que je pensais qu'il me serait difficile de passer ce jour, j'ai découvert un écriteau annonçant qu'on désire avoir des estropiés, au delà de cette montagne. Je ne suis pas infirme de nature : tout le monde dit que je suis un bavard. Cette fois, en revanche, je vais contrefaire un muet. Aussi ai-je apporté mes instruments de muet. Le Ciel, dit le proverbe, ne tue pas les hommes. Si j'entre ici, je pourrai avoir de quoi manger. Maintenant, il faut imiter un muet. Frappons ces deux baguettes de bambou.

LE MAÎTRE. — Tiens! on entend gémir quelqu'un au dehors. Qui êtes-vous?

LE MUET. — A-a-a.

LE MAÎTRE. — Vous êtes un muet?

LE MUET. — A-a-a.

LE MAÎTRE. — Vous serez mon serviteur. Vous ne connaissez aucun art?

LE MUET fait le geste de tirer de l'arc.

LE MAÎTRE. — Vous savez tirer de l'arc?

LE MUET. — A-a-a.

LE MAÎTRE. — Avez-vous quelque autre talent?

LE MUET fait le geste de jeter la lance.

LE MAÎTRE. — Vous êtes fort à la lance? Très bien : je vous donnerai un gros salaire.

LE MUET. — Je vous en remerc... (Il met la main sur sa bouche.)

LE MAÎTRE. — C'est curieux! Ce muet a dit quelque chose. Mais la parole d'un muet est un porte-veine. Vous serez mon serviteur. Asseyez-vous là.

LE MUET. — A-a-a.

LE MAÎTRE. — Enfin, j'ai des estropiés! Je vais leur donner du service, et je m'absenterai ensuite. Holà! l'aveugle!

L'AVEUGLE. — Qu'y a-t-il (pour votre service)?

LE MAÎTRE. — Je vais ailleurs, pour quatre ou cinq jours. Je laisse à votre charge la resserre des vêtements [1]. Gardez-la bien.

1. *Kotarô*, petit bâtiment, à l'épreuve du feu, où l'on conserve

Digitized by Google

L'AVEUGLE. — Soyez tranquille : je la garderai bien. Bon retour!

LE MAÎTRE. — Bien. Holà! cul-de-jatte! Je vais ailleurs, pour quatre ou cinq jours. Je vous confie ma caisse. Gardez-la bien.

LE CUL-DE-JATTE. — Soyez tranquille. Bon retour!

LE MAÎTRE. — Bien. Holà! le muet!

LE MUET. — A-a-a.

LE MAÎTRE. — Je m'absente pendant quatre ou cinq jours. Je vous confie la cave.

LE MUET. — A-a-a.

LE MAÎTRE. — Je reviendrai bientôt.

***

L'AVEUGLE. — C'est ennuyeux de tenir les yeux toujours fermés. Je vais les ouvrir un peu.

LE CUL-DE-JATTE. — Ça me fait mal d'avoir les jambes courbées. Je vais les étendre.

(Ils se regardent.)

L'AVEUGLE. — Tiens! c'est vous! Vous êtes venu sans doute à la suite des mésaventures récentes?

LE CUL-DE-JATTE. — C'est cela même. Mais j'entends une voix qui gémit, par là. Allons voir.

L'AVEUGLE. — Oui, allons voir. Tiens! qui est-ce donc? Nous allons l'effrayer!

TOUS LES DEUX. — Holà!

LE MUET. — A-a-a.

TOUS LES DEUX. — C'est curieux!

LE MUET. — Ah! c'était vous? Vous êtes venus par suite des mésaventures récentes?

LE CUL-DE-JATTE. — Mais oui!

LE MUET. — Comment êtes-vous entrés ici?

LE CUL-DE-JATTE. — L'un de nous est aveugle; l'autre, cul-de-jatte. Et vous-même, comment êtes-vous venu?

LE MUET. — On dit que je suis bavard; alors, cette fois, je suis devenu muet!

les choses précieuses. *Karoumono-goura*, koura des « choses légères », ancien mot pour désigner les vêtements de soie. Plus loin : *zéni-goura*, koura de la monnaie, caisse; *saké-goura*, koura du saké, cave.

Digitized by Google

L'AVEUGLE. — En effet, vous imitez bien un muet.

LE MUET. — Le maître est allé ailleurs pour quatre ou cinq jours. Ne vous a-t-il chargés de rien?

LE CUL-DE-JATTE. — Oui, oui, nous avons notre charge: l'aveugle, la resserre aux vêtements; moi, la caisse.

LE MUET. — Parfait!

L'AVEUGLE. — Et vous, qu'est-ce que vous avez?

LE MUET. — J'ai la cave!

LES DEUX AUTRES. — C'est très bien!

LE MUET. — Là-dessus, voici ce que je pense: tout d'abord, nous allons ouvrir la cave qui m'est confiée, pour en boire le contenu; ensuite, ouvrir la caisse, pour jouer une partie; ensuite, ouvrir la resserre aux vêtements, et, les emportant sur nos épaules, quitter ces lieux.

LES DEUX AUTRES. — Idée excellente!

LE MUET. — Donc, venez par ici. Ouvrons la cave. Voilà! (Il ouvre la porte, *sara-sara*[1].) De fait, il y a beaucoup de jarres[2]. Laquelle prenons-nous? Enlevons le couvercle de celle-ci. Ah! c'est du bon saké. Je vous verse le saké : allez, buvez.

LES DEUX AUTRES. — Versez! Eh bien! essayons, buvons. C'est du bon saké. Buvez, le muet!

LE MUET. — Je vais chanter quelque chose.

LES DEUX AUTRES. — Fort bien.

L'AVEUGLE. — Je vais verser le saké.

LE MUET. — Ah! merci, merci! Buvez, l'aveugle.

(Tous les trois se mettent à chanter.)

LE MUET. — Ah! nous avons bien bu. L'aveugle, danse quelque chose.

L'AVEUGLE. — Oui, je vais danser.

LES DEUX AUTRES. — Très bien.

L'AVEUGLE. — Chantez-moi quelque chose.

(Tous les deux chantent, et l'aveugle danse.)

LE MUET. — Donnez-lui à boire. Maintenant, vous, le cul-de-jatte, exécutez donc une danse.

LE CUL-DE-JATTE. — Je vais danser.

1. Onomatopée exprimant le frottement d'une porte à glissières.
2. *Kamé*, grands vases de terre cuite où l'on conserve notamment le saké.

Digitized by Google

LES DEUX AUTRES. — Bien, bien.

(Tous les deux chantent, et le cul-de-jatte danse.)

LES DEUX AUTRES. — C'est très bien. Maintenant, à votre tour : dansez, le muet!

LE MUET. — Je danserai!

(Tous les trois font du tapage.)

***

(Au milieu de ce vacarme, le maître revient.)

LE MAÎTRE. — Je suis inquiet d'avoir laissé ces estropiés; il faut que je rentre tout de suite... Mais c'est étrange! J'entends le bruit d'un festin! L'aveugle a les yeux ouverts; le cul-de-jatte marche, debout; et le muet parle!... Vous êtes tous de grands voleurs!

LES TROIS ESTROPIATS. — Voilà : il est de retour. Que faire?

LE MUET. — Vous voilà revenu?

L'AVEUGLE. — A-a-a.

LE MAÎTRE. — Tout à l'heure, vous étiez aveugle : maintenant, vous êtes muet? Et vous, qui étiez cul-de-jatte, vous êtes maintenant aveugle? Grands voleurs! Je ne vous permets pas cela!

LE MUET. — Pardonnez-moi! Je vais me traîner!

LE MAÎTRE. — Vous étiez muet : maintenant, vous vous traînez en parlant?

LE MUET. — A-a-a.

LE MAÎTRE. — Et vous dites des choses pareilles! Grands voleurs! Je ne vous le permets pas!

LES TROIS ENSEMBLE. — Pardonnez-nous, pardonnez-nous!

LE MAÎTRE. — Je ne vous pardonne pas : je ne vous pardonne pas.

---

Digitized by Google

# VI. — ÉPOQUE DES TOKOUGAWA

## I. — LA PROSE

### A. LA PHILOSOPHIE

Cette glorieuse époque, si féconde à tant d'égards[1], est pourtant assez pauvre au point de vue de l'art littéraire. L'esprit classique est peu à peu submergé, d'en bas par la démocratie qui s'élève, d'en haut par la domination de la pensée chinoise. Aux jeux du style succèdent les luttes d'idées, et la philosophie vient au premier rang, avec ses deux grandes écoles rivales : les *kanngakousha*, « savants à la chinoise », et les *wagakousha*, « savants à la japonaise[2] ».

#### *a.* — LES KANNGAKOUSHA

Les *kanngakousha* répandent au Japon la doctrine confucianiste, surtout celle des philosophes de la dynastie des Soung, et en particulier celle de Tchou-Hi (XIIe siècle). D'une manière générale, ils ne visent guère qu'à se faire comprendre, et leur style a peu de valeur; mais leurs écrits méritent une sérieuse attention par l'énorme influence, morale et sociale, qu'ils exercèrent.

Le mouvement commence, vers la fin du XVIe siècle, avec

1. Voir La Mazelière, *Le Japon*, tome III (Paris, 1907)
2. *Kan*, Chine · *Wa*, Japon ; *gakou*, science, connaissances, études, littérature ; *sha*, homme : donc, « savants versés dans la littérature chinoise », ou « japonaise »,

Digitized by Google

Foujiwara Séigwa[1], qui, découvrant par fortune un livre de Tchou-Hi, s'écrie : « Voilà ce que j'avais si longtemps cherché! » Et de cet incident naît la nouvelle école. Les élèves de Séigwa continuent son enseignement. Le plus connu d'entre eux est Hayashi Razan[2], qu'on doit mentionner non seulement parce qu'il fut un type de savant parfait[3], mais aussi parce qu'il fut le premier d'une longue série de conseillers-légistes que les shôgouns eurent toujours soin de choisir parmi les hommes les plus éclairés et les plus sages[4]. C'est surtout pendant la dernière partie du XVII^e siècle et la première du XVIII^e que cette école chinoise brilla du plus vif éclat. Elle fut alors représentée par tout un groupe de savants fameux, qui produisirent d'innombrables œuvres. Les trois plus importants, au point de vue littéraire, sont Ekikenn, Hakoucéki et Kyouçô.

## 1. — *KAÏBARA EKIKENN*

Ce célèbre moraliste naquit, en 1630, à Foukounoka (province de Tchikouzenn). Après de fortes études personnelles, il alla suivre divers cours à Kyôto, puis revint dans sa province, où il remplit des fonctions officielles auprès du daïmyô auquel sa famille était attachée. En 1700, il prit sa retraite et alla vivre à Kyôto, où il mourut en 1714, dans sa quatre-vingt-quatrième année[5]. Dans les cent et quelques ouvrages qu'il a laissés, on peut relever tous les sujets qui intéressent d'ordinaire les hommes sensés, amis de leurs semblables et de la nature : morale,

1. 1561-1619. C'était un descendant du poète Foujiwara Sadaïé (p. 233). — Prononcer *Séiga* (voir p. 225, n. 1).
2. Ou Dôshoun (1583-1657).
3. Toute sa vie, il étudia sans relâche. Un jour, chassé de sa maison par un incendie, il prit bien vite dans sa litière quelques livres pour continuer de travailler en chemin. On s'explique ainsi que, tout en remplissant par surcroît des fonctions officielles, il ait pu écrire plus de trois cents ouvrages.
4. Tradition reprise ensuite par le gouvernement impérial, qui ne cesse de faire entrer des hommes de pensée à la Chambre des pairs, et par le parlement lui-même, qui laisse à des savants l'élaboration de toutes les lois importantes. C'est ainsi que les Codes du Japon contemporain sont l'œuvre d'un petit groupe de juristes, au premier rang desquels on doit citer deux brillants docteurs de nos Facultés de droit, les professeurs Tomii Maçaakira et Oumé Kennjirô.
5. Remarquons en passant que la plupart des kanngakousha eurent une longévité extraordinaire. N'en peut-on pas conclure que, sinon leur métaphysique, du moins leur morale pratique était en harmonie, suivant une de leurs idées favorites, avec les lois générales de l'Univers?

Digitized by Google

hygiène, éducation, botanique, voyages... Chose assez rare chez les érudits, il n'avait aucun pédantisme : ce sinologue illustre, peut-être le premier de son temps, écrivit en caractères phonétiques, pour être compris de tous. Mais cette simplicité eut sa récompense, la meilleure qu'il pût espérer : il n'est pas de moraliste qui ait eu, au Japon, une plus profonde et plus lointaine influence.

Un passage de son *Rakkoun*, « Philosophie du plaisir », montrera bien le caractère de l'homme.

### PLAISIR DE LA NATURE

Si l'on s'attache surtout aux plaisirs intérieurs, et si l'on fait de ses oreilles et de ses yeux l'intermédiaire qui procure les plaisirs extérieurs, on reçoit un plaisir immense de la beauté des paysages et des dix mille choses qui se trouvent entre le ciel et la terre. Cette sorte de plaisir enchante nos yeux de toutes manières, matin et soir. Ceux qui aiment à regarder ces choses deviennent maîtres de la montagne, des eaux, de la lune et des fleurs. Ils ne sont pas obligés de flatter les autres, ni de dépenser un sou pour acheter ces jouissances. Bien qu'on les goûte comme on veut, elles ne s'épuisent jamais. On en peut profiter comme de sa propriété : mais personne ne nous les dispute ; car les beaux paysages, la montagne, les eaux, le vent et la lune, n'ont point de propriétaire déterminé. Ceux qui se réjouissent ainsi, connaissant les plaisirs infinis qui existent entre le ciel et la terre, ne sont pas envieux du luxe et des divertissements des hommes riches, parce que ces plaisirs sont supérieurs à ceux de l'opulence et des honneurs. Ceux qui ne les comprennent pas ne sont pas heureux, parce qu'ils ignorent les voluptés qui se trouvent en abondance devant leurs yeux.

Les plaisirs vulgaires du monde, avant même qu'ils soient entièrement finis, se transforment en souffrances. Par exemple, si on mange et boit à satiété des choses délicieuses, c'est agréable au premier abord, mais cela cause ensuite des maladies qui tourmentent. Les plaisirs vulgaires troublent le cœur, détériorent le corps et rendent l'homme misérable. Les plaisirs des sages nourrissent leur cœur sans l'égarer. Pour parler des choses extérieures, on admire, par exemple, la lune et les fleurs, on

Digitized by Google

contemple la montagne et les eaux, on chante avec le vent et on envie les oiseaux. Ces plaisirs légers nous charment toute la journée, sans nous causer de mal, sans chagriner les autres et sans contrarier le Ciel. Ils sont aisés à acquérir, même pour les pauvres, et n'ont pas de mauvais effets plus tard. Les hommes riches, occupés de luxe et d'amusements, ne comprennent pas ces plaisirs. Aux hommes pauvres et humbles, qui n'ont pas ce double défaut, il est aisé de se les procurer, s'ils le veulent.

Mais le renom d'Ekikenn s'explique surtout par son rôle comme éducateur, et en particulier par un ouvrage demeuré fameux : l'*Onna Daïgakou*, ou « la Grande Ecole des femmes[1] ». C'est un tout petit livre, d'une importance énorme : car il fut comme le manuel de l'aristocratie japonaise, pour l'éducation des filles, pendant les deux derniers siècles; il représente l'évolution qui eut pour effet de combiner, à la femme d'esprit du vieux Japon, la femme obéissante de la morale chinoise; et si cette doctrine austère, d'ailleurs atténuée dans la vie pratique, dut aboutir parfois à l'écrasement de natures délicates par des tyrannies brutales, il n'en est pas moins vrai que, d'une manière générale, elle parvint à former ce type parfait de douceur, de modestie et de charme qui est celui de la vraie Japonaise et qui frappe d'admiration l'observateur impartial[2].

1. Dans ces derniers temps, on a discuté le point de savoir si l'*Onna Daïgakou* est bien d'Ekikenn. Sans reproduire ici cette controverse, je constate seulement, d'une part, que d'autres ouvrages d'Ekikenn prêchent exactement la même doctrine; d'autre part, que, même s'il n'est pas d'Ekikenn, l'*Onna Daïgakou* conserve toute sa valeur intrinsèque; et par conséquent, je donne à cet ouvrage la place qu'il mérite, en le rangeant sous le nom de l'auteur auquel on l'a toujours attribué.

2. Pendant un séjour de sept années à Tôkyô, j'ai entendu parler de maints scandales domestiques dans les divers milieux européens: je n'ai jamais vu ternir du moindre soupçon l'honneur d'une femme de la haute société indigène. L'épouse japonaise respecte trop son mari pour pouvoir songer à une trahison. Est-ce à dire qu'elle soit une esclave? Nullement. Mais, tandis qu'en Occident les conjoints forment trop souvent un attelage désuni, où chacun tire de son côté et entrave la marche commune, au Japon le mari, tout en consultant sa femme, la dirige et décide toujours en dernier ressort. Le mari commande, avec douceur; la femme obéit, en souriant; et le ménage conserve une paix heureuse. Le secret de cette harmonie est dans l'*Onna Daïgakou*, que je vais donner en entier.



Digitized by Google

## ONNA DAÏGAKOU[1]

1. Une femme, ayant grandi, entre dans la maison d'un autre, pour servir son beau-père et sa belle-mère; donc, plus encore qu'un garçon, elle ne doit pas négliger les enseignements de ses parents. Si le père et la mère, par excès de tendresse, lui permettent de s'élever suivant ses caprices, lorsqu'elle sera entrée dans la maison de son époux, sûrement elle aura sa volonté propre et elle ne lui plaira pas; et si son beau-père lui fait de justes remontrances, elle ne pourra les supporter. Elle sera fâchée contre son beau-père, dira du mal de lui; les relations deviendront mauvaises; et elle sera chassée, couverte de honte. Le père et la mère de cette femme, sans s'avouer qu'ils n'ont pas bien élevé leur fille, penseront du mal de son époux et de son beau-père. Mais ils feront erreur. Cela provient toujours de ce que les parents d'une femme ne l'ont pas bien élevée.

2. Chez une femme, la supériorité du cœur est préférable à la forme extérieure[2]. D'une femme qui n'a pas bon cœur, le cœur est toujours agité; les yeux, terribles; elle se met en colère contre les autres, prononce des mots grossiers, bavarde sur tout; en parlant, elle devance les autres; elle fait des reproches aux autres, envie les autres, se vante d'elle-même, médit des autres, et, bien qu'étant la risée des autres, se croit supérieure à eux: toutes choses en désaccord avec la Voie des femmes[3]. Qu'une femme soit seulement aimable, obéissante, de cœur droit, sensible et calme, voilà ce qui convient.

3. Les filles, dès l'enfance, doivent observer la séparation entre hommes et femmes; et jamais, même pour

1. « La Grande Science pour les femmes », ou, pour employer l'expression consacrée par Molière: « la Grande Ecole des femmes ». D'autant que le mot *daïgakou* éveille aussi cette idée d' « école » au Japon même, où il sert, par exemple, à désigner l'Université.

2. C'est dans le même esprit qu'il faut juger l'œuvre d'Ekikenn, avec ses négligences de style et notamment ses répétitions de mots, que je respecte.

3. *Onna no Mitchi,* le chemin que les femmes doivent suivre, leur devoir.

Digitized by Google

un instant, on ne doit leur laisser voir ou entendre certaines plaisanteries. Suivant l'étiquette de l'antiquité, les hommes et les femmes ne devaient pas s'asseoir sur la même natte, ranger leurs vêtements au même endroit, se baigner au même endroit, ni, quand ils recevaient quelque chose, se la passer de la main à la main. Une femme qui sort la nuit doit porter une lumière. Sans parler des étrangers, même vis-à-vis de son époux et de ses frères, elle doit observer la séparation. Aujourd'hui, dans les maisons du vulgaire, on ignore ces règles, et on fait des sottises; on souille son nom, on attire des reproches à ses parents et à ses frères, on gâche toute sa vie. N'est-ce pas chose pitoyable? Une femme ne doit pas devenir intime avec quelqu'un, sauf par un intermédiaire[1] et suivant l'ordre de ses parents : c'est ce que dit la « Petite Etude[2] ». Même au péril de sa vie, elle doit rendre son cœur dur comme le métal ou comme le roc, et observer la droiture.

4. Une femme doit faire sa maison de la maison de son époux; c'est pourquoi, en Chine, on ne dit pas « aller », mais « revenir » chez son époux; ce qui signifie qu'elle rentre dans sa propre maison. Si la maison de son époux est humble et pauvre, qu'elle ne lui en veuille pas, mais qu'elle pense : « la pauvreté de la maison qui m'a été donnée par le Ciel vient de ce que j'ai une mauvaise fortune »; qu'une fois mariée, elle ne quitte jamais cette maison, voilà la Voie des femmes : ainsi disait le Sage de jadis[3]. Si elle s'écarte de cette Voie des femmes et si elle est chassée, sa honte dure toute la vie. A cet égard, il y a pour les femmes sept mauvaises choses, qu'on appelle les Sept causes de divorce[4] : 1° Doit être répudiée, la femme qui désobéit à ses beaux-parents. 2° Doit être

1. Le *nakôdo*, un ami sérieux qui négocie les préliminaires du mariage, organise chez lui ou dans quelque autre maison la *mi-ai* (« entre-vue ») des futurs époux, et demeure l'arbitre des différends qui, plus tard, pourraient surgir entre eux.

2. *Shôgakou*, un ouvrage chinois, par opposition à la « Grande Etude », *Daïgakou*, qui est le premier des « Quatre livres » confucianistes, celui auquel Ekikenn pensait lorsqu'il choisit le titre de son traité.

3. Confucius.

4. *Nanatsou-sarou*.

Digitized by Google

répudiée, la femme qui n'a pas d'enfants. (Car on prend une femme pour avoir des fils et des petits-fils. Toutefois, si cette femme a le cœur droit, une bonne conduite, pas de jalousie, il n'y a pas lieu de la renvoyer : on n'a qu'à adopter un enfant de la même famille ; ou encore, si on a un enfant d'une concubine, on ne renverra pas la femme sans enfants.) 3° Si une femme est débauchée, il faut la répudier. 4° Si une femme est jalouse, il faut la répudier. 5° Si une femme a une mauvaise maladie, comme la lèpre[1], il faut la répudier. 6° Il faut répudier une femme bavarde, parce que, si elle parle de toutes sortes de choses, sans réserve, les relations entre parents deviendront mauvaises et la maison sera en désordre. 7° Il faut répudier la femme qui a le cœur enclin au vol. Ces Sept causes de divorce ont été enseignées par le Sage. Une femme qui, une fois mariée, a été chassée de la maison, bien qu'elle épouse ensuite un mari plus riche et de plus belle situation, s'est écartée de la Voie de la femme, et c'est pour elle la plus grande honte.

5. La femme, tant qu'elle vit dans sa maison, doit la piété filiale à son père et à sa mère ; mais une fois entrée chez son époux, elle doit honorer, plus que ses propres parents, son beau-père et sa belle-mère, les aimer et respecter et, pour eux, se consumer le cœur de piété filiale. Ne respectez pas davantage vos propres parents, et ne dédaignez pas votre beau-père! La femme ne doit jamais manquer d'aller saluer, matin et soir, son beau-père et sa belle-mère. Elle ne doit pas être négligente dans son service auprès de ses beaux-parents. Si elle reçoit un ordre de son beau-père ou de sa belle-mère, elle doit l'exécuter respectueusement, sans jamais s'y refuser. Elle doit, pour dix mille choses, consulter son beau-père et sa belle-mère, et obéir à leurs instructions. Même si votre beau-père et votre belle-mère vous haïssent et disent du mal de vous, ne vous mettez pas en colère et ne leur en veuillez pas. Si vous leur témoignez votre piété filiale et si vous les servez avec sincérité, certainement les relations deviendront meilleures ensuite.

1. Comp. p. 28, n. 11 et 12.

Digitized by Google

6. La femme n'a pas de maître[1]. Elle doit regarder son époux comme son maître, le vénérer et le servir avec respect; elle ne doit jamais le mépriser ou le traiter avec dédain. D'une manière générale, la Voie de la femme consiste à obéir à l'homme. En présence de son époux, sa physionomie et ses paroles doivent être pleines de politesse, de modestie et de douceur; se montrer de mauvaise humeur, désobéissante, orgueilleuse, dédaigneuse, voilà ce qui ne serait pas bien. Ceci doit être le premier souci d'une femme. Lorsqu'elle reçoit les instructions de son époux, elle ne doit pas y déroger. Dans les cas douteux, consultez votre époux, et obéissez à ses ordres. Si votre époux s'enquiert de quelque chose, répondez avec justesse; une réponse négligente serait une impolitesse. Si votre époux se met en colère, obéissez avec crainte, sans vous mettre en colère vous-même et sans vous opposer à son cœur. La femme doit voir le Ciel en la personne de son époux; il ne faut pas qu'en allant contre lui elle s'expose aux châtiments célestes.

7. Les beaux-frères et belles-sœurs étant les frères et sœurs de l'époux, une femme doit les respecter. Si les parents de son époux la haïssent et disent du mal d'elle, elle deviendra contraire au cœur de son beau-père et de sa belle-mère : ce qui ne sera pas bon pour elle-même; tandis que, si elle est aimable avec eux, elle ira au cœur de ses beaux-parents. Qu'elle soit aimable aussi avec la femme du frère aîné de son mari; surtout, qu'elle respecte grandement ce frère aîné de son mari et la femme de ce frère, les regardant comme s'ils étaient son propre frère aîné et sa propre sœur aînée.

8. Qu'elle n'ait jamais le cœur à la jalousie. Si l'homme est léger, elle doit lui faire des remontrances, mais sans s'irriter ni se plaindre. Si sa jalousie est grande, sa physionomie et ses paroles seront terribles et repoussantes; elle dégoûtera son époux et se fera abandonner de lui. Si votre mari est débauché, s'il commet des fautes, montrez-vous aimable et reprenez-le d'une douce voix; s'il n'écoute pas vos remontrances, mais qu'il se mette en colère, laissez-le pour le moment et, quand son cœur se sera adouci,

1. *Shoujinn*, c'est-à-dire pas de seigneur féodal.

Digitized by Google

réprenez-le de nouveau. Mais que jamais, d'un air dur et d'une voix désagréable, vous n'alliez contre lui et ne lui fassiez opposition!

9. Réservée dans vos paroles, ne bavardez pas; et ne dites jamais du mal d'autrui. Si vous entendez médire de quelqu'un, cachez cela dans votre cœur, et n'en parlez à personne : car lorsqu'on répand des médisances, les relations entre parents deviennent mauvaises, et la maison est troublée.

10. Une femme doit toujours être sur ses gardes et attentive à sa propre conduite. Le matin, elle doit se lever de bonne heure; le soir, se coucher tard. Dans la journée, elle ne doit pas être endormie, mais occuper son cœur aux choses de la maison; qu'elle ne se lasse pas de tisser, de coudre, de filer. Qu'elle ne boive pas trop de thé ni de saké; qu'elle ne voie ni n'entende de choses frivoles telles que le théâtre, les chants japonais et les récitations dramatiques[1]. Qu'elle n'aille pas souvent aux endroits où il y a beaucoup de monde, comme les temples shinntoïstes et les temples bouddhiques, avant d'avoir atteint quarante ans.

11. Ne vous laissez pas séduire aux choses des devineresses, sorcières et autres, ne blasphémez pas contre les dieux et les bouddhas, ne priez pas avec irrévérence. Pourvu que vous remplissiez bien le devoir humain, dieux et bouddhas vous protégeront, même si vous ne les priez pas[2].

12. Devenue l'épouse d'un homme, gardez bien sa maison. Si la conduite d'une femme est mauvaise et dissolue, elle brise la maison. En toutes choses, soyez économe et

1. *Shibâi* (p. 406), *outâ* (p. 21, n. 1) et *jôrouri* (p. 406).

2. C'est, en effet, une vieille maxime, au Japon, que « les dieux siègent dans le cœur de l'homme ». On trouve cette parole fameuse dans un poème qui nous est donné comme ayant été révélé en songe à l'empereur Séiwa (859-876); mais le savant sinologue H.-A. Giles fait remarquer qu'elle existe aussi dans les vers d'un philosophe chinois mort en 1077, et comme les « Analectes japonais » (*Wa Ronngo*) qui nous ont transmis cet oracle datent seulement du temps de l'empereur Go-Toba (1184-1198), on en peut conclure qu'ici l'inspiration fut plutôt d'origine continentale. Il n'en reste pas moins que cette pensée devait retentir dans toute la philosophie japonaise, qui ramena peu à peu la religion à l'unique loi de la conscience (voir ci-dessous, p. 341, n. 1).

Digitized by Google

ne faites point de dépenses inutiles. Pour le vêtement, la boisson, la nourriture, faites suivant votre fortune, et ne vous laissez jamais aller au luxe.

13. Tant qu'elle est jeune, qu'elle ne s'approche pas avec des paroles familières des parents, des amis, des serviteurs de son époux et, en général, des jeunes gens; la séparation entre hommes et femmes doit toujours être bien observée. Pour n'importe quelle affaire, qu'elle n'envoie pas de lettre à un jeune homme.

14. Comme ornements du corps, comme couleur et dessin des vêtements, qu'elle ne choisisse pas de choses voyantes. Il est bien d'avoir le corps et les vêtements nets et propres. Se vêtir de choses très voyantes pour attirer les yeux d'autrui, c'est mauvais. Employez seulement ce qui convient à votre personne.

15. Ne soyez point partiale pour les parents de votre maison, et ne négligez pas les parents de votre époux. Au Nouvel an, aux Fêtes[1] et la suite, faites le service de votre époux d'abord, et après cela, le service de vos parents. N'allez nulle part sans la permission de votre époux. Ne faites secrètement de cadeaux à personne.

16. La femme ne continue pas la famille de ses parents, mais elle continue la famille de son beau-père et de sa belle-mère; elle doit donc regarder son beau-père et sa belle-mère comme plus précieux que ses propres parents et leur témoigner toute sa piété filiale. Après le mariage, qu'elle n'aille pas trop souvent à la maison de ses parents; à plus forte raison, pour d'autres personnes, peut-elle se contenter d'envoyer un serviteur au lieu de faire elle-même une visite. Puis, qu'elle ne s'enorgueillisse pas de la richesse de la maison paternelle, et qu'elle ne s'en vante pas.

17. Même si vous avez beaucoup de domestiques, prenez la peine de vous occuper vous-même de toutes choses; c'est la loi de la femme. Elle doit coudre les vêtements de son beau-père et de sa belle-mère, préparer la nourriture, plier les vêtements de son époux, balayer les nattes, élever les enfants, laver ce qui est sale; soyez ainsi plutôt dans votre maison et ne sortez pas trop librement.

1. Les cinq fêtes populaires. V. ci-dessus, p. 203, n. 2, et p. 204, n. 2.

18. Pour l'emploi des servantes, agissez avec circonspection. Ces frivoles créatures, ayant une mauvaise éducation, sont peu intelligentes, ont mauvais cœur, disent beaucoup de paroles vulgaires. Saisissant tout ce qui peut concerner le mari, le beau-père, la belle-mère, les beaux-frères et autres, pour chaque chose qui ne plaît pas à votre cœur, elles les calomnient auprès de vous, croyant ainsi rendre service à leur maîtresse. Si une femme, sans prévoyance, les écoute, cela engendre toujours chez elle quelque animosité. La famille de votre époux vous étant, à l'origine, étrangère, vous serez aisément portée à vous irriter, à désobéir, à oublier l'amour qu'on vous a témoigné. Ne négligez pas, en croyant aux paroles des servantes, l'affection de vos chers beau-père, belle-mère et beaux-frères. Si une servante bavarde trop, si elle a mauvais cœur, renvoyez-la tout de suite; car ces personnes-là sont une cause de dissensions entre parents et de désordre dans la maison : chose vraiment déplorable! D'un autre côté, dans l'emploi de ces personnes vulgaires, vous éprouverez bien des choses qui vous déplairont; mais si vous ne cessez de les gronder et de leur faire des reproches, vous n'aurez pas le cœur tranquille, vous serez toujours en colère, et la maison ne sera jamais en paix. Si vous trouvez en elles quelque chose de mauvais, faites-leur une observation de temps à autre et corrigez leurs erreurs; mais négligez les petites fautes, sans vous fâcher. Dans votre cœur, ayez pitié d'elles; mais, pour votre extérieur, c'est d'un air sévère, de peur qu'elles ne deviennent paresseuses, que vous devez les diriger. Si vous avez occasion de leur donner quelque chose, ne soyez pas avare; mais d'autre part, ne soyez pas trop généreuse, parce qu'elles vous plaisent, envers des personnes inutiles.

19. Les maladies qui proviennent de la méchanceté du cœur féminin sont : une indocilité sans modestie, la colère facile, le goût de médire, la jalousie, l'intelligence courte [1].

1. *Tchié-mijikaki.* Ekikenn ne veut pas dire par là que les femmes soient complétement stupides. Lui-même eut une femme intelligente qui, dit-on, l'accompagna dans tous ses voyages et l'aida dans ses travaux littéraires; à tel point que divers critiques lui attribuent justement l'*Onna Daïgakou.* Ce que notre moraliste reproche

Digitized by Google

Ces cinq maladies[1] existent chez sept ou huit femmes sur dix; et c'est pourquoi la femme est inférieure à l'homme. Faites-y donc attention et tâchez de vous en corriger. Ces cinq maladies proviennent surtout de ce que la femme n'est pas assez intelligente. La femme est un être d'essence négative[2]. Cette essence négative est de la nuit : elle est sombre. Par conséquent, la femme, auprès de l'homme, est sotte : elle ne comprend pas les choses faciles qui sont devant ses yeux; elle ne comprend pas les choses qu'on doit condamner; elle ne comprend pas les choses qui doivent porter malheur soit à son mari, soit à ses enfants. Elle se plaint de personnes innocentes, se met en colère, les maudit; ou bien elle jalouse les autres et veut s'élever pour son propre compte; cependant, elle est haïe et détestée par les autres, et tout le monde devient son ennemi : mais elle n'y comprend rien; c'est vraiment lamentable! Elevant ses enfants, noyés dans son affection, elle les éduque mal. Puisqu'elle est si imbécile, en toutes choses elle doit être modeste et obéissante à son mari. Dans l'ancienne loi, quand naissait une fille, on la laissait couchée sur le plancher pendant trois jours. C'est que l'homme est le Ciel; la femme, la Terre. Donc, en toutes choses, qu'elle laisse au mari la préséance et qu'elle ne s'occupe d'elle-même qu'après. S'il y a, dans vos actions, quelque bonne chose, ne vous en vantez pas; et si vous avez fait quelque chose mauvaise, qui soit blâmée, ne discutez pas, mais tâchez de corriger votre défaut tout de suite et prenez garde de ne plus vous exposer à la critique. Si l'on se moque de vous, ne vous mettez pas en colère, mais supportez tout avec crainte et patience. Lorsqu'une femme pense de la sorte, les relations entre époux s'adoucissent d'elles-mêmes; ils vivront longtemps heureux, et la paix régnera toujours dans la famille.

20. Il faut enseigner tous ces articles aux femmes dès

surtout à l'esprit féminin, c'est un certain manque de sagesse et de prévoyance.

1. *Itsoutsou no yamaï.*

2. *Inn* ou *kaghé*, « ombre », le principe femelle ou négatif de la philosophie chinoise, par opposition au *yô* ou *hinata*, « lumière », le principe mâle ou positif.

Digitized by Google

l'enfance. Récopiez-les de temps à autre, faites-les lire et ne les laissez pas oublier. Les hommes de l'époque présente donnent à leur fille une énorme masse de vêtements et de meubles ; mais qu'ils enseignent ces articles, et ce sera un trésor qui sauvegardera leur fille pendant sa vie entière. Une ancienne parole dit : « Un homme sait dépenser un million de pièces de monnaie pour marier sa fille : il ne sait pas en dépenser cent mille pour l'élever. » C'est la vérité. Cette vérité, que ceux qui ont des filles la retiennent !

---

## 2. — ARAÏ HAKOUCÉKI

Le plus parfait exemplaire de ces savants laborieux et de ces conseillers pleins de zèle qui furent l'honneur du gouvernement shôgounal ; et celui d'entre eux aussi dont la vie nous est le mieux connue, grâce à l'autobiographie qu'il nous a laissée. Il naquit, en 1657, à Edo, où son père était inspecteur du personnel d'un petit daïmyô de la province de Kazouça. Dès l'enfance, il montra une intelligence curieuse et surtout une volonté rare. Néanmoins, il resta longtemps dans des situations inférieures, jusqu'au moment où le daïmyô de Kôfou, Iénobou, auprès de qui on l'avait placé, à trente-six ans, comme professeur d'humanités chinoises, s'aperçut de ses mérites. Le respect que l'élève éprouvait pour le maître se changea bientôt en une solide amitié et, seize ans plus tard, quand Iénobou fut élevé au shôgounat, Hakoucéki devint tout naturellement son conseiller le plus intime ; si bien que, de 1709 à 1713, ce fut lui qui, en fait, gouverna le Japon. Il en profita pour faire triompher de sages principes d'administration et, notamment, pour réorganiser les finances de l'Etat, en même temps qu'il se distinguait dans les affaires étrangères. A la mort de son protecteur, il consentit à rester en fonctions sous le jeune Iétsougou ; puis, quand ce dernier disparut à son tour, en 1716, il se retira, exténué, de la vie publique, mais pour se replonger dans l'étude jusqu'à sa dernière heure (1725). Les trois cents ouvrages qu'il avait écrits embrassent les sujets les plus divers : philosophie, histoire, géographie, droit, économie politique, linguistique, littérature, beaux-arts, étiquette. Je citerai seulement le *Hannkammpou*, « Archives des familles d'après les documents des fiefs », une histoire des daïmyô du XVIIe siècle, en trente volumes (1701) ; le *Tokoushi Yoroh*, « Discussion supplémentaire pour la lecture de l'histoire » (1712), qui fut le

Digitized by Google

premier exposé logique de l'histoire ancienne du Japon; et le *Ori-takou-shiba no Ki*, « Livre des fagots brûlants[1] » (1716), où il raconte sa vie, pour ses descendants, avec une sincérité peu commune dans la littérature de mémoires[2].

On va s'en rendre compte par ce début de son exposé.

### MON GRAND-PÈRE

L'homme qui fut mon père perdit sa mère quand il avait quatre ans, son père quand il avait neuf ans; de sorte qu'il savait peu de choses au sujet de ses parents. Mon grand-père s'appelait Kaghéyou; ma grand'mère était fille d'un certain Soméya. Tous deux moururent à Shimotsouma, dans Hitatchi. Le nom d'Araï venait de la famille des Minamoto de Kôzouké; Soméya était de la famille des Foujiwara de Ṣagami. Pourquoi se transportèrent-ils dans Hitatchi? Des gens m'en ont indiqué la raison; mais il est fort douteux que ce soit mon père qui l'ait dite. Mon père disait : « Mon père perdit son fief, pour des raisons quelconques, et se cacha dans ce fief. Il avait de grands yeux, beaucoup de barbe, une physionomie terrible; quand il mourut, il n'avait pas encore de cheveux blancs. Pour manger, il se servait toujours de baguettes laquées en noir, avec des dessins d'iris; et son repas achevé, il mettait ces baguettes de côté. Une vieille femme qui m'avait nourri, interrogée par moi, me dit que mon père avait coupé une belle tête dans une bataille, autrefois, et qu'il l'avait apportée au camp du général. « Vous êtes fatigué : mangez ceci; » et le général lui donna son repas, avec les baguettes. C'était une gloire extraordinaire, à l'époque; et de ces baguettes, il ne se sépara jamais. J'ai appris cela quand j'étais tout jeune. A quel

1. Ce titre fait allusion à une poésie de l'empereur Go-Toba (ci-dessus, p. 236), où la fumée des fagots, le soir, est célébrée comme rappelant les vieux souvenirs.

2. Un ouvrage bien moins important, mais qui présente un certain intérêt au point de vue européen, est le *Sêiyo Kibuh*, « Notes sur l'Océan occidental », c'est-à-dire sur l'Europe, où Araï relate les interrogatoires qu'il fit subir, en 1709, au jésuite J. B. Sidotti. (Pour l'histoire générale du christianisme au Japon, voir H. Nagaoka, *Histoire des relations du Japon avec l'Europe aux XVIe et XVIIe siècles*, thèse présentée pour le doctorat de l'Université de Paris, 1905.)

Digitized by Google

moment et en quel endroit la bataille fut-elle livrée? C'est incertain. Qui était le général? Je l'ignore. »

Araï nous parle ensuite de son père lui-même, puis de sa mère, et aborde enfin le chapitre de son enfance et de son éducation, qui va nous fournir une page caractéristique.

### PREMIÈRES ÉTUDES

Dans l'automne de ma huitième année, après que le seigneur Tobé[1] fut parti pour la province de Kazouça, on m'apprit la calligraphie. Au milieu du douzième mois de cet hiver, il revint; je le servis comme auparavant. A l'automne de l'année suivante, quand il retourna dans sa province, il fixa l'emploi de mon temps, m'ordonnant d'écrire trois mille caractères chaque jour et mille chaque soir. En hiver, alors que les journées étaient courtes, le soleil se couchait avant que j'eusse achevé ma tâche; je portais alors ma table sur la véranda située à l'ouest, et j'y terminais mon travail. Quand j'étudiais l'écriture, le soir, je ne pouvais lutter contre l'envie de dormir. Je résolus donc de faire mettre deux seaux d'eau sur la véranda. Quand j'avais bien sommeil, j'enlevais mon vêtement et je versais sur moi un seau d'eau; puis je me rhabillais et me remettais à l'œuvre. Je restais ainsi éveillé quelque temps, grâce à l'eau froide. Mais peu à peu, quand la chaleur revenait, je recommençais à avoir sommeil; je versais alors sur moi l'autre seau d'eau. Avec ces deux douches, je pouvais presque toujours finir mes devoirs. C'était pendant l'automne et l'hiver de ma neuvième année. Peu à peu, j'écrivis les lettres de mon père à sa place, avec l'étiquette requise. Dans l'automne de ma onzième année, on me donna pour tâche d'écrire des extraits du « Téikinôraï »; au onzième mois, on m'ordonna de copier avec soin tout cet ouvrage, en dix jours; et comme j'eus terminé dans le délai prescrit, on en composa un volume pour le montrer au seigneur Tobé. Il m'en loua fort. A partir de treize ans, sa correspondance fut presque toujours écrite de ma main[2].

(*Ori-takou-shiba no Ki.*)

1. Son daïmyô.
2. Les étudiants d'aujourd'hui n'ont pas moins de zèle (voir notre article sur les *Etudiants japonais*, dans l'*Université de Paris*,

Digitized by Google

Pour donner maintenant une idée de l'esprit et du style d'Araï, je choisirai, dans ses deux ouvrages les plus célèbres, d'abord un court passage qui suffira à montrer combien l'histoire[1], avec lui, diffère des vagues récits d'autrefois, puis un chapitre plus développé et plus intéressant pour le lecteur européen.

### OÉ HIROMOTO

Hiromoto, bien qu'il fût d'une famille sujette de l'empereur dès ses origines[2], aida Yoritomo[3] et fit entrer dans sa main soixante et quelques pays; puis, il soutint Yoshitoki[4], et fut son principal lieutenant dans la guerre civile de l'ère Shôkyou[5]. C'est grâce aux conseils de cet homme, si renommé à l'époque, que Tokimaça[6] fit périr Itchiman[7]. D'une manière générale, tous les mauvais desseins que conçut Yoshitoki eurent leur source en ce traître. Bref, cet homme trahit, non seulement la maison impériale, mais aussi Yoritomo lui-même[8]. Son caractère intrigant et rusé égala presque celui de Yoshitoki. Dans le « Tama-oumi », on dit : « Yoritomo s'est confié, ventre et cœur, à Hiromoto : c'est le ver dans le corps du

mars 1904). Par exemple, en 1863, deux jeunes inconnus qui devaient être plus tard le prince Itô (1841-1909) et le marquis Ino-oué (1835-1915) n'hésitèrent pas à risquer la mort en s'enfuyant de leur milieu féodal pour aller observer sur place la civilisation de l'Europe; vers le même temps, un futur ministre des Affaires étrangères, le comte Moutsou (1844-1897), commença par s'engager, à vingt ans, comme mousse de chambre à bord d'une petite goélette, afin d'apprendre l'anglais; etc.

1. L'époque des Tokougawa vit paraître de nombreux ouvrages historiques, et notamment deux compilations fameuses : le *Dai-Nihon-shi*, « Histoire du Grand Japon », en 243 volumes, élaborée par un groupe d'érudits sous les auspices du prince de Mito, Mitsoukouni, et achevée vers 1715; puis, le *Nihon-gwaï-shi*, de Raï San-yô, « Nouvelle Histoire du Japon » pendant les guerres civiles, en 22 volumes, publiée en 1837. Mais ces ouvrages, écrits en chinois, sont en somme étrangers à la littérature japonaise

2. C'était un *koughé*, un noble de la cour de Kyôto.

3. Surtout comme jurisconsulte, pour l'organisation du shôgounat (v. p. 13 et p. 232, n. 1).

4. Le second régent Hôjô (1207-1224).

5. En 1221, qui marqua la chute de l'ex-empereur Go-Toba.

6. Le premier régent Hôjô (1200-1206).

7. Petit-fils de Yoritomo.

8. Puisque, après avoir abandonné le parti de l'empereur pour celui des Minamoto, il passa ensuite de celui des Minamoto à celui des Hôjô.

Digitized by Google

lion, qui le tourmente. » Celui qui s'exprima de la sorte sut clairement prévoir.

(*Tokoushi Yoron.*)

### LA JUSTICE D'ITAKOURA SHIGHÉMOUNÉ[1]

La gloire de cet homme pendant qu'il fut en fonctions, sa renommée sous le ciel, c'est ce qu'il n'est pas possible d'exposer pleinement. En prenant l'essentiel, je mets ici un fait.

Une fois nommé, Shighémouné va chaque jour au tribunal; il s'incline dans le couloir du côté de l'Ouest, et il entre. Là, il pose un moulin à thé[2], il s'assied derrière une porte en papier et, tout en pulvérisant le thé de sa propre main, il juge les causes. On s'étonnait de la chose; mais on ne pouvait l'interroger. Après bien des années, quelqu'un lui ayant demandé pourquoi, il répondit : « Quand je vais au tribunal, si je fais mes dévotions dans le couloir du côté de l'Ouest, c'est pour prier les dieux d'Atago[3]. Entre les dieux innombrables, ceux d'Atage sont particulièrement renommés pour leur divin pouvoir; et je leur fais mes adorations pour demander une chose : « En jugeant les causes qui lui sont soumises, que « le cœur de Shighémouné ne soit en rien partial; s'il « est partial en quoi que ce soit, faites qu'il ne vive pas « davantage; » je les ai priés ainsi chaque jour. Je pensais aussi que, si on n'est pas clair dans ses jugements, c'est que, touchant chaque chose, le cœur est remué. Les hommes bons peuvent tâcher de ne pas le laisser s'émouvoir; mais Shighémouné ne saurait y atteindre. Alors, pour éprouver si mon cœur est troublé ou non, je m'en assure en pulvérisant du thé. Quand mon cœur est calme et ferme, ma main y correspond, le moulin marche paisiblement, et le thé moulu qui en tombe est extrêmement fin : je sais que mon cœur ne bouge pas; ensuite, je rends

1. Itakoura, gouverneur de Souwo, fut le représentant du shôgoun à Kyôto (XVII^e siècle). C'est, après Ôoka (ci-dessous, p. 354), le plus fameux des grands magistrats du vieux Japon.

2. *Tcha-ouçou*, « mortier à thé », petit moulin de pierre qu'on fait tourner pour réduire le thé en poudre.

3. Montagne près de Kyôto, où l'on adorait surtout le dieu du Feu (voir ci-dessus, p. 25 et 39), pour se protéger contre l'incendie.

Digitized by Google

mon jugement. Si j'écoute les causes à travers une porte de papier, c'est que, lorsqu'on voit les figures humaines, on en trouve d'horribles et de sympathiques, de sincères et de méchantes, toutes sortes de variétés qu'on ne saurait dénombrer. Ce que dit l'homme qui a une physionomie sincère en apparence nous donne l'impression d'être vrai; ce que fait celui qui a une figure méchante nous semble faux, bien que ce puisse être juste. Devant la plainte d'un homme à physionomie sympathique, on croit qu'il fut persécuté; et quand discute un homme à figure détestable, on pense qu'il est dans son tort. Tout cela vient de ce que, le cœur étant influencé par ce que voient les yeux, avant même que les gens aient parlé, déjà dans notre cœur nous formons le jugement que tel sera criminel, ou bon, ou droit; et lorsque nous entendons les paroles de la cause, nous avons bien des occasions de comprendre les choses comme nous les avions pensées. Mais, quand on rend un jugement, il y a des gens détestables parmi ceux qui paraissaient sympathiques, des gens sympathiques parmi ceux qui avaient l'air détestable, des faux parmi les sincères, des droits parmi les tortueux, et que de cas de ce genre! Le cœur de l'homme est difficile à comprendre; jamais on ne peut décider d'après la physionomie. Jadis, on rendait des sentences suivant la couleur (l'apparence) des gens : chose que peuvent faire des hommes qui ne sont jamais trompés; mais les hommes comme Shighémouné sont souvent trompés par ce qu'ils voient. Non seulement chacun a peur de se présenter dans la cour du tribunal, mais encore, à la vue de celui qui a le pouvoir de tuer ou de laisser vivre, les gens sont tout naturellement effrayés; ils ne peuvent dire ce qu'ils devaient dire, et les voilà obligés de subir une condamnation pour crime ou pour délit[1]. Donc, mieux vaut ne pas laisser voir, mutuellement, nos figures. C'est la pensée qui me fit séparer les places. » Ainsi, chaque jour, priant les dieux, il jure de n'être point partial, redresse son cœur à l'intérieur comme à l'extérieur, puis écoute les procès et rend ses sentences; ainsi il consume

1. *Jouzai* et *keizai*, termes juridiques correspondant à ceux de notre droit pénal.

Digitized by Google

ses forces pour servir son seigneur : même les fonctionnaires excellents de l'antiquité n'ont pu surpasser cet homme[1].

(*Hannkammpou*).

---

## 3. — *MOURÔ KYOUÇÔ*

Mourô Naokiyo, né en 1658 à Yanaka, non loin d'Edo, se distingua de bonne heure par son ardeur studieuse. Vers quatorze ans, il entra au service du daïmyô de Kaga[2]. Dans cette province, il habita une petite maison de campagne, à demi ruinée, qu'il appelait « le Nid de pigeon » : d'où le surnom de Kyou-çô qu'il se donna aussi à lui-même. Le daïmyô, frappé de son intelligence, l'envoya à Kyôto chez un fameux sinologue. Comme la plupart des hommes, Kyouçô perdit la moitié de sa vie à de vaines études ; puis, ayant résolu de chercher la sagesse pratique, il la trouva dans Tchou-Hi et, à partir de quarante ans, s'attacha fermement à cette doctrine, qu'il devait enseigner jusqu'à son dernier jour[3]. En 1711, sur la recommandation de son ami Hakoucéki, il fut nommé professeur d'humanités chinoises, à Edo, par le gouvernement shôgounal, qui se l'attacha aussi comme conseiller après la retraite de Hakoucéki lui-même, c'est-à-dire à partir du moment où Yoshimouné arriva au pouvoir (1716). A Edo, notre philosophe s'installa sur la haute colline de Sourougadaï, d'où il dominait la ville, et où il demeura jusqu'à sa mort, en 1734, dans sa soixante-dix-septième année. C'est au nom de cet endroit que se réfère le titre de son prin-

1. L'histoire du moulin à thé est confirmée par Mourô Kyouçô, qui n'admire pas moins qu'Araï l'intégrité de ce juge célèbre, et qui nous raconte à son sujet (*Shoundaï Zatsouwa*, livre IV) une anecdote caractéristique. Les décisions d'Itakoura étaient regardées comme infaillibles ; et pourtant, un jour, il s'aperçut lui-même, par hasard, qu'il avait commis, maintes années auparavant, une erreur judiciaire. Il s'agissait d'une affaire de partage où, trompé par de nombreux faux témoins, il avait donné tort à un paysan qui avait le bon droit pour lui. Aussitôt, il fait appeler le brave homme, lui avoue son erreur, lui exprime ses regrets qu'on ne puisse plus casser un jugement trop ancien et, en lui demandant pardon, le rembourse de ses propres deniers.

2. Voir p. 109, n. 3, et p. 398, n. 4.

3. C'est à quarante ans aussi que Confucius vit se dissiper ses doutes. — J'indique en passant que le fameux exploit des Quarante-sept rôninn (ci-dessous, p. 412) se produisit à ce moment de la vie de Kyouçô, et que ce fut lui qui leur donna le nom de *Ghi-shi*, « les samouraï justes ».

Digitized by Google

cipal ouvrage, le *Shoundaï Zatsouwa*, ou « Mélanges de Sourougadaï[1] », charmant recueil des conversations socratiques échangées là entre le vieux penseur et ses disciples. J'en donnerai deux extraits, l'un pour montrer le caractère de Kyouçô, l'autre pour indiquer l'esprit de sa doctrine.

### UN OCTOGÉNAIRE PLANTAIT

Pendant l'ère Kwan-éi[2], le shôgoun[3] vint chasser au faucon dans les environs de Yanaka. Il allait à pied, regardant de côté et d'autre; et par hasard, il entra dans le domaine du temple. A ce moment, un bonze de ce temple, âgé d'environ quatre-vingts ans, se trouvait dans le jardin, occupé à greffer de ses propres mains. Les hommes de la suite étaient un peu en retard et il n'y avait que deux ou trois personnes aux côtés du shôgoun. Le bonze, ne sachant pas que cet homme était un noble personnage, ne prenait pas garde à lui. « Bonze, lui demanda le shôgoun, que fais-tu là? » Le vieux bonze, étonné de ces manières, répondit froidement : « Je greffe. » Le shôgoun, en souriant, lui dit : « En greffant à votre âge, vous ne savez pas si vous pourrez exister jusqu'à ce que l'arbre ait grandi. Ce n'est pas la peine de travailler de la sorte! — Qui êtes-vous, repartit le vieux bonze, vous qui me dites une chose aussi frivole et sans profondeur? Réfléchissez donc! Si je greffe maintenant ces arbres, ils seront grands au temps de mes successeurs; et alors une épaisse forêt couvrira le temple de son ombre. Je fais cela pour le temple, non pour moi. » Ce qu'entendant, le shôgoun admira le dévouement de ce bonze et lui dit : « Vos paroles sont parfaitement vraies. » Cependant les hommes de la suite arrivaient les uns après les autres, portant de nombreuses choses aux armoiries du shôgoun[4]. A cette vue, le vieux bonze, consterné, alla se

1. *Shoundaï*, prononciation chinoise de *Sourougadaï*.
2. 1624-1643. — Kyouçô vient de dire que, dans son enfance, il jouait souvent près d'un temple de la secte Shinngon, au village de Yanaka, et que c'est là qu'il entendit raconter par un bonze l'anecdote suivante.
3. L'indication de l'ère nous montre qu'il s'agissait du puissant Iémitsou (shôgoun de 1623 à 1649).
4. Les trois feuilles d'asarum (*kamo-aoï*, Asarum caulescens),



Digitized by Google

réfugier au fond du temple. Mais le shôgoun le rappela près de lui et le combla de présents.

Le Vieillard[1] agit comme ce vieux bonze qui greffait. Bien que vieux et décrépit, il veut approfondir les études anciennes[2] tant qu'il vivra, les enseigner aux hommes et laisser beaucoup d'ouvrages. Si ses travaux peuvent ouvrir la vraie science, s'ils peuvent aider de quelque façon à suivre la Voie, le Vieillard, mort, sera toujours vivant. Comme disait un homme d'autrefois[3] : « Bien que le cadavre soit détruit, les os restent. » Voilà mon désir. Ce n'est pas mon dessein de travailler ainsi pour me distinguer. Comprenez bien mon cœur, et profitez-en.

(*Shoundaï Zatsouwa*, livre Ier.)

LE VISAGE-DU-MATIN[6]

Oh! j'espère que le cœur
Ne diffère pas chez le pin
Qui passe mille ans,
Et chez la fleur d'une heure
Du visage-du-matin!

Cette poésie[5], à mon avis, renferme un sens profond. Depuis l'antiquité, on a beaucoup chanté le visage-du-matin; mais on ne célèbre cette fleur éphémère que pour accroître la tristesse de l'automne et pour mieux exprimer la vanité de la vie. Ainsi, Hakou Kyo-i[6] :

dont les pointes se réunissent au centre, et qu'on voit si souvent dans les temples consacrés à la mémoire des Tokougawa.

1. *Okina*. Dans ce livre, Kyouçô parle toujours de lui-même à la troisième personne.

2. La philosophie chinoise.

3. Lao-Tseu. Comp. la conception de l'immortalité chez Auguste Comte.

4. *Açagao*. Kyouçô veut-il parler du liseron ou de la guimauve en arbre (voir ci-dessus, p. 220)? C'est ce qu'on ne peut guère préciser, bien que les vers chinois cités plus bas se réfèrent à cette malvacée. En tout cas, l'idée est celle d'une fleur éphémère (comp. p. 155).

5. Dans un passage qui précède ces vers, Kyouçô explique qu'ils sont d'un certain Matsounaga, à moins qu'ils ne soient d'un nommé Souzouki; ces contemporains de notre auteur sont d'ailleurs inconnus.

6. Poète chinois de l'époque des Thang.

Digitized by Google

**Après un millier d'années, le pin même finit par se flétrir :**
**Le visage-du-matin se glorifie en sa floraison d'un jour !**

Ces vers sont entrés dans le « Recueil des plus beaux chants », de Kinntô[1], et on en fait grand cas. Cependant, ils mettent ensemble la gloire et la décadence, rapprochent la joie du deuil. Bien qu'aux oreilles vulgaires ils paraissent élevés, l'idée en est peu profonde. C'est comme les gens qui aiment la bave de Gautama[2] et qui lèchent la salive de Sô-shou[3]. Maintenant, ce que Matsounaga a voulu dire par « le cœur qui ne diffère pas chez le pin », ce n'est pas la même chose. Qu'en pensez-vous, messieurs? Le Vieillard croit que cela signifie : « Celui qui, le matin, a entendu la Voie, peut mourir content le soir[4]. » Fleurir le matin de bonne heure, attendre les premiers rayons du soleil, puis se flétrir, telle est la destinée que le visage-du-matin a reçue du Ciel. En ce monde, où on voit le pin durer mille ans, le visage-du-matin n'oublie pas sa propre nature et n'est pas envieux d'autrui. Chaque matin, la fleur s'épanouit, très belle, remplit sa destinée, et se fane. C'est sa sincérité. Comment pourrait-on la trouver négligeable? Il en est de même du pin; mais on comprend mieux ce principe si on l'observe dans la vie éphémère du visage-du-matin. Le cœur du pin n'est pas de vouloir durer mille ans, ni celui du visage-du-matin, un jour; ils remplissent seulement leur destinée. Ceux qui croient que les mille ans du pin sont une gloire se trompent autant que ceux qui ont pitié de cette fleur du visage-du-matin, qui ne vit qu'un jour. Et l'on ne saurait attribuer cette pensée au cœur du pin ou du visage-du-matin : ce sont des choses dépourvues de sentiment.

Mais l'homme, doué de sentiment, et regardé comme le chef de tout, s'embarrasse dans sa propre intelligence et ne peut atteindre au but tant qu'il n'entend pas la Voie. C'est pourquoi tous doivent la connaître. Cette Voie cependant n'est pas une chose très particulière, comme la vision spirituelle du bouddhisme. La Voie est le principe

1. Voir plus haut, p. 292, n. 1.
2. Le Bouddha.
3. Un philosophe taoïste.
4. Parole de Confucius.

Digitized by Google

normal des choses. Les hommes et les femmes les plus humbles la connaissent et la pratiquent. Mais, quand ils ne la connaissent pas vraiment, ils ne la pratiquent pas vraiment non plus. Ils ne la comprennent pas, tout en agissant d'après elle; ils l'observent, mais sans profit. Ils n'arrivent pas à bien saisir la Voie, quoiqu'ils s'efforcent de la suivre jusqu'à leur dernier moment. Or, connaître la Voie n'est autre chose que bien comprendre ce principe et le bien pratiquer, avec l'aisance du poisson qui est heureux dans l'eau ou de l'oiseau qui aime la forêt. Il faut toujours vivre en ce principe, sans jamais s'en écarter. Si, tant que nous vivons, nous suivons cette Voie, quand nous mourons notre corps et la Voie s'achèvent en une longue paix. Si nous vivons un jour, pratiquons la Voie un jour et mourons; si nous vivons un mois, pratiquons la Voie un mois et mourons; si nous vivons un an, pratiquons la Voie un an et mourons. Si nous faisons ainsi, nous n'aurons nul regret, alors même qu'ayant compris la Voie le matin, nous mourrions le soir. Ainsi, la vie d'un jour du visage-du-matin s'épanouit pendant ce jour qu'il a reçu du Ciel, et il ne lui reste aucun regret. Il y a une différence de durée avec les mille ans du pin; mais tous deux sont pareils en ce qu'ils remplissent avec bonheur le commandement du Ciel. C'est ce que signifie « le cœur qui ne diffère pas chez le pin ». Sans doute Matsounaga voulait-il avoir ce cœur, et c'est pourquoi il composa cette poésie en se comparant lui-même à la fleur du visage-du-matin. Le Vieillard, profitant de son exemple :

Suivant
La vérité reçue
Du Ciel et de la Terre,
S'épanouit et se fane
La fleur du visage-du-matin!

Qui donc regrettera, à la voir,
Qu'elle soit vaine?
S'épanouir et se faner,
C'est la vérité de la fleur
Du visage-du-matin!

Sans offense
Et sans convoitise,

Digitized by Google

Du visage-du-matin,
Pareil à celui du pin,
Tel je comprends le cœur!

Ces méchants vers sont pour vous délasser. Vous les trouverez ridicules. Mais je vous prie, sans critiquer les mots, d'en bien saisir le sens[1].

(*Shoundaï Zatsouwa,* livre II.)

---

## *b.* — LES WAGAKOUSHA

---

Les *kanngakousha,* en voulant plier l'esprit japonais à la pensée chinoise, appuyèrent un peu trop et finirent par provoquer une vive réaction[2]. Déjà, au XVII^e siècle, les études japonaises avaient été remises en honneur par de bons japonologues, comme Kitamoura Kighinn[3] et le bonze Kéitchou[4]; avec le prêtre shinntoïste Kada no Azouma-maro[5], ces recherches sur l'ancienne littérature du pays prirent le caractère d'une protestation contre les idées étrangères; et ce mouvement nationaliste arriva enfin à son apogée avec trois grands « savants à la japonaise » : Maboutchi et Motoori, au XVIII^e siècle, et, au XIX^e, Hirata.

1. On voit bien par là l'idée maîtresse de cette philosophie à la chinoise. L'homme doit vivre en harmonie avec l'univers; loin de vouloir échapper au monde, comme ferait un bouddhiste, il doit remplir fidèlement la destinée qu'il a reçue du Ciel; sa conscience suffit à le diriger dans cette Voie; et c'est en la suivant qu'il trouve, tout naturellement, le bonheur, qu'une loi divine unit à l'observance du devoir.

2. Par exemple, Oghyou Soraï (1666-1728), dans son admiration pour la Chine, avait honte d'être Japonais et se traitait lui-même de « Barbare de l'Est ». Ses compatriotes allèrent bien vite du côté de ceux qui leur expliquèrent qu'ils étaient des dieux et que les autres hommes n'étaient que des animaux.

3. 1618-1705, commentateur du Ghennji, du Makoura no Sôshi et de bien d'autres ouvrages classiques.

4. 1640-1701, commentateur du Manyôshou et de plusieurs monogatari.

5. 1668-1736. Il continua l'œuvre critique de ses devanciers, et il allait fonder à Foushimi, près de Kyôto, une grande école japonaise en opposition à l'école confucianiste d'Edo, lorsque sa mort arrêta ce projet; mais, à défaut de l'institution rêvée, il laissa, ce qui valait mieux, plusieurs élèves éminents.

Digitized by Google

## 1. — *KAMO MABOUTCHI*

Elève de Kada et, comme lui, issu d'une vieille famille sacerdotale[1], Kamo Maboutchi (1697-1769) vint à Edo en 1738 et y fonda une école fameuse. Ce « père des études antiques[2] », comme l'appelle Motoori, se consacra tout entier à l'examen de la langue et de la littérature anciennes, publia des commentaires sur les Norito, sur le Manyôshou, sur le Ghennji et autres ouvrages classiques, et inaugura un style nouveau, le *waboun* ou « composition japonaise », d'où tout mot chinois était exclu. Un court passage suffira à montrer les sentiments de ce puriste enthousiaste.

### LA VIEILLE LANGUE

Les hommes de l'antiquité, quand ils avaient dans le cœur quelque chose à dire, chantaient à haute voix; c'est ce qu'on appelle *outa*[3]. Lorsqu'ils voyaient de leurs yeux, entendaient de leurs oreilles quelque chose qui les frappait, ils exprimaient leurs idées par une suite de paroles qu'on appelait *tataé-goto*[4], et qu'on nomma plus tard *foumi*[5]. Ainsi, l'outa vient de l'intérieur; la tataé-goto, de l'extérieur. Les hommes de ce monde rendaient leurs pensées, par ces deux moyens, en toute circonstance. Par là était consolé le cœur des hommes, étaient exaltées les œuvres des dieux; par là aussi les relations entre empereur et sujets étaient harmonisées; et tout allait pour le mieux. Mais dans l'antiquité, comme les paroles journalières étaient élégantes, les outa et les tataé-goto compo-

1. Elle se donnait pour premier ancêtre le corbeau qui guida Jimmou dans sa conquête (voir au Kojiki, ci-dessus, p. 70, n. 1).
2. Dans son amour de l'antiquité japonaise, Maboutchi en était arrivé à mépriser toute chose moderne. Au milieu de la capitale, il habitait une maison dont il avait arrangé la cour et le jardin suivant le style le plus archaïque; les meubles dont il s'entourait étaient anciens; son écriture imitait celle des vieux manuscrits; ses paroles mêmes évoquaient la langue classique. Cette harmonie logique entre les idées et les actions est par bonheur moins rare au Japon qu'en Europe. J'ai eu pour collègue à l'Université de Tôkyô un vieux professeur qui fut peut-être le dernier exemplaire de ces savants d'autrefois; jamais il ne vint faire son cours autrement qu'en pur costume japonais et avec la houppe de l'époque féodale.
3. Voir ci-dessus, p. 21, n. 1, et comp. p. 139.
4. Louanges.
5. Composition littéraire.

Digitized by Google

sécs de ces mots familiers furent aussi pleines de charme. Peu à peu on se mit à choisir, pour les outa et les foumi, des expressions et des mots exquis; et ainsi furent produites les jolies choses de notre littérature. Pour m'expliquer par un exemple, on préfère les arbres et les plantes qui ont un doux parfum et une couleur ravissante, et on n'aime pas les oiseaux et les insectes qui chantent mal[1]. C'est le penchant du cœur humain. Il faut donc exprimer ses idées d'une manière intéressante et agréable. C'est ainsi que notre auguste ancêtre, le dieu céleste, soit dit avec respect, ordonna d'éclairer le Ciel éternel en daignant prononcer le grand commandement bienveillant[2]. C'est ainsi encore que les augustes empereurs, soit dit avec respect, daignèrent favoriser des milliers d'hommes de leurs édits sublimes et splendides[3]. Que les hommes nés dans ce beau pays apprécient donc cette langue!

(Du *Bun-i-kô*, « Réflexions sur l'esprit de la littérature ».)

Maboutchi est connu aussi comme poète, et à juste titre. Témoin cette tanuka, d'une puissance rare chez les poètes japonais :

Oh! la tempête qui souffle,
Affaiblissant même les ailes
De l'aigle qui vole
En domptant la plaine de Souga,
Dans Shinano[4]!

1. Les Japonais écoutent le « chant » des insectes avec le même intérêt que celui des oiseaux; et de fait, lorsqu'on a vécu là-bas, on ne peut s'empêcher de regretter la musique exquise de leurs cigales.
2. Voir au Kojiki, XI, ci-dessus, p. 43.
3. Voir plus haut, p. 33.
4. Les montagnes grandioses de Shinano, qui sont pour ainsi dire les Alpes du Japon; l'aigle terrible qui est comme le roi de ces montagnes; la tempête assez violente cependant pour que ses ailes ploient et fléchissent : tout cela forme un tableau complet. L'effet en est renforcé par l'emploi de l'accusatif, au lieu du datif auquel on pouvait s'attendre, dans l'expression qui décrit le vol de l'aigle; car de même qu'on dit *ouma ni norou* pour « monter à cheval », mais *ouma wo norou*, pour « dompter un cheval », de même Maboutchi n'écrit pas *hara ni tobou*, « voler sur la plaine », mais *hara wo tobou*, « dompter la plaine », ce qui est autrement énergique.

Digitized by Google

## 2. — *MOTOORI NORINAGA*

Le plus grand des wagakousha (1730-1801). Né à Matsouzaka, dans la sainte province d'Icé, il se montra, très jeune, avide de savoir. Son père, un samouraï, étant mort sans laisser de fortune, il obéit au désir de sa mère en allant étudier la médecine à Kyôto, puis rentra chez lui pour exercer cette profession. Mais bientôt, les livres de Maboutchi étant tombés entre ses mains, il découvrit enfin, vers l'âge de trente ans, sa vocation d'érudit. Le vieux savant lui conseilla de poursuivre sa propre tâche en exécutant le grand projet qu'il ne pouvait plus accomplir lui-même : l'étude critique du Kojiki. Motoori entreprit cette œuvre colossale, qui, à peine commencée, fonda sa réputation et lui attira des centaines d'élèves. Le *Kojikidenn*, « Explication du Kojiki », occupa trente ans de sa vie; il ne fut achevé qu'en 1796. En 1801, septuagénaire, Motoori visita une dernière fois Kyôto, où ses suprêmes leçons furent un triomphe. Il mourut à l'automne de cette même année, et fut enterré sur une colline de son village natal, dans la tombe qu'il s'était choisie : une simple pierre ne portant que son nom, à l'ombre d'un sapin austère et d'un cerisier en fleurs.

Outre les 44 volumes du *Kojikidenn*, il laissait de nombreux ouvrages : en tout, plus de 180 volumes répartis en 55 ouvrages divers. Les plus importants sont ceux où il s'efforça de faire revivre le shinntoïsme primitif, auquel il eût voulu rendre la place d'honneur que le bouddhisme et le confucianisme avaient usurpée. Mais la souplesse de son talent s'appliqua à bien d'autres objets, depuis la grammaire jusqu'à la poésie. Il se préoccupa aussi des institutions, non seulement en historien, mais aussi en homme politique : un de ses écrits, en deux volumes, est un excellent programme de réformes politiques, rédigé pour un daïmyô qui lui avait demandé une méthode de gouvernement. En même temps, perfectionnant le waboun inauguré par Maboutchi, il renouvelait la prose japonaise. Mais en somme, son principal titre de gloire, c'est la critique des vieux livres nationaux. Le passage qui va suivre, tout en rappelant au lecteur une tradition fameuse en Extrême-Orient, mettra en lumière cet esprit critique.

### L'ÉTUDE A LA CLARTÉ DE LA NEIGE ET DES LUCIOLES

Autrefois, en Chine, il y avait un certain Sonnko, qui aimait beaucoup l'étude. Mais, sa famille étant pauvre, il ne pouvait acheter de l'huile. Alors, il lisait des livres,

Digitized by Google

la nuit, à la réverbération de la neige. Dans le même pays, un certain Shaïnn aimait aussi beaucoup la lecture. Comme il était pauvre également, il étudiait, pendant l'été, à la lueur de nombreuses lucioles qu'il ramassait. Ces deux vieilles histoires sont célèbres : personne qui ne les connaisse. Et bien des gens ont chanté, en poésie, cette vertu.

Pourtant, à mon avis, ces deux histoires ne sont que des récits arrangés par les hommes de ce pays, toujours fort enclins à répandre leur gloire[1]. Voici pourquoi. Si ces gens-là ne pouvaient acheter de l'huile, ils n'avaient qu'à aller chez leur voisin, pour lire chez lui, en demandant la lumière de sa lampe[2]. Ensuite, s'ils n'avaient pu l'emprunter, la lumière de la lune eût été bien plus brillante que celle de la neige et des lucioles[3]. Enfin, les saisons où l'on a, soit de la neige, soit des lucioles, sont très restreintes dans l'année. Donc, pendant les mois où il n'y avait ni neige, ni lucioles, ils n'auraient lu aucun livre? Je ne puis m'empêcher de rire[4]!

Maintenant, une application de ce sens critique à un sujet quelconque :

### UN LIVRE FAUX

Sei Shônagon, devenue vieille, était allée à Matsoushima de Mitchinokou[5]. Son journal de voyage serait un livre connu sous le nom de *Matsoushima no Nikki*. Le trouvant curieux, quand je le regardai, au premier coup d'œil c'était un affreux livre faux, très mal écrit, une chose qui

1. Motoori, en bon nationaliste, ne manque aucune occasion d'attaquer les Chinois.

2. Chose naturelle en des pays où l'esprit de solidarité est plus développé que chez nous. Un soir, quand j'habitais Tôkyo, j'entendis du bruit à l'office; j'allai voir : c'était le cuisinier qui avait invité tous ses confrères du voisinage pour une soirée de lecture en commun.

3. Cependant, par des nuits sans lune, les lucioles pouvaient être utiles. Il y a une quinzaine d'années, dans un village de la montagne japonaise, j'ai vu, devant les portes, des cages à lucioles qui répandaient une très vive lueur.

4. L'argument n'est pas décisif, puisque à d'autres moments ils pouvaient avoir la clarté lunaire. Mais on sent par là combien notre érudit aime à discuter toutes choses.

5. Comp. ci-dessus, p. 196.

Digitized by Google

ne mérite aucune espèce d'examen! Je pense donc que le style en fut composé, à une époque récente, par quelqu'un qui avait étudié nos classiques. Depuis quelque temps, bien des gens élaborent ainsi de faux livres. Ils s'occupent, inutilement, à ces mauvaises plaisanteries. Par là, ils veulent égarer le cœur des hommes de ce monde; quel dessein méprisable! Aux yeux de qui sait voir, le vrai et le faux peuvent être aisément discernés; mais les hommes qui ont cette qualité sont très, très rares aujourd'hui, et le monde est rempli de gens aveugles, qui ne sauraient distinguer un livre vrai d'un livre faux. Ils se laissent tromper par ces ouvrages sans valeur; ils les apprécient: c'est tout à fait déplorable. En ce monde, on trouve, çà et là, maints livres précieux; mais ces livres précieux sont plutôt des livres faux : il convient d'y faire attention. Par exemple, on rencontre en divers endroits le *Souma no Ki*, écrit par Sougawara no Otodo, et presque tous le croient authentique; ce n'est pourtant qu'un faux livre, très bien fait. Les livres de ce genre sont maintenant innombrables : qu'on se tienne ceci dans le cœur!

(Du *Tama-gatsoumä*, « Le panier d'osier[1] ».)

Comme la plupart des grands érudits japonais, Motoori n'était pas un pédant. Son prodigieux labeur ne l'empêcha pas de rester un écrivain plein de charme. Exemple : ce début de son *Soughégaça Nikki*, « Journal d'un chapeau de carex ».

## DÉPART POUR YOSHINO

Cette année, la neuvième de l'ère de Méiwa[2], fut pour moi une très bonne année: J'allais voir ces cerisiers de Yoshino, dont les gens de bien parlaient bien en regardant bien[3]! Mon dessein de pénétrer dans cette monta-

1. Où l'auteur jeta pêle-mêle, au cours des ans, ses remarques sur tous les sujets possibles.
2. 1772.
3. Allusion à une poésie du *Manyôshou* (livre Ier), qui repose tout entière sur des jeux de mots et des allitérations :

| | |
|---|---|
| *Yoki hito no* | Des gens de bien, |
| *Yoshi to yokou mité* | Ayant bonne réputation, en regardant bien, |
| *Yoshi te iishi* | Disaient bien : |
| *Yoshino yokou miyo* | Qu'on regarde bien Yoshino, |
| *Yoki hito yokou miyo.* | Que les gens de bien regardent bien! |

Digitized by Google

gne datait de quelque vingt ans; mais, des obstacles m'en ayant empêché chaque printemps, il avait vieilli inutilement dans mon cœur. Secouant ce cœur, je me décidai à partir, n'importe comment, cette année. Le voyage n'est pas long, et comme préparatifs, peu de chose à faire; mais mon cœur était agité. La veille de mon départ, de bonne heure, je coupai du chanvre[1], et j'en mis dans un sac[2]. Sur le sac, cette poésie fut écrite :

Recevez encore,
O dieux rassasiés
De brocart de fleurs,
Ces offrandes du printemps
Pour lesquelles je me suis brisé le cœur[3]!

La saison était le commencement de la lune de germinal[4]; et à l'aube du cinquième jour, bien qu'il fît encore nuit, je partis.

(*Soughégaça Nikki.*)

On voit que Motoori, créateur d'une prose qui constitua, en fait, un nouveau dialecte littéraire, était en même temps un poète. Sans vouloir m'attarder à ce nouvel aspect, très fameux pourtant, de son génie, je citerai seulement la plus connue des tanka qu'il nous a laissées.

Si l'on m'interroge
Sur le cœur du Yamato
Qui déploie ses îles,
C'est la fleur du cerisier des montagnes
Dégageant son parfum au soleil matinal[5]!

1. Pour faire des *nouça* (voir p. 161, n. 1).
2. Ce qu'on appelait le *nouça-boukouro*, « sac à offrandes ».
3. C'est-à-dire : que j'ai préparées sans épargner ma peine (v. p. 168, n. 4). — Comparer cette poésie à celle de Mitchizané (ci-dessus, p. 109), dont elle est une contrepartie ingénieuse.
4. Voir plus haut, p. 266, n. 2.
5. Motoori veut dire qu'à la différence des Chinois, qui ont besoin de systèmes artificiels pour s'élever à la morale, les Japonais, excellents par nature, n'ont qu'à laisser émaner de leur conscience la vertu comme un cerisier sauvage répand, spontanément, son parfum. — *Shikishima no*, un des mots-oreillers pour *Yamato*, peut s'expliquer de différentes manières; le sens le plus probable est celui que j'ai donné (*shiki*, étendre, allonger, répandre; et *shima*, île).

Digitized by Google

## 3. — *HIRATA ATSOUTANÉ*

Le théologien de l'école nationaliste (1776-1843). Né dans le lointain district d'Akita, au nord du Japon, d'une famille de samouraï qui prétendait remonter, par l'empereur Kwammou[1], à la déesse du Soleil, il étudia d'abord les classiques et la médecine, puis, à vingt ans, s'enfuit secrètement de la maison paternelle et partit pour Edo, à la recherche d'un maître qui pût satisfaire ses besoins intellectuels. Après plusieurs années passées dans la misère, il fut enfin adopté, en 1800, par un bon samouraï qui lui assura l'existence matérielle et, quelques mois plus tard, ayant fait la connaissance de Motoori près de mourir, il devint son dernier et son plus fameux disciple[2]. Bientôt, tout en donnant à la fois des leçons de littérature et des consultations médicales, il publia ses premiers écrits. En 1811, il se retira à Shizouoka, pour commencer enfin de grandes œuvres, dont la plus importante fut le *Koshidenn*, « Explication de l'histoire ancienne » en 32 volumes, le plus beau monument de l'érudition japonaise après le *Kojikidenn* de Motoori. Ces travaux, où, tout en exaltant la vieille religion nationale, il rappelait sans cesse les droits divins de la dynastie, furent très remarqués à la cour de Kyôto; mais, pour les mêmes motifs, ils ne pouvaient qu'irriter le gouvernement shôgounal. En 1841, un décret d'exil bannissait Hirata dans sa province natale, avec défense de rien publier à l'avenir. Le vieux savant quitta donc Edo pour Akita, où il mourut deux ans plus tard; mais, dans sa longue carrière, il avait pu former de nombreux élèves, composer plusieurs centaines de volumes et répandre ainsi partout les idées qui devaient saper les bases du shôgounat.

C'est surtout en raison de cette influence active que les Japonais gardent à Hirata une place dans l'histoire de leur littérature. On ne saurait passer sous silence un homme qui, plus que tout autre, prépara la Révolution de 1867, la séparation de l'Eglise bouddhique et de l'Etat en 1870, le renversement de tout l'édifice politique et religieux de l'ancien régime. Mais les critiques indigènes sont également d'accord pour ne lui recon-

1. Voir ci-dessus, p. 250, n. 3.

2. Il est curieux de constater que Motoori, le meilleur élève de Maboutchi et le plus ardent défenseur de sa mémoire, ne vit qu'une fois son maître, se contentant d'échanger ensuite avec lui une volumineuse correspondance; et que Hirata, le plus brillant successeur de Motoori lui-même, ne le connut que deux mois avant sa mort. Le travail à domicile, éclairé par quelques entretiens personnels, ne vaudrait-il pas mieux, pour de bons étudiants, que toute notre pédagogie actuelle?

Digitized by Google

maître que fort peu de valeur au point de vue proprement littéraire. Voici cependant, dans ce domaine, le début d'une de ses leçons.

### SUR L'IMMORTALITÉ QUE DONNE LA POÉSIE

Dans les deux conférences d'aujourd'hui et de notre réunion prochaine, je vais vous parler brièvement de la poésie japonaise. Tout le monde doit composer des poésies, et, par là même, étudier la vérité. Il faut composer ces poésies comme faisaient les poètes du Manyôshou, sans vous régler sur le modèle des poètes contemporains. Je vais vous exposer les opinions du vieillard de Souzounoya[1] et des autres professeurs qui m'ont précédé, avec mes vues personnelles. Parmi les recueils de poésies compilés par ordre impérial, il y a le *Shinn-Sennzaïshou*[2]. Dans cette anthologie, on trouve une poésie de Foujiwara Nobouyoshi :

Ah! que je voudrais laisser en ce monde
Une feuille de parole,
(Même petite) comme une feuille
De bambou nain des alentours
De l'étang[3]!

Le poète voulait dire qu'il est ennuyeux de passer sa vie sans rien faire avant la mort; il désirait donc laisser après lui une poésie ou une composition littéraire qui obligerait la postérité à se souvenir de lui. De même, dans le *Zokoushouïshou*[4], une poésie de Tammba no Tsounénaga Açon s'exprime ainsi :

Bien que je ne sois qu'un humble
Serviteur,
Je voudrais retenir à jamais

1. Le vieillard de la « maison de la clochette », surnom de Motoori.
2. Le « Nouveau Recueil de mille années », publié en 1359, à l'époque de Nammbokoutchô (voir p. 232, et comp. p. 112).
3. Voir plus haut, p. 139, n. 3.
4. « Suite au Recueil de restes assemblés » (1278), une des anthologies de la période de Kamakoura (ci-dessus, p. 232).

Digitized by Google

Dans les nuages le renom
De ma voie[1] !

Ce qui signifie que, malgré l'humilité de sa situation, il voulait composer des poésies exquises, que tout le monde louerait. Ces deux poésies doivent encourager à bien étudier l'art des vers. Il est à désirer que vous les apprenniez par cœur et que vous vous les rappeliez sans cesse. Grâce au cœur profond de ces deux poètes, elles furent admises dans les recueils impériaux; elles sont ainsi parvenues jusqu'à notre âge, et je pense qu'elles dureront aussi longtemps que le Ciel et la Terre. Par leurs poésies, des hommes du vulgaire et de simples femmes peuvent répandre leur nom dans le monde et jusqu'aux oreilles de l'empereur[2]. Dans les recueils officiels des divers règnes, comme le Kokinnshou et autres, on trouve maints poètes qui ne furent que des femmes ordinaires, et même des femmes peu distinguées[3]. Toutes ces personnes furent heureuses de laisser un nom d'aussi longue durée que le Ciel et la Terre. A l'exception de ceux qui n'ont aucun goût pour l'étude, nous devons tous laisser un nom en écrivant des livres précieux ou en composant de vraies poésies.

---

# B. LE ROMAN

---

Très au-dessous du grand mouvement d'idées qui occupe l'élite pensante, l'époque d'Edo voit naître et se développer à l'excès un autre genre d'activité littéraire. Aux savants et aux fonctionnaires qui représentent la classe des samouraï, les hauts soucis de la philosophie; aux marchands, le roman.

Sous ce nom générique, j'inclus toute une littérature populaire qui, sous des formes diverses et souvent mal définies,

1. C'est-à-dire : de mon art.
2. Preuve : ci-dessous, p. 452, n. 2.
3. Des courtisanes.

Digitized by Google

constitue, en principe, le domaine de la fiction. C'est une masse pullulante de romans proprement dits, de contes, de nouvelles, de récits de toute sorte, dont le caractère commun est de répondre aux vagues besoins intellectuels d'une classe peu instruite et peu morale. A les prendre par groupes d'ensemble, on peut ranger ces écrits en trois grandes catégories : d'abord, les romans de mœurs, puis les romans historiques, romanesques et épiques, enfin et surtout, les romans comiques.

---

## *a.* — LE ROMAN DE MŒURS

### *SAÏKAKOU*

---

Il s'agit d'histoires d'amour qui sont en même temps des esquisses de mœurs contemporaines. Ce genre apparaît, dans la seconde moitié du XVIIe siècle, avec un romancier d'Ohçaka, Saïkakou[1]. Il se continue, au commencement du XVIIIe siècle, avec Jishô, un éditeur de Kyôto, et son collaborateur Kicéki[2]. De la « Hatchimonnjiya », nom de cette librairie célèbre, sortent d'innombrables romans licencieux. Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, le mouvement s'étend à Edo, où se multiplient les *çharébon*, « livres plaisants » que le gouvernement doit interdire en 1771. Puis viennent les *ninnjôbon*, « livres des sentiments humains », qui sont en vogue, surtout avec Shounçouï[3], dans la première moitié du XIXe siècle, mais qui s'attirent aussi, en 1842, une prohibition officielle. L'essence de tous ces romans étant la pornographie, il serait scabreux d'y insister[4]. Je donnerai seulement un extrait de Saïkakou, le fondateur de l'école et son meilleur représentant.

Un des chefs-d'œuvre de Saïkakou est le *Kôshokou-Itchidaï-Onna*, « Une femme de volupté » (1686). C'est l'histoire d'une courtisane, racontée par elle-même. L'héroïne, née d'une famille honorable, est entrée, toute petite, au service de la cour ; mais, trop jolie, elle s'est bien vite corrompue dans ce milieu ; une

1. Ihara Saïkakou, 1642-1693.
2. Aundo Jishô, 1666-1747 ; Ejima Kicéki, 1667-1736. On parle toujours d'eux, au Japon, comme chez nous d'Erckmann-Chatrian, bien que les deux associés, comme les nôtres encore, eussent fini par se brouiller complètement.
3. Taménaga Shounçouï, 1789-1842.
4. La scène ordinaire est le lupanar, et les titres mêmes des ouvrages sont souvent intraduisibles.

Digitized by Google

de ses aventures cause la mort d'un homme, elle est chassée du palais, descend la pente, devient une courtisane habile et dangereuse, qui répand autour d'elle le malheur; enfin, vieillie, on la méprise, elle tombe dans la misère, et, pleine de remords, elle va finir ses jours dans une retraite des montagnes. C'est là que deux jeunes gens, au début du récit, vont entendre d'elle l'histoire de sa vie.

### LA RETRAITE DE LA VIEILLE FEMME

Un homme d'autrefois disait qu'une belle femme est une hache qui tranche la vie. A la vérité, nul ne peut éviter que son aspect de fleur, le matin, ne se transforme, le soir, en une branche desséchée. Pourtant, bien ridicules sont ceux qui, se sacrifiant à la passion, périssent d'une mort prématurée, comme si la fleur de leur jeunesse avait été dispersée par la tempête cruelle du matin.

Mais il ne manque pas de tels jeunes gens. Un jour, au printemps, j'avais affaire à Saga, à l'ouest de la capitale[1]. En traversant la rivière d'Oumézou, toute fleurie[2], je rencontrai un jeune homme pâle qui, par excès d'amour, allait sans doute mettre fin à sa vie et faire de son père son héritier. Il dit à son ami : « Je voudrais bien vivre longtemps, comme cette petite rivière qui coule toujours. » L'ami, étonné, répondit : « Moi, je voudrais plutôt aller dans un pays où il n'y aurait pas de femmes, où je n'éprouverais pas de tourments et où je pourrais vivre tranquille. » Ces deux jeunes gens concevaient la vie humaine de manière bien différente. Ils marchèrent en suivant la route qui s'élève vers la montagne du Nord. Curieux de voir ce qui pourrait advenir, je les suivis. Au bout de quelques heures, ils arrivèrent devant une caverne naturelle, cachée par des branches de pins, par des haghi[3] et par toutes sortes de buissons. Le toit, couvert des feuilles mortes du dernier automne, était cousu de tiges de kazoura[4]. On n'entendait d'autre bruit que celui de la source d'où jaillissait l'eau courante. Je regardai à l'intérieur, pour savoir qui pouvait bien

1. Kyôto.
2. De pruniers, comme l'indique son nom.
3. Voir ci-dessus, p. 146, n. 3.
4. Voir p. 115, n. 1.

Digitized by Google

habiter cette demeure si éloignée du monde. C'était une vieille femme. Sa coiffure à trois nœuds[1] avait déjà un peu de gelée blanche[2]. Elle portait un vêtement de soie ouaté, couleur de ciel, et brodé de dessins de chrysanthèmes doubles. Bien qu'âgée, elle était encore assez belle, et on comprenait tout de suite que, dans sa jeunesse, elle avait dû faire souffrir bien des hommes. Sur la porte d'entrée était suspendu un écriteau, ayant pour inscription : « Ermitage de la volupté[3]. » Je sentais que mon cœur était entré là dedans par la fenêtre. M'approchant de l'ermitage, j'observai les jeunes gens. Sans frapper à la porte, ils pénétrèrent librement dans la maison. La vieille femme sourit et demanda à l'un d'eux : « Pourquoi êtes-vous revenu me voir, aujourd'hui encore ? Il y a bien des fleurs ravissantes dans la vie; à quoi bon chercher, sur la montagne, l'arbre sec? Depuis sept ans, j'ai fui le monde: je sais la visite du printemps[4] par l'épanouissement des pruniers, celle de l'hiver quand la montagne, couverte de verdure, change son vêtement en neige. Je ne rencontre personne. Pourquoi êtes-vous venu me voir? » Alors l'autre ami : « Je suis tourmenté par l'amour et ennuyé par certaines personnes. On m'avait dit que, sur cette montagne, il y avait une dame âgée, au courant de ces choses. Je suis venu vous demander les conseils de votre expérience. » Ce disant, il lui offrit une coupe de saké. La vieille femme, contente de ce cadeau, marmotta quelque chanson d'amour sur les cordes ; et elle commença de raconter les aventures de toute sa vie, comme en rêve.

(*Itchidaï-Onna,* ch. Ier.)

1. *Mitsouwa,* « trois anneaux », une des manières d'arranger la chevelure.
2. Comp. ci-dessus, p. 145, n. 2.
3. *Kôshokou-an.* (*An,* la cabane où se retire un bonze.)
4. Comp. p. 119, n. 2; p. 185, 284, etc.



Digitized by Google

# b. — LE ROMAN HISTORIQUE, LE ROMAN ROMANESQUE ET LE ROMAN ÉPIQUE

Dans cette catégorie, il faut distinguer trois genres que les Japonais appellent *Jitsourokou-mono*, *Kouça-zôshi* et *Fomi-hon*.

## 1. — JITSOUROKOU-MONO
## L'ÔOKA SÉIDAN

*Jitsourokou-mono* veut dire : « Relations authentiques[1] ». En réalité, ces ouvrages, consacrés à des récits d'aventures guerrières, de vengeances sanglantes, de troubles dans les familles féodales, de vies d'hommes illustres et autres sujets populaires, reposent bien sur des faits, mais y ajoutent beaucoup de fiction. Ce sont donc bien plutôt des romans historiques. Ils furent rédigés le plus souvent, dans un style simple et naïf, par des raconteurs anonymes. Le plus connu est l'*Ôoka Méiyo Séidan*, « Glorieux jugements d'Ôoka », recueil de causes célèbres instruites et jugées par le fameux Ôoka Tadaçouké, Etchizenn no kami, qui fut gouverneur civil[2] d'Edo sous Yoshimouné, dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, et qui, dans l'exercice de ses pouvoirs judiciaires, conquit une véritable gloire autant par son ingéniosité à découvrir les coupables que par la sagesse de ses arrêts.

Des quarante-trois affaires que relate cette collection, la première est, sinon le plus curieux exemple de la finesse de ce magistrat[3], du moins le cas le mieux propre à illustrer le haut

1. *Jitsou*, vrai, réel ; *rokou*, notes, relation ; *mono*, chose.
2. *Matchiboughyô*.
3. Maints jugements d'Ôoka sont d'une intelligence merveilleuse. On l'a surnommé le Salomon japonais ; et de fait, parmi ses décisions, on trouve presque exactement le « jugement de Salomon » comme conclusion d'un débat entre deux mères ; mais on pourrait citer de lui bien d'autres sentences originales.

Digitized by Google

caractère de l'homme, en même temps qu'on y trouve le récit d'un fait réel qui fit un certain bruit à l'époque. Yoshimouné, dans sa jeunesse, avait connu, en province, une servante, à laquelle il avait laissé un poignard comme souvenir de leurs relations; puis, devenu shôgoun, il était parti pour Edo. Bientôt après, la jeune femme avait eu un fils; mais la mère et l'enfant étaient morts. Cependant la grand'mère vivait encore, et elle avait pour voisin un jeune bonze, Tennitchibô, qui, par un jour de neige, étant venu la voir, la trouva en larmes, l'interrogea et apprit d'elle toute l'affaire. Aussitôt, il conçut l'audacieuse pensée de se faire passer lui-même pour le fils du shôgoun. Dans ce dessein, peu de jours après, il tue la vieille femme, s'empare du poignard et incendie la chaumière. Puis, il s'assure des partisans, avec lesquels il commet une quarantaine de meurtres et d'autres crimes. De riches marchands de Kyôto et d'Ôhçaka, habilement trompés, fournissent les sommes nécessaires à l'équipement du prétendant et de sa suite. Enfin, au nombre de plusieurs centaines, tous partent pour Edo, où Tennitchibô s'installe dans une maison de belle apparence et entreprend ses démarches. Le shôgoun, déjà âgé, et qui n'avait que des filles, inclinait fort à reconnaître ce fils qui lui arrivait si à propos. Il chargea bien vite une commission, dont fit partie Ôoka, d'élucider le mystère. Ces magistrats, tremblant pour leur situation, n'osaient discuter les titres d'un jeune homme qui, demain peut-être, serait l'héritier du pouvoir; ils se prononcèrent en sa faveur et décidèrent que Tennitchibô pourrait se présenter au shôgoun. Par fortune, Ôoka veillait; mais, abandonné de tous, il n'eut bientôt plus qu'une ressource : s'adresser au seigneur de Mito, qui, comme chef d'une des trois grandes familles où l'on devait prendre les shôgouns, était seul assez influent pour pouvoir arrêter l'affaire.

## L'ENTRETIEN NOCTURNE D'ÔOKA ET DU SEIGNEUR DE MITO

Le tchounagon Tsounaçada[1], en apprenant cela[2], fut profondément étonné et dit : « Quelle peut bien être cette grande affaire sous le ciel? Sans doute quelque événement extraordinaire! Faites entrer Etchizenn[3] au salon : je

1. Le seigneur de Mito.

2. La visite imprévue d'Ôoka, qui, en pleine nuit, demandait à être reçu pour une communication importante.

3. Abréviation du titre honorifique d'Ôoka, « gouverneur d'Etchizenn ».

Digitized by Google

vais le voir. » En conséquence, un samouraï l'introduisit. Le seigneur tchounagon s'assied, en costume négligé; Etchizenn no kami le salue sur le seuil. Le tchounagon s'adresse à Etchizenn : « Etchizenn, approchez. » Etchizenn fait quelques pas, et s'inclinant : « Je regrette infiniment de vous déranger, de nuit; mais c'est pour une grande affaire sous le ciel. Vous êtes bien aimable de m'accorder audience malgré votre indisposition. » Le seigneur Tsounaçada quitte son siège : « C'est peut-être un sacrilège d'apprendre une grande affaire sous le ciel dans cette tenue négligée; mais pardonnez-moi, Etchizenn, en raison de ma maladie. » Etchizenn commence à parler, avec respect : « Vous avez sûrement appris l'arrivée du seigneur Tennitchibô à sa résidence de Yatsouyama. On l'a invité à se rendre au palais du seigneur d'Izou pour vérifier son état civil. Finalement, il a été décidé que, le seigneur Tennitchibô possédant diverses choses probantes, son entrevue avec le shôgoun aurait lieu incessamment. Et pourtant, comme j'ai étudié un peu la physiognomonie[1], j'ai voulu observer la figure du seigneur Tennitchibô dans le salon du seigneur d'Izou, malgré la distance qui nous séparait. Je lui ai trouvé un mauvais signe entre l'œil et la joue; ce qui indique qu'il doit toujours combiner quelque entreprise extraordinaire. Puis, dans son œil, j'ai remarqué une ligne rouge qui perçait la pupille : c'est un signe qu'on doit mourir par le fer; sûrement, il sera frappé avant trente jours[2]. Un homme qui porte ces marques effrayantes ne saurait être le descendant de l'auguste shôgoun. A la vérité, les preuves[3] sont authentiques; mais celui qui les a fournies doit certainement être faux. J'avais donc prié mes supérieurs de me laisser réviser cette affaire; mais je n'en ai pas obtenu la permission. Ce matin, je suis allé au palais, et j'ai demandé cette révision au shôgoun par l'intermédiaire du seigneur Takaghi, gouverneur d'Icé; mais l'affection paternelle a fait repousser ma requête, et j'ai

1. *Sôgakou*, « science de l'examen ».
2. Ces remarques sont évidemment dues, pour une large part, à l'imagination dramatique du rédacteur, qui connaissait la fin de l'histoire.
3. Le poignard, etc.

Digitized by Google

reçu l'ordre de rester aux arrêts chez moi, premièrement pour avoir méprisé mes supérieurs, deuxièmement parce qu'il n'est pas légal d'examiner à nouveau une question déjà réglée. J'ai décidé de me suicider si cette entrevue a lieu demain; car si cet homme est un imposteur, il sera trop tard : la justice lumineuse du Gouvernement sera obscurcie et deviendra la risée de tous. C'est pourquoi je suis venu à votre auguste demeure, en dépit de la parole shôgounale qui m'avait défendu de quitter ma maison. Si vous ne voulez pas agréer ma requête, je vais me donner la mort, en laissant un testament; alors on reprendra la vérification de l'état civil de cet homme, et l'entrevue n'aura pas lieu cette année. Voilà pourquoi je suis venu à votre auguste demeure, comme un mort. » Le seigneur Tsounaçada, entendant cela, répondit : « Etchizenn, je suis touché de ton dévouement. Tu as bien pensé à cette affaire. Une question d'intérêt public importe plus que ma maladie. J'irai au palais demain matin, et je parlerai au shôgoun. Sois tranquille et continue d'être attentif. Si tu reçois l'ordre de t'ouvrir le ventre avant que j'aie vu le shôgoun, n'accepte pas ce message. Refuse de te soumettre à l'auguste volonté, à plusieurs reprises, tant que je ne te ferai pas signe. Ce n'est pas toi qui désobéiras aux commandements du shôgoun : c'est moi-même. Ainsi, ne t'inquiète pas. » Ayant entendu ces bonnes paroles, le seigneur Etchizenn se retira en versant des larmes de joie.

A la suite de cette démarche, Ôoka put faire une enquête qui lui permit de reconstituer la carrière du prétendant et la genèse du complot. Tennitchibô et ses principaux complices furent exécutés.

---

## 2. — KOUÇA-ZÔSHI

### *TANÉHIKO*

---

Les *Kouça-zôshi*, ou « Livres de toute sorte », apparurent pendant cette ère de Ghennrokou (1688-1704) qui fut si brillante pour tous les arts, et notamment pour la littérature. C'étaient

Digitized by Google

de petits ouvrages illustrés, ou, plus exactement, des livres d'images accompagnées d'un texte; car dans leurs pages, où le dessin en noir et les caractères en hiragana étaient gravés sur le même bloc de bois, le commentaire du littérateur n'occupait que la place laissée libre par l'artiste[1]. Ces ouvrages s'appelèrent tour à tour, suivant la couleur que des modes successives firent adopter pour leur couverture, d'abord « livres rouges », puis « livres noirs », puis « livres verts », puis « couvertures jaunes[2] »; et lorsque, au terme de cette évolution, après avoir débuté par des histoires enfantines, les minces cahiers primitifs s'unirent en de plus gros volumes pour aborder des sujets plus étendus, on finit par se trouver en présence d'un genre littéraire nouveau . le roman romanesque[3].

Ryoutei Tanéhiko (1783-1842) fut le meilleur représentant de cette forme littéraire, dont la plus heureuse expression se trouve dans son *Nicé-Mouraçaki Inaka-Ghennji*, « Une fausse Mouraçaki et un Ghennji rustique », imitation en 90 volumes du Ghennji Monogatari, que les contemporains ne comprenaient plus. Tanéhiko place la scène du roman, non plus à la cour impériale de Héian, mais à la cour shôgounale de Mouromatchi; le héros devient un fils de famille prodigue, Mitsou-ouji, qui a d'ailleurs les mêmes aventures d'amour que son devancier classique; les détails secondaires du récit sont transposés suivant ce plan général. Un court passage suffira à montrer la différence qui existe entre le chef-d'œuvre original et cette vulgarisation, d'ailleurs fort délicate.

MITSOU-OUJI ADMIRE LA FLEUR D'UN QUARTIER PAUVRE[4]

Mitsou-ouji, ayant relevé le store de son palanquin, regardait la rue. Il aperçut une maison qu'entourait une haie. Les portes à glissières du seuil étaient largement

1. C'était d'ailleurs souvent le même auteur qui composait le texte et l'illustration. Par exemple, le fameux peintre Hokouçaï (ou Hoksaï, 1760-1849) se fit maintes fois écrivain, tandis que tel romancier, comme Kyôdenn ou Ikkou, illustrait ses propres œuvres.

2. *Aka-hon, kouro-hon, ao-hon, ki-byôshi.* C'est par des gravures pour les « couvertures jaunes » qu'Outamaro (1756-1806) inaugura sa carrière d'artiste.

3. A ce développement se rattacherait, suivant Bakinn, le sens originaire de l'expression *kouça-zôshi*, qui aurait signifié, tout d'abord, « cahiers puants », parce que ces livraisons à bon marché sentaient mauvais en sortant de l'imprimerie. En tout cas, le mot s'écrit bien avec le caractère qui veut dire « herbe, sotte », et il s'explique assez par l'idée d'un contraste entre ces « variétés » amusantes et les livres sérieux d'un genre mieux défini.

4. Adaptation du chapitre IV du Ghennji.

Digitized by Google

ouvertes, et un store de massettes[1] donnait un air frais et agréable. Au dedans, on entendait un bruit de rires et on voyait des ombres de femmes. Curieux de savoir qui demeurait là, il descendit de son palanquin et jeta les yeux à l'intérieur. La maison n'était pas vaste; mais, dans le jardinet, il y avait des arbres verts. Sur ces arbres, de blanches fleurs se faisaient remarquer par leur sourire. « Quelle est cette fleur? » demanda Mitsou-ouji à un porteur du palanquin. — « C'est le melon de corbeau[2]. Son nom rappelle un oiseau noir : mais sa fleur est blanche, et son fruit rouge. On la trouve surtout dans les haies délabrées comme celle-ci. » Mitsou-ouji : « Il y a en effet, par ici, bien des humbles demeures, et je suis heureux d'y voir ces fleurs, qui rendent agréable le pauvre quartier. Allez et apportez-m'en une tige. » Le porteur traversa l'entrée. Une charmante jeune fille, âgée d'à peine vingt ans, vêtue d'un costume léger, avec un tablier jaune, la peau plus blanche que la fleur même, l'invite, de son éventail blanc, à s'approcher. « Mettez la fleur sur cet éventail : cette fleur modeste aura l'honneur d'être touchée par une belle main. » Alors Korékitchi s'approcha de la jeune fille, reçut la fleur sur l'éventail et l'offrit à Mitsou-ouji[3].

---

## 3. — YOMI-HON

### *BAKINN*

---

Les *Yomi-hon*, « livres pour la lecture », se distinguent des Kouça-zôshi en ce que l'illustration y devient la servante du texte. Ce sont d'ailleurs toujours des récits romanesques, mais

1. *Gama*, Typha japonica, la massette ou roseau des étangs.
2. *Karaçou-ouri*, une cucurbitacée (Tricosanthes cucumeroides).
3. Si on compare cette scène au passage correspondant du Ghennji, on constate que les deux textes se correspondent pour ainsi dire phrase par phrase. Seulement, Tanéhiko remplace la voiture de Ghennji par le palanquin de Mitsou-ouji; les pantalons de soie de la jeune fille, par un tablier; le « visage-du-soir » (*yougao*, p. 286, n. 10), par un « melon de corbeau »; etc. La langue est d'ailleurs toute différente.

Digitized by Google

d'un art plus relevé, plus moral, et qui finit par prendre l'essor épique. Le précurseur du genre fut Sanntô Kyôdenn (1761-1816), qui composa surtout, dans un style simple et vivant, des histoires de vengeances et autres événements dramatiques. Mais sa renommée fut bien vite éclipsée par celle de son élève, Bakinn.

Kyokoutei Bakinn[1] (1767-1848) est l'homme que ses compatriotes considèrent comme leur plus grand romancier. Les critiques européens inclinent plutôt à le regarder comme le plus absurde auteur de la littérature japonaise. Sa vie fut celle d'un prodigieux travailleur, chose assez fréquente au Japon, et par surcroît, d'un honnête homme, ce qui était plus rare chez les romanciers du temps; mais son caractère, que nous font connaître ses longs démêlés avec Hokouçaï, révèle par-dessus tout une susceptibilité qui n'est pas d'ordinaire un signe d'intelligence. Ses œuvres, où l'invention est trop souvent d'origine chinoise, où la composition ne semble se tenir qu'à l'aide d'artifices invraisemblables, où le style enfin, sans cesse rythmé en phrases de cinq et sept syllabes, n'a ni la souplesse de la prose, ni la perfection du vers, sont des monuments qui témoignent de plus de labeur que de finesse. Des héros abstraits qui se démènent au milieu de péripéties impossibles, voilà ce qu'on rencontre à chaque page dans les romans de Bakinn. Qu'il ait élaboré près de trois cents ouvrages, représentant une quantité plus formidable encore de volumes, c'est un point qui fait honneur à son zèle; mais on peut regretter qu'il n'ait pas cru devoir, comme un Tchômei par exemple, laisser plutôt vingt pages pensées avec justesse, composées avec art et écrites avec goût.

Son chef-d'œuvre est le *Hakkenndenn*, un roman en 106 volumes. Commencé en 1814, il ne fut achevé qu'en 1841. Le succès fut tel que, dit-on, à l'apparition de certaines parties, la demande d'exemplaires fit monter le prix du papier; et aujourd'hui encore, les Japonais vénèrent cet énorme écrit, où ils veulent voir un poème épique. En réalité, cette « Histoire des Huit Chiens[2] », où huit chevaliers personnifient les huit vertus cardinales à travers le plus inextricable fouillis d'aventures extravagantes, n'est qu'un vaste conte à dormir debout. Un daïmyô, dont le château fort est sur le point de succomber, supplie son chien favori d'aller au camp ennemi et de lui rapporter la tête de son adversaire. Il lui offre d'abord la moitié de son fief : le chien refuse en secouant la tête; il lui fait espérer d'abondantes nourritures ; nouveau signe négatif; il lui

1. De son vrai nom, Takizawa Kaï.
2. C'est-à-dire : des « Huit chevaliers du Chien » (*Hatchi-kenn-shi*).

Digitized by Google

propose enfin de lui donner sa fille, la princesse Foucé : joyeux aboiements du chien, qui, cette fois, accepte. Le lendemain, à la surprise générale, le fidèle animal arrive avec la tête demandée, et, lorsqu'on regarde au dehors, on s'aperçoit que les ennemis ont levé le siège. Quant à la récompense promise, le seigneur n'y pense plus. Mais alors, c'est la jeune fille qui, bien qu'amoureuse d'un jeune homme, réclame de son père l'exécution du contrat. Un saint exorciste, consulté sur ce point délicat, estime qu'en effet ce serait un péché de manquer à la foi jurée; il met au cou de la princesse un chapelet préservateur, à huit grains, et le chien, prenant sa fiancée sur son dos, l'emmène avec lui dans la montagne. Quelques années plus tard, l'ancien soupirant de la princesse, accompagnant un jour le daïmyô à la chasse, tire sur ce qu'il croit être un gibier et entend un cri humain; il se précipite, et que voit-il? Le chien et la princesse, morts tous deux, sa flèche ayant transpercé du même coup le cœur de l'un et de l'autre. Le malheureux n'a plus qu'à se tuer ou à se faire bonze; il se résigne à cette dernière solution. Mais qu'est devenu le chapelet? On ne le trouve plus sur le corps de la princesse : les grains ont été dispersés. Or, il arrive que ces huit grains, entrant ensuite on ne sait comment dans le sein de huit femmes, procurent à chacune un fils qui vient au monde en tenant le grain lui-même dans sa main et de qui le destin sera d'être un homme très brave. Ainsi se constitue l'ordre des « Huit chevaliers du Chien ».

Par ce début, on peut juger de l'ensemble. En somme, c'est une histoire de chevalerie qui eût fait la joie de Cervantès. Mais prenons maintenant un des passages les plus admirés. Ghemmpatchi, l'un des Huit, allant au secours d'un confrère en péril, doit traverser la montagne de Kôshinn, dans la province de Shinano. Il arrive un soir au pied de cette montagne et se repose un instant dans une petite maison de thé; le propriétaire l'avertit que, s'il fait l'ascension, il risque de rencontrer un lynx[1] terrible, grand comme un taureau, qui enchante les voyageurs et les dévore; mais Ghemmpatchi s'obstine en son dessein.

### LA RENCONTRE DU LYNX

Inoukaï[2] Ghemmpatchi, prenant son large chapeau de joncs : « Vieillard, dit-il, je suis charmé d'avoir entendu la terrible histoire de la montagne de Kôshinn; ce récit m'a consolé des souffrances de mon voyage. Vous me dites

1. *Yama-néko,* « chat des montagnes ».
2. Les huit chevaliers ont tous un nom qui commence par le mot *Inou,* « chien ».

Digitized by Google

qu'il est dangereux de traverser cette montagne; mais comme je suis un peu pressé d'aller prendre des nouvelles d'un ami, il faut que je parte. J'achèterai seulement l'arc et les flèches[1] que vous me conseillez. » Le vieillard, voyant que le soleil allait se coucher : « Le soleil est déjà sous les branches de ce chêne; la nuit ne tardera pas à tomber. Si vous ne vous hâtez, vous ne pourrez arriver au village suivant[2]. Je vous conseillerais donc plutôt de passer cette nuit chez moi. Mais vous pourriez croire que je vous retiens pour gagner quelques sous, et je n'ose insister. Je vous laisse donc prendre un arc et des flèches; veuillez choisir ce qui vous plaît. » Ghemmpatchi, prenant un arc : « Préparez-moi celui-ci. » Mozouhé[3] y met une corde et y joint deux flèches. Ghemmpatchi, tirant sa bourse, paie le prix et sort. Alors Mozouhé : « Seigneur, prenez bien garde : hâtez-vous vers le village qui est au pied de l'autre versant. D'ici au sommet, il y a trois lieues et demie; mais comme on monte toujours, vous aurez plus de quatre lieues de marche. Si le vent tourne au nord, il pleuvra peut-être. Au revoir, et soyez prudent. » Ghemmpatchi, en le remerciant de ses bonnes intentions, met son chapeau; et, prenant le petit arc, il se hâte vers le sommet.

Tout en cheminant, Ghemmpatchi pensait que le brave homme de la maison de thé avait voulu gagner un peu plus d'argent; les paroles de ces gens-là ne méritent guère confiance. « Je prendrai mon logement, se disait-il, n'importe où je le trouverai. » Pensant ainsi, sans guide, il marchait vite sur le sentier escarpé, vers la cime. On était au commencement du neuvième mois. Le soleil allait bientôt disparaître. Le ciel était couvert, et il ne voyait plus devant lui. Très embarrassé, il songeait : « Je n'avais pas prévu cela; plutôt que cet arc et ces flèches, j'aurais mieux fait d'acheter du bois à brûler[4] »; et il le regrettait. Cependant, il allait toujours droit devant lui, en dépit de l'obscurité. Il n'y avait personne, sur cette

1. Le vieillard de la maison de thé vendait aux voyageurs de petits arcs pour se défendre en cas d'attaque du lynx.
2. Situé de l'autre côté de la montagne.
3. Nom du vieillard.
4. Pour s'en faire une torche.

Digitized by Google

montagne escarpée, pour lui indiquer son chemin. Ainsi, il se trouvait égaré sur la montagne, et il n'entendait que le cri des cerfs. « Si je continue, pensait-il, à avancer dans ces profondeurs, nul moyen d'en sortir; mieux vaudrait rester ici pour y attendre l'aurore. Et pourtant, non : si je passe la nuit en ce lieu, je serai attaqué par les fauves ou les serpents; tandis que si je marche encore toute la nuit, dans n'importe quelle direction, j'arriverai sans doute à un village quelconque. » Dans cette pensée, il montait et descendait, et il fit ainsi plusieurs lieues.

Soudain, il se trouva en face d'une porte de pierre. Le croissant de la lune, qui répandait une faible lumière, lui fit voir que c'était le fameux rocher Taïnaï-kougouri[1] auprès duquel le lynx se jouait tous les soirs. Surpris, il ne savait que faire. Il se dit : « Je me suis égaré si profondément dans le sein de la montagne qu'il n'y a plus moyen d'arriver au village d'en bas. Mieux vaut passer la nuit dans cette caverne; je descendrai au village demain. » Et, tenant son arc et ses flèches, il demeura assis à l'intérieur. Bientôt la lune disparut, et il fit noir comme une plume de corbeau. L'endroit étant haut et escarpé, on n'entendait plus les cerfs. L'air de la montagne piquait la peau, et il faisait très froid. « J'ai été bien ridicule, pensait-il. Croyant qu'il s'agissait de la vaine parole d'un paysan, je n'ai pas écouté ses bons conseils. Quelle sottise de m'être exposé ainsi au danger! » Plein de regrets, il pensait à ses amis, à ses parents; il se souvenait du passé. Et il restait là, dans cette extrême solitude, attendant l'aube.

A en juger par la clarté des étoiles, ce devait être l'heure du Bœuf[2]. Tout à coup, Ghemmpatchi vit venir deux ou trois lumières, comme des lucioles. Etonné, il pensa que ce devaient être des feux de Démons ou de Chiens célestes[3]. Prenant son arc, il sortit de la caverne, grimpa sur une branche d'arbre et, mettant une flèche, il observa ces

1. *Taïnaï*, sein maternel; *kougouri*, porte basse, où l'on ne peut passer qu'en se courbant.
2. De 1 à 3 heures du matin.
3. *Tenngou*, animaux fabuleux, ailés et armés de griffes, qui paraissent être d'origine hindoue. On les accuse de perdre des hommes dans la montagne.

Digitized by Google

feux. A mesure qu'ils approchaient, peu à peu, les feux devenaient de plus en plus grands; ils éclairaient tout, comme des lanternes. Quand ils ne furent plus qu'à une distance de quatre ou cinq tan[1], Ghemmpatchi vit que leur lumière n'était celle ni de Démons, ni de Chiens célestes . c'étaient les yeux d'un être affreux! Pour décrire sa forme, il avait la face d'un tigre irrité; sa gueule, fendue jusqu'aux oreilles, semblait un plateau rempli de sang; ses dents, blanches, étaient comme des sabres à deux tranchants, plantés; ses longues moustaches pendaient comme des branches de saule glacées par la neige. Mais le reste de son extérieur était tout à fait celui d'un homme : il portait deux sabres à sa ceinture, et il montait un cheval à poil châtain[2]. Ce cheval aussi était un être curieux : son corps ressemblait à un arbre sec, tout couvert de mousse; ses pieds, à des branches; sa queue, à un roseau. Deux serviteurs escortaient le monstre : l'un d'eux avait la face plus bleue que l'indigo; l'autre, rouge comme une pierre volcanique. Le maître et ses serviteurs venaient vers la caverne, en causant, et riaient de temps à autre. Ghemmpatchi, tout en les regardant, demeurait tranquille. Il pensait dans son cœur : « Celui qui monte le cheval est sans doute le roi des monstres. Si je ne le tue pas tout d'abord, je serai tué par lui. Que je l'abatte d'une flèche, et les autres s'enfuiront. D'ailleurs, ils ne sont pas dignes de crainte. » Tenant toujours son arc et ses deux flèches, il grimpa plus haut dans l'arbre; et, s'étant arrêté à un endroit propice pour tirer, il attendit le moment favorable. Cependant les monstres, qui ne se méfiaient de rien, s'approchaient de la caverne en conversant d'une manière agréable. Ghemmpatchi, visant bien, fit partir sa flèche, qui perça l'œil gauche du monstre à cheval. Le monstre poussa un cri de douleur et tomba de sa monture. Les deux qui le servaient saisirent, l'un ses mains, l'autre ses jambes, et, le mettant sur le cheval, ils s'enfuirent du côté d'où ils étaient venus.

Ghemmpatchi, après cet exploit, pense que les monstres peu-

1. Un *tan* représente environ dix mètres.
2. *Kourighé* (v. p. 367).

Digitized by Google

vent revenir en foule pour le dévorer; il se remet donc en marche, sous la clarté de la lune qui, maintenant, éclaire la nuit; il rencontre alors le fantôme d'un chevalier que le lynx avait dévoré, et leur conversation devient le point de départ d'autres aventures non moins merveilleuses.

---

## c. — LE ROMAN COMIQUE

### *IKKOU, SAMMBA*

---

Ce dernier genre, qui eut son plus vif éclat au commencement du XIXe siècle, est le plus intéressant, de beaucoup, pour le lecteur européen. On y trouve, en effet, les manifestations d'un génie naturel et spontané qui, trop souvent, faisait défaut aux auteurs des deux catégories précédentes. Le roman comique fut illustré par deux fameux humoristes : Ikkou et Sammba.

### *I. — IKKOU*

Jippennsha Ikkou est une figure qu'il convient de mettre en lumière, comme étant le type le plus représentatif de la belle gaieté populaire qui constitue un des éléments fondamentaux du caractère japonais.

Son véritable nom était Shighéta Sadakazou; Jippennsha Ikkou n'est qu'un pseudonyme. Né en 1765, à Shizouoka, d'un petit employé municipal, il reprit d'abord les fonctions de son père, puis les abandonna pour suivre le penchant qui l'inclinait à une vie plus agitée. On le trouve bientôt à Ohçaka, où un marchand de bois l'adopte pour gendre; mais sa nature de bohème l'entraîne à une prompte séparation. Il se remariera avec la veuve d'un commerçant, divorcera de nouveau, épousera une troisième femme. En attendant, à Ohçaka, il collabore à un grand drame historique; en 1794, il part pour Edo, où il travaille à des « couvertures jaunes[1] »; enfin, il trouve sa voie : le genre humoristique, qui, en 1802, lui donne la célébrité, et qu'il continuera d'illustrer, par 311 ouvrages divers, jusqu'à sa mort, survenue en 1831.

Mieux que les étapes de sa carrière, les anecdotes contées par ses biographes[2] nous montrent la vraie physionomie de cet

1. Voir ci-dessus, p. 358, n. 2.
2. V. notamment le *Hizakourighé,* réimprimé par la librairie Hakoubounkwan, Tôkyô, 1re éd., 1893, 14e éd., 1903.

Digitized by Google

homme original. Qu'on s'imagine le joyeux auteur courbé sur sa table basse, dans son cher cabinet de travail : de tous côtés, des toiles d'araignée; sur les nattes, literie, plateaux, coupes à saké, écritoire et pinceaux, livres et papiers, tout s'entremêle dans un prodigieux fouillis; car jamais personne ne doit pénétrer dans ce laboratoire de la fantaisie. Un beau jour pour Ikkou fut celui où, rentrant d'une longue absence, il constata qu'on n'avait rien dérangé, c'est-à-dire rien rangé chez lui : l'idée de ce voyage lui était venue subitement, au cours d'une promenade en ville, et il était parti pour trois mois, oubliant de passer par sa maison. Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que ce conservateur du désordre aimât la stabilité d'une installation, car il exagérait la manie japonaise de changer sans cesse de domicile. Ces déménagements lui étaient rendus faciles par l'indigence de son mobilier, l'argent des éditeurs se liquéfiant toujours dans ses coupes. Mais peu lui importait : sur les quatre murs, il tendait du papier blanc, et, comme il était un peintre habile, il représentait ici un meuble, là un vase à fleurs ou un tableau, plus loin l'illusoire entrée d'une chambre à trésors, ce coffre-fort géant où les Japonais mettent à l'abri du feu toutes leurs choses précieuses. Les êtres invisibles profitaient également de ces créations immatérielles : au premier janvier, il offrait aux dieux de grands gâteaux de riz en peinture, et, à la fête des morts, il érigeait aux ancêtres un autel domestique dessiné sur une cloison. Mais où son esprit malin prenait tout son essor, c'était dans ses relations avec les autres hommes. Un jour de nouvel an, son éditeur vient le voir, en costume de cérémonie. Ikkou, qui justement était à court d'habits, pousse l'hospitalité jusqu'à le persuader de prendre un bain chaud. Puis, il s'empare avec adresse du riche vêtement, l'endosse et sort, plein de dignité, pour accomplir sa propre tournée de visites aux quatre coins de l'immense capitale. Lorsqu'il revint enfin, après de longues heures, il se garda bien de s'excuser, mais, avec gravité, remercia l'éditeur pour le prêt si courtois dont il l'avait honoré. Une autre fois, étant en visite chez un bourgeois, il tombe en arrêt devant une baignoire en bois, dont il fait un tel éloge que son hôte se voit obligé de la lui offrir. Aussitôt Ikkou déclare qu'il tient à emporter cette baignoire lui-même : il la renverse sur sa tête[1], et peu après s'avance, aveugle, à travers les rues, heurtant tout le monde et ahurissant par ses saillies les victimes de ces collisions. Jusqu'à son dernier jour, l'incorrigible rieur devait rester fidèle à lui-même. A 66 ans, sur son lit de mort, il composa une poésie d'un scepticisme tranquille :

1. Tel le chapeau d'une Parisienne en 1909, ces baignoires japonaises étant plus rondes que les nôtres.

Digitized by Google

De ce monde
Pour prendre congé,
Avec la fumée
De l'encens
{ Je deviendrai cendre.
{ Eh bien, adieu[1].

Les disciples qui l'entouraient reçurent ses suprêmes recommandations. Il leur ordonna, pour ses funérailles, de faire brûler son corps tel qu'il était, sans aucun lavage préalable. Après la cérémonie religieuse, quand le bonze eut achevé ses prières, la bière fut placée sur le bûcher. Les amis d'Ikkou, pleins de tristesse, regardaient monter le feu, flamber le cercueil... Mais soudain, à la stupeur générale, une épouvantable pétarade retentit et, du cadavre embrasé, on vit jaillir un splendide bouquet d'étoiles. Avant de mourir, Ikkou avait combiné cette farce ultime de mettre un feu d'artifice sous ses vêtements, et son rire s'envolait dans une dernière fusée.

## LE HIZAKOURIGHÉ

C'est le chef-d'œuvre d'Ikkou. Les premiers fascicules, publiés en 1802, furent tout de suite un grand succès populaire; le 56e et dernier volume parut en 1822. *Hiza* veut dire genoux; *kouri*, marron; *ké*, poil; *kourighé*, (cheval) bai châtain. Le titre évoque donc l'idée de marches pédestres, où l'on se sert de ses jambes comme de cheval; et en effet, le *Hizakourighé* nous raconte une série de voyages à pied, tantôt sur quelque grande voie de l'empire, tantôt vers un temple fameux, une station thermale, une province curieuse. La partie la plus célèbre est le voyage sur le Tôkaïdô, cette « Route de la Mer orientale » qui reliait les deux capitales, et dont les 53 étapes sont familières à tous les admirateurs des vieilles estampes japonaises[2]. Les héros du roman sont deux personnages comiques : Yajirôbei, un quadragénaire de la classe marchande, doué de bonhomie et d'esprit, peut-être Ikkou lui-même, bien qu'à un certain endroit l'auteur nous le représente comme fort embarrassé, dans un milieu de lettrés provinciaux, parce qu'il avait voulu

1. Le dernier vers, *Hai sayônara*, contient un jeu de mots sur *haï*, qui veut dire « cendre » (ici, double évocation de la cendre laissée par l'encens consumé et par le corps brûlé), mais qui constitue en même temps une interjection (« oui », « eh bien ! »).

2. V. mon ouvrage : *Hoksaï*, Paris, 1896, p. 152-157. Comp. aussi J. Estrade, *Le Japon, ses voies et moyens de communication*, thèse présentée à la Faculté de droit de Paris, 1903.

Digitized by Google

se faire passer, lui chétif, pour l'illustre écrivain Jippennsha Ikkou ; puis, Kidahatchi, plus jeune, qui est un simple imbécile et que son compagnon doit tirer sans cesse des innombrables difficultés où le jettent d'aveugles concupiscences. Tous deux se valent d'ailleurs au point de vue moral, étant pareillement menteurs, escroqueurs, écornifleurs, cyniques, effrontés, superstitieux et poltrons. Leurs propos coutumiers rappellent les pages qui, dans Rabelais, inquiétaient le goût de La Bruyère. Mais Ikkou n'écrivait point pour les délicats, et ses audaces naïves ne sont que la puissante expression d'un véritable génie comique.

Voici, entre les mille aventures grotesques des deux héros, un petit récit qui, par fortune, peut être lu même par une jeune fille. On peut l'intituler :

### AVENTURE DE DEUX BONS AVEUGLES ET DE DEUX MAUVAIS PLAISANTS[1]

De Kakégawa à Foukouroï, 2 *ri*, 16 *tchô*[2].

L'aurore au relai postal. Eveillés par le hennissement des chevaux qui, de très bonne heure, sont partis d'un pas pressé, Yajirôbei et Kidahatchi se lèvent en frottant leurs yeux fatigués et font leurs préparatifs. Ayant quitté l'auberge, ils dépassent le Hatchiman de Honnda[3]; et comme ils apercevaient à leur droite le « Champ de la belle-mère » et la « Rizière de la bru », Yajirôbei improvisa ces vers : « A la différence du Champ desséché de la belle-mère, la Rizière de la bru, inondée d'eau, va bien[4]. »

1. Les critiques européens (Aston, p. 373 ; Florenz, p. 560) renoncent à traduire Ikkou. Il n'est guère possible, assurément, de rendre le style d'un écrivain dont tous les personnages parlent une langue différente, suivant les dialectes des provinces traversées et suivant l'argot de nombreux métiers. On peut cependant donner quelque idée de son esprit en prenant soin de serrer de près le texte et de reproduire, dans la mesure du possible, le langage trivial du joyeux conteur. C'est ce qu'on a essayé de faire pour ce chapitre.

2. En chiffres ronds : 2 lieues, 16 hectomètres. Ikkou emploie ces indications de distances, comme des espèces de sous-titres, en tête des principales subdivisions d'un chapitre.

3. Temple dédié à l'empereur légendaire Homouda, plus connu sous son nom posthume d'Ohjinn (ci-dessus, p. 76), et devenu Hatchiman, le dieu de la Guerre.

4. Tannka ingénieuse en japonais, où l'idée malicieuse d'Ikkou s'exprime par l'innocente énumération de trois noms géographiques.

Digitized by Google

De là, ils arrivèrent à la Shioïgawa. Le pont de cette rivière était-il tombé par suite des pluies de la veille? En tout cas, les voyageurs passaient à gué, après avoir ôté leurs pantalons collants et relevé le bas de leurs vêtements. Yajirôbei et Kidahatchi allaient aussi traverser ensemble, quand, juste à ce moment, survinrent deux aveugles distingués, qui se rendaient à Kyôto[1]. Sans doute avaient-ils appris qu'il leur faudrait passer ainsi cette rivière, car l'un d'eux, Inou-itchi, demanda à Kidahatchi : « Pardon, monsieur : aura-t-on de l'eau jusqu'aux genoux?

— Oui, oui, pas davantage; mais comme le courant est très fort, il ne faut avancer qu'avec toute votre attention.

— En effet, dit Inou-itchi; car, à en juger par son bruit, l'eau doit être assez rapide. » Et ce disant, il ramassait des pierres, les jetait dans la rivière[2], réfléchissait; enfin : « Voilà, s'écria-t-il, un endroit qui doit être moins profond. Eh là, Sarou-itchi! Comme il serait ennuyeux d'enlever tous deux nos guêtres, toi, le plus jeune, vas-y en me portant sur ton dos.

— Ha! ha! tu es un malin! Tirons au sort, plutôt, et celui qui sera battu traversera, chargé de l'autre.

— Bonne idée : allons, viens! »

Ils tirèrent donc au sort, jouant d'une main, et de l'autre tâtant la main de l'adversaire[3]. « Gagné! s'écria Inou-itchi.

1. Ces aveugles sont désignés par le mot *zatô*, nom générique d'une classe d'aveugles privilégiée, qui comprenait trois rangs; on peut donc supposer qu'ils allaient à Kyôto pour demander une de ces promotions que les Tokougawa, en s'emparant du pouvoir réel, avaient laissées au choix de la maison impériale.

Nos deux *zatô* portent des noms ridicules : *Inou*, Chien, *Sarou*, Singe (sans doute parce que le chien et le singe sont ennemis). Quant à *itchi*, c'est une terminaison commune pour les noms d'aveugles.

2. Afin d'en sonder la profondeur. Ikkou s'est inspiré, pour cette histoire d'aveugles, d'un kyôghenn dont le titre même (*Dommbourikatchiri*, « Pouf-clac! ») s'explique justement par ce procédé. Si la pierre fait « pouf! », l'eau est trop profonde pour qu'on s'y puisse aventurer; si elle fait « clac! », l'endroit est guéable.

3. Il s'agit ici d'un jeu (appelé *kenn*) où les deux partenaires crient en même temps certains mots, comme « renard, chasseur, seigneur », qu'ils accompagnent de gestes appropriés. Si le premier a dit « renard » quand le second disait « chasseur », le second a la première manche, parce que le chasseur l'emporte sur le renard; et



Digitized by Google

— Ah! zut! Alors, mets sur ton échine tous ces paquets[1]. Ça va-t-il? Eh bien, marchons! »

Et Sarou-itchi, prêt au passage, offrait son dos. Mais à ce moment, Yajirôbei s'installa sur Sarou-itchi, lui disant à part soi : « Je te remercie! » Sarou-itchi, croyant tenir l'autre aveugle, entra dans la rivière, puis arriva bientôt sans encombre à l'autre bord.

Cependant Inou-itchi, laissé seul, appelait : « Dis donc, Singe! A quoi penses-tu? Pourquoi ne me prends-tu pas? Dépêche-toi un peu! »

Sarou-itchi, entendant cela de l'autre rive, se fâche : « Hein? tu plaisantes? Je viens de te faire traverser. C'est pour me taquiner que tu es retourné là-bas!

INOU-ITCHI. — Ne dis pas de bêtises. Tu es passé tout seul, et tu es une fière canaille!

SAROU-ITCHI. — Canaille toi-même!

INOU-ITCHI. — Comment! tu oses parler ainsi à un confrère qui est ton ancien! Mais c'est une infamie! Oui ou non, viens-tu me prendre? » — Et, faisant saillir ses yeux blancs, il entrait dans une grande colère.

Sarou-itchi, ne voyant rien de mieux à faire, revient au premier bord, et, plus respectueux : « Allons, appuyez-vous sur moi. » Puis, il présente son dos.

« Ça y est! » se dit Kidahatchi; et, allongeant les bras, il se met lui-même à califourchon sur Sarou-itchi. Sans hésitation, ce dernier entre de nouveau dans la rivière.

INOU-ITCHI, de plus en plus impatient. — Eh bien, Sarou-itchi, où es-tu?

SAROU-ITCHI, au milieu de la rivière. — « Tiens! qui est celui-là, alors? » — Et ce disant, il laisse choir Kidahatchi, *dommbouri!*[2] dans l'eau.

KIDAHATCHI. — Oh! là, là! Au secours, au secours! — Tombé à la renverse, il se débattait, agitant en l'air bras et jambes. Yajirôbei, sautant dans la rivière, l'en tira. Kidahatchi était trempé, de la tête aux os, à en pour-

ainsi du reste. On mène ce jeu très vite, jusqu'à ce que l'un des adversaires ait gagné trois fois de suite; d'où une agitation amusante chez des aveugles qui palpent fiévreusement leurs mains.

1. Petit bagage que le Japonais porte enveloppé dans une étoffe (*fouroshiki*), comme font les tailleurs chez nous.

2. Pour cette onomatopée, voir p. 369, n. 2.

Digitized by Google

rir. « Eh! geignait-il. Ce misérable aveugle! Quelle secousse! » Yajirôbei riait : « Ha, ha, ha, ha, ha! Déshabille-toi d'abord : je vais tordre tes vêtements. »

KIDAHATCHI. — Au fond, père Yaji, c'est ta faute. Ce n'était pas la peine de te faire porter sur son dos. Tu m'as donné l'exemple, et à la fin, moi aussi...

YAJIRÔBEI (ironiquement). — ... je suis tombé dans la rivière. C'est bien désolant! Ha, ha, ha, ha, ha! Donc, j'ai une poésie :

On est tombé!
Comme on méprisait
L'homme sans yeux,
La récompense est tôt venue
Au rapide courant de la rivière.

KIDAHATCHI. — Non! je ne veux pas entendre cela! Laisse-moi tranquille. Oh! que j'ai froid, que j'ai froid! — Il se déshabillait et, tremblant *gata-kata*, tordait ses vêtements. Pendant ce temps, les aveugles traversaient l'eau.

« Nous ne pouvons pas, dit Yajirôbei, rester ici jusqu'à ce que tes habits soient secs : mets un vêtement de rechange; et pour le reste, nous irons demander du feu quelque part.

KIDAHATCHI. — Eï! Bon! je suis enrhumé. Aksham[1]!

— Et, tout en grommelant, il sortait et endossait les habits de rechange, tordait les vêtements trempés.

Encore un paquet à faire, et les voilà partis. Bientôt on arrive au village de Kakégawa.

*
* *

A la première maison de thé rencontrée, une femme crie : « Veuillez prendre votre auguste repas! Il y a de la soupe de daïkon séché, de konnyakou et d'aji; du tako à la mode Sammba[2]! Reposez-vous. »

1. *Akoushami*, prononcé *aksham*, correspond à notre « atchoun »!
2. *Daïkon*, le Raphanus sativus, longue rave géante que les Japonais emploient soit crue, soit salée, soit conservée dans des résidus de saké, soit enfin fermentée, comme une sorte de choucroute, à forte odeur, qui constitue un de leurs mets nationaux, aussi peu

Digitized by Google

Chant de portefaix, chargés de longues malles :

Plus le vent souffle,
Et plus nos fardeaux sont légers.
Nous voudrions bien qu'on mît de la ouate
Dans les malles, de la ouate vraiment!

REFRAIN :

Shitaka dotaka, shitaka dotaka[1]!

Hennissement de chevaux. — Hi, hi!

YAJIRÔBEI. — Eh! Kidahatchi, vois donc, là-bas! Nos maudits aveugles de tout à l'heure, qui osent boire!

KIDAHATCHI. — O bonheur! Nous allons venger ma chute dans la rivière.

Aussitôt, en contrefaisant leur voix, ils entrent dans la maison de thé où les aveugles buvaient du saké.

KIDAHATCHI. — Pardon...

LA FEMME DE LA MAISON DE THÉ. — Soyez les bienvenus. (Elle apporte des tasses remplies de thé.)

KIDAHATCHI s'assied à côté des aveugles.

LA FEMME. — Voulez-vous déjeuner?

YAJIRÔBEI. — Non, pas tout de suite. Nos ventres sont encore *pommpoko*[2].

Les deux aveugles, qui buvaient leur saké en se reposant, ne se doutaient nullement que nos héros fussent là.

INOU-ITCHI. — Eh, eh! ce saké ne suffit pas : si nous en vidions une autre bouteille[3]?

SAROU-ITCHI. — Ça va. Eh! patron, patron! Je vous en demande encore un peu.

LA FEMME (répondant). — Voilà, voilà!

INOU-ITCHI. — Eh bien! les imbéciles qui se sont plon-

attrayant pour nous que, pour eux, notre fromage. *Konnyakou,* substance mucilagineuse tirée des racines du Conophallus konjak. *Aji,* espèce de hareng. *Tako,* poulpe.

1. Ce chant, sans constituer des vers proprement dits, est cependant rythmé, avec des prolongements spéciaux de la voix. Le refrain, que tous reprennent en chœur, n'a aucun sens précis, mais sert à marquer le pas.

2. Tendus comme la peau d'un tambour.

3. Un *ni-gô,* c'est-à-dire une bouteille contenant 2 *gô,* soit en tout le tiers d'un litre.

Digitized by Google

gés dans la rivière tout à l'heure, où en sont-ils maintenant?

SAROU-ITCHI. — C'est ce que je me demande. Ha, ha, ha! Mais tout d'abord, attaquons la nouvelle bouteille.

(Il remplit une coupe, en boit une gorgée, et repose la coupe. Kidahatchi, glissant sa main en secret, la prend et l'achève; puis, il se rassied à sa place.)

SAROU-ITCHI. — En vérité, c'étaient d'audacieux coquins! Oser me monter sur le dos! Mais lorsqu'il a bu ce bon coup dans l'eau, il n'en a pas moins poussé un fameux : « Au secours! » Ces gens-là, qui ne cherchent qu'à profiter des petites occasions, sont sans doute des filous

INOU-ITCHI. — Peut-être. En tout cas, ce ne sont pas de braves gens. Des individus de cet acabit, dans un endroit comme celui où nous sommes, s'en vont d'ordinaire sans payer ce qu'ils ont pris, et finissent par se faire assommer. Mais comment va ta coupe[1]?

SAROU-ITCHI. — C'est vrai : je l'oubliais. (Il prend sa coupe et veut boire. Hélas! de saké, point! — D'un air de méfiance) : Il paraît que je l'ai renversée. (Après avoir tâté partout) : C'est bien étrange! Enfin, je vais la remplir encore pour toi. » (Il la remplit, boit une gorgée[2], puis la repose.)

De nouveau, Kidahatchi s'empare tout doucement de la coupe et en avale le contenu.

INOU-ITCHI. — Ce qui serait drôle, ce serait que les gens de tout à l'heure vinssent ici!

SAROU-ITCHI. — Il n'y a pas de danger. Pour tordre leurs vêtements et pour les sécher, ils doivent être encore là-bas, bien embarrassés. En somme, ce sont de purs idiots. (Il prend sa coupe; mais, une fois de plus, pas une goutte de saké.) Qu'est-ce que cela signifie?

INOU-ITCHI. — Tu l'as donc encore répandu? Que tu es maladroit!

SAROU-ITCHI. — Non, je ne l'ai pas répandu. C'est fabuleux, tout de même!

1. Au Japon, deux amis boivent le saké dans une seule coupe, qui d'ailleurs ne passe de l'un à l'autre qu'après avoir été lavée dans l'eau fraîche d'un seau (le *hatcenn*).

2. Parce qu'il doit boire le premier, avant d'offrir la coupe à son camarade.

Digitized by Google

INOU-ITCHI. — Toi, tu répètes toujours la même chose, et pendant ce temps, tu bois tout seul!

(Durant cette conversation, Kidahatchi s'est emparé de la bouteille : il en verse le contenu dans les tasses à thé qui étaient devant lui et son compère, puis il la remet en place discrètement.)

INOU-ITCHI. — Dis donc, Singe! quand me passeras-tu ta coupe? (Il la lui prend, saisit la bouteille et verse : rien ne coule.) Cet infâme Sarou-itchi! Ah çà, tu as donc tout avalé?

SAROU-ITCHI. — Hein? Qu'est-ce que tu dis?

INOU-ITCHI. — Mais il n'y a rien dans la bouteille!

SAROU-ITCHI. — Quoi? rien dans la bouteille?... Eh, patron, patron! Est-ce parce que nous sommes aveugles que vous nous faites une telle friponnerie? Votre bouteille de deux *gô* ne contient que deux gorgées! C'est trop fort!

LE PATRON. — Pardon, mais je vous ai versé deux gô largement comptés. Peut-être avez-vous renversé...

SAROU-ITCHI (furieux). — Encore! Mais je n'ai rien renversé du tout! Vous, vous avez fait une chose indigne d'un commerçant honnête, et je vous dis, moi, que je ne paierai pas le prix de ce saké.

Sur ces entrefaites, une petite fille qui gardait un bébé au seuil de la porte, et qui depuis longtemps avait observé tout le manège, indiqua du doigt Kidahatchi :

« Ouaï, ouaï! c'est ce monsieur qui a bu le saké de messieurs les aveugles, en le versant dans les tasses à thé. »

KIDAHATCHI. — Tiens, tiens! Cette enfant-là dit une chose extraordinaire! Ça, c'est du thé! (Et ce disant, il finit de boire le saké qui restait dans sa tasse.)

LE PATRON. — Mais vous sentez le saké! Et vous êtes bien rouge! C'est vous qui avez dû boire le saké de ces messieurs.

KIDAHATCHI. — Comment! vous aussi, vous répétez cette sottise? La raison pour laquelle vous me voyez si rouge, c'est que je me trouve ivre de thé. Je suis un peu original : quand je bois beaucoup de thé, cela me porte à la tête. L'homme ivre de saké bavarde confusément. La preuve que je suis ivre de thé[1], c'est que j'ai la manie

1. Le passage qui commence ici est un jeu perpétuel sur le mot

Digitized by Google

de dire toujours des *thé*santeries ; et puis, si j'ose le proclamer, tout le monde est *thé*, *té!* Ha, ha, ha, ha, ha!

SAROU-ITCHI. — Non, je n'avale pas cette ruse. « L'enfance est honnête. » [Proverbe.] Il n'y a pas d'erreur : vous avez bu par filouterie. Payez le prix de ce saké.

KIDAHATCHI. — *Té!* Vous prenez mal votre *thé*mé! Ce que j'ai versé de la *thé*ière, c'est du *thé*. En d'autres *thé*rmes, je n'ai nul souvenir d'avoir *thé*saurisé le *tcha*ké de ces messieurs. Quelle plaisanterie *thé*méraire! Ha, ha, ha, ha, ha!

INOU-ITCHI. — Vous parlez ainsi parce que je suis aveugle ; mais ne nous contez pas de telles balivernes. L'enfant a vu : elle est témoin.

SAROU-ITCHI. — Et pour s'en assurer, patron, faites donc l'expérience de flairer leurs tasses : nous verrons bien si elles sentent le saké. »

On a touché le point décisif : Kidahatchi essaye de cacher sa tasse à thé. Mais le patron le lui arrache.

LE PATRON (ayant humé l'odeur de la tasse). — Ah, ah! elle sent, elle sent! Elle est même gluante de saké. C'est vous qui l'avez bu : payez-le.

KIDAHATCHI (voyant qu'il ne pourra jamais se tirer de là). — Non, n'ayant pas bu le *tcha*ké, je n'en puis payer le prix. Mais s'il s'agit du thé, je donnerai ce que vous voudrez. Combien vous dois-je?

LE PATRON. — Soit, payez le prix du thé. Deux gô, c'est 64 mô[1].

KIDAHATCHI. — Hein? J'ai bu deux gô de thé? Quel scandale!

YAJIRÔBEI (intervenant). — Eh! cette discussion est ennuyeuse : finissons-en. Ce que tu entreprends ne se termine jamais bien. Paye donc, pendant que tu as encore la liberté de le faire. (Il le conseille par gestes.)

*tcha* (thé), qu'Ikkou fait entrer, par à peu près, dans d'autres mots quelconques, à la place des syllabes *ja, ha, sa,* etc. Le calembour sur le *saké*, devenu *tchaké*, est ingénieux ; mais les autres ne sont pas moins approximatifs dans l'original que dans cette traduction, aussi fidèle que possible.

1. Un *mô* est le dixième d'un *rinn*, qui lui-même représente le dixième d'un *senn*, c'est-à-dire, aujourd'hui, d'un demi-sou de notre monnaie. — La phrase du patron est malicieuse, parce que jamais thé ne fut compté par *ni-gô*.

Digitized by Google

KIDAHATCHI, l'air très gêné, débourse les 64 mô.

SAROU-ITCHI. — Mais ces gens sont extraordinaires! Ne seraient-ce pas ceux qui, tout à l'heure, me sont montés sur le dos? Détourner ainsi le saké! Ce sont bien des voleurs.

KIDAHATCHI. — Moi, voleur? Vil aveugle! (Il s'anime.)

YAJIRÔBEI (l'arrêtant). — Allons! allons! C'est toi qui as tort. (Aux aveugles :) Veuillez l'excuser. Quand il s'enivre de thé, il devient brutal... Allons : partons bien vite. Au revoir, au revoir.

Il emmène de force Kidahatchi. Tous deux s'en vont, quittent le village, le dépassent à pas pressés.

KIDAHATCHI (qui enrage). — Zut! c'est dégoûtant! Aujourd'hui, je n'ai vraiment pas de chance. Je bois du saké, en le payant, et pour comble, je suis dégonflé : est-ce juste?

YAJIRÔBEI. — Ha, ha, ha, ha, ha! C'est que tu n'es pas aussi intelligent que moi.

Ce qu'on fait,
Ce qu'on arrange,
Tout finit mal.
L'homme { connu pour le thé / dont on s'est moqué }
Est vraiment bien pitoyable[1]!...

Et tout en devisant ainsi, avec des rires, ils continuèrent leur chemin.

(*Hizakourighé*, livre III, chap. 2 du Voyage sur le Tôkaïdô, p. 106 et suiv. de l'éd. Hakoubounkwan.)

## *II. — SAMMBA*

Shikitei Sammba, de son vrai nom Kikoutchi Taïçouké, naquit en 1775 à Edo, où il mourut en 1822. Commis de librairie, formé par ses seules lectures, il commença de bonne heure à publier de nombreuses nouvelles. En 1799, un de ses écrits, où

1. Dernier calembour sur le mot *tcha*, pris à la fois dans le sens de « thé » et de « tourner en dérision » (*tcha ni sourou*).

Digitized by Google

il s'était moqué des pompiers d'Edo, souleva une petite émeute qui lui valut une condamnation. Néanmoins, il continua de produire des romans naturalistes, en attendant les œuvres humoristiques où devait éclater son véritable talent. C'etait un bon vivant; mais, plus économe qu'Ikkou, et par surcroît, homme d'affaires, il sut se créer une situation confortable, faisant de la librairie, imaginant une panacée, « la médecine de longue vie, d'après la recette d'un saint », et lançant « l'eau d'Edo », une eau de toilette miraculeuse. Par malheur, il aimait trop à boire; il se brouilla avec ses rares amis, comme Toyokouni, le fameux peintre; et ses excès de saké le conduisirent à une mort prématurée, à l'âge de 47 ans. Ses vers d'adieux au monde nous laissent voir clairement l'opinion modérée qu'il avait de lui-même :

Je n'ai pas fait le bien :
Je n'ai pas visé au mal.
Mon corps meurt.
Jizô ne me loue pas :
Emma ne me gronde pas[1].

Sammba laissait 138 écrits, tels que le *Shijouhatchi Koucé*, « Quarante-huit maniaques » (1811), le *Kokon Hyakou Baka*, « Cent imbéciles, anciens et modernes » (1812), et la suite, mais par-dessus tout deux œuvres maîtresses : l'*Oukiyo-bouro*, « Le monde aux bains publics » (1809-1811), et l'*Oukiyo-doko*, « Le monde chez le barbier » (1811-1812), séries de descriptions, joyeusement satiriques, des mœurs d'Edo, prises sur le vif dans les endroits où ses habitants se rencontraient d'ordinaire. Au salon de coiffure, ce sont les hommes, qui, ayant besoin de se faire arranger six fois par mois la houppe traditionnelle, trouvent ainsi l'occasion d'une réunion perpétuelle où ils discutent les questions du jour : à l'exception pourtant de ce sinologue que le terrible ironiste décore du nom de Kôfoun (Excrément de Confucius), et qui, ne vivant que pour les livres chinois, ignore tout des choses japonaises. A l'établissement de bains, hommes et femmes sont confondus dans une promiscuité naïve; comme tous ceux qui ne sont pas assez riches pour avoir une baignoire chez eux vont au moins deux fois par semaine à ces thermes populaires, on y voit, pêle-mêle, des bourgeois, des marchands, des artisans, des artistes, des femmes honnêtes et

1. Jizô, l'ami des petits enfants, le plus bienveillant des dieux bouddhiques; Emma, le roi des Enfers. — Pour la biographie de Sammba, voir le *Sammba Kessakoushou*, « Recueil des chefs-d'œuvre de Sammba », Tôkyô, Hakoubounkwan, 1re éd., 1893, 5e éd., 1903. (D'où il semble résulter, par comparaison avec les éditions d'Ikkou déjà signalées, que Sammba est trois fois moins populaire que ce dernier).

Digitized by Google

d'autres, des servantes, des nourrices, toute une assemblée grouillante, bourdonnante ; et dans la piscine chaude, où nul ne prend garde à la nudité de ses voisins, des causeries s'engagent, dont Sammba prend note.

D'où une verve comique moins violente que celle d'Ikkou, mais plus naturelle, et aussi plus fine. Après le rire énorme, nous avons le sourire d'un spectateur tranquille, précis et mordant; après l'ample odyssée de gredins exubérants, les menus entretiens des rencontres quotidiennes; après l'invention démesurée, l'observation délicate. Aux yeux des Japonais, les « quatre grands ouvrages merveilleux » (*shidaïkisho*) sont le *Hakkenndenn* de Bakinn, l'*Inaka-Ghennji* de Tanéhiko, le *Hisakourighé* d'Ikkou et l'*Oukiyo-bouro* de Sammba. Voici donc un extrait de ce dernier ouvrage[1].

### LE CHAPITRE DES DOMESTIQUES

Aux bains publics (d'un quartier commerçant). Deux bourgeoises : une dame un peu distinguée, qui soigne son langage; et une dame sexagénaire, plus triviale. Elles commencent par échanger les congratulations du nouvel an; puis, elles parlent toilettes; enfin, tout naturellement, elles arrivent à la grande question des bonnes.

MADAME X. (la dame assez distinguée). — Vraiment, votre bonne travaille beaucoup. Quand il n'y a plus d'eau (au puits), elle en apporte avec des seaux[2]. Elle est très gaie et plaît à tout le monde. Notre San, elle, n'a point d'énergie et nous cause de perpétuels ennuis. Il y a quelques jours, elle déclare s'être enrhumée ; et la voilà au lit.

MADAME Z. (la vieille dame). — C'est bien gênant pour vous. Quel embêtement d'avoir sa bonne malade!

MADAME X. — Ce qui est pire, c'est qu'elle n'aime pas les médicaments. Quand on est malade, il faut bien se coucher : pas moyen de se remettre autrement. Je lui ai donc ordonné de garder le lit et de prendre de la nourriture [pour être plus vite sur pieds]. Mais les serviteurs, en général, ne veulent pas entendre parler de cela.

MADAME Z. — Comme c'est vrai! Oui, le caractère des domestiques est de ne pas aimer à rester couchés, en

1. Pour les trois autres, voir p. 360, p. 358 et p. 367.
2. C'est-à-dire : dans deux seaux suspendus aux extrémités d'une perche qu'on porte sur l'épaule.

Digitized by Google

s'alimentant : c'est la même chose partout. Même quand on est bien portant, si on ne mange pas aux repas, on a mauvaise mine. Alors, voyons, quand on est souffrant, on pourrait bien ménager sa santé. En ne le faisant pas, on cause un double préjudice [à sa maîtresse et à soi-même].

MADAME X. — J'ai engagé bien des personnes; mais il est plus facile d'être serviteur que maître.

MADAME Z. — Pourtant, la bonne que vous avez eue jusqu'à l'année dernière semblait bien douce.

MADAME X. — Oui, je l'ai gardée longtemps; mais comme elle a trouvé une famille convenable, je l'ai autorisée à se marier.

MADAME Z. — Vous avez bien agi.

MADAME X. — Celle que nous avons maintenant est tout à fait négligente. Si je la gronde, elle laisse tomber les objets et les brise; si je lui parle avec douceur, elle devient insupportable. Et ce qu'il y a de pire en elle, c'est qu'elle boude sans cesse et qu'elle va se coucher à propos de n'importe quoi.

MADAME Z. — Notre Rinn ne vaut pas mieux. Elle veut toujours parler; alors, pendant qu'elle bavarde, elle ne fait pas attention à ses mains et elle casse tout. Après le déjeuner, [sous prétexte de desservir], elle déplace quelques meubles, et aussitôt monte l'escalier, passe une demi-journée à sa coiffure. Elle sort pour aller faire sécher la lessive, mais passe son temps à cancaner avec tout le monde, jusqu'au moment où je me vois obligée de l'appeler pour qu'elle se décide à venir préparer le dîner. Des choses qui n'auraient pas besoin d'être dites deux fois, il faut que je les lui commande chaque jour. A tout prix, elle veut ménager sa peine. Quand elle va chercher de l'eau au puits, elle perd deux heures avant de revenir avec un seau. Naturellement, elle déblatère contre nous avec les bonnes des voisins, tout en s'amusant avec les jeunes gens du quartier. L'autre jour, désirant savoir ce qu'elle pouvait bien raconter, j'ai écouté en me cachant près des cabinets[1]. Elle faisait l'éloge de son ancien maître, ajoutant qu'elle était toujours bienvenue dans les

1. Situés dans une partie écartée de l'habitation.

Digitized by Google

familles. « Oh! je filerai au mois de mars[1]! Même si Madame me supplie, à deux genoux, de rester encore un peu, je ne consentirai pas à vivre plus longtemps dans cette famille abominable. Si je daigne encore travailler pour eux, c'est que ça coûte trop cher de payer des frais d'hôtel. » Voilà ce qu'elle disait. Aussi je déteste cette figure. Il paraît que, lorsqu'on écoute en se cachant, un pauvre ver de terre meurt à l'endroit où l'on se tenait. Mais vous avouerez que si j'ai commis ce péché, c'était bien sa faute, à elle!

MADAME X. — Moi, quand je me venge de la mienne par quelques observations, elle se met à chanter, et des airs complètement faux. Sans vouloir prétendre nous-mêmes à la beauté, je puis bien dire qu'elle est hideuse quand, poussant sa coiffure comme les ailes d'un milan, elle se couvre d'une épaisse couche de poudre de riz, qui abîme le col de son vêtement. Pour vous parler d'une chose bien frivole, croiriez-vous qu'en deux ou trois jours, elle usera pour huit sous de rouge[2], pour dix sous même! Elle se pommade infiniment trop. Ce qu'elle dépense ainsi!

MADAME Z. — C'est la même chose chez moi. La mienne veut toujours être habillée avec coquetterie, et ne garde aucun costume de rechange. Elle se met en toilette pour travailler devant le fourneau. Je lui ai dit souvent : « Portez donc vos vieux vêtements et vos chaussettes usagées[3]. » Mais elle ne veut rien écouter. Alors, avec des chaussettes neuves et son tablier, tous les deux mouillés d'eau, elle marche à travers le salon, avec majesté!

A ce moment, d'autres dames arrivent, et la conversation, ainsi ranimée, reprend de plus belle sur le même sujet.

(*Oukiyo-bouro*, livre III, chap. 2, éd. Hakoubounkwan, p. 118 et suiv.)

1. Terme de l'engagement convenu. C'est-à-dire : « Je lui donnerai mes huit jours. »
2. *Béni*, rouge pour les lèvres.
3. *Tabi*, les chaussettes qui tiennent lieu de chaussures dans la maison, pour ne pas salir les nattes.

Digitized by Google

# II. — LA POÉSIE

De même que la prose, au temps des Tokougawa, offre deux grands courants distincts et superposés, à savoir le mouvement philosophique dans les hautes régions de la société et, dans ses couches inférieures, le flot des romans de toute espèce, de même ces deux éléments de la nation trouvent à satisfaire diversement leur besoin de poésie : l'élite lettrée compose des vers légers, et le vulgaire va écouter les déclamations rythmées du théâtre.

## A. LA POÉSIE LÉGÈRE

Sous cette dénomination, vague à dessein, je réunis deux nouvelles formes d'art qui, durant cette période, remplacent l'antique tannka dans la faveur des poètes[1].

### *a.* — L'ÉPIGRAMME JAPONAISE : HAÏKAÏ

C'est le dernier terme et le triomphe du système poétique national. Des « longs poèmes », déjà si courts, les Japonais avaient passé aux « poésies brèves » en trente et une syllabes : il semblait que ce moule étroit dût suffire à leur amour de la concision ; mais non : ils en arrivent maintenant à préférer un genre encore plus restreint et à ne plus vouloir composer que

1. La tannka subsiste toujours : les wagakousha surtout s'y distinguent (voir p. 343, 347) et même les kanngakousha (par exemple, p. 340) ; mais c'est la poésie légère qui prend le dessus, comme création originale et caractéristique de l'époque.

Digitized by Google

des poésies de dix-sept syllabes. Au lieu de cinq petits vers, ils n'en auront plus que trois pour exprimer toute leur pensée, et, par ce tour de force, ils auront atteint les extrêmes limites de l'impressionnisme.

Pour s'expliquer cette bizarre évolution, il faut se reporter à ses origines. Les concours de poésie (*outa-awacé*) qui se tenaient à la cour de Héian avaient mis en faveur, au XIe siècle, un jeu d'esprit chinois : les *Rennga*, « poésies liées ». Des deux parties qu'on peut distinguer dans une tannka [1], la première ou la seconde était composée par un des assistants, et un autre devait improviser la partie complémentaire. Au cours des siècles suivants, on étendit ce jeu en multipliant le nombre des demi-tannka qui devaient être ainsi accolées l'une à l'autre; si bien que la chaîne finit par pouvoir comprendre jusqu'à une centaine d'anneaux, qu'il s'agissait de forger et d'unir suivant des règles de goût très minutieuses. Mais, par là même, on en vint fatalement à regarder une moitié de tannka comme formant un tout, une poésie indépendante. La *hokkou*, ou *kami no kou*, c'est-à-dire les « vers supérieurs », le tercet initial d'une tannka, constitua désormais un ensemble complet. Trois vers de 5, 7 et 5 syllabes, soit 17 syllabes en tout, firent un poème distinct. Comme, au début, ces poésies minuscules eurent d'ordinaire un caractère plaisant, on les appela aussi *haïkou*, « vers comiques », ou simplement *haïkaï*, « poésies comiques », par abréviation de l'expression *haïkaï no rennga*, « poésies comiques enchaînées ». Ainsi, de ces trois noms, que les Japonais eux-mêmes emploient souvent pêle-mêle sans se donner la peine d'en distinguer le sens, *hokkou* désigne la forme; *haïkaï*, le fond; et *haïkou*, l'une et l'autre. En fait, ce ne sont pas des étiquettes bien heureuses ; car *hokkou* n'indique pas assez qu'il s'agit d'une poésie individuelle, et non point seulement d'un tercet initial; tandis que *haïkou* et *haïkaï*, impliquant l'idée d'une fantaisie humoristique, ne répondent nullement au contenu réel de compositions qui, à partir de Bashô, c'est-à-dire justement du poète qui amena ce genre à son apogée, prirent un caractère généralement sérieux et souvent profond. Adoptons néanmoins le mot *haïkaï*, qui paraît le plus usité, et qui a tout au moins l'avantage de rappeler une formation historique; et en français, conservons à ces petites poésies le nom d' « épigrammes » que M. Chamberlain leur a donné, fort justement, en souvenir de leurs aimables sœurs grecques.

C'est dès le XVIe siècle que la nouvelle forme poétique reçut son impulsion du bonze Yamazaki Sôkan (1465-1553); elle fut

1. Voir p. 83, et comp. p. 234, n. 1.

Digitized by Google

illustrée ensuite par Arakida Moritaké (1473-1549), Matsounaga Téitokou (1571-1653), Yaçouhara Téishitsou (1610-1673), Nishiyama Sôinn (1605-1682), enfin et surtout par le fameux Bashô, qui lui donna le plus vif éclat dans la seconde moitié du XVII^e siècle. Les Japonais voient dans ces six poètes les « Six Sages de la poésie haïkaï », *haïmon no rokou-ietsou*. Voici d'abord une poésie de chacun des cinq émules de Bashô.

## *I. — SÔKAN*

A la lune, un manche
Si l'on appliquait, le bel
Eventail[1]!

## *II. — MORITAKÉ*

Une fleur tombée, à sa branche
Comme je la vois revenir :
C'est un papillon[2]!

## *III. — TÉITOKOU*

Pour tous les hommes,
Semence du sommeil pendant le jour :
La lune d'automne[3]!

## *IV. — TÉISHITSOU*

Cela, cela
Seulement! En fleurs,
Le mont Yoshino[4]!

## *V. — SÔINN*

De Hollande
Les caractères s'étendent :
Telles les oies sauvages du ciel[5]!

1. *Outchiwa*, éventail qui ne se plie pas.
2. Un proverbe japonais dit que « la fleur tombée ne revient pas à sa branche »; le poète a eu, un instant, l'illusion contraire.
3. Elle est si belle que tout le monde veille très tard pour la contempler; le lendemain, somnolence générale.
4. Comp. ci-dessus, p. 246.
5. A cette époque où le Japon ne voulait avoir de relations avec

Digitized by Google

En dehors de ces poètes consacrés par une admiration traditionnelle, on pourrait mentionner bien d'autres précurseurs ou contemporains de Bashô. J'ajouterai seulement ici trois haïkaï attribuées à Shôka, un poète de la fin du XVIe siècle, et qui sont restées fameuses parce qu'elles évoquent, en quelques mots, toute la politique des trois hommes d'Etat qui firent du Japon féodal un empire centralisé : le terrible Nobounaga, l'habile Hidéyoshi, le patient Iéyaçou.

*Nobounaga :* S'il ne chante pas,
Tuons-le tout de suite,
Le coucou!

*Hidéyoshi :* S'il ne chante pas,
Faisons-le chanter,
Le coucou!

*Iéyaçou :* S'il ne chante pas,
Attendons qu'il chante,
Le coucou[1]!

## *BASHÔ*

Matsouo Bashô (1644-1694) est l'homme qui sut faire de l'épigramme une œuvre de génie. Né à Ouéno, dans la province d'Iga, d'une famille de samouraï au service du daïmyô local, il eut une enfance heureuse auprès du fils de ce seigneur, jeune homme très lettré qui fut à la fois pour lui un professeur et un ami; la mort prématurée de ce bon compagnon plongea Bashô, alors âgé de seize ans, dans un tel désespoir que, dégoûté du

l'Europe que par l'intermédiaire de quelques Hollandais parqués à Nagaçaki, notre écriture était une rareté pour les lettrés de la capitale. Ils trouvaient étrange qu'au lieu d'écrire, comme eux, par lignes verticales rangées de droite à gauche, nous suivions des lignes horizontales accumulées de haut en bas. Cette bizarrerie des « caractères de Hollande » (*Orannda no moji*) pouvait donc leur rappeler, très naturellement, un spectacle familier à leurs yeux et à leurs souvenirs classiques : le vol d'une bande d'oies sauvages traversant le ciel.

1. Nakazaréba
Koroshité shimaé
Hototoghiçou.

Nakazaréba
Nakashité mishô
Hototoghiçou

Nakazaréba
Nakou maié matô
Hototoghiçou.

Digitized by Google

monde, il s'enfuit pour aller se réfugier dans un monastère bouddhique. Dès ce moment, l'idée directrice de sa vie était fixée : soit qu'il promenât ses méditations dans les montagnes des environs de Kyôto, soit qu'il allât compléter son instruction auprès des plus grands savants d'Edo. soit qu'il voyageât pour étudier le grand livre de la nature, il fut toujours un mystique épris d'humilité, de pauvreté, de bonté universelle; il eut constamment pour idéal d'amener les hommes à la haute morale qu'il avait atteinte; et comme il était né poète, il fit de la forme d'art la plus exquise, c'est-à-dire de l'épigramme, le moyen pratique d'exercer, mieux que par de lourds écrits, l'influence qu'il avait rêvée. On comprend dès lors pourquoi ce genre mineur, qui, jusqu'à lui, n'avait eu qu'un caractère humoristique, reçut de lui une profondeur que ne connaîtront jamais les œuvres des partisans de l'art pour l'art. A Edo, notre poète-moraliste vécut longtemps, chez un ami, dans une habitation très simple, en face des bananiers (*bashô*) de son jardin ; d'où son pseudonyme littéraire. Son rare talent, joint à la charmante originalité de son caractère, lui valut bientôt une renommée prodigieuse. Les meilleurs poètes du temps voulurent devenir ses disciples; dans toutes les classes de la société, on se mit à composer des épigrammes; sa gloire se répandit jusque dans les chaumières. En 1683, sa maison ayant brûlé dans un grand incendie qui dévora presque toute la capitale, Bashô fut plus que jamais convaincu de l'impermanence des choses, et désormais il passa son temps à voyager, en communion avec les beautés de la nature, avec les souvenirs de l'histoire, avec tous les éléments d'inspiration qui pouvaient nourrir son rêve et lui fournir sans cesse de nouveaux essors. C'est ainsi qu'il vécut, toujours en quête d'idées et d'images propres à séduire les cœurs, jusqu'à sa cinquantième année, où il mourut au cours d'un voyage à Ohçaka, chez la poétesse Sono-Jo[1], entouré de ses plus chers disciples. Il repose dans l'enceinte d'un temple, sur les rives du lac Biwa.

Les quelques haïkaï qui suivent, et que j'ai choisies parmi celles que les Japonais admirent le plus, laisseront entrevoir diverses expressions de cette charmante physionomie, depuis la grave méditation jusqu'à la plaisanterie souriante; mais on y remarquera surtout les épigrammes où Bashô nous révèle tantôt son mépris pour la guerre qui divise les hommes, tantôt sa tendresse pour les animaux, tantôt son adoration religieuse de la nature, toujours cette sympathie d'artiste généreux qui lui faisait aimer toute chose noble et belle, comme elle lui faisait dire, en face d'une vilaine action ; « Ce n'est pas de la poésie. »

1. Voir ci-dessous, p. 394.



Digitized by Google

Ah! les herbes de l'été!
Traces du rêve
Des nombreux guerriers[1]!

Au bord du chemin
La guimauve en arbre, par le cheval
A été mangée[2]...

Par les nuages de fleurs,
La cloche : est-ce celle d'Ouéno,
Ou celle d'Açakouça[3]?

La nuit de printemps :
Les cerisiers! Aux cerisiers
L'aurore est venue[4]!

Moineau, mon ami!
Ne mange pas l'abeille
Qui se joue sur les fleurs[5]!

Réveille-toi, réveille-toi!

1. Bashô composa ces vers devant une plaine (Hira-Izoumi) qui avait été un champ de bataille fameux. Un poète chinois, Tou Fou, avait déjà exprimé la même idée; mais il est intéressant de la retrouver, sous une forme aussi énergique, dans l'œuvre d'un poète japonais, né samouraï. Ce dédain pour la gloire militaire, bien naturel chez un fidèle convaincu de la religion d'amour qu'est le bouddhisme, fut d'ailleurs partagé par les meilleurs philosophes du XVII^e et du XVIII^e siècles (voir notre étude, *La politique étrangère du Japon contemporain*, Paris, 1909, p. 3 à 6).

2. Vers passés en proverbe. Un jour que Bashô se promenait avec Boutchô Oshô, son maître en bouddhisme, ce dernier lui reprocha de se livrer à un art aussi frivole que l'épigramme. « Ainsi, lui dit-il, vous pourrez bien faire des vers sur cette guimauve qui est au bord du chemin : mais vous n'en sauriez tirer une morale utile. » Bashô répondit aussitôt par cette haïkaï, qui contenait une leçon de modestie; car, si la fleur ne s'était pas mise en avant dans un endroit trop en vue, elle n'eût pas été aperçue et dévorée par le cheval.

3. Les masses de cerisiers en fleur sur les bords de la Sumida (p. 172, n. 4) forment un épais nuage rose, si dense qu'on ne peut plus distinguer si les vibrations de la cloche entendue viennent des temples d'Ouéno ou de ceux d'Açakouca.

4. Tandis que le poète, en cette nuit brève, pense aux chers cerisiers, se demandant sans doute où en sont leurs fleurs et si le vent va disperser leurs pétales, voici le jour, déjà! Cette haïkaï évoque ainsi, en même temps, deux idées : la beauté fragile des cerisiers et la durée fugitive d'une nuit de printemps.

5. Poétique expression du commandement bouddhique qui veut que toute vie soit respectée. (Comp. ci-dessus, p. 189, n. 2.)

Digitized by Google

Je ferai de toi mon ami,
O papillon qui dors[1]!

A un piment
Ajoutez des ailes :
Une libellule rouge[2]!

Ah! le vieil étang!
Et le bruit de l'eau
Où saute la grenouille[3]!

Oh! l'alouette
Qui ne cesse de chanter
Toute la longue journée[4]!

Est-ce le riz mêlé d'orge,
Est-ce l'amour, qui fait gémir
La femme du chat[5]?

Des nuages, la lune
Qui décroît, combien elle sort
Aisément[6]!

1. Toujours la belle fraternité bouddhique, étendue aux insectes mêmes.

2. Bashô et son fidèle élève Kikaïou cheminaient dans la campagne quand ce dernier, observant une libellule rouge, improvisa ces vers :

A une libellule rouge
Enlevez les ailes :
Un piment!

Le maître n'approuva pas cette idée brillante, mais cruelle, et la corrigea aussitôt par un renversement ingénieux :

Aka-tombo
Hané wo tottara
Tô-garashi.

Tô-garashi
Hané wo tsoukétara
Aka-tommbo.

3. Cette poésie célèbre évoque admirablement la paix d'un monastère japonais, avec son vieil étang, couvert de lotus, dont le silence n'est rompu que par la plongée d'une grenouille, de temps à autre.

4. Même procédé de double évocation que dans la haïkaï sur les cerisiers d'une nuit de printemps (ci-dessus, p. 386, n. 4).

5. Le riz mêlé d'orge, par opposition au riz pur, est considéré comme une pauvre chère. Les amours des chats (*néko no koï*) sont un des sujets favoris des auteurs de haïkaï. Ils éprouvent pour ces charmants animaux une sympathie moitié sincère, moitié plaisante, dont l'expression ne leur paraît pas déroger à la dignité de la poésie classique.

6. Bashô veut dire sans doute que, de même que la pleine lune

Digitized by Google

Au brillant clair de lune
Ce qui semblait être des fleurs,
C'est un champ de cotonniers[1].

D'huile
Manquant, couché la nuit. Ah!
La lune à ma fenêtre[2]!

A neuf reprises
Bien que je me sois levé, d'après la lune
(Ce n'est que) la septième heure[3]!

Les nuages, de temps en temps,
Nous font reposer le cou,
Tandis que nous contemplons la lune[4]!

Qu'il mange les serpents,
En apprenant cela, combien terrible
La voix du faisan vert[5]!

D'abord joyeux,
Et bientôt triste,
Le bateau de cormorans[6]!

Qu'elle doit bientôt mourir,
A son aspect il ne paraît pas,
La voix de la cigale[7]!

Maintenant, allons,

qu'il contemple sort brillamment des nuages qui l'entourent, mais n'en doit pas moins commencer de décroître aussitôt après, de même l'homme prospère peut bien se débarrasser des difficultés qu'il rencontre sur sa route, mais ne peut échapper à la fatalité qui entraînera bientôt sa déchéance.

1. « Des fleurs » de cerisier, bien entendu.

2. Elle lui apporte sa brillante lumière. (Comp. ci-dessus, p. 345.)

3. Entre 3 et 6 heures du matin. Bien que le poète se soit levé à maintes reprises pour contempler la lune, le jour ne vient pas encore. Par ces vers, Bashô éveille du même coup, d'une part l'idée d'un clair de lune si brillant qu'il le dérange sans cesse dans son sommeil, d'autre part la notion de la longue nuit d'automne.

4. La lune est si belle qu'on se fatiguerait vraiment à la regarder si les nuages ne venaient apporter des intervalles de repos.

5. *Kiji*, le faisan vert du Japon, Phasianus versicolor. La beauté d'une femme n'excuse pas ses péchés.

6. Compassion pour les pauvres cormorans auxquels on enlève tout le poisson qu'ils ont pris.

7. Adieu mélancolique de Bashô à un ami qui lui avait fait visite dans une hutte temporaire qu'il occupait, sur le lac Biwa.

Digitized by Google

Jusqu'à l'endroit où
Nous tomberons, admirer la neige[1]!

Toute la famille,
Sur le bâton (appuyée), en cheveux blancs,
Visitant les tombeaux[2]!

Tombé malade en voyage,
En rêve, sur une plaine déserte
Je me promène[3]!

Bashô eut de nombreux imitateurs, entre lesquels se distinguèrent surtout dix de ses élèves, les « Dix Sages » (*Jittetsou*) de l'école. Ce sont d'abord Enomoto Kikakou (1661-1707) et Hattori Ranncetsou (1654-1707), qu'il faut ranger en première ligne parce qu'eux-mêmes furent à leur tour fondateurs de deux écoles nouvelles[4]; puis, Moukaï Kyoraï (1643-1704), Morikawa Kyorokou (1652-1715), Kakami Shikô (1665-1731); enfin, comme poètes moins célèbres, Naïtô Jôçô (1663-1704), Shida Yaha (1663-1740), Kawaï Sôra (?-1709), Tatchibana Hokoushi (?-1718) et Otchi Etsoujinn (?-1702 ?). Je vais donner trois haïkaï des deux premiers, deux des trois seconds, une des cinq derniers.

## I. — KIKAKOU

Oh! le parfum du prunier!
Il a pour voisin Oghyou
Soémon[5]!

1. Le poète, fou d'enthousiasme devant la neige, fleur de l'hiver, marchera sans fin pour la contempler : tant pis s'il tombe en route!
2. Toute une famille de vieillards s'est assemblée pour visiter les tombeaux des ancêtres que les survivants rejoindront bientôt. En trois vers, c'est un tableau magistral.
3. Derniers vers de Bashô. A son lit de mort, ses disciples l'avaient prié de composer la poésie d'adieux au monde que tout bon lettré doit laisser après lui; il avait refusé de suivre un usage qu'il regardait comme une tromperie, trop de gens ayant l'habitude de préparer longtemps à l'avance cette suprême improvisation; pourtant, le lendemain matin, il leur fit part de cette haïkaï qu'il avait trouvée pendant son insomnie de la nuit, sans vouloir d'ailleurs la donner pour une poésie d'adieux proprement dite. C'est sans doute le seul cas de ce genre qu'on puisse relever dans l'histoire de la littérature japonaise.
4. D'une part l'école d'Edo (*Edo-za*), d'autre part l'école de la Neige (*Setsou-mon*), ainsi appelée parce que Ranncetsou s'était donné encore le pseudonyme de Setchouan, « la Hutte dans la neige ».
5. Vers de jeunesse. Oghyou Soraï, ou Soémon, était un fameux

Digitized by Google

Oh! la nuit d'été!
Avec le défaut des moustiques,
(Elle vaut) cinq cents ryô[1]!

Oh! la queue de l'année!
Le corps de l'homme,
Comme au cours de l'eau[2]!

## II. — RANNCETSOU

Chrysanthèmes jaunes, chrysanthèmes blancs :
Ah! que je voudrais qu'il n'y eût
D'autres noms que ceux-là[3]!

philosophe confucianiste (voir p. 341, n. 2). Dans cette haïkaï, qui est bien, cette fois, une épigramme au sens ordinaire du mot, l'esthète en herbe exprime son indignation d'habiter, lui le représentant d'un art tout parfumé de poésie, près de la porte d'un pédant. Le charme de cette impertinence réside surtout dans un contraste habile entre l'élégance classique du premier vers et la lourdeur prosaïque des deux suivants. Il faut d'ailleurs reconnaître que, dans le camp opposé, on n'était guère plus aimable; un illustre élève de Soraï lui-même, Dazaï Shountaï (1680-1747), ne traitait-il pas l'épigramme de « chose maladroite » (*tsoutanaki mono*)?

1. Une poésie chinoise célébrait la nuit de printemps, avec ses parfums de fleurs, ses effets de nuages sur la lune brillante, tous ses enchantements, et en estimait une heure à mille ryô. La nuit d'été n'était pas moins admirée (voir ci-dessus, p. 200). Mais Kikakou songe aux moustiques, si désagréables en cette saison; et c'est pourquoi, dans cette haïkaï ironique, il réduit la valeur d'une nuit d'été à cinq cents pièces d'or seulement.

2. Kikakou avait eu pour élève en poésie un certain Ohtaka Ghenngo, samouraï au service du jeune seigneur Açano. A la mort tragique de ce dernier, Ghenngo devint un des « quarante-sept rôninn » (voir p. 412), et se fit marchand ambulant pour la préparation de la vengeance. Peu avant la fameuse attaque contre Kira, Kikakou rencontra son ancien disciple sur les bords de la Soumida, et, frappé de le voir en cet état misérable, improvisa ces vers (comp. p. 408, n. 2). Mais Ghenngo, faisant de la haïkaï une tannka, la compléta en ces termes :

Ce bateau de trésors
Veut attendre demain!

Et il lui montrait, dans son bagage de vendeur d'estampes, une image du *takarabouné* populaire, ce bateau qui porte les Sept dieux du bonheur et qu'on met sous son oreiller au commencement de l'année. Kikakou comprit et eut bientôt le plaisir de féliciter l'un des vengeurs.

3. Certaines poésies, dans les recueils japonais, ont un titre. Celui de la présente haïkaï est : « Sur cent chrysanthèmes rassemblés », c'est-à-dire sur une de ces expositions où les jardiniers pro-

Digitized by Google

Les chrysanthèmes se sont épanouis
Papillons, venez vous amuser
Sur les tasses à couleurs[1]!

Ah! une feuille (morte)
Qui vient se reposer en caressant
La pierre tombale[2]!

## III. — KYORAÏ

Le long sabre
D'un homme qui regarde les fleurs,
Oh! qu'est-ce que cela[3]?

L'insensible
Résidence du daïkwan. Oh!
Et le coucou[4]!

## IV. — KYOROKOU

L'île d'Awaji :
(La pêche à) marée basse étant finie,
La lune du troisième jour[5]!

Bien froid, l'intervalle avant que sèchent
Les points pour le moxa :
Brise du printemps[6]!

duisent sans cesse de nouvelles variétés, affublées de noms bizarres, Ranncetsou s'irrite contre toute cette nomenclature, et peut-être même ne voudrait-il voir que les vrais chrysanthèmes originaires, blancs ou jaunes, comme tels Japonais, hommes de goût, que j'eus l'occasion d'observer un jour, à Tôkyô, dans une exposition de ce genre, tournant le dos au luxe échevelé des dernières fleurs élaborées, pour réserver toute leur admiration à de petits chrysanthemes, simples et naïfs, qui représentaient, sur un tas de sable, à l'écart, la beauté sans apprêt de l'espèce primitive.

1. Les chrysanthèmes ici sont assimilés aux petits vases qui servent de palette au peintre japonais.

2. Impossible de mieux exprimer la mélancolie de l'automne.

3. Contraste entre la vulgarité brutale du guerrier et les délicates beautés de la nature.

4. Le chant poétique de l'oiseau, à côté du bâtiment officiel! (Comp. p. 422, n. 1.)

5. Simple paysage. Comp. ci-dessus, p. 130, n. 4.

6. Pour le traitement par le moxa (voir p. 120, n. 3), les malades se rendaient d'ordinaire à un temple bouddhique; là, nus jusqu'à la

Digitized by Google

## *V — SHIKÔ*

Oh! les blancs nuages!
Traversant la haie,
(Ce sont) des fleurs de lis[1]!

De ses douloureuses amours
Etait-il fatigué? Le chat
A volé quelque chose à manger[2].

## *VI. — JÔÇÔ*

Une cigale de l'automne,
Morte à côté
De sa coque vide[3]!

## *VII. — YAHA*

Oh! le rossignol!
A la porte, juste à ce moment,
Le vendeur de tôfou[4]!

## *VIII. — SÔRA*

Le voyage...
Même si je tombe,
C'est sur des fleurs de haghi[5]!

ceinture, ils étaient d'abord examinés par un bonze, qui marquait sur leur corps, avec de la sépia, les points à brûler; puis, un acolyte passait devant la rangée des patients, appliquant le cône incandescent à un point du premier, à un point du second, et ainsi de suite, pour laisser à chacun quelque répit entre ces opérations douloureuses; et pendant ce temps, tous grelottaient. C'est cette « visite » de l'ancien régime qui inspire à Kyorokou un ironique rapprochement avec les fraiches caresses de la brise.

1. Les lis du voisin, passant à travers la haie mitoyenne, étaient d'abord apparus au poète comme une blancheur nuageuse (comp. ci-dessus, p. 386, n. 3).

2. Voir p. 387, n. 5.

3. L'auteur trouve moyen de renchérir sur l'image familière de la dépouille laissée par la cigale (ci-dessus, p. 144, n. 4).

4. Pâte de haricots. Ces marchands ont un cri qui n'a rien d'esthétique. Imaginons qu'au moment où nous écoutons chanter un rossignol, un brave homme passe en criant : « Tonneaux, tonneaux! »

5. Un jour qu'il accompagnait Bashô en voyage, Sôra se sentit

Digitized by Google

### *IX. — HOKOUSHI*

(Ma maison) a brûlé :
Néanmoins, les fleurs
Sont tombées et passées[1].

### *X. — ETSOUJINN*

Au temple de la montagne
Le bruit du riz qu'on pile,
Par une nuit de clair de lune[2]!

En dehors des « Dix Sages », l'école de Bashô eut encore bien d'autres représentants. Par exemple :

### *SAMMPOU*

Comme vont attendre ses enfants,
Pendant que s'élève si haut,
A l'excès, l'alouette[3]!

### *IZEMMBÔ*

L'averse est venue;
Je suis venu et rentré en courant;
Le ciel bleu est venu[4]!

indisposé et dut se coucher sur le chemin; mais, en poète optimiste, il découvrit aussitôt la consolation qu'il nous indique. Pour le *haghi*, voir p. 146, n. 3.

1. Les amis de Hokoushi étant venus, après son incendie, pour lui offrir leurs condoléances, il leur répondit en riant par cette haïkaï. Le petit accident arrivé à sa maison ne l'avait pas empêché de voir tomber, jusqu'à la fin, les fleurs de cerisier épanouies; alors, quelle importance présentait ce détail?

2. Les paysans ménagers de leur temps utilisent volontiers, pour ce travail, la clarté lunaire.

3. Je mets en tête Soughiyama Sammpou (1648-1733), qui est parfois rangé, en place de Sôra, comme l'un des dix élèves du maître.

4. Poète également original dans ses mœurs (né riche, il tint à passer sa vie en état de vagabondage) et dans ses vers, ou il s'attachait à rendre sa pensée, autant que possible, avec un mot unique. Voici, par exemple, le texte de la présente haïkaï :

Shigouré kéri
Hashiri-iri kéri
Haré ni kéri.

Digitized by Google

### *TCHIGHETSOU-NI*

De paille d'orge
Je te ferai une maison,
Grenouille religieuse[1]!

### *OTSOUYOU*

Oh! l'averse!
(Suivant) les esprits, les diverses
Choses qu'on se met sur la tête[2]!

D'autres auteurs, plus ou moins indépendants, illustrèrent aussi ce genre littéraire vers le commencement du XVIII^e siècle :

### *JOGENN*

Les fleurs disent :
« Haïssables sont les gens
Qui viennent (ici) après avoir vu le spectacle[3]. »

### *SHOUSHIKI*

Du rêve que j'ai vu
Réveillée, toujours la couleur
De l'iris[4]!

### *SONO-JO*

Ayant fait du luxe
A l'extrême,
Ah! le vêtement de papier[5]!

1. Tchighetsou-ni (1634-1706) fut une poétesse de valeur. Devenue veuve, elle se fit religieuse. On s'explique ainsi sa fraternité avec une *ama-gaérou*, grenouille verte dont le nom signifie justement « grenouille-nonne ». (Comp. ci-dessus, p. 387, n. 3.)
2. Un vêtement, un éventail, un objet quelconque, souvent ridicule. C'est toute une scène comique évoquée en trois vers.
3. *Shibaï*, le théâtre vulgaire (ci-dessous, p. 406). Opposition entre la nature et ce divertissement artificiel.
4. Adieux au monde de la poétesse Shoushiki (1683-1728). Réveillée du rêve de la vie, c'est-à-dire morte, le monde subsistera et les iris auront éternellement la même couleur.
5. Ces vers de la poétesse Sono-Jo (1665-1726) trouveront leur explication vivante dans une scène de Tchikamatsou, ci-dessous, p. 409.

Digitized by Google

### *ONITSOURA*

L'été, de nouveau :
« L'hiver est préférable, »
Disait-on[1].

De leurs squelettes
Le dessus ayant couvert,
Contemplation des fleurs[2]!

Encore une
Fleur : ainsi va et passe
La vie[3]!

### *RYOUBAÏ*

Même lorsqu'il est passé,
Ses ailes s'agitent :
Oh! le petit papillon!

Enfin, après une période de déclin, l'épigramme eut une dernière floraison, surtout dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, d'abord avec la poétesse Tchiyo, puis avec divers poètes dont le plus célèbre fut le peintre Bouçon.

### *TCHIYO*

Par les liserons
Mon seau ayant été emporté,
Eau reçue[4]!

1. Onitsoura (1661-1738), un poète indépendant, que Bashô lui-même tenait en haute estime. Étranger à toute école, il ramenait l'art poétique au seul précepte de la sincérité. Ses haïkaï unissent tous les genres et tous les styles.

2. Dans ces vers pénétrants, Onitsoura déshabille cette aristocratie aux costumes pompeux, aux corps épuisés, qui ose regarder la nature.

3. Poésie composée à la vue des fleurs qui, une à une, se détachent de l'arbre.

4. La plus fameuse haïkaï de la poétesse la plus illustre en ce genre. Nous avons déjà rencontré Sono-Jo, qui d'ailleurs était l'élève d'une autre femme (Mitsou-Jo, XVII^e siècle), puis Tchighetsou-ni et Shoushiki; mais Kaga no Tchiyo (1703-1775) est la figure la plus éminente du groupe. La poésie que je viens de traduire est l'idéal de la concision; six mots en tout, ou même cinq, dans le texte :

Açagao ni

Digitized by Google

Coucou!
Coucou! A ces mots,
Le jour est venu[1]...

Sera-t-il âpre?
Bien que je l'ignore, le kaki
Pour la première fois j'ai cueilli[2]!

Au réveil je vois,
Au coucher je vois, de la moustiquaire
Le vide, hélas[3]!

Le pêcheur de libellules!
Aujourd'hui, jusqu'où
Est-il allé?[4]

Tsouroubé torarété
Moraï-mizou.

Un matin, Tchiyo était allée à son puits, lorsque au moment de tirer la corde, elle s'aperçut que des liserons s'y étaient enroulés. Comment se décider à détruire cette harmonie? Elle y renonce et va demander de l'eau à sa voisine (*moraï-mizou*, eau reçue, donc, eau demandée).

1. Poésie exquise, pour qui la replace dans son milieu. Un professeur de haïkaï, Roghennbô, passant par la ville de province où demeurait Tchiyo, encore toute jeune, fut prié de lui donner des leçons. Un soir, il lui proposa comme sujet à traiter : « le coucou »; puis, sans plus s'inquiéter d'elle, il s'endormit. L'élève attendit toute la nuit qu'il daignât se réveiller; et quand enfin il ouvrit les yeux, elle lui dit ces vers, si bien appropriés à la circonstance :

Hototoghiçou
Hototoghiçou toté
Aké ni kéri.

Devant ces quelques mots, si simples et si expressifs, le professeur s'inclina en déclarant qu'elle n'avait plus besoin de maître.

2. Trois poésies qui résument sa vie d'épouse. — Dans celle-ci, elle avoue, sans illusions, qu'elle fait l'expérience du mariage, mais qu'elle ne sait si elle y trouvera le bonheur, non plus qu'on ne pourrait, avant d'y avoir goûté, décider si un kaki (fruit du plaqueminier) sera délicieux ou âpre.

3. Le mari de Tchiyo avait été enlevé par une mort prématurée.

4. Après son époux, elle avait perdu son petit garçon, « le pêcheur de libellules ». Cette jolie expression (*tommbo-tsouri*) n'est pas une invention recherchée; en fait, les enfants japonais savent prendre ces insectes à la ligne. L'élégie est parfaite dans sa simplicité.

Digitized by Google

## *YOKOÏ YAYOU*

**Ah! le Visage-du-jour!**
**A qui aucune des rosées**
**N'arrive à temps[1]!**

## *BOUÇON*

**Ah! le rossignol!**
**Et toute la famille,**
**A l'heure du repas[2]!**

**Ah! le passé!**
**Le temps où se sont accumulés**
**Les jours lents[3]!**

**Ah! la pluie du printemps!**
**S'en vont en conversant**
**Un manteau de paille et un parapluie[4]...**

**Le prunier est en fleurs.**
**Lesquelles sont *moumé*,**
**Lesquelles sont *oumé*[5]?**

1. Yokoï Yayou (1703-1783) fut un esprit génial. La poésie lui semblait si naturelle qu'il en arriva à soutenir que tous les enfants parlent en vers. Fonctionnaire en province, quand son seigneur lui reprochait de perdre son temps à composer des épigrammes, il lui prouvait le contraire par une série d'improvisations d'où résultait ce fait que son art ne lui coûtait aucune peine. Par surcroît, il se distingua dans un genre connexe en prose, la *haïboun* (voir plus loin, p. 399). Enfin, ses biographes nous assurent qu'il avait, avec tous les talents, toutes les vertus, jusqu'à celle de l'économie. — Dans la poésie que j'ai citée, il exprime sa sympathie pour le Visage-du-jour (*hirougao*, le liseron des haies japonaises, Calystegia sepium), lequel n'est rafraîchi ni par la rosée du matin, comme le Visage-du-matin (v. p. 338), ni par la rosée du soir, comme le Visage-du-soir (p. 286, n. 10).

2. Bouçon (1716-1783), le grand peintre d'Ohçaka, dont on peut voir les œuvres puissantes (paysages, tigres, etc.) dans plusieurs temples de Kyôto. On raconte qu'une nuit, pour mieux admirer un effet de lune, il fit un trou à son toit en y mettant le feu, si bien qu'un incendie en surgit, qui dévora tout un quartier de la capitale. Ses haïkaï aussi sont des tableaux parfaits.

3. Les jours semblent passer lentement, mais ils s'accumulent sans relâche, et les siècles sont faits de ces moments.

4. Jolie esquisse de deux piétons vus de dos. Notre artiste savait peindre avec des mots.

5. Le poète se moque des philologues qui discutaient sans fin le

Digitized by Google

## *RYÔTA*

Oh! le clair de lune!
Si je change en renaissant,
(Que je sois) un pin de la cime[1]!

## *RANNKÔ*

Ah! le sixième mois!
Et, partout,
Des rivières d'eau chaude[2].

## *ISSA*

Avec moi,
Moineaux sans
Parents, venez jouer[3]!

Qu'est-ce que son
Million de kokou?
De la rosée sur un bambou[4]!

point de savoir si on devait prononcer *oumé* ou *moumé*. Ces vers sont d'ailleurs précédés d'une phrase en prose, où Bouçon s'écrie : « Oh! combien pénible est l'orthographe! (*kana-zoukaï*, la manière d'employer les kana). S'il n'y a point d'inconvénient pour le sens, qu'on prononce donc comme on veut! »

1. Ryôta (1719-1787) fut un des plus féconds auteurs de haïkaï; il a laissé une soixantaine d'ouvrages. Dans cette poésie, en supposant la métempsycose, il voudrait renaître pin au sommet d'un pic; car alors il serait le premier à voir la lune!

2. Rannkô (1728-1799). — Vers composés à Kouçatsou. Comme dit un proverbe japonais : « Ni messieurs les docteurs, — ni les eaux chaudes de Kouçatsou, — ne peuvent guérir — le mal d'aimer. » Cette restriction même indique bien la célébrité de ces sources thermales, très actives, et si brûlantes que les malades qui s'y plongent souffrent toujours horriblement. A ces courants d'eau sulfureuse bouillante, ajoutez le soleil de la canicule, et vous avez l'impression que le poète a voulu rendre.

3. Issa (1763-1827), un poète fameux pour sa bonté. On dit qu'il composa ces vers à l'âge de cinq ans, alors qu'il venait de perdre sa mère.

4. Jugement d'Issa sur l'opulence du daïmyô de Kaga (voir p. 109, n. 3, et p. 336, n. 2), dont le revenu dépassait un million de kokou. Le puissant seigneur, qui l'admirait fort, eût voulu le combler de présents; mais le poète les refusa toujours, par cette simple raison que, pour lui, l'argent était une chose sans valeur.

Digitized by Google

Maigre grenouille,
Ne cède pas : Issa
Est ici[1] !

## LA PROSE LÉGÈRE : HAÏBOUN

Un petit genre littéraire qui doit être classé ici, parce qu'il se rattache à la poésie légère. La *haïboun*, « composition comique », est en prose ce que la *haïkaï* est en vers. Même dessein d'évoquer beaucoup de choses en peu de mots; et dès lors, même concision, obtenue notamment par la suppression des particules grammaticales. Au demeurant, si ces essais offrent volontiers un caractère humoristique, c'est bien plutôt un élégant badinage qu'ils tendent à réaliser. Bashô et ses élèves laissèrent nombre de *haïboun*; mais ce fut surtout Yokoï Yayou[2] qui s'illustra dans ce genre.

### ÉLOGE DU SAC

Un vase[3] veut adapter ce qu'il contient à sa forme, ronde ou autre[4]; tandis qu'un sac ne s'obstine pas en sa forme propre, mais s'ajuste à ce qu'on y met. Rempli, il dépasse les épaules[5]; vide, on peut le plier et le cacher dans son sein. Combien le sac d'étoffe, qui sait ce qu'il doit faire, plein ou vide, doit rire du monde contenu dans le pot[6] !

A la lune et aux fleurs,
O sac dont la forme
N'est pas fixée[7] !

(*Yokoï Yayou.*)

1. Les biographes d'Issa nous disent que, bouddhiste convaincu, il ne voulut jamais tuer une mouche. On conçoit donc qu'à la vue d'une pauvre grenouille attaquée par quelque autre animal, il soit bien vite venu au secours de la victime.
2. Voir ci-dessus, p. 397, n. 1.
3. *Outsouwa*, un récipient quelconque, mais plutôt un vase, ici surtout.
4. C'est le proverbe japonais : « L'eau prend la forme du vase. »
5. De l'homme qui le porte.
6. Parce que ce monde, borné en d'étroites limites, ne connaît pas la souple indépendance du sac. Allusion à la légende chinoise du magicien Hi Tchôhô, qui, ayant vu un génie déguisé en vieillard sauter dans un pot à médecines et y disparaître, obtint de lui de l'accompagner et, une fois dans le pot, se trouva au milieu d'une cité magnifique.
7. Dans cette haïkaï, conclusion lyrique de sa haïboun, l'au-

Digitized by Google

# *b.* — LA POÉSIE COMIQUE : KYÔKA ET KYÔKOU

La *kyôka,* ou « poésie folle », est une tanka comique; la *kyôkou,* ou « vers fous », est pareillement une *hokkou* humoristique. Ce sont, dans le moule classique de l'*outa* ou de la *haïkaï* sérieuses, des plaisanteries d'autant plus piquantes que le fond contraste mieux avec la gravité traditionnelle de la forme, et même, très souvent, avec des morceaux connus dont elles constituent la parodie. La kyôka, inaugurée dès le XII^e siècle et développée ensuite au XVI^e, s'épanouit pleinement, après la sombre période des guerres, pendant l'époque de joie tranquille qu'ouvrit la paix d'Iéyaçou; la kyôkou, issue de la hokkou, apparut naturellement à cette même époque d'Edo; et toutes deux furent surtout en vogue dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

## KYÔKA

Ce genre fut illustré, d'abord, par un certain Sorori[1], puis par le fameux humoriste Shokouçannjinn (1749-1823)[2], par ses contemporains Ishikawa Gabô[3] et Katsoubé Magao[4], et par bien d'autres poètes.

### *SORORI*

On n'a jamais entendu dire, même à l'âge des dieux
Puissants et rapides,
Qu'un sac en papier,

teur s'identifie au sac à provisions qu'il emporte lorsqu'il va contempler la lune ou l'épanouissement des fleurs, et il loue ce fidèle et joyeux compagnon de se montrer, comme lui, un être changeant, qui se moque du monde et sait s'adapter à la fantaisie des choses.

1. Soughimoto Shinnzaémon, fabricant de fourreaux de sabres, qui fut surnommé Sorori, « Doucement », tant la lame entrait bien dans les fourreaux sortis de son atelier. Très spirituel, il fut pour ainsi dire le bouffon de Hidéyoshi, à la fin du XVI^e siècle.
2. De son vrai nom, Ohta Tan; connu aussi sous le nom d'Ohta Nammpo, avec un autre pseudonyme.
3. 1753-1830. Pseudonyme : Yadoya Méshimori.
4. 1753-1829.

Digitized by Google

Vidant un grenier,
Se soit rempli de riz[1].

## *SHOKOUÇANNJINN*

Rien que des papiers à nez,
Couleur de kerrie,
Dans ma bourse...
Qu'aucune chose substantielle
N'y soit, ah! c'est bien triste[2]!

1. Parodie de Narihira (*Hyakouninn-isshou,* n° 17, ci-dessus, p. 102). Voici d'ailleurs les deux textes :

Tchihayafourou
Kami-yo mo kikazou
Tatsouta-gawa
Kara-kourénaï ni
Mizou koukourou to wa.

Tchihayafourou
Kami-yo mo kikazou
Kami-boukouro
Kara-koura ni shité
Komé tsoumerou to wa.

Jeux de mots ingénieux sur *kami,* « dieux » et « papier »; sur *kara-kourénaï,* « pourpre de Chine, pourpre sombre », et *kara-koura,* « grenier vide », etc. Mais que signifie cette kyôka? Un jour, Hidéyoshi, ayant aperçu dans son jardin un pin mort, vit un mauvais presage dans cette fin d'un arbre qui symbolise la longévité. Sorori, remarquant son humeur assombrie, improvisa bien vite une poésie où il expliquait que le pin avait voulu périr justement pour faire don de sa vitalité à son maître. Sur quoi le conquérant, rasséréné, demanda au poète quelle récompense il désirait. Sorori déclara qu'il se contenterait d'un sac en papier plein de riz; Hidéyoshi, charmé de sa discrétion, lui donna sa promesse. Mais quelques jours après, arrive Sorori, traînant après lui un sac immense, dont un vaste grenier est bientôt recouvert! Hidéyoshi s'amusa fort de la chose, tout en priant son rusé favori de la célébrer au moins par quelques vers; la réponse immédiate fut cette parodie fameuse.

2. Les amateurs d'art japonais ont pu voir, plus d'une fois, des tableaux représentant un seigneur, debout, en costume de chasse, et une jeune fille qui lui offre un rameau de fleurs d'un jaune d'or. Ce sujet fait allusion à un épisode de la vie d'Ôhta Dôkwan, un petit daïmyô qui, en 1456, bâtit son château près de l'humble village qui allait devenir, un siècle et demi plus tard, la grande cité d'Edo, capitale des shôgouns. Un jour, Ohta Dôkwan, surpris par la pluie, vint frapper à une chaumière pour demander un manteau de paille. La fille de la maison, sans mot dire, lui présenta élégamment une branche de kerrie. Stupéfaction du noble guerrier, qui rentra chez lui en maugréant. Un lettré dut lui expliquer le sens du geste qu'il n'avait pas su comprendre. Une poésie bien connue dit, en effet :



Digitized by Google

## *ISHIKAWA GABÔ*

Que les poètes
Soient inhabiles, c'est mieux :
Si le Ciel et la Terre
Se mettaient à remuer,
Pour qui serait-ce supportable[1] ?

## *KATSOUBÉ MAGAO*

C'est avec les fils
De saule pleureur, qui, contre le vent,
Ne discutent pas,

Septuple, octuple,
Bien que la fleur s'épanouisse,
Chez la kerrie
Aucun fruit
N'existe, hélas !

L'héroïne du récit, ne supposant pas qu'un homme de la haute classe pût ignorer ces vers fameux, avait imaginé un calembour ingénieux sur les mots *mi no*, « de fruit », et *mino*, « manteau de paille » ; et en lui offrant la branche de kerrie, elle s'excusait avec esprit de n'avoir pas un seul manteau à lui donner. Ohta Dôkwan, honteux de cette aventure, se plongea dans l'étude des vers, et c'est ainsi qu'il devint lui-même un bon poète.

Cela dit, on peut apprécier la parodie de Shokouçannjinn, en la comparant à la poésie originale :

Nanaé yaé
Hana wa sakédomo
Yamabouki no
Mi no hitotsou dani
Naki zo kanashiki

Yamabouki no
Hana-gami bakari
Kané-iré ni
Mi no hitotsou dani
Naki zo kanashiki.

L'auteur comique fait un jeu de mots amusant sur *hana*, qui, du sens de « fleur », passe à celui de « nez » dans l'expression *hanagami*, « papiers à nez », mouchoirs en papier. Un autre calembour roule, de nouveau, sur *mi*, qui, dans la tannka, veut dire « fruit », mais qui, dans la kyôka, reçoit son acception étendue de « chose substantielle » comme l'intérieur du fruit lui-même. Le poète exprime ainsi la mélancolie qu'il éprouve en songeant que ses beaux papiers n'ont, de l'or, que la couleur.

1. L'auteur se moque d'une phrase trop lyrique de Tsourayouki, dans la Préface du Kokinnshou (ci-dessus, p. 139, n. 6).

Digitized by Google

Qu'il faut coudre
Le sac de patience[1]!

## D'UN POÈTE INCONNU

Quand, ivre, je regarde
Du côté où a chanté
Le coucou,
Je vois d'innombrables
Lunes de l'aube[2]!

Une dernière « poésie folle » va montrer combien les trois premiers vers d'une tanka, c'est-à-dire, en l'espèce, d'une kyôka, peuvent se détacher aisément des deux derniers pour former une kyôkou indépendante.

A ma maison
Les gens viennent : vraiment
C'est ennuyeux...
Mais ce que j'en dis,
Ce n'est pas pour vous[3]!

1. Exemple de kyôka qui n'est pas une parodie. De quelqu'un qui finit par perdre son sang-froid, on dit qu'il a « cassé le fil de son sac de patience »; et l'assimilation d'un fil quelconque aux rameaux pendants du saule pleureur est aussi ingénieuse que naturelle (voir en effet p. 151, n. 2).

2. Je donne encore cette kyôka, parce qu'elle est aussi fameuse que la poésie même dont elle constitue la parodie (*Hyakouninnisshou*, n° 81, ci-dessus, p. 181).

Hototoghiçou
Nakitsourou kata wo
Nagamouréba
Tada ariaké no
Tsouki zo nokorérou

Hototoghiçou
Nakitsourou kata wo
Yôté miréba
Ikoutsou mo kazou ga
Ariaké no tsouki.

3. Le poète avait écrit les trois premiers vers sur une pancarte placée devant la porte intérieure de son logis. Les visiteurs, arrivés là, ne pouvaient manquer de la lire, et aussitôt ils s'en retournaient, furieux. Mais par là même, ils apercevaient les deux derniers vers, placés au dos de la porte extérieure, et la plaisanterie s'expliquait.

Digitized by Google

## KYÔKOU

De la pierre tombale
La rouge femme pieuse,
Encore enceinte[1] !

# LA PROSE FOLLE : KYÔBOUN

La *kyôboun* est à la *kyôka* ce que la *haïboun* est à la *haïkaï*. De même que la kyôka est plus drôle et plus vulgaire que la haïkaï, de même la kyôboun est plus comique et moins fine que la haïboun. Enfin, comme nous avons vu les meilleurs poètes en haïkaï se distinguer aussi en haïboun, nous voyons les poètes les plus habiles en kyôka pratiquer la kyôboun avec un égal bonheur. Mais les plus jolies « compositions folles » se trouvent peut-être chez les auteurs de romans comiques. Exemple : ce passage de Sammba[2].

### LES CINQ VERTUS DU BAIN PUBLIC[3]

D'une manière générale, il y a cinq vertus dans le Bain public. — Il réchauffe le corps, enlève la crasse, guérit les maladies et chasse la fatigue. C'est l'Humanité. — On n'y prend pas le seau d'autrui; on veut céder au voisin le seau vidé; et on n'accapare pas trop de seaux pour soi seul. Voilà la Justice. — On entre en saluant : « J'ai la

1. Ces « vers fous », encore plus concis que les « poésies folles », sont presque toujours construits avec des jeux de mots qui demanderaient de trop longues explications. Je n'en donne qu'un exemple, très connu et en même temps aisé à comprendre. Les pierres tombales bouddiques portent une inscription qui se termine toujours par l'épithète *shinnji*, « homme pieux », ou *shinnyô*, « femme pieuse ». Lorsque des époux se font préparer d'avance leur sépulture, les caractères de l'inscription sont peints en vermillon, et plus tard, le nom du premier mourant est délivré de cette couleur rouge. On s'explique donc cette plaisanterie sur la veuve infidèle aux promesses du tombeau commun. D'autant plus que l'expression *akaï shinnyô*, « la rouge femme pieuse », évoque du même coup l'idée du « cœur rouge » (*akaki*, rouge, *kokoro* ou *shinn*, cœur), qui, pour les Japonais, veut dire « cœur sincère, cœur loyal ».

2. Voir p. 376.

3. Allusion ironique aux cinq vertus cardinales (*go-jô*) de la doctrine confucianiste : *Jinn, Ghi, Réi, Tchi* et *Shinn*. — Pour les bains publics, voir p. 377.

Digitized by Google

peau froide, pardonnez-moi; » ou bien : « Permettez-moi de passer, reposez-vous bien dans l'eau chaude, au revoir, et cætera. » Voilà les Convenances. — On nettoie ses souillures avec du son de riz, avec de la poudre de savon, avec de la pierre ponce. Avec tout cela, voilà la Sagesse[1]. — Si quelqu'un dit que l'eau est trop chaude, on y met de l'eau froide; s'il dit que l'eau est trop froide, on y verse de l'eau chaude; et on se lave le dos mutuellement. Voilà bien la Sincérité. — Le Bain public ayant ainsi toutes sortes de vertus, ceux qui y entrent doivent profiter des leçons du vase carré et du seau rond, qui leur rappellent que l'eau prend la forme du récipient où elle se trouve[2]; ils doivent se réconcilier avec tout le monde; et ils doivent garder la propreté comme font les ustensiles mêmes du bain public.

(Préface de l'*Oukiyo-bouro.*)

---

# B. LE THÉÂTRE

---

Au-dessous des Nô, réservés à une élite[3], il fallait bien des spectacles pour le peuple : c'est à l'époque des Tokougawa que le drame vulgaire parut.

Ce genre nouveau fut inauguré par une femme, Okouni, prêtresse au grand temple d'Izoumo[4], qui, en 1603, s'enfuit à Kyôto avec un ancien samouraï, Nagoya Sannzabourô, y vécut d'abord en exécutant, dans le lit desséché de la rivière Kamo, les danses sacrées qui lui étaient familières, puis organisa, avec d'autres femmes, des représentations profanes, vaguement inspirées des nô et surtout des kyôghenn. Ces représentations furent appelées *kabouki,* « pièces de danse et de chant », nom qui devait être ensuite appliqué au drame vulgaire en général. Bientôt après, Okouni était à Edo, avec une troupe composée d'hommes et de femmes d'une moralité douteuse. Les abus qui en résul-

1. Qui se confond avec la science.
2. Comp. l' « Eloge du sac », ci-dessus, p. 399.
3. Voir p. 304.
4. Voir p. 284, n. 3.

Digitized by Google

tèrent conduisirent le gouvernement shôgounal à interdire, en 1629, l'emploi des femmes sur la scène. Mais le *wakashou-kabouki*, « théâtre de jeunes garçons », qui succéda à ce *kéiçeï-kabouki*, ou « théâtre de courtisanes », ne fut guère meilleur à ce point de vue, et les autorités durent encore sévir. Cependant, la nouvelle école éveillait de plus en plus l'enthousiasme populaire. En 1639, la foule se presse à des représentations en plein air qui obtiennent tant de succès que l'expression *shibaï*, « situation sur le gazon », devient synonyme de théâtre. Peu à peu, les acteurs se forment, les pièces s'améliorent; et bien que ce vieux kabouki du XVII^e siècle ne soit pas encore du grand art, on peut déjà entrevoir la belle production dramatique du XVIII^e.

Cette renaissance, chose curieuse, se produisit grâce au théâtre de marionnettes. Depuis longtemps, une histoire fameuse était celle de la belle Jôrouri, qu'aima Yoshitsouné[1]; des raconteurs la déclamaient sur un rythme musical, de préférence à toute autre légende; si bien que le mot *jôrouri* en était venu à désigner non plus une femme, mais un genre littéraire. D'autre part, on connaissait bien le jeu des marionnettes : *ayatsouri*[2]. Quand, vers l'an 1600, le chanteur de jôrouri Ménoukiya Tchôzabourô eut l'heureuse idée d'unir son art à celui du joueur de marionnettes Hikita, du pays de Settsou, leurs talents combinés eurent pour résultante l'*ayatsouri-jôrouri*, qui obtint aussitôt le patronage de l'empereur lui-même; et la vogue de ce procédé fut telle qu'après avoir relégué le kabouki au second plan, le théâtre de marionnettes finit par devenir le théâtre par excellence. Quoi de plus naturel? Un Guignol manœuvré par des gens d'esprit serait plus littéraire qu'une scène où paradent des cabotins. D'où le succès du Takémoto-za, la « salle de Takémoto », spectacle de marionnettes ouvert à Ohçaka, en 1685, par le chanteur et joueur de guitare[3] Takémoto Ghidayou, si fameux que les mots *ghidayou* et *jôrouri* finirent par s'employer l'un pour l'autre; et de là aussi ce fait, bizarre à première vue, que les deux plus grands dramaturges du Japon, Tchikamatsou Monnzaémon et Takéda Izoumo, voulurent donner leurs chefs-d'œuvre à ce théâtre[4].

1. *Jôrouri Jounidan-zôshi*, « Histoire de Jôrouri, en douze chapitres » (milieu du XVI^e siècle).
2. Action de faire mouvoir les fils d'une poupée mécanique (*ayatsouri-ninnghyô*), d'une marionnette.
3. Le *shamicenn*, guitare à trois cordes, d'origine chinoise ou espagnole, qui venait d'être importée.
4. Pour la période précédente, j'avais mis le théâtre en tête de la poésie; pour la période présente, je le classe encore à la poésie, mais au second rang; pour la période suivante, je le placerai dans le domaine de la prose. C'est que les nô étaient des œuvres de pur lyrisme, tandis que les jôrouri qui caractérisent l'art dramatique

Digitized by Google

En présence de ce triomphe, qui remplit les dernières années du XVIIe siècle et la première moitié du XVIIIe, le kabouki dut faire de nouveaux efforts pour regagner l'estime du public. Il se hâta d'emprunter au jôrouri ses meilleures pièces, soit dans le genre du drame historique (*jidai-mono*), soit dans celui de la comédie de mœurs (*séwa-mono*). Dès lors, au lieu d'un jeu de marionnettes expliqué surtout par des récitatifs poétiques, on vit un mouvement d'acteurs prononçant de véritables dialogues, bien que le chœur et l'orchestre eussent encore un rôle, d'ailleurs bien amoindri[1]. Tel fut le caractère de ce nouveau kabouki, dont la tradition, avec quelques réformes heureuses comme celle qui rajeunit les séwa-mono en 1847, s'est conservée jusqu'à notre époque dans les *kyakenhon*, livrets dont se servaient les acteurs.

Pour donner une idée des deux plus grands dramaturges, en même temps que des deux tendances maîtresses que j'ai signalées dans cette évolution, j'emprunterai à Tchikamatsou un fragment de jôrouri, à Takéda un acte transformé suivant le genre du kabouki. On verra ainsi comment ces œuvres étaient jouées du vivant de leurs auteurs, puis comment elles furent ensuite modifiées, au détriment de la poésie et au profit de l'action.

---

## TCHIKAMATSOU MONNZAÉMON

### YOUSHIRI

Tchikamatsou fut le véritable créateur du drame populaire, il en est resté, pour l'opinion japonaise, le maître incontesté. Né en 1653, dans la province de Tchôshou, il fut samouraï dans plusieurs nobles maisons de Kyôto; puis, devenu un « homme-flottant[2] », il finit par découvrir sa vocation littéraire. Depuis 1685 jusqu'à sa mort, en 1724, il ne cessa d'écrire pour le théâtre, avec une aisance géniale. Sa production fut énorme : une centaine de pièces, le plus souvent en cinq actes. La plus renommée est celle qui nous raconte, sous le titre de *Kokoucennya Kassenn* (1715), « les Batailles de Kokoucennya », un pirate audacieux, fils d'un Chinois et d'une Japonaise, qui chassa les Hollandais de Formose (1661-1662); mais comme on trou-

du temps des Tokougawa sont un genre mixte, où cependant l'élément poétique domine encore, en attendant que le kabouki moderne achève de sacrifier le rêve au dialogue vivant.

1. Pour tous ces détails scéniques, voir *Le Théâtre au Japon*, par A. Bénazet, docteur ès lettres de l'Université de Paris, 1901.

2. Voir plus bas, p. 412, n. 4.

Digitized by Google

vera plus loin, dans l'acte de Takéda, un bel exemple du drame historique, je choisirai plutôt, pour Tchikamatsou, un extrait d'une comédie de mœurs.

*Youghiri Awa no Narouto* (1710), « Youghiri et le bruyant Tourbillon d'Awa », est une de ces « comédies à courtisanes » (*kéicei-kyôghenn*) qui tinrent une si large place dans la littérature du temps. Youghiri était une beauté de Kyôto qui, dès le lendemain de sa mort (1678), fut déjà illustrée par une pièce de l'acteur Sakata Tôjourô. Tchikamatsou emprunta ce sujet au genre inférieur du vieux kabouki pour en tirer une jôrouri poétique. Il s'agit des amours de l'héroïne, présentée comme un type parfait de fidélité morale, avec un fils de famille, Foujiya Izaémon. L'image du Tourbillon d'Awa, évoquée dans le titre, est destinée à rappeler les méfaits d'un samouraï qui troubla sans cesse la paix des deux amants.

### MISÈRE D'IZAÉMON[1]

Vers la fin du mois de shiwaçou[2], — IZAÉMON, l'air misérable, regarde dans la Yoshidaya[3]. — Il demande : « Kizaémon est-il chez lui ? — Venez ici, Kizaémon, Kizaémon ! » — Il dit, d'un ton hautain.

UN DES SERVITEURS. — « Qui est cet homme-là ? — Le dieu du Vent ? ou un épouvantail ? — Il vous dit orgueilleusement : « Kizaémon est-il chez lui ? » — comme si c'était un homme riche — qui, en une soirée, dépense cent pièces d'or !

IZAÉMON. — Cent pièces d'or, pour moi, ne sont pas si précieuses. — Je veux voir Kizaémon, parce que j'en ai le droit.

1. Dans ce passage qui, par hasard, se trouve être fort moral, le fils de famille se présente à la maison de plaisir où il s'est ruiné et fait d'amères réflexions sur sa folie.

Le texte de ces jôrouri n'est pas en vers réguliers, mais en une sorte de prose rythmée, dont j'ai marqué les coupures par des traits. Autrefois, le raconteur, assis derrière un pupitre, indiquait ces temps par un coup d'éventail. Ce récitant unique déclamait à lui seul, en changeant sa voix, tous les dialogues, avec les phrases narratives qui les rattachaient. Au théâtre de marionnettes, dans une sorte de loge dominant la scène, il y eut des déclamateurs particuliers pour rendre les divers rôles, en même temps qu'un chœur pour chanter le récit, avec accompagnement de l'orchestre. Dans la traduction ci-dessous, toutes les phrases qui, chez nous, seraient des indications scéniques sont en réalité le récit de ce chœur.

2. Le dernier mois de l'année, c'est-à-dire le plus triste pour le débiteur aux abois (voir ci-dessus, p. 288, n. 5).

3. La maison dont Kizaémon est le maître.

Digitized by Google

Le serviteur. — Qu'est-ce que vous allez voir? — Je vous ferai voir ceci. » — Ce disant, il s'arme d'un balai et il va l'en frapper.

Kizaémon vient à ce moment. — « Que faites-vous, mes serviteurs? — Soyez donc plus polis! — Qui êtes-vous, seigneur? » — Il regarde sous son chapeau[1] : « Seriez-vous Izaémon? — Je suis bien heureux de vous voir. — J'ai entendu dire que vous étiez à Kyôto, dans Oumamatchi. — Mme Youghiri vous a adressé des lettres à plusieurs reprises. — Elle vous a envoyé aussi, deux ou trois fois, des messagers. — Tout à l'heure encore, nous parlions de vous. — Entrez dans la chambre, comme d'ordinaire, — et nous causerons de bien des choses arrivées depuis deux ans. » — Ce disant, il le tire par sa manche.

Izaémon. — « Vous tirez trop sur mon vêtement de papier[2]! — Si vous tirez ainsi, il sera déchiré. — Il sera chiffonné, si vous le saisissez aussi fort[3]. » — Ce disant, Izaémon, ôtant ses sandales, entre dans la maison.

Kizaémon, pensant qu'il pourrait avoir froid, — lui présente un vêtement ouaté en crêpe de soie[4].

Izaémon. — « Je vous remercie. — Je suis déjà habitué au froid, — et je puis fort bien le supporter avec mon vêtement de papier. — Mais je ne vous en remercie pas moins de votre bonté. » — Il met le vêtement.

Kizaémon le regarde. — « Comme le monde est changé! — Le vêtement que devrait porter le seigneur Izaémon de Foujiya, — ce serait un vêtement en soie de Chine, — et même ce ne serait pas du luxe! — Et vous me remerciez de ce vêtement! — Je suis bien confus.

Izaémon. — Non, Kiza! je ne regrette pas de porter ce vêtement de papier. — Les bœufs et les chevaux peuvent bien transporter — des marchandises lourdes et du bois. — On ne serait étonné que si les chiens ou les chats por-

1. Izaémon ayant un de ces chapeaux dont les bords rabattus cachaient le visage.

2. Vêtement de papier huilé, à l'usage des pauvres diables. — Phrase passée en proverbe.

3. Le mot ici employé (*shiwa*, plis) éveille à la fois l'idée d'une chose froissée et celle du terrible douzième mois (*shiwaçou*).

4. Un *koçodé* en *tchirimenn*.

Digitized by Google

taient ces choses. — Il en est ainsi pour moi. — Moi, avec un vêtement de papier, — je porte une dette de sept cent pièces d'or, — et je n'en suis pas fatigué. — C'est digne d'Izaémon de Foujiya. — Je suis un homme unique au Japon. — Mon corps est de l'argent[1].

KIZAÉMON. — Vous êtes de l'argent! — Ainsi, l'argent est venu dans ma maison. — Nous serons prospères! » — Il lui offre du saké.

Sa femme vient, apportant le saké et des coupes.

LA FEMME. — « Seigneur Izaémon, il y a bien longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous voir, — et je suis très heureuse de votre visite.

IZAÉMON. — Vous êtes bien aimables tous les deux. — Mais vous ne me dites rien de Youghiri. — J'ai entendu dire que Youghiri, inquiète de ce qui m'est arrivé, — en est tombée malade. — La maladie n'est pas grave? — Il ne s'agit pas de sa vie? — Ou bien est-elle déjà morte, — comme le brouillard du soir[2]? » — Cependant, Izaémon essuie ses larmes.

KIZAÉMON. — « Vous avez raison : c'était vrai. — Mme Youghiri fut très malade cet automne. — Mais elle va bien mieux à présent. — Un samouraï d'Awa est venu, il y a quelques jours, — et il se divertit avec Mme Youghiri, dans la chambre à côté.

IZAÉMON, surpris. — Ce que vous dites là est-il vrai?

KIZAÉMON. — Rien n'est moins douteux. — Regardez dans la chambre voisine. — Vous trouverez et vous verrez. »

IZAÉMON, désespéré, après un instant de silence. — « Madame, depuis le commencement du Ciel et de la Terre, — on n'a jamais vu, ni une courtisane fidèle, — ni un oiseau karyôbinga[3]. — Maintenant, je n'aime plus du tout cette femme infidèle. — Mais, comme vous savez, j'ai d'elle un fils, — un garçon qui aura sept ans l'année prochaine. — On dit qu'elle l'avait envoyé chez une nourrice pour le faire élever, — et aujourd'hui, je suis

1. Je vaux mon pesant d'or.
2. Jeu de mots sur *you-kiri* (brouillard du soir) et le nom de l'héroïne.
3. Voir ci-dessus p. 308, n. 2.

Digitized by Google

venu pour causer de cette affaire. — Et pourtant, il n'est sans doute pas vrai qu'elle l'ait envoyé chez une nourrice? — Elle l'aura plutôt assommé et jeté à la rivière. — Le samouraï d'Awa qui est ici — est certainement mon ancien rival. — Mieux vaut, je crois, acheter des chiffons de papier — que d'acheter des serments de courtisane. — Je lui ai donné de l'argent — pour avoir des lettres d'amour. — Si j'avais acheté des chiffons de papier — pour sept cent pièces d'or, — j'aurais pu aisément fabriquer un mont Fouji en carton-pâte[1]! — J'ai mouillé la manche de mon vêtement de papier — de larmes bien inutiles. — Je prends congé de vous — avant qu'il ne soit décollé. »

Izaémon, retenu par ses hôtes, revoit Youghiri; il lui fait une scène de jalousie; mais elle arrive à lui démontrer que son cœur lui est resté fidèle. Le prétendu samouraï d'Awa était la femme de cet ancien rival, déguisée en homme. N'ayant pas d'enfant, et croyant que le fils de Youghiri était celui de son époux, elle était venue pour l'adopter. La chose est décidée dans l'intérêt de l'enfant, et pour ne pas se séparer de lui, Izaémon et Youghiri se font les serviteurs du samouraï lui-même. Cependant, Izaémon commet un jour l'imprudence de révéler à l'enfant qu'il n'est pas le fils du samouraï; ce dernier, furieux, les chasse tous trois, et de nouveau ils mènent une vie misérable. Mais le père d'Izaémon, un riche marchand qui avait déshérité ce fils prodigue, tombe gravement malade; il fait appeler les deux amants et, frappé de la beauté morale de Youghiri, consent à ce qu'elle devienne sa bru. Finalement, à la vue du petit-fils qu'on lui amène, le vieillard reprend goût à l'existence; il guérit, et tous vivront heureux.

---

## *TAKÉDA IZOUMO*

### TCHOUSHINNGOURA

Takéda Izoumo (1688-1756) fut le successeur direct de Tchikamatsou; de même que ce dernier avait rempli de ses œuvres le premier quart du XVIII^e siècle, lui en illustra le second quart avec non moins de puissance. Il fut aussi le rival de Tchikamatsou, sinon par sa gloire, du moins par son talent; car si les Japonais préfèrent toujours, et avec raison, Tchikamatsou au point de vue de l'inspiration lyrique, il n'en est pas moins vrai que Takéda Izoumo l'emporte souvent par l'art de la composi-

1. Encore une phrase devenue proverbiale.

Digitized by Google

tion, c'est-à-dire justement par le plus précieux des dons que puisse avoir un auteur dramatique. Au demeurant, chez l'un comme chez l'autre, toujours le même théâtre destiné au vulgaire, par conséquent rempli, pour les drames historiques, de meurtres, de suicides, d'épisodes violents en général et, pour les comédies de mœurs, d'aventures dont la scène et les personnages expliquent trop bien pourquoi l'élite austère de l'ancien régime ne voulut jamais assister à ces représentations. Parmi les nombreuses pièces que Takéda Izoumo composa tantôt seul, tantôt avec divers collaborateurs, on peut citer notamment le *Soûgawara dennjou Ténaraï kagami,* « Miroir de la Calligraphie transmise par Sougawara[1] », la *Térakoya,* « l'Ecole de Village[2] », et, par-dessus tout, *Tchoushinngoura.*

*Tchoushinngoura* veut dire : « Trésor des vassaux fidèles[3]. » Il s'agit, bien entendu, de la fameuse histoire des « Quarante-sept rôninn[4] », la plus populaire des grandes vengeances qui, faute d'une justice assez bien organisée, illustrèrent le vieux Japon héroïque. Le jeune Açano[5], seigneur d'Akao[6], étant à Edo auprès du shôgoun, avait été chargé de la difficile mission de recevoir un envoyé du mikado avec toutes les cérémonies requises; il prit donc des leçons d'étiquette auprès d'un vieux noble, Kira, homme intéressé et arrogant qui, ne recevant pas du jeune chevalier autant de présents qu'il en pouvait rêver, lui fit subir une longue série d'outrages; un jour, Açano, affolé par une suprême insulte, tira son sabre et blessa à la face le vieux Kira, qui d'ailleurs put s'enfuir; mais la querelle avait eu lieu dans l'enceinte du palais, crime capital : Açano fut condamné sur-le-champ à s'ouvrir le ventre, sa fortune fut con-

1. Voir ci-dessus, p. 109, n. 3.
2. Histoire fameuse d'un père qui sacrifie son enfant pour sauver le fils de son seigneur.
3. *Koura,* le magasin, à l'épreuve du feu, où sont enfermées les choses précieuses; *shinn,* sujet, vassal, serviteur; *tchou,* loyal, fidèle. *Tchoushinn,* avec d'autres caractères, veut dire fidélité; et *koura* est la première partie de Kouranoçouké, prénom du chef des conjurés dont il va être question; de sorte qu'il y a déjà deux jeux de mots dans le titre de la pièce.
4. « Hommes-flots », c'est-à-dire ballottés dans le monde comme une vague sur la mer. C'étaient les samouraï qu'une faute quelconque, ou un caractère trop indépendant, ou encore, comme dans le cas présent, la ruine d'une famille féodale avaient détachés de leur seigneur et qui, dès lors, vivaient en vagabonds, livrés aux hasards de l'existence.
5. En rappelant cette histoire, je ne m'attache pas à préciser la vérité pure (qui a été fort distinguée des légendes adventices par l'historien Shighéno), mais à donner la tradition littéraire, qui seule importe ici.
6. Dans la province de Harima.

Digitized by Google

fisquée, sa famille, déclarée éteinte, et tous les membres de son clan, dispersés, devinrent des « hommes-flots ». Ceci se passait au mois d'avril 1701. Oïshi Kouranoçouké, le plus ancien serviteur du seigneur mort, convoqua aussitôt quarante-six autres fidèles, choisis parmi les meilleurs, pour préparer la vengeance obligatoire; après avoir tenu un conseil où ils firent d'avance le sacrifice de leurs vies, les quarante-sept résolurent de se séparer pour échapper à la surveillance de la police : les uns se firent charpentiers, forgerons, marchands, et après quelque temps se servirent de leur métier pour s'introduire dans la demeure de Kira et en étudier les dispositions intérieures; les autres se jetèrent avec éclat dans la vie des foires et des lieux suspects; Oïshi lui-même, après avoir divorcé et abandonné ses enfants, partit pour Kyôto, où il épousa publiquement une prostituée, puis se plongea dans une telle existence d'ivrogne et de débauché que le dernier des hommes ne l'eût pas rencontré sans le couvrir de mépris. Kira dormit tranquille. Dans la soirée du 30 janvier 1703, par une formidable tempête de neige, Oïshi était à Edo, au milieu de sa troupe; il arrêtait le plan d'attaque, donnait à chacun ses ordres, fixait l'heure décisive. Soudain, à minuit, tous se retrouvèrent devant la maison de Kira, et comme les voisins réveillés s'inquiétaient de voir dans le quartier tous ces hommes d'armes, ils prirent soin de les rassurer avec politesse, expliquant leur dessein; on s'inclina. Alors Oïshi, se plaçant devant la grande porte du seigneur, fit entendre un battement de tambour solennel : tous les braves de Kira s'armaient et accouraient en désordre; aussitôt quelques-uns des assaillants s'élancent contre eux par la porte ouverte, tandis que les autres escaladent le toit et les murs du jardin avec des échelles de cordes; après une rude mêlée, les quarante-sept arrivent à tuer tous leurs ennemis, n'épargnent que les femmes et les enfants, et enfin, maîtres de la place, recherchent le puissant seigneur, qu'ils trouvent dans un bûcher. Cependant Oïshi, entouré de ses hommes, s'agenouille devant le vieillard, avec le respect qu'exigent son rang et son âge, puis lui expose humblement le but de l'attaque, et, après avoir fait lui-même les préparatifs de mort, l'invite à s'ouvrir le ventre; mais en vain : Kira a trop peur; alors le chef lui coupe la tête, froidement, avec le même poignard dont Açano s'était servi pour son suicide; puis les quarante-sept éteignent les feux de la maison pour éviter un incendie possible, consolent les veuves et les orphelins, et enfin se retirent, emportant dans un baquet la tête sanglante. Les voici, à la pointe du jour, qui traversent les rues en bon ordre, calmes et joyeux : le peuple les salue avec admiration; un grand seigneur, les voyant passer devant son palais, leur fait offrir une collation, avec des paroles de sympathie; la police se

Digitized by Google

cache; ils arrivent au monastère où leur jeune maître a été enseveli; l'abbé lui-même les reçoit à la porte. Ils entrent, déposent la tête de Kira devant la tombe d'Açano, brûlent de l'encens tour à tour, par rang d'ancienneté, pendant que les moines se mettent en prières; puis tous se relèvent, leur tâche finie, et tandis qu'Ôïshi règle avec l'abbé les détails de leurs propres funérailles, il attendent debout la sentence de mort. L'ordre officiel arrive : ils se séparent et vont s'ouvrir le ventre, avec une tranquillité héroïque, chacun dans la maison de quelque ancien seigneur. On les ensevelit côte à côte, près de la tombe de leur maître, dans le paisible cimetière[1] où, depuis plus de deux siècles, ils écoutent battre près d'eux le cœur de la nation[2].

Cette histoire, en effet, qui fit surgir toute une moisson d'œuvres littéraires ou artistiques, et notamment plusieurs dizaines de drames, dont un de Tchikamatsou[3], est restée si populaire qu'aujourd'hui même, au plus grand théâtre de Tôkyô, tandis qu'on ne joue que par fragments les anciennes pièces historiques, on donne très souvent en leur entier les douze actes de *Tchoushingoura*. Le sixième, où se trouve l'épisode que je vais citer, est un des plus dramatiques. Kammpei[4], un samouraï d'Açano, échangeait de douces paroles avec la belle et vertueuse Okarou, suivante de la femme de son seigneur, lorsqu'il a soudainement appris le crime et l'arrestation de ce dernier; désespéré de ne s'être pas trouvé auprès de son maître à l'heure du danger, il eût voulu se tuer; mais Okarou l'en a em-

1. Au Šenngakouji, temple situé dans un faubourg de Tôkyô.
2. En 1868, quand l'empereur entra dans sa nouvelle capitale, un de ses premiers soins fut d'envoyer un messager spécial pour rendre hommage aux tombes de ces héros.
3. En 1706, donc trois ans seulement après le drame réel; mais l'œuvre de Takéda Izoumo (1748) devait faire oublier celle de son devancier. Il n'en est pas moins vrai que Tchikamatsou inventa le thème essentiel qu'allaient imiter ses successeurs, à commencer par Takéda lui-même. Suivant la coutume d'une époque où l'on ne pouvait mettre en scène Nobounaga, Hidéyoshi ou Tokougawa Iéyaçou qu'à condition de les appeler Haroûnaga, Hiçayoshi et Ôkougawa, il transforma les noms de tous les personnages : par exemple, Ôïshi Kouranoçouké fut baptisé Oboshi Youranoçouké. Puis, il plaça l'événement en plein XIVe siècle, en s'aidant d'une légende d'après laquelle, à la mort de Nitta Yoshiçada (1337), on avait eu de la peine à reconnaître, entre 47 casques épars, celui du fameux général; et c'est par ce moyen qu'il introduisit dans le drame une vieille histoire d'amour où Kira, changé en Moronao, faisait la cour à la femme d'Açano, devenu Enya Hangwan (voir ci-dessus, p. 276).
4. Kayano Sammpei, dans l'histoire; dans la pièce, Hayano Kammpei.

Digitized by Google

pêché, en lui faisant observer qu'on ne comprendrait peut-être pas le noble motif de son suicide et que mieux valait réserver sa vie pour l'avenir; les deux amoureux se sont donc retirés chez les parents d'Okarou, s'y sont mariés, et Kammpei s'est fait chasseur sur la montagne, en attendant le jour où il pourra effacer son déshonneur. Un soir, dans cette solitude, il rencontre un de ses anciens camarades, qu'il supplie d'intercéder auprès d'Oïshi pour qu'on l'admette, lui aussi, dans la ligue vengeresse; le conspirateur, méfiant, nie l'existence du complot, expliquant que les fidèles d'Açano veulent seulement élever un monument à sa mémoire. Cependant, pour procurer à Kammpei l'argent nécessaire à ses desseins, le père d'Okarou s'est résolu à sacrifier sa propre fille; et cette même nuit, par le même chemin, il revient de Kyôto, où il a signé le contrat qui la livre à une maison de thé[1]. Mais il fait jour déjà et, dans leur pauvre demeure, la mère et la fille attendent vainement l'arrivée du vieillard.

---

## MORT DE KAMMPEI

---

LA MÈRE.

Le retard de ton père m'inquiète. Je suis allée jusqu'au bout du village; mais on ne voit pas ombre de lui dans le lointain.

OKAROU.

Comment s'expliquer le fait de ce retard? Je vais voir en courant.

LA MÈRE.

Oh! non. Ce n'est pas bien qu'une jeune femme sorte seule. Surtout que tu n'aimais pas à aller dans le village, quand tu étais petite. Tu as été servir chez le seigneur Enya; mais, comme tu regrettais toujours ce lieu aux herbes profondes, tu es revenue. Et maintenant que tu vis avec Kammpei, tu n'as pas l'air contrarié.

1. Ce point met bien en lumière la morale particulière de l'époque : le devoir le plus sacré du samouraï est le loyalisme, devant lequel s'efface toute autre vertu; par conséquent, s'il s'agit surtout de venger la mort de son maître, le vassal ne songera plus qu'à assurer, par tous les moyens, cette fin suprême, et ses proches à leur tour sacrifieront leur bonheur, leur vie, leur honneur même pour servir héroïquement ses desseins.

Digitized by Google

OKAROU.

Rien d'étonnant à cela, ma mère. Quand une femme est avec l'homme qu'elle aime, elle ne trouve de peine ni dans un village perdu, ni dans la pauvreté. Bientôt va venir la fête des Bon[1]; et, comme on le chantait tout à l'heure[2], j'irai avec monsieur Kammpei[3], pour voir ensemble les danses. Vous vous rappelez bien aussi votre jeunesse ?

LA MÈRE.

Tu parles si gaiement! Mais au fond du cœur...

OKAROU.

Ce n'est rien. Pour mon époux, aller servir à Ghion-matchi[4], c'est ce que je suis toute prête à faire. Seulement, je suis triste à la pensée de laisser les vieilles gens dans le besoin. Mon frère, bien qu'il fût pauvre, était un vassal du seigneur Enya, et vous ne pouvez demander le secours d'autrui.

***

(Pendant cette conversation, arrive Itchimonjiya, avec un palanquin.)

ITCHIMONJIYA.

C'est ici, c'est ici. Monsieur Yoïtchibei est-il chez lui?

(Il entre.)

LA MÈRE.

Vous avez fait une bien longue route. Ma fille, apporte le plateau à tabac[5] et le thé.

1. Fête des morts, du 14 au 16 du 7e mois.
2. Un instant auparavant, la mère disait à sa fille qu'elle venait d'entendre un chant rustique annonçant les danses de la moisson.
3. C'est la politesse japonaise : *Kammpei dono.*
4. La rue de Ghion, à Kyôto.
5. *Tabako-bon,* plateau contenant un service de fumeur, et notamment quelques charbons incandescents pour allumer la petite pipe japonaise. Le tabac avait été introduit par les Portugais vers l'an 1600 et, malgré certaines prohibitions officielles, tous les Japonais, hommes et femmes, en prirent bien vite l'habitude. Dans ce pays d'exquise politesse, dès qu'un visiteur entre au salon, un domestique lui apporte le *tabako-bon,* avant même que le maître de maison soit venu le rejoindre.

Digitized by Google

ITCHIMONJIYA.

Eh bien, hier soir, monsieur votre mari s'est donné beaucoup de peine. Est-il bien rentré?

LA MÈRE.

Comment! Vous n'êtes pas venu avec mon mari?

ITCHIMONJIYA.

C'est étrange! Pas encore rentré? Ha, ha! il se sera promené devant le temple d'Inari, et il aura été ensorcelé par quelque renard à joyau[1]. Eh bien! comme il a été convenu entre nous, l'engagement de votre fille sera de cinq ans; l'argent, cent ryô[2]; nous avons frappé des mains; et monsieur votre mari disait : « comme je dois faire un payement ce soir même, écrivez le contrat, et prêtez-moi cette somme de cent ryô »; ainsi il me supplia, avec des larmes. Alors, après le contrat, je lui en ai versé la moitié; et il a été entendu que je payerais le reste, cinquante ryô, en échange de la servante. Là-dessus, joyeux, il s'est retiré; « mais, lui disais-je, comme la nuit est déjà très avancée, il n'est pas prudent de voyager avec de l'argent; » sans écouter mes conseils, il est parti. Je pense donc qu'il s'est arrêté quelque part en chemin.

OKAROU.

Il n'y a pourtant pas d'endroit où il pût s'arrêter.

LA MÈRE.

Pour nous réjouir toutes deux en nous montrant l'argent, il devait revenir en hâte, gagner une heure : je n'y comprends rien.

ITCHIMONJIYA.

Que vous compreniez ou non, c'est votre affaire. Quant à moi, j'emmène la servante en échange du reste de la somme. (Tirant l'argent de son sein :) Voici le reliquat, cinquante ryô; ce qui fait cent ryô en tout. Je vous les remets : recevez-les.

1. Inari, le dieu du Riz. Le renard, qui lui est toujours associé, pourrait bien avoir été d'abord le dieu lui-même. Cet animal, si redouté pour les maléfices qu'on lui attribue, est souvent représenté comme ayant au bout de la queue une perle ou quelque autre joyau étincelant.

2. Ecus d'or.



Digitized by Google

LA MÈRE.

Mais, monsieur, tant que le père n'est pas rentré, je ne puis vous livrer Okarou!

ITCHIMONJIYA.

Nous perdons notre temps; cela ne va pas. Voici le sceau[1] de Yoïtchibei. La personne que j'ai achetée avec mon argent est à moi; différer d'un jour, c'est me faire perdre autant.

(Il prend la jeune femme par la main et veut l'entraîner.)

LA MÈRE.

Attendez un instant!

(Il écarte la mère, et pousse Okarou dans le palanquin.)

*
* *

(Entre Kammpei, le fusil sur l'épaule, en manteau de paille et chapeau de jonc.)

KAMMPEI.

Ma femme, te voilà en palanquin! Où vas-tu?

LA MÈRE.

Oh! monsieur Kammpei, vous êtes revenu au bon moment!

KAMMPEI.

Vous avez quelque affaire profonde. Ma mère, ma femme, expliquez-moi.

(Il s'assied au milieu de la chambre.)

ITCHIMONJIYA.

Vous êtes le mari de ma servante? Mais voici le sceau du père, avec cette clause que ni le mari, ni aucune autre personne ne pourra faire objection au contrat. Donc, peu m'importe; et livrez-moi la servante.

LA MÈRE.

Oh! mon gendre, vous ne comprenez pas. Dernièrement, j'ai su par ma fille que vous aviez besoin d'argent;

1. On sait que les Japonais, trop habiles calligraphes pour trouver quelque sécurité dans une signature, se servent d'un sceau à l'encre rouge.

Digitized by Google

nous aurions bien voulu vous en donner : mais nous n'avons pas le sou! Alors, le père : « Peut-être songe-t-il à se procurer cet argent en vendant sa femme? Mais il n'a pas assez de confiance en ses beaux-parents et il n'ose nous le proposer. Mieux vaudrait que Yoïtchibei lui-même allât vendre sa fille à l'insu de son gendre. En cas de nécessité, c'est l'usage du samouraï d'obtenir de l'argent en tuant; il n'est pas honteux de s'en procurer en vendant sa femme, quand c'est pour son seigneur. » Ainsi, hier, il est allé à Ghionmatchi; mais il ne revient pas. Tandis que nous étions dans l'inquiétude, ce maître est arrivé, disant qu'il a donné la moitié de la somme au père, et qu'en échange de cinquante ryô, il va prendre ma fille. J'ai essayé de lui faire comprendre qu'il faut attendre le retour du père; mais il ne m'écoute pas, et il prétend l'emmener tout de suite. Que faut-il faire, monsieur Kammpei?

KAMMPEI.

En vérité, la bonté de mon beau-père est grande. Cependant, j'ai quelque chose de meilleur, dont je parlerai tout à l'heure. Assurément, ma femme ne doit pas être livrée avant le retour du père.

ITCHIMONJIYA.

Pourquoi pas?

KAMMPEI.

Il faut attendre le retour du père; bien que je ne doute pas que vous ne lui ayez donné hier soir les cinquante ryô, moitié de la somme.

ITCHIMONJIYA.

Eh bien! je suis Itchimonjiya, connu partout à Kyôto et à Ohçaka, possesseur de servantes aussi nombreuses que la population de l'Ile des femmes[1]; je suis trop fier pour dire que j'ai remis de l'argent que je n'aurais pas remis. Et puis, j'ai une chose plus certaine. Quand votre père voulut emporter les cinquante ryô en les enveloppant dans un essuie-mains, « c'est dangereux, lui dis-je :

1. Ile que la légende supposait habitée uniquement par des femmes et qu'elle situait dans le voisinage des îles Ryoukyou.

Digitized by Google

mettez-les dans ceci, et les suspendez à votre cou »; et je lui ai donné une bourse faite de la même étoffe, avec le même dessin, que le vêtement que je porte. Il viendra bientôt, la bourse à son cou; n'est-ce pas une preuve certaine?

(Kammpei sort de son sein une bourse : il est effrayé.)

KAMMPEI (à part).

C'en est fait : c'était mon beau-père!...

OKAROU.

Cher époux, sans vous agiter, dites-moi si je dois partir ou non.

KAMMPEI.

Oui, puisqu'il affirme cela, tu dois partir.

OKAROU.

Sans voir mon père?

KAMMPEI.

J'ai vu le père ce matin; on ne sait quand il reviendra.

OKAROU.

Vous avez vu mon père? Pourquoi ne pas le dire plus tôt? nous laisser dans l'inquiétude?

ITCHIMONJIYA.

« Cherchez sept fois, dit-on, avant de douter d'un homme. » Maintenant que vous avez des nouvelles de votre père, vous et moi, nous voilà tranquilles. Je suis bien content que tout cela soit fini. La mère, l'époux, si vous avez occasion de passer à la Sixième avenue, venez me voir. Et vous, entrez dans le palanquin.

OKAROU.

Eh bien, monsieur Kammpei, je pars. Je laisse à vos soins mes deux vieux parents; surtout mon père, qui souffre si souvent de sa maladie : occupez-vous de lui.

LA MÈRE.

Mon gendre, vous voudriez bien faire vos adieux à votre femme; mais je crains que vous ne faiblissiez tous les deux.

Digitized by Google

OKAROU.

Je n'éprouve aucune peine, puisque je suis vendue pour mon époux. Je pars joyeuse, ma mère. Et pourtant, dois-je aller sans avoir vu mon père?

LA MÈRE.

Ton père rentrera tout à l'heure. Applique-toi souvent le moxa[1], pour n'être pas malade, et reviens me faire voir un visage bien portant. Tu as du papier[2], un éventail, tout ce qu'il te faut? Ne t'agite pas; prends garde de te blesser en tombant. Allons : adieu, adieu!... Pourquoi suis-je si malheureuse, ayant une fille aussi jolie que les autres!

(Okarou pleure dans le palanquin. Départ d'Itchimonjiya et des porteurs.)

*
* *

LA MÈRE.

Hélas! nous avons fait là une chose misérable : ma fille sera certainement malheureuse! Mais, mon gendre, moi-même, la mère, j'ai renoncé à tout; ne pensez plus à votre femme. Pourquoi mon mari ne revient-il pas? Vous disiez tout à l'heure que vous l'aviez rencontré...

KAMMPEI.

Oui, en effet.

LA MÈRE.

Mais où l'avez-vous rencontré? où l'avez-vous quitté?

KAMMPEI.

L'endroit où je l'ai quitté... A Toba?... Foushimi?... Yodo?... Takéda?...

*
* *

(Arrivent trois chasseurs, portant sur une planche le corps du vieillard, couvert d'un manteau de paille.)

1. Voir ci-dessus, p. 120, n. 3.
2. Les Japonais emploient comme mouchoirs des feuilles de papier souple, qui, chez ce peuple ami de la propreté sous toutes ses formes, ne servent qu'une fois.

Digitized by Google

UN CHASSEUR.

Chemin faisant dans la montagne, après notre travail, nous avons trouvé votre mari, assassiné; nous l'apportons ensemble.

LA MÈRE (frappée de stupeur).

Qui est l'auteur de cela? Mon gendre, qui en est l'auteur? Vengez-moi, vengez-moi! (Se tournant vers le corps :) Mon mari, mon mari!

LES CHASSEURS.

La mère, nous sommes bien fâchés. Il faut aller devant le daïkwan[1], pour qu'on cherche le meurtrier.

(Ils sortent.)

*
* *

LA MÈRE (s'approchant de Kammpei).

Mon gendre, je ne puis croire... mais je ne comprends pas. Sans doute, vous fûtes autrefois un samouraï; mais il n'est pas possible que vous ne soyez pas ému ni agité à la vue du cadavre de votre père. Quand vous l'avez rencontré sur le chemin, n'avez-vous pas reçu de l'argent de sa main? Et que vous a-t-il dit, le vieillard? Dites-le-moi! Comment! vous n'avez rien à me répondre? La preuve est ici! (Elle plonge sa main au sein de Kammpei, et en tire la bourse.) A voir ces taches de sang, il est évident que c'est vous qui avez tué le père!

KAMMPEI.

Non, c'est...

LA MÈRE.

Quoi! vous voulez encore nier les choses? Mais vous ne pourrez jamais cacher votre détestable cœur. O-tenmto-sama[2] nous éclaire toujours. Que pensez-vous de cet argent que vous avez volé en tuant votre père? Oui, je comprends : vous vous imaginiez, misérable, que le vieux père, parce qu'il était pauvre, voudrait garder pour lui

1. Représentant du shôgoun dans un de ses domaines.
2. « Le personnage de l'auguste Voie du ciel », c'est-à-dire le Soleil conçu, non plus comme une déesse (voir au Kojiki, ci-dessus, p. 42 et suivantes), mais comme un corps céleste qui est en même temps une sorte de Providence justicière.

Digitized by Google

la moitié de l'argent acquis en vendant sa fille. C'est pourquoi vous l'avez volé, en l'assassinant. Jusqu'à présent, vous croyant un honnête homme, je m'étais trompée. O rage! Cet être vil! J'en demeure si stupide que mes larmes ne peuvent sortir! (Se tournant vers le corps de Yoïtchibei :) Mon très cher Yoïtchibei, ne connaissant pas ce gendre, sauvage comme une brute, et voulant dans ton cœur le refaire samouraï, malgré ta vieillesse tu as marché par toute la capitale, sans dormir; ainsi tu as pris soin de lui : c'est la cause de ton malheur. Le chien, dit-on, mord la main de son maître. (A Kammpei :) Comment avez-vous pu l'assassiner ainsi, brutalement, démon, serpent! Rendez-moi mon mari. Ramenez-le vivant! (Elle saisit Kammpei par sa houppe de cheveux et le frappe.)

***

(Deux samouraï, aux chapeaux profonds[1], viennent et demandent :)

LES DEUX SAMOURAÏ.

Monsieur Hayano Kammpei est-il chez lui? Hara Goémon et Sennzaki Yagoro désirent avoir l'honneur de le voir.

KAMMPEI (allant au-devant d'eux).

Bonjour, messieurs. Je suis très flatté de votre visite dans cette misérable hutte.

GOÉMON.

Il y a quelque difficulté dans la maison...

KAMMPEI.

Ce n'est rien : une toute petite affaire domestique; entrez donc librement.

LES DEUX SAMOURAÏ.

Pardon : nous entrons.

(Ils s'asseyent.)

KAMMPEI.

Je suis bien fâché de m'être trouvé absent en cette grande occasion concernant notre seigneur. Je ne puis

1. Voir p. 409, n. 1.

Digitized by Google

m'excuser d'une pareille négligence. Mais je demande votre bienveillant concours à tous deux pour qu'on me pardonne et que je puisse figurer parmi les vassaux fidèles à la cérémonie anniversaire de la mort de notre seigneur. Je vous en supplie!

GOÉMON.

Bien que vous ne soyez qu'un pauvre rôninn, vous avez souscrit une forte somme pour les frais du monument. Le seigneur Youranoçouké est plein d'admiration. Cependant, si nous allons élever ce monument, c'est pour plaire à notre seigneur défunt; et si nous devions employer l'argent de qui montra tant de déloyauté et d'indifférence, le cœur de l'auguste esprit de notre seigneur en serait sûrement irrité : nous sommes donc chargés de vous rendre l'argent, non décacheté. (Yagoro tire de son sein le paquet et le place devant Kammpei.)

LA MÈRE (en larmes).

Homme méchant! maintenant, comprends-tu le châtiment de ton père?... Ecoutez, messieurs : le beau-père de ce misérable, un homme chargé d'ans, sans penser à ce que serait ensuite sa vie, a vendu sa propre fille pour lui donner de l'argent. Lui, le guettait sur le chemin du retour : il l'a assassiné et il l'a volé. Cet argent, si honteusement acquis, pourrait-il servir à quoi que ce soit touchant votre auguste chef, s'il est vrai que Tenntô-sama nous regarde sans cesse? Les dieux et les bouddhas seront sourds à mes prières s'ils n'envoient le châtiment à ce voleur, à ce parricide. De vos mains, vengez-moi du criminel! Je suis trop faible pour le faire. (Elle éclate en sanglots.)

(Les deux samouraï, saisissant leurs sabres, s'approchent de Kammpei.)

YAGORO.

Kammpei, homme déloyal et dénaturé! Comment pouvais-tu, apportant ainsi l'argent du crime, demander ta grâce? Tu es une brute sous forme humaine : tu ne saurais comprendre la Voie des samouraï. Un malfaiteur qui, comme toi, a tué son beau-père, c'est-à-dire l'homme

Digitized by Google

qui égale le père lui-même, dans l'unique dessein de lui voler son argent, devrait être percé de la grande lance[1]!

GOÉMON.

Le Sage d'autrefois[2] a dit : « Même altéré, on ne doit pas boire l'eau de la fontaine Tôcenn[3]. » Comment l'argent volé en tuant ton beau-père pourrait-il être employé au service de notre seigneur défunt? Le seigneur Youranoçouké, supposant que ton argent avait pu être obtenu par quelque procédé malhonnête, nous a ordonné de te le rendre; la puissance de sa vue fut vraiment merveilleuse. Chose effroyable! si cette nouvelle se répand dans le monde, on dira partout que Hayano Kammpei, un vassal d'Enya Hangwan, a commis une action vile et criminelle. Ce n'est pas seulement ta honte : c'est encore la honte de notre défunt seigneur; comprends-tu, imbécile? Tu n'étais pourtant pas assez fou pour ne pas saisir ces choses-là; quel démon s'est emparé de toi?

(Kammpei, tirant son poignard, s'en frappe au ventre.)

KAMMPEI.

Veuillez entendre la malheureuse aventure qui m'est arrivée. C'était mon intention de m'ouvrir le ventre si je ne pouvais obtenir ma grâce; mais puisque le meurtre de mon beau-père peut devenir la honte de notre défunt seigneur, il faut que je m'explique : messieurs, ayez la bonté de m'écouter. Hier soir, après avoir vu monsieur Yagoro, en cheminant dans un sentier obscur, je rencontrai un sanglier et, sur-le-champ, je l'abattis, de deux balles; puis, je m'approchai de l'animal; mais au toucher, ce n'était pas un sanglier : c'était un voyageur! Hélas! il était trop tard! Me demandant s'il n'aurait pas sur lui des médicaments[4], je fouillai dans son sein; et quelle surprise d'y trouver une bourse pleine d'argent! Bien que

1. Avec laquelle on transperçait les criminels condamnés au supplice de la crucifixion.
2. Confucius.
3. La « Fontaine des voleurs », dont le nom seul devait suffire à écarter les honnêtes gens.
4. Pensée fort naturelle, les anciens Japonais ayant coutume de porter, suspendue à leur ceinture, la série de petites boîtes (*innrô*) que connaissent bien les collectionneurs, et qui contenait surtout, avec le sceau personnel, diverses drogues.

Digitized by Google

ce fût de l'argent malhonnête, je pensai aussitôt qu'il m'était donné par le Ciel! Je m'en empare, je vais chez Yagoro et je le lui remets. Rentré à la maison, j'appris que l'homme que j'avais tué était mon beau-père, et que l'argent volé par moi avait été acquis en vendant ma femme. Ainsi, tout ce que j'ai fait diffère de ce que j'attendais, au même point que les mandibules d'un becroisé[1]! Et toi, Kammpei, te voilà tout à fait abandonné de la fortune des armes! Messieurs, ayez pitié de moi. (Il verse des larmes exaspérées.)

(Yagoro s'approche du cadavre; il examine les blessures.)

YAGORO.

Monsieur Goémon, regardez ceci : cette blessure semble une blessure de balle, mais c'est une blessure de sabre. Kammpei, tu t'es trop pressé!

(Kammpei fait un geste d'étonnement; la mère aussi.)

GOÉMON.

En effet, monsieur Sennzaki. Je me rappelle : vous avez aperçu, sur le chemin que nous avons pris pour venir ici, le corps d'un voyageur, avec une blessure de fusil. En l'examinant, nous avons trouvé que c'était Sadakouro, celui qui fut chassé par son père, ce misérable avare d'Ono no Koudayou, à cause de sa mauvaise conduite. Nous avions entendu dire que ce drôle s'était fait voleur de grands chemins : c'est lui, sans aucun doute, qui a tué le beau-père de Kammpei!

LA MÈRE.

Ainsi, c'est un autre qui a tué mon mari! (Se tournant vers Kammpei :) Je vous supplie, les mains jointes! Par la stupidité de cœur d'une vieille femme, je me suis mise en fureur contre vous : je vous en demande pardon. Pardonnez-moi, monsieur Kammpei : ne soyez pas irrité contre moi!

KAMMPEI.

Maintenant que les soupçons de la mère et mon déshonneur sont évanouis, je veux rejoindre mon beau-père, pour

1. *Içouka*, un oiseau de l'ordre des passereaux.

Digitized by Google

l'accompagner au voyage des Trois chemins[1]. Je vais donc m'ouvrir le ventre.

GOÉMON.

Un instant, un instant! Vous avez tué, sans le vouloir, l'ennemi de votre beau-père : cela prouve que votre fortune des armes n'est pas épuisée, que vous jouissez encore de la faveur de l'archer Hatchiman[2]. Avant que vous mouriez, Goémon va vous montrer secrètement quelque chose. (Il tire de son sein un rouleau de papier, le déploie et lit.) Maintenant, pour venger notre défunt seigneur de son ennemi Ko no Moronao, nous prêtons un serment solennel; en foi de quoi, nous apposons nos sceaux.

KAMMPEI (à l'agonie, l'interrompant).

Dites-moi tout de suite les noms.

GOÉMON.

Le nombre des conspirateurs est de quarante-cinq. Ayant pu voir le fond de votre cœur, j'ajoute votre nom : cela fait quarante-six vassaux fidèles[3]. Et je vous donne ceci comme présent de départ pour le Chemin des ténèbres. (Il prend son encrier portatif[4] et écrit le nom.) Kammpei, mettez le sceau de sang[5].

KAMMPEI.

Fort bien. (Il sort ses entrailles de son ventre ouvert, et signe de son sang.) Voilà : j'ai mis le sceau du sang. Je vous remercie infiniment. Mon désir est atteint. Mère, ne vous lamentez pas : ni la mort de mon beau-père, ni le service de ma femme ne seront inutiles. Et vous, prenez

1. Voir plus haut, p. 265, n. 1.
2. Le dieu de la Guerre (voir p. 368, n. 3).
3. Le nombre de ces fidèles varie légèrement suivant les versions légendaires; d'après les documents historiques, ils étaient bien 47 au moment de l'attaque contre Kira.
4. Le *yatatè*, petit encrier qu'on suspendait à la ceinture. Le lecteur qui n'aurait pas vu ce bibelot dans une collection n'a qu'à s'imaginer une pipe dont le fourneau contiendrait de l'encre de Chine desséchée et dans le tuyau droit de laquelle on rangerait le pinceau.
5. *Keppan.* On signait ainsi lorsqu'on voulait s'engager au péril même de sa vie.

Digitized by Google

cet argent; faites-en usage pour accomplir le dessein des conspirateurs.

LA MÈRE (prenant la bourse pleine d'argent et l'offrant aux deux samouraï :)

Cette bourse, dans laquelle repose le cœur de monsieur Kammpei, emportez-la pour qu'elle vous accompagne à la vengeance, la regardant comme mon gendre lui-même.

GOÉMON.

Oui, la mère; vous avez raison; et je la reçois volontiers. (Il la prend.) A mes yeux, l'argent qui se trouve dans cette bourse d'étoffe est le Bouddha d'or de qui vous recevrez la béatitude.

KAMMPEI.

Cette béatitude, je la déteste. Je meurs : mais mon esprit demeurera ici-bas, pour vous suivre à la vengeance. (Il agonise.)

LA MÈRE (versant des larmes).

Monsieur Kammpei, que je voudrais pouvoir avertir ma fille et lui donner la joie d'assister à vos derniers moments!

KAMMPEI.

Non, non. Vous pouvez lui annoncer la mort de son père : mais ne lui dites rien des derniers moments de Kammpei. Ma femme s'est sacrifiée pour notre seigneur; si, attristée par cette nouvelle, elle négligeait son service, elle aussi deviendrait déloyale envers lui; laissez-la, sans l'avertir. Maintenant, je n'ai plus rien à vous dire. (Il se perce à nouveau de son poignard et meurt.)

LA MÈRE.

Hélas! mon gendre est mort! En ce monde, y a-t-il une femme plus malheureuse que moi! Mon mari est mort; mon gendre, soutien de ma vieillesse, est mort; ma fille bien-aimée est partie. Cette vieille mère, abandonnée toute seule, que va-t-elle devenir? (Se tournant vers le corps de son mari :) Mon cher époux, cher monsieur Yoïtchibei, emmenez-moi avec vous! (Elle sanglote. Puis, se tournant vers le corps de Kammpei :) Hélas! mon gendre, emmenez votre mère! (Elle éclate en gémissements.)

Digitized by Google

GOÉMON.

Ma bonne dame, vous avez bien raison de vous lamenter. Cependant, quand je rendrai compte de la mort de Kammpei au seigneur Oboshi, et quand je lui remettrai cet argent, comme notre chef sera heureux! (Prenant de l'argent dans son sein.) Voici une somme de cent ryô pour les prières et les offrandes, pendant cent jours, en faveur de votre mari et de votre gendre. Allons, priez bien.

TOUS LES DEUX.

Adieu, madame; portez-vous bien; adieu!...

(Les deux samouraï sortent en pleurant.)

---

Digitized by Google

# VII. — ÈRE DE MÉIJI

## 1. — LA PROSE

**L'ère du « Gouvernement éclairé », dominée par les hauts soucis d'une politique singulièrement difficile, ne pouvait accorder à la littérature qu'une attention bien distraite. C'est pourquoi les écrits de cette période troublée sont plus riches de pensées que d'agréments extérieurs. Au premier rang vient la philosophie, réveillée au contact d'une nouvelle civilisation. L'histoire est négligeable : de vagues compilations, ou des monographies érudites, mais sans art. Le roman montre mieux l'évolution, sociale et psychologique, du temps. Le théâtre languit.**

### A. LA PHILOSOPHIE

**La philosophie contemporaine, grâce au caractère pratique des Japonais, est intéressante surtout par son importance sociale. De même que les hommes d'Etat de Tôkyô veulent être en même temps des éducateurs[1], de même les penseurs visent avant tout à une propagande utile par l'enseignement, la presse et la politique. La plupart des chefs du mouvement, dans ce pays des réalisations rapides et réfléchies tout ensemble, sont des hommes complets, chez qui l'intelligence et l'action s'harmonisent merveilleusement. Foukouzawa[2] représente**

1. Par exemple, le comte Ohkouma (1838-1922), un des fondateurs du Japon moderne, ministre, président du Conseil, chef du parti progressiste, a toujours consacré le meilleur de lui-même à l'Université libre de Wacéda, qu'il avait créée.

2. Foukouzawa Youkitchi (1835-1901). Éducateur à l'américaine, utilitaire, pondéré, pratique avant tout, fondateur d'une grande Uni-

Digitized by Google

l'utilitarisme anglais; Katô Hiroyouki[1], le matérialisme allemand; Nakaé Tchôminn[2], l'esprit des philosophes français du XVIII^e siècle : mais ils s'unissent tous en ce point que les idées étrangères passent d'abord au crible de leur bon sens. Depuis quelques années, la jeunesse japonaise semble traverser une crise de mysticisme : elle reviendra bien vite à la sagesse des aînés illustres qui, à force de méditations raisonnées, ont su faire de l'ancien Japon le Japon nouveau.

Entre ces penseurs, Foukouzawa est certainement celui qui représente le mieux l'esprit dominant du Japon moderne. Son positivisme, très optimiste et finalement très moral, a exercé une influence profonde sur les générations nouvelles. J'emprunte à ses *Foukouô Hyakou-wa*, ou « Cent essais par le vieux Foukouzawa[3] », un passage caractéristique.

### L'HOMME DANS LA NATURE

Il y a des gens qui disent que les êtres humains doivent être reconnaissants[4] parce qu'ils sont nés dans ce monde

versité libre (le *Kéiô Ghijikou*), directeur d'un des principaux journaux de Tokyô (le *Jiji Shimmpô*), auteur d'ouvrages qui, comme le *Séiyô Jijô* (« Etat des pays d'Occident », 1866), eurent une action énorme. Le « Sage de Mita », comme l'appelaient ses innombrables disciples, ne voulut jamais accepter aucune fonction officielle; l'empereur ayant désiré lui conférer un titre de noblesse, il refusa cet honneur, demandant seulement de l'argent pour son école; ses funérailles furent un deuil national.

1. 1836-1916; ancien recteur de l'Université de Tôkyô. Un de ses ouvrages les plus estimés est le *Hinnço Hyakou-wa*, série de cent petits essais publiés peu après ceux de Foukouzawa, auxquels le titre fait d'ailleurs allusion (*hinnço*, « pauvre vieux », par opposition à *foukouô*, « vieillard prospère »).

2. Etudes en France; de retour au Japon, il y a trente-cinq ans, fondateur d'un grand journal avec le comte Itagaki, chef du parti libéral, et le marquis Saïonnji (voir ci-dessus, p. 235, n. 1). Sa traduction du *Contrat social* eut un grand retentissement. Il y a quelques années, atteint d'un cancer à l'estomac, et apprenant de son médecin qu'il n'avait plus qu'un an et demi à vivre, il se hâta d'écrire, stoïquement, deux livres où il exposait sa philosophie matérialiste et qui eurent auprès du public le succès que l'on devine. (Pour plus de détails, voir l'étude de M. K. Goraï sur le socialisme japonais et mes remarques à ce sujet, dans *Le Socialisme à l'étranger*, Paris, 1909, p. 273-312.)

3. Publiés par la *Jiji Shimmpô Sha*, Tôkyô, 1897.

4. Ce passage est la conclusion d'un essai sur le point de savoir si nous devons ou non éprouver un sentiment de reconnaissance pour le bonheur dont nous jouissons ici-bas. Après avoir écarté l'hypothèse d'un Créateur, qui recule seulement la difficulté, Foukouzawa compare l'être humain à une parcelle de fer entraînée dans le brûle d'une grande machine dont elle ne connaît pas la force

Digitized by Google

en recevant la vie humaine; mais c'est un argument absurde et indigne d'être écouté. Si l'on prend ainsi les animaux pour terme de comparaison implicite avec l'humanité, on veut dire par là que nous sommes heureux, n'étant pas de vils animaux, d'être nés comme de nobles hommes; mais si on considère cela comme un bonheur, quel être au monde n'est pas heureux aussi? Aux poissons, on dira : « Vous autres, vous êtes fortunés de n'être pas des insectes »; aux oiseaux : « Vous, vous avez de la chance de n'être pas des poissons »; aux chats, on expliquera le malheur des souris; avec les chiens, on déplorera la faiblesse des chats; avec les singes, on rira de la sottise des lièvres; et il n'y aura point de bornes à ces distinctions entre le bonheur et le malheur. Sans aller aussi loin, parmi les individus humains, aux hommes et aux femmes de trente ans, on dira : « Vous n'avez pas quarante ans : vous êtes heureux d'avoir encore un long avenir »; avec un homme de quarante ans, on prendra pour comparaison la cinquantaine; à celui de cinquante ans, on parlera de la soixantaine; à celui de soixante ans, de la soixante-dixième année; et ainsi de suite à quatre-vingts ans, à quatre-vingt-dix ans, jusqu'à la mort; et chacun ayant encore un long avenir, tout le monde sera heureux. Si cela n'est pas absurde, qu'est-ce que c'est?

Si nous réfléchissons, le cœur sans préjugés et l'esprit calme, que les hommes soient nés hommes, c'est comme le fait que les poissons sont des poissons, ou les oiseaux, des oiseaux, ou que les hommes et les femmes de trente ans ont trente ans. Il n'y a pas lieu de s'en réjouir, ni même de s'en étonner. La Nature[1] convient aux hommes,

motrice. Il fait remarquer ensuite que, la Nature répandant ses bienfaits sur tous les hommes avec une parfaite égalité, personne ne peut la remercier d'une faveur, non plus que lui reprocher une injustice. Enfin, plaçant l'homme dans le vaste ensemble dont il n'est qu'une humble poussière, il va le ramener à la modestie et poser des bornes à ses ambitions.

1. *Tenndô*, la « Voie du ciel ». Dans toute cette étude, pensée surtout à l'européenne, mais écrite à la japonaise et sans aucun pédantisme, les expressions traditionnelles empruntées à la philosophie chinoise doivent être entendues suivant l'esprit particulier de l'auteur. Le « Ciel » (*Tenn*) n'est plus, à ses yeux, un être personnel; la « Voie du ciel » (*Tenn-tô*) n'est plus une loi providentielle, mais « la Nature », dans un sens positiviste; et de même pour

Digitized by Google

la Nature s'accorde aux dix mille choses. C'est simplement parce que la Nature est la Nature, et il n'y a là nulle faveur particulière. Si la Nature ne convenait pas aux hommes, si elle ne s'accordait pas aux choses, à la surface de ce globe les hommes et les dix mille choses n'auraient pas leur existence actuelle : non, le globe lui-même ne pourrait exister en son présent état. Ainsi, l'existence des choses vient de la convenance de la Nature; mais la Nature n'est pas particulièrement bonne en raison de l'existence des choses. En voyant les choses, les traiter avec une faveur spéciale, c'est du domaine humain. Mesurer l'œuvre du Ciel d'après de si petites conceptions, c'est ne pas comprendre la grandeur de la grande machine.

Dans l'amplitude et l'impartialité du céleste mécanisme, chacune des dix mille choses de l'univers ayant sa place, l'ensemble est incommensurable et parfait. A commencer par les grands objets, comme le soleil et la lune, et les étoiles, et par notre globe, jusqu'à la petitesse des oiseaux et des quadrupèdes, des herbes et des arbres, des insectes mêmes qui sont à la surface de ce globe, s'ils avaient des esprits comme ceux de nous autres, les êtres humains, chacun (de ces objets ou de ces êtres), content de sa situation, exprimerait certainement un sentiment de satisfaction. Puis, tout en éprouvant cette satisfaction, il ne découvrirait pas où répandre sa reconnaissance, mais resterait tranquille, content de son sort. C'est que la grande machine de l'univers contient toutes choses, sans exception, au-dessus ou au-dessous du soleil, de la lune et des étoiles, et que même un seul grain de poussière fait partie de cette machine. D'où il résulte que, dans ce cas, il n'y a pas plus de motif de reconnaissance qu'il n'y a de motif de reconnaissance pour la peine et les bienfaits réciproques des viscères et des muscles qui, par leur présence et leur action mutuelles, forment notre corps. Si l'on compte séparément les viscères et les mus-

« l'œuvre du ciel » (*Tennkô*), pour le « céleste mécanisme » (*Tennri*) qui se rencontreront un peu plus loin. C'est à peine si, dans ce style simple où toutes les idées nouvelles savent s'exprimer par d'anciens vocables, l'image du « globe » (*tchikyou*) vient nous rappeler que nous sommes en plein Japon moderne.



Digitized by Google.

eles, on n'a pas le corps humain; si l'on compte séparément les dix mille choses, il n'y a plus d'univers. Entre les dix mille choses, laquelle est le maître, lesquelles sont les hôtes[1], c'est ce qu'il n'est pas du tout possible de distinguer. Nous, les êtres humains, qui ne sommes qu'un atome au milieu de tout cela, nous contentant de notre sort, nous pouvons contempler les merveilles de la grande machine, regardant en haut pour en admirer la grandeur et regardant en bas pour connaître notre petitesse ; mais il n'y a pas de raison pour qu'un sentiment de gratitude naisse en nous. Seulement, étant les enfants des hommes, c'est-à-dire des animaux capables de civilisation et de progrès, souvenons-nous du passé, soyons reconnaissants des grands bienfaits légués par la peine et les travaux de nos ancêtres ; et à nos descendants, à la postérité, laissons un commencement pour le développement futur de la sagesse et de la vertu : voilà tout ce que nous devons désirer[2].

---

# B. LE ROMAN

---

En présence du trésor nouveau que font briller à leurs yeux les littératures occidentales[3], les écrivains japonais songent d'abord à traduire plutôt qu'à inventer : le premier roman anglais, apparu en 1879, est suivi de bien d'autres, allemands, français,

1. *Shou* et *kakou*, c'est-à-dire les choses principales et les choses accessoires.

2. Suit une note expliquant que l'auteur n'écrit pas pour la basse classe, mais pour les gens éclairés, et que, pour le moment, les « sages » ne doivent pas troubler la piété naïve des « fous » qui ont encore besoin d'idées ou d'émotions religieuses pour conserver leur morale.

3. L'ancien Japon n'avait guère connu que les *Fables d'Esope* (premier livre européen traduit en japonais, peut-être par un missionnaire portugais, en 1583) et les *Voyages de Gulliver* (imités, d'après une traduction hollandaise, par un humoriste indigène, sous le titre de *Waegbyôé*, « le Sô [nom d'un philosophe chinois] du Japon », 1774). Voir N. Yamaçaki, *L'action de la civilisation européenne sur la vie japonaise avant l'arrivée du commodore Perry* (1853), thèse de doctorat présentée à l'Université de Paris, 1910.

Digitized by Google

russes. Cependant, la vieille littérature nationale a encore ses fidèles, entre lesquels Aéba Kôçon se distingue comme un spirituel élève d'Ikkou. Mais bientôt, sans renoncer à puiser dans les œuvres étrangères, sans oublier surtout les bons exemples de simplicité, de sobriété, de naturel que ces modèles leur ont fournis, des romanciers plus originaux se montrent. En 1885, c'est Tsoubo-outchi Youzô, avec une peinture exacte de la vie des étudiants; il se dresse comme l'adversaire de Bakinn et devient bien vite fameux par la sincérité qui caractérise ses œuvres. Puis, c'est Yamada Bimyôçaï, qui s'efforce de substituer à la langue écrite la langue parlée, plus légère, et de qui l'heureuse initiative trouvera son application la plus parfaite dans les contes de fées d'Iwaya Sazanami. En même temps s'élèvent deux autres romanciers, célèbres entre tous : Ozaki Kôyô (1867-1903), qui s'inspire du style de Saïkakou dans ses écrits réalistes, et Kôda Rohan (né en 1867), qui tient le premier rang par l'élévation des pensées, la noblesse des sentiments et la science du style. Mais, puisqu'il faut choisir, je signalerai de préférence un dernier développement, intéressant d'abord par ce qu'il a déjà donné, et plus encore par ce qu'il semble promettre.

---

# LE ROMAN À THÈSE

## *TOKOUTOMI ROKWA*[1]

---

M. Tokoutomi Kennjirô, plus connu sous son pseudonyme de Rokwa (Fleur de roseau[2]), est le principal représentant de ce genre littéraire. Ses ouvrages, inspirés des idées occidentales, sont très aimés de la jeune génération. On peut se rendre compte de sa nature d'esprit par ce simple fait qu'étant venu du fond de l'Extrême-Orient, il y a peu d'années, pour voir Tolstoï, il repartit aussitôt après sans avoir visité l'Europe. Dans *Kouro-shio* (« le Courant noir »), il nous donne, sous forme de roman, l'essence même de l'histoire contemporaine, c'est-à-dire les changements produits par le flot de la nouvelle civilisation. Dans *Omoïdé no Ki* (« le Livre des souvenirs »), c'est le roman

1. Prononcer *Roka* (voir p. 225, n. 1).
2. Dans son livre d'impressions (*Shizenn to jinnsei*, « La nature et la vie humaine »), l'auteur nous dit qu'à l'encontre de Sei Shônagon, il préfère l'humble fleur du roseau à d'autres fleurs plus brillantes.

Digitized by Google

d'un jeune homme pauvre arrivé par son travail, le type le plus parfait du Japonais moderne. Dans *Hototoghiçou* enfin (« le Coucou »), nous avons la vraie Japonaise, élevée dans les principes de l'*Onna Daïgakou*, mais qui en devient la victime touchante et dont les malheurs tendent à faire naître l'idée d'une future émancipation[1].

## HOTOTOGHIÇOU

Le titre indique assez qu'il s'agit de quelque lamentable histoire[2]. Namiko[3], l'héroïne, est une douce jeune femme qui, ne pouvant plus supporter une vie trop amère, était sur le point de se jeter à l'eau, du haut d'un rocher de Zoushi[4], quand une

1. Cette intention de l'auteur suffit à faire pressentir que ses tableaux seront un peu poussés au noir.

2. Nous avons vu que le coucou, au cri déchirant, éveille chez les Japonais des idée tristes (p. 259, n. 3). Au théâtre, quand le fidèle général de Go-Daïgo, Kouçounoki Maçashighé, après ses suprêmes adieux à son fils, se trouve seul sur la scène, prêt à partir pour une bataille où il va chercher la mort, le cri d'un coucou, éclatant dans le silence, suffit à exprimer la douleur du héros et à faire frissonner la salle. Pareillement, le mot *Hototoghiçou*, en tête de l'œuvre de Rokwa, laisse planer d'avance sur tout le récit une impression de lourde mélancolie. Peut-être aussi l'auteur a-t-il voulu évoquer, du même coup, une autre idée encore : en effet, le nom de cet oiseau peut s'écrire avec des caractères signifiant qu' « il vaut vieux retourner » au nid, c'est-à-dire rentrer dans sa famille, plutôt que de rester dans une maison conjugale où l'on est trop malheureuse; ce qui est la thèse du roman.

3. On sait que les Japonaises portent des noms poétiques, que leurs parents ont empruntés d'ordinaire soit à la nature, en particulier aux fleurs, soit à certaines qualités morales. Par exemple : Namiko, M^lle^ Vague, Ondine; Youriko, Lys; Sadako, Constance, ou Wakako, Poésie. Tous ces noms, terminés par le suffixe honorifique *ko*, « enfant », étaient jadis réservés à la haute classe. Au-dessous, on choisissait des noms inspirés des mêmes idées, mais précédés du mot *O*, « honorable ». Par exemple : O-harou, Printemps; O-kikou, Chrysanthème; O-kiyo, Pureté (nom de la seconde personne qui intervient dans ce récit). Ainsi, pour dire « M^lle^ Fleur », on employait tantôt le nom de Hanako, tantôt celui d'O-hana. Ces distinctions d'ailleurs tendent de plus en plus à disparaître.

4. Les anciens Japonais, dont on connaît la passion pour le bain, avaient bien vite su tirer parti des eaux thermales qui abondent dans leurs montagnes volcaniques. Quant aux bains de mer, chose curieuse, ils ne devinrent à la mode que vers 1885, à un moment où toutes les choses européennes firent fureur. Cette crise passée, tandis que les plus barbares de nos coutumes, comme nos danses ridicules ou nos verroteries aux oreilles, étaient abandonnées par le bon goût national, la vogue des bains de mer subsista. Zoushi est, avec Oïço et Noumazou, une des principales stations fréquentées par la haute société actuelle.

Digitized by Google

dame âgée, l'apercevant, a pu l'arrêter à temps et la sauver du suicide. Quelques jours après, dans une élégante villa de l'endroit, Namiko, malade, reçoit la visite de cette bonne dame, Okiyo, qui est venue pour la réconforter en lui racontant sa propre existence.

### VIE D'UNE JAPONAISE

Une après-midi de « petit printemps[1] », plus calme que la nuit. Au loin, le bruit de la mer. L'ombre même des pins, qui se dessine sur les shôji[2], est immobile. On entend seulement, là-bas, le chant pur des petits oiseaux. A travers les vitres[3], du côté de l'ouest, le ciel d'automne, immensément limpide. La montagne des Cerisiers, toute de brocart[4], semble près de flamber sous le soleil.

La vieille dame, prenant tout doucement du thé, caressant lentement de ses mains son vêtement de soie sur ses genoux[5], et regardant enfin Namiko bien en face, commença tranquillement de parler :

« La vie humaine, qui semble longue, est bien courte, et, paraissant courte, elle est bien longue.

« Mon père était un hatamoto[6] : on pouvait donc nous compter parmi les seigneurs. La demeure où je suis née était un yashiki[7] qu'on peut voir encore au delà du pont de Souïdô, dans le quartier de Koïshikawa : vous savez bien, là-bas, où il y a un grand orme[8] touffu. Mais depuis longtemps, ce domaine est passé en d'autres mains. Je n'avais que douze ans quand ma mère mourut. Mon

1. *Ko-barou-hi,* un « jour de petit printemps », se dit des belles journées d'automne, si délicieuses au Japon, et même de celles où le soleil fait oublier l'hiver.
2. Voir p. 214, n. 3.
3. Le verre, inconnu de l'ancien Japon (premiers essais en 1848), est maintenant employé parfois pour remplacer le papier des shôji, en tout ou en partie.
4. A cause des feuilles d'automne qui l'empourprent (comp. p. 109, 127, 347, etc.).
5. Le *hifou* est un vêtement distingué, de soie en général, tombant droit comme une chasuble et orné par devant de deux glands placés à sa partie supérieure. — Le geste indiqué dans le texte est celui d'une Japonaise qui, n'ayant rien à faire, se donne ainsi une contenance.
6. Vassal direct du shôgoun.
7. Résidence aristocratique.
8. *Enoki* (v. p. 290, n. 2).

Digitized by Google

père, abattu, découragé, ne voulut pas se remarier. Aussi, tout enfant, m'occupais-je beaucoup des diverses affaires de famille. Ayant trouvé une femme pour mon jeune frère, j'épousai à mon tour un Ohgawa, hatamoto aussi, bien que d'un grade un peu supérieur au nôtre. J'avais alors vingt et un ans. En ce temps-là, vous n'étiez pas encore née...

« J'avais été élevée dans l'esprit de l'*Onna Daïgakou*, et je pensais que je ne serais jamais inférieure à personne en ce qui touche la patience. Mais quand on se trouve en face des réalités, c'est vraiment pénible et d'une douleur pénétrante. L'époque était l'époque : le mari ne se trouvait pas souvent à la maison. Outre mes beaux-parents, il y avait chez lui ses deux sœurs ; j'avais donc cinq maîtres[1]. Je me faisais des soucis dont on n'a aucune idée. Ma belle-mère était très difficile à servir. On dit qu'une autre femme, venue comme bru avant moi, n'avait pas attendu six mois pour s'enfuir. Bien qu'il ne soit pas convenable de blâmer quelqu'un qui n'est plus, je dois avouer que la vieille dame était entière, obstinée, toujours le verbe haut, une de ces personnes dont on prétend que « vous frappant le dos, elles vous étranglent la gorge ». Voilà, c'était son genre. Je prenais patience, de mon mieux ; mais parfois, je ne pouvais m'empêcher de pleurer à l'ombre du paravent ; alors, j'étais grondée à cause de mes yeux rougis. Que de fois j'ai sangloté en me rappelant ma mère morte !

« Sur ces entrefaites arrivèrent les troubles de la Rénovation[2]. La ville d'Edo bouillonnait comme le contenu d'une marmite. Mon mari, mon père, mon frère cadet étaient tous à Ouéno, dans le *shôghi-taï*[3]. Par surcroît, mon beau-père se trouvait fort malade, et moi, j'étais enceinte. Je me sentais toute bouleversée. Enfin, Ouéno

1. Voir plus haut l'*Onna Daïgakou*, §§ 5, 6 et 7 (p. 324).
2. *Isshinn*, litt. « entièrement nouveau », mot très juste que les Japonais emploient pour désigner leur Révolution.
3. « La troupe loyale », qui, jusqu'au bout, resta fidèle aux Tokougawa. Quand le shôgoun Hitotsoubashi eut abdiqué, certains de ses partisans voulurent continuer, malgré lui, la lutte contre l'armée impériale. Ils furent battus notamment à Ouéno, un parc d'Edo (4 juillet 1868), et dans le nord, à Hakodaté (27 juin 1869), où l'amiral Enomoto (1836-1908) commandait la flotte rebelle.

Digitized by Google

est pris; mon mari part à Outsounomiya, puis à Hakodaté; on perd les traces de mon père; mon jeune frère est tué, et sa maison, détruite[1]; mon beau-père meurt, et c'est dans ces conditions que mon enfant vient au monde. Je ne savais plus : je vivais comme dans un rêve. Bref, notre fief fut réduit à néant; notre fortune, confisquée; et moi, prenant mon nouveau-né dans mes bras, je partis avec ma belle-mère et un vieux serviteur, par Hakoné, jusqu'à Shizouoka[2]. Il me semble que tout cela n'avait été qu'un cauchemar effroyable,.. »

A ce moment, la garde-malade entra et, s'inclinant, présenta une potion, puis se retira. La vieille dame, qui avait un instant fermé les yeux, les rouvrit et, reprenant son histoire :

« A Shizouoka, les souffrances des samouraï du Bakoufou[3] passaient toute imagination. Le shôgoun lui-même en était réduit à ce que vous savez[4]. Quand un monsieur Katsou[5] devait alors se loger dans une ruelle, des gens qui, comme nous autres, avaient eu un fief de cinq mille kokou, pouvaient s'estimer heureux d'obtenir un traitement pour trois personnes[6]. Cependant (j'ai honte de le dire), je ne parvenais même pas à acheter un carré de pâte de hari-

1. C'est-à-dire confisquée. Le nouveau gouvernement se montra d'ailleurs clément pour ses anciens adversaires. Avec autant de générosité que d'intelligence, il leur permit bien vite de se rallier à une cause désormais nationale; et c'est ainsi qu'Enomoto, le suprême opposant, fut fait ministre de la marine par l'empereur qu'il avait combattu jusqu'à la fin.

2. Chef-lieu de l'ancienne province de Sourouga. C'est dans cette ville, qui pouvait compter alors 30,000 habitants, que l'ancien shôgoun se retira en 1868; il devait y rester jusqu'en 1897, date à laquelle on lui permit de rentrer à Tôkyô, où il mourut le 12 novembre 1913. — Bien que Shizouoka ne fût pas très éloignée d'Edo, on s'imagine aisément les fatigues d'un voyage, dans d'étroites litières, à travers les montagnes de Hakoné.

3. Le gouvernement shôgounal.

4. L'ancien maître de l'empire n'avait plus qu'un petit domaine. (Pour toute cette histoire, v. *The Mikado's Empire*, de W. E. Griffis, qui, en 1871, se trouvait dans un château féodal où il put assister à l'écroulement du vieux régime.)

5. Plus tard, comte Katsou : un des derniers soutiens du shôgoun (1823-1900).

6. *San-ninn-boutchi* (*foutchi*, ration de riz quotidienne de 5 gô, soit environ un litre). En d'autres termes, une famille qui avait joui d'un revenu annuel de près d'un million de litres de riz devait se montrer reconnaissante d'en recevoir encore trois litres par jour.

Digitized by Google

cots[1]; et comme ma belle-mère était habituée au luxe, je me trouvais bien embarrassée. Alors, je réunis les petites filles du quartier pour leur enseigner l'écriture ou la couture; et je travaillais la nuit, très tard. Cela allait encore. Mais ma belle-mère, dont l'humeur commençait à s'irriter, rejetait sur moi toute la faute du changement de régime et se montrait vraiment agressive. Pendant ce temps, mon mari était au loin, emprisonné depuis l'affaire de Hakodaté, et on ne retrouvait toujours pas mon père. J'ai bien souvent pensé que, dans ces conditions, mieux eût valu mourir. Néanmoins, je détournais cette idée. Seulement, en un an, je vieillis de dix ans.

« Enfin, mon mari fut appelé à servir dans l'armée impériale. Nous traversâmes de nouveau Hakoné et nous rentrâmes à Tôkyô; car ce n'était plus Edo. On était alors... en quelle année? Au printemps de la cinquième année de Méiji [1872]. L'année d'après, mon mari résolut de faire un voyage d'études en Europe. Je n'avais plus alors de soucis matin et soir[2]; mais le caractère de la vieille dame n'était pas changé. Et pour comble, toujours la même inquiétude : nul moyen de savoir ce que mon père était devenu!

« Dans l'automne de l'année où mon mari était parti pour l'Europe, un jour qu'il pleuvait beaucoup, j'étais allée faire visite à des amis du quartier de Koïshikawa, et je revenais dans un kourouma[3] qu'ils avaient retenu pour moi. La nuit tombait. Un orage terrible! Je m'étais blottie, toute petite, sous la capote. Le kouroumaya tirait, marchant à petits pas : *poto-poto-poto-poto*. Il avait mis son chapeau-parapluie, et son manteau de papier huilé, tout ridé de plis, d'où la pluie dégouttait : *tara-tara-tara-tara*. La lumière de la lanterne coulait, *tchoro-tchoro*, en

1. *Tôfou*. Purée de haricots caillée dans la saumure, qui représente une nourriture très vulgaire, et qu'on débite en carrés de deux sous.

2. C'est-à-dire : le perpétuel souci de la vie matérielle.

3. On sait que le véhicule favori des Japonais, depuis le commencement de l'ère de Méiji, est la *jinnrikisha*, « voiture (mue par la) force de l'homme ». Mais les Japonais eux-mêmes ne la désignent jamais sous ce nom : ils l'appellent soit, par abréviation, *jinnriki*, soit, par traduction du mot chinois *sha* en son équivalent japonais, *kourouma*; et le traineur, dès lors, se nomme *kouroumaya*.

Digitized by Google

miroitant sur l'eau de la rue. Le kouroumaya tirait toujours, poussant de temps à autre un grand soupir. Juste au moment où nous passions le pont de Souïdô, extinction subite de la lanterne. Le kouroumaya, abaissant ses brancards : « Madame, je suis bien fâché de vous déranger; mais comme les allumettes hollandaises[1] sont sous votre banquette... » Je l'avais à peine entendu, à cause du terrible vent; et cependant, sa voix frappait étrangement mon oreille. Bref, ayant sorti les allumettes, il les frottait, tourné vers la planchette de devant[2]. Je vois à la lumière la face de ce kouroumaya : c'était mon père!... »

Ici, la vieille dame, malgré elle, se couvrit de sa manche le visage. Namiko ne retenait pas ses larmes. Et dans la chambre voisine, on entendait un bruit de sanglots[3].

La vieille dame, essuyant ses yeux, reprit : « Ainsi, habitant la même Tôkyô, on pouvait rester sans se connaître!... J'accompagnai mon père dans une sobaya[4], où nous nous reposâmes en causant; et j'écoutai son histoire. Après la chute d'Ouéno, il avait erré de tous côtés, tantôt se faisant instituteur libre[5], tantôt demeurant longtemps malade. Maintenant, il logeait chez un petit jardinier du quartier de Komagomé, un de ses anciens vassaux, et, chaque jour, il traînait ainsi un kourouma de louage[6].

1. *Orannda-tsoukéghi*. Autrefois, avec une pierre à briquet (*hi-outchi-ishi*), on mettait le feu à une mèche d'amadou (*hokoutchi;* de cette mèche incandescente, on approchait une petite planchette de bois, mince comme du papier, dont le bout avait été trempé dans du soufre fondu; on se servait alors, comme d'une allumette, de cette planchette, appelée *tsoukéghi* (*tsouké-ki,* bois qui allume). Nos allumettes européennes, importées par les Hollandais (1847), furent donc appelées « allumettes de Hollande » (*Orannda*, les Japonais ne pouvant pas prononcer le son *l*). Aujourd'hui, c'est un mot anglais qui a pris le dessus, et les allumettes chimiques, devenues pourtant une des grandes industries japonaises, portent le nom de *matchi* (match).

2. Sur laquelle s'appuient les pieds de la personne assise dans le kourouma.

3. Cette phrase veut dire que les serviteurs pleuraient aussi, en entendant les malheurs de la vieille dame.

4. Maison où l'on mange du *soba*, macaroni de blé noir.

5. *Ténaraï no sennseï*, « professeur d'écriture », mais aussi de lecture, de calcul et la suite, l'écriture étant seule indiquée en raison de son importance et de sa difficulté.

6. Le fait n'a rien d'invraisemblable. Dans ce chaos, nombre de samouraï se firent traineurs de voitures.

Digitized by Google

Etait-ce la joie? la tristesse? le sentiment de nos misères? tout cela surgissant ensemble, je ne pouvais lui dire tout ce que j'aurais voulu. Enfin, il me rappela qu'il était temps de rentrer chez moi, et nous nous quittâmes.

« La soirée était très avancée quand j'arrivai à la maison. A peine étais-je entrée que ma belle-mère, prenant un air qui voulait dire : « Enfin, la voilà! il y a longtemps « que je suis prête à l'attaque », me parla d'un ton amer et irrité. N'était-ce pas inhumain? Elle m'accusait comme si j'avais eu à me reprocher une conduite peu convenable. Alors, me passant les mains sur la poitrine[1], j'avouai ce qui concernait mon père. Mais, bien loin d'éprouver la moindre sympathie, elle me dit des choses si honteuses, si difficiles à entendre que, cette fois, je ne pus les supporter. « Non, non! me disais-je. Je ne resterai plus dans « cette maison! J'irai tout de suite auprès de mon père! » Et dans cette pensée, quand ma belle-mère fut allée se reposer, je changeai de vêtements, puis je me mis à écrire une lettre, à côté de mon fils. (Il avait alors six ans.) Sans doute rêvait-il dans son sommeil? Mais, étendant vers moi sa main droite, il dit : « Maman, ne t'en va pas! » Comme je l'avais laissé à la maison ce jour-là, pour ma visite à Koïshikawa, il devait revoir ce départ en songe. Et pourtant, étonnée, je regardai son visage endormi, ce visage qui devenait à mes yeux celui de mon époux lui-même : je laissai tomber mon pinceau, et je pleurai... Et puis, comment cela s'est-il fait? Je n'en sais rien. Cette éternelle histoire des belles-mères et des brus, que ma mère m'avait dite tant de fois, au moment du coucher, dans mon enfance, est revenue à mon esprit. Mais oui! tout ira bien, sans nul accident, par ma seule patience[2]! Et, corrigeant ainsi ma pensée... Mais je ne vous fatigue pas?... »

Namiko, qui écoutait profondément pénétrée, ne répondit qu'en levant son visage baigné de larmes. Alors, la vieille dame, ayant bu une gorgée du thé que la servante venait de lui verser, continua :

« Donc, je fis toutes mes excuses à ma belle-mère.

1. C'est-à-dire : montrant beaucoup de patience.
2. Comp. l'*Onna Daïgakou*, fin du § 5, ci-dessus, p. 324.

Digitized by Google

Mais, dans une telle situation, je ne pouvais ni faire venir mon père, ni l'aider. Alors, je vendis mes objets personnels[1] : ce n'était pas beaucoup; et d'ailleurs, cela ne pouvait durer longtemps. Je consultai des amis de mon mari, et comme la femme d'un représentant étranger voulait justement apprendre la harpe[2], en arrangeant les choses vis-à-vis de ma belle-mère, en donnant des leçons de musique tant de fois par mois, je pus apporter quelque aisance à mon père. Je devins intime avec cette dame, qui était très douce et qui me racontait toutes sortes de choses; nous nous comprenions assez bien, en mauvais japonais. Un jour, elle me dit : « Lisez cela. » C'était un livre de Matthieu, qui se trouve au commencement des Evangiles, et qu'on venait de traduire pour la première fois dans notre langue. Je le commençai; mais c'étaient des histoires trop étranges, et je le mis de côté. Au printemps de l'année suivante, ma belle-mère tomba malade subitement : attaque d'hémiplégie. Bien qu'elle fût une personne d'un caractère énergique, elle craignait d'être seule, comme un enfant, et si je la quittais, elle m'appelait tout de suite : « Okiyo ! Okiyo ! » Parfois, assise près d'elle, tout en écartant les mouches, je contemplais son visage endormi; et, le voyant si serein, je me disais : « Comment ai-je donc pu, une seule fois, lui garder rancune ? Puisse-t-elle guérir, si ce n'est pas impossible ! » Je fis tout pour cela. En vain...

« Ma belle-mère était morte quand mon mari revint au Japon. A ce moment, où j'aurais pu amener mon père à la maison, victime peut-être du repos que je lui avais assuré, il s'affaissa rapidement et, en deux ou trois jours, s'éteignit comme quelqu'un qui glisse au sommeil. Il disait : « J'ai retrouvé ma fille, que je croyais ne revoir « jamais; elle est si douce pour moi que je suis le plus « heureux des hommes. » Mais moi, je n'avais pas fait pour lui le dixième de ce que j'aurais désiré. Je pense toujours à lui. Combien je voudrais pouvoir le faire revivre pour le combler de bonheur !

« Mon époux avançait peu à peu dans sa carrière; mon

1. Mot à mot : « les objets de mon corps, » vêtements, bijoux, etc.
2. Voir p. 184, n. 3.

Digitized by Google

fils grandissait; et j'étais plus heureuse. Une chose pourtant me tourmentait encore : l'amour que mon mari avait pour le saké, comme tant d'autres militaires. Aujourd'hui, il en est de même; cependant, à cette époque-là, les messieurs se conduisaient singulièrement mal. Mon mari, étant allé en Europe, était un peu mieux que d'autres; cependant, bien que j'éprouve quelque honte à l'avouer, j'avais des soucis à cet égard. Je lui faisais parfois des remontrances, d'une manière discrète; mais, hélas! au lieu de m'écouter, il riait... Sur ces entrefaites éclate la guerre de la dixième année[1]. Mon mari, alors colonel de la garde impériale, y est envoyé. Juste après son départ, mon fils est atteint d'une scarlatine qui exigeait qu'on le soignât nuit et jour. Dans la nuit du 18 avril, comme il allait un peu mieux et qu'il sommeillait, j'envoyai se reposer mes servantes; et moi, à côté de sa couche, à la lumière de l'anndon[2], je faisais un peu de couture. Peu à peu, perdant conscience de moi-même, je m'endormis. Dans ce sommeil, je sens que quelqu'un entre et qu'il s'assied près de l'oreiller de mon fils. Je regarde, me demandant qui ce peut bien être... Mon mari! Lui! en uniforme, et tout couvert de sang! « Oh! c'est toi! » lui criai-je. Ma propre voix me réveilla. Je parcourus des yeux toute la chambre : personne! La flamme de la lanterne brûlait faiblement, *toro-toro;* mon fils dormait, paisible; et moi, baignée de sueur, j'écoutais mon cœur battant.

« Le lendemain, l'état de mon fils empira : le soir, il expirait. Et tandis que j'enlaçais son cadavre, dans une

1. De l'ère de Méiji : 1877. Il s'agit de la terrible insurrection de Satsouma (dans l'île de Kyoushou), fomentée et conduite par le maréchal Saïgô, qui, après avoir contribué pour beaucoup à la restauration impériale, se retourna contre le gouvernement quand il s'aperçut que ce dernier, au lieu de « chasser les Barbares », voulait ouvrir le Japon à la civilisation de l'étranger. Cette guerre civile dura six mois; finalement, le 24 septembre, près de Kagoshima, chef-lieu de la province et point central de la rébellion, le vieux guerrier fut vaincu, après maintes victoires, et se fit trancher la tête par un de ses fidèles. Le peuple japonais l'appelle toujours « le grand Saïgô » et croit voir dans la planète Mars son âme glorieuse.

2. La veilleuse indigène : une lanterne quadrangulaire, en papier, contenant une lampe.

Digitized by Google

sensation de rêve, ce qui m'arriva, ce fut le télégramme qui annonçait la mort de mon époux... »

Cela dit, la vieille femme se tut. Namiko retenait son haleine. Puis, dans la chambre devenue calme comme si on y avait semé de l'eau[1], la vieille dame ajouta :

« Que vous dirai-je?... J'étais dans un rêve absolu. C'était comme si le soleil et la lune avaient disparu tout ensemble. Comment vous décrire cela? Je me trouvais dans des ténèbres complètes. Après tant de patience, voilà quel était le résultat. Quand je pensais à ces choses, je souhaitais ne pas guérir (ah! oui! j'oubliais de vous dire que j'étais tombée bien malade). Hélas! que ce soit pour le mieux ou pour le pire, je l'ignore : j'ai survécu.

« Quand j'eus recouvré la santé, le monde m'apparaissait comme vide. Je vivais, simplement. Après quoi, obéissant aux conseils d'une famille de nos amis, j'ai décidé d'aller habiter chez eux. J'ai vendu mes meubles. Et voilà la fin de mon ménage[2]... »

---

# C. LE THÉÂTRE

---

La Révolution de 1867 eut pour principal effet, dans ce domaine, de relever la condition des acteurs. Autrefois, l'élite n'allait jamais au kabouki : les acteurs étaient méprisés[3]; aujourd'hui, tout le monde va au spectacle : les acteurs sont

1. Le soir, on asperge d'eau le jardin, pour abattre la poussière : ensuite, impression de sérénité et de silence.

2. *Hototoghiçou,* édit. de 1900, Minyousha, Tôkyô, p. 316 et suivantes. — Ce roman, transformé en drame, a obtenu un grand succès à la scène (1903).

3. Les Japonais classent les choses et les êtres en une cinquantaine de catégories, pour chacune desquelles ils emploient une série de noms de nombre distincts. Par exemple, pour compter des hommes, on dira : *hitori, foutari,* etc. ; pour compter des animaux, *ippiki, nihiki,* etc. Or, de même que certains hommes, comme les princes du sang, étaient dénombrés à la manière des dieux (voir ci-dessus, p. 37, n. 4), de même d'autres hommes, comme les acteurs, étaient dénombrés à la manière des bêtes. C'est comme si nous disions : « une tête d'acteur, deux têtes d'acteurs... »

Digitized by Google

respectés quand ils le méritent par leur talent et par la dignité de leur vie[1]. En revanche, l'ère nouvelle ne devait guère transformer le côté littéraire de l'art dramatique. Malgré les tentatives de quelques bons écrivains, comme Foukoutchi Ghennitchirô, pour rajeunir le vieux drame historique, c'est toujours à *Tchoushinngoura* qu'un directeur a recours lorsqu'il veut ramener à lui sa clientèle. Quant aux pièces européennes, elles ne réussissent qu'à condition de subir une adaptation aux mœurs locales ou d'être employées comme allusion indirecte à quelque événement du jour[2]. La nouvelle école vulgaire inaugurée par l'acteur Kawakami[3], et dont les premiers succès rappellent un peu ceux d'Okouni et de Sannzabourô, ne semble pas près de remplacer une tradition plus de deux fois séculaire.

Comme exemple de ce théâtre moderne, et cependant toujours ancien, je donnerai une petite scène, très applaudie, d'un auteur mort il y a peu d'années, Takayama Rinnjirô. La pièce[4] est intitulée :

## TAKIGOUTCHI NYOUDÔ[5]

C'est un drame qui se passe au temps de la grandeur des Taïra. Takigoutchi, un chevalier de ce clan[6], aime la fille d'honneur Yokobouyé. Il voudrait l'épouser; mais son père, auprès de qui un rival a calomnié la jeune fille pour faire échouer ce projet de mariage, refuse son autorisation. Takigoutchi, désespéré, quitte le monde et se fait ermite. Yokobouyé, qui cependant l'aimait, n'avait pas osé répondre à ses lettres passionnées. Quand elle apprend sa résolution, elle déplore la timidité qui l'a empêchée de laisser voir ses sentiments

1. En 1876, les représentants étrangers donnèrent l'exemple en assistant à l'ouverture du nouveau théâtre de Shinntomiza; dix ans plus tard, Itchikawa Dannjourô, le plus grand acteur du Japon, était admis à jouer, dans la maison du marquis Ino-oué, devant l'empereur lui-même; dix ans plus tard encore, je me souviens de m'être trouvé, à un dîner du ministre de Russie, entre le même Dannjourô et un personnage historique, Enomoto, le dernier héros de la résistance shôgounale (v. p. 438, n. 3, p. 439, n. 1); et en 1903 enfin, quand Dannjourô mourut, son oraison funèbre fut prononcée par le prince Itô, président du Conseil.

2. Par exemple, après l'assassinat du ministre Hoshi Tôrou, accusé de concussion, grand succès du *Jules César* de Shakespeare.

3. Les Japonais n'ont jamais pu s'expliquer l'accueil enthousiaste que reçurent à Paris, il y a quelques années, Kawakami et sa femme Sada Yakko.

4. Publiée à la librairie Fousammbô, Tôkyô.

5. *Nyoudô*, titre de bonze.

6. Saïtô Tokiyori, dans la version primitive, empruntée au *Héiké Monogatari* et vulgarisée, sous les Tokougawa, par le *Yokobouyé no Sôshi*.

Digitized by Google

et, s'enfuyant de la cour, elle va sur la montagne pour revoir le jeune bonze.

(La hutte de Takigoutchi, sur la montagne. Arrive Yokobouyé; elle vient frapper à la porte. Takigoutchi, occupé à réciter un livre sacré, ne répond pas tout d'abord; après quelques instants, il s'arrête.)

TAKIGOUTCHI.

Il est bien étrange que cette hutte, si éloignée du monde, reçoive une visite ce soir. Je crois que vous faites erreur!

YOKOBOUYÉ.

Une affaire urgente dérange, ce soir, votre prière. On m'a dit que cette hutte s'appelle Hôjô-inn[1]; celui qui l'habite doit être le seigneur Takigoutchi, au service de Son Excellence Komatsou.

TAKIGOUTCHI.

En effet, j'ai porté le nom de Takigoutchi quand j'appartenais encore au monde. Mais qui êtes-vous, vous qui venez voir ce Takigoutchi[2]?

YOKOBOUYÉ.

Je suis Yokobouyé, fille d'honneur de l'impératrice. Les circonstances impérieuses de la vie m'ont empêchée de répondre à votre bienveillante ardeur. Je regrette infiniment de vous avoir laissé entrer ainsi en religion. Alors, je suis venue pour vous dire le fond de mon cœur, pour vous demander aussi votre pardon. Seigneur Takigoutchi, daignez ouvrir cette porte.

TAKIGOUTCHI (après un moment de silence).

En effet, madame, quand j'étais encore dans le monde, je n'ignorais pas la présence d'une telle personne à la cour. Mais celle que je connaissais ne doit pas me connaître; vous ne sauriez donc être cette même Yokobouyé. Si vous l'étiez, vous n'auriez rien à me dire, à moi dont le cœur est déjà mort et dont le corps ne subsiste que malgré lui. Si mon cœur avait quelque chose à vous

1. *Inn*, résidence d'un bonze. Pour *hôjô*, voir ci-dessus, p. 246, n. 1.
2. Ayant changé de vie, il parle de « ce Takigoutchi » comme d'une personne étrangère.

Digitized by Google

dire, vous n'avez plus besoin de l'écouter; et si vous vouliez répondre à ce que je pensais autrefois, je n'ai plus besoin de vous entendre. Ecoutez bien, madame : tout ce qui s'est passé n'était que le rêve d'une nuit; ne croyez pas que je sois fâché contre vous. Parmi les hommes qui ont perdu l'espoir dans le monde, il y a bien des bonzes éclairés; je ne le suis pas autant que d'autres; mais je le suis assez pour ne plus me souvenir des choses passées. Retournez chez vous sans rien dire. Vous avez bien compris, madame Yokobouyé? S'il en est ainsi[1]...

YOKOBOUYÉ (éclatant en sanglots).

Je comprends bien votre pensée! Mais je suis venue sans la permission de mes parents, malgré ma pudeur. Je vous en veux, car vous repoussez la prière d'une jeune fille innocente. Est-ce parce que je vous fus cruelle que vous refusez de me voir? Voulez-vous par là me conseiller le suicide? Vous pouvez haïr la femme qui vous montra de l'indifférence; mais vous serez plus indulgent pour la malheureuse qui est venue demander votre pardon. Ouvrez-moi, seigneur Takigoutchi ; un bonze éclairé doit avoir de la pitié!

(L'ombre de Takigoutchi apparaît sur la porte de papier. On le voit s'approcher, étendre la main vers cette porte; mais il ne l'ouvre pas, s'en va vers l'autel domestique et se met à prier; on entend sa clochette[2].)

YOKOBOUYÉ (au désespoir).

Seigneur Takigoutchi, je resterai ici tant que vous ne me direz pas une douce parole de pardon. Si vous croyez que le passé n'est qu'un rêve, vous devez oublier aussi que Yokobouyé fut méchante pour vous. Pourquoi l'accueillir d'une manière aussi impitoyable? Je ne pense pas qu'il me soit possible de vous voir une fois encore ici-bas! Seigneur Takigoutchi, ayez pitié!...

(Elle s'affaisse en sanglotant. Le rideau tombe. Mêlé à la voix de la prière, le bruit de la clochette va croissant[3].)

(*Takigoutchi Nyoudô*, acte III, scène 3.)

1. Manière de dire : « adieu! »
2. La clochette que les bonzes agitent en priant.
3. Par ce simple procédé, l'auteur indique assez combien le jeune

Digitized by Google

# II. — LA POÉSIE

**La poésie, non plus que la prose, ne pouvait échapper à l'influence occidentale. Vers 1880, Toyama Masakazou[1] et quelques autres lettrés[2] tentèrent une révolution dans ce domaine : abandon de l'antique tannka, adoption d'une sorte de naga-outa composée de strophes en vers alternés de 7 et 5 syllabes, et, par-dessus tout, remplacement de la langue classique par la langue écrite moderne. Cet essai échoua, parce qu'il substituait à une forme exquise, éprouvée pendant des siècles et parfaite dans sa concision voulue, des poésies trop longues, trop lourdes et trop encombrées de mots chinois. On revint donc bien vite à la tradition, quitte à jeter parfois dans le moule japonais des éléments empruntés aux littératures étrangères[3]. Mais les meilleures poésies contemporaines sont celles qui, fidèles à la langue classique et aux instincts de l'imagination nationale, se contentent d'exprimer suivant ces modes anciens les pensées nouvelles d'une époque féconde en événements[4]. En cette matière, les Japonais ne sauraient être trop conservateurs. S'ils venaient à perdre ce don d'impressionnisme**

ermite a besoin de faire appel au Bouddha, pour résister aux tendres supplications de celle qu'il n'a pas cessé d'aimer. Après cette scène, Yokobouyé se fera religieuse, à son tour, dans un monastère du voisinage.

1. Né en 1848; professeur de sociologie, recteur de l'Université de Tôkyô, ministre de l'instruction publique; mort en 1900.

2. Surtout Yatabé Ryôkitchi (1851-1899) et M. Ino-gué Tetsoujirô, professeur de philosophie à l'Université de Tôkyô, qui, avec lui, publièrent en 1882 leur *Shinntaïshi-shô*, « Choix de poésies dans le nouveau style ». Ce recueil ne contient d'ailleurs, sur 19 pièces de quelque étendue, que 5 poèmes originaux; les 14 autres sont des traductions (13 de poètes anglais et 1 de Charles d'Orléans).

3. Les journaux japonais ouvrent souvent des concours poétiques, auxquels prennent part les bourgeois de Tôkyô, hommes et femmes, et en particulier les étudiants; or, si on parcourt les tannka primées, on constate qu'elles ne se distinguent d'ordinaire que par l'introduction, aussi curieuse pour le lecteur indigène que banale pour le critique européen, de quelque image puisée dans Byron, ou dans Heine, ou dans Musset, etc.

4. C'est heureusement le cas des œuvres couronnées au grand concours annuel du Palais.



Digitized by Google

subtil qui, mieux encore que dans leurs arts, palpite dans leur poésie, ils n'auraient bientôt plus qu'une littérature sans âme, faite d'imitations inférieures et dépourvue de toute originalité. Quelques poésies récentes montreront que, par bonheur, ce jour semble encore lointain.

*DE L'EMPEREUR*[1]

Chaque fois que je lis les écrits
De l'antiquité,
Ah! je pense
A l'état du pays
Que je gouverne[2]!

A voir même la pierre
Du seuil creusée
Par les gouttes de pluie,
Même aux entreprises difficiles
Devrait-on renoncer[3]?

Bien qu'elle se conforme
Au vase,
C'est la force
De l'eau de pénétrer
Les rochers mêmes[4]!

Combien heureux est
L'âge où montent tout droit,
D'année en année,
Les fumées du village
Des champs de la grande montagne[5]!

En cet âge où nous nous croyons
Tous frères

1. Moutsou-Hito, né le 3 novembre 1852, empereur depuis le 13 février 1867, mort le 29 juillet 1912. Nom posthume : Méiji Tennô.

2. Ayant le sentiment de sa responsabilité, il cherche dans l'histoire des leçons et s'inquiète sans cesse des réformes à faire.

3. Cette patience tenace que le souverain recommande à ses sujets a été pratiquée par eux de la plus admirable manière. Exemple : la révision des anciens traités, que le prince Itô, le marquis Ino-oué, le comte Ohkouma, tous les hommes d'État japonais unis dans une même politique, imposèrent aux puissances après trente ans d'efforts.

4. Même idée, mais avec cette considération que souplesse vaut mieux que violence. Comp. ci-dessus, p. 405, et n. 2.

5. Voir au Kojiki, ci-dessus, p. 77, n. 1.

Digitized by Google

Sur les quatre mers,
Pourquoi les vagues et la tempête
S'élèvent-elles en tumulte[1] ?

Tous mes enfants
Aux jardins de la bataille
Etant partis,
Ah! les vieillards seuls
Garderont les champs de la montagne[2]!

Le dévouement qui consume
Mon peuple
Plaira
Au cœur des dieux
Puissants et rapides[3]!

*DE L'IMPÉRATRICE*[4]

Même au diamant,
S'il n'est pas poli,
L'éclat du joyau
Ne s'ajoutera pas.
L'homme aussi, étudiant,
C'est seulement ensuite
Que sa vraie vertu
Apparaîtra[5],

Cette année venue,
Les pins mêmes se réjouissent
Et chantent
Ce règne où les vagues ne s'agitent pas
Au dehors même des Huit îles[6]!

1. Poésie composée pendant la guerre sino-japonaise.
2. Pendant la guerre russo-japonaise.
3. Comp. ci-dessus, p. 102, n. 2.
4. Harouko, de la famille Itchijô, une branche des Foujiwara, née en 1850, mariée à l'empereur Moutsou-Hito en 1869, morte en 1914.
5. Ces vers de l'impératrice, en 7 et 5 syllabes, sont chantés depuis longtemps dans toutes les écoles de filles de Tôkyô.
6. Dans cette tannka, l'impératrice exprime sa joie de la paix, au lendemain de la guerre russo-japonaise.

Digitized by Google

*D'UN MÉDECIN*

Ah! le premier rayon du soleil!
Je le salue, cette année,
Au-dessus du pin
Qui devient plus haut
Tous les ans[1]!

*DE LA FEMME D'UN SIMPLE SOLDAT*

Mon mari,
Qui est parti, appelé
Comme soldat,
Sur les montagnes de quel pays
Saluera-t-il l'année (nouvelle)[2]?

*D'UN OFFICIER A SA FEMME*

Grâce au
Vent d'automne qui souffle
D'Azouma,
M'arrivent, en s'éparpillant, des fleurs
De couleur et de parfum profonds[3]!

*D'UN AUTRE*

Bien que s'épanouissent les fleurs
De l'œillet,
Tu n'es pas là, toi
Qui caresses mes enfants
Matin et soir[4]!

1. Au premier de l'an qui suivit la guerre contre la Russie, l'empereur avait donné comme sujet du concours poétique habituel : « La joie du nouvel an sur le pin. » Il s'agissait donc de célébrer l'année nouvelle par des vers où interviendrait l'image de cet arbre. C'est sur ce thème que l'impératrice composa la tannka précédente. La présente poésie, qui obtint un des prix, exprime les sentiments loyalistes d'un fidèle sujet; il compare le peuple japonais à un pin millénaire, toujours plus grand, et l'empereur, fils du Soleil, à l'astre qui domine et éclaire ce peuple.

2. Tannka primée au concours de poésie du Palais (premier de l'an 1905).

3. Les lettres que le mari, en Mandchourie, reçoit de sa femme restée à Tôkyô. (Pour Azouma, voir au Kojiki, ci-dessus, p. 74.)

4. Jeu de mots sur *nadéshiko*, « œillet » (p. 220, n. 2) et « enfants caressés ».

Digitized by Google

CHANSON DE ROUTE

Camarade, ne vois-tu pas
De l'Asie le ciel
Toujours couvert?
Est-ce le vent? Est-ce la grêle?
Ou bien est-ce la neige?
Nos cadavres, où seront-ils exposés?
En Corée? En Mandchourie?
Sur les plateaux
De la Sibérie[1]?...

*D'UN SOLDAT*

Couverts de sang,
Cadavres des ennemis,
Hélas! quand je pense
Que vous avez des parents!
Cadavres des ennemis[2]!

En dehors des tannka, on continue aussi à composer des hokkou. Par exemple :

Malgré tout,
Si on la chasse, elle s'en va, hélas!
La mouche d'hiver[3]!

Pour finir, haïkaï d'un auteur qui, s'étant plongé, au printemps d'une année pluvieuse, dans un ouvrage plutôt compliqué, n'en sortit qu'à l'arrière-saison :

Harou-samé ni
Hayashi waké-iri
Aki-gaçoumi.

Sous la pluie du printemps
Ayant pénétré dans la forêt,
(Déjà) le brouillard d'automne[4]!

1. Vers irréguliers.
2. La répétition du même vers, dans une poésie aussi brève que la tannka, est naturellement une faute, bien rachetée d'ailleurs par la manière dont elle accentue ici un sentiment généreux.
3. Ces trois vers, qui, en 1901, retentirent dans toute la presse, furent le très simple adieu du baron Kawagoutchi, vice-ministre de la Maison impériale, donnant sa démission à la suite d'une cabale organisée contre lui.
4. *Hayashi*, « forêt », veut dire aussi « assemblage, collection ». *Waké-iri*, verbe composé, « entrer en séparant », c'est-à-dire en se frayant un chemin à travers une végétation luxuriante.

Digitized by Google

Digitized by Google

I. R. 38

# INDEX

Cet Index comprend, outre les titres d'ouvrages et les noms d'auteurs, les idées dominantes auxquelles peuvent se rattacher les principales formes de la littérature japonaise.

Les mots qui répondent à ces idées générales (exemple, **Impressionnisme**) sont distingués par des **égyptiennes**; les noms d'auteurs (*Narihira*) et les titres d'ouvrages (« *Kojiki* »), par des *italiques*.

Sur chaque point, les références les plus importantes ont été placées en premier lieu.


## A

*Abé no Nakamaro*, 108, 109.
*Aboutsou-ni*, 245.
Açaka-yama, 141.
*Açatada* (Sous-secr. d'État), 118.
Acrostiche, 170.
Acteurs, 303-304, 405-407, 445-446; 312, 408.
Adieux au monde (Poésies d'), 389; 367, 377, 394.
*Aéba Kôçon*, 435.
*Akahito*, 86, 90-91, 147.
Aka-hon, 358.
*Akazomé Émon*, 123, 225.
Allemande (Influence), 18, 434, 449.
Allitération, 346, 393.
Américaine (Influence), 17, 20, 430, 434.
Anglaise (Influence), 434; 18, 333, 431, 446, 449.
Anthologies, voir Recueils.
Ao-hon, 358.
Appert (G.), 24.
*Arai Hakouséki*, voir *Hakouséki*.
**Archaïque (Période)**, 9-16, 21-32.
*Ariwara no Narihira*, voir *Narihira*; — *Youkihira*, 108.
**Art japonais** (dans ses rapports avec la littérature), voir Impressionnisme, Peinture, Musique, Danse, Calligraphie, Estampes, Illustrés (Livres), Décoratif (Art).
Ashikaga (Shôgouns), 14-15, 268, 270, 302-303; et voir Mouromatchi.
Aston (W. G.), 2; 3, 35, 177, 181, 368.
*Atsoutada* (Sous-secr. d'État), 117.
**Avenir** de la littérature japonaise, 19-20; 431, 435, 446, 449-450.
Ayatsouri-jôrouri, 406.
« *Azouma-Kagami* », 228.

## B

« Bains publics (Le Monde aux) », voir « *Oukiyo-boure* ».
*Bakinn*, 359-365; 358, 378, 433.


Digitized by Google

*Bashô*, 383. 384-389; 382, 392, 395, 399.
Bénazet (A.), 407.
« *Benn no Naishi Nikki* », 245.
*Bimyôçaï*, 435.
Biwa-hôshi, 238; 302.
*Bouçon*, 397.
**Bouddhisme** (Influence du), 9-10, 24; 103, 119, 133, 136, 137, 145, 160, 165, 167, 178, 183, 187, 188-190, 202, 210, 213, 221, 226-228, 240, 246-266, 268-272, 275-301, 303-311, 339, 344, 377, 384-389, 392, 394, 399, 404, 429, 446-448.
« *Boun-i-kô* », 342-343.
« *Bounkwa-shourei-shou* », 176.
*Bounnya no Açayaçou*, 116; — *Yaçouhidé*, voir *Yaçouhidé*.
Bousquet (G.), 177.
Brèves poésies, voir Tannka.

C

Calembours, voir Jeux de mots.
Calendrier, voir Chronologie.
Calligraphie, 109, 139, 208, 233; 209, 292, 301, 412, 418, 441.
Capitales, 70; 10, 11, 13, 14, 16, 250, 274, 367, et voir Nara, Kyôto, Kamakoura, Edo, Tôkyô.
Caractères chinois, 84, 85, 103, 144, 151, 154, 176, 195, 197, 225, 248, 250, 254, 266, 273, 278, 303, 358, 412, 436, etc., et voir Ecriture; — japonais, voir Kana.
« Cent poésies par cent poètes », voir « *Hyakouninn-isshou* ».
Chamberlain (B. H.), 2, 35, 36, 177, 306, 382.
Chambre des Poiriers, 112; 85.
**Chants primitifs**, 10, 21-23; 52, 57, 69, 73, 74, 121, 140, 141.
**Chinois (Livres en)** 12, 33, 35, 153, 225, 228, 333.
**Chinoise (Influence)**, 8, 9, 13, 17, 76, 100, 153, 166, 173, 177, 192, 199, 225, 272, 273, 303, 318-341; 24, 77, 99, 125, 139, 142, 151, 154, 156, 159, 203, 204, 207, 216, 228, 244, 257, 260, 268, 270, 279, 280, 283, 285, 292, 295, 326, 345, 347, 377, 386, 390, 399, 406, 449, et voir Philosophie.
Chœur (au théâtre), 303-304, 312, 407, 408.
« Choses anciennes (Livre des) », voir « *Kojiki* ».
Christianisme (Influence du), 15, 18, 331, 434, 436, 443.
Chroniques, voir Histoire (Ouvrages d'); « — du Japon », voir « Nihonnghi ».
Chronologie, 21-22, 24, 204, 230; 25, 34, 62, 78, 111, 153, 157, 167, 171, 203, 209, 245, 247, 248, 250, 266, 284, 286, 288, 363, 388, etc., et voir Eres.
Cinq grands hommes du Manyô (Les), 85.
**Civilisation japonaise** (Epoques de la), 8, et voir Histoire.
Comédie, voir Farce, Comédie de mœurs.
**Comédie de mœurs**, 407, 409-411; 17, 412.
Concours de poésie, voir Poésie.
**Confucianisme** (Influence du), 17, 272, 318-341; 106, 139, 246, 344, 347, 377, 404, 422, 425, 428, 432, et voir Chinoise (Influence).
Conseillers-légistes, 319; 330, 336.
**Contes**, 164, et voir Contes populaires; « Conte du Cueilleur de bambous », voir « *Ta-*

Digitized by Google

*kétori* »; « Contes d'Icé », voir « *Icé Monogatari* »; « — du Yamato », voir *Yamato Monogatari* »; « — d'il y a longtemps », voir « *Konnjakou* ».
**Contes populaires,** 191, 358, 435; 52-54, 61, 79-81, 170, 173, etc.
Coréenne (Influence), 9, 13, 21-22, 75-76, 141-171.
**Critique littéraire,** 138-139; 143, 148-149, 344, 345, etc.

D

Daïnagon, 101; 191, 205, 292, etc.
« *Dai-Nihon-shi* », 333.
*Daïni no Sammi,* 123, 177.
Dannjourô, 446.
**Danse,** — sacrée, 48, 68, 102, 302, 311, 416; — dramatique, 302-303, 309-311, 312, 316-317, 405; — privée, 291, 298, 436.
*Dazaï Shountaï,* 390.
Décoratif (Art), 15, 205-206, 233, 283, 292; 10, 110, 168, 211, 216, 253, 286, 292, 295, 301, 304, 308, 333, 342, 353, 358, 366, 397, 425, 427, etc.
Denngakou, 302.
Dickins (F. V.), 2, 85.
Dieux, voir « *Kojiki* ».
Dix Sages (Les) de l'école de Bashô, 389-393.
*Dôinn* (Bonze), 132.
*Dôshoun,* 319.
**Drame : lyrique,** 302-317; 15, 104, 268, 405, 406; — **historique,** 407, 411-429; 276, 365, 412, 446.

E

« Ecole des femmes (La Grande) », voir « *Onna Daïgakou* ».
**Ecrits intimes,** voir Journaux privés, et Impressions (Livres d').
**Ecriture,** 9, 12, 19, 35, 85, 137; 24, 147, 170, 201, 249, 320, 344, 383-384, 441, et voir Caractères chinois, Kana, Langue, Calligraphie.
**Edits impériaux,** 33-34; 11, 26, 343.
Edo, 16, 401, 438, 440; et voir Tokougawa (Epoque des).
**Education,** 9, 10-11, 16, 137, 208, 233, 321, 332, 348, 430-431, 451; 109, 142, 176-177, 195, 248, 319-330, 336, 337, 344-345, 376, 384, 396, 436, 438, 441, etc.
Edwards (E. R.), 7.
« *Eigwa Monogatari* », 225-228; 229.
*Eikei* (Bonze), 119.
*Ekikenn,* 319-330.
Empereurs, 9, 11, 13, 14, 17, 33, 69-70, 184, 273, 274, etc.; et voir Mikado, Empereurs poètes.
**Empereurs poètes,** 84, 142, 147, 206-208, 350, 452; 21-23, 78, 88, 106, 113, 127, 130, 141, 236, 406, 450-451.
« *Ennghishiki* », 24.
« *Enntaïréki* », 277.
Enomoto, 438, 439, 446.
Envoi, voir Hannka.
**Epigramme japonaise,** 382; voir Haïkaï.
Eres, 24; 33, 149, 192, 267, 357, 430, etc., et voir Chronologie.
Esope (Fables d'), 434.
Esotérisme, 192.
Espagnole (Influence), 15, 406.
Essais, voir Impressions (Livres d').
Estampes, 358; 214, 239, 308, 367, 390, etc., et voir Peinture.
Estrade (J.), 367.
*Etsoujinn,* 389, 393.

Digitized by Google

**Européenne (Influence)**, 8, 15, 17-18, 383, 430-431, 433, 434, 435, 436, 446, 449; et voir Allemande, Anglaise, Espagnole, Française, Hollandaise, Portugaise, Russe.

F

**Farce** (La), 311-317; 369, 405, 408.

**Femme japonaise** (Rôle de la) dans la société, 11-12, 39, 42, 46, 58, 73, 75, 97, 104, 121, 122, 124, 126, 127, 141, 175-177, 185, 186, 195-197, 207, 210, 239, 321-330, 415, 436, 451; — dans la littérature, 11-12, 22, 69, 78, 88, 103-104, 114, 116, 121-128, 131, 133-135, 141, 146, 153, 174, 175-190, 195-224, 225, 350, 394-396, 405, 449, 451, 452.

Florenz (K.), 2; 3, 85, 177, 196, 199, 310, 368.

**Foudoki**, 78-81; 11, 138.

Foujioka (S.), 2, 197.

**Foujiwara**, 11, 12, 13, 47, 130, 176, 177, 225, 275, 280, 451, etc.; *Foujiwara no Akiçouké*, 112, 131, 132; — *Fouyoutsougou*, 176; — *Iétaka*, voir *Karyou*; — *Kanéçouké*, voir *Kanéçouké*; — *Kinntô*, voir *Kinntô*; — *Kiyoçouké*, 132; — *Koretada*, voir *Kenntokou Kô*; — *Maçatsouné*, 136; — *Mitchinobou*, 120; — *Mitchitoshi*, 112; — *Mototoshi*, 129; — *Nobouyoshi*, 349; — *Ôkikazé*, 111, 126; — *Sadaïé*, voir *Téika*; — Sadakata, 114; — *Sadayori*, voir *Sadayori*; — *Sançada*, 131, 283, 403; — *Sanékata*, 120; — *Séigwa*, 319; — *Tadahira*, voir *Tétshinn Kô*; — *Tadamitchi*, 130, 136; — *Taménari*, 228; — *Tamétoki*, 176; — *Toshinari*, voir *Shounzei*; — *Toshiyouki*, 110; — *Yoshitaké*, 120; — *Youkinari*, 122, 125.

« *Foukouô Hyakou-wa* », 431-434.

*Foukoutchi Ghennitchiré*, 446.

*Foukouzôwa Youkitché*, 430-434.

**Française** (Influence), 431; 18, 235, 434, 449.

G

« *Ghemmpei Séiçouïki* », 237-238, 241-244; 267.

*Ghenné* (Bonze), 268.

« *Ghennji Monogatari* », 175-190, 198-199; 122, 141, 191, 197, 209, 223, 265, 267, 341, 342, 358, 389.

« Ghennji rustique », voir « *Inaka Ghennji* ».

**Ghidayou**, voir Jôrouri.

*Ghyôçon* (Archevêque), 126.

*Ghyôki* (Bonze), 261.

Giles (H.-A.), 326.

Goblet d'Alviella (Comte), 46.

« *Gocennshou* », 111; 78, 113, 115, 116, 117, 120, 195, 220.

*Go-Kyôgokou* (*Régent de*), 135.

Goraï (K.), 431.

« *Goshouïshou* », 112; 117, 120-123, 125-129.

*Go-Toba* (Empereur), 236; 238, 245, 331, 333.

*Go-Tokoudaïji* (*Ministre du*), voir *Foujiwara no Sanéçada*.

« Grandeur et décadence des Minamoto et des Taïra », voir « *Ghemmpei Séiçouïki* ».

« Grand Miroir (Le) », voir « *Oh-Kagami* ».

Grecs (Mythes) au Japon, 50, 54, 71; 37, 39-42, 70, 144, etc.

**Griffis** (W.-E.), 439.

Digitized by Google

**Guerre (Influence de la)**, 19-20; 13, 14, 15-16, 17, 21, 97, 232, 251, 294, 368, 415, 419, 427, et voir Guerre (Récits de), Paix (Influence de la).
Guerre (Récits de), 237, 267; 13, 14, 228, 245, 275, 354.
« Gulliver », 434.

M

Haga (Y.), 2.
« *Hagoromo* », 305-311.
Haibouan, 399; 397, 404.
**Haïkaï**, 381-399; 400, 404, 453.
**Haïkou**, 382, voir Haïkaï.
« *Hakkenndenn* », 360-365, 378.
*Hakoucéki*, 319, 330-336.
*Hakou Kyo-i*, 338-339.
*Hakou Rakoutenn*, 207; 260, 285.
Hannka, 90; 91, 94, 98.
« *Hannkammpou* », 330, 334-336.
Harmonie de la langue, 23.
*Harouko* (Impératrice), 451, 452; 217.
*Haroumitchi no Tsouraki*, 107.
« *Hatchidai-shou* », voir « *Sanndaïshou* », « *Goshouïshou* », « *Kinnyôshou* », « *Shikwashou* », « *Sennzaïshou* », « *Shinn-Kokinnshou* ».
Hatchimonnjiya, 351.
*Hayashi Razan*, 319.
**Héian (Epoque de)**, 11-13, 100-231; 19, 232, 258, 382.
« *Héiji Monogatari* », 237; 267.
« *Héiké Monogatari* », 237-241; 267, 446.
*Hennjô* (Evêque), 101, 148; 111, 310.
« *Hinngô Hyakou-wa* », 431.
Hiragana, 12, 137; 153, 358, et voir Kana.
*Hirata*, 341, 348-350.
**Histoire japonaise** (Périodes de l'), 8-9; et voir Archaïque (Période), Nara, Héian, Kamakoura, Nammbokoutchô, Mouromatchi, Tokougawa, Méiji.
**Histoire (Ouvrages d')**, 34-36, 77-78, 164, 330-331, 333, 341, 344, 348, 430, 435; 11, 21, 24, 179, 199, etc., et voir Chinois (Livres en), Historiques (Récits).
Histoire philosophique, 267, 272.
**Historiques (Récits)**, 164, 225-226, 228, 237, 238, 241, 267-268, 272, 333, 354; 13, 14, etc., et voir Guerre (Récits de).
*Hitomaro*, 85, 87-90, 147, 151.
*Hitoshi* (Conseiller), 116.
« *Hizakourighé* », 367-376, 365, 378.
Ho-déri (Danse de), 68, 302.
« *Hôghenn Monogatari* », 237, 267.
Hôjô (Régents), 13-14; 333.
« *Hôjôki* », 245-266; 13, 107, 275, 288.
Hokkou, 382; 390, 400, 453, et voir Haïkaï.
Hokouçaï, 358, 360, 367.
*Hokoushi*, 389, 393.
Hollandaise (Influence), 382, 434, 441.
Homériques (Epithètes), voir Makoura-kotoba.
*Horikawa* (Dame d'honneur), 131.
*Hôshôji* (*Bonze du*), voir *Foujiwara no Tadamitchi*.
« *Hototogghiçou* », 436-445.
*Hôzenn* (Bonze), 289.
« Huit Chiens (Histoire des) », voir « *Hakkenndenn* ».
« Huit règnes (Recueil des) », voir « *Hatchidai-shou* ».
**Humoristes**, 365-380, 382 et

Digitized by Google

suiv., 399, 400-405, 434, 435.
« Hutte de dix pieds (Livre d'une) », voir « Hôjôki ».
« *Hyakouninn-isshou*, 233, 234 et la note 2; 101, 112-113, 199, 210, 401, 403.
Hymne national, 143.

I

*Icé* (dame d'honneur), 114, 124.
« *Icé Monogatari* », 164, 169-172; 102, 191.
*Icé no Ohçouké*, 124.
Iéyaçou, 16, 20, 384, 414.
*Ikkou*, 365-376; 358, 377, 378, 435.
Illustrés (Livres), 358.
« *Ima-Kagami* », 228.
Imayô-outa, 136-137.
*Immpou mon-inn no Tayou*, 134.
Impersonnalité, 84.
Impressionnisme (dans l'art et dans la littérature), 6, 82, 83, 105, 304, 382, 449-450, et voir Impressions (Livres d').
Impressions (Livres d'), 195; 12, 13, 15, 152, 194-224, 246-266, 275-301, 435.
Imprimerie, 16.
« *Inaka-Ghennji* », 358-359; 180, 378.
Indienne (Influence), 166, 173, 187, 191, 258, 269, 276, 363, etc., et voir Bouddhisme.
Influences étrangères : voir Chinoise, Coréenne, Indienne; Américaine, Européenne.
Ino-oué (Marquis), 333, 446, 450.
*Ino-oué Tetsoujirô*, 449.
Introduction (en poésie), 83.
Iroha, 137.
*Ishikawa Gabô*, 400, 402.
Ishikawa (T.), 278.
*Issa*, 398-399.
Itagaki (Comte), 431.
« *Itchidaï-Onna* », 351-353.
Itchijô (Empereur), 12, 179, 195, 205-208, 224, 225.
Itô (Prince), 235, 333, 446, 450.
« *Izayoï Nikki* », 245.
*Izemmbô*, 393.
*Izoumi Shikibou*, 122, 124, 152.
« *Izoumi Shikibou Nikki* », 152.
« *Izoumo Foudoki* », 79-81; 83.

J

*Jakourenn* (Bonze), 133.
Japon, 273; et voir Yamato.
Jaunes (Couvertures), 358; 365.
Jeu de cartes littéraire, 233-234.
Jeux de mots (dans la poésie), 83, 171; — auditifs, voir Makoura-kotoba, Jo, Kennyôghenn; — visuels, 103, 144, etc.
Jeux poétiques, 382; 199, 207, etc.
Jidaï-mono, 407, voir Drame historique.
*Jienn* (Archevêque), 136.
*Jimmou* (Empereur), 9, 21-22, 69-70, 272, 274-275, 342.
« *Jinnô-Shôtôki* », 272-275.
*Jishô et Kicéki*, 351.
*Jitô* (Impératrice), 33, 34, 87, 88.
Jitsourokou-mono, 354; voir Roman historique.
Jo (préfaces), 139.
Jo (en poésie), 83.
*Jocenn*, 394.
*Jôçô*, 389, 392.
Jôrouri, 406, 408; 326.
« *Jôrouri Jounidan-zôshi* », 406.
*Jountokou* (Empereur), 236, 280.
« Journal de Toça » voir « *Toça Nikki* ».
Journaux privés, 122, 152, 153-163, 177, 194, 245; 12, 186, 197, 345.

Digitized by Google

Jugements d'Ôoka », voir *Ôoka Séidan* ».

K

**Kabouki**, 405, 445; ancien —, 405-406, 408; nouveau —, 407, 412-429, 446-448.
*Kada no Azouma-maro*, 341, 342.
Kaéshi-outa, voir Hannka.
« *Kaghérô Nikki* », 152.
Kagoura, 48, 302, 311; et voir Danse.
*Kaïbara Ekikenn*, voir *Ekikenn*.
*Kakinomoto no Hitomaro*, voir *Hitomaro*.
Kamakoura, 13; voir Kamakoura (Période de).
*Kamakoura* (*Ministre de*), 232-233.
**Kamakoura (Période de)**, 13-14, 232-266; 19, 113, 228, 275, 349.
Kami no kou, 83; 234, 382, 390, 403.
*Kamo Maboutchi*, voir *Maboutchi*.
*Kamotchi Maçazoumi*, 85.
*Kamo Tchômei*, voir *Tchômei*.
Kana, 12, 19, 137; 147, 153, 170, 201, 320, 358, 398.
*Kanéçouké* (Sous-secr. d'Etat), 115, 164, 176.
**Kanngakousha**, 318-341; 377, 381, 389, 390.
*Karyou*, 235, 286.
Ka-shou, 233; 259, 276.
Katakana, 12, 137, et voir Kana.
*Katô Hiroyouki*, 431.
Katsou (Comte), 439.
*Katsoubé Magao*, 400, 402-403.
*Kawagoutchi* (Baron), 453.
*Kawara* (*Ministre de*), voir *Minamoto no Tôrou*.
*Kéitchou*, 341.
*Kennkô*, 275-301; 246.
*Kenntokou Kô*, 118.
**Kennyôghenn**, 83, 304.
*Kibi no Mabi*, 137.
Ki-byôshi, 358; 365.
*Kicenn* (Bonze), 103, 148.
*Kiî* (Dame d'honneur), 128.
*Kikakou*, 389-390; 387.
Kimi ga yo, 143.
*Kinntô*, 112, 122, 292; 126, 339.
*Kinntsouné*, 235.
« *Kinnyôshou* », 112; 124, 126, 128-130.
*Ki no Tokiboumi*, 112; — *Tomonori*, voir *Tomonori*; — *Tsourayouki*, voir *Tsourayouki*.
*Kitabataké Tchikafouça*, 272-275.
*Kitamoura Kighinn*, 341; 200.
*Kiyowara*, 195; — *no Foukayabou*, 106, 195; — *Motoçouké*, 112, 117, 195.
*Kôbô Daïshi*, 137.
« *Kojiki* », 6, 11, 34-78, 344; 21-23, 27-31, 79, 80, 87, 88, 97, 120, 121, 124, 128, 131, 134, 138, 140, 235, 252, 273-274, 284, 302, 342, 343, 422, 450, 452.
« *Kojikidenn* », 344; 35, 36, 348.
*Kojima* (Bonze), 268.
« *Kokinnshou* », 100-111; 11, 84, 117, 138, 146, 148-151, 207, 208, 220, 232, 286, 350.
« *Kokinnshou* (*Préface du*) », voir *Préface*.
« *Kokinn-waka-shou* », 150; voir « *Kokinnshou* ».
*Kôkô* (Empereur), 106.
« *Kokon Hyakou Baka* », 377.
« *Kokoucennya Kassenn* », 407.
Komagakou, 311.
*Komatchi* (Poétesse), 103, 104, 149, 235.
« *Konnjakou Monogatari* », 191-194.
*Koréitchika* (*Mère de*), 121.
« *Koshidenn* », 348.

Digitized by Google

*Koshikibou* (Dame d'honneur), 124.
Kouçari, 305.
**Kouça-zôshi**, 354, 357, 358; voir Roman romanesque.
*Kouninobou*, 262.
Kouro-hon, 358.
*Kouronoushi*, 104, 149.
« *Kouro-shio* », 435.
*Kôyô*, 435.
*Kwoka mon-inn no Bettô*, 183.
Kyakouhon, 407.
Kyôboun, 404-405.
*Kyôdenn*, 360; 358.
**Kyôghenn**, voir Farce.
Kyôka, 400-403; 371, 376, 404.
Kyôkou, 400; 403, 404.
*Kyoraï*, 389, 391.
*Kyorokou*, 389, 391.
Kyôto, 11, 14, 70; 179, 348, 369, etc., et voir Héian (Époque de).
*Kyouçô*, 319, 336-341; 276, 277.
« *Kyoujiki* », 35.

L

La Mazellière (Marquis de), 318.
Lange (R.), 2.
**Langue**, 2, 4, 12, 19, 22, 25, 35, 82, 137, 138, 191, 201, 225, 304, 342, 344, 435, 449; 23, 36, 37, 48, 73, 159, 173, 237, 250, 274, 308, 330, 341, 359, 368, 398, 399, 445, et voir Ecriture.
Lloyd (A.), 178.
Longs poèmes, voir Naga-outa.
Lowel (Percival), 75, 84.
**Lyrique (Poésie)**, voir Poésie.

M

*Maboutchi*, 341-343; 344, 348.
*Maçafouça*, 129.
« *Maçou-Kagami* », 228, 267.
**Magie**, 25, 46-48, 269; 28-31, 56, 63, 65, 67, 74, 75, 76, 161, 183, 202, 211, 282, 288, 298, 326, 361, 363, 417, etc.
**Makoura-kotoba**, 83; 140, 151, 304, 310, etc.
« *Makoura no Sôshi* », 194-224; 246, 275, 287; 341.
*Mannsei*, 260.
Manyô no go-taïka, 85.
« *Manyôshou* », 84-99; 11, 100-101, 104, 141, 147-148, 149, 173, 220, 251, 341, 342, 346, 349.
« *Manyôshou Koghi* », 85.
Marie (Dr A.), 58.
Marionnettes (Théâtre de), 406; 407, 408.
Masques, 304, 312.
« *Matsoushima no Nikki* », 345.
**Méiji (Ere de)**, 17-20, 24, 430-453; 74, 84, 109, 143, 172, 184, 189, 200, 204, 217, 234, 235, 239, 280, 305, 319, 333, 342, 348, 377, 386, 407, 414.
Mélancolie des choses, voir Mono no awaré.
Mémoires, 187, 195, 331, etc.; voir Ecrits intimes.
*Mibou no Tadami*, 117; — *Tadaminé*, voir *Tadaminé*.
Mijika-outa, voir Tannka.
Mikado, 25.
Mikami (S.), 4.
Mi-koto-nori, voir Edits.
**Minamoto**, 12-13, 135, 232, 237-238, 241, 267, 273, 333, etc.; *Minamoto no Kanémaça*, 130; — *Mounéyouki*, 107; — *Sanétomo*, voir *Sanétomo*; — *Shighéyouki*, 110; — *Shitagô*, 85, 112; — *Souéhiro*, 266; — *Takakouni*, 191; — *Tchikafouça*, voir *Kitabataké Tchikafouça*; — *Tôrou*, 110; — *Toshikata*, 122, 191; — *Toshiyori*, 112, 129, 133; — *Tsounénobou*, 122, 128, 129, 260; — Yoritomo, voir Yoritomo.

Digitized by Google

*Mitchimaça*, 125.
*Mitchitsouna* (*Mère de*), 121.
Mitford (A.-B.), 217.
Mito (Prince de), 333.
*Mitsou-Jo* (Poétesse), 395.
Mitsou-Kagami, 226.
*Mitsouné*, 100, 105, 149, 150.
« *Mizou-Kagami* », 228.
**Monogatari**, 164; et voir Contes, Roman, Historiques (Récits).
Mono no awaré, 156; 200, 281, 282, 286, 296, etc.
**Morale**, 11, 17, 25, 180, 245, 318, 351, 431, etc.; — shinntoïste, 25, 28-29, 76, 347, etc.; — bouddhique, 240, 246, 278, 303, 385, etc.; — confucianiste, 17, 106, 318-321, 326, 336, 341, 404, 415, 431, 434, etc.; et voir Shinntoïsme (Influence du), Bouddhisme (—), Confucianisme (—).
*Moritaké*, 383.
*Motoori*, 341, 344-347; 35, 36, 178, 342, 348, 349.
*Motoyoshi* (Prince), 114.
Mots à deux fins, voir Kennyôghenn.
Mots-oreillers, voir Makourakotoba.
*Mouraçaki Shikibou*, 175-190, 196-197, 198-199; 122, 285.
« *Mouraçaki Shikibou Nikki* », 152, 177; 186, 197.
*Mourô Kyouçô*, voir *Kyouçô*.
**Mouromatchi (Période de)**, 14, 15, 267, 302-317; 19, 232, 358.
Moutsou (Comte), 333.
*Moutsou-Hito* (Empereur), 450-451; 273, 414, 439, 446, 452.
**Musique**, 21, 75, 113, 156, 184, 192-194, 206, 208, 239, 245, 258, 260, 279, 285, 304, 309, 326, 352, etc.; chant, 21, 73, 76, 139, 154, 156, 158, 206, 292, 299, 342, 372, 416, etc., et voir Chœur; instruments: harpe, 56, 75, 184, 208, 258, 260, 263, 443; luth, 192-194, 238, 258, 260; guitare, 406; flûte, 192, 263, 304; et voir Orchestre.
« Myriade de feuilles (Recueil d'une) », voir « *Manyôshou* ».
**Mythologie**, voir « *Kojiki* ». — Mythes explicatifs: des phénomènes physiques, 50, 69, organiques, 61, humains, 41, 61-62; — des origines du monde, 36-43, 79-81; de l'histoire, 27, 58-60, 69-76, 87-88, 272, 275; des coutumes, 39, 40, 45, 46-49, 60, 68; des noms de personnages, 63, 69, 72, de lieux, 74, 79, 81. Mythes héroïques et romanesques, 38, 39-42, 50-52, 52-56, 63-69, 71-75.

N

Nagaoka (H.), 331.
**Naga-outa**, 82, 84, 87-94, 96-99; 86, 90, 100, 381, 449.
Nagon, 101.
*Nakaé Tchôminn*, 431.
**Nammbokoutchô (Période de)**, 14, 267-301; 19, 228, 232, 302, 349.
Naniwazou, 141; 207.
Nara, 10, 70, 250; 102, 109, 270, 303, etc., et voir Nara (Siècle de).
**Nara (Siècle de)**, 10-11, 33-99; 19, 124, 147, 255.
*Narihira*, 102; 108, 148, 169, 286, 401.
Nashitsoubo no Goninn, 112; 85.
**Nature (Sentiment de la)**, 5, 10, 20, 24, 156, 320-321; 73, 91, 104, 105, 126, 128, 139, 141, 144-146, 150, 184, 198, 200, 220, 259-262, 263, 264, 271, 285-288, 302, 306, 333, 385, 388,

Digitized by Google

389, 391, 392, 393, 394, 395, 398, 399, etc.
« *Nihonnghi* », 21-22, 35, 78; 24, 30, 33, 44, 45, 48, 50, 52, 58, 63, 66, 67, 68, 69, 71, 74, 75, 77, 177, 195, 302.
« *Nihon-gwaï-shi* », 333.
« *Niljouïtchidaï-shou* », 232; voir « *Hatchidaï-shou* », « *Shinn-tchokoucennshou* », « *Zokoushouïshou* », « *Shinn-Sennzaïshou* ».
**Nikki**, 152, 194; voir Journaux privés.
Ninnjôbon, 351.
*Ninntokou* (Empereur), 77, 141; 252, 274, 450.
**Nô**, voir Drame lyrique.
*Nôinn* (Bonze), 127.
Noirs (Livres), 358.
Noms, 69, 101, 176, 177, 186, 195, 241, 244, 245, 266, 270, 274, 275, 278, 336, 349, 385, 404, 436; 44, 52, 59, 63, 69, 85, 102, 109, 112, 114, 115, 118, 122, 123, 124, 126, 127, 130, 132, 133, etc.
**Norito**, 24; voir Rituels.

O

*Oé no Maçafouça*, 129; — *Tchiçato*, 107.
*Oghyou Soraï*, 341, 389.
Ohçaka, 97; 113, 114, 134, 161, 166, 173, 250, 351, 365, 385, 397, 406, 419.
« *Oh-Kagami* », 225, 228-231.
Ohkouma (Comte), 430, 450.
*Ohnakatomi no Yoshinobou*, 112, 119.
« *Oho-harahi* », voir « Purification (Rituel de la Grande) ».
*Ohtomo no Kouronoushi*, voir *Kouronoushi*; — *Tabibito*, voir *Tabibito*; — *Yakamotchi*, voir *Yakamotchi*.
Okouni, 405.
*Okoura*, 86, 91-94, 221.
« *Omoïdé no Ki* », 435.
*Onitsoura*, 395.
« *Onna Daïgakou* », 321-330; 436, 438, 442.
Onomatopées, 31, 174; 38, 55, 98, 123, 212, 214, 239, 243, 261, 316, 369-372, 440, 444.
*Ono no Komatchi*, voir *Komatchi*; — *Takamoura*, 109; — *Tôfou*, 292.
« *Ôoka Séidan* », 354-357; 334.
Orchestre (au théâtre), 304, 406-407.
« Oreiller (Notes de l') », voir « *Makoura no Sôshi* ».
« *Ori-takou-shiba no Ki* », 331-332.
*Oshikôtchi no Mitsouné*, voir *Mitsouné*.
Otchiaï (N.), 4.
« *Otchikoubo Monogatari* », 164.
*Otsouyou*, 394.
*Ouji Daïnagon*, 191.
« *Ouji Shouï Monogatari* », 191.
« *Oukiyo-bouro* », 377-380.
« *Oukiyo-doko* », 377.
*Oukon* (Dame d'honneur), 116.
Oumé (K.), 319.
**Outa**, 21, 139, 342; 136, 326, 382, 400, etc.
Outa-awacé, 382; voir Poésie (Concours de).
Outaï, 304.
Outamaro, 358.
Outa no hijiri, 85, 147.
« *Outsoubo Monogatari* », 164, 181.
Ouzoumé (Danse d'), 48, 302.

P

« Paix (Histoire de la Grande) », voir « *Taïhéiki* ».
**Paix (Influence de la)**, 19-20; 11, 15, 16, 97, 98, 341, 385,

Digitized by Google

386, 391, 400, 450, 451, 453, et voir Guerre (Influence de la).
Pantomime, voir Danse.
Parker (E.-H.), 192.
**Parodies**, 400-403.
**Peinture**, 11, 82, 181, 358, etc., et voir Impressionnisme; **sujets**, 36, 73, 102, 104, 107, 126, 139, 150, 165, 178, 192, 205, 207, 308, 337-338, 401, etc., et voir Estampes; artistes, 358, 360, 366, 367, 377, 391, 397, etc.
Personnification, 151.
**Philosophie** (Influence de la) : — chinoise, voir Confucianisme, Taoïsme; — européenne, 430-434.
Phonétique, voir Kana et Transcription.
Pivots (Mots), voir Kennyôghenn.
Plagiat, 310.
**Poésie**, 82-84; 10, 11, 15, 17, 138-147, 220, 292, 302, 342, 349, 406, 449, etc., et voir Versification; poésie lyrique, 21, 82, 85, 100, 111, 232, 270, 276, 302, 381, 449, et voir Recueils de poésies, Drame lyrique; — dramatique, voir Drame lyrique, Jôrouri; — légère, 381-405, 453; — comique, 400, voir Kyôka et Kyôkou; — populaire, 136-137, 158, 372, 416 — épique, 82, 238, 268, 360 — didactique, 82, 137, 221; poésies dans la prose, voir Prose; bureau de la poésie, 112, 245; concours de poésie, 11, 101, 104, 124, 142-143, 382, 449, 452; échanges de poésies, 11, 57, 69, 154, 156, 168, 186, 190, 211, 382, 390, etc.
« Poésies anciennes et modernes », voir « *Kokinnshou* ».
Portugaise (Influence), 15, 434.
Préfaces, 139; 35, 138, 191, 228, etc.
« *Préface du Kokinnshou* », 138-151; 6, 84, 100, 402.
Presse, 430; 18, 431.
**Prose**, 11, 12, 19, 24, 32, 35, 79, 138, 177, 191, 198, 199, 225, 319, 342, 344, 347, 381, 406, 430, 435, etc.; prose poétique, 24, 79, 138-151, 238, 268, 270, 360, 408, etc.; poésies dans la prose, 82, 152-163, 167-169, 170-172, 174, 181, 183, 190, 191, 199, 226, 268, 270-271, 371, 376, etc.; prose légère, voir Haïboun; — folle, voir Kyôboun.
Proverbes, 66, 253, 262, 314, 375, 383, 386, 398, 399, 409, 411, 420, etc.
Pseudonymes, voir Noms.
« Purification (Rituel de la Grande) », 25-32; 76, 235, 287.

## Q

Quarante-sept rôninn (Les), voir « *Tchoushinngoura* ».
Quatre grands ouvrages merveilleux (Les), 378.
Quatre Miroirs (Les), 228.
Quatre rois célestes (Les), 276.
Quatre sous-secrétaires d'Etat (Les), 122; 125, 128, 191.

## R

*Raï San-yo*, 333.
« *Rakkoun* », 320-321.
*Ranncetsou*, 389, 390-391.
*Rannkô*, 398.
« Récit de splendeur », voir « *Eigwa Monogatari* ».
Récits historiques, voir Historiques (Récits).
**Recueils de poésies**, — collectifs, 84 : officiels, 11, 84,



Digitized by Google

100, 111-113, 149-151, 232, 302, 350, et voir « *Manyôshou* », « *Nijouïtchidaï-shou* »; privés, 233; — de famille ou individuels, 233, 259, 276.
Redesdale (Lord), 217.
**Religions** (Influence des), voir Shinntoïsme, Bouddhisme, Christianisme.
Rennga, 382; 390.
Révolution (de 1867), 17, 348, 438, 445.
Revon (M.), 25, 36, 332, 367, 386, 431.
**Rituels du Shinntô**, 24-32; 10, 33, 342; et voir « Purification (Rituel de la Grande) ».
« Robe de plumes (La) », voir « *Hagoromo* ».
Rô-ei, 292; 339.
*Rohan*, 435.
Rokkacenn, 101-104, 148-149; 108, 111, 116.
**Roman**, 12, 17, 164, 175, 225-226, 350, 381, 430, 434-435; — de cour, 175-190, 191, 198; — de mœurs, 351-353; — historique, 351, 354-357; et voir Historiques (Récits); — romanesque, 351, 357-359; — épique, 351, 359-365; — comique, 351, 365-380, 404, 435; — réaliste, 435; — à thèse, 435-445.
« Roman de Ghennji », voir « *Ghennji Monogatari* ».
Rouges (Livres), 358.
Russe (Influence), 435.
*Ryôta*, 398.
*Ryoubaï*, 395.
*Ryôzenn* (Bonze), 128.

S

*Sadayori* (Sous-secr. d'État), 124, 126.
*Sagami* (Poétesse), 126.
Sages de la Poésie, 85, 147.
*Saïghyô* (Bonze), 133, 284.
Saïgô, 444.
*Saïkakou*, 351-353, 435.
Saïonnji (Marquis), 235, 431.
*Sakano-oué no Korénori*, 108; — *Motchiki*, 112.
*Sammba*, 365, 376-380.
*Sammpou*, 393.
*Sanétomo*, 232-233; 236, 245.
San-Kyô, voir Mitsou-Kagami.
San-Shi, voir Yama-Kaki.
« *Sanndaïshou* », 112; voir « *Kokinnshou* », « *Gocennshou* », « *Shouïshou* ».
« *Sanninn-gatawa* », 312-317.
*Sannjô* (Empereur), 127, 225.
Sannjou-rokkacenn, 112.
*Sanouki* (Dame d'honneur), 135.
« *Sarashina Nikki* », 152.
Sarougakou, 303.
*Saroumarou Dayou*, 106, 107, 132, 261.
Satow (Sir Ernest), 2.
*Sazanami*, 435.
Sédôka, 84; 221.
*Sei Shônagon*, 198-224; 117, 125, 152, 186, 203, 207, 246, 279, 345, 435.
« *Séiyô Jijô* », 431.
« *Séiyô Kiboun* », 331.
*Sémimarou*, 113, 192-194, 261.
**Semmyô**, voir Edits impériaux.
« *Sennzaïshou* », 112; 126, 127, 129, 131-136.
**Sensibilité japonaise**, 20, 97, 156; 74, 94, 98, 107, 170-172, 194, 243, 429, etc., et voir Mono no awaré, Nature (Sentiment de la).
**Séwa-mono**, 407, voir Comédie de mœurs.
Sharébon, 351.
Shibaï, 406; 326, 394.
Shidaïkisho, 378.
Shighéno (A.), 413.

Digitized by Google

« *Shijouhatchi Kouce* », 377.
*Shikô*, 389, 392.
« *Shikwashou* », 112; 119-120, 124, 130, 131.
Shi-Kyô, voir Yotsou-Kagami.
Shimo no kou, 83; 234, 382, 390, 403.
Shi-nagon, 122; 101, 125, 128, 191.
« *Shinn-Kokinnshou* », 112, 232; 99, 114-115, 119, 121, 122, 131-136, 233, 245, 286.
« *Shinn-Sennzaïshou* », 349.
« *Shinntaïshi-shô* », 449.
« *Shinn-tchokoucennshou* », 233; 206, 266.
Shinntoïsme (Influence du), 10, 17, 24, 36, 48; 24-81, 87-89, 109, 140, 143, 159, 160, 161, 184, 206, 227, 235, 240, 245, 261, 270, 272-275, 302-303, 326, 334, 341-350, 417, 451, 452.
*Shita-térou-himé*, 140.
Shi-Tennô, 276.
Shôgouns, 13-17; et voir Minamoto, Hôjô (Régents), Ashikaga, Tokougawa.
*Shôka*, 384.
*Shokouçannjinn*, 400, 401-402.
« *Shokou-Nihonnghi* », 33.
*Shokoushi* (Princesse), 134.
Shônagon, 101; 189, 195, etc.
« *Shouïshou* », 112; 87, 114-117, 121-122, 125.
*Shounçouï*, 351.
« *Shoundaï Zatsouwa* », 337-341.
*Shounyé* (Bonze), 132.
*Shounzei*, 112, 132, 136, 243, 244.
*Shoushiki* (Poétesse), 394.
Six génies (Les), voir Rokkacenn.
Six sages de la poésie haïka (Les), 383, 384-389.
*Socei* (Bonze), 111.
*Sôïnn*, 383.
*Sôkan*, 382-383.
*Soné no Yoshitada*, 118-119.
*Sono-Jo* (Poétesse), 394; 385.
*Sôra*, 389, 392, 393.
*Sorori*, 400-401.
Sôshi, 152, 194; et voir Impressions (Livres d').
*Souça-no-wo*, 140-141; 42-52, 54-56, 184.
*Sougawara no Mitchizané*, 109 152, 347, 412.
« *Soughégaça Nikki* », 346-347.
« *Soumiyoshi Monogatari* », 164.
Sourouga-maï, 310.
*Soutokou* (Empereur), 130; 134, 254.
*Souwo* (Dame d'honneur), 127.
Souzouki, 4.
Syllabaires, voir Kana.
Symbolisme, 176.

T

*Tabibito*, 86, 94-96.
*Tadaminé*, 100, 105-106, 149, 150; 117.
« *Taïhéiki* », 267-272; 276, 277.
« *Taïhô-ryô* », 33.
Taïra, 12, 127, 237, 238, 239, 241, 250, 267, 274, 446; — *no Kanémori*, 117.
« Taïra (Histoire des) », voir *Héiké Monogatari* ».
Takatsou (S.), 4.
*Takayama Rinnjirô*, 446.
*Takéda Izoumo*, 406, 407, 408, 411-429; 276.
« *Takétori Monogatari* », 164-169; 191.
« *Takigoutchi Nyoudô* », 446-448.
« *Tama-gatsouma* », 345-346.
Tamaï, 302.
*Tammba no Tsounénaga*, 349.
*Tanéhiko*, 357-359, 378; 180.
Tannka, 82-83, 140-141; 84, 86, 87, 90, 100, 302, 381, 382, 400, 449, etc.
Taoïsme (Influence du), 277; 275, 285, 295, 338, 339.

Digitized by Google

*Tatchibana no Nagayaçou*, voir *Nôïnn*.
*Tchighetsou-ni* (Poétesse), 394.
*Tchikamatsou Monnzaémon*, 406, 411; 276, 394, 414.
*Tchiyo* (Poétesse), 395-396.
Tchôka, voir Naga-outa.
*Tchômei*, 245-266; 275, 278, 288, 360.
Tchounagon, 101; 226, 238, 281, 355, etc.
« *Tchoushinngoura* », 412-429; 276, 336, 390, 446.
*Téika*, 233, 235; 112, 236, 319.
*Téishinn Kô*, 115, 228.
*Téishitsou*, 383.
*Téitokou*, 383.
*Tenntchi* (Empereur), 78; 251, 275.
« *Térakoya* », 412.
**Théâtre**, 302-317, 381, 405-429, 430, 445-448; et voir Drame lyrique, Kabouki, Jôrouri, Drame historique, Comédie de mœurs, Danse, Chœur, Orchestre, Acteurs.
« *Toça Nikki* », 152-163.
Tôgakou, 311.
Tokougawa, 16-17; 330, 337, 338, 348, 355, 369, 438, 439; et voir Tokougawa (Epoque des), Edo, Iéyaçou.
**Tokougawa (Epoque des)**, 15-17, 318-429; 254, 303, 446, etc.
« *Tokoushi Yoron* », 330, 333-334.
*Tokoutoumi Rokwa*, 435-445.
Tôkyô, 70; 172, 239, 440, etc., et voir Méiji (Ere de).
Tomii (M.), 319.
*Tomonori*, 100, 105, 149, 150.
*Tonéri* (Prince), 35, 195.
Topographies, voir Foudoki.
« *Torikaébaya Monogatari* », 164.
*Tou Fou*, 386.
*Toyama Maçakazou*, 449.
Toyokouni, 377.
Transcription (française du japonais), 6-7; 225.
Trente-six génies (Les), 112.
« Trésor des vassaux fidèles », voir « *Tchoushinngoura* ».
*Troisième Avenue* (*Ministre de la*), 114.
Trois Miroirs (Les), 228.
*Tsoubo-outchi Youzô*, 435.
*Tsourayouki*, 100, 104, 138-151, 152-163; 101, 103, 149, 402.
« *Tsouré-zouré-gouça* », 275-301; 15, 246.
« *Tsoutsoumi Tchounagon Monogatari* », 164.

V

« Variétés des moments d'ennui », voir « *Tsouré-zouré-gouça* ».
**Versification**, 82-83; 84, 90, 136, 221, 238, 270, 305, 382, 449, 451, 453, et voir Naga-outa, Tannka, Sédôka, Imayô-outa, Kouçari, Hokkou.
Verts (Livres), 358.
« Vingt et un règnes (Recueil des) », voir « *Nijouitchidaï-shou* ».

W

« *Waçôbyôé* », 434.
**Wagakousha**, 318, 341-350; 85, 200, 381.
« *Wakan-Rôei-Shou* », 292; 339.
*Wani*, 141.
« *Wa Ronngo* », 326.

Y

*Yaçouhidé*, 102, 148; 116.
*Yaçoumaro* (*Fouto no*), 35.
*Yaha*, 389, 392.
*Yakamotchi*, 26, 36-38.

Digitized by Google

*Yamabé no Akahito*, voir *Akahito*.
Yamaçaki (N.), 434.
Yama-Kaki (ou San-Shi), 86.
*Yamanoé no Okoura*, voir *Okoura*.
Yamato, 70, 76, 273; 9, 10, 23, 27, 71-72, 173, 274, 347, etc.
« *Yamato Monogatari* », 164, 173-175; 191.
*Yatabé Ryôkitchi*, 449.
Yédo, voir Edo.
« *Yokobouyé no Sôshi* », 446.
*Yokoï Yayou*, 397, 399; 405.
Yôkyokou, 304.
**Yomi-hon**, 354, 359; voir Roman épique.
Yoritomo, 13, 135, 232, 333.
*Yoshiminé no Hironobou*, voir *Socei*.
*Yoshiminé no Mounéçada*, voir *Hennjô*.
Yotsou-Kagami, 228.
« *Youghiri* », 408-411.
*Yôzei* (Empereur), 113, 114.

Z

« *Zokoushouïshou* », 349.
**Zouïhitsou**, 194-195; 198, 222-224, 275, 278, 287, et voir Sôshi.

Digitized by Google

Digitized by Google

Comme au printemps,
Sur les plantes d'eau
Le givre qui les couvre
Disparaît ! — Moi aussi,
L'amour me traitera-t-il de même ?

Pensant à celle que j'aime
Je n'ai pu dormir et voici l'aurore.
O coucou,
Qui ne cesse de chanter !
Que faut-il te faire

Tout ce qui a vie
A la fin doit mourir
Tel est notre lot.
Donc, notre temps en ce monde,
Passons-le gaiement.
— Omoto Nakamochi —

Le temps des cerisiers en fleurs
N'est pas encore passé,
Pourquoi les fleurs ne tombent-elles pas
Maintenant que l'amour de ceux qui les regardent
Est à son plus haut point

Oh ! de la mer d'Ise,
Si les Hanches vagues lointaines
Etaient des fleurs,
Pour, à celle que j'ai vue,
Les offrir en une gerbe !
(3e maki — Prince Aki)

Sera-ce pour longtemps !
Mais je ne connais pas mon coeur ...
Comme ma noire chevelure,
Ce matin, en désordre,
Ma pensée est anxieuse.
— Senzaishyu XIII, Amour 3.

Digitized by Google

Depuis le temps qu'ils furent séparés
Le ciel et la terre,
Altier, vénérable,
Divinement isolé,
Le mont Fuji se dresse
Au pays de Suruga;
Quand je sonde du regard
La plaine du ciel,
La lumière même du soleil
Est cachée;
L'éclat de la lune brillante
Est masqué;
Les blancs nuages eux-mêmes
Hésitent dans leur route.
Sans cesse
La neige y tombe.
Je voudrais à jamais chanter,
A jamais glorifier
Le mont Fuji.
Sur la place de Tago
Je suis pour regarder.
Ah! toute blanche
De blanche neige fraîche tombée
Est la haute cime du Fuji

— ichi d'Akahito —

Le ciel est une mer
Où les nuages se dressent comme les flots;
La lune est une barque,
Vers les bosquets d'étoile
S'avançant à la rame comme pour s'y cacher

Tanka (7e mati - Kaki no moto Hitomaro

Digitized by Google

## — Poésies cocennes. —

I

L'adieu est un feu qui nous brûle le cœur
Et les pleurs une pluie qui l'apaise.
J'ai mêlé mon âme avec le vin.
Pour que mon amant s'en abreuve ;
Le vin me le gardera fidèle,
Le vin est puissant breuvage.
La lune argentée, le soir et l'aurore
Ne sont plus rien pour moi.
Solitaire oiseau sauvage qui passes sur mon toit,
Si tu vois de ton voyage
Celui que j'aime, le cœur brisé,
Dis-lui tendrement de ma part
Que c'est la mort quand nous sommes séparés.

II

Dans la nuit, j'entendis l'eau du ruisseau
Qui sanglotait :
« C'est ton amant, disait-elle,
Qui m'a dit de pleurer. »
Ruisseau, je t'en supplie,
Retourne, retourne en arrière
Et va lui dire que je pleure aussi.

III

Comme le soleil couchant
Éclaire l'étang d'une faible lueur,
Je serre ma bique à contre-cœur
Et je cingle vers le rivage.
Au loin, sur l'écume des vagues
Les fils des ondes passent d'un pied léger.
Et les mouettes, repliant leur aile fatiguée,
Tantôt volent, tantôt plongent.
Étalons nos poissons argentés ;
A travers leur ouïe passons un brin de saule,
Allons d'abord au cabaret
Et puis à la maison.

— Chanson du pêcheur —

Digitized by Google

IV

Cette barre de fer massive,
Je veux l'amincir en fils tellement longs
Qu'ils atteignent le soleil et qu'ils l'accrochent
Et l'empêchant de se coucher,
Pour que mes parents,
Dont les tempes commencent à blanchir,
Ne puissent plus vieillir un seul jour.
– Chanson d'un forgeron qui voit son père avancer en âge

Les Coréens ont une littérature sentencieuse, des proverbes à l'usage de la vie qui dénotent un bon sens moqueur et un esprit ouvert, sans malice, sur les ridicules :
– Les proverbes ne montrent un pays pauvre, obligé de compter :
« Offrir une poire à quelqu'un et mendier les pépins un pays de malheureux.
« Si je colporte du sel, il pleut ; si je colporte de la farine, le vent souff un pays où la misère est sordide.
« Quand même la maison serait brûlée de fond en comble ce serait encore un bienfait que d'être délivré des puns
– pour un ambitieux trop pressé :
« Il veut tirer de l'eau chaude du puits
– pour celui qui fait le mystérieux et l'entendu :
« un sourd-muet qui a mangé du miel. »
– pour ceux qui gaspillent leurs peines :
« Si vous creusez un puits n'en creusez qu'un. »
– pour l'humble posture de la Corée comprimée par ses voisins :
« Quand les baleines combattent, les crevettes ont le dos brisé. »
– pour avouer sa découverte :
« Il me dit de monter à l'arbre et puis il le secoue. »
– quand le cœur est révolté :
« Même un ver de terre se souvient d'avoir été foulé aux pieds

Digitized by Google

# TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION ..... 1
I. Méthode suivie dans cet ouvrage ..... 2
II. Coup d'œil sur l'histoire de la civilisation japonaise, dans ses rapports avec l'évolution littéraire.... 8

## I. — PÉRIODE ARCHAÏQUE
(Des origines au début du VIIIe siècle.)

*I. LA POÉSIE*..... 21
*CHANTS PRIMITIFS* ..... 21
Exemples des plus anciennes *outa*..... 22
*II. LA PROSE*..... 24
*LES NORITO* (Rituels du Shinntô)..... 24
« RITUEL DE LA GRANDE PURIFICATION »..... 25

## II. — SIÈCLE DE NARA
(710-784.)

*I. LA PROSE*..... 33
*A. LES SEMMYÔ* (Édits impériaux)..... 33
Edit pour l'avènement de l'empereur Mommou ..... 33
B. LE « KOJIKI » (« Livre des choses anciennes »)..... 34
Livre Ier, récits fondamentaux de la mythologie japonaise : la naissance du monde; Izanaghi et Izanami; Izanaghi aux Enfers; investiture des trois grandes divinités de la nature; — la déesse du Soleil et le Mâle impétueux; mythe de l'éclipse; le monstre de Koshi; — légende d'Oh-kouni-noushi; le lièvre blanc d'Inaba; visite au Pays inférieur; abdication d'Oh-kouni-noushi; — descente du Fils des dieux; la malédiction du dieu des Montagnes; Ho-déri et Ho-wori le palais du dieu de l'Océan; le premier em-

Digitized by Google

pereur. — Extraits du livre II (légende de Yamato-daké, mort de Tchouaï, conquête de la Corée) et du livre III (bonté de Ninntokou) ..... 36
C. *LES FOUDOKI* (Descriptions de pays) ..... 78
« IZOUMO FOUDOKI » : le Tirage du pays ..... 79
*II. LA POÉSIE* ..... 82
LE « MANYÔSHOU » (« Recueil d'une myriade de feuilles ») ..... 84
Poèmes des « Cinq grands hommes du *Manyô* » : Hitomaro, Élégie sur le prince Hinami. — Akahito, Devant le mont Fouji. — Okoura, La misère. — Tabibito, Eloge du saké. — Yakamotchi, Lamentations d'un guerrier envoyé à la frontière ..... 85

---

## III. — ÉPOQUE DE HÉIAN

(794-1186.)

*I. LA POÉSIE* ..... 100
A. LE « KOKINNSHOU » (« Poésies anciennes et modernes ») ..... 100
Poésies des *Rokkacenn* (les « Six génies » du IXe siècle) : Hennjô, Narihira, Yaçouhidé, Kicenn, Ono no Komatchi, Kouronoushi. — Poésies de Tsourayouki et de ses collaborateurs. — Poésies d'auteurs divers ..... 101
B. *AUTRES ANTHOLOGIES* ..... 111
Poésies variées (d'empereurs, de hauts dignitaires, de dames d'honneur, de bonzes, etc.). 113
C. *LA POÉSIE POPULAIRE* (*Imayô-outa*) ..... 136
L'*Iroha* ..... 137
*II. LA PROSE* ..... 138
A. *LA CRITIQUE LITTÉRAIRE* ..... 138
PRÉFACE DU « KOKINNSHOU » ..... 139
B. *LES NIKKI* (Journaux privés) ..... 152
LE « TOÇA NIKKI » (« Journal de Toça »), de Tsourayouki ..... 153
C. *LES MONOGATARI* (Récits) ..... 164
a. *LES ANCIENS CONTES* ..... 164
« TAKÉTORI MONOGATARI » (« Conte du Cueilleur de bambous »). — La branche de joyaux du mont Hôrai ..... 165
« ICÉ MONOGATARI » (« Contes d'Icé »). — Voyage dans l'Est ..... 169

Digitized by Google

« YAMATO MONOGATARI » (« Contes du Yamato »). — Le tombeau de la jeune fille d'Ounaï..... 173
*b. LE ROMAN DE COUR* ..... 175
LE « GHENNJI MONOGATARI » (« Roman de Ghennji »), de Mouraçaki Shikibou. — Kiri-tsoubo. Mort de Kiri-tsoubo. La conversation d'une nuit de pluie. Ghennji voit pour la première fois Mouraçaki no Oué..... 175
*c. CONTES POPULAIRES*..... 191
LE « KONNJAKOU MONOGATARI » (« Contes d'il y a longtemps »). — Hiromaça visite Sémimarou. 191
*D. LES SÔSHI* (Livres d'impressions) ..... 194
LE « MAKOURA NO SÔSHI » (« Notes de l'oreiller »), de Sei Shônagon. — Chapitres principaux des quatre premiers livres : l'aurore du printemps; l'exorciste; Sei Shônagon confond Narimaça; tableaux de la vie de cour; listes de choses désolantes, fatigantes, détestables, palpitantes, égayantes, élégantes, discordantes, inquiétantes, inconciliables, rares, inutiles, mélancoliques, etc..... 195
*E. LES RÉCITS HISTORIQUES*..... 225
« EIGWA MONOGATARI » (« Récit de splendeur »). — Disparition de l'empereur Kwazan..... 225
« OH-KAGAMI » (« le Grand Miroir »). — Préface. 228

## IV. — PÉRIODE DE KAMAKOURA
(1186-1333.)

*I. LA POÉSIE*..... 232
*A. RECUEILS OFFICIELS* ..... 232
Vers de Sanétomo ..... 233
*B. RECUEILS PRIVÉS*..... 233
LE « HYAKOUNINN-ISSHOU » (« Cent poésies par cent poètes ») ..... 234
*II. LA PROSE*..... 237
*A. RÉCITS HISTORIQUES* ..... 233
« HÉIKÉ MONOGATARI » (« Histoire des Taïra »). — Mort d'Anntokou..... 238
« GHEMMPEI SÉIÇOUÏKI » (« Grandeur et décadence des Minamoto et des Taïra »). — Pourquoi Sanémori se teignait les cheveux ..... 241
*B. ÉCRITS INTIMES*..... 245
LE « HÔJÔKI » (« Livre d'une hutte de dix pieds »), de Kamo Tchômei ..... 245

Digitized by Google

## V. — PÉRIODES DE NAMMBOKOUTCHÔ ET DE MOUROMATCHI

(1332-1392; 1392-1603.)

*I. LA PROSE* ..... 267
*A. OUVRAGES D'HISTOIRE* ..... 267
*a. RÉCITS HISTORIQUES* ..... 267
LE « TAÏHÉIKI » (« Histoire de la Grande Paix »). — Le prince Ohtô s'enfuit à Koumano ..... 268
*b. HISTOIRE PHILOSOPHIQUE* ..... 272
LE « JINNÔ SHÔTÔKI » (« Succession légitime des divins empereurs »). — Le Pays des dieux; le premier Père du peuple ..... 272
*B. SÔSHI* ..... 275
LE « TSOURÉ-ZOURÉ-GOUÇA » (« Variétés des moments d'ennui »), de Kennkô Hôshi. — Premiers chapitres : sur l'homme, la femme, les enfants, la vie et la mort, l'habitation, etc. Autres passages divers : les plaisirs, la piété, le saké; réflexions, anecdotes, listes de choses, etc ..... 275
*II. LA POÉSIE* ..... 302
*LE DRAME LYRIQUE : LES NÔ* ..... 302
« HAGOROMO » (« La Robe de plumes ») ..... 305
*LA FARCE : LES KYÔGHENN* ..... 311
« SANNINN-GATAWA » (« Les Trois estropiés ») .. 312

---

## VI. — ÉPOQUE DES TOKOUGAWA

(1603-1868.)

*I. LA PROSE* ..... 318
*A. LA PHILOSOPHIE* ..... 318
*a. LES KANNGAKOUSHA* (savants à la chinoise) ... 318
1. *KAÏBARA EKIKENN.* — Plaisir de la nature. 319
« ONNA DAÏGAKOU » (« la Grande École des femmes ») ..... 321
2. *ARAÏ HAKOUCÉKI.* — Mon grand-père; premières études. — Oé Hiromoto. — La justice d'Itakoura Shighémouné ..... 330
3. *MOURÔ KYOUÇÔ.* — Un octogénaire plantait. — Le Visage-du-matin ..... 336
*b. LES WAGAKOUSHA* (savants à la japonaise) ..... 341
1. *KAMO MABOUTCHI.* — La vieille langue ..... 342
2. *MOTOORI NORINAGA.* — L'étude à la clarté

Digitized by Google

de la neige et des lucioles. — Un livre faux. — Départ pour Yoshino..... 344
3. *HIRATA ATSOUTANÉ*. — Sur l'immortalité que donne la poésie..... 348
*B. LE ROMAN*..... 350
*a. LE ROMAN DE MŒURS*..... 351
*SAÏKAKOU*. — La retraite de la vieille femme. 351
*b. LE ROMAN HISTORIQUE, LE ROMAN ROMANESQUE ET LE ROMAN ÉPIQUE*..... 354
1. *LES JITSOUROKOU-MONO* (Relations authentiques)..... 354
« ÔOKA MÉIYO SÉIDAN » (« les Glorieux jugements d'Ôoka »). — Entretien nocturne d'Ooka et du seigneur de Mito..... 354
2. *LES KOUÇA-ZÔSHI* (Livres de toute sorte). 357
*TANÉHIKO*. — Mitsou-ouji admire la fleur d'un quartier pauvre..... 358
3. *LES YOMI-HON* (Livres pour la lecture)..... 359
*BAKINN*. — La rencontre du lynx..... 360
*c. LE ROMAN COMIQUE*..... 365
*IKKOU*. — Aventure de deux bons aveugles et de deux mauvais plaisants..... 365
*SAMMBA*. — Le chapitre des domestiques..... 376
*II. LA POÉSIE*..... 381
*A. LA POÉSIE LÉGÈRE*..... 381
*a. L'ÉPIGRAMME JAPONAISE* (*haïkaï*)..... 381
Épigrammes des « Six sages » de la poésie *haïkaï*. — Epigrammes de Bashô. — Epigrammes des « Dix sages » de l'école de Bashô : Kikakou, Ranncetsou et autres. — Epigrammes d'auteurs indépendants : Onitsoura. — Derniers épigrammatistes : Tchiyo, Bouçon, etc..... 383
*LA PROSE LÉGÈRE* (*haïboun*). — Eloge du sac (Yokoï Yayou)..... 399
*b. LA POÉSIE COMIQUE*..... 400
*Kyôka* (poésies folles) et *kyôkou* (vers fous).. 400
*LA PROSE FOLLE* (*kyôboun*). — Les Cinq Vertus du Bain public (Sammba)..... 404
*B. LE THÉATRE*..... 405
*TCHIKAMATSOU MONNZAÉMON* : « YOUGHIRI ». — Misère d'Izaémon..... 407
*TAKÉDA IZOUMO* : « TCHOUSHINNGOURA ». — Mort de Kammpei..... 411

Digitized by Google

## VII. — ÈRE DE MÉIJI

(1868-1912.)

*I. LA PROSE* ..... 430
*A. LA PHILOSOPHIE* ..... 430
*FOUKOUZAWA.* — L'homme dans la nature .... 431
*B. LE ROMAN* ..... 434
*ROKWA.* — Vie d'une Japonaise ..... 435
*C. LE THÉATRE* ..... 445
*TAKAYAMA.* — Takigoutchi repousse Yokobouyé ..... 446
*II. LA POÉSIE* ..... 449
Poésies de l'empereur, de l'impératrice, etc. 450
INDEX ..... 455

16795-12-22

IMPRIMERIE DELAGRAVE
VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

**Poètes français du 19e siècle.** — G. Pellissier.
**Poètes français contemporains.** — G. Walch. 3 vol.
**Poètes d'hier et d'aujourd'hui.** — G. Walch.
**Chanson française.** — P. Vrionault.
**Poètes du Terroir.** — Ad. Van Bever. 4 vol.
**Anthologie littéraire d'Alsace et de Lorraine.** — Van B
**Victor Hugo.** — Prose. Poésie. Théâtre. 3 vol.
**Alfred de Vigny.** — Tréfeu.
**Alfred de Musset.** — P. Morillot.
**Prosateurs du 19e siècle.** — G. Pellissier.
**Prosateurs français contemporains.** — G. Pellissier.
**Journalisme.** — Paul Ginisty.
**Humoristes français contemporains.** — P. Mille.
**Guy de Maupassant.** — P. Bernot.
**Ferdinand Fabre.** — M. Pellisson.
**Stendhal.** — M. Roustan.
**Paul-Louis Courier.** — J. Giraud.
**Chateaubriand.** — Mémoires d'outre-tombe. P. Gautier.
**Ch. Nodier.** — A. Cazes.
**Paul Hervieu.** — H. Guyot.
**Les Écrivains de la guerre.** — A. Fage.
**Pensées et Maximes.** — E. Cazes.
**Théâtre contemporain.** — G. Pellissier.
**Auteurs comiques des 17e et 18e siècles.** — H. Parig
**Scribe.** — M. Charlot.
**Humoristes anglais et américains.** — M. Epuy.
**Littérature japonaise.** — M. Revon.
**Littérature allemande.** — L. Roustan.
**Littérature anglaise.** — A. Koszul. 2 vol.
**Littérature roumaine.** — Jorga et Gorceix.
**Shakespeare.** — R. Lebelle.
**Dickens.** — L. Clarétie.
**Rudyard Kipling.** — Michel Epuy.
**Tolstoï.** — Ch. Navarre.

Imp. de l'Edition et de l'Industrie, Montrouge (Seine).

Digitized by Google

Digitized by Google

THE INSTITUTE FOR ADVANCED STUDIES
OF WORLD RELIGIONS

THE LIBRARY
RECEIVED AUG 31 1975

Digitized by Google